

Stock

Maurice Bardèche

HISTOIRE DES FEMMES



Maurice Bardèche

HISTOIRE DES FEMMES

★ ★

Stock

“ Les femmes sont généralement des êtres énergiques et méchants que la nature a faits pour porter sur la tête des fardeaux de poids moyen. On en rencontre parfois une variété douce et tendre qui est peu répandue, bien qu'elle puisse vivre sous tous les climats. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la civilisation ne favorise pas le développement de cette variété ”.

C'est par ces phrases que Maurice Bardèche répondait à une interview d'un grand magazine américain. Après avoir montré dans le premier tome de son Histoire des femmes les terribles captives qui gouvernaient d'une main ferme le monde antique, Maurice Bardèche décrit les faisanes autour desquelles les beaux mâles emplumés des époques monarchiques faisaient leurs manèges en roucoulant. Elles ont déjà moins de pouvoir que dans les ténèbres du sérail, mais on sent encore



Maurice Bardèche

HISTOIRE DES FEMMES



Tous droits de reproduction, traduction, adaptation,
réservés pour tous pays

© 1968, Stock et Maurice Bardèche

INTRODUCTION

L'histoire des femmes ne se superpose pas à l'histoire de l'humanité comme un vêtement épouse un corps. Des événements qui furent capitaux pour les hommes n'ont apporté aucun changement à la vie des femmes : et inversement des affaissements progressifs ou des modifications insensibles qui nous apparaissent à peine comme des *événements* de l'histoire ont été pour elles lourds de conséquences. La prise de la Bastille n'est pas une date de l'histoire des femmes tandis que l'invention de la machine à écrire en est une. Enfin, certains changements transforment profondément l'histoire des hommes et celle des femmes : par exemple l'apparition de la société industrielle. En général, l'histoire des femmes est un assez bon *révéléteur* parce qu'elle retient surtout les modifications qui touchent les structures. La femme est indifférente aux fanfares : elle ne réagit qu'à l'essentiel, le ravitaillement, le porte-monnaie, la sécurité du domicile, la paix. Avec elle, on est débarrassé non seulement de Fontenoy et d'Austerlitz, de l'histoire-bataille et de l'histoire-discours, mais aussi de l'histoire-cortège, de l'histoire-penseur, de l'histoire-chapelle, de l'histoire-procès. On voit les grands étages du panorama qui représente l'histoire des hommes.

Or, voici ce qu'on aperçoit. Le monde moderne est né d'une double défaite ou si l'on préfère d'une double destruction. Pas celles que l'on croit, du christianisme et du capitalisme. Mais de destructions plus graves, plus essentielles, plus profondes, d'effondrements qui expliquent peut-être la crise actuelle de l'humanité. Je ne sais ce qu'il faut penser du « poème » de Bachofen, de ce règne universel des femelles à l'origine de l'histoire des hommes. Cette magnifique fresque biologique n'est peut-être qu'une rêverie. Mais ce que nous montre la carte du monde aux temps que nous pouvons connaître, ce sont deux immenses masses patriarcales, deux grands océans de puissance et d'ordre, deux continents de civilisation, aujourd'hui également engloutis ou, du moins, submergés.

L'Occident, à l'origine des civilisations, est couvert par la grande inondation aryenne. Je demande ici qu'on ne donne aucun sens *politique* à cette constatation, qu'on retire à ce mot, si c'est possible, toutes les altérations qu'on y a ajoutées. Je veux dire seulement que la forme aryenne de la famille, caractérisée par la toute-puissance du mâle, et les formes de vie parfois très diverses que ce primat de la famille a entraînées, fournirent la base physique et morale sur laquelle les peuples d'Occident ont fondé leur vie privée : on en suit le sillage dans l'Inde, en Perse, en Grèce, en Germanie, à Rome, à Byzance, elle a inspiré les lois de toutes les grandes civilisations et on la retrouve même dans les modes de vie et les législations des peuples étrangers au tronc aryen comme les Hébreux ou les Arabes. Cette conception aryenne était toute instinctive et pour ainsi dire animale. C'étaient de grands éléphants régnant sur leurs troupeaux. Ils recherchaient la protection des forces inconnues que le soleil représentait, ils croyaient à l'unité de la tribu que le feu du foyer symbolisait. Ils ne connaissaient rien d'autre qu'eux-mêmes et le feu-lumière, qui échappe aux hommes, mais ne les commande point. Ce furent des peuples étrangers à leur génie qui leur parlèrent les premiers d'une arche d'alliance et d'un dieu chargé du gouvernement des hommes.

Dans l'Asie inaccessible, un autre ordre s'était développé. La Chine avait perçu les forces mystérieuses de la terre et du ciel. Elle tremblait devant les puissances de la terre, les fleuves, les vents, les cyclones, les monstres. Elle cherchait la paix dans le respect du mouvement céleste et la soumission à l'horloge immense qui règle les heures et les siècles. Et elle institua une concordance merveilleuse entre cet ordre et les désirs de l'homme, entre le planisphère de l'ordre terrestre et le planisphère de pensée et d'instinct qui est en chacun de nous, et elle appela cette concordance la sagesse. L'ordre patriarcal de la Chine fut plus complet, plus solide, plus absolu que l'instinct aryen : précisément parce qu'il était un ordre. Ce que les Achéens blonds, les princes de Perse, les patriarches, imposaient aux femmes parce qu'il étaient les plus braves et les plus forts, les Chinois le leur infligeaient par raison et avec une grande bienveillance, parce qu'elles étaient parentes de la lune, du flexible, du soyeux, de l'onde.

Ces deux formes absolues du patriarcat, d'inspiration et de signification très différentes, ont été les régimes sous lesquels les hommes vécurent pendant les siècles que nous connaissons. Les femmes, on l'a vu, en tirèrent plus d'un avantage. La puissance de la famille fut partout la source de leur pouvoir : le sérail même fut souvent l'instrument de leur domination. Mais surtout les hommes et les femmes trouvaient dans la famille même le terreau sur lequel ils poussaient tout naturellement. Qu'ils fussent accordés aux puissances du ciel ou à celles de la lune, ou, plus simplement, bien installés chacun dans

le rôle que la nature leur avait dévolu, c'était dans cette bonne terre nourricière du nid, dans cette mission naturelle de la reproduction et de l'élevage, dans cette paix profonde du dévouement et de l'affection qu'ils se gonflaient de sève et s'épanouissaient et, pour ainsi dire, se prélassaient.

L'histoire des femmes, c'est l'histoire de l'humanité lue dans l'évolution de la vie privée. Lorsqu'on la lit ainsi, on s'aperçoit que l'histoire de l'humanité n'a pas connu de changement fondamental jusqu'à l'ère de la société industrielle. On vit encore sous Charles X comme on vivait sous Charles VII, dans la Turquie d'Abd-ul-Aziz comme au temps du Califat, dans la Chine de Tseu-hi comme à l'époque où Confucius rédigeait ses maximes. Le travail « mécanique et servile », étant le même partout, impose partout les mêmes habitudes à ceux qui n'ont rien d'autre à vendre que leurs bras. Le génie de chaque peuple et la religion dominante ont institué des coutumes et usages propres à chaque civilisation. Mais ces coutumes et usages n'expriment jamais que la révérence qu'on doit au *seigneur homme*, maître du harem, du fief ou de la famille, dépositaire de toute autorité, de toute sagesse, vase d'élection de toute vertu. Et l'histoire des femmes n'est, en somme, que la description des accommodements et échappatoires, des poternes et passages secrets que la partie opprimée découvrit constamment dans chacune de ces forteresses et qui lui permirent de n'en faire qu'à sa tête et de gouverner la maison et parfois tout le canton, à condition de faire pour la forme une révérence convenable au potentat du logis. Moyennant quoi, la vie privée ne soulevait que des difficultés contraventionnelles. Le code de la route pouvait varier d'un continent à l'autre et même d'un versant à l'autre d'une même montagne, mais les vérités essentielles étaient proclamées partout par le même propriétaire moustachu et botté, qui ne parlait aux femmes qu'un seul langage qu'on reconnaît sous toutes les latitudes. Et rien ne prouve que les femmes aient été épouvantablement malheureuses d'accomplir loyalement leur destin de femelle, qui est de faire des enfants dans un endroit tranquille et d'avoir des griffes pour les défendre quand l'occasion l'exigeait.

C'est cette sagesse des nations que l'ère industrielle a réduite en poudre. Non sans quelques signes prémonitoires pourtant. L'individualisme chrétien fut le premier assaut lancé contre le pouvoir des vieilles citadelles. La volonté sauvage de faire son salut n'était pas moins menaçante pour l'autorité du mari et du père que pour celle de l'État. Mais elle resta pour presque tous une sorte de clause de style. Ce que nous appelons l'Occident chrétien ne fut au fond qu'un habillage chrétien d'une société toute romaine par sa structure et par ses lois. La féodalité, d'inspiration germanique, stérilisa pendant des siècles le ferment d'indiscipline et d'incivisme que le christianisme

contenait. Mais celui-ci réapparut avec la Réforme, quand Luther remit à chacun la clé de son propre salut. Dès lors l'idée de la liberté individuelle, pensée sournoise et obsédante, rongea les digues que le monde féodal avait patiemment établies sous la double forme des allégeances et des privilèges. Les ministres centralisateurs encouragèrent et accélérèrent ce patient travail de mine : ils trouvaient avantageux qu'il n'y eût plus que des sujets dont nous avons fait plus tard des *assujettis*. Le pouvoir des pères de famille et avec lui celui des mères et des veuves disparut en même temps que les fiefs.

Quand la société industrielle s'établit en Europe, elle trouva un désert législatif. Chacun était libre : on comprit plus tard que cela voulait dire libre d'opprimer, libre de pressurer, libre d'exploiter. Guizot donna le feu vert en disant : enrichissez-vous. Les derniers vestiges des structures naturelles disparurent l'un après l'autre. L'histoire des femmes entraît alors dans une phase entièrement nouvelle. Auparavant, il y avait eu des femmes qui avaient eu à se faire leur place et à établir leur puissance dans une société toute virile : désormais il y eut surtout, il y eut de plus en plus, au lieu de femmes, un *personnel féminin*.

L'Islam et la Chine furent attaqués beaucoup plus soudainement que les pays d'Europe et sans qu'on puisse déceler dans leur histoire les signes prémonitoires qui ne nous avaient pas manqué. Leur civilisation s'était maintenue intacte derrière des murailles. Ce fut peut-être ce qui les rendit si fragiles au moment de l'épreuve. On les croyait protégées de la corruption, elles étaient seulement momifiées. Leurs murailles tombèrent tard, mais lorsqu'elles tombèrent le monde moderne souffla sur leurs cités comme un ouragan. Les lignes de repli que l'Europe avait établies en cent cinquante ans, les étapes et les repos qu'elle avait ménagés manquaient en Islam et en Chine. Mais la certitude manquait plus encore. Confucius avait établi un ordre et non une religion. Cet ordre supposait la muraille de Chine et rien au-delà de cette muraille, sinon la barbarie. La révélation d'un *autre monde* détruisit la certitude chinoise comme la révélation de Copernic avait détruit la certitude chrétienne. La Chine se trouva au milieu des cendres d'un pays frappé par quelque Vésuve moral, désert bien pire que le nôtre, car il ne laissait plus que des souvenirs et des courbettes, poudre informe à perte de vue sur laquelle s'installa un monde nouveau.

L'Islam a mieux résisté parce qu'il porte une définition de l'homme. Mais nous ne savons pas jusqu'à quel point l'Islam a résisté et encore moins jusqu'à quel point l'Islam peut résister. Les solutions qu'il trouve en face du monde moderne sont diverses, précaires, contradictoires, souvent inspirées par la résistance et le refus, d'autres fois entachées d'imitation et de singerie. Mais surtout, aucun pays d'Islam

n'a reçu de front et de plein fouet la lame de fond de la civilisation industrielle. Abrisés par la colonisation ou respectés dans leur sommeil par les pompistes précautionneux de l'exploitation, ailleurs protégés par leur pauvreté et leur sous-développement, les pays islamiques n'ont pas encore affronté véritablement la civilisation de masse, ce sont des îles qui n'ont connu que la frange du cyclone, on ne sait pas trop comment elles se comporteraient dans l'ouragan.

La vie privée, l'instinct familial, c'est donc à la fois ce qu'il y a de plus opiniâtre dans l'être humain et ce qui est le plus menacé dans ce qu'on peut appeler la *décivilisation* de notre temps. La femme est au centre de toute civilisation, parce que la reproduction est une fonction inéluctable. La famille est le milieu naturel dans lequel se sont effectués de tous temps la reproduction et l'élevage. Il y a eu des types de famille différents et, par conséquent, des destins différents de la femme, mais il n'y a eu en aucun temps de société sans famille. Si la famille disparaît, la femme n'est plus qu'un producteur-consommateur qui a la particularité d'accoucher. Est-ce à cet avenir que nous conduit le *progrès*? Cette solution n'est pas acceptée sans murmures, comme la société soviétique en a fait l'expérience. Mais finalement le fonctionnalisme démocratique nous offre-t-il des perspectives bien différentes? Quand les vies se ressemblent toutes, quand le mari et la femme sont également des salariés et des assujettis, que les enfants sont confiés aux crèches, que la maison paternelle a disparu, qu'elle n'est plus qu'un « domicile », un dortoir, que les salaires, les dépenses, les besoins, les plaisirs sont automatiques, qu'est-ce que la femme sinon une associée injustement obérée par la propriété encombrante d'avoir à assurer la survie de l'espèce? Qu'on lui facilite cette tâche supplémentaire, qu'on l'escamote, qu'elle ne soit plus qu'une particularité médicale « prise en charge » par la collectivité. Que la femme, enfin semblable à l'homme, ayant subi enfin l'ablation de la maternité, soit l'égale, la non-discriminée, la trotteuse auprès de lui, aussi libre, aussi légère. Voilà ce qu'on lui offre. Est-ce l'avenir? Est-ce cette solitude à deux qui devient l'espoir des hommes? Le *couple*, le triste *couple*, est-ce tout ce qui nous restera de la belle aventure qu'on appelait de cette expression prudhommesque et touchante : « fonder un foyer »? L'histoire des femmes se terminera-t-elle en notre siècle avec la disparition de la « vie privée »?

Je n'arrive pas à m'en persuader. Les féministes qui revendiquent si âprement une égalité juridique se font de la femme une idée bien modeste. L'histoire des femmes prouve abondamment que la femelle n'est pas inférieure au mâle quand on lui confie des tâches viriles. Ce n'est pas le propre de notre espèce : il n'est pas plus agréable de rencontrer une lionne en colère qu'un lion rugissant, la louve se bat aussi bien que le loup. Les femmes, plus proches de la nature que

les hommes dans leurs fonctions essentielles, serviront éternellement à nous rappeler notre destinée et obligation animale que nos polytechniciens ont un peu perdues de vue. Elles sont notre lien avec la vérité et avec la terre. Elles ne sont pas seulement l'avenir de l'espèce, elles en sont la force et la plus solide inspiration. Nous autres, benêts de bonne volonté, nous nous laisserions volontiers ranger en boîte comme des petits pois en nous consolant avec des photographies de la lune. Mais elles, l'odeur de l'écurie, elles ne l'oublieront pas, ni ce trou dans le foin pour faire leurs petits et les lécher, blottis dans leur pelage, ni cette paix dont elles ont besoin, cette paix tiède qu'il leur faut pour accomplir leur mission sacrée, leur sainte mission de bêtes et à cause de laquelle les hommes leur ont construit des tanières et des cités. Car, ce n'est pas pour *produire* qu'ils ont planté les pieux de leurs premières enceintes, mais pour cette tâche que la nature leur avait assignée. Les femmes le savent et cette vérité est inscrite dans leurs flancs. Et elles sont maintenant, précisément parce qu'elles représentent cette part animale qui est en nous frustrée, elles sont notre recours. A cause d'elles, il ne sera pas facile de nous enfermer définitivement dans ces fourmilières et termitières du monde futur à l'entrée desquelles de beaux musiciens nous proposent un destin d'insecte.

DEUXIÈME ÉPISODE

Les Faisanes

XI

Les Femmes des chansons de geste et de l'amour courtois

SPLENDEURS DES CAROLINGIENS

Le moyen âge qui devait se terminer pour la femme par les triomphes de l'amour courtois ne commença pas d'une manière bien encourageante. Mais, à la vérité, lorsqu'on exige un peu de précision, on s'aperçoit que notre information sur la vie privée des contemporains de Charlemagne et de Louis le Pieux et après eux sur ceux des premiers Capétiens est singulièrement pauvre. Entre les rois fainéants et Saint Louis, il s'étend une sorte de *no man's land* historique couvert de brumes où l'on ne distingue que les crêtes lointaines du paysage, des traités, des partages, des alliances, des serments, des trahisons, des rois continuellement en patrouille entre le Rhin et le Poitou, des papes affolés ou cauteleux, des ducs grondant comme des dogues dans leurs proconsulats et de temps en temps, au-dessus de ce panorama chaotique, un personnage déguisé en empereur et portant gravement la toge romaine sur sa cotte de mailles. Des capitulaires peu rassurants sont plantés çà et là comme d'énigmatiques bornes miliaries. Ils sont donnés à Attigny, à Quierzy près de Laon, à Verberie près de Compiègne : ce sont les grandes villas mérovingiennes d'Austrasie, escales de cette royauté itinérante, et comme autrefois magasins, citadelles, manufactures et sans doute aussi réserves de gibier féminin. Peu de villes et dans ces villes peu d'habitants.

Rien ne paraît, en somme, avoir changé dans les mœurs sous les rois de la deuxième race. On devine pourtant une évolution sous ces contours imprécis. Dans l'anarchie générale, l'impossibilité d'administrer a fini par conférer aux évêques des pouvoirs étendus. On les rencontre partout auprès des comtes, représentants officiels du roi, pour juger, diriger, décider. Les *missi dominici* eux-mêmes marchent par deux : un comte, un évêque. L'Église prend en main de plus en plus la responsabilité de l'ordre et particulièrement celle des bonnes mœurs.

Quand un rayon de soleil perce cette brume, nous apercevons un instant des dorures byzantines et des uniformes aussi chamarrés que ceux du premier Empire. Il y a une sorte de splendeur et même de pourriture carolingienne qui est bien curieuse. Richer, historien des derniers carolingiens rapporte ainsi les plaintes d'un synode qui eut lieu, croit-on, vers 977. Il s'agissait de la tenue des moines dans leurs couvents. On voit qu'ils portent des bonnets à oreilles en fourrure exotique, des tuniques d'étoffe somptueuse serrées comme des dolmans par des lacets de côté, qu'ils ont des tailles coquettement sanglées « si bien qu'avec leurs fesses tendues, dit l'orateur, ils ressemblent de derrière à des prostituées plutôt qu'à des moines ». L'abbé Raoul, du monastère de saint Remi, homme de sainte mémoire, qui articulait ces reproches, n'hésita pas devant des détails encore plus indiscrets. Il mit en accusation des « hauts-de-chausse inconvenants » qu'il décrivait ainsi : « Les braies en sont prodigieusement larges et la finesse de l'étamine ne cache pas les parties honteuses à la vue ». Tel était le vêtement des moines au temps de Louis le Bègue. On peut penser à quoi ressemblait un page ou un jeune seigneur qui n'avaient pas fait profession de modestie.

Eginhard nous apprend que Charlemagne ne savait pas écrire. Il avait une ardoise à la tête de son lit sur laquelle il s'exerçait à faire des lettres comme les enfants peu doués. Mais, de son temps, Ermold le Noir adressait à Louis le Pieux un long poème élégiaque en pentamètres; un autre poète, Angilbert, vivait à la cour de Charlemagne et avec tant de considération qu'il était aux yeux de tous l'amant de Berthe, fille de l'empereur, dont il eut plusieurs enfants; et, dans une génération suivante, le récit le plus précieux que nous possédions sur le siège de Paris par les Normands est un poème du moine Abbon, imité de Virgile. Eginhard, clerc sans naissance, devint à cause de son savoir conseiller de Charlemagne; Alcuin aussi humble que lui fut à l'origine du renouveau des études au ix^e siècle; Hincmar, archevêque de Reims, fut un très puissant personnage de son temps à cause de sa science et de sa subtilité. C'est un temps de mandarins et de ducs somptueux, comme en Chine, un monde chatoyant et barbare, beaucoup plus proche de Byzance que nous ne l'imaginons, cruel et raffiné : Charlemagne applique aux Saxons une féroce politique d'extermination, il crève les yeux des barons qui le gênent par un scrupule d'humanité, et en même temps les moines s'habillent comme des sous-lieutenants de hussards et font de jolis vers latins.

Si l'on s'en tient aux manières de Charlemagne, la situation des femmes ne semble pas avoir beaucoup changé depuis Clotaire. Tout comme les rois mérovingiens, Charlemagne a des concubines : Eginhard nous parle de l'une d'elles qu'il eut en même temps que la reine Fastrade. Une concubine, c'était de la modération, et même

une grande preuve de tendresse conjugale. On le voit par la suite. Charlemagne, devenu veuf, ne se croit plus tenu à des égards : il a quatre concubines et la phrase du chroniqueur ne permet pas d'ajouter ici l'adverbe successivement. Il avait, d'autre part, répudié une première épouse après un an de mariage sans que son historien puisse alléguer le moindre motif en cette affaire. Cette *smala* l'accompagnait à cheval dans ses déplacements, flanquée de solides gardes du corps, et, quand on était arrivé au gîte, toute la volière impériale édifiait la cour en déployant ses broches, ses quenouilles et ses fuseaux. Le bon empereur aimait tellement son cheptel de filles qu'il refusa de les donner en mariage à qui que ce fût, obstination qui lui procura un certain nombre de bâtards qu'il supporta avec patience.

Ces détails invitent à penser que les femmes de l'Occident chrétien ne gagnèrent pas aussi facilement qu'on pourrait le croire le port bien abrité de la monogamie. Il est difficile de savoir si cette situation équivoque dura longtemps. On trouve encore, dans une chanson de geste du ^{xiii}^e siècle, une expression singulière. C'est dans *Floovant*, où l'héroïne Maugalie évoque avec mélancolie

Ce soudoiers de France qui prouz est et loiaus,

Qui m'eut prise à famme, à moilier principal...

Mais cette Maugalie est une Sarrasine qui se souvient peut-être un peu trop des usages musulmans. Finalement, on ne sait pas trop pendant combien de temps les femmes durent supporter encore d'avoir des associées.

CAPITULAIRES SUR LE MARIAGE ET LES BONNES MŒURS

L'Église travaillait pour elles. Son influence a été considérable sur la législation. Mais, justement, les *Capitulaires* ne sont pas toujours rassurants. Dans les deux *Capitulaires* qui sont spécialement consacrés au mariage, celui de Compiègne en 757 et celui de Verberie qu'on croit de 758, le législateur prévoit encore des cas qui ressemblent beaucoup à ceux qu'évoquaient les coutumes germaniques. On blâme le père qui a abusé de la fiancée de son fils, l'homme qui s'est intéressé à la fois à la mère et à la fille, celui qui s'est intéressé à deux sœurs en même temps, celui qui a trop d'affection pour sa belle-fille, celui qui en a trop pour sa belle-mère...¹ Bref, les liens familiaux entraînaient manifestement de dangereuses tentations et on a la fâcheuse impression que les contemporains de Charlemagne ou de Pépin se regardaient comme seigneurs naturels de toute la population féminine de leurs demeures. La sanction prévue est bizarre. Les coupables étaient privés du droit de mariage entre eux, ou, d'autres fois,

ils étaient privés de mariage à perpétuité *. Il y a d'autres obscurités. Par exemple, il n'est défendu nulle part d'avoir plusieurs femmes. Ce qui est interdit, c'est l'adultère et les unions incestueuses. Il est clair, pourtant, que ces *Capitulaires* légifèrent sur un système d'unions monogamiques **. Il faut regarder, apparemment, comme un caprice royal les quatre concubines de Charlemagne.

On redoutait avant tout l'inceste et spécialement la fâcheuse propulsion du mâle nubile à s'adresser à la femelle qui se trouve à portée de sa main. C'est la préoccupation dominante des décrets de Compiègne et de Verberie. Elle explique la décision radicale que Charlemagne prit en 802 dans le *Capitulaire* dit *Missorum generale* qui remettait à l'Église les pouvoirs de police les plus étendus, sur la vie conjugale des sujets de l'Empereur. « Que les évêques et les prêtres ne contractent pas d'unions incestueuses, dit ce rescrit redoutable, et qu'ils ne permettent pas aux autres d'en contracter : qu'ils ne prennent pas l'initiative de faire des unions avant que les évêques et les prêtres assistés des anciens n'aient mené une enquête sérieuse sur les liens de consanguinité et que les époux ne soient unis avec une bénédiction qu'ensuite ² ».

Cette décision est d'autant plus révolutionnaire dans l'histoire du mariage qu'elle semble instituer un mariage religieux assorti de la bénédiction nuptiale. Or, on se mariait encore, selon la loi romaine, par un engagement devant témoins, ou, selon la loi franque, par un contrat d'achat, et la bénédiction nuptiale, quand elle a lieu, n'est qu'une démarche facultative des époux chrétiens qui n'a pas plus d'importance juridique que le repas de noces : ils achètent un *gris-gris* et voilà tout. En apparence, le *Capitulaire* de 802 semble instituer une autorisation de mariage dépendant des autorités ecclésiastiques et une légitimité du mariage liée à la bénédiction nuptiale. En fait, ce décret si décisif ne change rien du tout, car il ne prévoit aucune sanction contre ceux qui ne sollicitent pas la bénédiction du prêtre. Le caractère illusoire du décret de 802 dut se manifester rapidement,

* Des *Capitulaires* antérieurs sont beaucoup plus rigoureux. L'un d'entre eux, donné en 596 par Childebart II, disait : « Celui qui prend la femme de son père encourt la peine de mort », sanction tout à fait aberrante dans la loi germanique. Les unions incestueuses avec une belle-sœur ou une belle-mère étaient déferées à l'évêque qui infligeait la pénitence convenable. En revanche, dans le *Capitulaire* de Bavière donné en 810 par Charlemagne, les adultères et les incestueux sont punis « conformément à la coutume de Bavière ».

** Le § 10 du *Capitulaire* de Compiègne ne peut se comprendre autrement. « Si quelqu'un, s'étant marié, découvre que sa femme a été souillée par un tiers, il a le droit de la renvoyer et de prendre une autre femme. Mais s'il trouve cette dernière souillée, elle est toutefois sa femme légitime parce qu'il n'était pas vierge au moment du mariage. » C'est une conception absolue et tout ecclésiastique de la monogamie. Mais on ajoute : « S'il a épousé une troisième femme, il doit reprendre la seconde et la troisième a le droit de prendre un autre mari. » On pouvait donc épouser trois femmes en quelques mois avec les meilleures intentions du monde.

car on trouve dans le iv^e supplément des *Capitulaires* de Charlemagne, une disposition énergique destinée à persuader les réfractaires : elle menaçait d'une amende de cent sous, ou, au choix, de cent coups de fouet, les chrétiens qui contracteront mariage sans bénédiction nuptiale. Ce mariage à coups de trique dut se heurter, lui-même, à quelques difficultés d'application, puisqu'on voit ensuite les synodes et les papes reconnaître avec beaucoup de bonne grâce la légitimité des mariages purement civils.

L'ÉGLISE ET LE MARIAGE

On se marie donc sous les Carolingiens à peu près comme on se mariait dans les siècles précédents. C'est l'engagement civil, selon les personnes et peut-être selon les provinces, conformément à la loi romaine ou conformément à la loi franque qui constitue le mariage. Certains évêques et tout particulièrement Hincmar, archevêque de Reims, qui avaient soutenu en s'appuyant sur les *Capitulaires* que la validité du mariage était subordonnée à la bénédiction nuptiale, ne furent pas suivis par les Conciles et par les Papes. Nicolas I^{er}, qui fut pape de 858 à 867, écrivit aux Bulgares qui l'avaient consulté qu'il recommandait vivement les usages de l'Église romaine, lesquels consistaient en une offrande, une bénédiction, le port d'un joli voile nuptial et d'une couronne sur la tête : mais il ne cachait pas qu'on pouvait les omettre sans péché et que le mariage était valide dès qu'il y avait consentement public des époux dans les formes prévues par la loi civile. Adrien II, qui lui succéda, n'est pas moins net lorsqu'on le consulte sur un mariage contracté conformément à la loi civile mais sans intervention de l'Église : ses docteurs regardent cette union comme inattaquable³. Les conciles de Châlons et de Tribur se prononcent encore dans le même sens au cours du ix^e siècle.

On comprend pourquoi l'Église voulait rendre la bénédiction nuptiale habituelle à défaut de pouvoir la déclarer obligatoire. Il est clair qu'on pouvait fort bien s'en passer et se marier sans autre procédure qu'un consentement exprimé publiquement. Mais, comme les gens du peuple pouvaient rarement assurer le versement et l'inscription d'une dot, les mariages qui avaient lieu sans bénédiction du prêtre ressemblent beaucoup à des unions libres. Cette ressemblance est d'autant plus remarquable qu'il n'y avait pas d'officiers de l'état civil ni de registres d'état civil. Dans la plupart des cas, on ne pouvait ensuite prouver un mariage que par la preuve testimoniale, c'est-à-dire par la notoriété. Lorsqu'il y avait eu changement de domicile, mort des témoins, cette preuve était bien difficile à faire. Aussi la dot fut-elle souvent regardée comme le signe du mariage légitime : elle constituait le seul document indestructible.

Ce désordre risquait de favoriser l'entrée subreptice d'associées dans l'exploitation conjugale. Il favorisait notamment les mariages clandestins dans lesquels on abusait de la bonne foi de la fille par une déclaration peu contrôlée, et la bigamie qu'un déplacement de quelque durée rendait facile. Nous ne savons pas du tout si ces inconvénients furent fréquents sous les Carolingiens, mais ils sont largement attestés plus tard. Toutefois, on a l'impression que beaucoup de gens se passaient de bénédiction en raison de la sévérité de l'Église en matière d'unions consanguines [qui finissait] par rendre impossibles les mariages entre habitants du même lieu.

L'Église parvint à s'assurer par d'autres méthodes le contrôle de la vie conjugale. Au IX^e et au X^e siècles, ce sont encore les juges séculiers qui ont seuls le pouvoir de prononcer les amendes et confiscations qui frappent les couples irréguliers, quand ils n'ont pas accepté de se séparer sur l'invitation de l'évêque. Mais l'évêque siège déjà, à cette époque, auprès du comte dans ce tribunal séculier. Et, peu à peu, le comte prend l'habitude de ratifier ce qui a été décidé dans ces causes par le synode ecclésiastique qui siège dans chaque province et au dessous dans chaque diocèse. Le tribunal mixte devient ainsi un « bras séculier » qui se borne à appliquer des mesures coercitives. Aucune loi ne ratifie ce transfert. Mais les spécialistes de l'histoire du droit pensent que la coutume et la jurisprudence rendirent ce transfert effectif vers le X^e siècle ⁴. A partir de cette date, les tribunaux ecclésiastiques eurent pratiquement une compétence exclusive sur toutes les questions qui concernaient le mariage, y compris les séparations de corps et aussi de biens et les contestations relatives à la dot et au douaire. Il n'y eut donc rien de changé à la législation, mais il y eut une usurpation progressive qui rendit pratiquement obligatoires la bénédiction nuptiale et l'autorisation du prêtre. Une jurisprudence canonique se constitua pendant cette période. Elle fut acceptée sans discussion par les autorités séculières ^{*}.

^{*} Il y eut d'abord une jurisprudence coutumière sur le mariage dans chaque tribunal épiscopal plutôt qu'un ensemble cohérent de prescriptions. Puis, peu à peu, les décisions des évêques, l'arbitrage des conciles et des papes formèrent une doctrine. Les lettres de Fulbert, évêque de Chartres au début du XI^e siècle, celles de saint Yves au même siège épiscopal à la fin du XII^e siècle et particulièrement son intervention dans le divorce du roi Robert avec la reine Berthe contribuèrent à fixer les principes de l'Église. Au XII^e siècle enfin, les *Libri Sententiarum* de Pierre Lombard et surtout la *Concordia discordantium canonum* ou *Decretum* de Gratien, recueil des décisions des papes et des conciles, furent les bases solides sur lesquelles s'établit le droit canonique. Les commentaires des docteurs sur le *Decretum* de Gratien, puis les *Décretales*, consultations délivrées par les papes, enfin les *Faussees décrétales* d'Isidore Mercator que le moyen âge regarda par erreur comme authentiques fournirent à l'Église la matière d'un véritable code du mariage. Voici quelques-unes des décisions les plus importantes. Le quatrième concile de Latran au XIV^e siècle, le Concile de Paris au XV^e siècle prescrivent la célébration du mariage sur le parvis de l'église. Le concile de Narbonne en 1551 maintient la même exigence : mais l'Église recon-

VIES PRIVÉES SOUS LES CAROLINGIENS

Les documents de cette époque nous renseignent peu sur la vie des femmes. Les *Capitulaires*, les chartes, les polyptyques ne contiennent guère de précisions sur ce sujet. Les vies des saints sont, bien entendu, presque aussi décevantes. Il y a dans l'histoire de la vie privée une sorte de zone désertique pour la période des Carolingiens et des premiers Capétiens : puis brusquement une floraison luxuriante de la documentation au XII^e et au XIII^e siècle.

OCCUPATIONS DES FEMMES

La vie des classes pauvres et, si l'on peut employer cette expression, des classes moyennes, au IX^e et au X^e siècle est essentiellement une vie campagnarde. Même si l'on discute sur le nombre et l'importance des grandes *villas* héritées de l'époque mérovingienne, on peut se représenter la vie de la plupart des gens comme une vie paysanne organisée autour d'une petite maison, d'un potager, de quelques champs. Les travaux usuels des femmes consistent à garder les troupeaux, aider au travail agricole, tondre les brebis, carder la laine, filer, broyer le lin, coudre et couper les vêtements, les broder. Cette liste est tirée de l'*Admonitio generalis* donnée par Charlemagne en 789 pour les domaines royaux : c'est la liste des « œuvres serviles » que l'article 81 interdit le jour du dimanche⁵. Une *Vie* de sainte Alpaix nous apprend que les petites filles étaient astreintes parfois à de durs travaux domestiques : à douze ans, sainte Alpaix conduit les bœufs

naît en même temps son impuissance en ne proclamant pas la nullité du mariage qui s'est conclu à la *sauvette* et qu'on ne frappe que de pénitences diverses. Les papes sont encore plus décisifs. Alexandre III, pape du XII^e siècle, dans une *Décrétale* adressée à l'évêque de Norwich, se prononce pour la validité d'une union par consentement seul antérieure, à un mariage célébré devant l'Église. Innocent III, au début du XIII^e siècle, reconnaît les mariages clandestins et se borne à les punir comme une simple contravention. Nous savons même par le témoignage de Louët, juriste contemporain du concile de Trente, que ces mariages que l'Église nommait « clandestins » et qui étaient en réalité des mariages civils, avaient même des formes. Le consentement pouvait être donné *de praesenti*, pour maintenant, et après cette déclaration faite devant témoins, le mariage est valable et définitif. Il pouvait être donné aussi *de futuro*, pour l'avenir, et cette déclaration constituait une « promesse de mariage » : la cohabitation suffisait ensuite à transformer cette promesse en mariage véritable et même, après cette cohabitation, l'un des deux époux pouvait contraindre l'autre à une célébration publique du mariage sur le parvis de l'église. Enfin, les époux qui ne voulaient pas comparaître à l'église pouvaient encore faire constater leur engagement réciproque par un notaire.

devant la charrue de son père et elle transporte le fumier à la maison dans une grande hotte qu'on lui attache sur le dos⁶. L'argent est rare, on n'achète à peu près rien au dehors, on fabrique tout à la maison. Ces principes d'économie domestique étaient encore en vigueur dans plus d'un village d'Auvergne il y a cinquante ans. Dans les grands domaines, le travail est plus diversifié. Il y a des ateliers, des techniciens et même on fait venir des spécialistes. Les femmes vivent parfois comme des ouvrières dans ces formations artisanales. Elles tissent et teignent les étoffes, taillent et cousent les vêtements dans des locaux qui leur sont réservés, qui sont fermés de portes solides et dans lesquels des chambres munies de cheminée sont installées à leur intention. On devait voir les mêmes locaux réapparaître sous le règne de Napoléon III en faveur des mêmes ouvrières de l'industrie textile. Car le progrès est parfois une illusion.

La vie urbaine s'est rabougrie : les remparts étranglent les cités et la superficie dont les habitants peuvent disposer est très restreinte. Mais, hors des murs, autour des monastères qui fournissent travail et clientèle, s'organisent peu à peu des faubourgs souvent importants. Les villes sont habitées par des notables, par des spécialistes employés par l'Église, par la clientèle des grands qui résident, par des artisans. On y trouve encore très tard des traces des anciennes fonctions romaines. L'historien Richer, racontant la révolte de Melun, ville du roi, vers 991, donne le titre d'homme consulaire (*vir consularis*) à un vicomte gouverneur de la ville. Cette population urbaine est celle dont la vie privée nous échappe le plus complètement au x^e siècle.

L'influence byzantine et arabe, certainement plus importante que ne l'ont admis les historiens qui, après Henri Pirenne, soulignent à juste titre le caractère continental de l'État carolingien, se fait sentir surtout par un luxe qui a un évident caractère exotique. Charlemagne, dans une expédition en Lombardie, se moque déjà des cavaliers de sa suite qui portaient de luxueuses étoffes sarrasines qu'il s'amuse à mettre en lambeaux par une chevauchée à travers bois. Les princesses franques n'étaient pas en reste. Elles sont vêtues de pourpre, de manteaux de très belle soie que rehaussent des ornements d'or. Le Concile d'Aix-la-Chapelle en 816 reproche aux moniales de porter des robes somptueuses. Les trésors des églises montrent que le haut clergé ne dédaignait pas ces moyens de prestige. Lothaire II est enseveli à Reims dans un de ces manteaux tissés d'or et ornés de pierres. La reine Judith, femme de Louis le Pieux, possédait une ceinture ornée d'or et de pierreries, qui pesait, dit-on, près de trois livres.

DIVORCES ROYAUX

Il est difficile de savoir, faute de témoignages, quel était l'état des mœurs. En dépit des séjours de la Cour dans les domaines royaux, lieux favorables à la tentation, on ne voit plus après Charlemagne ces unions à la mérovingienne dont les successeurs de Clovis avaient fait si grandement usage. Quand les Grands veulent avoir plusieurs femmes, ils préfèrent maintenant la succession à la simultanéité. Les dossiers de certains de leurs divorces sont instructifs. Ils laissent apercevoir une brutalité dans les mœurs que les historiens contemporains et les chartes ne démentent pas quand on les lit avec attention. Le divorce de Lothaire et de Theutberge, cinquante ans après la mort de Charlemagne, est une affaire d'État : Theutberge est stérile et si Lothaire ne réussit pas à contracter un nouveau mariage, la Lotharingie sera partagée entre le roi de France Charles le Simple et son demi-frère Othon qui règne au-delà du Rhin. L'affaire dure dix ans, trois conciles locaux sont réunis pour la décider, le Pape s'en mêle. Mais ce qui est curieux, c'est le motif invoqué par Lothaire. Avant son mariage, la reine Theutberge a eu des relations incestueuses avec son frère. Cela ne semble étonner personne. Des témoins viennent le dire. Les héritiers les récuse. La reine, dédaignant toute fausse pudeur, fait des aveux détaillés. Les héritiers veulent davantage : alors les deux coupables produisent une déposition écrite, qui fut acceptée, enregistrée, mais qui n'entraîna pas pour autant la nullité canonique du mariage. On trouvera, d'autre part, dans les chansons de geste écrites deux cents ans plus tard, des pères qui se jettent sur leur propre fille, à plus forte raison sur des nièces ou des brus sans défense. Tout cela éclaire ces *Capitulaires* qui montrent tant de défiance à l'égard des chefs de famille quadragénaires. Un article du *Capitulaire* de Compiègne prend même tout son sens lorsqu'on le rapproche de ces incidents : c'est celui qui punissait de la dégradation les prêtres qui s'adressaient à leur nièce. On a souvent remarqué que les Carolingiens avaient l'esprit pratique et tiraient leur législation de l'expérience.

Les accidents étaient d'autant plus à redouter qu'on mariait les filles fort jeunes et que le goût de la jeune fille était rarement pris en considération, bien que son consentement fût formellement nécessaire. A défaut d'autres témoignages, les vies de saints nous donnent quelques indications. Sigolena, veuve, appartenant à une bonne famille d'Albi au VII^e ou au VIII^e siècle, a été mariée à douze ans : son biographe est un contemporain ⁷. Sainte Rictrude, veuve, pieuse abbesse de Marchiennes, qui fut hautement révérée de ses contem-

porains, avait épousé son mari Adalbaldus, alors qu'elle était « voisine de l'âge nubile » dit pudiquement son chroniqueur (*jam nubilibus contigua annis*). Cela se passait, croit-on, vers le viii^e siècle⁸. Un peu plus tard, Judith, fille de Charles le Chauve, est mariée à treize ans au roi des Saxons Ethelwulf, estimable quinquagénaire et à dix-huit ans, deux fois veuve, elle se faisait enlever par son troisième mari. Trois cents ans plus tard, à la fin du xii^e siècle, les habitudes ne semblent pas avoir changé. Sainte Asceline, vierge, née en 1184, séduit un jeune clerc par sa douceur et sa sagesse. Elle a douze ans et le clerc propose à la fois des leçons de latin, des leçons de chant et le mariage : il se fait chanoine pour faciliter les choses, en dépit de quoi son projet ne se réalisa pas⁹. On attachait souvent peu d'importance à la convenance des âges, principalement lorsque des intérêts importants de famille ou de souveraineté étaient en cause : une héritière de treize ans pouvait très bien échoir à un vassal chenu et inversement on vit un dauphin de France marié à quatorze ans à une veuve d'Aquitaine si imposante que le pauvre enfant ne pouvait se résoudre à lui adresser la parole.

Les ducs et les rois disposaient comme suzerains de la main des héritières de fiefs : on la leur demandait de bonne heure, car la prudence conseillait de ne pas perdre de temps. Henri Beauclerc, fils de Guillaume le Conquérant, se dépouilla d'un droit reconnu, lorsqu'il s'engagea, par sa célèbre Charte de 1100, à ne pas marier de force les héritières et les veuves. On pouvait assurément résister. Sainte Rictrude, nommée plus haut, étant devenue veuve, osa tenir tête au roi qui venait lui offrir un second mari : le roi ne céda qu'en apprenant que le Pape avait déjà approuvé sa prise de voile et il quitta avec colère le repas qu'il présidait chez la rebelle. Le biographe est un contemporain qui est pénétré d'admiration devant une telle audace¹⁰.

Les *Capitulaires* ont tenté timidement d'assurer quelque liberté aux filles. Le *Capitulaire* de Compiègne reconnaît aux filles le droit de résister, mais seulement dans le cas scandaleux où l'on veut les marier à un serf. Les auteurs des chansons de geste trois siècles plus tard reconnaissent en outre à la fille le droit de refuser le mariage avec un chevalier déshonoré par une action infâme ou une trahison. Ces limitations confirment en somme qu'il est indécent, incompréhensible, et, sans doute, pratiquement impossible de refuser un mari convenable imposé par les parents ou par le suzerain. Ces règles ne sont valables, bien entendu, que pour les grandes familles. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur la manière dont les mariages se faisaient dans le peuple.

ÉNERGIE DES HÉRITIÈRES ET DES ÉPOUSES

Ces dispositions ingrates ne retiraient rien à l'énergie des femmes. Elles ont encore sous les Carolingiens un comportement qui semble se ressentir de l'origine germanique d'un bon nombre d'entre elles. Le premier exemple que nous avons à citer est toutefois à mettre à l'actif des Celtes. Ermold le Noir conte que Witchain avait été chargé par Louis le Pieux, fils de Charlemagne, d'une ambassade auprès de Murman, roi des Bretons. Avec beaucoup de politesse et de prévenances, il lui demandait sans ambages de se soumettre au roi de France et de lui faire hommage de son royaume. Witchain, dit le chroniqueur, avait commencé à vaincre les hésitations du roi « quand la reine perfide, à l'âme pleine de poison, sort de sa chambre et, avec sa violence habituelle, se précipite vers Murman et l'embrasse. Elle baise ses genoux, baise son cou, baise sa barbe, baise son visage et ses mains. Elle tourne et retourne autour de lui, s'empare de lui avec adresse et brûle de lui communiquer ses détestables conseils ». Elle s'adresse avec brutalité, mais non sans bon sens, à l'ambassadeur si courtois. Le roi, choqué, l'interrompt par les paroles que les barons adressaient à Brunchaut : « Femme, occupe-toi des devoirs de ton sexe ». Cette fière réplique n'empêcha pas la reine d'avoir le dernier mot, ce qui ne valut rien à Murman qui fut vaincu et à qui un guerrier franc coupa glorieusement la tête. On ne sait pas ce que devint ensuite la reine¹¹. Dans un cas analogue, cent cinquante ans plus tard, la femme du gouverneur de Melun, qui avait donné de mauvais conseils à son mari, fut dépouillée de tous ses vêtements et, toute nue, pendue par les pieds aux portes de la ville.

Les suzeraines et les princesses de l'époque carolingienne savent d'ailleurs très bien interrompre leur broderie pour des travaux très virils. Emma, femme du roi Lothaire, est chargée par son mari de garder la ville de Verdun qu'il venait de prendre. Elle fut surprise par le duc de Belgique qui parvint, par une ruse, à prendre pied dans l'enclos des marchands qui était un faubourg de la ville. Emma s'enferma dans la citadelle et y fit une résistance si énergique que le roi eut le temps de revenir et de prendre à revers les Belges qui durent capituler. La même Emma envoyait à sa mère Adélaïde, mère de l'empereur Otton, un signalement très précis du duc Hugues de France, qui fut le père d'Hugues Capet, et lui demandait de le faire arrêter sur les terres d'Empire¹².

La reine Emma ne fut pas seule à assurer ces fonctions de gouverneur. Louis IV d'Outremer, fils de Charles le Chauve, voulant secouer la tutelle d'Hugues de France, qui l'avait fait appeler au trône, charge sa mère, la reine Ogive, de garder Laon, qui jouait le rôle de

capitale. Ce choix fut moins heureux que celui de la reine Emma. La digne reine-mère, troublée par le démon de midi, abandonna Laon, quinze jours plus tard, pour se faire enlever par le comte Herbert de Vermandois¹³. Le même Louis d'Outremer eut plus de chance avec sa femme Gerberge, sœur de l'empereur Otton I^{er}. Il lui confia la garde de Reims qu'il venait d'enlever à Hugues de France pour aller à la rencontre des troupes de son vassal turbulent. C'est encore elle qu'il envoya deux ans plus tard à Aix-la-Chapelle pour demander des renforts à son frère l'empereur, à nouveau contre le même Hugues¹⁴. Ces opérations n'étaient pas toujours sûres. Charles le Chauve, au début de son règne, avait eu la surprise de voir sa sœur Hildegarde, installée dans la redoutable citadelle de Laon, arrêter ses messages et se conduire en princesse rebelle¹⁵. Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre eut une expérience encore plus amère avec sa propre femme Aliénor d'Aquitaine, tempérament vigoureux dont nous nous occuperons un peu plus loin.

JEUNES SAINTES DÉCIDÉES

La vie privée des grandes familles, sur laquelle nous sommes moins bien renseignés, laisse entrevoir toutefois de temps en temps quelques profils qui ne sont pas moins impérieux. Sainte Eusébie, fille de cette sainte Rictrude que nous avons déjà rencontrée, était également petite nièce de sainte Gertrude, qui lui avait laissé le gouvernement de son abbaye de Hamm. Dans cette famille de saintes, on avait un tempérament décidé. La petite Eusébie avait douze ans quand on lui confia ces importantes responsabilités. Sa mère crut sage de la rappeler auprès d'elle à Marchiennes, dans une subordination temporaire qui lui paraissait fort propre à une jeune personne. Tel n'était pas l'avis de l'intéressée qui refusa d'obéir. Les prières, les pieuses démarches n'y firent rien. Il fallut obtenir du roi un décret de prise de corps. On l'enleva de force à son abbaye, on la transporta à Marchiennes, couvent peu éloigné. On s'aperçut au bout de quelque temps que la jeune sainte sortait chaque nuit de sa cellule, pieds nus pour n'éveiller personne, et allait chanter laudes et matines dans son abbaye, avec ses filles et ses chapelains. Il fallut la faire fouetter : cette épreuve tourna, paraît-il, à la confusion de l'autorité, car le frère aîné, chargé de l'application de la peine, se blessa pendant l'action. Le chroniqueur n'ose pas dire que ce fut le premier miracle de sainte Eusébie, mais on sent qu'il n'est pas loin de le penser¹⁶. Il faut ajouter que les *Acta Sanctorum* ne fournissent pas en grand nombre des exploits de ce genre.

LA REINE JUDITH

Il ne faut donc pas s'étonner si certaines reines carolingiennes eurent sur leur temps une influence décisive. On ne saurait trouver sans doute d'exemple plus saisissant que celui de la reine Judith dont le triomphe nous a valu dix siècles de guerres et de division, qui se terminent à peine de nos jours. Cette histoire peu connue des origines de l'Europe est rarement rappelée, et plus rarement encore comprise. L'école historique française est reconnaissante à Judith et la ménage : on lui doit ce *pré carré* de Charles le Chauve qui fut l'origine du royaume de France, on oublie qu'on lui doit aussi et du même coup la constitution d'une Allemagne coupée de la France et l'institution de cette Lotharingie qui fut la pomme de discorde séculaire.

C'est une admirable histoire balzacienne, c'est *la Rabouilleuse* à l'échelle de l'Europe. Au départ, un roi faible, mais qui a une idée, Louis le Pieux, empereur d'Occident, fils de Charlemagne, qu'on appelle aussi Louis le Débonnaire. Charlemagne n'est le symbole de l'Europe qu'en vertu d'une campagne publicitaire qui n'est pas plus exacte que les autres. Il se regardait comme le roi des Francs, la couronne impériale était une « divine surprise » du Pape, qui, lui, rêvait d'un empire des chrétiens, Charlemagne l'avait acceptée avec quelque mauvaise humeur et y avait attaché si peu d'importance qu'à sa mort il divisa « l'empire » entre ses trois fils, suivant la coutume des Francs. La réunification s'était faite, par hasard, sur la tête de Louis le Pieux. Et le bonhomme, fort entouré de prêtres, reprit à son compte la grande idée du Pape et des évêques, celle de l'unité des chrétiens d'Occident. Il décida dans un acte solennel, l'*Ordinatio imperii* de 817, que, contrairement à la coutume salique, l'empire ne serait pas divisé après sa mort, que ses fils ne seraient que les vice-rois des territoires qu'il leur donnait à gouverner dès maintenant et que, seul, désormais, le fils aîné, Lothaire, futur empereur d'Occident, hériterait de la couronne et de la totalité de l'héritage.

Un an plus tard, l'impératrice Hermengarde mourait. Louis le Pieux n'était pas homme à prendre des maîtresses. Il se fit présenter les filles de ses grands leudes et choisit Judith, fille des illustres Welf de Bavière. Elle était belle, cultivée, gracieuse, elle semblait douce, elle jouait de la harpe. Il ne se passa d'abord rien. Lothaire fut couronné empereur par le Pape en 823, associé au gouvernement de l'empire, signa les actes impériaux avec son père. Mais bientôt, le ciel ayant béni l'union du chaste empereur Louis, Judith eut un fils, le petit Charles. Et elle se mit en tête d'assurer sournoisement l'avenir de son rejeton. Elle lui acquit d'abord des partisans par une distribution habile des domaines du roi et des bénéfices ecclésiastiques à

laquelle les évêques donnèrent le vilain nom de simonie. Leurs protestations furent si vives au synode d'Aix-la-Chapelle qui se tint en 828 que Judith sentit le besoin d'avoir auprès d'elle un solide protecteur. Elle persuada le bon empereur Louis, qui ne savait rien lui refuser, d'appeler dans son palais le jeune et vigoureux Bernard, duc de Septimanie, que les Romains appelaient autrefois Narbonnaise. Ce jeune militaire reçut, avec le titre de *chambrier*, les anciens pouvoirs des *maires du palais*, confia toutes les fonctions aux partisans de la reine, exila les évêques, fit expédier Lothaire en Italie et constitua pour le petit Charles, que beaucoup de mauvais esprits regardaient comme son propre fils, une très jolie « Lotharingie » qui s'étendait de la Bourgogne à l'Autriche.

Le bon empereur Louis laissait faire et fermait les yeux. Mais le parti des évêques n'était pas aussi patient. Les grands du royaume se soulevèrent en 830, et firent exiler Judith, mais, après leur victoire, ils ne purent s'entendre, le partage selon la coutume franque fut rétabli et Judith fut rappelée. Elle fit délimiter quatre parts d'héritage et son petit Charles reçut même, au lieu de sa « Lotharingie », l'Aquitaine, cadeau qui réjouit fort le cœur maternel, car l'Aquitaine de ce temps-là s'étendait jusqu'au Berry et à l'Auvergne. Tout fut remis en question par une nouvelle révolte des vassaux en 833, et une nouvelle volte-face de Louis le Pieux. Judith dut repartir au couvent, mais ses ennemis ne réussirent pas à s'entendre, elle gagna des évêques et fit, quelques mois plus tard, à Saint-Denis, une « rentrée » triomphale, qui marquait la défaite définitive des partisans de l'unité impériale. Néanmoins, Judith savait qu'elle devrait à nouveau affronter ses adversaires au moment de la mort du roi. Elle s'y prépara par une habile diplomatie, donna, promit, intrigua, divisa. Lorsque Louis le Pieux mourut en 840, Lothaire s'arma pour réclamer l'héritage impérial. Mais Judith avait si bien manœuvré que la coalition qui avait deux fois triomphé de son mari ne put se reconstituer. Lothaire tenta néanmoins le sort des armes. Il fut battu et dut accepter sa triste Lotharingie, en signant ce traité de Verdun qui fut le point de départ de toutes les guerres des temps modernes. Judith avait admirablement réussi sa captation d'héritage : l'empire de Louis le Pieux était divisé en trois royaumes, la France qui fut la part de Charles qu'on appela Charles le Chauve, la Lotharingie et le pays qu'on nomma ensuite l'Allemagne.

Judith n'avait pas vu son triomphe. Elle mourut quelques semaines avant le traité qui consacrait son œuvre. Aucune femme n'a eu plus d'influence sur les destinées de l'Occident que n'en eut, assurément sans le vouloir, cette mère obstinée. Le destin lui évita, toutefois, un grand sujet d'amertume. Un an après sa mort, le beau Bernard de Septimanie, qui ne se consolait pas d'avoir été si près du trône, en

fit tant qu'il fut tué de la propre main de Charles le Chauve parmi les seigneurs d'Aquitaine qui refusaient de reconnaître son pouvoir.

LA « DÉPRAVATION » DU XI^e SIÈCLE

A la mort du dernier Carolingien, Charles le Simple, l'Europe est en pleine anarchie. Les Normands depuis cent ans ravagent tout le nord du royaume de France. On se débarrasse d'eux piteusement en installant Rollon sur le fief de Normandie avec le titre de duc des Pirates. Les Sarrasins en font autant en Provence et jusqu'au Dauphiné : les habitants vivent dans des nids d'aigles. Les Papes ont offert en vain la couronne impériale à tous les protecteurs qui paraissent à l'horizon. Des rois d'Italie de toutes les couleurs disputent aux Sarrasins les provinces du sud et, à Naples, des évêques partisans de l'*aggiornamento* trahissent le pape avec les représentants des émirs. Les derniers empereurs sont des princes allemands qui meurent jeunes, d'ailleurs impuissants devant ce chaos. Et après eux, il y aura un défilé de dynasties. Le grand rêve de l'empire chrétien d'Occident n'est plus qu'une pensée qui couve sous la cendre dans une capitale rabougrie et menacée, où réside l'évêque de Rome. Les grands vassaux se sont installés sur leurs fiefs, c'est la seule chose solide. Ils rendent hommage, la suzeraineté a la vie dure : la fidélité d'homme à homme est le dernier principe de hiérarchie sociale qu'on voie subsister. Mais tout le monde l'interprète tacitement comme un contrat de pleine liberté : on doit au suzerain conseil et secours, après quoi on est maître chez soi. La féodalité même a changé de caractère. La richesse féodale ne repose plus sur le fermage de la terre. Mais l'anarchie a fait naître des puissances de fait qui s'affirment par des droits régaliens, lesquels ne sont guère autre chose que le droit du plus fort que nous désignons du vilain mot de *rackett*. L'anarchie finalement a fait surgir un état de fait d'arbitraire et de brutalité qui se prolongea longtemps encore sous les Capétiens.

Ces temps d'anarchie furent d'abord peu favorables à la morale en général et au respect de la femme en particulier. On a déjà vu quels singuliers reproches l'Église dut adresser au clergé régulier à la fin du x^e siècle. Au milieu du siècle suivant, la situation ne s'était pas beaucoup améliorée. Au moment du mariage d'Henri III d'Allemagne avec Agnès de Poitou vers 1038, on voit Siegfried de Gorze et plusieurs autres protester vigoureusement contre la dépravation des mœurs françaises, contre les vêtements honteux « qui sont un défi à la pudeur », les « perversions de l'étranger » que la jeune reine ne pouvait manquer d'amener à sa suite¹⁷. Amarcias, un autre contemporain, décrit avec sévérité la cour de Spire, où, auprès d'Agnès, des clercs avides, des

barons débauchés et de riches parvenus ont fait connaître aux Germaines vertueuses les mœurs dissolues de l'Aquitaine¹⁸. La grande frayeur de l'an mil, dont l'échéance dut être repoussée par des prophètes jusqu'à l'année 1036, ne semble pas avoir eu autant d'effet sur les contemporains qu'on a bien voulu nous le dire. En tout cas, à la fin du XI^e siècle, elle est bien oubliée. Un siècle de paix relative, de prospérité, la renaissance de la vie urbaine, l'établissement de grands courants commerciaux se traduisent dans la vie privée par un appétit de confort et d'élégance qui ne provoque pas moins de plaintes. Les « dépravations » de la déplorable Aquitaine s'étendent à tout le royaume. Foulques le Réchin, comte d'Anjou, premier mari de cette Bertrade de Montfort qui sera la *vamp* de la fin du siècle, lance la mode des chaussures à la poulaine pour cacher les oignons qui déformaient son pied. Cette horrible invention fit frémir les moralistes : elle était accompagnée de chausses collantes dont nos modernes *mitouffles* nous donnent quelque idée, de longues manches efféminées, rehaussée de croupes sémillantes et complétée par des étoffes voluptueuses, de longs cheveux blonds et des barbes parfumées¹⁹. Ces vêtements immodestes passèrent pour le comble de la perversité, on évoqua Sodome et Gomorrhe. Robert d'Arbrissel commençait sa fougueuse prédication en attaquant avec violence le mariage des prêtres qui semble s'être obstinément prolongé en dépit des « recommandations » des synodes, aussi bien que les unions incestueuses des laïcs contre lesquelles la censure ecclésiastique ne semble pas avoir eu plus d'effet.

SAVANTES ABBESSES

Il faut avouer que les femmes profitèrent de ces changements peu édifiants. C'était en l'honneur de cette Bertrade qu'il avait gratifiée du beau titre de « troisième femme » (les deux autres étaient encore vivantes) que Foulques le Réchin avait allongé si audacieusement les chaussures de son temps. Les femmes ne se contentèrent pas de cet hommage remarquable, mais vain. Elles voulurent des chansons, des jongleurs, des fêtes. Dans les temps sombres où d'excellents princes illettrés rêvaient surtout à casser en deux le casque de leur ennemi, elles avaient déjà montré un goût surnois pour les clercs, pour les poètes et en général pour les ornements de l'esprit. En Allemagne, au milieu du X^e siècle, la fille de l'empereur Otton I^{er} et sa nièce Mathilde sont élevées sous les yeux de l'abbesse Wendelgarde au couvent de Gondersheim. Elles lisent les auteurs latins de l'époque classique, et le savant moine Widakind loue la grâce et le savoir de la petite Mathilde, nonnesse de douze ans. Dans le même couvent fleurit,

autour de 970, la religieuse Hroswitha qui écrit des poèmes et des comédies chrétiennes imitées de Térence, à la fois ravissantes et enfantines. C'est un des plus gracieux poètes latins du moyen âge. A la même époque, Hazecha, religieuse du couvent de Quedlinbourg est assez savante pour composer en latin une belle vie de saint Christophe²⁰. Et cinquante ans plus tard, au début du XI^e siècle, nous ne nous étonnerons pas de voir Hadwige de Bavière, veuve du roi de Souabe, lire Virgile avec le moine Burcard, futur abbé de Saint-Gall²¹ : c'était le temps où un chroniqueur rapportait avec grande louange comme une chose tout à fait rare que le comte palatin Frédéric de Saxe était capable de lire et de comprendre les lettres qui lui étaient adressées²². Une épitaphe du début du XI^e siècle nous apprend que les jeunes filles de la noblesse à Cologne recevaient leur instruction au couvent, même si elles n'avaient pas l'intention de prononcer des vœux²³.

Ce goût des lettres et de la culture n'était pas le privilège exclusif des petites Allemandes. Dhuoda, épouse infortunée du beau Bernard de Septimanie, meublait les longs intermèdes de sa vie conjugale en écrivant en latin un manuel destiné à diriger l'éducation de son fils qu'on lui avait enlevé²⁴. Les familles lombardes d'Italie avaient eu des princesses lettrées et l'on citait dès le VIII^e siècle la cour de Bénévent où la reine Adelperge avait été l'élève du savant historien Paul Diacre. A Salerne, au début du XI^e siècle, une école de médecine fameuse décernait ses grades à des femmes : on attribue souvent à une femme, Trotta ou Trotula, un traité *De aegritadinibus mulierum* qui se rattache à cet enseignement²⁵. Les femmes du peuple n'étaient pas privées autant qu'on pourrait le croire d'exprimer leur goût pour les distractions profanes. On leur chantait en langue romane du IX^e siècle des chansonnettes assez lestes que les savants nomment pudiquement *cantica amatoria turpia*, de vilaines chansons qui parlent d'amour, et qui étaient accompagnées de danses²⁶.

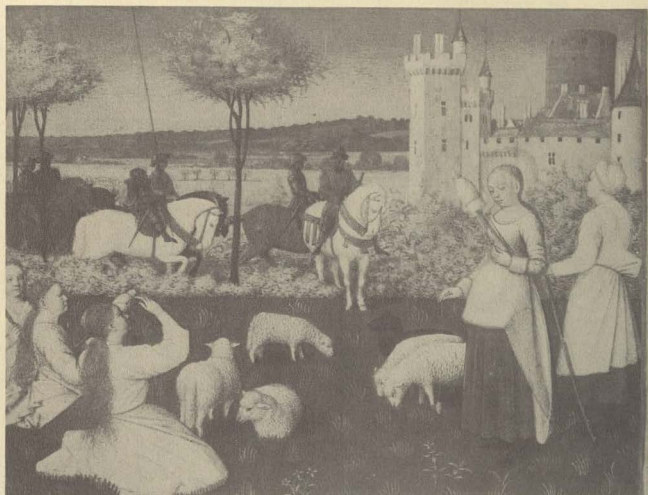
LES FEMMES DES CHANSONS DE GESTE

Là prend place le coup de baguette qui transforme les lézards en cochers et qui fait naître tout d'un coup vers 1120 le personnage encombrant qui sera désormais nommé « la femme ». Toutefois cette métamorphose est présentement entourée de nuées et se déroule d'une façon qui n'est pas pleinement satisfaisante. Si l'on en croit les savants, la femme s'installe sur le trône de lumière vers lequel monteront éternellement les fumées de l'encens au moment où Guillaume d'Aqui-

taine, renonçant brusquement à séduire ses belles amies en leur adressant de vigoureuses obscénités, se met à dérouler autour d'elles les gracieuses guirlandes de l'amour courtois : alors apparaissent à la fois la « dame » rêveuse et délicate, les « sacrifices » dont son amour-propre se nourrit, et la galanterie, petite monnaie inventée par l'homme pour éviter lesdits sacrifices. Il n'y aurait là aucune difficulté, si, cinquante ans plus tard, au milieu du XII^e siècle, on ne voyait pas apparaître les chansons de geste dans lesquelles la femme est bien loin d'occuper cette position privilégiée. On ne pense pas seulement à cette *Chanson de Roland* où la belle Aude meurt de chagrin bien gentiment en douze vers sans avoir tenu de place dans le cœur du héros qu'au titre de sœur de son très cher Olivier. Dans les autres chansons de geste, quand l'héroïne fait une apparition un peu longue dans le récit, c'est elle qui soupire, qui regarde avec admiration le beau chevalier à la large encolure, qui se jette à sa tête et qui s'occupe fort peu d'avoir des mines de petite maîtresse. Il est bien difficile de croire que les femmes adulées depuis cent ans aient consenti à ne plus être que « le repos du guerrier ». Aucune catastrophe sociale, aucun bouleversement ne nous autorisent à admettre un retour à une brutalité toute militaire. Les Croisades n'ont pas eu cet effet : elles ont révélé, au contraire, une civilisation brillante, raffinée, très supérieure à la civilisation carolingienne. Au XII^e siècle, les mœurs sont plus polies, le luxe se répand, le rôle de la femme s'affirme. Et l'on ne peut guère s'empêcher de conclure qu'il ne faut pas voir dans les chansons de geste une peinture des mœurs du XII^e siècle : on a l'impression d'une société très différente dans laquelle les préoccupations des hommes, les rapports entre les hommes et les femmes, la manière de vivre elle-même sont archaïques, soit par un parti-pris de reconstitution qui ne paraît guère vraisemblable, soit parce qu'on récitait une histoire dont les événements étaient empruntés en effet à une époque révolue.

Une critique rigoureuse et systématique a peut-être rejeté un peu trop absolument l'hypothèse de légendes anciennes transmises oralement : nous admettons bien sans difficultés l'authenticité des *Védas*, transmises oralement pendant quinze siècles et qu'on eut toutes les peines du monde à faire transcrire au XVIII^e siècle par de savants brahmanes très étonnés de notre superstition du document. Presque tous les érudits ont été si frappés de ces disparates qu'ils proposent depuis cent ans des théories qui, malgré leur diversité, ont toutes pour point commun de rechercher un sillage antérieur au XII^e siècle. C'est pourquoi, bien que nous nous excusions vivement d'une décision qui ne repose sur aucun argument décisif, il nous a paru impossible de ne pas faire figurer, avant le couronnement définitif de la femme, la phase si singulière pendant laquelle nous la surprenons, pour la





Bergères et chevaliers. Sainte Marguerite bergère, peinture de Jean Fouquet (Louvre, Bulloz).

Réjouissances paysannes. Heures de Charles d'Angoulême (B.N. Giraudon).



Page précédente, couple seigneurial : Eckart et Uta de Naumbourg, Allemagne XIII^e siècle (Viollet).

dernière fois, éperdue d'admiration pour l'homme et si humblement disposée à admettre sa propre infériorité.

Les remaniements, les versions différentes, les divers « remakes » et « chevauchements » des chansons de geste ont introduit des contradictions et surcharges qui brouillent parfois les lignes du tableau. Néanmoins l'impression d'ensemble se dégage assez pour qu'on puisse se représenter à la fois la décision et l'énergie des femmes dans le monde brutal où elles vivaient et aussi leur situation d'inférieures et presque d'étrangères parmi des hommes aux yeux desquels compaient seuls le courage et les grandes actions. Cet isolement des femmes et en même temps cette fureur avec laquelle elles s'attachent à l'homme qu'elles ont choisi ont été édulcorés par les descriptions douceâtres qu'on fait habituellement de la chevalerie, image saint-sulpicienne où toutes les femmes sont chastes, tous les chevaliers braves et loyaux et où l'on meurt héroïquement au pied d'un arbre en regardant la croix de son épée. Ces gentilleses ont un défaut : elles sont très éloignées des mœurs brutales du XI^e siècle. Il faut se résoudre à considérer que ces porteurs de cottes de mailles n'avaient pas toujours une âme de premier communiant.

On voit par les chansons de geste que la naissance d'une fille est accueillie sans enthousiasme. La place qui lui est faite au foyer est modeste. Les tâches de la « fille de la maison » sont traditionnellement celles d'une servante des hôtes : elle les reçoit, les aide à enlever leur armure, soigne leur cheval à l'écurie. Il lui appartient aussi d'accompagner les hôtes au bain, de leur frotter le dos ou de surveiller cette opération si elle est faite par une servante, enfin de les mener à leur lit en leur présentant éventuellement un bol de vin. Les filles bien élevées consacrent le reste de leur temps à broder. Quand elles ont des distractions, on leur rappelle énergiquement que c'est là l'essentiel de leurs occupations. « *Pensées de soie tordre, ce est vostre mestier* » dit-on rudement dans *Renaud de Montauban*. Il ne faut pas croire que c'était là une élégante sinécure. Beaucoup de vêtements sont faits à domicile sous la surveillance de la maîtresse de maison. C'est tout un atelier qu'on met au travail, car la fille de la maison n'est pas seule devant ses broches et ses corbeilles. Presque toutes les maisons féodales hébergent des filles de bonne famille qui viennent, au même titre que les pages, apprendre les règles d'une bonne éducation auprès de quelque puissante protectrice. Tout le monde prend part au chef-d'œuvre selon ses moyens. Les plus grandes dames sont fières de leurs travaux. On citait au XI^e siècle les princesses Adèle et Mathilde, sœurs du puissant évêque Burchard de Worms, pour la perfection de leurs broderies ornementales.

Une jeune fille bien élevée savait encore chanter et jouer aux échecs et parfois lire sans chapelain. Une partie importante de son éducation était l'apprentissage de son métier d'infirmière. Toutes les jeunes filles des chansons de geste savent faire un pansement et donner des soins de première urgence. Toutes doivent savoir préparer des onguents. Quelques-unes, plus spécialement instruites, ont les capacités d'une infirmière diplômée. Riwalia, dans le poème de *Crône*, est assez savante pour prendre le pouls céphalique, le pouls médian et le pouls hépatique. Dans *Perceval*, un « mire » est aidé auprès d'un blessé par « *II puceles de l'escole Qui li tendent la canole, Et si li ont le braci lié, Et resoudé l'os esmié.* » C'est une ligature et la réduction d'un fracture. Dans *Perceval* encore, une jeune fille, sans attendre l'arrivée du médecin, suce une blessure où le sang s'accumulait et menaçait d'asphyxier le blessé. Une autre connaît des herbes qui arrêtent une hémorragie après un pansement d'urgence. Gawân évanoui et choqué est réveillé par des poils de zibeline qu'on lui passe sous le nez, on lui ouvre les dents avec un anneau, on lui fait boire de force un peu d'eau fraîche, et, lorsqu'il a repris connaissance, on lui administre un bon soporifique ²⁷.

Cette éducation ferme ne développe chez les filles aucune timidité. Comme on ne rêve que plaies et bosses autour d'elles, leur joie la plus vive est d'assister à des joutes ou même à de vraies batailles. On verra plus loin qu'on n'hésite pas à leur confier la garde des prisonniers et qu'elles-mêmes participent volontiers à de véritables boucheries.

Ces vigoureuses filles adorent leur mère qui est souvent leur principal appui. Elles sont plus réservées à l'égard du père, seigneur tout-puissant qui a pratiquement droit de vie et de mort sur elles et en tout cas dispose d'elles à sa guise. Leur obéissance doit être totale et prompte. Mais, quand il y a conflit, elles sont capables d'une haine furieuse que rien n'arrête. Elles ne reculent alors ni devant la révolte ni devant la trahison. Parfois même, elles vont jusqu'au parricide. Esclarmonde, dans *Huon de Bordeaux*, guide son amant jusqu'au lit de son père et veut lui voir frapper le premier coup. Floripas, dans *Fierabras*, presse le meurtrier qui hésite et la jolie Flordespine dans *Gaufrey* tient la tête de la victime. On ne peut regarder évidemment ces petites Macbeth comme des spécimens représentatifs des « blousons dorés » du XI^e siècle, ce sont des personnages de fiction : mais il est remarquable que leur conduite ne provoque pas l'indignation du conteur.

Les affections familiales ne tiennent pas une place excessive dans les chansons de geste. Néanmoins, le frère apparaît parfois. On sent l'admiration naturelle de la fille, bien que leur éducation n'ait guère rapproché le frère et la sœur : il est le mâle de la famille, celui qui dispose d'elle après le père, qui peut la marier, qui la protège dans la guerre, il est surtout celui dont on attend des exploits illustres, une

« geste » dont l'honneur rejaillit sur tous les siens. Ces filles, si fermes devant le hasard, réservent à leur frère des trésors de tendresse dont le poète est généralement avare, Ludie pour Fromont dans *Garin le Loherain*, Héloïs dans le même poème, et même cette Guibourg, si différente des autres, avec le Renouart de *Guillaume d'Orange*. On voit dans *Doon de Mayence* que la mort du frère crée pour sa sœur un devoir de vengeance. Si le mari le refuse, c'est une félonie qui légitime la haine et la trahison. Le frère, en revanche, doit être digne de ce culte qui s'adresse au guerrier. S'il forfait à l'honneur, s'il est convaincu de lâcheté ou d'opprobre, sa sœur prendra furieusement parti contre lui, il devient un traître et mérite un châtiment auquel elle s'associe.

C'est l'amour, naturellement, qui donne tout leur relief à ces caractères de femme. Il faut ici contrister les âmes douces qui s'imaginent trouver dans les chansons de geste le modèle des épouses chrétiennes. Il y a quelques exceptions dont on a abusé. En général, il faut avouer que les femmes et les filles qu'on rencontre dans les chansons de geste sont des amoureuses qui ne reculent devant rien et qui, de plus, se jettent au cou des hommes avec une ravissante impudeur.

Leur amour est un don total, il est absolu et violent et commence très souvent par un coup de foudre, lorsqu'une fille est mise en présence du héros fameux dont la renommée a proclamé le courage et les victoires. Dès que cet athlète invaincu daigne se montrer, ses lauriers emportent la place. C'est aussi moral qu'une tragédie de Corneille : mais c'est beaucoup plus prompt. Car la passion abolit toute prudence. Dès le premier moment, on est à lui, et il ne faut pas perdre un instant pour le déclarer soi-même ou le faire dire par quelque messenger. Et en termes qui ne laissent place à aucune équivoque. Flordespine, dans *Gaufrey*, promet sur-le-champ de « *déguerpir Mahom* » et de se faire chrétienne. Ludiane dans *Aiol* est plus expéditive. Elle propose qu'on s'embrasse « *ou autre jeu faire* » : « *J'ai très bien en talent* » ajoute-t-elle avec confiance, et pour que cette parole ne soit pas prise en mauvaise part, elle précise : « *Si m'ait Dieu del ciel, Je suis pucele.* » Hâtons-nous de dire que ces jeunes filles se proposent le saint état de mariage, comme nous l'expliquerons plus loin. Belyssant, dans *Amis et Amiles*, n'est pas moins pressée. Elle rappelle à « beau sire Amile » qu'elle lui a « *offert son service* », comme elle dit, « *dedens ma chambre en pure ma chemise* ». Cette offrande n'ayant pas suffi*, elle lui propose de le rejoindre dans son lit, et elle le fait comme elle l'a annoncé. La fille de Géri dans *Raoul de Cambrai* détaille ce qu'elle offre : « *Mamèle dure, blanc le col, cler le vis* » et elle ajoute : « *Si fai de moi trestot à ton devis.* » La belle Esclarmonde, dans *Huon de Bordeaux*, exprime son appétit d'une autre manière. On a eu l'imprudence de lui confier le

* La « chemise » était, à cette époque, une sorte de robe d'intérieur.

héros qui est prisonnier. Elle va le voir dans sa prison et lui propose la liberté. Cette négociation n'ayant pas abouti, elle fait couper le ravitaillement et le menace de le faire pendre. C'est là un langage peu caressant, mais expressif. Les autres se servent de leurs mains comme elles peuvent. « *Elle embrache lui par les flans doucement* » signale une marque d'affection très habituelle. Floripas, un peu intempérante dans ses caresses, a l'honneur d'une comparaison : « *Comme s'avoie mengié gelines en pevrée* ». Cette conduite excessive a lieu en public, sans aucune retenue ni délai, et les versets voisins nous font même comprendre que le malheureux objet de cette passion n'a même pas eu le temps d'enlever ses cuissards et sa cotte de mailles. On sauve les apparences en faisant des plus énergiques de ces filles de jeunes comtesses sarrasines. Ce déguisement, qui témoigne d'une certaine ignorance des mœurs islamiques, n'a pourtant pas comme résultat d'en faire des filles méprisables : car elles n'ont pas personnellement le caractère de « *villan* » abondamment répandu sur leurs pères, oncles et cousins, et finissent pas se convertir bien gentiment.

Leur tendresse a des aspects plus singuliers encore que le trouvère ne semble pas taxer d'immoralité. L'ardente Floripas n'est pas égoïste. Pendant qu'elle fait l'éducation du beau chevalier qu'elle aime, elle ne veut pas que ses compagnons s'ennuient et leur amène cinq jeunes filles « *de grande noblesse* » prend-elle soin de préciser en les invitant à prendre chacun la sienne : pendant ce temps, elle fera le guet. Dans *Bueves de Commarchis*, le jeune Gérard du même nom se jette au cou de son amie Malatrie. Cette fiancée avait une prévoyance de maîtresse de maison, elle était venue accompagnée de jeunes personnes résolues. « *Chascune des pucièles un des barons pria.* » On voit que ce sont les jeunes filles qui prennent l'initiative. Dans la *Chanson des Saxons*, Sébile envoie de même toutes ses suivantes s'ébattre dans les tentes voisines. Cela ne semble étonner personne, mais il faut se souvenir que le conteur se plaît sans doute à forcer les traits, et à barbouiller son récit de « couleur locale », car il s'agit le plus souvent de jeunes « Sarrasines » de Nîmes, Orange, Narbonne, et autres lieux de Barbarie qui ne sauraient être trop sensibles à la bonne grâce des chevaliers chrétiens.

L'intention, il est vrai, sanctifie tout cela. Et l'intention de ces jeunes filles est résolument matrimoniale. Plus d'une fois, elles ont choisi longtemps à l'avance, en raison de ses exploits et de sa réputation, celui auquel elles s'offrent avec tant de simplicité. Elles ont su se rapprocher de lui en tapinois et faire naître, malgré leur impuissance domestique, des occasions de rencontre. Si ce glorieux objet de leurs vœux leur est disputé par quelque rivale, elles sont promptes à l'injure, aux menaces et même aux coups. Il arrive que mère et fille se disputent la même proie : il est vrai qu'il ne s'agit de rien moins que

Hugues Capet. Ces mesures défensives sont sévères, mais partent d'un bon sentiment : dès que le mot de mariage est prononcé, tout est permis. Ce mot a le don du miracle et change toute la scène. Guibourg dans *Aubèri li Bourgoins* faisait une leçon de morale à l'impudent qui voulait l'embrasser : dès que le mot merveilleux est prononcé, c'est elle qui tend la bouche avec une touchante bonne volonté. Oriable, dans *Jourdain de Blaives*, ouvre aussitôt la porte de la prison, plus heureuse que la volcanique Esclarmonde, et offre des sucreries et la clef des champs. Passe-Rose, dans *Gaufrey*, se contente d'une nuit et laisse repartir son batailleur le lendemain matin après une promesse bien en règle. La douce Blancheflor de *Garin le Loherain* dit oui à tout le monde pourvu que l'affaire soit sérieuse, à Garin qui est son fiancé, à Fromont à qui Garin l'offre, à l'empereur devant lequel finalement le dernier acquéreur s'incline ²⁸.

Ces fiancées ardentes, si soucieuses de ne pas être laissées pour compte, font ensuite d'admirables épouses. Quand son héros lui a promis le mariage, la fille se regarde comme liée à lui définitivement, elle proclame hautement son amour, suit son ami dans le danger, prie pour lui pendant le combat, guette son retour, lui donne des conseils, des avertissements, et parfois même, femelle furieuse, partage avec lui les risques du combat. Mirabel, dans *Aiol*, veut accompagner son amant comme écuyer, Blancheflor dans *La Mort de Garin le Loherain* défie elle-même Enguerrand de Coucy, Ermangars dans *Bueves de Commarichis* monte sur les remparts et encourage les combattants, et, dans *La Bataille d'Aleschans*, la bataille des Aliscamps du cycle de Guillaume d'Orange, les femmes ne se contentent pas des invectives, elles basculent des pierres du haut des créneaux et cassent la tête glorieusement aux Sarrasins. Erembars, dans *Jourdain de Blaives*, rappelle les terribles femelles gauloises dont la vigueur avait tellement étonné Ammien-Marcellin : elle empoigne deux des adversaires, et leur fend le front d'une pierre avec tant d'énergie que « *li oil lor saillent et li cervel en vont*. » Une Blanchefour, de *Girbert de Metz*, malgré son nom printanier, achève fort bien les blessés avec « *un roit tranchant espié* » qu'elle manie tout comme un homme, jusqu'au moment où elle reçoit une fière estafilade « *sus son maistre sorcil* ». Et finalement, dans *Gaufrey*, on assiste à une mobilisation générale où tout le monde, femmes comprises, endosse la cote de mailles, le casque et le ceinturon : « *Mès n'i a clerc ne prestre ne dame signorie Dont chascune n'eust la grant broigne vestue, Sus le chief le bachin, chaint l'espée fourbie* ²⁹. » Les tambours de Verceil ne sont jamais loin dans ces amours loyales.

Mais, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce n'est pas aussi moral que le *Clairon* de Déroulède. Car, si cela se termine mal, la fougue de la passion et le dévouement sans limite pour l'homme font apparaître des sentiments peu conformes à la tradition militaire.

L'amoureuse Esclarmonde de *Huon de Bordeaux* n'hésite pas alors à faire une singulière proposition à l'état-major ennemi. Elle parle sans détours, le temps pressant en cette affaire : « *De mon cors faites toute vo volonté, Mais ne faites au damoiseul nul mal.* » La touchante Seneheus, dans *Auberon*, ne dit pas autre chose quand elle proclame cette maxime de soumission si éloignée de l'amour courtois : « *Vous me poès et vendre et engagier, Si cuitement comme vostre destrier.* » Mais elle ajoute encore, et cette condition est capitale, car elle est dans le contrat d'amour la contrepartie du don total : « *Mais d'une chose vos voudroie proïer, Que par nul'autre ne me veuilliès changier*³⁰ ». Je ne trouve pas cette douce et timide amante moins touchante que la Nicoleite de *Doon de Mayence* qui meurt de chagrin en apprenant la mort de son beau chevalier, aussi prestement que la belle Aude de notre *Chanson de Roland*.

Cette clause, exprimée avec tant de modération, a un rôle important dans les chansons de geste. Ces filles énergiques n'abandonnent pas volontiers la proie qu'elles ont acquise avec tant de peine. Elles sont obéissantes, patientes même sous les coups, car il arrive qu'on les batte et elles ne s'en formalisent pas hors de propos, elles se prêtent volontiers aux réconciliations, sont dociles, supportent avec fermeté toutes les épreuves et sont même disposées à tolérer quelques servantes sans conséquence. Mais, lorsqu'il s'agit d'amour, de dévouement, de cette communauté de destin établie par le contrat d'amour, elles savent défendre leur droit et exiger une fidélité exacte qui leur est généralement accordée. Car le « bel officier » des chansons de geste montre en amour un sang-froid désespérant. Il est clair qu'il y a dans sa vie bien d'autres préoccupations. L'éclat des grandes actions a sur lui infiniment plus de pouvoir que les plus beaux yeux du monde. Les pensées d'amour ne sont pas dignes de sa fierté virile et l'idée étrange de « faire la cour » à une femme ne l'a jamais visité. Il a même une certaine méfiance pour tous ces sentiments qui, sous des déguisements divers, s'adressent à la faiblesse. Il y a du *torero* en lui : son métier est de mourir dans l'habit de lumières. Et il sent assez justement, mais d'instinct, que c'est précisément cette vocation qui attire les femmes. Même quand on arrive à obtenir de ce beau seigneur qu'il daigne être amoureux, il faut encore le conduire par la main jusqu'à la sacrosainte promesse de mariage. Après quoi, il est généralement tranquille et fidèle, considérant l'amour comme une affaire de petite envergure, et même dévoué à sa femme, naturellement loyal comme il l'est dans les autres choses et l'aimant comme la bête solide, courageuse, magnifique, prête à mourir avec lui, qui lui est indispensable pour la vie comme le destrier l'est pour le combat.

Je ne sais si c'est là ce qu'on appelle le mariage chrétien. Je voudrais bien que ce soit ce qu'on appelle le mariage chrétien. Mais je ne vois ni cette chasteté si recommandable ni le ferme propos de

gagner ensemble la vie éternelle : et pas davantage rien qui ressemble au respect qu'on doit éprouver lorsqu'on use à des fins terrestres d'une créature conçue à l'image de Dieu. Les rapports qui s'établissent dans les chansons de geste me semblent, au contraire, se rattacher à une conception déplorablement animale et purement héroïque. Le mâle est indiscrètement courtisé comme dans les espèces mammifères supérieures et ce qu'on admire en lui, c'est sa force, son courage, ses victoires sur les autres, toutes choses qui paraissent dépendre, en somme, de sa carrure. Cet amour n'est moral que par le prix qu'il attache à la loyauté, à la fidélité, à la parole donnée, à l'honneur. On peut, toutefois, se demander si ce ne sont pas là des qualités, d'une certaine manière, animales. Ce héros qui a poussé si droit et si dru sur le terreau humain, c'est à peu près ce que Stendhal appellera plus tard « une belle plante ». Cette expression est belle, mais elle n'est pas très rassurante. Elle comporte une certaine indifférence à la morale sur laquelle on a pu voir que les chansons de geste laissent passer un peu plus que le bout de l'oreille. Et Stendhal aussi, il faut bien l'avouer. Et Corneille tout comme Stendhal. Et avec eux tous ceux qui admirent un peu trop ces qualités que nous appelons imprudemment chevaleresques. Car la chevalerie n'était peut-être pas aussi chrétienne qu'on a voulu nous le faire croire : malgré l'adoubement, la nuit de prière dans la chapelle et les Croisades pour le Saint Sépulcre, il traînait dans tous ces cœurs un rêve viril bien étranger à l'esprit du christianisme, l'image d'un *caïd* qui impose sa loi par la force et pour les femmes duquel les autres hommes n'existent que s'ils font partie de cette caste qui s'est mise au-dessus des lois. Disons-le crûment, il y a plus d'un endroit où les mœurs féodales, celles des barons comme celles de leurs belles amies, font penser aux héros de *Scarface*. C'est peut-être des circonstances seules que dépend le jugement des hommes. Ils légitiment ou condamnent selon les temps, avec une remarquable fantaisie, des faits qui se ressemblent beaucoup.

L'AMOUR COURTOIS

Les choses changèrent, on le sait, au début de ce glorieux ^{xii}e siècle qui commença par la révélation éblouissante des splendeurs musulmanes et byzantines. Ce contact avec une civilisation brillante eut les mêmes effets que trois siècles plus tard la descente des armées de Charles VIII en Italie. La Renaissance du ^{xiii}e siècle amena un changement aussi soudain des idées, des mœurs, des vêtements, de la vie sociale. Ce fut une éclosion, un brusque changement de décor.

La conversation, les manières, la chevelure, l'air qu'on devait prendre, les vêtements furent transformés comme s'ils avaient été frappés d'un coup de baguette magique. Et de cet Orient où ils n'avaient rencontré que des danseuses et des musiciennes, les Croisés rapportèrent un produit redoutable et nouveau que les siècles suivants appelèrent *la femme*.

En apparence, la femme conquit cette couronne qu'elle n'a jamais déposée depuis, lorsque les hommes eurent l'idée singulière de *plaire*, au lieu d'attendre l'esclave loyale et soumise qui ne demandait qu'à se jeter à leurs pieds. Mais cette sournoise insinuation d'une disposition nouvelle ne paraît pas, à dire vrai, expliquer un si grand changement. Et l'on ne peut s'empêcher de soupçonner quelque cause plus profonde et plus grave. Pour tout dire, il y a, dans cette attitude nouvelle, une sorte d'effémination des hommes. Les Sarrasins, la splendeur de Byzance ne leur réussirent point. Ni la découverte d'Ovide et des poètes latins, ni ces bonnes manières qu'ils ramenaient de si loin, ni la délicatesse inséparable du commerce de la soierie. Car cette victoire fut si totale, elle s'accompagna de transferts si équivoques, d'une démission si complète, d'une soumission si ridicule, qu'il est impossible d'y voir un prolongement ou l'éclosion de quelque penchant opprimé, mais qu'elle apparaît au contraire comme une poussée de fièvre, comme une de ces mutations énigmatiques que subit parfois une société entière et qui sont dues peut-être à quelque pression ou à quelque modification de l'atmosphère spirituelle que nous sommes incapables de mesurer.

Ce qui est certain, c'est que les hommes se portèrent du premier coup aux extravagances. La plus étonnante pour nous est sans doute la transposition qu'ils firent des engagements de la féodalité. La notion de *servir*, détachée de son sens propre, devint le *service* de la femme qu'on avait choisie. L'hommage et soumission du vassal à son seigneur devinrent l'hommage et soumission de l'amant à celle qu'il avait élue pour régner sur lui, sa *domina*, sa suzeraine, dont la langue romane fit la *dame* de ses pensées. Ce déguisement du plus viril, du plus grave des engagements, celui de la loyauté et de la fidélité d'homme à homme, est déjà en lui-même une parodie bien étrange et, pour ceux qui croient à ces liens de soldats, presque sacrilège. Mais cette convention initiale s'accompagnait de clauses non moins singulières. D'abord cet hommage est incompatible avec toute basse et grossière intention de mariage. Pour qu'on en soit plus assuré, il ne s'adresse même qu'à une femme déjà mariée : les jeunes filles en sont exclues. Ensuite, il comporte une obéissance absolue, immédiate et sans réserve d'aucune sorte : par exemple, un amant est gravement puni pour avoir hésité à se mettre dans une situation qu'il regardait comme incompatible avec sa dignité de chevalier, on lui apprend que

ce n'est pas à lui d'en juger et que toute sa dignité consiste à obéir, *perinde ac cadaver*, comme les Jésuites, et en silence. Enfin, pour prix de toutes ces épreuves, il aura droit à un amour *pur*, entendez par là expurgé de tous les inconvenants contacts de la chair. On croit rêver : c'est le programme de Bélise telle que Molière l'a décrit dans *Les Femmes savantes*.

Les femmes furent généralement satisfaites, comme on peut le penser, d'un programme aussi galant. Elles le corsèrent. Elles exigèrent de « l'ami » des lavages fréquents, des parfums, un langage choisi, et elles se firent adresser des vers. Elles firent savoir également qu'elles n'étaient pas insensibles à l'idolâtrie et qu'elles permettaient un pieux respect pour des reliques qui pouvaient être, selon les goûts, un gant, un cheveu ou une fleur séchée. Elles inventèrent des épreuves pour s'assurer de l'humilité du fidèle, de sa discrétion, de ses souffrances. Tout cela n'était que détails. Le triomphe leur tourna la tête et leur inspira de doctes singeries auprès desquelles pâlisser les inventions les plus saugrenues de la préciosité. La contagion atteignit d'abord les pays de langue d'oc et avant tout cette Aquitaine dont les mœurs étaient déjà si peu recommandées.

LES « COURS D'AMOUR »

On inventa de très jolies choses. Il y eut des « cours d'amour » tenues par de grandes dames, Aliénor d'Aquitaine à Poitiers, sa fille Marie de Champagne à Troyes, Adalagie dame d'Avignon, Mabilie dame d'Hyères, la comtesse de Die, lesquelles rendaient des « jugements » qui constituaient une « jurisprudence d'amour ». Il y eut des « pénitents d'amour » qui se livraient à des extravagances. Il y eut enfin un « code d'amour », écrit en latin et rédigé par le savant André Le Chapelain, lequel recueillait les sentences rendues dans les cas de casuistique amoureuse et constituait un corps de doctrine. Marie de Champagne, Ermengarde vicomtesse de Narbonne, Élisabeth comtesse de Flandre et sans doute Aliénor d'Aquitaine elle-même étaient les principaux de ces bonnets carrés. Les religieuses de Remiremont ne voulurent pas être en reste et se demandèrent en chapitre si les clercs étaient meilleurs amants que les chevaliers : les contemporains ne furent pas étonnés qu'elles aient des idées là-dessus.

D'après ces doctes consultations, André Le Chapelain décrit la façon dont on doit s'adresser aux « dames ». La hiérarchie est savante et les formes varient selon la place qu'on occupe dans la société. On n'a guère de chances d'être agréé que si l'on porte des éperons : quelques clercs très bien tournés sont pourtant admis à la douce table. Des paysannes et femmes du peuple, il n'est pas question :

on les viole au coin d'un bois, ce qui leur fait beaucoup d'honneur. Les malappris seuls s'adressent à des courtisanes. Les hommes bien élevés font le grand tour qui est décrit à l'aide de trente et une règles. A la suite de ce périple, on parvenait à *l'amour pur*, lequel ne se bornait pas toutefois à une contemplation purement extatique, mais comportait le baiser sur la bouche, et, de plus, pour emprunter les termes d'un savant spécialiste, allait « jusqu'à l'embrassement et au toucher pudique de l'amante nue ³¹ ». Des tempéraments grossiers prétendaient dépasser ce stade. On avait inventé pour eux *l'amour mixte* produit de second ordre comme son nom l'indique, qui comportait des satisfactions plus substantielles, mais passait pour une manie dégoûtante.

On ne sait jusqu'à quel point les hommes consentirent à suivre cette filière. Des contemporains grincheux tiennent que les choses ne se passaient pas toujours si honorablement. On médit beaucoup d'Aliénor d'Aquitaine et d'un Bernard de Ventadour qui roucoulait à ses pieds. L'amant-serviteur décrit par le troubadour Bertran de Born ressemblait au *primero cavaliere sirvente* qui fut l'ornement des familles italiennes au ^{xix}^e siècle : les maris ne le regardaient pas toujours avec la patience qu'ils montrèrent ensuite. Enfin, il y eut des amoureux indécats, on ne peut le contester. Peut-être abusèrent-ils des facilités que donnait *l'amour pur*. En tout cas, Marcabru, l'un des plus célèbres troubadours du ^{xii}^e siècle et ses élèves, Bernard Marti et Alegret, ne nourrissent pas beaucoup d'illusions sur les soupirants platoniques de leur temps. Ils les comparent à ces spécialistes des tournois qui étaient devenus des professionnels et qui profitaient de leurs victoires pour rafler des rançons substantielles aux débutants qu'ils désarçonnaient. Le nombre de drames passionnels que relate la chronique du ^{xii}^e siècle, la fréquence anormale des divorces (beaucoup de femmes étaient répudiées successivement par trois ou quatre maris sous prétexte de scrupule quant à la parenté), enfin d'autres plaintes que nous aurons à mentionner invitent à penser que les femmes ne gouvernèrent pas toujours d'une main ferme les hommes dont elles avaient entrepris de faire l'éducation.

Elles obtinrent, certes, des résultats. La politesse des hommes était, sous les Carolingiens, beaucoup plus raffinée et exquise qu'on ne l'imagine généralement : mais leur culture n'était pas toujours à la hauteur de leurs bonnes intentions. Les femmes eurent le mérite d'exiger qu'on eût l'esprit orné, qu'on aimât les vers, les poètes, les jolies chansons, elles protégèrent les troubadours, leur commandèrent souvent des poèmes ou même des récits. Leur rôle dans la renaissance du ^{xii}^e siècle fut capital. Quant à leur influence sur les hommes, on ne la mesurera bien que si l'on sait qu'une bonne partie de nos plus célèbres troubadours furent des seigneurs d'un lignage illustre, des princes qui tinrent à honneur de rivaliser avec ce Guillaume,

neuvième duc d'Aquitaine, qui avait été le premier poète de l'amour courtois ou Bertran de Born, à la fois guerrier et écrivain. Elles surent faire de certains princes de ce temps des modèles du savoir-vivre, de la grâce, de la générosité, que la Renaissance égala mais ne dépassa point. Richard Cœur de Lion, son frère Geoffroi, comte de Bretagne, faisaient l'effet de princes charmants. Et plus encore Henri le jeune roi, fils d'Henri II roi d'Angleterre, dont le charme, la beauté, les manières parfaites firent le chevalier idéal de son temps. Elles féminisèrent cette noblesse qui sentait un peu fort : elles lui apprirent la douceur de vivre. Et peut-être la vie fut-elle rarement plus heureuse parmi les hommes que dans ces charmantes cours cathares du comté de Toulouse, pour le salut desquelles priaient austèrement les « parfaits ».

LES FABLIAUX

Tout le monde sait qu'à l'amour courtois, le ^{xiii}e siècle opposa bien vite son antidote qui fut l'esprit gaulois des fabliaux. Non seulement la femme n'y est plus une reine, mais elle y devient un animal vicieux, perfide et dangereux, que la trique seule peut maintenir dans le devoir. De naïfs défenseurs des femmes se sont beaucoup indignés de cette horrible image, qui n'est peut-être pas finalement une déposition aussi accablante qu'on le croit parfois. Que l'on pense avec l'école orientaliste que tous les fabliaux nous viennent de l'Inde par des intermédiaires arabes ou juifs ou que l'on estime avec Joseph Bédier qu'il s'agit d'un fonds plus ancien encore dont nul ne peut désigner l'origine, il est clair que dans la plupart de ces récits l'*idée du conte* est un idée empruntée, transmise, en tout cas née en un temps et dans un pays où la situation des femmes ne ressemblait pas nécessairement à ce qu'elle était au ^{xiii}e siècle. Elle ne peut donc être une « déposition », encore moins une « accusation ».

Ce qui peut nous renseigner dans un fabliau, c'est uniquement les traits de mœurs qui nous indiquent comment vivait un ménage du ^{xiii}e siècle et, aussi, le ton, le vocabulaire, la grossièreté des plaisanteries qui déchaînaient le rire et *qui étaient acceptées par tous les auditoires*. Il y a dans les fabliaux une manière d'appeler tranquillement les choses par leur nom, une sorte de familiarité paisible et même com plaisante avec tout l'attirail des choses sexuelles qui est un enseignement beaucoup plus suggestif que tout ce qu'on peut relever sur la perfidie des femmes, leurs mensonges, leur inconstance, etc. Les femmes de ce temps concevaient assurément tout autrement que nous

le sentiment qu'on appelle pudeur. Or, nous n'avons pas un seul témoignage qui nous indique que certains fabliaux n'aient été récités que devant des auditoires d'hommes : nous avons, au contraire, plus d'une preuve de la grossièreté des plaisanteries et d'une sorte d'impudence générale dans les usages. Un fabliau nous montre toutefois une jeune précieuse que les vilains mots choquaient : l'affaire tourne à sa confusion, mais le personnage est évidemment d'après quelque modèle ³². Les cours d'amour n'avaient donc pas été absolument inutiles. En revanche, les religieuses écoutent volontiers les contes des jongleurs. D'après la suite de la visite, il est peu vraisemblable qu'on leur ait débité des versions expurgées. Il serait peut-être imprudent de s'imaginer qu'il en était ainsi dans tous les couvents, mais il est remarquable que de telles distractions nous soient rapportées. Il ne faut pas conclure précipitamment. Ce sont de joyeux contes qui comportent leurs marionnettes habituelles et leur part de convention. Retenons-en surtout que le siècle n'était pas bégueule. Cette animalité impudique, cette forte odeur d'étable qui monte du XII^e siècle, malgré ses parfums et ses cours d'amour, c'est peut-être ce qu'il y a de plus sûr à retenir des fabliaux.

Sur les habitudes de la vie conjugale, les fabliaux ne nous renseignent guère et on ne peut les utiliser qu'avec une extrême prudence en raison du caractère fantaisiste de la *fable* elle-même. Ce qu'on voit, c'est un mélange d'autorité du mari et d'insoumission de la femme. Il reste dans le mariage quelque chose de la coutume franque, comme l'atteste ailleurs cette habitude des villages d'Allemagne où a persisté le simulacre de l'enlèvement. Le mari est le maître : nul ne s'étonne qu'il enferme sa femme, qu'il la batte, qu'il lui coupe le nez. La femme se défend avec les griffes que lui a données la nature. On s'aperçoit que les moyens de cette défense sont réduits. Elle sort peu de chez elle. Elle n'a pas la disposition de l'argent du ménage, le mari tient les cordons de la bourse, les emplettes quotidiennes sont affaires de servantes. Il faut penser aussi qu'au XIII^e siècle, les boutiques sont encore peu nombreuses dans les villes. Les premiers commerçants qui font des étalages apparaissent au XI^e siècle : ce sont les boulangers qui exposent leurs pains *super fenestras*, et, pendant longtemps, ils semblent avoir été seuls à agir ainsi. Les acheteurs qui fréquentent les marchés installés dans les faubourgs semblent avoir été surtout des hommes ³³. C'est dans un fabliau du XIV^e siècle seulement qu'on voit trois commères en partie fine s'installer à l'auberge pour s'y gorger de pâtés, friandises et grenache. Les fabliaux écrits au XII^e siècle laissent, au contraire, l'impression d'une semi-claustration des femmes. L'autorité qu'elles acquièrent est toute morale. Elle vient de leur bavardage ou de leur finesse ou de leur ruse : c'est toujours une autorité d'esclave qui entreprend sur son maître.

Un passage d'un roman de Jean Renart, *Guillaume de Dôle*, confirme cette impression. On y voit une famille de noblesse provinciale : le château est petit, il a quelque chose d'une grande ferme, la maîtresse de maison ne trouve pas au-dessous d'elle les tâches ménagères. Or, les femmes vivent dans une sorte de gynécée dans lequel nul étranger ne peut pénétrer. Un messenger de l'empereur lui-même trouve porte close. Le conte de *Flamenca* nous montre encore une jeune femme fort surveillée lorsqu'elle va prendre les eaux pour sa santé. Un amant doit entreprendre d'importants travaux de terrassement pour aller la rejoindre.

En revanche, la vie paraît fort libre dans la noblesse de cour. Sous prétexte de chasse, la suite du souverain va camper dans les bois. On danse la carole qui ressemblait à notre *jerk* et que les moralistes blâmaient. On fait pique-nique, on dresse des tentes pour les dames, on y porte des litières d'herbe fraîche et les chevaliers vont s'étendre auprès d'elles, après s'être fait servir une provision de vin de Marsalla. Les sources fraîches et les clairières jouent aussi un rôle dans cet élégant paradis terrestre.

De quelques fabliaux on peut tirer des indices sur d'autres aspects de la vie des femmes. Mais toujours avec quelque incertitude. Les jeunes filles sont rares dans les fabliaux. En général, elles sont étroitement surveillées. Une fille de châtelain est gardée dans une tour par une duègne, une autre est entourée de prudes et vit dans une sainte ignorance. Cette inexpérience ne leur réussit pas. Une autre, tout aussi soigneusement enfermée, est toutefois assez libre de ses mouvements pour faire savoir à un gentil clerc que son lit peut très bien contenir deux personnes : c'est la jeune précieuse qui détestait les vilains mots. Et dans un autre conte, un père fait à ses filles, fort désireuses de se marier, les plaisanteries les plus libres. Celles-là savaient de quoi il s'agit. Les chanoinesses ne sont pas moins savantes³⁴. Quelques contes qui les mettent en scène ne sont apparemment pas d'origine indienne. Un jongleur indiscret nous apprend que ses confrères sont reçus avec bonté : les saintes filles daignent prendre un bain en leur compagnie et, la familiarité causant des entraînements, on passe à d'autres privautés. Les béguines, qui ne prononçaient pas de vœux, mais vivaient en communauté sont encore plus maltraitées que les religieuses. Un personnage enfin revient maintes fois dans les fabliaux : c'est la femme du prêtre, qu'on appelle habituellement la *prêtresse*. Elle n'est pas plus ménagée que les autres, mais ce n'est pas là ce qui importe. L'essentiel est qu'elle soit un personnage habituel « aussi connu que le boutiquier du coin », dit Joseph Bédier. Les évêques laissent faire. Joseph Bédier cite un conte où l'évêque intervient parce que la mère d'un curé se plaignait : l'évêque blâme le mauvais fils, mais il ne parle pas de renvoyer la prêtresse dont la mère était

mécontente. Ces choses-là n'étonnaient personne. Au ^{xv}^e siècle, le père de l'humaniste Rodolphe Agricola recevait la nouvelle de la naissance d'un fils le jour même où il était élu abbé de sa communauté : « Je suis deux fois père », s'écria-t-il joyeusement.

Faut-il accuser les hommes de ce temps d'avoir grossièrement méprisé les femmes ? C'est accorder beaucoup d'importance à de joyeuses farces que leurs auteurs n'ont jamais présentées comme une reproduction fidèle de la vie. Il s'agissait de faire rire. Les personnages n'ont pas plus d'importance que ceux de Guignol. Brunetière était bien sot d'écrire en parlant des fabliaux qu'« une telle conception de la femme est le déshonneur d'une littérature ³⁵ ». Ce sont de bien grands mots. Il est certain que les femmes n'inspiraient guère confiance. La religion ne cessait pas de rappeler la fragilité de leur sexe et son début malheureux. Les moines et les prêcheurs faisaient des femmes un portrait peu optimiste. On les entourait, semble-t-il, d'un solide cordon sanitaire. Mais il faut avouer aussi que nous savons peu de choses sur la vie des femmes de ce temps-là. On n'imagine guère que pendant deux cents ans les femmes aient été menées à coups de trique.

MŒURS ET GRANDES DAMES DU XII^e SIÈCLE

Les mœurs du ^{xii}^e siècle n'ont pas satisfait les moralistes de ce temps. Ils sont encore plus sévères que ceux du siècle précédent. Apparemment que le contact avec la brillante civilisation arabe et l'invention de l'amour courtois n'avaient pas eu des effets excellents. Les cheveux blonds des beaux damoiseaux, leur démarche avenante, les étoffes précieuses que portaient les femmes et surtout les jolis jeux d'amour installés avec impudence sur le champ de foire du mariage inquiétèrent les esprits sourcilleux. Guibert de Nogent, historien de la première Croisade, parle avec désespoir des jeunes filles que sa vieillesse a vu éclore. « Elles ont secoué la surveillance des femmes âgées, gémit-il, dans toutes leurs manières, on ne remarque plus qu'une folle gaité, on n'entend plus que plaisanteries, on ne voit que regards indiscrets, babillage et démarche étourdie... Leur habillement est loin de l'ancienne simplicité. Elles portent des tuniques serrées épousant les formes du corps, des manches d'une longueur démesurée, des souliers à pointe retroussée à la mode de Cordoue : elles semblent avoir oublié toute décence. Une femme se croit au comble du malheur quand elle passe pour n'avoir point d'amant et c'est pour chacune un titre de noblesse et de gloire dont elle est fière de compter un grand

nombre de courtisans. Dans le temps, on voyait plus de pudeur à un homme quand il recherchait une femme et qu'il rougissait d'être auprès d'elle qu'on n'en voit aujourd'hui chez une femme quand elle s'offre à un homme. Aujourd'hui, nul ne s'abstient de se vanter de ses bonnes fortunes et de ses heureuses intrigues. C'est une licence générale et effrontée³⁶. »

Les rapports qu'on fait sur les hommes ne valent pas mieux. « Partout, conclut Orderic Vital, les nobles sont efféminés aujourd'hui, partout on rencontre des excès immoraux, du libertinage éhonté, de la sodomie. Ils séparent leurs cheveux du sommet jusqu'au front, les gardent longs comme les femmes et en prennent grand soin. Ils se revêtent de chemises et tuniques longues et serrées à l'excès. On abandonne les coutumes guerrières et on rit des exhortations des prêtres...³⁷ » Guillaume de Malmesbury, qui termine les *Gesta regum Anglorum*, n'est pas moins épouvanté des longs cheveux blonds des jeunes gens, de leurs vêtements soyeux, de leur démarche amollie et efféminée, de leur ressemblance avec les femmes auxquelles ils cherchent à plaire par toutes sortes d'inventions de la délicatesse³⁸. Les évêchés eux-mêmes étaient souvent entre les mains de prélats « qui avaient les mœurs de hobereaux crapuleux ». L'évêque de Beauvais était illettré, l'abbé de Saint-Denis organisait des orgies, Raoul, archevêque de Tours, entretenait un archidiacre fort joli dont le bienheureux Yves de Chartres se plaint hautement et qu'on fit élire cependant au siège épiscopal d'Orléans³⁹.

SOINS DE BEAUTÉ ET BONNES MANIÈRES

Il est certain que les usages se sont raffinés, et qu'on attache une grande importance à les suivre dans la classe élégante. Le moyen-âge est élégant et musqué. La nuit, on dort nu, ou peut-être avec un léger pagne, mais on se protège les cheveux avec une coiffe ou un foulard pour maintenir les boucles. On prend un bain chaque matin : ce bain est parfumé à l'eau de rose. On s'épile tout le corps avec des onguents importés d'Orient. On se lave les dents, on se frise avec grand soin. Il existait une grande variété de peignes et les miroirs de verre, souvent très luxueusement ornés, sont déjà d'usage courant. Les grandes glaces étaient encore inconnues au ^{xiii}e siècle. Les jeunes filles portent habituellement de longues nattes : mais en Aquitaine, elles laissent souvent flotter leur chevelure. Les cheveux étaient l'objet d'une si grande attention qu'il était inévitable qu'il y en eût de faux. Il courait sur ces faux cheveux des histoires terrifiantes, car ils passaient pour avoir été prélevés sur des morts. On pense bien que les morts ne se laissaient pas faire sans protester. Les jeunes

filles vont tête nue : elles se font des chapeaux de fleurs en été. Dans les cérémonies ou lors des fêtes, les femmes portent un chaperon ou un bandeau, retenu par une sorte de mentonnière qu'on appelait la guimpe et qui couvrait souvent tout le bas du visage, y compris la bouche. Il arrivait que les femmes ôtassent cette muselière : cette initiative passait pour une légèreté, on voyait dans cette légèreté un secret désir de folâtrer. Les matrones portaient le voile sans guimpe, il leur tombait librement sur la poitrine et il était obligatoirement de couleur sombre. On imagina d'en porter de plus clairs. La mode fut quelque temps au voile safran ou orangé, comme celui que portaient les fiancées juives. Ce fut un sujet de scandale.

Les fards n'étaient pas inconnus, mais ils étaient de très mauvaise qualité et tenaient mal. Quand une femme recevait quelques gouttes d'eau sur la tête, son rouge s'en allait; quand elle s'appuyait la joue sur un coussin, les plumes du coussin s'y attachaient indiscrètement. Ces inconvénients n'empêchaient personne de se farder. On prenait aussi des pastilles pour conserver une haleine fraîche et agréable. Les robes étaient belles et somptueuses, souvent excentriques, avec des détails à certaines époques assez audacieux. On vit dans la seconde partie du ^{xiii}e siècle des décolletés profonds et savoureux, au ^{xiv}e siècle des robes fendues sur le côté depuis la hanche jusqu'aux pieds. Ce qui dura le plus longtemps fut la mode des grandes manches, qui avait probablement été empruntée à la Chine, car on les retrouve sur des peintures de la dynastie T'ang à la même époque. Elles étaient démontables, attachées à l'épaule et de si majestueuses proportions qu'elles tombaient jusqu'au mollet. Elles servaient de réceptacles à toutes sortes d'objets, mouchoirs, pastilles, petits chiens. Les robes étaient souvent garnies de fourrure, en particulier de zibeline. Les robes de cérémonie comportaient des traînes souvent très longues. Pour l'hiver, on avait une *surcotte*, fourrée au col et aux poignets, qu'on mettait par-dessus la robe, pour sortir, un manteau long sans manches, souvent décoré d'or ou de motifs brodés, garni d'hermine et terminé par un capuchon.

Les femmes voulurent, avec ces toilettes d'apparat, des manières très distinguées. On en trouve l'énumération dans les divers *Chastiments* ou *Castoiments* destinés aux « dames » ou aux « jeunes gens », qui étaient des manuels de savoir-vivre. Les anciennes traditions voulaient qu'on dressât une table à part pour la femme. Au ^{xiii}e siècle, cette coutume était abandonnée et les femmes avaient leur place aux réceptions. On leur conseillait de chanter lorsqu'on le leur avait enseigné, tout en les mettant en garde contre l'abus de leurs talents. On leur indiquait aussi les principes d'une bonne tenue à table. Ces règles étaient d'autant plus nécessaires qu'on prenait les morceaux avec les doigts et qu'on n'avait qu'une assiette pour deux. Une femme élégante

reste un modèle de raffinement, même en présence de ces difficultés *. Après le repas on boit, on cause, on écoute des chanteurs, on fait passer des confitures et des fruits : des sièges et des lits sont préparés dans la salle pour ceux que le vin endort. On se sépare des hôtes comme on les a reçus, en les embrassant sur le nez, le menton ou le cou en France, sur la bouche, sur les yeux ou sur les joues en Allemagne. Ce baiser de bienvenue ou d'adieu s'adresse même à ceux qu'on voit pour la première fois.

Ces recherches d'une vie élégante ont, certes, impressionné les moralistes. Elles sont peut-être pour quelque chose dans leurs accablantes dépositions. Toutefois, la « crise morale » du ^{xiii}e siècle est difficile à vérifier comme beaucoup de malheurs de ce genre. La législation rend perplexe, les faits divers sont nombreux. Mais, tout cela n'éclaire, en définitive, qu'un bien petit coin du tableau.

OMBRES AU TABLEAU

Le développement des villes a eu de fâcheuses conséquences, qu'il ne faut peut-être pas prendre au tragique. Les ribaudes sont nombreuses et impudentes. Elles pullulent dans les ruelles, dit Jacques de Vitry, décrivant Paris au début du ^{xiii}e siècle, sollicitent effrontément et appellent hautement « sodomites » les passants qui se refusent ⁴⁰. Le même témoin nous décrit les maisons collectives dans lesquelles elles vivent. Saint Louis par un édit de 1256 avait dû interdire qu'on les tolérât à l'intérieur des murs. La sodomie, renouvelée des Sarrasins, a particulièrement atteint les Anglais : Jean de Salisbury s'en plaint vivement dans son *Polycraticus* et le concile de Londres de 1102 intervint vainement ⁴¹. Les conciles de Rouen et de Paris en 1212 et 1214 eurent à se préoccuper de la même question cent ans plus tard, et la douce Marie de France, de son côté, dans le *Lai de Lonval*, apostrophe un amoureux peu entreprenant en termes que n'aurait pas désavoués une énergique ribaude. Le viol est puni en Allemagne et en France

* Voici les prescriptions : ne pas tout prendre quand on se sert, ne pas se servir avec les deux mains à la fois, ne pas boire ou manger quand on a la bouche pleine, ne pas prendre au plat d'une main tout en mangeant de l'autre, ne pas se nettoyer la bouche ou la gorge en y enfonçant la main. On ne doit pas non plus s'essuyer les mains à la nappe ni utiliser la nappe comme mouchoir. Il est permis, en revanche, de prendre du sel avec ses doigts, de se servir de la cuiller de son voisin, de saucer le plat commun avec son pain, de nettoyer l'assiette commune avec les doigts, de se curer délicatement les dents avec la pointe de son couteau. Une jeune femme bien élevée fera sentir immédiatement sa supériorité en ne trempant ses doigts dans la sauce que jusqu'aux premières jointures, en partageant sa nourriture en petits morceaux du bout des doigts, en ne faisant pas tomber des gouttes de sauce sur sa robe, et en buvant à petits coups après s'être essuyé les lèvres au lieu d'« engouler » au hanap par profondes gorgées, « si comme font maintes norrices ». Ces dernières précisions sont tirées du *Roman de la Rose*, oracle indiscuté en ces matières.

de la peine de mort, en Angleterre, le coupable a les yeux crevés et il est émasculé. Néanmoins, les annales locales ne sont pas muettes sur ce chapitre *.

Plus encore que les anecdotes, les lois qu'on dut faire sont édifiantes. Saint Louis dans ses *Établissements* frappe de la confiscation de son fief le suzerain qui abuse d'une jeune fille confiée à sa protection. Il ajoute que s'il a eu recours à la violence, il sera pendu comme un manant. On dut menacer également de la confiscation de leur fief les chevaliers qui accompagnaient galamment les femmes pour les protéger contre les hasards de la grand-route et qui profitaient de cette situation. Dans un pareil cas, les poètes préférèrent inventer quelque réparation humiliante. Un chevalier de la cour du roi Arthur fut condamné à manger quatorze semaines avec les chiens, à subir les épreuves imposées dans les tournois à vingt chevaliers vaincus appartenant à la dame offensée, à subir en outre un bannissement de sept ans, et enfin à épouser sa victime si elle voulait bien encore de lui. En revanche, les poètes admettaient sans difficulté une péripétie qui rendait les voyages bien aléatoires : lorsqu'une dame était accompagnée par un chevalier, si ce chevalier était défié et vaincu par quelque amoureux de rencontre, le vainqueur pouvait disposer à son gré de la proie ainsi conquise ⁴². Cette disposition, il faut le reconnaître, ne passa pas dans la législation : elle n'est qu'une convention poétique, qui ne témoigne pas, à vrai dire, d'un respect excessif pour les femmes.

On ne court pas tous les jours les hasards du viol ou même des voyages. L'influence des conventions courtoises semble avoir eu, en revanche, des conséquences qui n'étaient pas seulement littéraires. Le *service* consacré à une dame par un chevalier créait une situation en quelque sorte officielle. Des textes législatifs de Saxe et de Souabe mentionnent *l'amie* en lui reconnaissant une personnalité juridique ⁴³. Le chevalier porte publiquement au tournoi un gage identifiable. En un tournoi qui nous est raconté par un poète, les chevaliers sont invités avec leurs « amies » : chacune de celles-ci est placée sur la tribune d'honneur, mais, en récompense, si son champion est désarçonné, on lui fait quitter aussitôt cette place de parade. C'est encore un poète

* A Bâle en 1274, un coupable est enterré vif; à Sélestat en 1301, un autre est jeté à la rivière, à Colmar, en 1281, un malheureux hermaphrodite qui s'était adressé à une femme avec brutalité a les yeux crevés. Ce ne sont pas là seulement des mœurs de vilains. Au mariage de sainte Élisabeth de Hongrie, Berthold, patriarche d'Aquilie, ne put se tenir de violer une comtesse. En 1196, Conrad duc de Souabe, mourut brusquement au cours d'une expédition d'un phlegmon provoqué par la morsure d'une victime qui s'était débattue. Ottokar accuse Philippe le Bel d'avoir violé la fille du comte Guido de Flandre. En 1248, mourait le comte Henri de Waldeck qui avait violé une religieuse avec laquelle il vécut ensuite pendant dix ans. Lambertus Ardensis dit du comte Beaudouin de Guines qu'il aimait les toutes jeunes filles et particulièrement les vierges plus que ne firent David et Salomon. Le glaive de la loi ne s'appesantissait pas sur ces puissants seigneurs.

qui invente, dans le conte *Des trois chevaliers et del chainse* l'histoire de cette femme qui voulut que son champion entrât en lice sans autre cuirasse qu'une tunique qu'elle portait : la gageure fut acceptée, mais le chevalier demanda à son tour que son amie portât publiquement sur sa robe, au festin de clôture du tournoi, la tunique teinte de son sang⁴⁴. Ce conte a plusieurs versions dans l'une desquelles on voit intervenir un mari courtois et patient. Ce ne sont là que des contes. Mais nous savons aussi que les femmes, prises de folie, jetaient dans la lice leurs voiles ou leurs manches, que la frénésie montait parfois comme dans une corrida, et qu'il arrivait que tout cela se terminât par d'éclatants adultères. Le témoignage du Religieux de Saint-Denis, repris par Jean Juvénal des Ursins, nous renseigne sur ce dénouement mondain d'un fort beau pas d'armes qui eut lieu en 1389⁴⁵. Les annales du XII^e et du XIII^e siècles n'offrent pas de documents aussi probants, mais l'attitude de l'Église est suffisamment éloquente. Elle blâme sévèrement les tournois, quels qu'ils soient, qui furent condamnés, mais sans résultat, par le concile de Latran en 1215 et à nouveau par le pape Innocent III en 1279. A force de jouer aux amoureux « en tout bien tout honneur », mais avec quelques-unes des privautés permises, il dut arriver à coup sûr qu'on finît par se brûler les doigts.

Si l'on en croit les poètes et les conteurs, les maris de ce temps furent généralement malheureux. C'est peut-être une conclusion à ne pas accepter sans réserve. Des mêmes poètes et conteurs, Alwin Schultz, dans un ouvrage classique sur le moyen âge, retire l'impression que la consommation d'un adultère exigeait des travaux importants et des complicités étendues. L'affaire n'était aisée que si l'on était déjà dans la place. Aussi beaucoup de chevaliers s'adressaient-ils à des jeunes filles, plus accessibles, en dépit de la règle de l'amour courtois, qui exigeait que la *dame* qu'on servait fût une femme mariée. D'autres se rabattaient sur des gotons. Le même Schultz cite des chevaliers errants, Gottfried von Nifen, Nithart von Rinwenenthal, Steinmar, dont la Dulcinée ne valait pas mieux que celle de Don Quichotte⁴⁶. Les princes affichaient tout simplement des maîtresses qu'ils entretenaient avec faste. Ulrich von Bernecke eut besoin d'un sérail de douze jolies filles pour remplacer sa femme qu'il venait de perdre : on imagine facilement que ce n'était pas douze jeunes comtesses. La liste des drames passionnels, en dépit de la violence du temps, n'est pas sensiblement plus longue qu'en d'autres époques. C'est seulement l'atrocité de la vengeance qui, le plus souvent, a frappé les contemporains *. Tout le monde connaît celle qui est contée dans le *Chatelain de Coucy*, où le mari

* Le comte de Flandres, en 1185 trouvant que le chevalier Walter des Fontaines pratiquait l'amour pur d'un peu trop près avec la comtesse, le fit assommer à coups de bâton, puis pendre par les pieds, la tête plongée dans un cloaque jusqu'à ce qu'il en mourût. Louis, comte palatin du Rhin, fait décapiter à Donauwerth en 1256

fait manger à sa femme le cœur de son amant; c'est une transposition à peine forcée de la férocity du XIII^e siècle.

Alwin Schultz se montre peut-être un peu timoré lorsqu'il se rallie, après avoir cité beaucoup d'exemples, au jugement exprimé par Vaublanc dans *La France au temps des Croisades*: il pense, comme celui-ci, que quelques exemples ne suffisent pas à condamner une époque entière et que nous n'avons pas assez de documents pour accuser le moyen âge d'immoralité. On notera pourtant qu'un article des *Établissements* de Saint Louis est de nature à inspirer quelque inquiétude. L'intitulé à lui seul est une nouveauté peu rassurante. Le paragraphe a pour titre : *De fole gentifame*. Et voici les avertissements sévères qui sont donnés à cette catégorie nouvelle de la population : « Gentifame, quand elle a eü enfans ains qu'elle soit mariagée (avant le mariage), ou quand elle se fait depuceler, elle perd son héritage par droit, quand elle en est prouvée ⁴⁷ ». Ce sont de singulières admonitions lorsqu'elles s'adressent à des filles de bonne famille.

FEMMES DE BARONS

Il est vrai que les femmes et filles de ce temps n'étaient pas dépourvues de décision ni même d'esprit d'aventure. Ne les regardons pas comme de douces brodeuses qui acceptaient patiemment les épreuves de la vie. Orderic Vital raconte qu'au moment de la bataille d'Hastings, Guillaume le Conquérant eut fort à faire pour retenir ses barons que leurs femmes rappelaient à leur lit avec grande énergie, moins disposées que Pénélope à se contenter de travaux de tapisserie. Plusieurs barons ne crurent pas pouvoir se refuser à ce tendre appel et préférèrent renoncer aux fiefs anglais qui leur étaient promis : et l'on sait que la reine Mathilde elle-même dut donner l'exemple des travaux d'aiguille à domicile en entreprenant cette tapisserie de Bayeux qui

sa femme Marie, sœur du duc de Brabant et deux de ses suivantes sur un simple soupçon : on dit qu'il fut si ému de la crainte d'une erreur que ses cheveux blanchirent dans la nuit. Louis X le Hutin, roi de France, se contenta en 1313 de faire enfermer dans un cachot la reine, fille du duc de Bourgogne, pour le même crime : elle mourut en prison et ses complices furent mis à mort. C'est l'aventure de laquelle Alexandre Dumas tira son mélodrame de *La Tour de Nesle*. Henri, margrave de Hesse, dut de se séparer de son épouse pendant trente ans : les circonstances, il est vrai, étaient moins accablantes. Les vengeances, même privées, étaient féroces et rarement sanctionnées. Tout le monde connaît la plus célèbre d'entre elles dont la victime fut Abélard. Le destin d'Abélard ne fut pas unique en son temps. En 1291, on avait déjà vu un souverain, Andreas, roi de Hongrie, assassiné par un de ses barons qui l'avait surpris avec sa femme. Mais en 1248, un chevalier de grand lignage, Godefroi de Millers, surpris par Jean Bréto dans la chambre de sa fille, fut roué de coups, attaché les jambes écartées au balcon qu'il avait escaladé, et mutilé dans cette situation. Jean Bréto fut banni pour cette violence. Selon Mattheus Paris, un élégant jeune clerc subit le même sort peu après. Petrus de Vincis dans ses lettres rapporte l'exemple d'un châtimant analogue infligé à un paysan.

est l'ouvrage de couture le plus célèbre de notre histoire. Encore s'agissait-il là des joies légitimes du mariage. Les nonnes que les successeurs de Guillaume établirent à Amesbury n'avaient pas cette excuse. Leur abbesse n'en mit pas moins au monde trois enfants après avoir pris le voile et ses religieuses l'avaient si bien imitée que les évêques d'Exeter et de Worcester, délégués du roi, durent dissoudre leur communauté.

Les femmes des barons qui participèrent à la seconde Croisade se montrèrent encore moins patientes que les épouses des seigneurs normands : elles exigèrent d'accompagner l'expédition. Il est vrai qu'elles avaient de justes motifs d'intervention. La première Croisade avait été accompagnée d'une cohue de filles ou de ribaudes à laquelle la ferveur des Croisés n'avait pas toujours résisté : il avait fallu fouetter, tondre, marquer, et même on avait promené les fornicateurs nus et enchaînés autour du camp sous les coups de bâton, sans assurer pour autant le triomphe de la chasteté. A la seconde Croisade, les femmes s'autorisèrent de la présence de la reine, Aliénor d'Aquitaine, que le roi Louis VII avait emmenée. Cette initiative ne fut pas heureuse. La reine Aliénor se conduisit mal avec un charmant jeune oncle qui possédait une principauté dans le territoire des Infidèles. On l'accusa même d'avoir été beaucoup trop aimable envers les princes sarrasins qui faisaient courtoisement visite aux barons chrétiens, conformément aux usages du temps, dans les intervalles des combats. Cet auguste exemple ne fut que trop suivi. Les chroniqueurs des Croisades sont sévères pour l'élément féminin du pèlerinage, et se servent en latin de termes énergiques. Plus indulgent, un poète dit simplement : « *Ly une a son amy, ly autre son baron. De folles en y a assés et à foison.* » On devine ce qui pouvait résulter de la promiscuité des camps et aussi du voisinage des ribaudes qui n'avaient pas hésité à se croiser une seconde fois. Saint Louis qui avait amené la reine avec lui en Croisade, malgré le fâcheux précédent de sa grand-mère, se plaignait que certaines « tenaient lor bordiaus » ... « au giet d'une pierre menu entour son paveillon », situation que le pieux roi, dit Joinville, trouvait pénible⁴⁸. Le moyen âge est assurément plus pittoresque qu'on ne pense : mais il faut reconnaître avec regret qu'un des éléments de ce mélange savoureux est l'indiscrétion des femmes qui ne semblent pas avoir compris du premier coup que leur pouvoir ne devait s'exercer que dans certaines limites.

On risque de se méprendre si l'on ne tient pas compte ici de certaines idées du temps. Par exemple, la chasteté a été regardée par tout le moyen âge comme très nuisible à la santé. Les chroniqueurs des Croisades ne manquent pas d'insister sur cet aspect particulier de la vie chrétienne. « Des centaines de milliers de chrétiens mouraient, dit avec quelque exagération l'auteur de la *Chronica Hierosolymita*, parce

qu'ils s'abstinrent du commerce des femmes pour gagner le royaume du ciel et qu'ils jugèrent inconvenant d'acheter la santé du corps au prix de la perte de leur pureté⁴⁹. Lorsque Frédéric de Souabe, fils de l'empereur, mourut en 1190 à Saint-Jean-d'Acre, le chroniqueur des *Annales Colonienses* dit de lui : « Il était si rempli de la crainte de Dieu qu'il répondit aux médecins, qui lui recommandaient pour le rétablissement de sa santé *rebus venereis uti vellet*, qu'il préférerait mourir plutôt que de souiller le pèlerinage qu'il avait entrepris en consentant à des relations contraires à la chasteté. » C'est encore pour cette raison que les médecins approuvèrent le mariage de Richard Cœur de Lion avec Bélangère de Navarre pendant la troisième Croisade, malgré la décision des souverains de n'admettre aucune femme à cette expédition. C'est apparemment de cette conviction médicale que s'inspiraient les femmes des barons de Guillaume le Conquérant et peut-être aussi les évêques qui fermaient les yeux avec tant d'indulgence sur la vie privée de la plupart des prêtres.

ROBERT D'ARBRISSEL

On éprouvera d'autant plus de joie en signalant à cet endroit que les femmes jouèrent un rôle important dans une campagne fameuse qui avait pour objet de s'affranchir de ces prescriptions médicales. Trente ans environ avant la prédication de saint Bernard, Robert d'Arbrissel commença à prêcher vigoureusement en Aquitaine contre la simonie, le mariage des prêtres, les unions incestueuses. Nommé par le pape Urbain II prédicateur apostolique, éloquent, vêtu comme un pauvre, un peu fou à la manière de Tolstoï, faisant soudain des retraites avec quelques fidèles dans une hutte à charbonnier de la forêt de Craon, il eut bientôt une influence immense dans le Poitou et le Maine, et des foules enthousiastes commencèrent à le suivre. Il prêchait la pauvreté, la retraite, le jeûne, l'abstinence. Ses disciples le suivaient de ville en ville, pieds nus, en haillons, laissant pousser leur barbe. De nombreuses femmes se mêlaient au cortège. La nuit, on campait dans les champs et le saint homme n'exigeait pas d'autre séparation entre les sexes que sa propre présence entre les deux camps. Lui-même laissait les femmes s'approcher librement et permettait que certaines dormissent avec lui pour montrer qu'une affection pure était capable d'éloigner les désirs mauvais. Il entra un jour à Rouen dans une maison de prostituées et s'assit au milieu d'elles : il fut si persuasif qu'elles acceptèrent de partir toutes pour fonder en plein désert un ermitage dont on ne nous dit pas ce qu'il est devenu.

On se moquait beaucoup de ces initiatives singulières et même l'évêque de Rennes, Marbode, condamna ce beau zèle dans un

mandement sévère. Mais Robert d'Arbrissel avait pour lui les femmes. Elles lui étaient reconnaissantes de croire en leur vocation particulière de pureté et de dépasser l'amour courtois lui-même, de le justifier théologiquement, en quelque sorte, en montrant que l'amour n'est pas une source de mal, mais qu'il peut conduire même au détachement du monde et à la rédemption. Elles devinaient en lui ce qu'elles devaient adorer plus tard chez Rousseau et chez Tolstoï.

L'œuvre de Robert d'Arbrissel fut plus durable que cet élan mystique vers le sentiment et la pureté. Car il s'arrêta dans sa croisade mystique, se souvenant que le service de Dieu consiste à fonder. Et il établit dans une vallée du Maine comme une image éternelle de ces foules d'hommes et de femmes qui s'étaient couchés auprès de lui avec confiance dans les champs, et ces communautés, mêlées l'une à l'autre par une même prière et voisines comme si l'on avait voulu reproduire le bivouac même des pèlerins, constituèrent la célèbre abbaye de Fontevrault. Robert d'Arbrissel voulut qu'une abbesse la dirigeât perpétuellement. Il entendait attester par là, dit-il dans son testament, que c'étaient les femmes qui l'avaient guidé dans la voie du salut et de l'amour, et qu'il n'avait rien fait d'autre avec ses disciples que de se soumettre à leur direction dans toute son action. La première abbesse fut Pétronille de Craon, qui avait prononcé ses vœux à vingt ans pour suivre son prophète.

L'évêque Marbode montra beaucoup de mauvaise grâce : il prétendit que les religieuses « faisaient le mur » pour retrouver leurs voisins et qu'il leur arrivait d'accoucher. Il rappela que les couvents mixtes avaient été expressément condamnés au septième concile œcuménique de 787. Et, en effet, Fontevrault permettait d'évoquer un peu trop facilement les « abbayes mixtes » de Byzance qui n'avaient pas bonne réputation. Cette intervention intempestive n'empêcha pas Fontevrault de prospérer. Une sympathie mystérieuse y attirait les princesses que l'amour avait comblées. La fameuse Bertrade de Montfort vint y terminer dans la pénitence sa vie agitée. Isabelle, sa sœur, vint la rejoindre à son tour. Philippine, comtesse de Poitiers, l'une des femmes du turbulent Guillaume d'Aquitaine, Mathilde de Bohême, veuve du puissant Thibault de Champagne, Marie, veuve d'Eudes duc de Bourgogne, Marie de France, fille de Louis VII, y prirent le voile. Aliénor d'Aquitaine y avait un appartement à la fin de sa vie et c'est de là qu'elle partit pour aller chercher en Espagne la petite Blanche de Castille. C'était une branche assez lointaine de l'amour courtois, qui, en somme, concernait surtout les dames d'un certain âge. Nous ne la mentionnons que pour rappeler qu'il y eut dans ce siècle étonnant à la fois les plus louables et les plus redoutables folies.

GAILLARDS ET COMMÈRES

Les manières polies qui étaient apparues au xii^e siècle, les cheveux blonds, les fards, les parfums, les danses, ne doivent pas nous faire oublier que les manières restaient brutales et frustes. Le langage courtois n'était souvent qu'une fragile écaille. Aliénor d'Aquitaine irritée contre un conseiller de Louis VII qui avait mal parlé en Terre Sainte de son oncle si gentil, le menaçant de le faire fouetter « par trois putains », l'autre lui répondit hardiment, en présence du roi, qu'il lui suffirait d'en trouver deux autres pour accomplir cette besogne. Ce n'est qu'un exemple entre d'autres. Jean de Condé, dans un de ses contes *Le Sentier battu*, nous décrit un jeu d'échecs obscène sur les équivoques duquel les « gentilfames » s'amusaient de fort bon cœur, sans se laisser détourner par aucune vaine délicatesse.

Le matin des nocés, même chez les meilleurs barons, on allait surprendre au lit les jeunes époux et les mariées du plus haut lignage ne se formalisaient pas de plaisanteries gaillardes renouvelées des facéties du mariage romain. Certains détails de la vie privée sont fort réjouissants de brave impudeur. On a déjà dit qu'il appartenait aux filles de la maison d'assurer ou de faire assurer sous leurs yeux la toilette des hôtes. Elles devaient aussi leur porter dans leur lit le vin du soir, comme on fait au jeune Perceval, chevalier modèle dont la pudeur est d'autant plus effarouchée par cette gracieuse apparition qu'il était fréquent qu'on dormît dans son lit entièrement nu. Hommes et femmes ne faisaient aucune difficulté pour se baigner ensemble : c'était même un passe-temps dont on usait volontiers à la belle saison. Les érudits modernes se sont donné beaucoup de mal pour vérifier qu'à cette occasion les hommes portaient un cache-sexe. Leur documentation est inégale. Quant aux femmes, elles se contentaient de « chapels de flor es testes ». Elles ne paraissent pas avoir été effarouchées par les visites qu'elles recevaient en cette circonstance. Dans un roman allemand, *Melcranz von dem Pleir*, une femme est ainsi surprise à son bain qu'elle prenait sous un beau dais de soie. Ses servantes s'enfuient. Elle ne perd pas son sang-froid et prie simplement le chevalier inattendu de remplir auprès d'elle l'office de ses servantes. Dans un autre roman allemand, *Biterolf*, on voit cent chevaliers se baigner ensemble dans la même salle : on leur préparait des cuiviers. La vie familiale y gagnait en intimité. Un fabliau nous présente un jour de froid une famille tout entière, père, mère et fille se réfugiant dans un bain bien chaud. Une piété ombrageuse avait parfois scrupule de ces libertés, mais l'opinion ne la suivait guère. Sainte Élisabeth de Hongrie faisait scandale en refusant de prendre des bains, et on se moqua d'elle lorsqu'elle quitta précipitamment

un baquet parce qu'on voyait ses genoux. Tout cela était l'air du temps qui était fort et vif⁵⁰.

Ces femmes peu intimidées devant les hommes n'étaient pas non plus étonnées devant les hasards de la vie. Ce n'est pas seulement dans les chansons de geste qu'elles décervelaient proprement leur adversaire. A l'étonnement général, elles participèrent aux opérations de la Croisade autrement que sous la forme d'une encombrante chienlit. Elles défilaient fièrement en bataillons rangés portant des massues et possédant leurs étendards. Au siège de Saint-Jean-d'Acre, elles montrèrent aux remparts et portèrent des munitions. « *N'i ot dedans la ville, dit Jordan Fatosme, pucele ne muillier ki ne portast la pierre al paliz pur geter.* » Elles faisaient moins bonne figure, il est vrai, dans les heures tragiques de la déroute. Quand Soliman prit d'assaut le camp de Boëmond, les femmes fléchirent devant le carnage et coururent à leur tente prendre leurs plus belles robes pour essayer d'attendrir le vainqueur à force de bonne volonté⁵¹.

D'autres montraient dans le désespoir moins de faiblesse. En 1150, au siège de Weinberg défendu par Henri le Fier, chef du parti guelfe, l'empereur gibelin Conrad III permit aux femmes de sortir de la ville avec ce qu'elles pourraient emporter sur leur dos : elles chargèrent leurs maris sur leurs épaules et l'empereur, respectueux de son serment, laissa s'échapper ses ennemis. Un siècle plus tard, quinze cents femmes et filles de colons installés en Prusse, que Viten, grand-duc de Lithuanie, avait prises en 1311, se soulevèrent dans le camp au moment où se montra la ligne de bataille des chevaliers teutoniques et participèrent au combat qui les délivra. C'est une femme qui, chez les paysans suisses révoltés, prit l'initiative de l'union des cantons, c'est une femme encore qui conduisit les paysans d'Uri à la victoire. Mais, c'est à la fin du moyen âge, dans la terrible guerre des Hussites de Bohême qu'elles montrèrent toute leur énergie. Dans une bataille menée par l'héroïque Jean Zischka, on vit les femmes, en plein combat, jeter à terre leurs robes et leurs voiles pour faire patiner les chevaux de la cavalerie ennemie. Une autre fois, c'est une légion de jeunes filles qui défendit comme aux Thermopyles le défilé qui commandait le camp. Lorsque Jean Zischka mourut, une armée de paysans, dans laquelle hommes et femmes étaient mêlés, suivait son successeur Procope. La fureur des femmes n'était pas moins violente que leur courage. Elles arrachaient les membres des prêtres catholiques, elles les brûlaient vivants dans des tonneaux enduits de goudron. D'autres suivaient les Adamites qui vivaient nus et prêchaient la communauté des femmes, affirmant qu'il en était ainsi à la création du monde.

Certains exploits individuels égalaient ces démonstrations collectives. Il paraissait parfois de vigoureuses commères dont la poigne

laissait un durable souvenir. L'empereur Charles IV, de la maison de Luxembourg, avait épousé vers 1350 une princesse slave, Élisabeth, nièce de Casimir de Pologne : on l'admirait beaucoup parce qu'elle était capable de casser un fer à cheval avec ses mains. Elle avait une sœur, nommée Cunégonde, dont les muscles valaient les siens. A l'autre bout de l'Empire, à Berne, on voyait en 1288, une femme se mesurer en combat singulier avec un homme pour soumettre sa cause au « jugement de Dieu » : c'est la femme qui l'emporta. Un compte rendu de cette rencontre a été inséré par Heinrich de Neustadt dans son *Appoloniuss*, qui est malheureusement rédigé en haut saxon, peu accessible au profane.

Il ne faut pas croire, toutefois, que la force musculaire était toujours nécessaire pour montrer de la férocité. Plus d'un détail singulier dans l'histoire du moyen âge nous enseigne que l'amour courtois n'avait pas toujours rendu le caractère des femmes tendre et inoffensif. Au XII^e siècle, la chronique de Normandie mentionne Mabilie de Bellême, femme de Robert de Montgomery qui fut l'ancêtre des comtes d'Arundel et de Shrewsbury. Petite femme boulotte, bavarde, rusée et autoritaire, elle sème la terreur dans son fief de Bellême, persécute l'abbaye de Saint-Arnoul, poursuit ses voisins, les comtes de Girois d'une haine féroce, vole les terres de ses vassaux et se rend si célèbre et si odieuse par ses pillages et ses cruautés qu'elle finit par être assassinée dans son lit par les tueurs d'une famille rivale. Un peu plus tard, au temps de la Croisade de Simon de Montfort, Bernard de Cahuzac, seigneur périgourdin, faisait couper les mains et crever les yeux aux Albigeois qui ne voulaient pas rentrer dans le giron de notre sainte mère l'Église. Sa femme n'était pas moins bonne chrétienne : elle se chargeait des obstinées auxquelles elle faisait couper les seins et arracher les ongles. En Normandie, Helvise, comtesse d'Évreux, et Isabelle de Montfort, se détestant, font si bien qu'elles provoquent une guerre entre leurs deux maisons, laquelle fut accompagnée des pillages et meurtres indispensables. Cette Isabelle de Montfort participait elle-même aux opérations à cheval et portant l'armure des chevaliers. Orderic Vital la compare aux Amazones et aux princesses de Virgile. Elle força son mari Raoul de Conches à se battre pendant trois ans contre le comte d'Évreux pour venger les vilains propos qu'Helvise avait tenus sur elle. Agnès de Bourgogne, héritière du Poitou, mariée en secondes nocces à Geoffroi Martel comte d'Anjou, femme pieuse et tête froide, défend très bien son Poitou contre la concupiscence de son cher mari qui dut renoncer à son entreprise en dépit de son autorité maritale.

LES FEMMES DANS LES FIEFS

L'évolution du droit féodal donna à la femme des pouvoirs de plus en plus étendus. Cette Agnès de Bourgogne n'était pas seule de son espèce. Aliénor d'Aquitaine, mariée au roi Henri II d'Angleterre, se regardait comme chez elle dans son duché, en visitait les villes, accordait des chartes aux bourgeois, gouvernait, mobilisait, menait sa propre politique et c'est elle qui se présenta pour la cérémonie d'hommage — toute formelle — de l'Aquitaine au roi Philippe-Auguste. Comme elle, Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, et Mahaut, comtesse d'Artois, première du nom, gouvernèrent avec fermeté les provinces dont elles étaient souveraines ou héritières. Jeanne de Montfort, qui avait, dit Froissart, « un courage d'homme et un cœur de lion » défendit son duché les armes à la main contre Charles de Blois, mit en déroute les assiégeants d'Hennebont avec ses servantes et les poursuivit même jusqu'à leur camp où elle mit le feu. Ces femmes vigoureuses comptaient parmi les grands vassaux du roi de France et, à ce titre, devaient l'ost et le conseil, tout comme l'eussent fait des princes à leur place. On vit les comtesses de Blois et de Champagne figurer parmi les barons que Philippe-Auguste réunit avant d'entreprendre son expédition victorieuse contre la Normandie et auxquels il demanda leur appui pour cette campagne.

Les femmes, lorsqu'elles restaient veuves avec des enfants mineurs, pouvaient faire mettre leur fief à bail et se faire nommer *baillistres* pour l'administration du fief. A partir de 1214, la veuve eut même le droit de recevoir personnellement en *douaire* la moitié des biens du mari décédé. Ces douairières furent d'autant plus redoutables qu'elles échappaient à la juridiction du suzerain et pouvaient demander, à titre de veuves, de ne relever que de la justice ecclésiastique. Leurs pouvoirs étaient encore plus étendus quand le mari était absent pour quelque expédition. Elles avaient alors la garde du fief, représentaient leur mari en toutes ses fonctions et assumaient la défense du château. On les vit à cette occasion se charger de toutes les tâches, partir en guerre, lever et diriger des armées. Cette régence était exceptionnelle avant les Croisades : on se souvenait pourtant que Guillaume le Conquérant, lorsqu'il partit pour l'Angleterre, avait confié la Normandie à sa femme, la duchesse Mathilde, que notre Helvise, comtesse d'Évreux, avait gouverné son comté pendant plusieurs années au nom de son mari devenu fou. Au moment de la première Croisade, ces régences se multiplièrent. Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, comtesse de Blois, gouverna ainsi la Champagne, province à elle seule plus grande et plus puissante que tout le domaine du roi de France,

Mahaut, comtesse de Poitou, eut à administrer l'Aquitaine pendant que notre troubadour Guillaume du même nom était en Palestine, Alain Fergent duc de Bretagne confia son puissant duché à sa femme Ermengarde. Et plus tard, la reine Adèle de France reçut les responsabilités de la couronne pendant la croisade de Philippe-Auguste. A cette même époque, Aliénor d'Aquitaine, reine-mère, gouvernait l'Angleterre au nom de Richard Cœur de Lion. On peut dire que les circonstances et l'évolution de la coutume aboutirent paradoxalement au XII^e siècle à faire gouverner par des femmes une partie des États d'Occident. Et jamais peut-être dans notre histoire leur situation ne fut plus forte qu'à cette époque où la force, sous ses formes les plus sommaires, semble seule imposer sa loi.

FEMMES DU PEUPLE ET DE LA BOURGEOISIE

Les femmes de la bourgeoisie et du peuple s'efforçaient pour leur part de ne pas se rendre ridicules par leur esprit de soumission. Elles participèrent très convenablement aux révoltes des villes à la fin du XI^e et au commencement du XII^e siècle lorsque celles-ci voulurent se constituer en communes. Leur contribution à la commune de Laon en 1111 fut spécialement remarquable. Elles aidèrent au massacre de l'évêque qu'on trouva blotti dans un tonneau et au sac des hôtels nobles où elles assommèrent et déshabillèrent les femmes de la noblesse qui eurent le malheur de tomber entre leurs mains. Un peu plus tard, en 1115, les femmes de Rouen, au nombre de quatre-vingts, montèrent auprès des bourgeois sur de grandes tours de bois édifiées pour bombarder à coups de pierre le donjon du Castillon où leur seigneur s'était enfermé. Elles basculèrent leurs pierres avec beaucoup de résolution, mais en reçurent d'autres en échange accompagnées d'une grêle de traits qui refroidit leur zèle et mit fin à leur siège. C'est toutefois aux femmes de Toulouse que revient le plus beau trophée de ce tableau de chasse. Ce sont elles qui des murs de la ville, manœuvrant leurs couleuvrines, frappèrent mortellement en 1218 le comte Simon de Montfort, chef de la croisade contre les Albigeois.

Ces bourgeoisies n'étaient pas aussi opprimées qu'on l'imagine. Dans le diocèse de Nantes, elles se mêlaient aux assemblées communales depuis le IX^e siècle et il fallut un synode pour le leur interdire. A Pont-à-Mousson, au XIII^e siècle, les échevins sont élus par les bourgeois et les bourgeoises. En Bigorre, les femmes étaient appelées à la discussion des contrats communaux lorsqu'elles étaient propriétaires de droits de voisinage. Et nous apprenons encore qu'aux États tenus à Tours en 1308 pour la dissolution de l'ordre des Templiers,

les femmes eurent droit de prendre part, dans certains villages de Touraine, à la désignation des députés. La coutume d'Anjou accordait aux femmes le droit d'agir seules et d'elles-mêmes en justice, si elles étaient marchandes ou si elles avaient à se plaindre d'une injure personnelle. En revanche, selon la Charte de Beauvais, dont l'octroi fut demandé par plus de cinq cents communes de Champagne et de l'Est, la femme qui ne pouvait pas payer une amende à laquelle elle était condamnée devait en réparation faire le tour de l'église en portant une pierre au cou pendant qu'on chantait l'office du dimanche. La même peine punissait les « vilains dits » et injures avec cette aggravation que la femme injuriée avait le droit de suivre la patiente et d'activer sa marche à coups de fouet ou d'aiguillon ⁵².

BERTRADE DE MONTFORT, ALIÉNOR D'AQUITAINE

On n'a que l'embarras du choix pour trouver des destins de femmes qui illustrent l'autorité qu'elles s'étaient acquise. Les monographies fourmillent de traits qui montrent leur audace, leur désinvolture, leur puissance.

La belle Bertrade de Montfort fournit un exemple significatif de ce pouvoir que les femmes avaient conquis de transformer les hommes en pantins. Elle avait tourné la tête au féroce comte d'Anjou, Foulques le Réchin, qui répudia pour elle la troisième de ses femmes, inventa en son honneur les souliers à la poulaine et trahit ses vassaux du Mans pour obtenir ses précieuses faveurs. Le pape l'excommunia : cela ne refroidit pas son zèle, il n'en fut que plus amoureux. Ces exploits ne suffirent pas cependant à la belle qui se fit enlever par le roi de France Philippe I^{er} auprès duquel elle recommença ses manèges. Philippe, gros homme voluptueux et gourmand, fut un amant facile à mener. Bertrade lui fit répudier sa femme légitime et vendit pour payer ses dettes les abbayes et les évêchés. On avait trouvé un évêque pour bénir cette union scandaleuse. Le pape, bien qu'il eût besoin du roi de France, assena au couple royal au concile de Clermont une excommunication majeure : les églises étaient fermées dans les villes où ils arrivaient, les cloches cessaient de sonner, les prêtres n'avaient pas le droit de les approcher sous peine d'interdit. Philippe supporta très bien ces contrariétés et la belle eut assez de pouvoir pour persuader Foulques lui-même de les recevoir solennellement à Angers où l'amoureux Réchin parut sur un escabeau au pied de la reine et offrit un festin : elle y fut placée entre le roi et lui. Cette fine mouche sut même réussir sa sortie. Elle fit une fin très édifiante qui lui valut le respect de l'Église, abandonna les deux amants qu'elle avait si bien soumis et assottés et alla s'enfermer à l'abbaye de Fontevault où sa pénitence fut exemplaire.

Bertrade de Montfort n'était pas une héritière et son pouvoir ne vint que d'elle-même. Quand ce nouveau prestige fut uni à un douaire, on vit d'étonnants phénomènes. Le plus remarquable est assurément cette Aliénor d'Aquitaine qui eut à son tableau de chasse le roi de France et le roi d'Angleterre et ne s'en conduisit pas moins à sa guise pendant toute sa vie.

Louis VII avait cru réussir une bonne affaire : elle apportait en dot la moitié de la France. Elle était belle, mais elle était aussi ardente que belle, et son mari lui faisait l'effet d'un moine. Ce pieux roi eut l'idée de se croiser, et il emmena sa femme avec lui. Ce fut une mauvaise inspiration. Nous avons dit qu'à Antioche, la reine ne sut pas bien résister au charme d'un oncle qui était prince en ce pays. Le roi dut écourter son séjour. Il revint assez mécontent. Il fallut l'intervention du pape pour arranger un retour qui promettait d'être orageux. Ce sage pontife fit coucher le roi et la reine dans le même lit, dit l'auteur de l'*Historia pontificalis* : c'était un théâtre qui favorisait la reine. Elle réussit à être enceinte. Cela ne suffit pas à la calmer, et, deux ans plus tard, en 1151, le jeune Henri Plantagenet étant venu faire un séjour à la cour de France, elle lui trouva bonne mine, large encolure, et le lui dit. Il avait dix ans de moins qu'elle, mais il avait grand appétit : c'était cet Henri qui fut l'ami de Thomas Becket et qui était en sa jeunesse grand coureur de filles. On prononça le divorce sous prétexte de parenté entre le roi et la reine. Un trait peint les mœurs du temps. Aliénor dut rentrer en Aquitaine de nuit et secrètement pour échapper aux divers prétendants qui voulaient l'enlever. Quelques semaines plus tard, elle épousait Henri Plantagenet, apportant toujours en dot sa moitié de France. Louis VII s'aperçut un peu tard qu'il faut parfois être patient.

Cette acquisition ne devait pas mieux réussir au futur Henri II qu'au roi de France. L'ardente Aliénor ne fut comblée qu'un moment. Elle eut bien vite à reprocher à Henri des écarts avec une de ces nièces que la législation du temps protégeait si vigoureusement et si mal, puis avec la fiancée de son propre fils. C'était beaucoup pour l'amour-propre de cette conquérante. On affirme qu'elle ne se vengea pas autrement qu'en se faisant faire neuf enfants. La croyant sage, le roi Henri eut l'imprudence de l'envoyer gouverner son Aquitaine. Elle réunit là une cour fort gaie, on dansait, on protégeait des troubadours et des poètes, l'amour courtois coulait à pleins bords et Bernard de Ventadour expliquait en vers charmants combien la princesse était belle. Aliénor n'était plus toute jeune, elle approchait de la cinquantaine, temps auquel les femmes deviennent volontiers autoritaires. Elle intrigua et imagina de se venger de son volage époux en favorisant la révolte de ses fils. L'affaire était en bonne voie, mais la reine fut vendue par un jeune écuyer en qui elle avait mis

imprudemment son affection et qui la fit tomber au pouvoir des troupes royales. Henri ne comprenait rien à l'amour courtois et la fit enfermer dix ans à la tour de Salisbury.

Elle en sortit pour être la plus étonnante vieille dame de son temps. Régente du royaume sous Richard Cœur de Lion, défenseur de la Normandie, puis de l'Aquitaine contre Philippe-Auguste, reine toute-puissante parmi ses barons aquitains qui ne consentaient à obéir qu'à elle, traversant les provinces, les reprenant en main quand elles faiblissaient, dominant par son énergie et son audace les atroces luttes fratricides qui mirent fin à la dynastie des Plantagenet, elle parcourut encore la moitié de l'Europe pour délivrer son fils prisonnier et pour arranger le mariage de sa nièce Blanche de Castille, partout présente, et, jusqu'à quatre-vingt-deux ans, surmontant les revers et la fatalité acharnée contre ses enfants. Elle succomba frappée au cœur en apprenant la chute de Château-Gaillard, clef de sa Normandie, et mourut la dernière de sa race illustre, sans pouvoir empêcher le roi de France de recueillir après elle l'héritage fameux qui achevait l'unité du royaume et dont la victoire de Bouvines consacra définitivement la possession : singulier destin de femme, accompagné jusqu'au bout de rimaillers et de chapelains, tout éclairé à ses débuts de l'éclat brillant de la poésie courtoise et qui se termine dans la tonalité sombre du règne d'une Catherine de Médicis.

CONCLUSION : LA MARCHÉ DE LA DAME SUR L'ÉCHIQUIER

En somme, peu de périodes furent plus fructueuses dans l'histoire des femmes que les siècles du moyen âge. Leur aventure, qui commence sous les Carolingiens, par le statut sévère de la Loi Salique, se termine assez bien au *xii^e* siècle par des preuves de hardiesse et de personnalité. Les femmes n'ont pas moins à se féliciter du changement d'attitude des hommes à leur égard ou, plutôt, de leur propre changement d'attitude à l'égard des hommes. La respectueuse et boulimique admiration qu'elles leur vouaient sous les premiers Capétiens n'est plus qu'un souvenir lointain à l'époque des cours d'amour. Elles ont la joie de voir les hommes se rouler à leurs pieds et faire mille sottises en leur honneur. Elles leur ont appris l'adoration de « la femme », la soumission à « la femme », elles les ont vêtus de soie, elles leur ont peigné les cheveux et la barbe : elles ont transformé en très jolis jouvenceaux les gorilles munis de blindages qui gagnaient les batailles de Charlemagne. Et elles abordent ainsi sous les meilleurs auspices les plages avenantes des temps modernes.

C'est ce que nous apprend fort bien le jeu des échecs. Lorsqu'on commença à jouer aux échecs, les deux pièces principales furent

d'abord deux rois comme sous les premiers Capétiens (le *roi* et le *roi désigné*), puis le roi et son *ministre* dont la marche suivait pas à pas celle du roi. Mais lorsque le pouvoir des femmes grandit, le *ministre* disparut du nombre des pièces et fut remplacé par une *dame*, laquelle copia d'abord sa démarche obéissante, puis cette *dame* fut une *reine* qui put se déplacer progressivement dans tous les sens et qui finit par être au XIII^e siècle la pièce la plus importante du jeu.



Les fastes du
tournoi : Heu-
res du Duc de
Berry (Chan-
tilly, Girau-
don).



Page précé-
dente, image
médiévale de
la femme :
Notre - Dame
de Grâce, Tou-
louse (Bul-
loz).



Féerie de l'un-
ivers courtois.
Miniature al-
légorique du
XV^e siècle
(Connaissance
des Arts).

XII

Du Quattrocento à la Renaissance

SPLENDEURS ET DÉCADENCE DE « L'AMOUR COURTOIS »

Le brillant Quattrocento commença pour les femmes par un aversissement. Ce ne fut qu'un événement littéraire, mais il est significatif : c'est la curieuse destinée de l'œuvre la plus célèbre du XIII^e siècle, *le Roman de la rose*, commencé par Guillaume de Lorris et terminé cinquante ans plus tard par Jean de Meung.

LE NOUVEAU « ROMAN DE LA ROSE »

Commencé en 1225, cet étrange monument littéraire dont la fortune paraît à beaucoup inexplicable, fut d'abord, sous la plume de Guillaume de Lorris, un respectueux ballet autour du gracieux objet auquel toutes adorations étaient dues. Le culte de la « dame » donnait son sens à toute vie, il était l'origine de toute prouesse et vertu, mais aussi la moindre faute contre la divinité causait une chute sans rémission : l'amoureux, confit en dévotion, se déplaçait avec terreur sur une redoutable carte du tendre entourée de précipices, et, pour prix de ses soupirs languissants, se trouvait enfermé dans une tour maléfique, lorsque Guillaume de Lorris mourut. Les femmes étaient fort satisfaites d'avoir une description complète du grand tour qu'il fallait faire subir à leurs adorateurs et les cours d'amour et autres réunions de péronnelles attendaient la suite avec émotion. Elle ne vint qu'un demi-siècle plus tard sous une forme vigoureuse qui soulignait le changement des temps. Jean de Meung, continuateur de Guillaume de Lorris, délivre le héros qui devient un autre homme. On prend le titre à la lettre : le « roman de la rose » est une conquête,

non plus l'adoration tremblante de quelque déesse inaccessible, mais l'investissement énergétique de la citadelle où « messire pucelage » soutient un siège inégal, dans lequel il a contre lui la nature, la tendresse, le désir, et lui-même aussi, capitaine peu résolu. Et le triomphe final n'est pas le triomphe de la femme qui soumet tout à ses lois, mais celui de l'amour dont la nature a voulu faire le maître des créatures et le procureur par lequel elle assure la poursuite de son aveugle continuation.

Cette conclusion selon Lucrèce ne fut pas du goût de tout le monde. Des femmes protestèrent contre ce dénouement de mousquetaire. Des hommes assurèrent avec plus d'éloquence que de conviction qu'ils étaient de leur avis. Il y eut une belle querelle mondaine et littéraire dans laquelle on produisit beaucoup d'arguments, mais l'ampleur du succès montrait que quelque chose était changé. Le régime de l'adoration chevaleresque n'était plus le seul pavillon monté au mât. On pouvait, sans être une brute, aimer d'une façon un peu moins éthérée qu'il n'était écrit dans le code du « service d'amour ».

Les apparences n'en furent pas moins gardées fort longtemps. L'amour courtois restait une sorte de doctrine officielle inséparable de l'esprit chevaleresque et le culte de la femme était respectueusement traité par les autorités. Jacques de Lalaing, qui fut pour le ^{xv}^e siècle ce chevalier-modèle que Bayard devait être au siècle suivant, recevait de son père cette maxime, digne du règne pourtant lointain d'Aliénor d'Aquitaine : « Peu de nobles hommes sont parvenus à la haute vertu de prouesse et de bonne renommée s'ils n'ont dame ou demoiselle de qui ils sont amoureux. » Le maréchal de Boucicaut, qui fut le Buckingham ou le Lauzun de ce temps, mettait les mêmes préceptes en pratique. Il n'était pas moins célèbre par son ingénieuse galanterie et son respect des femmes que par ses faits d'armes militaires. Et, deux cents ans avant que Louis XIV ne se découvrit au passage des chambrrières sur les degrés de Versailles, c'est lui qui, gouverneur de Gênes, s'inclinait dans la rue avec une belle révérence devant deux femmes inconnues, répondant à une objection qu'on lui faisait : « J'aime trop mieux faire révérence à deux filles communes qu'avoir failli à une femme de bien. » Le seigneur de Bueil, assiégeant Bayeux, alors aux Anglais, et voyant sortir de la ville le triste troupeau des réfugiés, est « gracieux aux dames », offre les voitures et les chevaux de son armée « pour l'honneur de gentillesse » et les fait toutes transporter « par courtoisie » aux villes où elles voulaient aller.

Pour se distraire de la peste, on ressuscitait même les cours d'amour. Le célèbre *Décameron* de Boccace a pour origine une cour d'amour tenue à la campagne par quelques princes et grandes dames qui avaient fui l'épidémie de Florence. A Paris, on combattit la peste

en 1401 par le même remède. Mais cette cour d'amour ne comprenait que des hommes, grands seigneurs et écrivains, et elle était une curieuse préfiguration de l'Académie Française : on y lisait des vers, on y distribuait des prix littéraires, mais au lieu de dictionnaire on y travaillait sur des cas de casuistique amoureuse. La doctrine officielle était scrupuleusement respectée en cette institution patronnée par les princes. Quiconque aurait écrit ou parlé « au déshonneur, reproche ou blâme du sexe féminin » était frappé de sanctions redoutables, exclu du club, chassé des « gracieuses assemblées de dames et demoiselles », ses armes étaient effacées sur les murs de la salle des séances et il était déclaré « homme infâme ». Jean de Meung était décidément hérétique : il n'avait aucune chance d'avoir un fauteuil dans cette « illustre assemblée ». Le culte officiel était également célébré en province. Il y eut des « puits d'amour » dans diverses villes et on n'y dit pas moins de sottises qu'à Paris, bien qu'on n'eût pas l'excuse de la peste.

En apparence, l'amour courtois triomphait donc en plein xv^e siècle, les « dames » étaient toujours les « institutrices » des hommes, les inspiratrices de toute prouesse, l'auditoire et juge de toute réputation et leur pouvoir n'était ni moins grand ni moins respecté qu'autrefois. Mais, sous ces apparences brillantes, il était arrivé à l'amour courtois ce qui arrive à beaucoup de religions officielles, on tombait dans la routine. La chevalerie n'était plus qu'un club quand elle n'était pas une sorte d'industrie. Elle avait été incapable de se renouveler, de rester une institution vivante, attentive et accordée à son temps : et les batailles de la guerre de Cent Ans la réveillaient brutalement de son sommeil et de ses convictions complaisantes. Les femmes n'étaient pas moins endormies dans leur triomphe, confiantes dans les belles disputes amoureuses où l'on décrivait l'étendue de leurs droits, dégustant mignotement les sucreries des cours d'amour et ronronnant sur les belles aventures qu'on leur contait et qui répétaient sans lassitude les actions héroïques entreprises par amour : leurs grands-mères avaient eu *Perceval* et la cour du roi Arthur, *Le Chevalier au lion* de Chrestien de Troyes : elles, avaient le *Méliador* de Froissart et encore *Perceforest* et surtout cet illustre *Amadis de Gaule*, nourriture de Don Quichotte, lesquels les empêchaient de voir qu'en réalité c'était Jean de Meung qui avait remporté la victoire.

TOURNOIS ET VŒUX

Car lorsque la vie s'inspire de ces thèmes ou aventures héroïques, le résultat est étrangement factice, on aboutit à une sorte de sucrerie gigantesque, à une énorme pièce montée, qui est à l'esprit de che-

valerie ce que la sculpture religieuse de Saint-Sulpice sera plus tard à la religion. Les tournois sont de plus en plus somptueux : mais ils ne sont plus que des fêtes mondaines, exhibitions de prestige dans lesquelles les provinces et les villes rivalisent comme si l'on offrait tous les six mois des jeux olympiques. Le mythe du héros inconnu, du « chevalier au lion » de Chrestien de Troyes, qui deviendra au xix^e siècle le « chevalier noir » d'*Ivanhoe*, existe toujours, mais le héros inconnu, le beau chevalier, est devenu un professionnel qui s'assure des revenus en désarçonnant des provinciaux naïfs desquels il tire de substantielles rançons. Les « dames » sont toujours à l'honneur, elles sont même plus que jamais à l'honneur, mais ce culte dégénère en une sorte de parade étrange qui tient de l'idolâtrie et du music-hall : la « dame » est représentée par une statue grandeur nature qu'on abrite plusieurs semaines sous une tente de drap d'or, les challengers viennent frapper de leur lance l'écu des chevaliers qui la gardent et s'inscrivent ainsi sur la liste des partants. Les grands « pas d'armes » s'inspirent de quelque roman illustre ou d'une aventure imaginaire qui sert de thème à l'invitation : des licornes ou des dragons escortent la *belle* dans ce *lever de rideau*.

L'engagement que la chevalerie veut qu'on prenne pour elle, a donné la coutume étrange et barbare des *vœux*, qui fait penser à des superstitions de tribus nègres : on porte des fers au pied pendant deux ans, un emplâtre sur l'œil, on sacrifie ses cheveux ou sa barbe, on fait serment de ne pas manger de viande ou de ne pas boire de vin, ou de ne pas coucher dans un lit avant d'avoir accompli quelque action d'éclat qu'on s'est promise. Les *galois* et les *galoises* que décrit le chevalier de La Tour Landry s'obligeaient à se couvrir de pelisses en été et ne portaient qu'une chemise en hiver. C'est la « dame » qui est garante du vœu, et souvent c'est elle qui l'impose. Les *vœux* étaient souvent collectifs. Le rite exigeait qu'on jurât sur quelque volaille, faisan, héron, par exemple, et ce serment était prononcé au cours de fêtes extravagantes dont les inventions n'eussent pas déplu à Lucullus et aux contemporains de Tibère. On reconstituait des décors pour mieux entrer armé de pied en cap dans le roman dont on s'inspirait : des animaux empaillés, des oiseaux vivants qui s'envolaient de la gueule d'un dragon mécanique, des sangliers qui jouaient de la trompette, des cygnes qui ressemblaient à ceux de l'Opéra, des empereurs de carton composaient une figuration féerique et polychrome à laquelle il ne manquait qu'un défilé de *majorettes*. La cour de Bourgogne au xiv^e et au xv^e siècle vécut ainsi dans un décor de chevaux de bois que nous ne pouvons plus reconstituer aujourd'hui que par d'étonnants livres de comptes, mais dont la statuaire bourguignonne porte encore des traces. Le calvaire de Champmol dans tout l'éclat de sa polychromie était un véritable « tableau vivant »,

le Saint-Joseph de Claus Slüter, scrupuleusement semblable à un artisan, portait des bécicles de fer. Le moyen âge finissait dans le carton-pâte. C'est un énorme manège dont la Bourgogne conduit l'orgue mécanique, tout ruisselant d'ornements dorés, de pendeloques et de petits jacquemarts qui battent la mesure sur le buffet. Et l'amour courtois, lui aussi, n'est plus qu'une représentation. On joue à l'amour comme on joue à la chevalerie dans une machinerie de stuc.

« PETIT JEHAN DE SAINTRÉ »

Il y avait pire que ces cartonnages. On ne va pas tarder à accuser l'amour chevaleresque d'être non seulement un jeu décevant, mais une véritable escroquerie morale. Nos chevaliers errants ne sont pas tous des Don Quichotte. L'amour courtois a fini par produire des professionnels de la séduction comme les tournois ont abouti à un *professionnalisme* fructueux du champ clos. C'est ce qu'avoue finalement avec peu de détours un roman ironique assurément moins célèbre que le *Roman de la Rose*, beaucoup moins cité aussi que le *Don Quichotte*, mais presque aussi précieux pour l'histoire des mœurs que l'œuvre de Cervantès, le *Petit Jehan de Saintré* d'Antoine de la Salle. Petit Jehan a filé le parfait amour avec la dame des Belles Cousines. Il a soupiré, loyalement servi, il s'est senti animé des plus nobles ambitions, bref, on lui fait faire le grand tour. Il le fait si bien que sa dame l'adoube, lui offre une belle écharpe et l'envoie à travers le monde conquérir les manières parfaites et la glorieuse réputation qui le rendront digne de baiser sa pantoufle. Quand il revient, il trouve la dame des Belles Cousines fort bien avec un gros abbé. La conclusion est amère pour la chevalerie, et c'est l'abbé lui-même qui se charge du béjaune. « Ils sont plusieurs, chevaliers et écuyers, en la cour du roi et de la reine, qui disent être des dames si loyaux amoureux, et pour acquérir vos grâces s'ils ne les ont, pleurent devant vous, soupirent et gémissent et font tellement les douloureux que par force de pitié, entre vous, pauvres dames qui avez le cœur tendre et piteux, font que vous soyez déçues, trompées, et tombées en leurs désirs et en leurs lacs, et puis s'en vont de l'une à l'autre et prennent une emprise d'une jarretière, d'un bracelet, d'un rondelle, ou d'un navet, que sais-je, madame, et puis vous disent un tout seul à dix ou douze : *Madame, je porte enseigne pour l'amour de vous*. Quant à ces voyages qu'ils font de cour en cour, le désir de faire prouesse n'en est que la moindre cause... S'il fait froid, ils vont en ces poêles d'Allemagne, se régalent avec des fillettes tout l'hiver, et, s'il fait chaud, ils s'en vont en ces délicieux royaumes de Sicile et d'Aragon, à ces bons vins et viandes, à ces fontaines et bons fruits,... puis ont un vieux ménestrel ou trom-

pette qui crie à la cour : *Monseigneur a gagné comme vaillant le prix des armes*. Et, pauvres dames, n'y êtes vous pas abusées? » Petit Jehan ne laisse pas passer cette description outrageante. Il défie Damp Abbé, lequel, en rustre, n'accepte qu'une lutte à mains plates d'où la chevalerie se tire en piteux état. Ce scepticisme est propre à inspirer quelque prudence. L'idéalisation médiévale de la femme n'a pas été aussi totale qu'on le prétend. Les livres ne sont pas seuls à nous instruire. Un fait divers aussi éclatant que l'affaire de la Tour de Nesles en 1314, qui amena l'arrestation de trois princesses de la maison royale nous enseigne assez qu'il y avait, de par le monde des dames, des Belles Cousines qui n'étaient cruelles ni avec l'un ni avec l'autre.

Il y a deux cents ans entre *Petit Jehan de Saintré*, roman du milieu du xv^e siècle et le *Roman de la Rose* : c'est beaucoup. Mais il n'y a que cent ans entre *Petit Jehan de Saintré* et l'*Amadis* portugais de Vasco de Lobeira qui est du xiv^e siècle, et moins de cinquante ans si l'on prend pour référence les nombreuses adaptations qui ont popularisé en France le fameux chef-d'œuvre des romans de chevalerie. A la fin du moyen âge, les itinéraires de l'amour courtois s'imposent encore obstinément au moins comme thème littéraire, ils guident encore la pensée des femmes fort attachées en tout temps au système de l'adoration respectueuse, et même les hommes ne peuvent s'empêcher d'y voir un idéal, encombrant certes, mais devant lequel ils hochent la tête avec componction. Même si nous n'avions pas le témoignage de Cervantès, il est curieux de voir combien de gentilshommes contemporains de Montaigne ou de Henri IV, bottés, rougeauds, ne connaissant rien que la chasse, se font encore lire les *Amadis* : c'est stupéfiant, c'est leur seule lecture. L'amour, l'aventure, et cette part de nous-mêmes merveilleuse dont nous savons qu'elle ne se réalisera jamais, tout ce que nous apportent la littérature et le cinéma, c'est l'*Amadis* et les circuits de l'amour courtois qui le leur ont fourni. La « carte du Tendre », l'*Astrée*, la « galanterie » du temps de Louis XIV ne sont que des surgeons de la même pensée : c'est une interprétation « classique » de l'amour courtois, c'est-à-dire une *mise à jour* adaptée à un temps où le décor de l'amour courtois n'existe plus.

BOCCACE

Il y avait une autre manière de concevoir l'amour, qui faisait moins de place aux prouesses et aux dévouements chevaleresques. C'est celle que nous font connaître les contes de Boccace, au milieu du xiv^e siècle, tout de suite après les fabliaux. Savant humaniste, ami de Pétrarque, amant d'une princesse, auteur de pastorales et de romans de chevalerie, Boccace eût été indigné qu'on pût comparer son *Déca-*

méron, tapisserie pour grandes dames, aux détestables fabliaux. Il adorait les femmes, il écrit pour elles, il ne pense qu'à leur plaisir. Ses contes ne sont pas non plus des faits divers du xiv^e siècle, ni un miroir toujours fidèle des mœurs de son temps, mais un assemblage presque aussi disparate que celui des *Mille et une nuits* que le dispositif du *Décameron* évoque pour le lecteur. Les femmes ont souvent le beau rôle dans ses contes, il y en a de nobles, d'héroïques, de tendres, d'ingénues et ce ne sont presque jamais elles qui ont tort, mais la fatalité, les passions des hommes. Avec tout cela, il est clair pourtant qu'elles sont vives et promptes et qu'elles sont bien éloignées de faire faire le *grand tour* à celui qu'elles ont choisi. Avec toute son admiration pour les femmes (il fut le premier à écrire en latin des *Vies des femmes illustres* imitées de Plutarque) Boccace ne pense pas autrement sur elles que Jean de Meung. Il croit manifestement, lui aussi, que la nature, la jeunesse, le plaisir, portent les femmes à l'amour, que le précieux objet que le *Roman de la Rose* enfermait dans une tour peu accessible est en effet d'une prise relativement facile et que les femmes insistent peu sur les épreuves et les marques extrêmes de vénération qui n'ont pour résultat que de faire soupirer les plus vigoureuses d'entre elles.

Cette conception de l'amour est d'un physiologiste auquel les simagrées n'en imposent pas. Mais c'était Boccace : il était cultivé et il aimait les femmes, et, même dans ses contes les plus hardis, on sent chez lui un mélange d'indulgence et d'affectueuse compréhension. Il pensait comme Jean de Meung bien sûr : mais cela n'empêche pas la gentillesse et la douce courtoisie. Or, ce mélange de bonne grâce, de sympathie pour les femmes mais aussi de naturalisme, c'est justement tout l'esprit du Quattrocento. Moins brutalement que Jean de Meung, Boccace n'en montre pas moins aux femmes les limites de leur pouvoir. Il les invite doucement à déposer avec lui l'hypocrisie de la parfaite pureté et le formalisme de l'adoration inconditionnelle, moyennant quoi tout le monde sera raisonnablement heureux.

Dans le même temps, l'inspiration des fabliaux demeure une tradition littéraire vivace. Les misogynes ne désarment pas et même ils compilent plus joyeusement que jamais leur acte d'accusation. Il en appert que l'adoration est une sottise, la courtoisie un métier de dupe, à moins qu'on ne l'utilise comme stratagème, et que la femme non seulement ne mérite pas qu'on la respecte, mais qu'elle ne vaut même pas qu'on l'estime et qu'on lui fasse confiance. C'est un animal rétif et sournois, dont il faut s'approcher aussi peu que possible et en tout cas qu'il est indispensable de museler, enfermer et conduire à rênes fort courtes. C'est l'esprit des *Cent nouvelles nouvelles*, des *Quinze Joyes de mariage* et de toute une littérature qui fleurit au xv^e siècle et dont les malheurs des maris et la perfidie des femmes sont le thème inépuisable.

Comme les fabliaux, ce secteur littéraire éclaire un compartiment de la vie bourgeoise qui comprend des marchands, des artisans, des procureurs et il nous permet d'entrevoir une autre « classe » de femmes que celles qui relèvent de la littérature courtoise. Celles-ci font-elles l'amour avec d'autres manières et surtout d'autres idées que les princesses et « gentilfames » dont l'histoire nous encombre ? C'est bien ce que semble dire Brantôme cent ans plus tard quand il prend soin d'affirmer que les femmes dont il parle sont *exclusivement* des femmes de la cour et de l'aristocratie. On a beaucoup de raisons de croire, comme il le laisse entendre, qu'une bonne partie de la population féminine *ignorait* résolument les beautés de l'amour courtois.

VIE ET TRAVAIL DES FEMMES

Les documents grâce auxquels nous pouvons avoir quelque idée de la vie des femmes dans les différentes classes sociales sont moins rares au *xiv^e* et au *xv^e* siècle qu'aux siècles précédents.

La première constatation que nous ayons à faire, c'est que dans le peuple et dans la petite bourgeoisie (si l'on peut employer cette expression au *xiv^e* et au *xv^e* siècle) le travail des femmes est aussi général qu'il l'est aujourd'hui parmi nous. Ce sont les conditions du travail féminin qui sont généralement très différentes.

PROFESSIONS FÉMININES

Dès le *xiii^e* siècle, on voit beaucoup de femmes travailler chez elles pour des artisans, ou même fournir la main-d'œuvre de certaines professions dans lesquelles elles sont spécialisées, le tissage, la boulangerie, la préparation de la bière, le blanchissage étant les spécialités dans lesquelles on les emploie le plus volontiers. Beaucoup de femmes sont également recueillies par leur famille quand elles restent seules : une veuve, une orpheline sont souvent hébergées dans ces conditions et recherchent de petits travaux à domicile. Dans les spécialités qui les concernaient, les femmes ne furent pas seulement salariées, mais au *xiv^e* siècle, on les rencontre souvent comme chefs d'atelier dans des métiers groupés en corporation. Elles ont alors les mêmes droits que les hommes *. Dans quelques villes la situation des femmes est encore

* A Francfort en 1377, leur travail est réglé par une convention collective et surveillé par deux échevins. Dans les villes de Silésie, les artisans du textile forment une corporation dans laquelle hommes et femmes sont admis à égalité.

plus favorable. A Cologne, la corporation de la filature est une corporation féminine, elle est réglée par des statuts qui donnent aux ouvrières les mêmes droits qu'aux compagnons des autres métiers *. Dans le tissage, des règlements complexes fixent les conditions de leur participation : la corporation est mixte, les femmes sont inscrites sur les rôles comme les hommes, ont les mêmes obligations et paient les mêmes cotisations **. Dans les villes hanséatiques, un commerce aussi important que la fabrication et l'entretien des voiles pour les navires est à peu près entièrement entre les mains des femmes. On les retrouve encore dans la corderie, la passementerie, les futaines. La fabrication des vêtements, en revanche, affaire fructueuse au xiv^e siècle, est monopolisée par les gros marchands. Les femmes n'y participent qu'en exécutantes ***.

Toutefois, les dirigeants des corporations sont volontiers inquisiteurs et tâtillons. Ils se méfient du « travail noir » de l'épouse. La femme est toujours soupçonnée de prendre frauduleusement la place d'un compagnon. Cette suspicion est si vive qu'on lui interdit parfois de paraître au magasin. Dans la draperie et aussi dans la poissonnerie, la boucherie, la femme du commerçant n'a pas le droit de servir les clients, ni d'aider son mari de quelque manière : on ne la tolère que si le mari est malade ou absent. Les veuves, les orphelines, les filles de la maison sont un cauchemar pour les autorités professionnelles qui les pourchassent avec autant de vigilance que d'inefficacité, le gagnepetit étant toujours au regard de tout contrôleur un être redoutable qui prend plus de formes que Protée. Il y a aussi pour les femmes des métiers marginaux et toujours un peu suspects, des barbières, des serveuses, des musiciennes de cabaret, des filles de bain, invention pittoresque du moyen âge dont l'usage s'est malheureusement perdu : l'empereur Wenceslas, de la maison de Luxembourg, un peu fou et qui laissa un triste souvenir en Bohême, s'était épris de l'une d'elles qui, sous prétexte de nettoyage, l'aida, dit-on, à s'enfuir entièrement nu d'une citadelle où son bon peuple l'avait prudemment enfermé. La bonne princesse Anna de Saxe avait fondé, en revanche, une école de sages-femmes qu'on imita en plusieurs couvents du xvi^e siècle, et, d'autre part, une liste établie à Francfort entre 1350 et 1460 signale encore une institutrice publique et quinze femmes-médecins dont

* De même, à Munich au xiv^e siècle, un édit municipal est adressé aux maîtres et maîtresses d'entreprises.

** Il existe des documents qui montrent le fonctionnement de cette corporation à Hambourg en 1375, à Francfort en 1428, à Strasbourg en 1430.

*** En certains endroits elles dirigent des ateliers de fabrication qui travaillent pour de gros clients. Elles sont encore employées dans la pelleterie, la boulangerie, la tannerie, elles font à domicile des chapelets, des galons, brodent des armes, mais généralement avec des règlements sévères qui répriment toute tentative d'organisation et d'extension.

trois étaient spécialisées dans l'ophtalmologie. Les archives de la ville prouvent que les échevins furent si satisfaits des soins qu'ils avaient reçus d'elles qu'ils leur décernèrent des récompenses officielles allant jusqu'à l'allègement de leurs impôts. D'autres femmes, plus servilement, étaient associées par leurs maris aux travaux de forge et fabrique d'armures et l'on en trouve même une, à Nuremberg, que son mari couvreur employait comme « petit compagnon ».

En Angleterre, les femmes ne furent pas moins favorisées qu'en Allemagne ou en France. Elles ne se contentèrent pas de ces gérances artisanales qui sentent le subalterne. Elles furent des personnages, elles dirigèrent et plusieurs d'entre elles comptèrent parmi les grands *managers* de leur temps.

L'organisation des guildes dans l'Angleterre médiévale avait été particulièrement favorable aux femmes. Les femmes qui étaient enregistrées dans une guilde étaient relevées de l'incapacité générale dont le droit anglais frappait les femmes et elles pouvaient mener en leur nom des transactions commerciales. Aux veuves, il était permis de succéder à leurs maris dans tous les droits de la maîtrise si elles avaient participé pendant sept ans à son activité artisanale. L'initiative des femmes, et tout particulièrement celle des veuves fut donc beaucoup plus grande en Angleterre que dans les autres pays où les femmes devaient souvent se remarier pour continuer l'entreprise conjugale. En outre, l'industrie nationale de l'Angleterre, la source de toute sa richesse, était l'industrie de la laine, activité traditionnellement féminine au moins pour le filage *.

Dès le ^{xiv}e siècle, le travail des femmes était donc en Angleterre un phénomène général et un facteur important de la vie économique. Il fallait en moyenne six fileuses pour fournir la matière première nécessaire à un tisserand. La laine était filée à domicile dans les campagnes, et, malgré la faiblesse des salaires, elle constituait partout un revenu complémentaire indispensable. Le travail des femmes dans les campagnes au ^{xiv}e siècle avait donc déjà les caractères généraux que nous décrirons plus tard, en étudiant des époques où les documents sont plus nombreux.

Mais ce qui est propre au ^{xiv}e et au ^{xv}e siècle, c'est que les femmes ne fournirent pas seulement la piétaille de l'industrie lainière, mais qu'elles furent souvent des manufacturières et des femmes d'affaires. Dans le Yorkshire, centre de la production au ^{xiv}e et au ^{xv}e siècle, de nombreuses entreprises sont dirigées par des femmes qui sont le plus souvent des veuves qui se sont trouvées à la tête d'une firme. Elles s'en tiraient parfaitement bien : la plus grosse firme textile du Yorkshire

* Les femmes n'avaient pas le droit d'exercer, toutefois, le métier de tisserand, réservé aux hommes.

à cette époque est l'entreprise d'Emma Earle à Wakefield ¹. Au xv^e siècle, de nombreuses maîtrises artisanales de la laine sont entre les mains des femmes, elles dirigent même à Southampton la guilde des emballeuses de la laine ². Helen Manning dans le Devonshire emploie une centaine d'ouvriers dans sa manufacture de vêtements. A Metz, au xiv^e siècle, une « banquière » prend la suite de la banque de son mari, des femmes sont inscrites à Paris comme « changeuses » ou « change-resses ». Les femmes dominent également au xv^e siècle la guilde des « travailleuses de la soie » qui est autorisée à tisser le ruban et à fabriquer des parements, des dentelles et des aiguillettes. Elles ont en outre le monopole de la vente ³.

Ce ne sont pas leurs seuls secteurs d'activité. Pratiquement au xv^e siècle, les femmes anglaises ont le monopole de la fabrication de la bière et du pain qui, à cette époque, sont fabriqués à domicile. Des femmes avaient pris l'habitude de brasser pour leurs voisins et avaient constitué ainsi de petites entreprises. Elles ont également une situation importante dans l'industrie du cuir. Elles sont admises aussi dans les guildes des barbiers-chirurgiens de Londres et d'York. Ce ne sont là toutefois que des occupations faciles et traditionnelles. Il appartenait aux femmes anglaises du xv^e siècle de donner un bien meilleur exemple d'énergie. Nous ne pouvons pas douter qu'elles n'aient été employées dans les mines de charbon, dès le xiv^e siècle. Et on les trouve encore dans les mines de Winlaton au xvi^e siècle et dans les mines de plomb sous le règne du bon roi Édouard II ⁴.

COMMUNAUTÉS, VEUVES, BÉGUINAGES

Les femmes ne pouvaient pas être toutes ophtalmologistes ou barbières. On ne pouvait pas non plus les consacrer généralement à l'extraction minière. Aussi les communautés religieuses s'étaient-elles transformées de bonne heure en centres d'accueil. Elles recevaient tout spécialement les filles ou les femmes de la noblesse qui se trouvaient seules et sans fortune. Beaucoup de communautés étaient devenues de véritables coopératives artisanales. Ces cloîtrées d'occasion enseignaient volontiers, on leur confiait le chant ou la lecture qui constituaient l'essentiel de la formation scolaire *, d'autres montraient la broderie — ou le tricot et la dentelle, deux inventions récentes que l'Allemagne ne connut qu'à la fin du xvi^e siècle — d'autres se consacraient aux métiers d'art et ouvraient dans les couvents des espèces d'écoles techniques, d'autres copiaient des manuscrits : mais la plu-

* On rencontre au xvi^e siècle quelques institutrices laïques. Elles étaient groupées en une association corporative et enseignaient dans des écoles de filles privées qu'on trouve dans les grandes villes. Il existait même quelques écoles mixtes.

part travaillaient à la fabrication d'objets d'art, d'articles religieux, de produits de luxe destinés aux magasins que les communautés possédaient dans les villes ou aux marchands avec lesquels elles avaient des contrats. Certaines communautés avaient obtenu une sorte de monopole pour la fabrication des chasubles, aubes, étoles, nappes d'autel et signaient comme des ateliers d'art toute une production d'ornements d'église.

Dès que la vie municipale se fut un peu développée, de sages échevins inventèrent à l'usage des vieilles dames quelques-unes des savantes formules de capitalisation dont nous croyons à tort avoir seuls le privilège. Des villes offrirent des rentes viagères dont le mécanisme était analogue à celui de nos assurances sur la vie : ce sont ces rentes urbaines qui fournirent à François I^{er} le modèle de ces fameuses « rentes sur l'hôtel de ville », caisses d'épargne de nos ancêtres qui fonctionnaient encore à la veille de la Révolution. Les dominicains encourageaient des associations de retraite, dans lesquelles les femmes entraient avec leur fortune, menaient une vie inspirée des règles conventuelles, mais sans prononcer de vœux, et d'où elles pouvaient sortir avec leur part pour se marier après avoir dédommagé la communauté. La première de ces associations fut fondée par le P. Friedrich von Erstein à Strasbourg en 1267. Il en existait plusieurs au ^{xiii}e siècle et elles avaient leurs statuts, leurs administrateurs, leurs règles de gestion : elles étaient reconnues par les municipalités qui leur accordaient les mêmes privilèges qu'aux guildes. Plusieurs de ces communautés sont connues dans l'histoire de la vie religieuse en Allemagne parce qu'elles se consacrèrent à copier et à diffuser les œuvres de Maître Eckhart et de Johann Tauler. Mais la plupart d'entre elles oublièrent au ^{xv}e siècle leur vocation originelle et devinrent des clubs mondains dont l'austérité n'était pas la préoccupation principale. Il y eut encore d'autres formules de vie en commun. Les vieilles dames ayant souvent des tendances opiniâtrement individualistes, il arrivait qu'elles préférassent s'associer à quatre ou cinq en mettant leurs ressources en commun : ces popotes de vieilles dames nous sont connues par les registres paroissiaux de Francfort qui les recensaient.

Malgré ces dispositions, la vertu des veuves se trouvait encore exposée. L'Église, qui se souvenait de ses traditions des premiers temps, encouragea pour elles la fondation de béguinages. C'étaient des enclos dans lesquels vivaient ensemble les béguines ou bécарdes qui acceptaient le contrôle des Ordres mendiants : elles s'engageaient à quelques obligations religieuses, portaient un vêtement fixé par la règle, mais restaient des laïques en marge de l'Ordre comme le sont les Tertiaires à l'égard des Dominicains et des Franciscains. Ces béguinages étaient institués par testament à l'intention des veuves et filles sans fortune. Les béguines vivaient dans de petites maisons individuelles

construites dans un enclos : elles pouvaient sortir pendant les heures où la règle permettait l'ouverture des portes. Les béguinages furent nombreux dans les villes d'Allemagne, en Alsace, en Flandre : il y en avait 57 à Francfort, 60 à Strasbourg, 30 à Bâle, mais parfois ces communautés ne recevaient pas plus de 10 à 20 pensionnaires. Le béguinage de Bruges qu'on peut encore voir de nos jours était d'une étendue exceptionnelle. Les béguinages étaient protégés par les communes et par les princes et on leur concédait souvent des monopoles : celui du blanchissage, de la veillée des morts, du soin des malades. Ils avaient aussi des contrats de fabrication comme les couvents pour la broderie, la passementerie, les ornements d'Église. On pouvait en sortir pour se marier.

La plupart des béguinages furent fondés en XIII^e siècle et leur nombre se développa vite. Le synode de Fritzlar en 1244 se préoccupa d'unifier les règles des béguinages et décida en particulier qu'on n'y pourrait pas recevoir de veuves de moins de quarante ans. C'était une mesure sage, mais sévèrement discriminatoire, les jeunes veuves n'étant pas moins sollicitées que les autres par les périls du siècle. On suivit peu l'avis des évêques. L'âge moyen des béguines baissa dangereusement. Il faut avouer que leur tenue morale s'en ressentit. Au XV^e siècle l'union forme des béguines n'inspirait pas toujours le respect.

En revanche, l'Église avait parfois ses héroïnes. Catherine de Sienne fut aussi célèbre en Italie que Robert d'Arbrissel l'avait été en France cent ans plus tôt. Elle ne se bornait pas à lutter pour le triomphe de la chasteté. Elle mena un combat aussi intrépide que vain contre la corruption du clergé, l'égoïsme des princes et dignitaires de l'Église et pour l'unité du monde chrétien. Les milliers de lettres qu'elle écrivit pour consoler ou pour diriger, la ferveur de sa charité, son autorité de « docteur » prouvent abondamment que les femmes de caractère pouvaient conquérir une place éminente dans la société du XIV^e siècle où l'on croit si volontiers qu'elles étaient des étrangères et des mineures impuissantes. Elle mourut à trente-trois ans, laissant un immense souvenir, après avoir décidé le Pape Grégoire XI à quitter Avignon pour revenir à Rome. Elle avait une belle maxime de soldat qui devrait être celle de tous les chrétiens : « Nous sommes placés dans cette vie comme sur un champ de bataille et nous devons combattre virilement : nous ne devons pas esquiver les coups ni tourner la tête en arrière, nous devons regarder notre capitaine, le Christ crucifié. »

CAMPAGNES ET FAUBOURGS

La population urbaine ne représente au XIV^e et au XV^e siècle qu'une petite partie de la population, probablement pas plus de douze à

quinze pour cent de la population totale. Or, dans les campagnes, les habitudes de la vie paysanne, quand on réussit à les entrevoir, ne sont pas pleinement rassurantes.

Certains romans de chevalerie nous apprennent que les paysans de la bonne Allemagne se livraient à des plaisanteries d'une joyeuse obscénité. Les mariages étaient parfois l'occasion de beuveries pittoresques et de rixes. Des filles de la campagne se déguisaient en garçon pour courir au bois pendant la nuit et y rencontrer des amoureux. Au Wurtemberg, il y avait au printemps des fêtes des femmes qui étaient de véritables bacchanales dont les hommes étaient exclus. Les graveurs sur bois allemands du xiv^e siècle nous montrent de vigoureuses matrones qui boivent, s'empiffrent et se laissent fortement lutiner. Les danses à la campagne avaient pris au xiv^e siècle un caractère qui peinait les esprits sérieux. La jeunesse des villages semblait prise de folie. Elle tenait ses réunions dans une prairie et se livrait là à des improvisations assourdissantes accompagnées de bonds frénétiques et d'entrechats vigoureux qu'on taxait d'immoralité. Des orchestres nouveaux avec des instruments empruntés aux Sarrasins avaient fait leur apparition : le tambour, le tambourin, les fifres, les cornemuses auxquels s'ajouta bientôt le redoutable violon, firent aux contemporains de Philippe le Bel le même effet que la découverte du jazz. Les garçons en profitaient pour rouler les filles dans l'herbe et les filles se défendaient par de formidables horions. Le tout était accompagné de plaisanteries salées ou de farces répugnantes. L'Église dut intervenir en maintes circonstances et dans beaucoup de paroisses les curés proscrivaient — pas toujours avec succès — ces danses un peu trop païennes.

On n'était pas débarrassé de tout souci avec la fin des beaux jours. En hiver, les garçons et les filles se réunissaient dans des veillées où les filles faisaient semblant de filer. La quenouille était le prétexte d'innombrables équivoques et l'obscurité facilitait les entreprises. Les curés durent finalement se montrer aussi sévères à l'égard des veillées qu'envers les danses de l'été. Ils ne remportèrent pas non plus de ce côté-là un succès complet, si l'on en juge tout au moins par les *veillées* suisses dont Stendhal évoquait le souvenir quatre cents ans plus tard.

En vérité, nous nous représentons encore mal la vie populaire pendant cette période et le puzzle que les historiens reconstituent peu à peu fait apparaître parfois des portions bien singulières. Par exemple, l'esclavage domestique existe encore dans certains pays, notamment l'Italie, à la fin du xv^e siècle. Les esclaves étaient des Circassiennes ou des Géorgiennes que des trafiquants vendaient dans les ports italiens. On les achetait de vingt-cinq à cinquante florins. Elles vivaient fort tranquillement dans les familles, ornaient à l'occasion le lit du maître de maison et lui faisaient des bâtards. Les servantes

entraient en général pour toute leur vie dans la famille qu'elles servaient. On les mariait, on leur assurait une vieillesse paisible, on leur laissait une rente après la mort des maîtres : elles étaient traitées avec une affection qui a malheureusement disparu et comme si elles avaient été adoptées par la famille. Cela n'empêchait pas de les battre, de se plaindre de leur sottise qui était grande. Ces liens aboutissaient souvent, comme l'esclavage dans l'antiquité, à d'admirables dévouements dont la Chine et l'Orient fournissent d'autres exemples. La situation de domestique était au *xv^e* siècle une situation privilégiée et enviée. Elle était très supérieure en tout cas à la condition des paysannes sur laquelle nous savons peu de choses et qui semble avoir été assez misérable dans certains pays. Les écrivains en parlent peu. Les « vilains » sont chez eux des « bêtes puantes et sournoises », et ils ne mentionnent guère leurs filles et leurs femmes que pour les aventures faciles qu'on peut avoir avec elles. Elles ont de nombreux enfants dont un grand nombre meurt en bas âge, en quoi elles ne sont pas très différentes, quoi qu'on ait dit, des femmes de la bourgeoisie qui ne s'étonnaient pas d'avoir à mener à bien dix ou douze grossesses pour donner à leur mari une famille normale.

La brutalité des mœurs populaires était encore aggravée par le désespoir soudain que causaient la peste, la guerre, les famines, les brigandages qui ruinaient un canton et laissaient les femmes et les filles sans fortune et sans protection. Les couvents ne les recueillaient pas toutes. Ces catastrophes faisaient lever dans les âmes de grands fantômes inconnus. Des villages entiers se transformaient en cortège de pénitents et se flagellaient pour détourner la colère du ciel. D'autres parlaient, hommes et femmes mêlés et erraient de ville en ville, mendiant faméliques et redoutables dont les cités ne savaient comment se débarrasser. Et, à d'autres moments, le brusque écroulement de l'empire de la mort amenait de violentes crises de joie, de folles saturnales sur lesquelles passait le vent chaud des après-guerre. Tantôt les municipalités devaient faire des lois pour empêcher les gens de se précipiter dans les cloîtres, tantôt elles ne savaient plus comment contenir le vent de folie qui précipitait les filles dans les prés.

A la fin du *xv^e* siècle, il y eut un de ces répit que laisse parfois l'histoire. De la Touraine au Mecklembourg, la vie et la gaieté poussèrent avec une sorte d'exubérance, comme si les guerres et les catastrophes étaient un terreau sur lequel les peuples croissent plus dru. Un heureux équilibre s'était établi peut-être à ce moment entre la production de l'Europe et sa population. En tout cas, d'un bout de l'Europe à l'autre, on se mit à danser autour du mai. Les paysans sont riches, on se moque d'eux parce qu'ils s'habillent comme des bourgeois et des seigneurs. Leurs filles ont des robes à traîne comme les dames et imitent les danses de cour pour la grande joie des graveurs allemands qui nous ont laissé

une guirlande charmante des réjouissances de Franconie. Les salaires étaient élevés. A Aix-la-Chapelle, un journalier agricole, nourri, gagnait en outre en huit jours la valeur d'un porc, à Augsbourg, le salaire quotidien équivalait à six livres de viande, à Bayreuth il était de 18 pfennigs et la livre de rosbif coûtait 2 pfennigs. Les domestiques n'étaient pas moins bien traités. A Dresde, une cuisinière logée et nourrie, recevait en gages sept florins et demi (la valeur de deux bœufs gras), à Mosbach, une fille de basse-cour gagnait plus de 13 florins ⁵. Les paysans mangeaient de la viande à tous leurs repas et de nombreux témoignages allemands signalent leur robuste appétit auquel ils donnent cavalièrement le nom de goinfreterie. Aussi, d'après les comptes de Kloden, voit-on qu'à Francfort-sur-l'Oder, on mangeait douze fois plus de bœuf qu'en 1802 ⁶. Les paysans buvaient aussi beaucoup de vin qui était même compris dans la nourriture assurée aux servantes. On faisait des noces exubérantes et Wimpheling assure qu'en Alsace certaines noces de village coûtaient le prix d'une maison et d'un champ ⁷. Les filles se mariaient plus tard que dans la bourgeoisie et la noblesse des villes, en général autour de leur vingtième année ^{*}.

RIBAUTES ET CHAMBRIÈRES

Au dernier degré de l'échelle sociale, les ribautes et chambrières sont menées d'une poigne rude. Il est vrai qu'elles sont nombreuses : la prostitution et le maquerillage connaissent en France une phase de prospérité qui n'est dépassée qu'en Italie, mais dans un tout autre style. La France produit des articles de série. On parque les professionnelles dans des quartiers spéciaux dont elles ne doivent pas franchir les limites. On prend contre elles des édits somptuaires pour leur interdire les robes trop coûteuses : elles les tournent, du reste, en devenant des *femmes mariées* qui embarrassent fort le prévôt. On les mène au pilori quand elles enfreignent les règlements. L'entôlage, le vol grave, sont punis de mort et les femmes, ne pouvant être pendues, sont enterrées vivantes. Ces risques professionnels ne décourageaient personne. Les chambrières, petites bonnes à tout faire qu'on recrutait au bureau de placement de la rue Chanoinesse, donnaient rendez-vous dans les caves aux étudiants, aux apprentis et à des comparses moins innocents : on mangeait des tartes au fromage et on buvait du claret pendant que les maîtres dormaient au-dessus. Les registres du Châtelet

* Cette prospérité n'était pas particulière à l'Allemagne. Sismondi donne des indications analogues sur l'Italie, nous avons des recoupements pour la Bourgogne et d'autres témoignages pour l'Angleterre ⁸. Karl Marx avait été si intéressé par ces chiffres qu'il les mentionne dans un chapitre du *Capital* ⁹.

nous apprennent aussi qu'on faisait de petits cadeaux aux amis sur ce qui traînait dans la maison : les gens du roi confondaient facilement les chambrières trop faciles et les « filles amoureuses » qu'ils avaient charge de surveiller ¹⁰. Les mêmes registres ne sont pas moins édifiants du côté des plaignants. On y apprend que les clercs débauchés, les moines paillards et les quadragénaires trousseurs ne sont pas une invention des écrivains satiriques : ils forment le fond d'une clientèle abondante dont les mésaventures n'éteignaient pas l'ardeur.

Si l'on s'en tient aux apparences, on semblait vivre dans un temps de mascarade et de folie. « La triple folie du plaisir, du luxe et de l'amour semblait emporter tout comme dans un tourbillon », dit sévèrement un historien ¹¹. Il est certain qu'on s'amusait. Les fêtes des princes étaient en même temps des liessees populaires. Dans le Paris du xve siècle, les insolences des grands de Bourgogne, les fortunes scandaleuses des bourgeois qui prêtaient au roi, les aventures du duc Louis d'Orléans, aussi nombreuses et aussi brillantes que plus tard celles du duc de Richelieu, les promenades de ce *play-boy* avec la reine Isabeau sous des ombrages discrets, tout cela alimentait un acte d'accusation permanent que la violence des passions politiques palliait ou amplifiait. Mais tout changeait avec les temps et avec les lieux. Paris lui-même avait été calme, au début du règne de Charles VI, au temps des sages Marmousets. Charles VII vit dans une vertueuse misère avec son quarteron de conseillers. Louis XI est entouré d'un cabinet de triste mine et le bailli de Vermandois, chargé d'espionner la reine, fait un jour un rapport accablant parce qu'il a surpris à la brune quelques seigneurs disant des vers auprès des dames d'honneur sans que les chandelles fussent allumées ¹². La cour du roi n'existe pas encore à cette date, et, hors les fêtes qui réunissent toute la noblesse, les princes n'ont habituellement autour d'eux que le personnel de leur maison : trois demoiselles ou dames d'honneur au temps de Philippe-Auguste, trente-quatre seulement pour Anne de Bretagne à laquelle on passe toutes ses fantaisies parce qu'elle est riche et héritière. La conduite de ces filles, leurs lectures, leurs occupations sont sévèrement surveillées par la reine elle-même. Et ce xve siècle qui avait commencé au milieu des fêtes et dans des rumeurs de scandale finit sur des frasques de pensionnaire parmi lesquelles deux mariages secrets paraissent une effroyable exception ¹³.

LES NOUVEAUX RICHES

La vie des cours n'est encore au xve siècle qu'un secteur de la « vie élégante ». Le grand négoce, la spéculation sur l'argent ont créé des « nouveaux riches » qui ont des manières et un luxe de parvenus. Ce

luxe est sensible à Paris même où de grandes familles financières, rivalisent avec les seigneurs. Il est plus visible encore dans les pays qui se trouvent pratiquement en dehors de la guerre, la Flandre, la Bourgogne, et surtout l'Allemagne où le crépuscule du Saint-Empire éclaire de tous ses feux les pignons dorés de Francfort, de Lubeck, de Nuremberg. Les marchands y portent des chemises brodées d'or et des pourpoints doublés de martre et d'hermine, leurs filles tressent leurs longues nattes avec de lourds fils d'or, elles ont des coiffes serties de perles rares, des robes et des manteaux de damas, elles se couvrent de bijoux, et il est entendu qu'on n'a « rien à se mettre » si l'on ne peut montrer sous sa robe de soie ou de velours les parements d'une chemise tissée d'or. Le conseil de Ratisbonne en est réduit à édicter des prescriptions comiques : pas plus de huit habits complets, pas plus de trois paires de manches par robe, pas plus de deux chaperons garnis de perles et ne dépassant pas douze florins, prix pour lequel on pouvait acheter trois bœufs bien gras ¹⁴.

Cette persécution des millionnaires était imitée par les diètes de Lindau, de Fribourg, d'Augsbourg, dans les dernières années du xv^e siècle. Les trousseaux étaient à l'avenant : Georges Wenter, bourgeois de Nuremberg, donne à sa fille qui se marie en 1485, six manteaux, neuf robes, dix-neuf voiles, trente bagues; un bourgeois de Breslau offre une alliance de vingt-cinq florins ¹⁵. Les modes changent constamment. On retrouve les manches longues comme des frocs de moine qu'aimait tant le xiv^e siècle, puis soudain, elles deviennent étroites et collantes, les robes ont des traînes immenses autour desquelles on voit les danseurs évoluer avec circonspection, puis un jour les robes deviennent « abominablement courtes » et les prédicateurs évoquent le feu de Gomorrhe. Geiler, prédicateur de Strasbourg, demande aux échevins d'interdire ces tenues indécentes. Il est vrai que les hommes portent, de leur côté, les cheveux longs et bouclés qu'on voit dans le célèbre portrait d'Albert Dürer; leurs chausses, pareilles à un habit d'Arlequin, sont bigarrées comme la tablette d'un échiquier, et Jean Butzbach qui fut ouvrier tailleur se souvient du temps où il fallait broder sur les pourpoints des nuages, des étoiles, des dés, des arbres, des lunettes, comme sur les chemisettes du Texas ¹⁶.

Les femmes rivalisaient comme elles pouvaient avec ces inépuisables fantaisies. Elles se repliaient sur les chapeaux. Il y en avait de pointus, fort longs, c'étaient les célèbres hennins; d'autres qui étaient de gros bourrelets bariolés serties de pierreries, de fleurs ou de plumes; d'autres encore qui étaient des coiffes toutes droites et cartonnées montées sur une carcasse de fil de fer et qu'un ruban retenait sous le menton. Ces joyeuses extravagances coûtaient des fortunes. Non contentes d'avoir sur elle le prix de plusieurs troupes, une veuve de Heudorf vendit tout un village pour porter à un tournoi un magnifique manteau de

velours bleu ¹⁷. Un Italien visitant les villes d'Allemagne en 1468 mettait leur luxe et leur splendeur bien au-dessus de ceux des villes d'Italie et s'écriait dans son enthousiasme que « les rois d'Écosse souhaiteraient d'être aussi bien logés que les moindres des bourgeois de Nuremberg ».

GRANDS BOURGEOIS D'ITALIE ET D'ALLEMAGNE

L'Italie pourtant ne mettait aucune bonne grâce à se laisser distancer. Ses Médicis, après tout, valaient bien les Fuegger d'Augsbourg. Côme de Médicis, républicain, milliardaire, banquier du pape et dépensant 400 000 florins pour s'emparer du pouvoir (il est vrai que les florins de sa république ne valent pas ceux de Francfort) est le plus illustre exemplaire de la nouvelle aristocratie de l'argent. La fortune est moins tapageuse à Florence qu'en Allemagne, elle s'applique à des œuvres lourdes : peu de pourpoints bigarrés et de diamants au jabot, les marchands gardent la longue robe sévère, fourrée, aux plis graves, mais de 1450 à 1478, on bâtit trente palais. Les femmes n'en pâtissent pas, elles ont droit aux étoffes « peintes » : elles trouvent tout naturel de porter sur la soie de leur manteau un perroquet et quelques autres volatiles, des fleurs, des dragons, des pagodes. Ce sont des « peintures faites à l'aiguille » et une robe vaut cent florins. Savonarole maudit en vain ces jouets de perdition. Après lui, les courtisanes tiennent le haut du pavé, escortées de ruffians et jouant les prudes et les grandes dames. Les jours de fête, des tapisseries somptueuses ornent les jardins et les rues. Des chars représentant des « tableaux vivants » défilent comme aux fêtes de Bourgogne et, aux soupers des cardinaux, des cailles vivantes avec un bruit d'ailes s'envolent des croûtes du pâté. Mais ce sont des jeux du cirque pour le peuple. Il y a de la gravité sous le luxe florentin et quelque chose de plus intime qu'en Allemagne. La Seigneurie impose encore des règles strictes pour limiter le luxe des cortèges de mariage. Les palais, les jardins intérieurs sont plus riches que les façades : les gens riches ont des volières d'oiseaux rares et jouent avec de jolies petites bêtes de luxe dans leur jardin.

Florence est plus politique, Rome est plus princière. Elle a ses courtisanes, spécialité illustre née des circonstances. On s'ennuyait fort à Rome, capitale de célibataires. Des femmes intelligentes comprirent que les cardinaux avaient besoin de se délasser par d'aimables conversations des soucis du gouvernement. On aurait tort de voir là quelque préoccupation basse et grossière. Les plus fameuses courtisanes de Rome étaient, si l'on peut dire, des *geishas* occidentales dont l'esprit et la culture comptaient autant que le charme. Elles

avaient des caprices de grandes dames et il était fort difficile de leur être présenté. Leur triomphe fut ce concile de Constance qui se tint de 1412 à 1418 dans lequel les cardinaux et les prélats furent accompagnés d'un régiment de quatorze cents aventurières, plus belles et plus altières que les plus grandes dames de nos royaumes. On y battit de loin le record établi vingt ans plus tôt, en 1394, à la Diète d'Empire de Francfort, où les ducs et les princes durent se contenter de 800 courtisanes, qui représentaient toutefois le tiers de la population féminine du lieu en âge d'être aimée.

Ce *xv^e* siècle, tout papillonnant de chamarrures et de cabochons, avait pourtant un fond de sérieux et de bonne grâce qui est peut-être sa véritable physionomie. Marguerite Van Eyck, sous sa coiffe bardée de fil de fer, a la mine d'une bourgeoise volontaire et fort prude, et il serait bien étonnant qu'elle ne fût pas allée à la messe tous les matins. Barbe Morel, sa contemporaine, épouse d'échevin, a un profil de jeune fille timide, une poitrine modeste, et à côté d'elle le peintre a représenté ses onze enfants. Ce n'était rien : la mère d'Albert Dürer avait dix-huit enfants et Dürer, nous racontant sa vie, ne semble pas regarder ce résultat comme une portée miraculeuse. Elle eut la vie d'une sainte femme et Dürer parle de ses parents, de leur travail, de leur souci de moralité, de leur sens civique et religieux absolument comme on pourrait parler d'une sérieuse famille allemande du temps de Bismarck ou de Guillaume II.

Un Allemand vertueux a sondé les reins et les cœurs. Il n'a trouvé qu'une seule épouse infidèle à Francfort pendant le *xv^e* siècle et dix cas de bigamie dont les coupables furent chassés de la ville à coups de fouet¹⁸. Le même historien est aussi rassurant sur Nuremberg, bien que les grandes villes lui inspirent de la défiance. Ces statistiques sont trop belles pour être complètes et je ne crois pas plus ce comptable que son confrère qui dressait la liste des maris bafoués du Sénat.

Mais ce filigrane de vertu apparaît à travers d'autres trames. Sous son orgueil marchand, Florence a quelque chose de puritain qui évoque déjà les grandes dynasties bourgeoises. Lucrezia Tornabuoni, fille d'une grande banque associée aux Médicis, femme de Côme du même nom, grand'mère de deux papes, mène une honnête et sage vie de famille dont la principale distraction est d'écrire des poésies pieuses. Alessandra de Bardi qui fut une des femmes les plus admirées de Florence est la première levée dans sa maison, coud la soie et veille au ménage, s'interdit de se mettre à la fenêtre et lorsqu'elle reçoit présente elle-même les plateaux de confiserie, une serviette de linon sur l'épaule, en faisant une jolie révérence. Catherine Soderini, jeune tante de Lorenzaccio, qui attira à son insu le duc Alexandre dans la chambre où était posté son assassin, passait pour une jeune femme d'une vertu inexpugnable. Ces maîtresses de

maison de vingt-deux ans sont sages, sérieuses, soucieuses de leurs responsabilités. Agnolo Pandelfini ayant invité des parents, s'aperçoit que sa femme s'est fardée. Il la gronde et elle pleure en essuyant son fard. Cette coquette timide prend son métier de matrone au sérieux. Elle est tôt levée le matin, elle surveille les domestiques, elle doit savoir faire la cuisine : si elle a un cuisinier, elle s'instruira auprès de lui, elle doit être capable, à la campagne, d'apprêter elle-même un repas délicat. Les repas de famille sont simples, même chez de grands bourgeois. La femme et le mari mangent dans la même assiette et boivent dans le même verre, on ne mange de viande que le dimanche, le repas de la semaine est d'« herbes », qui sont nos légumes, de confitures et de fruits. Mais on se sert déjà de fourchettes au temps où le reste de l'Europe mange avec les doigts. Quand on reçoit, les invités sont peu nombreux : de trois à neuf. Et le repas a souvent lieu au jardin ou sur quelque terrasse à l'ombre qui donne sur ce jardin. On se croirait au *xix^e* siècle si les maris n'avaient pas des soutanes qui leur tombent jusqu'aux pieds.

LES SOIRÉES DE SÉRIFONTAINE

Les gentilshommes campagnards font particulièrement bonne figure dans ce tableau de la vertu du siècle. Nous avons une touchante image d'un mari patient et d'une charmante jeune femme, qui nous fait entrevoir, en plein *xv^e* siècle, au milieu même de la Guerre de Cent Ans, une de ces oasis de paix et de bonheur que les siècles passés préservaient plus souvent qu'on ne croit, pourvu qu'ils ne fussent pas sur les routes des armées. C'est la retraite que s'était faite au pays de Bray, à la limite de la Normandie, en son château de Sérifontaine, un grand seigneur contemporain de Louis d'Orléans et de Philippe de Bourgogne et qui prétendait ne pas se mêler de leur querelle. Il se nommait Renaud de Trie, il avait servi, occupé de grandes charges et s'était retiré sur ses vieux jours avec une femme sensiblement plus jeune que lui en ce château où l'on menait bonne et large vie. Nous connaissons cette existence par le récit qu'en a laissé l'écuyer d'un ambassadeur espagnol qui se trouva si bien de l'hospitalité de Sérifontaine qu'il y demeura plusieurs mois ¹⁹. Le bon seigneur Renaud de Trie était un sage, ses appartements étaient séparés de ceux de sa femme, il s'occupait de ses chevaux et de ses chiens et voulait que ses invités fussent heureux. Madame avait de son côté dix demoiselles de bonne maison qui n'avaient d'autres fonctions que celle de l'accompagner et de la distraire. Et voici quelle était l'ordonnance des plaisirs de la journée.

« Le matin, après son lever, la dame allait avec ses demoiselles à un

bosquet, lequel était près de là, chacune avec son livre d'heures et son rosaire. Elles s'asseyaient à l'écart l'une de l'autre, et ne parlaient pas tant qu'elles n'eussent achevé de prier. Ensuite elles cueillaient fleurettes et violettes; elles s'en revenaient au palais et allaient à la chapelle où elles entendaient une messe basse. Sortant de la chapelle, elles prenaient un plat d'argent sur lequel il y avait des poules, des alouettes et d'autres oiseaux rôtis, et mangeaient, et laissaient ce qu'elles voulaient, puis on donnait le vin. Cela fait, Madame chevauchait avec ses demoiselles sur des haquenées les mieux harnachées et les meilleures qui puissent être, et avec elles chevauchaient les chevaliers et gentilshommes qui pouvaient se trouver là; et ils allaient se promener quelque temps par la campagne, faisant des chapeaux de verdure. Là, on pouvait entendre chanter par voix diverses et bien accordées lais, deslais, virelais, et chasses, rondeaux, complaintes et ballades, toutes les sortes de chansons que les Français savent composer avec un grand art. Je vous déclare que, si celui qui s'y voyait eût pu toujours le faire durer, il n'aurait pas voulu d'autre paradis. »

Ensuite, on revient, on dîne en devisant. « Pendant le repas, il y avait des jongleurs qui jouaient agréablement de divers instruments. Une fois les grâces dites et les tables enlevées, entraient les ménestrels, et Madame dansait, et chacun des siens avec sa demoiselle... On apportait les épices, on servait le vin, et on allait faire la sieste... Après la sieste, on montait à cheval; les pages arrivaient avec des faucons... Quand on avait battu la vallée, Madame, et tout le monde avec elle, mettait pied à terre dans un pré; on sortait (des paniers) des poules, des perdrix froides, des fruits, et tous mangeaient et buvaient, et faisaient chapeaux de verdure, puis on chantait de très belles chansons et l'on revenait au château.

« A la nuit, on soupait, si c'était l'hiver. Si c'était l'été, on mangeait plus tôt, et après cela Madame allait s'ébattre à pied par la campagne, et on jouait aux boules jusqu'à la nuit; après quoi on se rendait dans la salle avec des torches et alors venaient les ménestrels. On dansait bien avant dans la nuit; puis après que le vin et les fruits avaient été servis, on prenait congé pour aller dormir. Cet ordre que je vous ai dit s'observait tous les jours. »

Cet oasis n'est pas plus un paradis unique qu'il n'est un lieu miraculeusement épargné par la guerre. A Domrémy, bourg à l'écart des routes, les filles à la même époque se font aussi des chapeaux de fleurs autour de l'arbre qu'on appelle *l'arbre des fées* : c'était le temps où Jeanne d'Arc avait douze ans. Les pique-niques sur le gazon fleuri, les promenades d'où l'on revient à cheval, le faucon sur le poing, en chantant les dernières chansons, ce sont exactement les jeux auxquels se livre cette gracieuse « brigade » que Boccace nous dépeint et où

l'on raconte pour finir la journée les contes du *Décameron*. Et nous voyons bien, par ces contes mêmes, qu'il existait dans les villes riches des « brigades », comme l'on disait, c'est-à-dire en réalité des *clubs* de jeunes femmes et de jeunes gens qui se livraient à des passe-temps semblables : lesquels nous retrouvons en ces gracieuses miniatures ou même en des fresques célèbres qui nous montrent au flanc d'une montagne la file de ces cavalières suivies de leurs compagnons ou dans quelque verger en fleurs leur groupe nonchalant. La place des maris n'est pas trop clairement indiquée dans cette affaire. C'était pourtant une bien douce manière de vivre et qui fait douter singulièrement du sens de ces grands mots de guerre et de désastre et de malheur et encore d'immoralité que l'histoire épingle sur des années qui ont eu, en réalité, un tout autre contenu : car après tout, Sérifontaine était en Normandie, province occupée et à quelques lieues de Beauvais qui avait en ce temps Pierre Cauchon pour évêque.

JEUNES FILLES

Un autre témoignage nous a été laissé par un gentilhomme campagnard assurément moins somptueux dans son hospitalité que le seigneur de Sérifontaine. Le chevalier de La Tour Landry écrit un livre pour l'éducation de ses filles. Il veut les mettre en garde contre les pièges des hommes et les dangers du sentiment. C'est un bon père et d'une moralité assez roide. Il prétend que ses filles ne s'attendent pas à rencontrer l'amour dans le mariage, bien qu'il ne s'oppose pas à cette heureuse conjonction, si elle peut se réaliser. Or, pour enrichir cette morale de quelques exemples, ce bon père n'hésite pas à conter à ses filles des histoires que Boccace n'eût pas osé écrire et qui auraient beaucoup de succès dans un mess de sous-officiers. C'est le ton de l'époque, ne nous étonnons pas. Les filles n'en sont pas moins tenues sévèrement. Mademoiselle marchera dans la rue aussi gravement qu'une quakeresse : « la tête droite, les paupières basses et arrêtées, la vue droit devant soi quatre toises et bas à terre, sans regarder ni épandre le regard ». Dans l'église où croisent maints beaux jeunes gens, même contenance ferme et l'on se gardera surtout de « tourner la tête comme une belette ». Le père a pourtant quelque teinture romanesque en la cervelle. Il admet qu'*après le mariage*, ses filles puissent prendre plaisir à agréer les hommages de quelque « serviteur », en toute honnêteté. On voit que l'amour courtois avait essaimé en province. Mais la mère ne l'entend pas ainsi. Elle n'admet l'amour ni dans le mariage ni autrement. Cette fière matrone dirait volontiers ce mot que Balzac répète dans un de ses romans d'une fille bien élevée, qui ne savait de l'amour que cette définition : « Une vilaine

chose sale pour laquelle on chasse les servantes quand elles en sont soupçonnées. »

Un deuxième témoin, l'auteur du *Ménagier de Paris* n'est pas moins rigoureux. Il est vrai qu'il en avait de bonnes raisons, étant un quadragénaire qui avait épousé une Agnès de quinze ans et écrit pour son instruction. La jeune proie de cet Arnolphe est toute obéissance. Elle a demandé elle-même ce guide-âne. On lui apprend l'usage de toutes ses clefs dont elle est très fière, les règles de la dépense, la tenue d'une maison : je la soupçonne de jouer à la dame. Elle a le droit de danser et chanter avec ses amies, faire des chapeaux de fleurs, soigner dans son jardin ses roses et ses violettes. Mais dans la rue tenue discrète, prudes dames pour l'accompagner, robes exactes et confortables, sans excès tapageur. Ce docte mari n'a pas laissé le roman courtois prendre pied à son logis : il apprend à sa femme de jolies prières et souhaite manifestement que sa culture n'aille pas au-delà. Voici, en revanche, les plaisirs qui lui sont réservés : elle préparera bon feu et bonne soupe à son mari lorsqu'il rentre de voyage, robe chaude et draps blancs, elle veillera qu'en sa chambre il n'y ait pas de puces, pour quoi on lui donne plusieurs recettes, et finalement ce conseil pour le bien-être de tous les deux : « dans les nuits d'hiver qui sont froides, couchez-le entre vos mamelles, bien couvert ». On ne sait pas comment finit ce paradis conjugal : c'est dommage. Notez seulement que le fin matois qui distribue cet enseignement se réservait quelques privilèges dont une anecdote exemplaire témoigne. Il conte avec attendrissement qu'un de ses amis avait une liaison avec une pauvre lingère. On le voyait peu au logis. Sa femme apprit l'aventure. Sa seule vengeance fut de donner quelque argent à la lingère pour que son mari eût un bon feu et des vêtements douillets dans la chambre inhospitalière où il s'ébattait secrètement. Les épouses de quinze ans étaient dans ce temps-là de bien innocentes créatures pour qu'on pût leur prêcher un pareil Évangile.

Quelques jeunes filles étaient tenues moins sévèrement. On peut même trouver qu'elles jouissaient d'une indépendance qu'on n'aurait guère imaginée chez des filles de famille du xve siècle. L'histoire vraie que nous conte le bon poète Guillaume de Machaut est un document curieux sur la bonhomie et la liberté avec lesquelles on en usait. Il avait soixante ans quand une jeune fille d'excellente famille entreprit avec lui une correspondance amoureuse. Il était borgne et gouteux : elle avait dix-huit ans et s'appelait Péronelle. Ils s'aimaient fort tendrement et Péronelle tint absolument à ce que son poète racontât leur idylle dans un livre qui s'appelle le *Livre du Voir-dit*. Elle dormait sur son épaule sous un cerisier. Il l'embrassait doucement sur la bouche et la caressait discrètement. Ce ne sont pas là bien grands exploits : or, tout cela se passait en présence d'une belle-sœur,

d'une femme de chambre et d'un secrétaire qui trouvaient ce flirt très touchant. On décida d'aller à la foire du Lendit un jour de pèlerinage. La chaleur était grande, on prit une chambre à deux lits chez un bourgeois. Dans l'un des lits se coucha la belle-sœur qui sert évidemment de chaperon. Dans l'autre Péronelle et sa femme de chambre qui mirent le poète entre elles deux. On fit la sieste dans ces conditions agréables. A la fin du pèlerinage, il fallut se séparer. Le bon poète eut en cette circonstance un des privilèges de l'amour courtois : il eut le droit de venir éveiller la belle dans son lit pour lui dire adieu. Ces jeux se passaient en famille : et le poète ajoute « en onnesteté ». Il n'y a aucune raison de ne pas l'en croire. Et je ne comprends pas bien pourquoi le savant professeur Huizinga, rapportant cette histoire charmante, se demande « après ce récit sans détour » ce que Péronelle pouvait encore refuser à son poète²⁰. Ses étudiantes le savent sûrement mieux que lui. Guillaume de Machaut écrivait cela en 1362 : son aventure prouve au moins que la liberté des jeunes filles de son temps n'était pas moins grande, en dépit de leurs duègnes, que celle de leurs arrière-grands-mères qui recevaient si cavalièrement des visiteurs à leurs bains.

L'histoire de Guillaume de Machaut ne doit pas nous faire illusion : au xv^e siècle, le fameux amour courtois a perdu beaucoup de terrain. On s'en persuade mieux encore quand on relève le ton qu'on employait et la vigoureuse gaillardise qui régnait dans les usages et le vocabulaire et que les femmes toléraient très patiemment.

Quelques coutumes héritées du moyen âge donnent le ton des plaisanteries habituelles. Le matin des Saints Innocents, les garçons vont surprendre les filles dans leur lit : on les découvre, on les lutine et toute la famille de rire joyeusement. On continue à donner un bain dans une belle cuve d'eau chaude aux gens qu'on invitait, on leur offrait même une collation. Des femmes recevaient des visites le matin, étant encore dans leur lit. Rappelons qu'on couchait presque nu : l'iconographie sur ce point ne confirme pas toujours les affirmations de certains médiévistes, il est probable que beaucoup de gens portaient un pagne, mais le buste était fort découvert. Aux jours de fêtes, les grasses plaisanteries des épithalames dépassent tout ce qu'on peut imaginer, elles faisaient bien rire et n'étaient complètes qu'avec les « joyusetés » des jours de noces : les amis du marié faisaient la sara-bande autour de la chambre nuptiale, les commères au matin exigeaient de bonnes preuves. Eustache Deschamp dans un conte en vers nous montre quatre jeunes filles qui mènent grand train à la porte d'une jeune mariée, afin d'empêcher le mari de dormir pour le plus grand profit de la jeune épousée²¹. Froissart nous dit à quelles plaisanteries gaillardes se livraient les jeunes compagnons du roi Charles VI lorsqu'il épousa cette Isabeau de Bavière dont il était si

amoureux. Ces plaisanteries étaient aussi faciles que grasses. Il y avait quelque chose de très *paysan* encore dans cette noblesse somptueuse du *xv^e* siècle : ce sont de gros chasseurs qui s'amuse^{*}. On trouve très drôle, par exemple, qu'aux fêtes du duc Jean de Bourgogne et de Charles le Téméraire qui sont citées pour leur éclat dans toute l'Europe, il y ait des farces et attrapes destinées aux toilettes des invités : on passe dans une galerie où des automates accueillent les arrivants en les battant avec des verges, en les couvrant de farine ou de suie, en les arrosant d'eau. Le plus beau moment est à la sortie de cette galerie : on a disposé là, selon la description du livre de comptes, « ung engien pour moullier les dames en marchant par dessoubz »²². Ces excellentes plaisanteries témoignaient d'une honnête simplicité de cœur.

Ce *xv^e* siècle ressemble à un carnaval bruyant et bigarré, coupé d'intermèdes de violence ou de folie, ou de défilés étranges où se mêlent la superstition et l'obscénité. L'Église laisse faire des processions grotesques que des clercs suivent avec componction, hilares sous leurs déguisements. On fait des lieues pour de pieux pèlerinages au terme desquels les pèlerins se sanctifient en couchant pêle-mêle pour la nuit. Les confréries paysannes organisent des banquets dans les églises qui sont les seules grandes salles disponibles et la réunion se termine par des refrains gaillards. A la Fête Dieu d'Aix-en-Provence, accourent toutes les courtisanes du Midi et les pénitents en cagoule tripotent des nymphes à moitié nues. A la Saint-Martial à Limoges, à la Saint-Jean ailleurs, on mène des danses obscènes sur les parvis, on se déguise en échangeant ses vêtements et la douceur des soirs d'été n'arrange pas les choses. On joue dans les cimetières aux boules et à la paume. On se promène pendant la messe, car il n'y a pas de chaises à l'église, on flirte, on parle d'affaires, et l'on fait tant de bruit qu'on n'entend même pas chanter l'office. Les prostituées se pavanent dans l'église ou s'offrent sur le parvis. On vend des images obscènes les jours de fête. En revanche, personne n'assiste aux vêpres qu'on célèbre dans une nef sonore et vide. Mais les maquereelles attendent les jeunes filles à la sortie de l'église et il n'est point de pèlerinage dans lequel elles n'arrangent des affaires fructueuses.

Les filles dans le peuple grandissent dans un abandon presque total. Clichtone, moine de Cluny, se plaint à la fin du siècle que rien ne soit prévu pour les instruire ou les occuper, que les cas de séduction soient très nombreux, que la dépravation précoce soit fréquente²³. Les servantes d'auberge se prostituent, les prêtres ont des concubines

* Le poète Jean Régnier fait une ballade à la demande d'une duchesse de Bourgogne et de ses femmes : elles rient comme des lavandières parce que, dans cette ballade, la blanchisseuse Denise, lavant son linge de toile à la rivière, chante au refrain « il n'est bon ouvrage que de Reins » (c'était Reims qu'on écrivait ainsi).

et les évêques doivent renouveler dans la *Pragmaticque Sanction* les peines disciplinaires prévues et rarement appliquées. Le vénérable Ambroise, abbé général des Camaldules, adresse au pape Eugène IV, après une inspection, un rapport accablant sur les désordres des couvents. En même temps, ces hommes si tumultueux, si pressés de sève, si bouillonnants de toutes les formes de la vie, vivent dans une continuelle promiscuité avec la mort. Le thème de la *danse macabre* est répété partout, les livres, les fresques, les bas-reliefs leur remettent constamment la mort sous les yeux. Les ossements même leur sont familiers, ils les manipulent avec une étonnante désinvolture. On fait bouillir les cadavres des grands personnages qui meurent loin de chez eux avant de transporter les os et le cœur dans une caisse. Au cimetière des Innocents, devenu trop petit, au cœur de Paris, les fossoyeurs déterrent constamment des débris de squelettes pour faire de la place et les entassent dans les petites niches du charnier. Tout le monde va, vient, regarde, il y a des boutiques entre les niches et des prostituées sous les arcades. Les supplices sont des spectacles, d'ailleurs soignés par le gouvernement, *panem et circenses*. Les princes ont leurs astrologues, Louis d'Orléans était accusé de s'entourer de sorciers : les cardinaux italiens ont leurs poisons, les particuliers leur *bravi*. Les fous du mysticisme ne sont pas moins achalandés que les autres. Les flagellants sortent leur grande croix et mènent de village en village leur procession délirante pour conjurer la peste ou la famine. Derrière eux, on se rue en pénitences, en aumônes, en macérations de tout genre. De temps en temps apparaissent des maniaques de la pureté. Sainte Colette a une horreur physique de tout ce qui est pollué : cela commence aux crapauds et va jusqu'aux femmes qui ont été souillées par le contact ignoble du mâle. Jean de Varennes, que son archevêque finit par faire enfermer, exigeait pour le salut la chasteté la plus rigoureuse et soutenait qu'aucune femme en France n'était chaste et qu'un bâtard ne pouvait en aucun cas être sauvé.

LES DERNIÈRES HÉROÏNES

Dans ce siècle vigoureux, les femmes ne sont pas moins héroïques qu'autrefois, mais elles ont moins d'occasion de l'être. Leurs responsabilités de capitaine ont disparu avec les fiefs. Les siècles suivants verront des reines gouverner ou réclamer leurs royaumes, mais ils ne verront plus une comtesse de Champagne siéger parmi les barons au conseil du roi, ni une comtesse d'Évreux ordonner des sièges ou des expéditions.

JEANNE D'ARC

Le destin de Jeanne d'Arc ne doit pas nous abuser. Il confirme seulement l'impuissance des femmes au xv^e siècle. Elle étonne ses contemporains dans le rôle qu'elle a pris, mais elle ne réussit ni à les convaincre ni à les entraîner. Sa légende, fabriquée après coup dans la boutique féministe de Christine de Pisan et dans celle d'Alain Chartier, déforme les faits et méconnaît gravement les conditions politiques de la guerre. Jeanne d'Arc persuada le roi qui en était aux expédients, mais elle ne persuada ni La Trémouille ni Richemont, têtes politiques qui savaient fort bien que la négociation avec le duc de Bourgogne était la clef du dénouement. On ne lui confia avec réticence qu'une colonne médiocre dont elle n'avait pas le commandement. Au demeurant, on se défiait d'elle et de deux autres illuminées qui avaient aussi leurs partisans, chevauchaient comme elle en habit d'homme, se déclaraient inspirées et dont elle parle avec beaucoup de mauvaise humeur à son procès. Orléans n'était pas équipée pour soutenir un siège et fut évacuée après une escarmouche de deux éléments de sa colonne. L'image de l'assaut, étendard au poing, est sujette à caution : certains disent que Jeanne avait pénétré dans la ville la veille sous un déguisement. Mais elle avait un instinct étonnant des symboles. La surprise sur Orléans était un coup de maître, car Orléans, qui n'est rien en elle-même, est pour le public à cause de son nom, la capitale des Armagnacs, comme ville et apanage du duc Louis d'Orléans dont l'assassinat avait été le signal de la division du royaume. Même chose pour Patay qui n'est qu'une petite rencontre : mais le sacre à Reims frappa mortellement la propagande bourguignonne qui accusait Charles VII de bâtardise.

La portée de ces interventions sans risque dépassa infiniment dans les deux cas l'enjeu modeste qu'on avait fait. Mais quand Jeanne d'Arc veut aller plus loin, on voit clairement la faiblesse de sa position et la pauvreté des moyens qu'on lui confie. Personne n'y croit, elle va d'échec en échec, et, quand elle est prise, personne ne s'émue : ce n'est pas ingratitude, c'est que l'affaire manquait de sérieux et que le personnage parut à tout le monde une petite agitée sans conséquence, l'inspiratrice d'un corps franc. Les Anglais tenaient à ce qu'elle fût une sorcière à cause du sacre de Reims, elle fut à son procès admirable d'insolence, de sang-froid, de courage, mais la Normandie ne se souleva pas à cause du supplice de Rouen et le patriotisme ne pousse pas tout d'un coup en France, en l'honneur de Jeanne d'Arc. Son souvenir ne resta que dans quelques cœurs.

Trente ans plus tard, Sébastien Mamerot, bien qu'il soit le chapelain d'un descendant des compagnons de Jeanne d'Arc, ne croit pas

pouvoir la joindre aux « neuf preuses » que les cours d'amour avaient choisies dans l'histoire ²⁴. Chastellain citant dans un « mystère » les « libérateurs » du royaume ne la mentionne pas non plus ²⁵. Et cent cinquante ans après sa mort, Brantôme passant en revue les femmes héroïques, lui consacre trois lignes, alors qu'il écrit trois pages enthousiastes sur les femmes de Sienne et toute une page sur Catherine Sforza.

La Trémouille ne vit pas le triomphe de sa politique, mais Richemont vécut assez pour être le vainqueur de la guerre de Cent Ans. Il la gagna comme il l'avait dit, au rebours des méthodes de Jeanne d'Arc, en détachant les Bourguignons des Anglais par les concessions de sa diplomatie. Il accepta une solennelle amende honorable où les responsables de la mort de Jean sans Peur furent pendus en effigie, on inscrivit partout que les Bourguignons avaient soutenu la « guerre du droit » et le triomphe de la juste cause s'exprima par l'érection d'un grand nombre de monuments expiatoires. Charles VII aurait pu dire le premier : « Paris vaut bien une messe ». Quelques années plus tard, les Anglais évacuaient la France sans combat, n'ayant plus aucune chance après la défection des Bourguignons. La gloire de Jeanne d'Arc commença beaucoup plus tard, quand ses contemporains eurent disparu. Ils savaient trop bien que la brave petite paysanne n'avait été prise au sérieux par personne, qu'elle n'avait jamais commandé d'armées, que son zèle était loin d'avoir été décisif, et ses compagnons eussent été bien étonnés si on leur avait appris qu'elle avait sauvé la France. Le patriotisme français resta longtemps un sentiment très problématique et les Armagnacs et les Bourguignons laissèrent au contraire un souvenir si vivace qu'au milieu du xix^e siècles les paysans de la Bourgogne appelaient encore des « Armignats » les gens qui n'étaient pas du canton.

Défions-nous des symboles. C'est une herbe qu'on broute souvent sans la reconnaître. Michelet fait avaler sa drogue jacobine quand il propose en Jeanne l'image du peuple qui sauve la patrie en refusant le désespoir au moment où les grands n'espèrent plus. Nous savons, hélas, que les nations sont délivrées et conquises par des colonnes blindées qui sont les plus solides des actes de foi : et que les femmes ont peu de part à cette opération. Jeanne d'Arc mérite notre amour et notre pitié pour son courage, son entêtement de petite paysanne, pour son insolence, pour sa confiance en Dieu, pour ses qualités humbles de petite héroïne de notre race. Que Péguy inscrive tout cela sur son vitrail. Mais dans l'histoire des femmes, la naïve et mystique équipée de Jeanne d'Arc prouve surtout qu'on a baissé le rideau sur le temps des amazones. Elles ont disparu avec les barons. La dernière d'entre elles n'est pas Jeanne d'Arc, mais une femme que st une survivante du moyen âge. Elle est peu vertueuse, elle n'a pas d'ori-

flamme, elle n'a rien d'une sainte. C'est elle pourtant, et non Jeanne d'Arc, qui fut la dernière des capitaines féminins. Elle s'appelle Catherine Sforza.

CATHERINE SFORZA, COMTESSE DE FORLI

Et maintenant, voici la vie de Catherine Sforza. La grand-mère n'est pas de Domrémy : c'est une paysanne pauvre de Romagne, vingt et un enfants, élevés en Spartiates, vivant en vendetta, cuirasses aux murs. Le mari, chef de bande, célèbre par sa violence, qui donne son surnom à la famille. L'un des fils, François, père de Catherine, chef de bande lui aussi, fait un mariage d'amour avec une Visconti de dix-sept ans, terrifie le Milanais, s'empare de Milan. Catherine est sa fille naturelle. Elle est élevée en garçon avec ses frères, mariée à quatorze ans à Girolamo Riario, neveu du pape Sixte IV della Rovere qui leur donne la ville de Forli enlevée de force à ses seigneurs. Girolamo est lâche, corrompu, indécis. Tant que le pape vit, l'opposition se terre. Catherine habite un palais aux murs crépis de plâtre, bancs le long des murs, coffres, poutres au plafond, tapisserie qu'on déroule aux jours de fête. A la nouvelle de la mort du pape, l'opposition prend les armes. Girolamo tergiverse. Catherine vient d'accoucher depuis cinq jours, elle monte à cheval, s'enferme dans la citadelle, fait braquer les canons sur la ville. Puis elle fait arrêter les chefs des conjurés, les interroge elle-même, envoie les procès-verbaux à son mari qui s'est prudemment retiré à quelques lieues et qui, de là, renvoie le dossier sans décider. C'est Catherine qui fait trancher la tête des chefs sur la grand'place. Elle a vingt-cinq ans.

Quatre ans plus tard, nouvelle conjuration, soutenue secrètement par le nouveau pape et les Médicis. Cette fois, Girolamo est assassiné. Catherine surprise avec ses enfants et emprisonnée, le légat du pape s'installe à Forli : mais les troupes de Catherine tiennent la citadelle et les Sforza de Milan envoient une colonne. La décision est une question d'heures. Catherine, conduite devant la citadelle, pertuisane sur la poitrine, s'arrange pour que le gouverneur fasse le sourd. On la ramène trois fois, menaçant de la tuer, sans résultat. A la fin, elle obtient d'entrer, sous prétexte de convaincre l'obstiné : aussitôt, elle fait lever le pont-levis, braquer les bombardes. Le légat du pape fait venir ses enfants, les installe bien en vue, sur la levée du fossé, gorges nues et des épées sur la gorge : elle refuse de se montrer et la citadelle continue à tirer. Le légat n'osa pas faire égorger les enfants, la colonne de Milan approchait. Quelques heures plus tard, Catherine rentrait en triomphe dans sa bonne ville. Elle donna ses ordres avec un sang-froid parfait, fit pendre ses ennemis, raser leurs mai-

sons, et, pour l'exemple, elle fit déchirer sur une claie, à la queue d'un cheval fougueux, le vieux père des conspirateurs qui avait quatre-vingt-cinq ans.

Elle fut moins heureuse quelques années plus tard. On lui reprochait une liaison avec un de ses officiers. Catherine se souciait peu de l'opinion, étant protégée par Ludovic le More, qui l'avait nommée capitaine générale des armées milanaises en Romagne : elle visitait les places, choisissait elle-même les positions à défendre, elle avait ses propres condottieri, ses policiers, ses tueurs, elle commandait. Mais, la catastrophe de Ludovic le More et les visées du pape Borgia sur la Romagne renversèrent cette prospérité. César Borgia se préparant à marcher sur Forlì, Catherine fit appel au patriotisme de ses sujets qui fut tiède. Alors se révéla son caractère indomptable. Elle organisa avec sa poignée de reîtres la défense de la Romagne, fit amasser des vivres pour quatre mois, couper les conduites d'eau et inonda la plaine. Les gens de Forlì l'avaient abandonnée, une colonne française se joignait aux troupes de César Borgia : Catherine ne faiblit pas, elle s'enferma dans la citadelle. Elle dirigeait des sorties furieuses, en cuirasse au milieu de ses mercenaires, frappant féroce-ment d'une hachette terrible qui était son arme préférée. César avait fait mettre sa tête à prix : elle lui répondit en le provoquant en duel. Ses soldats l'adoraient, les Suisses et les Français de l'armée d'en face l'acclamaient quand elle menait ses hommes. Ils avaient baptisé leur plus grosse bombarde « Madame de Forlì ». Elle avait trente-cinq ans, elle avait grossi, elle fut trahie une fois de plus par son goût des jolis officiers : son jeune amant livra une poterne au moment de l'assaut. Elle se tenait toute droite dans la mêlée et se battit jusqu'au dernier instant. Quand elle vit tout perdu, elle donna l'ordre de faire sauter la citadelle. On lui obéit trop tard, elle ne réussit qu'à abattre la dernière muraille. Elle se réfugia dans le donjon autour duquel elle mit le feu. Son héroïsme se retourna encore contre elle, ses défenseurs furent aveuglés par la fumée. Quand on la prit, on la fit sortir par la brèche pour la forcer à passer sur le cadavre de ses hommes : elle marcha sur eux sans sourciller. Elle avait mis ses enfants à l'abri pour que sa capture n'entraînât pas la perte de leurs droits. César Borgia, furieux de cette précaution, la viola et l'enchaîna pour l'emmener à Rome. On essaya de l'empoisonner, elle déjoua le poison. Comme elle s'était rendue à un officier français, les Français la réclamèrent. Le pape dut la remettre en liberté. Elle quitta Rome secrètement, faisant dire qu'elle passait par la route, mais pour éviter les tueurs placés sur son chemin, elle s'embarqua à Ostie sous un déguisement.

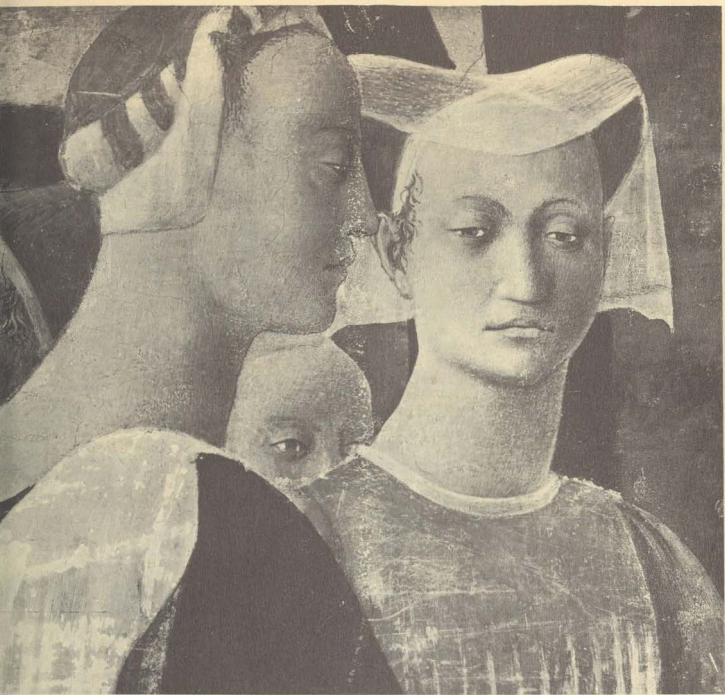
Ce fut sa dernière aventure. Elle mourut à Florence en 1509, vingt ans plus tard, pauvre, pillée par ses enfants. On a retrouvé son

livre de cuisine sur lequel elle avait noté de belles recettes de poison. Ses enfants ne régnèrent pas sur Forlì, mais son dernier fils Jean des Bandes Noires, reprit la tradition de la famille et fut l'un des plus célèbres condottieri du xvi^e siècle.

LES NEUF PREUSES

Cet implacable capitaine, n'est plus qu'une survivante. Elle défendait son fief, elle était souveraine en son canton. Grande différence avec Jeanne d'Arc. Après elle, c'est l'adieu aux armes. La hachette de Catherine Sforza ne fut pas définitivement enterrée, nous en aurons quelques preuves solides. Mais c'était la fin des grandes entreprises. L'héroïsme des femmes est surtout à la fin du xv^e siècle un thème littéraire que des coups de trompette réveillaient de temps en temps avec plus ou moins d'à-propos. La dernière manifestation de cet héroïsme féminin fut aussi présomptueuse que gratuite. Le poète Eustache Deschamps crut devoir rehausser « l'honneur des dames » en offrant à l'admiration de ses lecteurs un groupe de « neuf preuses » destiné à faire pendant aux « neuf preux » que l'histoire et le roman représentaient comme les héros les plus illustres de l'humanité. Cette idée fit fortune: on broda les neuf « preuses » en tapisserie et l'on fit des « tableaux vivants ». Ces « neuf preuses », symbole du courage indomptable des femmes, eurent malheureusement l'honneur de recevoir à Paris le roi d'Angleterre Henri VI lorsqu'il vint s'assurer de la soumission et de l'amour de ses nouveaux sujets. Personne ne trouva cela étrange. Cent ans plus tard, Don Quichotte les révérait encore et l'on entendit parler d'elles jusqu'au xvii^e siècle.

Ce culte fut de pure forme toutefois. Le temps de l'héroïsme était passé. On en était aux doléances. Bertrade de Montfort et Aliénor d'Aquitaine auraient été sans doute bien étonnées si elles avaient lu ces paroles amères que Jean de Montreuil prêtait aux femmes dont il s'instituait le défenseur : « Nous, femmes innocentes, nous serons toujours maudites par ces hommes qui se croient tout permis et croient être au-dessus des lois, tandis que rien ne nous est dû. Ils sont entraînés par une dépravation vagabonde et nous, si nous détournons tant soit peu le regard, on nous accuse d'adultère. Nous ne sommes pas des épouses et des compagnes, mais des captives faites sur l'ennemi et des esclaves achetées... » Et Christine de Pisan est plus touchante encore quand, prenant la défense des femmes, elle borne ses prétentions à soutenir qu'il y a souvent des femmes honnêtes et même des femmes intelligentes et ne réclame pour elles d'autre salaire de l'obéissance que la grâce de ne pas être battues.



*Italie, XV^e siècle.
Fresque de Piero
della Francesca, dé-
tail (Arrezzo. Alinari.
Giraudon).*



*La Vierge couronnée,
de Carlo Crivelli et
deux jeunes filles de
Botticelli, détails (Mi-
lan, Louvre. Viollet,
Bulloz).*



Flandres, XV^e siècle. Le changeur et sa femme, peinture de Quentin Metzys (Louvre Giraudon).

XIII

Du Quattrocento à la Renaissance (suite)

La révolution du xvi^e siècle est probablement l'événement le plus important de l'histoire de l'Occident. C'est une mutation, c'est une éclosion, c'est une révélation : mais c'est aussi un cancer, un germe qui ronge et détruit le vigoureux système de certitude sur lequel reposait le monde chrétien, maladie de croissance dont nous ne sommes pas sortis. L'arche vacille, le planisphère cosmique qui expliquait et justifiait toute chose est un faux : Copernic a montré que la Terre n'est pas ce cœur de toute la Création où Dieu a installé l'homme, qu'il surveille comme un médecin et comme un père, qu'il sauve, qu'il conduit et qui n'a qu'à se laisser conduire, certitude aveuglante à partir de laquelle la morale chrétienne se déroule comme une logique. Tout se démaille alors. La religion n'est plus qu'un acte de foi, elle ne repose plus sur les faits, sur l'évidence apportée par la structure de la Création. Cet acte de foi ne peut être que personnel, l'autorité de Rome se trouve mise en question. Et la morale n'est plus rattachée désormais par une amarre indestructible à une religion ferme comme un roc. Elle dérive avec les différents actes de foi qui se détachent comme des icebergs de la grande banquise romaine. Elle dérive d'autant plus que la découverte du monde antique propose les variantes de la morale que les hommes ont découvertes, quand ils ne se croyaient pas tous malades et contrefaits et vacillant sous leur fardeau originel, terrifiés de leur imperfection. La brume se lève sur un paysage non chrétien dont les éloignements et les perspectives apparaissent dans une lumière merveilleuse. Est-ce l'illusion séduisante de l'erreur, est-ce la carrière qui s'ouvre devant l'homme quand les chaînes sont brisées ? Ces païens ne disent pas comme nous que l'homme est né avec une marque d'infamie qu'un miracle seul a effacée, que la vie et les plaisirs des sens sont des forces mauvaises qui nous transforment en bêtes répugnantes. Ils proclamaient que le monde était beau, que le soleil de Grèce pouvait luire partout, ils



ignoraient le péché originel sur lequel étaient fondées non seulement la morale chrétienne mais encore toute la sensibilité chrétienne. Ce monde radieux qui s'élevait soudain était une symphonie. Rien n'était mauvais dans cette belle création de Dieu, rien n'était marqué d'un signe funeste. Il y avait un instinct noble dans tout animal supérieur, dans toute bête de race : ouvrez l'abbaye de Thélème à ceux que le choix du sang et du cœur a prédestinés.

Ces idées nouvelles devaient avoir sur le destin des femmes une grande influence. Finalement, cette morale nouvelle, toute imprégnée d'éléments non chrétiens, fit sortir la femme de la position fausse dans laquelle l'avait placée la condamnation chrétienne de l'amour. Elle ne fut plus condamnée à être tantôt une souveraine avec laquelle on jouait aux jeux absurdes de l'amour courtois, pâle décalcomanie de la chevalerie, tantôt l'animal rétif et sournois que décrivent les fabliaux. Elle fut définitivement *présente* dans la vie sociale, partenaire indispensable dans cette ronde de la vie heureuse que le xvi^e siècle entraîne à travers ses jardins et ses bosquets, imposant dès lors comme une règle de vie, comme un canon de la politesse, cette agréable direction féminine que la châtelaine de Sérifontaine avait si habilement instaurée, domestiquant les hommes enfin, par les habitudes de la politesse et des plaisirs, beaucoup mieux encore qu'en leur faisant trotter l'amble de l'amour courtois.

Mais cette transformation ne se fit pas d'un seul coup. Elle exigea plusieurs mises au point qui sont des phases importantes de l'histoire des femmes pendant le siècle de la Renaissance.

LE CONCILE DE TRENTE ET LE MARIAGE

Un premier événement historique eut pour les femmes des conséquences dont il ne faut pas s'exagérer la portée immédiate, mais qui ne furent pas négligeables ensuite : ce fut ce célèbre Concile de Trente dans lequel l'Église établit les principes du « redressement moral » qu'elle opposa à la Réforme. Le Concile de Trente fixa notamment la législation canonique du mariage sous laquelle nous vivons encore aujourd'hui, il tenta de faire disparaître des abus qui paraissent avoir été fréquents avant le xvi^e siècle, et, à ce titre, il mérite d'être mentionné ici.

Le mariage, avant le Concile de Trente terminé en 1563, était principalement une opération civile qui se décomposait en plusieurs actes distincts. Au commencement est l'initiative du père qui a une fille à placer. Il entre en pourparlers avec une autre famille qu'il choisit pour débattre des conditions. Les conditions arrêtées, les deux

familles signent le contrat qui stipule la dot et ses échéances de versement. Pour les familles, l'essentiel est fait à partir de ce moment. C'est après la signature du contrat qu'on voit un père écrire : « J'ai marié ma fille » ou un garçon constater : « J'ai épousé une telle », bien que ni la fille ni le garçon n'aient souvent paru à la signature.

Après ce premier acte vient le second, qui est la cérémonie des fiançailles ou mariage *a futuro*. Cette fois, c'est le garçon qui intervient. En présence de témoins notables, il s'engage à prendre pour femme la fille désignée, dans un délai qui parfois n'est pas fixé, lorsqu'il s'agit d'enfants par exemple, mais qui le plus souvent est déterminé par une formule traditionnelle, mais de pure forme « dans les quarante jours ». Les témoins sont choisis à volonté. Ils peuvent être notaires, juristes, protecteurs de la famille, personnalités ou prêtres. La fiancée est présente et reçoit cet engagement. Pendant longtemps ces fiançailles solennelles sont regardées comme l'équivalent du mariage lui-même. Dans certains états de la législation, des dédits importants sont prévus en cas de rupture de la promesse. En plusieurs pays, les jeunes gens sont désignés dès lors sous le nom de mari et de femme, et l'on croit même, en Angleterre notamment, que les privilèges du mari commencent à partir de cette date.

Enfin, le troisième acte est la confirmation de l'engagement précédent : il est le mariage proprement dit, ou encore mariage *a praesenti*. Cette confirmation se passe également en présence de témoins, elle consiste en un acte auquel l'Église attache une extrême importance : le consentement réciproque. Ce consentement est symbolisé par l'échange des anneaux. Le droit canon considère qu'en l'absence du double consentement, le mariage est nul. Cette déclaration se fait en présence de témoins notables également, soit dans la maison de l'une des deux familles, soit sur le parvis de l'église, soit dans l'église elle-même, prise comme salle commune et non comme édifice ecclésiastique. Le curé peut être le témoin du consentement ou il peut être l'un des témoins, il l'est généralement : il n'est pas présent en tant que prêtre, mais seulement en tant que notable. Les fiançailles et le mariage ne sont, avant le Concile de Trente, l'objet d'aucun enregistrement, à moins que les familles ne désignent un notaire pour prendre acte des consentements. Quant à la bénédiction nuptiale, elle n'est qu'une formalité facultative qui peut avoir lieu dans l'église tout de suite après le consentement, mais qui a lieu souvent le lendemain, après la consommation du mariage. Comme au moyen âge, elle n'est qu'une sorte de porte-bonheur dont les époux se munissent pour leur expédition.

On mesure toutes les conséquences de cette situation. L'une des

plus curieuses (mais d'importance très secondaire) est le fétichisme de la dot. Le contrat étant le seul document qui reste dans toute cette affaire, on voit beaucoup de familles pauvres constituer une dot, même symbolique, pour qu'il reste un *écrit*. Une autre (également d'importance secondaire) est le pullulement des témoins. On invite le ban et l'arrière-ban des parents, on mobilise toutes les personnes de poids qu'on peut espérer retrouver plus tard : car, dans dix ans, dans quinze ans, si l'on veut prouver le mariage, il ne pourra être prouvé que par témoins et il est capital de retrouver commodément ces témoins. Mais surtout on comprend qu'il est facile de réaliser un mariage discret et relativement facile de faire disparaître toute trace d'un mariage antérieur. D'où les mariages clandestins qu'on constate et qui ne sont pas des subterfuges de romancier. Le mariage est nécessairement clandestin lorsqu'on craint une mesure de rigueur de l'autorité paternelle. Il n'en est pas moins valable. Le garçon prouve sa bonne foi en choisissant un témoin irrécusable : Roméo prend le P. Laurent, son confesseur, le prêtre le plus respecté de Vérone. Des filles plus timides que Juliette exigent un enregistrement. On va alors trouver un notaire. Brandileone, historien du mariage en Italie ¹ a retrouvé le constat suivant de 1528 : « Mario Battiferro comparait devant un notaire et déclare : la jeune fille m'a amené ici. Je l'ai enlevée et épousée une première fois ² et elle est maintenant ma femme... Je demande à tous les présents de bien vouloir tenir ma déclaration secrète pendant quelque temps, car mon père ne sait rien, il sera mécontent d'une si grande désobéissance et peut-être il me ruinera... Mais par le moyen de quelque homme de bien peut-être pourra-t-on l'adoucir et l'amener à ne pas s'irriter de ce que j'ai fait ». On appelait ce mariage, un mariage *par parole de présent*. Esmein, historien du mariage, prétend que des constats du même genre existaient en assez grand nombre en France et qu'après l'édit de Blois de 1573, on dut faire défense expressément aux notaires d'en recevoir à l'avenir : défense qui fut peu observée, estime-t-il ³.

La proportion de ces mariages clandestins est impossible à établir, bien entendu. Ils étaient nombreux, c'est tout ce qu'on sait. Les guerres de religion, période troublée, furent l'occasion de mariages forcés. Ces abus n'avaient pas tous la passion pour excuse : le duc de Mayenne en 1582 n'hésitait pas à faire enlever Anne de Caumont La Force, riche héritière de douze ans, pour la marier, selon ce procédé cavalier, à l'un de ses fils, vaurien du même âge que ce pactole permettait d'établir. Une commission envoyée en Guyenne la même année sous la direction du président De Thou fut épouvantée du nombre d'unions qui s'étaient faites ainsi « à la cloche de bois ». Luther, de son côté, permettait le divorce. Bref, on s'approchait à grands pas d'un âge d'or où il suffirait de murmurer poliment quelque

assurance vague à l'oreille d'une jeune fille et de s'en débarrasser ensuite tout aussi facilement *.

La bigamie, hautement favorisée par ce mécanisme archaïque du mariage, est encore plus difficile à constater⁴. Elle était sévèrement réprimée par les lois. Molière a tout à fait raison de dire en musique qu'elle est « un cas pendable ». Jannsen mentionne plusieurs exécutions de bigames en Allemagne à la fin du xvi^e siècle. Il y en a des exemples dans les contes du *Bandello*. La plupart du temps, dans les familles du peuple ou de la petite bourgeoisie, il était bien difficile de se défendre. Car le problème était de retrouver et de faire comparaître les témoins de la première union. Il y avait d'autres tours de gobelet. Un mariage clandestin contracté avec un personnage influent n'était pas sans risques. Tommaseo de Bianchi raconte qu'un gouverneur de Modène, ayant ainsi séduit une jeune fille, fut délogé de son engagement par une sentence d'un tribunal ecclésiastique⁵. On trouverait sans doute plus d'un exemple de ce genre. Le duc d'Urbain, qui était plus grand seigneur, trancha le nœud gordien : il fit assassiner une jeune fille de petite noblesse que son fils avait épousée secrètement. L'amour était, parfois, une audacieuse aventure⁶.

Le Concile de Trente mit fin à la plupart de ces facilités. L'Église revendiqua la célébration du mariage et fixa les conditions de publicité indispensables. Le mariage ne fut valable désormais que s'il était célébré par le curé de la paroisse des mariés après publication des bans pendant trois dimanches consécutifs. Le prêtre eut obligation de prendre acte des mariages célébrés. Les décrets d'application qui furent pris à la suite des décisions du Concile interdirent aux notaires d'enregistrer les mariages clandestins. Certains pays qui refusèrent d'enregistrer les décisions du Concile, la France par exemple, adoptèrent toutefois dans le domaine du mariage les mesures prescrites par le Concile. Dans plusieurs pays, les princes prirent en outre des édits pour frapper de peines diverses ceux de leurs sujets qui vivaient dans l'état

* Louët, juriste contemporain de l'ordonnance de Blois, et Brodeau, annotateur de Louët, sont très nets sur le caractère essentiellement civil du mariage avant le Concile de Trente : « On tenait en France, écrit Brodeau, avant l'ordonnance qui a publié et confirmé le décret du Concile de Trente concernant la célébration du mariage, que le mariage déclaré en dehors de l'église était bon et valable, que la bénédiction, les proclamations de bans et autres pareilles solennités n'étaient point requises par nécessité, que l'omission de celles-ci non plus que la clandestinité n'annulaient point le mariage et que les contractants n'encouraient d'autre peine que l'excommunication selon l'opinion de la glose et des docteurs tant théologiens que canonistes... En conclusion, avant la promulgation du Concile de Trente, le mariage n'est donc soumis à aucune forme essentielle. Sans doute le clergé s'efforce de généraliser son intervention, les tribunaux laïques lui prêtent même main forte au besoin en invitant les requérants à demander une bénédiction à leur évêque, mais la bénédiction nuptiale n'était pas une cérémonie indispensable pour les juges laïques ni même pour les juges ecclésiastiques, ce n'est qu'un accessoire au contrat civil valablement formé par le seul consentement ». (Cité dans Beauchet. *Les formes de la célébration du mariage dans l'ancien droit canonique* p. 375 et suiv.).

de concubinage : nous avons déjà dit que ces édits furent peu appliqués.

Cette grave défaite du mâle auquel le Concile montrait ainsi une injurieuse défiance ne fut pas acquise sans combats d'arrière-garde. Il ne fallut pas moins de quatre-vingts ans de lutte pour imposer à nos pères l'humiliante condition de faire connaître publiquement un choix décisif et irrévocable. L'autorité royale dut ratifier solennellement par l'ordonnance de Blois en 1579 les décisions prises par le Concile en cette matière et les faire passer dans la loi civile. Il fallut un article de cette ordonnance pour interdire dans l'avenir à tout notaire « sous peine de punition corporelle » de passer ou de recevoir aucun engagement de mariage par *parole de présent*. Cette ordonnance même fut longtemps ignorée par les cours souveraines, bafouée par l'usage, ou tournée par la procédure. Condamnés à passer sous le joug conjugal, les hommes détournaient prestement le cou en présentant aux Parlements un *appel comme d'abus*. Ce recours consistait à se plaindre que l'autorité ecclésiastique eût outrepassé ses droits. D'autres justiciables s'adressaient à des curés complaisants qui n'étaient pas plus exigeants que le forgeron de Gretna Green ou le shériff de Reno. On rassurait ensuite la fiancée par quelque visite chez un de ces singuliers notaires complaisants que les édits du roi persécutaient. On appelait ces mariages civils, *mariages à la gaulmine*, parce qu'ils avaient été inventés par un conseiller au parlement nommé Gaulmin qui les avait fait reconnaître par ses confrères. Il y eut des contestations nombreuses et des jurisprudences contradictoires. La délégation du clergé aux États Généraux de 1614 se plaignait encore que de nombreux couples vécussent dans une situation irrégulière, que de nombreuses jeunes filles se fissent enlever, crimes pour lesquels on obtenait facilement des lettres de rémission, elle notait encore que les garçons abusaient presque tous des privilèges des fiançailles qu'une ordonnance royale de 1639 dut régler. Néanmoins, il fallut se résoudre à capituler. Au milieu du xvii^e siècle, les hommes qui désiraient se procurer une femme pour un bail de quelque durée en étaient réduits à passer sous les fourches caudines du mariage. Et l'on prit enfin l'habitude du triste spectacle dont notre œil blasé ne s'émeut plus, celui de l'homme piteux, endimanché, portant avec un sourire gêné le carcan de l'engagement conjugal et sortant de l'église au bras de la femelle triomphante qui sera désormais sa pitance unique dont la loi protège l'exclusivité *.

* Cette évolution n'est pas propre à la France. On la constate également en Italie, en Espagne, en Autriche. Toutefois, les souverains de ces pays ayant accepté les décisions du Concile de Trente, les juges ecclésiastiques y connurent encore pendant longtemps des procès civils qui se rattachaient au mariage, et qui concernaient la séparation de corps ou la séparation de biens, l'adultère, les régimes

LA PRATIQUE DU MARIAGE

Les jeunes filles sont toujours peu consultées. Leur obéissance est la règle dans les grandes familles qui recherchent une alliance. Les familles bourgeoises ne sont pas beaucoup plus libérales. Pour l'Angleterre, nous possédons pour le *xv^e* et le *xvi^e* siècles le journal de la famille Paston, grands propriétaires campagnards d'où sortirent plus tard les ducs de Norfolk. On y voit qu'Elisabeth Paston qui hésitait à épouser un veuf quinquagénaire fut soumise à un traitement énergique : elle était « battue une ou deux fois par semaine, parfois deux fois le même jour et eut même la tête fendue en deux ou trois endroits ». C'était sa mère, femme fort dévote, qui se chargeait de la persuader⁷. Vers le même temps, John Wyndham, marchand, voisin des Paston, éteignait une créance en offrant à un correspondant de disposer de la main de son fils pour un mariage à sa convenance⁸. L'opinion des intéressés n'était pas mieux respectée en France. Tiraqueau, l'ami de Rabelais, ayant aperçu à sa fenêtre une petite fille de dix ans dont le visage lui parut doux, traversa la rue pour aller la demander à sa famille et l'obtint⁹. En Italie, le neveu de Michel-Ange, que son oncle veut marier, est présenté moins cavalièrement chez les Guicciardini, mais il n'y trouve pas de dot suffisante : le père de la future offre aussitôt la fille d'un de ses amis, mieux dotée, et le mariage se fait sur-le-champ. Un bon nombre des histoires tragiques rapportées par Le Bandello ont pour origine une décision unilatérale des parents : c'est le cas de la plus célèbre d'entre elles, celle de Roméo et Juliette, où le drame se produit parce que le père, trouvant sa fille triste, décide de la marier à un beau jeune homme sans lui demander son avis. Dès qu'il y a un peu de fortune dans la famille ou un rang à maintenir, quelque préjugé social à considérer, le mariage autoritaire semble être la règle, nous en avons d'innombrables exemples.

Toutefois, dans certains compartiments de la bourgeoisie, il semble que la politique du mariage autoritaire se soit adoucie. Les préférences ou les répugnances de la jeune fille sont parfois prises en considération. Le mariage étant une affaire qui se décide en famille, elle trouve des appuis. Son obstination même peut être récompensée. Au *xv^e* siècle, Elisabeth Paston se fit assommer et dut épouser son veuf. Cent ans plus tard, une Margery Paston, qui s'était fiancée à l'intendant de la famille, finit par lasser l'obstination des siens et obtint gain de cause. La résistance des jeunes filles est une situation qu'on

dotaux, etc., qui en France relevaient de la juridiction civile. Dans les pays protestants, les pasteurs reçurent des droits équivalents à ceux des curés et la publicité du mariage fut assurée par des mesures analogues.

retrouve de plus en plus dans les témoignages littéraires en Angleterre aussi bien qu'en France. Les comédies de Molière, si souvent consacrées à une intrigue de ce genre, nous apprennent que l'autorité paternelle doit tenir compte des oppositions. Elles confirment toutefois, si l'on y prend garde, l'autorité presque absolue du père. Ce sont des coups de théâtre inattendus et parfaitement invraisemblables qui permettent à Henriette d'échapper à Trissotin, à Marianne d'échapper à Tartuffe, et la petite Agnès évite par un miracle le destin éminent que lui préparait Arnolphe.

Dans la bourgeoisie de clientèle, il était rare qu'un mariage pût se conclure sans qu'on en informât le protecteur de la famille. C'était, au minimum, affaire de courtoisie. Ledit protecteur avait souvent des idées personnelles sur la question : il mettait un point d'honneur à faire la fortune des familles attachées à sa maison. Cela pouvait aller loin. Au xv^e siècle, on avait vu le puissant duc de Bourgogne assurer l'avenir de ses serviteurs les plus dévoués en exigeant des riches marchands des Flandres qu'ils leur laissent épouser leurs filles. Un brasseur de Lille opposa une résistance énergique, le candidat du duc étant un soudard peu recommandable. Le duc le prit très mal et fit emprisonner le brasseur¹⁰. Au xvi^e siècle, les rois de France ne procédaient pas autrement pour récompenser des dévouements fidèles ou pour assurer un avenir convenable à une jeune femme qu'ils avaient trouvée sympathique. Tamassia, dans son histoire de la famille italienne, cite plusieurs exemples tirés de *Bandello* et des *Mémoires de Tommaso de' Bianchi*¹¹. Savonarole avait fait campagne vigoureusement contre ces interventions indiscrètes.

La liberté des filles était donc assez rigoureusement limitée, même dans les familles bourgeoises. C'est pourtant dans ce milieu que nous trouvons des traces de mariage de convenance. Tomassia, après avoir consulté pour l'Italie un très grand nombre de chroniques, de correspondances privées, de testaments datant du xvi^e siècle, remarque les nombreuses preuves d'entente et d'affection conjugale qu'on peut relever à cette époque : il en donne deux pages de preuves qu'on peut interpréter en profit du mariage de raison ou d'après lesquelles on peut présumer qu'il y avait des tempéraments aux mariages d'autorité. Je pencherais volontiers pour cette dernière explication en raison d'un petit fait significatif. On ne mariait pas les filles aussi facilement qu'on pourrait le croire au xvi^e siècle. Les rares études démographiques que nous possédions sur cette période font ressortir dans tous les pays la mortalité masculine. Il y avait des périodes où le mari se faisait rare. On vit à certains moments de singulières mesures d'encouragement au mariage : priorité des offices et des emplois aux hommes mariés, limitation autoritaire du chiffre des dots, facilités juridiques, etc. D'autre part, en tout temps, il avait fallu faire grand

usage des *marieuses*, emploi fort lucratif. Il arrivait que dans cette « étroitesse du marché », des amis bénévoles s'entremissent et que les préférences des jeunes gens pussent entrer en ligne de compte lorsqu'elles facilitaient un placement. C'est ainsi que s'était marié le père de Benvenuto Cellini qui avait fait ce que nous appelons un « mariage d'inclination », en obtenant de ses parents qu'ils ne s'obstinent pas sur le chiffre de la dot¹².

A la fin du xvi^e siècle et au xvii^e siècle, la même détente est constatée en Angleterre. Les difficultés du mariage en font souvent un problème pour lequel on cherche avant tout des solutions raisonnables. Trevelyan, historien anglais, constate qu'au xvii^e siècle « on cherchait souvent des maris pour les filles suivant le principe d'un véritable troc », mais il admet quelques lignes plus bas que les filles étaient souvent consultées et qu'en tout cas elles « ne tenaient point pour un abus universel que d'autres disposassent souvent de leur main¹³ ». Si l'on peut conclure des éléments d'information que nous avons que le mariage autoritaire est la règle, on a aussi l'impression qu'il y a des accommodements. Ce ne sont là que des impressions fondées sur des sondages assez aléatoires. Dans l'état actuel des recherches, on ne peut guère avancer que des présomptions.

La liberté du mariage paraît avoir été presque complète, en revanche, dans le peuple. Le principe de l'autorité paternelle était reconnu dans le peuple aussi bien qu'ailleurs et l'application en était parfois rude. Le juriste Alciati dans ses *Responsa* publiées à Bâle en 1599 raconte qu'un père et son fils décidèrent au mariage un candidat récalcitrant en le traînant par les oreilles (le texte italien dit « par les mâchoires »)¹⁴. Maulde La Clavière, dans un ouvrage classique sur les femmes au xvi^e siècle, cite un procès dans lequel un paysan répéta l'histoire biblique de Jacob et exigea du gendre qu'il avait choisi un service de dix ans. A l'expiration du contrat, le gendre tua le beau-père qui prétendait barguiner à nouveau¹⁵. Mais, dans la plupart des cas, les choses semblent avoir été plus simples. Les intérêts, le train de vie n'étant pas en discussion, les filles pouvaient choisir le garçon qu'elles voulaient. Il faut ajouter encore que les conditions matérielles ne permettaient guère de monter autour des filles une garde vigilante. Les familles sont entassées dans les villes. Tamassia signale qu'à Gênes, on dénombre cinq ou six familles dans une maison minuscule, qu'à Padoue, la plupart des familles luvrières sont logées dans une ou deux pièces. On sait qu'en Angleterre, la situation des « franchises » de Londres où vivait la population ouvrière n'était pas meilleure. A Paris, les sondages de Roland Mousnier sur les inventaires successoraux ont montré qu'au xvi^e et au xvii^e siècle, les ménages ouvriers n'ont habituellement qu'une pièce ou deux et un mobilier très sommaire.

A la campagne, la liberté des mœurs mettait le plus souvent les parents devant le fait accompli. Trevelyan, historien des mœurs anglaises, écrit qu'au xvi^e siècle, chez les paysans anglais, la plupart des mariages sont des mariages de réparation¹⁶. Janssen, d'après le riche dossier qu'il a constitué sur l'Allemagne, arrive à la même conclusion. Enfin, dans la classe populaire principalement, le mariage avait un rude concurrent dont l'Église ne parvint jamais à triompher complètement : c'était l'habitude du concubinage. C'était une solution bien commode quand les transferts de propriété n'étaient pas en jeu : quand on voulait, comme on voulait, pour le temps qu'on voulait. Ces unions étaient la plupart du temps reconnues par la famille de la fille, elles étaient si fréquentes qu'elles furent à certaines époques protégées par des lois et finalement, beaucoup d'entre elles étaient transformées en mariage au lit de mort de l'un des conjoints. Les enfants issus de ces unions étaient généralement légitimés. La loi s'y prêtait. Cette solution cavalière donnait souvent satisfaction. Tamassia, qui a dépouillé un grand nombre de testaments dans la région de Naples, a trouvé beaucoup de dispositions testamentaires au profit de la concubine accompagnées fréquemment de témoignage d'affection¹⁷. Le concile de Trente recommanda en vain des mesures pour faire cesser cette situation que l'Église regardait comme scandaleuse. Les édits qu'on prit n'eurent aucun effet. Le concubinage persista, au moins en Italie. Mais sur ce point comme sur beaucoup d'autres, nous manquons de sondages indicatifs. Il n'existe même pas de vérification sommaire comparable à celle de Tamassia pour les autres pays.

Le mariage est encore précoce à la fin du xv^e siècle, mais, là encore, la situation évolue. Sébastien Champier, dans sa *Nef des dames vertueuses*, au début du siècle, est si inquiet sur le sort des filles qui ont dépassé leur seizième année qu'il propose que l'État leur procure un mari d'office¹⁸. Il est remarquable que la disproportion des âges ne soit guère regardée comme un obstacle. On se moque évidemment des barbons imprudents qui se chargent d'un tendron. Mais François Sforza, soldat de fortune, épouse très bien à quarante ans une jeune fille de dix-sept ans : et c'est un mariage d'amour, sa femme l'adore, partage ses dangers, conduit ses hommes et il n'a confiance qu'en elle. Le gendre de Ludovic le More, San Severino, a trente ans lorsqu'il épouse Bianca Sforza qui a treize ans et qui est sa fiancée depuis cinq ans : ils s'adorent et forment le plus beau couple d'Italie. Balthazar Castiglione, possesseur de cette belle barbe de quadragénaire que nous pouvons admirer au Louvre, se marie à une jeune fille de quinze ans de l'illustre famille des Bentivoglio qui ont été tyrans de Bologne : personne ne trouve ridicule ce mariage éclatant. On s'indigne toutefois lorsque Girolamo Riario, neveu de Sixte IV della Rovere,

fiancé à Constance de Mantoue, qui a onze ans, exige par méfiance la consommation du mariage. On trouve cette exigence brutale. Mais Catherine Sforza, mariée à quatorze ans au même Riario, Béatrice d'Este qui devient à quinze ans la femme de Ludovic le More qui a quarante ans, n'apparaissent aux yeux de personne comme de tendres gazelles sacrifiées à la raison d'État. On ne lit nulle part chez les contemporains que ce sont les tristes conditions imposées aux grands et tout le monde parle d'elles comme de jeunes épouses parfaitement heureuses et nullement différentes des autres. Les préjugés de notre temps n'avaient pas cours au xvi^e siècle et la vie des femmes, comme celle des hommes, si elle se terminait plus rapidement que la nôtre, commençait aussi beaucoup plus tôt. On n'est pas loin de ce temps où une princesse de France disait ce mot étonnant dont je n'ai malheureusement pas pu retrouver la référence : « A vingt-cinq ans, il est temps qu'une femme change son nom de belle en celui de bonne. »

Toutefois, déjà cette habitude évolue sensiblement au xvi^e siècle. Un prédicateur italien de cette époque mentionne comme une habitude courante qu'on marie les filles à seize ans et les garçons à trente ans. Plusieurs ouvrages contemporains consacrés au mariage répètent cette indication. Luther, de son côté, recommande que les garçons soient mariés à vingt ans, les filles entre quinze et dix-huit ans, Eberlin souhaite des mariages plus précoces : mais le prédicateur Polycarpe Leyser en 1571 recommande aux garçons d'attendre plus longtemps pour fonder une famille¹⁹. Cette dernière considération paraît avoir été généralement respectée par les familles bourgeoises qui sont naturellement prudentes.

Cette évolution s'accroît au xvii^e siècle mais elle n'est pas uniforme. Pendant longtemps, certaines provinces françaises notamment ont conservé les habitudes d'autrefois. L'âge légal du mariage pour la jeune fille était de douze ans révolus. Il ne faut pas s'imaginer que c'est là une simple formulation juridique. Dans le Béarn et le pays basque, la plupart des mariages ont lieu en effet à cet âge dans tous les groupes sociaux²⁰. Mais le droit coutumier évolue au début du xvii^e siècle. La coutume du Bourbonnais, par exemple, sous le règne d'Henri IV, reculait l'âge du mariage de douze à seize ans. La coutume du Limousin maintenait les fiançailles à douze ans, mais le mariage n'était célébré que deux ou trois ans plus tard²¹. Il en était de même à Foix, avec cette différence que les fiancés jouissaient des privilèges conjugaux, satisfaction de quelque poids. Cette désinvolture n'était pas générale. On peut citer d'assez nombreux exemples, dans les familles nobles ou la grande bourgeoisie, lors desquels la consommation du mariage fut différée pour des raisons de convenance : ce qui était parfois imprudent²². C'est le plus souvent dans la noblesse ou la grande bourgeoisie qu'on constate ces mariages précoces. On

comprend qu'il s'agissait la plupart du temps de se prémunir contre les hasards qui pouvaient traverser une alliance projetée.

Dans la petite bourgeoisie et dans le peuple où l'on a un moindre souci de protéger la caisse, beaucoup de mariages sont plus tardifs. Les enquêtes des démographes, encore très lacunaires pour le ^{xvii}^e siècle, indiquent que, dans les milieux modestes, hormis quelques particularités régionales, le mariage a lieu généralement pour les filles entre dix-huit et vingt ans. C'est aussi l'avis qui est ouvert par les médecins et les moralistes qui se sont prononcés sur ce point.

VIE CONJUGALE AU ^{xvi}^e SIÈCLE

Une particularité qui cause quelque peine est l'habitude des châtiements corporels. C'était un héritage des siècles précédents. Mais elle semble avoir été très soigneusement conservée au ^{xvi}^e et encore au ^{xvii}^e siècle. Il est normal en Italie qu'un mari batte sa femme lorsqu'elle s'intéresse trop à ce qui se passe hors de la maison : si elle est restée trop longtemps à sa fenêtre, par exemple, si elle a parlé dans la rue à quelque vieille suspecte ²³. En France, la belle comtesse de Chateaubriand, aimée du roi François I^{er}, n'en reçoit pas moins de son mari de solides corrections. Maulde La Clavière ajoute à cet endroit qu'il ne faut pas s'en étonner et qu'au ^{xvi}^e siècle « les prédicateurs parlent des bastonnades avec un sourire » ²⁴. Cent ans plus tard, l'anglais Pepys a des remords quand il bat sa jeune femme, écrivain qui n'était pas de tout repos : il se croit tenu de la consoler. Mais, en revanche, il l'appelle « putain » sans vergogne dans les moments de nervosité et il ne croit pas qu'en cette circonstance, il ait outrepassé son droit ²⁵. En somme, une femme est encore, pour beaucoup de gens de ce temps-là, un petit animal qu'il faut gouverner avec quelque énergie : Arnolphe, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'est pas un original.

Faut-il en conclure que les femmes étaient très malheureuses et que cette description de la vie conjugale explique l'insistance avec laquelle les plus actives d'entre elles recherchèrent tout au moins l'illusion de l'amour ? C'est peut-être aller un peu vite et appliquer imprudemment les idées de notre temps à une époque assez différente. Rien ne permet, sinon nos préjugés actuels, d'affirmer *a priori* qu'un mariage conclu sans *inclination* particulière soit nécessairement plus mauvais qu'un autre et il est même remarquable que, dans la copieuse littérature consacrée au ^{xvi}^e siècle au problème du mariage, on ne trouve jamais le mariage d'amour présenté comme une panacée. Rien ne nous autorise à affirmer que les femmes, *dans l'ensemble*, ne se soient pas accommodées patiemment des satisfactions que la nature recom-

mande et de sentiments paisibles tels que la confiance, l'amour maternel, le goût de la sécurité et du foyer et même cette reconnaissance bienveillante que mérite l'artisan d'un bonheur moyen.

Les moines et prédicateurs du xvi^e siècle encourageaient les femmes à se contenter de peu : ils ne manquaient pas de leur rappeler la fragilité originelle de leur nature qu'ils transformaient facilement en perversité. Robert Richardson définissait la femme en 1530 : « Un animal plus orgueilleux que le lion, plus lascif que le singe, plus venimeux que la vipère, plus faux et trompeur que la sirène. » Les lectrices de ce sage étaient invitées à conclure avec lui qu'« aucune des bêtes des plus féroces ne peut être comparée utilement à ce monstre femelle »²⁶. Vers le même temps, un prédicateur du haut de sa chaire leur versait sur la tête des épithètes propres à leur inspirer de la modestie. Il les appelait « la perte de l'homme, une bête insatiable, une anxiété continuelle, une guerre perpétuelle, une ruine continuelle, une maison de tempête, un obstacle à la pitié²⁷ ». Ce n'était pas là vociférations exceptionnelles de moines obsédés. Le protestant John Knox, fanatique mais logique, refusait à Marie Stuart le droit de porter la couronne parce que, disait-il, « rien ne répugne plus à la Nature que de voir une femme dominer ou gouverner les hommes ». Et il adressait à la reine Elisabeth qui lui avait accordé sa protection une autre version de cette même vérité : « Donner à une femme l'autorité suprême dans un royaume revient à polluer et à profaner le trône royal, le siège de la justice²⁸. » Le sage et savant Érasme ne pensait pas autrement. « La femme est un animal inepte et ridicule, déclarait ce grand homme, Platon avait raison de se demander dans quelle catégorie la placer, celle des êtres raisonnables ou des brutes. »

De telles appréciations détournaient assurément les femmes des pensées orgueilleuses et les amenaient à se trouver satisfaites d'un bonheur modeste qui devait être toute l'ambition de créatures si vilipendées. Beaucoup de femmes de ce temps pensaient qu'il était plus important de faire son salut que d'éprouver les sentiments décrits par les romans et elles s'estimaient raisonnablement heureuses quand elles avaient pu mener une vie chrétienne avec un mari dispos et de beaux enfants. Il est peu probable que les femmes du xvi^e siècle aient, *en général*, soupiré contre l'injustice du sort qui les privait de connaître ce « grand amour » que nous croyons indispensable à la vie. Les documents nous manqueront sans doute toujours pour décider cette grave question. Ceux qui nous sont parvenus font présumer plutôt une sorte d'atonie sentimentale de l'ensemble de la population qui contraste avec les faits divers mouvementés que l'histoire a retenus sur cette époque. On est amené à en conclure une fois de plus que l'histoire des peuples n'est pas toujours l'histoire des grands. En ce qui concerne

l'histoire des femmes, en particulier, on peut se demander si les gracieuses agitées qui cherchèrent à persuader les hommes qu'il était indispensable qu'elles eussent des amants ne constituaient pas une minorité : l'éclat de cette minorité et l'influence qu'elle a eue lui confèrent une indiscutable importance, mais il se pourrait bien que ce ne soit, à cette date, qu'un mouvement de pionniers.

C'est par autre chose que l'histoire des femmes du xvi^e siècle est propre à inspirer de la mélancolie. Beaucoup d'entre elles avaient une ambition plus humble encore que de « faire leur salut ». Elles ne demandaient tout simplement qu'à *vivre*, c'est-à-dire de ne pas mourir de leur dur métier de femelle. L'effroyable mortalité infantile que les parents supportaient, du reste, avec une certaine placidité, l'obstination que les hommes mettaient à assurer leur descendance en spéculant sur les chances du nombre, rendaient le métier de mère aussi hasardeux que celui de guerrier. Beaucoup de ces obéissantes et braves jeunes femelles dont la vie conjugale commençait si tôt mouraient prématurément après d'incessantes et harassantes maternités. Plus qu'à toutes les plaintes des femmes sur leur infériorité et leur esclavage, je suis sensible à cette phrase tranquille et effrayante d'Alice Thornton, fille de bonne famille dont la sœur venait de mourir à trente-deux ans lors de sa seizième maternité : « Bien qu'elle eût épousé un bon parti, elle ne connut jamais beaucoup de joies et je sais qu'elle accueillit son dernier changement d'état avec beaucoup de satisfaction ²⁹. » Cette oraison funèbre me fait plus de peine que les plaidoyers les plus éloquents sur l'injustice dont les femmes sont victimes. Et cependant la nature est si forte en nous que les filles n'en accueilleraient pas moins avec bonne grâce les joies du mariage. Elles faisaient fête en braves petites femelles à tout ce que la vie apporte, la douceur infinie et aussi les risques de ce qu'était alors la « condition féminine ». C'est plus important que le « grand amour » dont nous nous barbouillons.

ITALIENNES DE LA RENAISSANCE

Si l'esprit nouveau introduisit peu de changements dans les coutumes de la plupart, il permit, en revanche, aux femmes du monde de faire une très brillante « rentrée » et d'assurer définitivement leur prestige dans la vie sociale. L'instrument de leur règne fut précisément la découverte de ce paradis de la liberté et du bonheur que Rabelais avait nommé l'abbaye de Thélème et que le siècle de la Renaissance voyait s'élever comme une promesse pour tous ceux que désignaient leur culture et leurs dispositions naturelles. Ce siècle de gentilshommes crut à une noblesse instinctive du bel animal humain :

cette noblesse instinctive, c'est dans le courage et l'amour qu'elle se réalise électivement. L'amour pur, désintéressé, l'amour qui exalte, n'est pas défendu, il est, au contraire, l'achèvement et la gloire. Il est l'école qui permet d'être soi-même, il éclaire tout, il aide à découvrir la beauté du monde, il permet seul de la goûter entièrement : grâce à lui, les beaux produits sélectionnés dans les haras de la culture participent par leur vie et par leur glorieuse course libre à l'universelle symphonie. Pour les idéalistes platoniciens du xvi^e siècle, Marcile Ficin, Plotinien, le jeune cardinal Bembo, l'amour fut divinisé, il fut éminemment pur, il devint un rayon de l'Esprit-Saint. Être touché de cet amour tout immatériel, tout angélique, fut une introduction à la métaphysique. A la vérité, on ne pouvait rien comprendre à la grâce de la vie, à la beauté de l'univers et même à la grandeur de Dieu, si l'on n'avait pas été visité par cette inspiration, si l'on n'avait pas rencontré ce « grand amour » qui nous ouvre les portes de l'idéal, de l'intelligence, du sentiment.

L' « AMOUR PLATONIQUE »

Le platonisme prit naissance dans les petites cours princières d'Italie au plus beau moment de leur fortune. Et il ressemble d'abord à l'amour courtois. Il était clair que beaucoup de jeunes femmes, mariées sans avoir été consultées, à quelque homme de cheval, fort buveur, fort chasseur, grand trousseur de servantes, n'envisageaient pas sans amertume les longues steppes de la résignation chrétienne. Elles firent une fois de plus le grand rêve féminin, si touchant et gracieux, d'une amitié un peu tendre qui animerait la vie sans blesser le devoir et l'honneur. Elles le firent d'autant plus volontiers qu'elles étaient entourées de clercs fins et savants, qui leur contaient les *Mille et une nuits* de cette antiquité qui parle si librement de l'amour, et qu'on ornait soigneusement leur propre esprit, sous prétexte de culture, de tous les souvenirs qui pouvaient les faire soupirer. Le platonisme consista très vite à soutenir que les femmes étaient des êtres d'une parfaite noblesse naturelle (ce que n'avait jamais dit Platon), qu'elles avaient le privilège des sentiments les plus délicats et les plus désintéressés (ce qui est parfaitement vrai, mais aussi introuvable dans les œuvres du maître) et qu'il y avait en elles un instinct particulier de la chasteté et du respect de soi-même (autre vérité aussi peu platonicienne) qui faisait de leurs rêveries sentimentales des espèces de couleurs sans danger. Balthasar Castiglione, le célèbre auteur du *Courtisan*, qu'on écoutait comme un oracle en fait de bonnes manières et de haute tenue morale, Lodovico Dolce, moins grand seigneur, mais pédagogue considéré, établirent comme un dogme cette perfec-

tion et vertu féminine. Boccace avait tracé la voie cinquante ans plus tôt avec son recueil latin des *Femmes Illustres* (*De Claris mulieribus*) qui avait eu de nombreux imitateurs. Les féministes français, Christine de Pisan, Alain Chartier, avaient trouvé un écho en Italie.

Castiglione et Dolce dépassèrent ces considérations purement commémoratives. Ils instituèrent des martyrs. Dolce avait découvert une jeune fille de Capoue qui pour échapper à un escadron de Gascons s'était jetée dans une rivière. Il rendit si célèbre cette victime de la cavalerie qu'on parla d'elle pendant tout le siècle. Castiglione, en récompense, découvrit à Mantoue une paysanne qui s'était noyée dans le Pô par désespoir d'un outrage qu'elle avait subi. Castiglione étant le favori de la duchesse, l'évêque de Mantoue parla d'élever une statue à sa protégée. Les Romains ne voulurent pas être en défaut. Ils eurent une femme de marchand qui, attirée dans les catacombes par le stratagème d'une soubrette, s'était fait étrangler plutôt que de succomber dans ce guet-apens. Ils couronnèrent de lauriers le corps de leur marchande et le suivirent en procession. Il fut bien établi que les hommes étaient des brutes et que les femmes étaient des anges qui représentaient sur la terre la beauté, la douceur et la chasteté. Mais les hommes étaient perfectibles, c'était le point important. Et les femmes consentaient à les soutenir sur la route de la perfection.

Il restait à illustrer cette théorie par des conversions exemplaires, entreprise plus difficile que l'exploitation des faits divers. On eut le bonheur d'en trouver. Michel-Ange fournit la plus illustre d'entre elles. Il s'éprit à cinquante et un ans de la belle Vittoria Colonna, marquise de Pescaïre, qui en avait trente-six et réussit l'exemplaire le plus parfait de l'amour platonique, s'il est vrai qu'il ne la vit, comme on le prétend, que douze ans plus tard. Il l'aima pendant vingt ans. Il écrivit pour elle des sonnets où il lui expliquait qu'ils n'étaient que deux parties de la même âme qui rejoignaient le ciel d'un même mouvement sensible à tous deux. Il avait soixante et onze ans lorsqu'elle mourut et il ne se consola jamais de cette mort.

Ce grand exemple resta un peu isolé. Des platoniciennes audacieuses prirent des risques pour l'édification du prochain. Firenzuela raconte qu'une Costanza Amavetta, jolie dévote, rencontra à Florence un Celio qui lui parut être l'homme dont elle avait toujours rêvé. Elle était mariée à un négociant qui ne lisait guère Platon. Elle se mit en ménage avec son Celio dans la plus parfaite chasteté, puis ils allèrent en vacances avec deux autres couples platoniques dans les campagnes des environs. On tint sous les arbres une très jolie cour d'amour où les dames expliquèrent qu'elles considéraient comme purement ménagère la partie de leur vie qu'elles devaient passer avec leur mari et qu'au contraire il fallait regarder comme

un épanouissement et une révélation du paradis la divine irradiation dont elles bénéficiaient lorsqu'elles étaient auprès de quelque Celio. Le docte Firenzuela approuve vivement³⁰. Castiglione cite avec éloge deux parfaits platoniciens qui vécurent ainsi pendant six mois dans une irréprochable intimité³¹. Renouvelant le zèle des premiers chrétiens, des religieux de Milan crurent que leur continence triompherait d'une semblable cohabitation avec de saintes filles : mais l'archevêque de Milan fut aussi obtus que les évêques du premier siècle et renvoya tout le monde au couvent³². Une fille gênoise, Thomassine Spinola, imposait un mariage blanc à son mari en l'honneur du roi Louis XII, qu'elle n'avait jamais vu et qui était petit, hydrocéphale et contrefait. Elle afficha une grande passion pour ce vainqueur et, le bruit de sa mort ayant couru, elle se mit au lit aussitôt. La nouvelle se répandit qu'elle était morte de désespoir, ce qui n'était pas vrai, mais lui fit beaucoup d'honneur.

Des discussions s'élevèrent sur l'amour pur : il fut prouvé qu'il était le plus noble des sentiments, le seul naturellement qu'une femme pût tolérer *. Des femmes élégantes eurent plusieurs « amants purs ». On voyait ainsi l'extrême raffinement de leur cœur. Elles s'habillaient de robes bleu de ciel pour signaler leur vocation à des sentiments exclusivement célestes. Les robes fendues sur le côté furent taxées d'impudicité, les vastes manches tombant jusqu'aux pieds qui avaient défié les siècles furent condamnées par une intransigeante modestie : on eut des manches strictes, les seins disparurent, les gorges se voilèrent, un pape mit des culottes aux anges du *Jugement dernier*. Les formes gracieuses devinrent obligatoires, la mode fut aux cheveux blonds timides, au regard virginal, à la peau blanche et douce, au maintien discret, à la fragilité. Il ne fut pas mal non plus d'avoir un petit défaut touchant, un très léger bégaiement, une bouche minuscule, une moue un peu enfantine.

* Un bon exemple d'amour platonique est décrit dans la X^e nouvelle de l'*Heptaméron*. Amadour, jeune chevalier de dix-neuf ans, devient amoureux de Florinde, douze ans, fille d'une grande famille. Des obstacles existent, mais il pourrait demander sa main : seulement il n'y aurait pas « amour pur ». Il épouse donc, par amour pour Florinde, son amie et confidente, et ils vivent tous les trois en parfaite union, l'amie bénéficiant de l'amour « bestial » réservé à l'affection conjugale et Florinde de l'« amour pur », situation qui lui cause une parfaite satisfaction. Au cours d'une des campagnes d'Amadour, qui varie les occupations en se couvrant de gloire sur des théâtres d'opérations extérieurs, Florinde est mariée à un duc, incident que tout le monde regarde avec indifférence. L'« amour pur » n'en continue pas moins selon ses propres lois. Mais alors, l'amie et confidente meurt accidentellement. Amadour n'a plus de raisons de partager la vie du ménage ducal. Au moment de prendre congé, il supplie Florinde de venir lui dire adieu la nuit dans sa chambre, ce qu'elle fait en demandant la permission de son mari, parfait galant homme qui sait ce que c'est que l'« amour pur ». Amadour a un instant de faiblesse et supplie. Il brise ainsi l'image de l'amour pur » qui les soutenait tous les deux. Elle appelle et le congédie. Une suprême tentative n'a pas de meilleur résultat. Amadour ira se faire tuer dans une grande bataille et Florinde entrera au couvent.

L'Église regardait avec bienveillance ces grandes dames dont la tenue parfaite était une réponse aux imprécations des luthériens. Le Concile de Trente avait entrepris de faire souffler un grand vent de chasteté. Paul IV Caraffa, qu'on appela le pape « culottier » à cause de son entreprise sur les anges, était un pape dur et ascétique qui voulait faire oublier les Borgia : il répandit très largement l'usage de la Sainte Inquisition, initiative qui donne toute sa signification à la disparition du décolleté.

Il y avait, toutefois, un peu trop de vitalité dans l'Italie de la Renaissance pour que la domestication des hommes fut parfaite. La grande offensive platonicienne imposa officiellement le triomphe de la femme et le règne du respect, mais les hommes firent *in petto* des réserves peu rassurantes.

On vit bien ce mélange de réactions contradictoires lors de l'arrivée des Français. Ceux-ci furent à la fois émerveillés et réticents. L'émerveillement l'emporta d'abord. Les capitaines qui accompagnaient Louis XII se crurent habillés comme des malotrus lorsqu'ils virent les seigneurs italiens. Ils se couvrirent du jour au lendemain d'aiguillettes, de plumes et de brocards. Les femmes leur parurent des déesses. Quand elles entraient au bal, elles étaient étincelantes, portant sur elles, rangées comme dans une vitrine, des fortunes prodigieuses en diamants et en bijoux. Le peuple dans la rue connaissait ces bijoux célèbres qui portaient des noms.

LE BONHEUR DE VIVRE

A Mantoue, Isabelle d'Este avait près d'elle Mantegna et Cristoforo qui dessinaient les décors des pièces qu'on jouait au palais. Raphaël et Vinci étaient des invités et le célèbre Balthasar Castiglione, arbitre du bon ton, était attaché à la personne de la duchesse. Les fêtes, la politesse de la cour, les robes d'Isabelle de Mantoue, tout était si parfait qu'Isabelle devint pour l'Europe entière la reine de l'élégance et l'oracle incontesté de toute perfection. Mais Ferrare, qui ressemblait, dit Lamartine, à « une colonie de la cour d'Auguste », Urbain où l'on causait amicalement, sans affectation et sans airs importants, dans le salon de la jeune duchesse, quand le duc était parti se coucher, brillaient d'un éclat presque aussi étonnant que Mantoue. Le ton était libre, amusant, familier, la causerie était vive, on ne s'encombrait pas d'étiquette. La cour d'Urbain fait déjà penser à l'Italie que connut Stendhal sous la Restauration. Partout, c'est le bonheur de vivre et une sorte de bonne grâce simple, presque campagnarde, qui enchante. La vie se passe en pique-niques, en chasses, en promenades, en improvisations un peu folles.

Béatrice d'Este, sœur d'Isabelle, mariée à quatorze ans à ce Ludovic le More, duc de Milan, qui appela les Français et termina sa vie dans les prisons d'Amboise, est une petite potelée blonde qui a les fantaisies d'une fille de seize ans. Elle se déguise en Turc, fait des farces à l'ambassadeur de son père, joue à la balle avec ses dames d'honneur dans la cour du palais, lance un cochon qu'on fait chasser au fou de la cour en lui faisant croire que c'est un sanglier. Elle s'amuse à faire porter un uniforme à ses demoiselles d'honneur et, avec leurs longues nattes emmaillottées, elles ressemblent à une assemblée de Chinois. Envoyée en ambassade à Venise, elle se moque d'un gros évêque que la chaleur fait souffrir et l'emmène visiter les boutiques où elle fait du *shopping* avec ravissement. Galeazzo de San Severino, le play-boy du temps, gendre de Ludovic le More, arrange avec les princesses des parties à la campagne. Il est à cheval à la portière du carrosse et il chante des chansons arrangées à trois voix avec les jeunes femmes qui sont à l'intérieur. Ensuite, on joue à la balle dans les prairies, on pêche la truite, on cherche des écrevisses dans les ruisseaux. Il faut dire que Bianca Sforza, la jeune femme de Galeazzo, avait à peine passé treize ans. On se croirait au pensionnat.

Béatrice d'Este, entourée des plus grands artistes de son temps, ne cite même pas leurs noms dans ses lettres : elle parle de ses robes et des dessins texans de ses corsages. On allait à la chasse au faucon dans des équipages splendides, toutes perles dehors. Cette manière charmante de chasser donnait un grand rôle aux femmes : c'était une sorte de promenade à cheval, pendant laquelle on chantait. Dans les chasses aux sangliers ou aux cerfs, on préparait des tentes pour les dames à l'endroit où l'on pensait que la bête s'abattrait. Cette vie si heureuse était parfois brève. Béatrice d'Este mourut en couches à vingt-deux ans, Bianca Sforza qui pêchait si gaïement les truites eut une mort aussi brutale à quatorze ans et le beau Galeazzo, après avoir été le modèle des jeunes étourdis de son temps, se fit tuer à Pavie en couvrant de son corps le roi François I^{er}. Les cardinaux et les princes avaient le poignard prompt et ne ménageaient pas le poison. Mais quelle bouffée de bonheur dégageaient ces vies si gaïes, si brillantes, si éloignées de la solennité et de l'hypocrisie ! Le triomphe des femmes était décidément une bien jolie représentation et on comprend que les seigneurs qui suivaient Louis XII en aient été grisés.

L'importation de ces agréables habitudes de vie supposaient qu'on reconnût à la femme une assez grande liberté et qu'on lui permît des initiatives. L'opinion ne fut pas unanime hors d'Italie à accepter ces nouveautés. En France, des dames influentes, qui n'étaient plus toutes jeunes, accueillirent fraîchement les gentillesses de l'amour platonique. La reine Anne de Bretagne n'admettait aucune distraction dans l'escouade de ses filles d'honneur et nous avons déjà dit qu'elle

regarda comme un incident grave le mariage secret de deux d'entre elles. Elle fit écrire par son aumônier Antoine du Four les vies de quatre-vingt-onze femmes pieuses qui furent opposées victorieusement à la frivolité ultramontaine. Louise de Savoie, autre matrone, en dépit de quelques déclarations gaillardes, restait très attachée à la prudence traditionnelle. En somme, beaucoup de femmes pensaient, comme la digne baronne de La Tour-Landry, que l'amourette, le flirt, et toute autre forme inoffensive d'*amitié*, étaient à proscrire sans réserve. En Espagne, Vivès, précepteur des filles d'Isabelle la Catholique, bien que très ouvert à l'esprit de la Renaissance italienne, est un directeur presque aussi sévère. Il interdit la lecture des romans, met à l'index un certain nombre de danses et recommande pour les filles une éducation virile et audacieuse, mais qui ne laisse aucune place aux badinages de l'amour platonique. Elles rêvent toutes, disait Guevara, de Zénobie reine de Palmyre. Vivès transporta son école d'énergie en Angleterre, lorsqu'il y accompagna Catherine d'Aragon : il n'y eut pas moins d'influence qu'en Espagne et les manières italiennes rencontrèrent là aussi une certaine défiance ³³.

L'amour platonique eut pourtant en France un avocat éminent qui fut Marguerite de Navarre, la sœur chérie du roi François I^{er}. Mais on se moquait un peu d'elle et on ne la croyait qu'à demi lorsqu'elle assurait que toutes les femmes étaient sublimes. Le triomphe de la femme et la promotion de l'amour au grade de sentiment héroïque restèrent, en somme, une spécialité italienne. Dans les autres pays, on se borna à admettre qu'il fallait s'adresser aux femmes avec une certaine politesse et quelques ménagements, idée neuve, qui n'était pas acceptée sans débats. C'était ce que la plupart retenaient surtout de leur promotion au grade angélique.

Le reste du catéchisme féministe n'apporta à la vie mondaine que des changements mineurs. Les modes italiennes imposèrent des chevelures compliquées mêlées de bijoux, des fronts intellectuels qu'on agrandissait par un usage discret du rasoir, des caparaçons de drap d'or, soutenus par un busc et une charpente de baleines, qu'on ne pouvait passer qu'avec l'assistance d'un couturier et de plusieurs femmes de chambre. Cette armature décorative était heureusement compensée par un large usage du décolleté. On mangea moins et mieux. On emprunta à l'Italie l'habitude du dessert et des petits plats relevés : on mit sur la table des brochettes d'oiseaux. Les femmes élégantes établirent que l'appétit était une chose dégoûtante. Elles eurent une ambition qui témoigne de l'ampleur de leurs entreprises. Elles inventèrent des tables d'hommes qu'une femme présidait seule, comme une reine. Elles ne réussirent pas toutefois à imposer cette marque extérieure de despotisme. En revanche, elles exigèrent des hommes un ton doux, des manières polies, une voix calme, le port

de la barbe qui émut une querelle, les brutes étant rasées et les platoniciens velus; enfin, elles les accoutumèrent à s'adresser avec déférence à leurs caniches qu'elles bourraient de sucreries.

LA COUR DES VALOIS

Leur conquête la plus précieuse fut la conversation. La nonchalance et la bonne grâce de la cour d'Urbain restèrent un modèle inégalé : il y fallait les jardins italiens, les jets d'eau, les soirs tièdes, les collations sous les arbres. Mais le style français fut un mélange original de liberté, d'à propos, de rire, il admettait les mots salés, les anecdotes lestes, tout un héritage sain et musclé du *xv^e* siècle, qu'on sentait comme chez un cheval de race sous le poil luisant des belles manières. Les femmes sortirent de leur rôle passif. Elles devinrent des arbitres et des partenaires du nouveau jeu et aussi des régisseurs indispensables. Il fut entendu que les femmes *devaient* recevoir. On en eut la preuve par le ridicule dans lequel tombèrent d'excellentes femmes de Poitiers qui se croyaient encore au temps de Louis XII. Des magistrats du Parlement de Paris avaient été exilés à Poitiers. Ils demandèrent à être reçus. Les bonnes dames leur répondirent avec grandes excuses que cela ne se faisait pas en Poitou : « Nous n'avons pas à Poitiers tel usage ³⁴. » Et les Parisiennes se moquèrent d'elles en leur envoyant une supplique en faveur de leurs maris. Cette entrée en scène des femmes dans la vie mondaine et plus encore le rôle de direction qui leur fut spontanément confié fut le gage le plus clair et le plus important de leur ascension.

Des événements favorisèrent cette réussite. François I^{er} aimait les femmes, il voulut que le Louvre fût gai et animé. On parlait avec impertinence de la « poussinière » du roi, mot pimpant qui n'avait pas d'autre sens que notre vilaine expression de « poulailleur ». C'était une nouveauté, car Louis XII s'embarrassait peu de vie mondaine et l'on avait même vu des professionnelles de basse mine accompagner la cour à Blois pour des nécessités. Henri II établit une règle. Il fixa les heures où le roi tiendrait salon dans les appartements de la reine, publia la liste des dames qui seraient admises, il décida qu'il y aurait bal deux soirs par semaine. Il institua également des règlements minutieux pour son lever, ses repas, son coucher, pour le droit d'*entrée* à son appartement lorsqu'il se rendait à la messe : Louis XIV ne fera rien d'autre que reprendre cette étiquette. C'est à partir de ce moment qu'il y eut une vie de cour. La principale animatrice en fut Catherine de Médicis. Elle était fastueuse, richissime plus que ne fut aucune reine de France, elle apportait les traditions et le savoir-faire d'Italie. Ses toilettes merveilleuses, l'éclat de ses réceptions, son

extrême bonne grâce, car elle était une maîtresse de maison incomparable, donnèrent ce ton spécial aux Valois, plus enjoué, plus aisé, plus domestique que le cérémonial compassé de Versailles.

Cette grâce, cette richesse, cette atmosphère toute nouvelle, cette entrée en scène des femmes, leur présence, leurs tours, leur ramage, l'ardeur des hommes à leur plaire, laissèrent, comme on le sait, un long souvenir. A la veille de la Révolution française, on entendait encore évoquer avec nostalgie les manières de « la cour des Valois ». Et M^{me} de La Fayette, en avait gardé, elle aussi, la mémoire, lorsqu'elle rappelait aux contemporains de Louis XIV, dans son gazouillis noble et désuet, cette brillante farandole mondaine dont la cavalcade s'était déployée en fêtes et en tournois sur le bruit de fond des guerres de religion. « Jamais cour n'a eu tant de belles personnes et d'hommes admirablement bien faits... C'étaient tous les jours des parties de chasse et de paume, des ballets, des courses de bagues ou de semblables divertissements... Ceux que je vais nommer étaient, en des manières différentes, l'ornement et l'admiration de leur siècle. » Les neiges et les rires d'antan...

FEMMES SAVANTES ET PREMIERS SALONS

C'est également à cette époque qu'on vit paraître les premiers salons et les premières femmes qui se firent remarquer par leur science ou par leur curiosité pour les discussions et les belles lettres.

La mode venait d'Italie, comme l'amour platonique. A Mantoue, les Français avaient vu avec étonnement des poètes dans l'entourage de la fastueuse Isabelle. Ils écrivaient pour elle des pièces imitées de Plaute et l'on pouvait voir au palais de la princesse une chose aussi étonnante qu'un théâtre. On imita bientôt à Paris ces distractions nouvelles. Aux promenades, aux parties de campagne, on joignit des pièces de circonstance où les femmes elles-mêmes jouaient un rôle. Ce fut d'abord chez Jean de Morel, qui était maître d'hôtel du roi Henri II. Il y avait dans la maison trois filles charmantes dont l'une faisait des vers et que les poètes louaient en latin, ce qui n'était peut-être pas indispensable. Plus tard, sous le règne de Charles IX, l'hôtel de Dampierre fut aussi célèbre et aussi brillant qu'au siècle suivant l'hôtel de Rambouillet. La maîtresse de maison était la maréchale de Retz qui passait pour la plus jolie femme de l'époque. Un trait marque ce qu'il y a encore d'un peu emprunté et naïf dans les distractions du temps : elle faisait des discours en latin que ses invités admiraient. C'était le même mélange de gens du monde et d'écrivains qu'on vit plus tard chez la marquise de Rambouillet. Les mêmes jeux aussi : il y avait neuf nymphes ou muses de l'endroit et l'on

prodiguait les poésies de circonstance. Bien que l'amour platonique fût la religion officielle du lieu, on y trouvait de fort jolies femmes dont quelques-unes menaient les choses rondement.

La province ne tarda pas à imiter ces jeux d'esprit et même les dames de Poitiers. Dès le temps de Marguerite de Navarre, le monastère de Saint-Honorat, près de Tarascon, avait été illustré par une docte abbesse, sœur Scholastique, résurrection un peu anachronique des grandes abesses d'Outre-Rhin au ^{xiii}^e siècle. On venait la voir de fort loin, des étrangers lui écrivaient des lettres, elle fut visitée par la reine de Navarre et fut la correspondante de François I^{er}. On l'appelait Sapho. A Poitiers, à la fin du siècle, Madeleine Neveu, dame des Roches et sa fille Catherine, tenaient aussi « bureau d'esprit ». On était loin du temps des portes closes. Mais avec une nuance assez provinciale : dans la « salle basse » du rez-de-chaussée (on ne disait pas encore le « salon »), on recevait surtout des hommes. Les femmes étaient peu nombreuses, soit réserve, soit ignorance. L'assistance était surtout de robins et de gens en office et l'endroit sent la précieuse : on portait des surnoms à l'antique, ou débattait en ordre des « questions » et il y eut un beau tournoi poétique à propos d'une puce qui s'était trouvée sur le sein de la maîtresse de maison, sujet inquiétant pour l'hygiène.

Mais c'était Lyon qui était à l'avant-garde du progrès. Les femmes y régnerent encore plus qu'ailleurs et se mirent en tête d'en faire « la Florence française ». Elles firent de Lyon en tout cas la capitale du féminisme. Et elles réussirent à prouver en même temps que la royauté des femmes pouvait devenir un peu inquiétante. Ce ne fut pas seulement un « bureau d'esprit » comme à Poitiers. Les femmes tinrent résolument le haut du pavé et débitèrent la science et la poésie à guichet ouvert. Elles étaient en force *. Les maris et amis étaient réduits à la discrétion et faisaient cercle. Louise Labé, blonde, éblouissante, adorée, écuyère vigoureuse, portant volontiers habit d'homme, courant les jolies filles, assurait un commandement pittoresque. Elle avait assisté au siège de Perpignan sous le nom de capitaine Louis, après quoi elle s'était mariée bien sagement à un marchand nommé Perrin. On l'appelait Sapho, elle aussi, comme l'abbesse du début du siècle, mais les contemporains y mettaient des sous-entendus. Cette blonde amazone dépassait bravement le platonisme. Elle croyait à l'amour avec cinq majuscules et ne pensait pas qu'on pût songer à autre chose dans la vie.

* Les principales participantes du groupe poétique de Lyon étaient : Clémence de Bourges, Pernette du Guillet, Marguerite du Bourg et ses filles, Claudine et Sibylle Scève, sœurs du poète, Louise Labé qui menaient le cœur et Jeanne Gaillarde, Jeanne Flore, Jeanne Cresté, Jacqueline Stuart, Marie de Pierre-Vive qui se contentaient des seconds rôles.

Le groupe de Lyon avait été au-delà des jeux d'esprit habituels. On faisait des vers, qu'on ne réservait pas aux amis du cénacle, mais qu'on publiait. Ceux de Pernette du Guillet furent imprimés après sa mort, mais l'intrépide Louise Labé affronta le public sans façons. Ce fut toutefois la limite extrême atteinte par la grande offensive des femmes. En général, la manie de se produire se limita à des cercles restreints. Les femmes écrivains restèrent une exception.

L'ignorance dans laquelle on tenait les filles était encore maintenue dans la plupart des familles. D'autres familles au contraire, quelquefois illustres, mais aussi, dans certains cas, bourgeoises, voulurent pour leurs filles une éducation qui les mettait sur le même plan que les hommes instruits de leur temps. En Espagne, on apprend le latin aux filles dès la sortie de l'enfance, elles ont presque tout de suite un précepteur et à treize ans doivent être capables de tenir leur rang dans le monde et de se marier. Le redoutable Vivès qui n'aimait pas les romans avait imposé ce programme aux filles d'Isabelle la Catholique. Il ne sévit pas moins lorsqu'on l'eût exporté en Angleterre. Jane Grey, qui fut une reine éphémère, lisait Platon en grec à treize ans; au même âge, Marie Stuart prononçait en public son premier discours latin; à quatorze ans, on faisait traduire à Elisabeth un livre de Marguerite de France. Ce ne sont pas là spécialités de princes. Une petite Normande de quatorze ans, rapporte *La Louange du mariage*, dans son village de Normandie chantait *Ténèbres* en latin et en savait aussi long que le clerc ³⁵. Olympia Morata, Italienne de treize ans, est célèbre par les discours latins et grecs qu'elle composa à cet âge. On lui confia plus tard les filles de Renée de France : elle leur fit jouer à quinze ans une comédie de Térence qu'elles dirent dans le texte, devant le Pape ³⁶. En Italie, Dolce, pédagogue à la mode, moins frénétique que Vivès, voulait que les filles fussent librement élevées, sans qu'elles deviennent des puits de science : il leur faisait lire pour tant les auteurs latins dans leur langue originelle, et couramment. Cela paraissait un minimum dans ce pays où l'élégant Bembo, ornement des cours princières, écrivait tranquillement : « Une petite fille doit savoir le latin, cela met le comble à ses charmes ³⁷. » L'Allemagne seule, et Venise, ville orientale où les filles étaient cloîtrées, échappèrent à la contagion.

Aussi toutes les jolies femmes sont-elles un peu atteintes de la manie d'être savantes. Chaque pays a ses vedettes. Les Italiennes ont Félicie della Rovere, une Trivulce, les trois filles du comte Matteo Mosca Boïardo, qui tiennent tête à d'excellents savants, Honorata Pecci de Sienne que Firenzuola nous décrit complaisamment dans sa haute voltige philosophique, sans compter cette Olympia Morata déjà nommée, orgueil de la péninsule tout autant que Pic de la Mirandole. Des femmes de très grandes familles comme Vittoria

Colonna ou Veronica Gambara évitent ces prouesses de professionnelles. Mais elles sont poètes, on le sait, on colporte leurs vers, on cite leurs opinions, leurs mots, leurs discussions. Leur public ne compte que des princes et de fameux capitaines, mais c'est un public malgré tout. Cela ne les empêche pas, et les plus huppées, d'avoir des mots de précieuses bien comiques. Vittoria Colonna elle-même répond à un théologien qui écrivait en vers : « J'ai vu dans vos madrigaux la force de la vérité. » C'est un mot d'Armande à Trissotin.

On vit mieux. Les femmes imaginèrent de jouer aux princes de l'Église. Quelques-unes eurent la belle idée de se réunir en dicastère, en la forme prévue pour les procès de canonisation. Il s'agissait de béatifier l'aimable Jeanne d'Aragon, en raison de sa bonne grâce et de sa patience conjugale, lesquelles furent promues vertus héroïques. Personne ne trouvait ces initiatives ridicules. Mais on n'allait pas jusqu'à la publication. Il y eut une seule femme de lettres en Italie et c'était une célèbre courtisane de Rome, Tullia d'Aragona. Elle était, bien entendu, une avocate résolue de l'amour platonique.

Les Françaises étaient moins savantes, mais plus attirées par la gloire littéraire. Plusieurs princesses écrivent en vers : la belle Chateaubriand aimée de François I^{er}, la régente Marguerite d'Autriche, mère de Charles-Quint, Suzanne de Bourbon, Diane de Poitiers elle-même³⁸. Ces poèmes n'étaient souvent qu'une galanterie épistolaire, un ornement aimable de la correspondance : un ambassadeur termine ses dépêches à Marguerite d'Autriche par une épître et elle répond de la même manière à ses hauts fonctionnaires³⁹. On se félicite, on demande, on remercie en vers. Mais on tâte aussi du plus solennel. L'Académie de Valois fit naître des tentations. Elle avait été fondée en 1569 par Charles IX, Henri III s'en était déclaré le protecteur. Elle réunissait des poètes et des grands seigneurs, mais elle admettait aussi des « académiciennes ». La célèbre maréchale de Retz et son amie Mme de Lignerolles ne surent pas résister autant qu'il aurait fallu. Nous savons par Agrippa d'Aubigné qu'elles assistaient aux séances et qu'elles y prirent la parole au moins une fois dans un débat public où elles s'opposèrent. Il semble qu'il y avait d'autres princesses et femmes de la cour parmi les auditeurs⁴⁰.

Ces jeux étaient dangereux, mais on trouvera ces exhibitions discrètes si l'on songe à l'exemple qui était donné dans le même temps par l'Espagne du « Siècle d'Or ». Héritières de la tradition arabe, les plus grandes dames y étaient versées dans toutes les sciences. La marquise de Monteaudo, doña Maria Pacheco de Mendoza, Isabelle de Cordoue, ajoutaient l'hébreu au latin et au grec et pouvaient tenir tête à des rabbins; Beatrix de Galindo enseigna le latin à la reine; Isabelle de Roseres prêcha dans la cathédrale de Tolède et fit le voyage de Rome pour convertir les Juifs et commenter Jean Scott devant un

parterre de cardinaux; Loysa Sygea, polyglotte, lisait le syriaque en plus de l'hébreu et était écoutée avec respect par les meilleurs théologiens; on dit que deux mille femmes furent enregistrées à cette époque comme « professeurs » de rhétorique aux universités de Salamanque et d'Alcala.

Cette robuste politique d'annexion n'était pas du goût de tout le monde. Les protestations furent faibles en Italie et en Espagne. Elles furent plus perceptibles en France et vigoureuses en Allemagne. On sent déjà très bien l'opposition dans l'*Heptaméron*. Elle est représentée par les maris qui ont sur les femmes des opinions d'officiers de cavalerie. Ils rient beaucoup des subtils problèmes de sentiment soulevés par elles, se moquent sans détour des souffrances de l'amour platonique et ne manquent pas une occasion de rappeler Alexandre et le nœud gordien. Les femmes de la vieille génération n'étaient pas éloignées de penser comme eux. Louise de Savoie avec son tranquille bon sens déconcerte les enthousiastes. Elle fait son salut paisiblement dans son coin, et elle n'a jamais cru un instant qu'on pouvait vivre d'amour et d'eau claire. Rabelais ne dira pas autre chose dans une langue plus colorée. Il range les grands rêveurs du sentiment parmi ces alchimistes de l'imagination qu'il appelle les « abstrauteurs de quintessence ». Joignez la tradition populaire qui juge rondement en ces matières. Un ouvrier de Bourges fait un procès à ses voisins qui font trop souvent allusion à l'autorité de sa femme : il se regarde comme injurié. L'union se fait entre tous les partis dans cette contre-offensive, même avec les Réformés. Agrippa d'Aubigné renvoie brutalement les femmes à leur foyer par un mot souvent cité : « Quand le rossignol a des petits, il ne chante plus. »

Le succès de *La Nef des fous* de Sébastien Brandt prouva que les maximes du passé n'étaient pas abolies. Son livre, paru en 1494, avait eu dix-sept rééditions successives en 1520, il avait été traduit, copié, imité, travesti, et n'eut pas moins de succès et d'influence que le *Pantagruel*. Or, le vieux et solide paysan souabe se dresse en pied dans le livre de Brandt, ricanant d'un bon rire robuste sur toutes les singeries des jolis cœurs d'outre-mont. Et ces singeries ne sont pas seulement celles des nouveaux docteurs ou les grâces et barbes parfumées de Castiglione et de Bembo. C'est aussi toute la vie allemande, gaie et paysanne, et la femme allemande, bonne paroissienne, bonne ménagère, tendre et sérieuse, que le pamphlétaire défend, comme un autre style de vie, contre les nouveautés de l'inquiétante Italie. Cette voix du x^v^e siècle, qui vient menacer la femme au cœur de son triomphe, fait tomber sur les cours d'amour un arrêt sommaire et rustique : quand on vous joue une sérénade, répondez en jetant un seau d'eau.

Cette opinion ne fut pas reçue partout dans sa rigueur. Montaigne, plus modéré, nous laisse entrevoir ce que pouvait être à la fin du siècle l'opinion moyenne. Fort poliment il renvoie, lui aussi, la femme à la direction de sa maison. Quant aux brillantes choryphées des salons et des académies, il leur réserve des conseils bienveillants, mais qui sont malgré tout d'un gentilhomme campagnard. « Quand je les voy attachées à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique et semblable drogueries si vaines et inutiles à leur besoin, j'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent le facent pour avoir loy de les régender soubz ce titre... Que leur faut-il que vivre ayarées et honnorées? Elles n'ont et ne savent que trop pour cela. Il ne faut qu'esveiller un peu et rechauffer les facultez qui sont en elles. » Ce n'est pas tout à fait le seau d'eau de Sébastien Brandt. On éconduit plutôt par une douce persuasion : mais cela ne fait pas grande différence au fond.

Ainsi se retrouve au xvi^e siècle, mais sous une forme adoucie, tolérante, l'opposition qui avait séparé au xiv^e ou au xv^e siècle les adorateurs « inconditionnels » de la femme et ses contempteurs intransigeants. Mais, le ton de la discussion a changé, les positions sont moins absolues, et c'est à cela, peut-être, qu'on mesure le plus facilement combien la situation des femmes a changé.

Leurs adorateurs ne font plus d'elle une idole dont le service exige le sacrifice et la servilité totale. Leurs adversaires ne la désignent plus comme la source de tout mal et de toute félonie. Ceux qui l'admirent lui proposent sous le nom d'amour platonique une *amitié* dont la nouveauté essentielle réside en somme dans l'égalité. On ne sera plus à ses pieds, le front dans la poussière, mais on parlera des choses qu'on aime, du bonheur, des poètes, de l'amour, avec une partenaire qui sait, et parfois très bien, tenir sa partie. On lui *fera la cour*, en un mot. Et les adversaires se méfient des docteurs en jupons et de ces cervelles un peu légères mêlées à des jeux qui leur paraissent jeux d'hommes : on ne les maudit pas pour cela, mais on commence à leur dire que cela relève du ridicule. Finalement, les hommes et les femmes ne sont plus séparés, comme autrefois, tantôt par le mépris de l'homme qui « se bat et conseille », tantôt par l'idolâtrie, autre barrière. Ce qui disparaît, en somme, c'est une certaine forme de la séparation des sexes qui avait caractérisé le moyen âge : évolution dont on ne doit pas oublier qu'elle avait commencé dès le xv^e siècle, comme en témoigne la vie heureuse de notre châtelaine de Sérifontaine. Les femmes, en tout cas, saluèrent avec joie la fin de leur exil. La cour des Valois, la grâce et le bonheur des cours d'Italie, sont dans l'art de vivre la naissance d'une école nouvelle : c'est la fin de la captivité de Babylone.

XIV

Les femmes de la Renaissance et de l'Europe baroque

LES FEMMES EN FRANCE AU XVI^e SIÈCLE

La cour des Valois, objet d'une si durable légende, n'avait pas adopté sans les nuancer les idées nouvelles nées en Italie. Par exemple, les collets montés et la ligne diaphane qui réconfortaient le sévère Paul IV, furent promptement laissés de côté. On revint aux seins de si bon cœur que la peinture nous a laissé plusieurs témoignages de poitrines ravissantes présentées avec une complaisance sans restriction. Les écrivains n'acceptèrent pas de se laisser ainsi dépasser. Ils composèrent de leur côté des « blasons » qui donnaient sur le corps de leur idole tous les renseignements qu'un curieux pouvait désirer. Les mœurs restaient libres et gaillardes, en dépit des fêtes et de la galanterie.

La pudeur elle-même avait des éclipses. Aux bonnes plaisanteries du xv^e siècle, qui ne cessaient pas d'avoir cours, on ajoutait des distractions inédites. Les prédicateurs se plaignent beaucoup des bains. Il ne s'agit pas seulement des bains publics qu'on appelait les « étuves », dont la mauvaise réputation n'était plus à faire depuis le siècle précédent : on savait que c'étaient dans les grandes villes des lieux de scandale et de promiscuité, réservés de plus en plus aux gens du peuple, car les garde-robes privées et les cabinets consacrés à la toilette commencent à faire leur apparition, sur une non moindre recommandation que celle du Concile de Bâle¹. Mais les bains de ville d'eau devenaient un sujet d'inquiétude.

VILLES D'EAU ET VACANCES

Ils avaient eux aussi leur histoire, puisqu'il y a déjà dans *Flamenca* une ravissante anecdote qui prouve que les maris ne sauraient trop se méfier des installations sanitaires qu'on trouve en villégiature. Il

n'était plus besoin au xvi^e siècle des procédés ingénieux des fabliaux. Les femmes avaient acclimaté dans les villes de cure le génie du siècle pour les parties de campagne et les distractions de plein air. On se voyait librement, on organisait après le bain des réunions dans une prairie, où l'on faisait des rondes, où l'on chantait, où l'on jouait à la balle aux grelots. Les bons hôtels avaient, bien entendu, deux piscines séparées : toutefois les hommes étaient admis, en peignoir, dans la piscine des femmes, où règne une grande animation, car on rit, on cause, on fait encore des rondes. Dans les hôtels moins distingués, il y avait des piscines communes, d'autant plus pittoresques qu'on ne portait au bain qu'une chemisette de lin ou un très léger *slip*, également de lin *. Guarinoni, médecin tyrolien de la fin du siècle, nous apprend qu'on allait de son domicile à la piscine dans ce simple appareil, qui ne paraît pas avoir scandalisé ². Les bains avaient lieu matin et soir, ils étaient fort longs, quelques-uns duraient même six heures ³. On reprenait des forces par des collations continuelles. Les galants offraient parfois de très jolies fêtes d'où les maris et les frères étaient exclus : nous en avons un exemple pour Sienne, la réjouissance paraît avoir été assez vive. Guarinoni, esprit vertueux, parle de « choses abominables » et Brantôme lui-même, juge moins austère, est sévère pour les bains de Baden. Cela prouve surtout que le triomphe des femmes ne fut pas accompagné en tout lieu d'une vague de pudeur. Et d'autres particularités significatives montrent qu'en effet le triomphe féminin s'accommoda très bien d'une gaillardise des manières et des propos dont Henri IV est devenu le symbole, mais qui, en réalité, fleurit pendant tout le siècle précédent.

LES FEMMES DE BRANTÔME

Brantôme a rapporté dans ses *Dames galantes* un grand nombre de petits faits vrais qui sont des renseignements précieux sur le ton de la cour et la manière dont les femmes étaient traitées. Le livre n'est pas aussi poivré qu'on le dit : la langue de ce temps était franche et hardie. Il n'est pas sévère non plus pour les femmes : Brantôme, au contraire, respecte les « dames », les a beaucoup aimées et ne manque pas une occasion de les louer. Mais il a beaucoup vu et c'est ce reportage sur le siècle qui réserve quelques surprises.

D'abord Brantôme ne cache pas que les femmes de ce temps eurent beaucoup d'aventures. Les termes même qu'il emploie « servir », « serviteur », « ami », « amitié », vocabulaire usuel du temps, indi-

* Un tableau de Louis Cranach le Jeune, *La Fontaine de jouvence*, qui est au Musée Dahlem de Berlin, montre une piscine de femmes où les baigneuses sont nues : quelques hommes assistent au bain, ils sont peu nombreux et habillés.

quent assez l'influence de l'amour courtois et du platonisme, mais on voit aussi que cette mode de l'amitié en dehors du mariage a eu pour résultat, en beaucoup de cas, une sorte de reconnaissance officielle de l'adultère. François I^{er} veut que « les honnestes gentilshommes de sa cour ne fussent jamais sans des maîtresses ⁴ » : cela veut dire seulement qu'ils devaient être publiquement amoureux. Mais le roi ne semble pas avoir seulement encouragé les apparences, puisque, quelques lignes plus bas, on lit qu'il était curieux de détails sur « les combats amoureux » et qu'il se faisait raconter comment se conduisaient en cette occasion les femmes qu'il connaissait « quelles contenance et postures elles y tenoyent et de quelles paroles elles usoyent » : après quoi, ce technicien, ayant beaucoup ri, en « recommandait le secret et l'honneur ⁵ ».

En dépit de cette tolérance officielle, les maris ne se montraient pas toujours patients. La punition de l'adultère était devenue une affaire privée. La France avait refusé de reconnaître sur ce point les canons proclamés par le Concile de Trente et l'édit de Blois en 1579, retira aux tribunaux ecclésiastiques la juridiction qui leur avait été plus ou moins reconnue sur la vie privée et la transféra aux juges civils. Pratiquement, en l'absence d'une juridiction claire, c'était le mari qui se chargeait de tirer prompt et complète vengeance des coupables pris sur le fait, et, ensuite, des « lettres de rémission » du roi étaient obtenues sans difficulté au profit du mari outragé. Les *Dames galantes* commencent par le récit d'un certain nombre d'« exécutions conjugales » dont la férocité et la diligence prouvent qu'on reconnaissait sans réserve le droit de vie et de mort du mari. On peut même noter que les femmes n'élèvent aucune protestation contre cette justice sommaire. Elles s'y attendent et s'y soumettent : les plus fines la devancent même en donnant quelque breuvage expéditif au mari dont on craint la vengeance. Le châtiment s'applique aux deux coupables pris sur le fait et souvent aussi aux chambrières et demoiselles de compagnie convaincues de complicité. Il est parfois différé si le mari préfère empoisonner sa victime. De toutes manières, le mari n'est pas poursuivi. Cette coutume conjugale de haute justice n'est pas spéciale à la France. Stendhal en a fait le sujet de quelques-unes de ses *Chroniques italiennes* qui sont confirmées par les documents qui subsistent.

Tous les maris n'étaient pas intraitables, certains se montraient patients, d'autres profitaient cyniquement des bénédictions que leur femme attirait sur leur tête. Les exemples cités ne sont pas moins nombreux que ceux des vengeances. Ce qui est certain, c'est que les femmes et les filles se conduisaient très librement dans une cour où le pouvoir des femmes n'apportait guère d'entraves aux gaillardises et aux plus franches privautés. C'est à certains détails rapportés

par Brantôme, sans même qu'il y attache d'importance, qu'on peut voir combien les femmes sont naturellement patientes et en général peu attachées aux habitudes de pudeur que nous leur avons laissé prendre.

L'obscurité des salons et des galeries facilitait bien des entreprises. Les anecdotes que cite Brantôme sont difficiles à raconter. Une fois, c'est dans un coin de fenêtre « sans cérémonie d'honneur ny de paroles ⁶ » : notez que dans la même pièce se trouve un autre couple qui se contente d'aimables bavardages; une autre fois, « en une galerie obscure et sombre » : circonstance aggravante, le galant ne connaît même pas sa proie et doit la marquer d'un trait de craie sur sa robe pour pouvoir l'identifier ⁷; une autre fois, c'est en présence d'une gouvernante et même en présence d'un mari lequel jouait aux cartes ⁸; et, en une infinité de rencontres, « en la ruelle d'un lit sombre », tandis que les assistants devisent à quelques pas, « les flambeaux à part bien loin reculez ⁹ ». Ces exploits sont d'autant plus remarquables que les femmes étaient habillées de ces vertugadins formidables qu'il fallait soulever comme un rideau de boutique.

En d'autres circonstances, les façons sont encore plus paysannes. Un grand seigneur va à la chasse : ses gentilshommes vont le chercher de bon matin dans son lit où il est avec sa femme, tous les deux nus ou à peu de chose près, sous les couvertures. Le haut personnage trouve fort drôle de rejeter brusquement la couverture pendant que sa femme lui faisait (devant tout ce monde) quelques gentilleses : on rit beaucoup, mais la dame fut choquée ¹⁰. Une autre fut moins timide qu'une de ses amies renversa sur son lit en la surprenant par derrière pour qu'un de ses amoureux pût la contempler à loisir : elle ne fit qu'en rire, empêtrée dans ses couvertures qu'elle cherchait vainement à ramener sur elle, comme « une très grande princesse » de laquelle une aventure analogue nous est contée ¹¹. Ailleurs, c'est une lady Chatterley que la vue d'un cordelier met dans un tel état qu'elle descend aussitôt dans son parc pour satisfaire sa brutale passade : il s'agissait « d'une grande dame de par le monde, mais grandissime » qui augmenta par ce moyen la postérité de sa maison ¹². Il ne faut pas s'étonner de ces manières dans un temps où l'on s'entassait curieusement à la porte de la chambre à coucher des jeunes mariés pour saluer par de grands cris « l'heureux événement » et où personne ne trouvait étrange la singulière jurisprudence du « congrès » à laquelle on soumettait en public les maris que leurs femmes accusaient d'impuissance.

Les plaisanteries qu'on trouvait drôles dans cette cour si élégante ne sont pas moins villageoises. La plus innocente consistait à percer des trous dans le mur qui donnait sur une chambre à coucher ou toute autre pièce privée. Ce n'étaient pas là jeux de pages. Brantôme men-



Allemagne, XVI^e siècle. Portrait d'Anne de Clèves, future femme d'Henri VIII d'Angleterre, par Holbein (Louvre. Connaissance des Arts).



Page précédente, portrait d'Agnès Sorel, la Dame de Beauté, favorite de Charles VII. (Fontainebleau. Bulloz).



Toilettes de cour sous Henri III (Louvre. Giraudon).

tionne à plusieurs reprises ce genre d'indiscrétion. Une fois, c'est « un honnête gentilhomme » qui s'en rend coupable, une autre fois, M. de Clermont-Tallard, alors gentilhomme de la manche du jeune duc d'Anjou, plus tard Henri III, dans une pièce du château d'Amboise où il étudie avec ce prince, une autre fois « un grand prince », non autrement désigné épiant « deux dames de sa cour », et enfin Catherine de Médicis elle-même qui voulut se faire une opinion sur les ébats de son mari avec Diane de Poitiers ¹³.

On peut penser si les pages s'autorisaient de tels exemples. J'ose à peine citer une anecdote qui jette un jour singulier sur la grossièreté du temps et les habitudes d'hygiène. Les auteurs de la plaisanterie portent des noms illustres : le duc de Nemours, François de Vendôme, vidame de Chartres, le comte de La Rochefoucauld et quelques autres, qui s'amuserent un jour « ne sachant que faire », à « aller voir pisser les filles », et Brantôme ajoute « cela s'entend cachez en bas et elles en haut ». Il s'agissait des filles d'honneur de la reine Catherine de Médicis. Comment dire la blessure cruelle qu'ils infligèrent à une malheureuse, curieusement conformée, avec une latte de bois au bout de laquelle ils avaient fiché un clou ? Je laisse les curieux en lire le détail dans l'original. Le roi Henri II trouva cela très drôle. Il « en rit pour sa part tout son saoul ¹⁴ ». Un autre jour, au cercle de la reine, après le dîner, le sieur de Gersay, ailleurs appelé Jarsé, trouva très spirituelle une plaisanterie de carabin. Les filles de la reine s'asseyaient par terre pour faire cercle, en tailleur, leurs larges robes étalées autour d'elles. Le plaisantin se procura ce que Brantôme appelle sans détour « une couille de bellier » et la « coula entre la robbe et la juppe de cette fille ». Quand on se releva, la « balle bellinière, pellue, velue » fit « six ou sept bonds joyeux » — « Nostre Dame ! s'écria la reine, qu'est-ce-là, m'amie, et que voulez-vous en faire ? ¹⁵ » Il y avait bien plus grossier encore. Je ne puis décidément rapporter l'audace d'un galant, à quelques pas d'un mari, auprès d'une épouse naïve. Il en fut écorché dans l'aventure : mais, ce qu'il y a de plus étrange est que cette situation ait été possible, que Brantôme ne s'en étonne pas et que le mari n'ait fait qu'en rire ¹⁶.

Il ne faut pas demander après cela si les conversations étaient salées. Les femmes les plus illustres ne se choquaient pas de mots et d'équivoques que l'hypocrisie de notre temps renverrait à M^{me} Angot : elles les provoquaient même, les *filaient* comme d'agréables métaphores et n'étaient pas moins crues que les hommes en leurs propos. Il faudrait citer tout Brantôme en cet endroit, il rapporte au moins cent de ces répliques. On sent que les plus grands personnages s'y plaisaient. Le duc d'Albany se charge de présenter au pape trois veuves qui voulaient être dispensées de faire maigre : il s'amusa à formuler la requête tout autrement, on devine de quelle abstinence

les veuves demandaient à être relevées. Le pape rit beaucoup lorsque l'équivoque s'éclaircit et les dévotes veuves ne rirent pas moins gaillardement. Ailleurs, les dames de la cour, pour s'amuser d'un défaut de conformation du roi Henri II, le nomment « l'abbé de Saint-Victor », anecdote qui prouve qu'au *xvi^e* siècle, on prononçait Victor à la manière des Italiens ou des Marseillais. En un autre endroit, Brantôme rapporte une longue conversation équivoque d'une femme avec un gentilhomme qui lui faisait la cour : c'est d'une remarquable et paisible obscénité et ce badinage occupe une page entière, tellement il paraît plaisant à Brantôme qui le rapporte comme un entretien d'un tour très galant ¹⁷. Pour les filles d'honneur de la reine, plastron habituel des plaisanteries, un « prince de par le monde », dans lequel on croit reconnaître le duc d'Alençon, avait inventé un tour inédit. Il s'était fait faire une très belle coupe ciselée dont les figures représentaient les postures les plus audacieuses et les plus réalistes reproduites avec un grand luxe de détails. Le sommelier avait l'ordre de ne faire boire les jeunes filles que dans cette coupe et l'on s'amusait à rire de leur confusion qui était rare et plus souvent de leurs réflexions qui étaient drues ¹⁸.

Enfin, si l'on s'en tient à Brantôme, la brillante cour des Valois ne paraît pas avoir été un conservatoire des vertus familiales. Dans cette revue fort détaillée qu'il fait des femmes qu'il a connues ou dont il a su l'histoire, il n'est à peu près aucune variété de pécheresse qui ne soit copieusement représentée. Les filles ne sont pas plus épargnées que les femmes. Elles font leur apprentissage à la cour de toutes les façons, deviennent savantes en maintes sortes de camouflages et n'en pêchent pas moins des maris, plus attentifs en général à leur dot qu'aux preuves de leur virginité. Les plus hardies ne se font pas scrupule d'accoucher dans la propre garde-robe de la reine-mère, les plus timides se consolent entre elles ou par d'ingénieux succédanés. Les jolies femmes courent après les hommes, accumulent les aventures, certaines n'hésitent pas à se faire payer, d'autres paient leurs amants. Quelques-unes ont de soudaines fantaisies qu'elles se passent, d'autres se contentent d'être curieuses et feuillettent avec gourmandise une édition de l'Arétin ornée, paraît-il, de postures détaillées avec soin. Il en est qui prennent publiquement le deuil de leurs amants, d'autres qui poussent l'engagement politique jusqu'à satisfaire sans discernement les suppôts les plus zélés de leur parti. Des pères débauchent leurs filles, des cardinaux vivent publiquement en état de mariage. François I^{er}, fleur de la chevalerie française, viole très bien « en soudard », dit un de ses historiens, la jolie Philippa Duci, sœur d'un de ses écuyers, dont il eut un bâtard.

Bref, il n'est guère possible de douter après cette description que cette société si brillante et si polie n'avait pas acquis ces dernières

qualités aux dépens de sa vitalité qui restait vigoureuse et indiscreète, ni de sa liberté de langage qui était intempérante.

La déposition de Brantôme se termine sur un hommage consacré au courage des femmes et aux veuves irréprochables. Il y est beaucoup question de notre Catherine Sforza, présentée sous le nom francisé de comtesse de Forly. Les femmes de Sienne ont également droit à plusieurs pages pour leur participation au siège de 1552, lorsque la ville se déclara pour le roi de France contre les Impériaux. Ces femmes de Sienne avaient constitué de leur propre mouvement trois bataillons qui défilèrent un jour en uniforme, étendard en tête, fascine sur l'épaule, jupe courte à la spartiate, laquelle était violette pour le bataillon de la signora Fortiguerra, incarnant pour celui de la signora Piccolomini et blanche pour celui de la signora Livia Fausta. Malgré la description enthousiaste de Brantôme, cette mobilisation qui se termina par une revue sur la belle place du Pallio, évoque surtout un défilé de majorettes. L'auteur, prolixe sur la fanfare, est bref sur la contribution militaire de ces héroïnes : on apprend enfin que l'une d'elles déguisée en homme remplaça son frère pour une garde de nuit. Sienne n'en fut pas moins prise par les assiégeants¹⁹.

Les dames de Pavie, qui n'ont droit qu'à une mention plus brève parce qu'elles avaient pris le parti des Impériaux, soutinrent en 1525 un siège du roi François I^{er} avec moins de fracas et plus d'effet. Mobilisées sous la conduite d'Ippolita de Malaspina, générale des armées du duc de Milan, elles portèrent bravement la hotte et participèrent aux travaux des fortifications²⁰. Au siège de La Rochelle en 1573, on vit de même sur les remparts une compagnie de volontaires huguenotes « jurée et associée », laquelle, vêtue de sarraux blancs qui pouvaient aller à la lessive, aidait aussi aux travaux de terrassement et même, ajoute l'historien, « les plus virilles et robustes menoyent les armes²¹ ». On avait vu la même chose au siège de Rhodes par Soliman en 1527.

La plus brillante de ces exhibitions fut le siège de Saint-Riquier en Picardie par les Impériaux, en 1536. Les « dames de la ville » sauvèrent la cité au moment de l'assaut en montant sur la muraille « avec armes, eau et huile bouillante et pierres » et « repoussèrent bravement les ennemis ». Deux d'entre elles réussirent même à s'emparer de deux enseignes des assaillants qu'elles plantèrent sur le mur de la ville. Les Impériaux durent lever le siège et la ville de Saint-Riquier eut droit à une visite de remerciement du roi François I^{er} qui se fit présenter les dames²². Les femmes de Péronne participèrent la même année à la défense de leur ville et, plus tard, pendant les guerres de religion, les femmes de Sancerre et celles de Vitré organisèrent un service de soins aux blessés analogue à notre organisation

de la Croix-Rouge. Brantôme termine ce chapitre en citant des morts courageuses de femmes et même quelques-unes héroïques comme celle de M^{me} de Balagny, sœur de Bussy d'Amboise, qui mourut de chagrin et peut-être se suicida, de désespoir d'avoir perdu sa principauté de Cambrai ²³.

A la même époque, le *Journal* de L'Estoile permet de ne pas avoir les yeux uniquement fixés sur les écarts de la cour. Ce « bourgeois de Paris » ne se plaint pas plus qu'on ne le fera en d'autres temps de l'immoralité du siècle. On est même enclin à douter des légendes qui courent sur Henri III et ses favoris, lorsqu'on voit les mignons du roi, bottés et casqués à deux heures du matin, prendre la tête des patrouilles de police et montrer une énergie de reître qui s'accorde assez mal avec le rôle qu'on leur prête ordinairement. Ce témoignage qui compense celui de Brantôme décrit une bourgeoisie calme, sérieuse, honnête dans ses mœurs et qui semble très étrangère aux passions et aux aventures de la cour.

LES FEMMES DE L'ANGLETERRE ÉLISABÉTHAINE

Les femmes anglaises du xvi^e siècle eurent sous les yeux, comme on le sait, le spectacle réconfortant du triomphe féminin. Le siècle fut un siècle de reines. Marie Tudor, Élisabeth, Marie Stuart, avec des fortunes diverses, montrèrent l'éclat des destinées auxquelles les femmes pouvaient prétendre. Élisabeth, la reine d'Angleterre la plus illustre et la plus adorée de son peuple, s'est identifiée à son époque même. Elle donna son nom à son siècle comme Louis XIV l'a donné au sien.

LES MARIAGES ANGLAIS

Ce triomphe est de parade. A s'en tenir à cette apparence, on prendrait une idée fausse de la situation des femmes anglaises de ce temps. La législation était sévère à leur égard. Comme dans les autres pays d'Europe, elle s'inspirait de la loi romaine. Régime dotal, incapacité de rien décider et de rien vendre, le mari régit la fortune, y compris les biens de sa femme. Le mari peut battre sa femme, elle n'a pas plus le droit de se plaindre au juge qu'un serf ou un païen. Si elle se révolte, elle se révolte contre son seigneur, si elle le tue, elle commet non seulement un meurtre mais un acte de haute trahison, elle sera brûlée sur un bûcher au lieu d'être pendue.

Si elle le trompe, elle perd son douaire, elle est condamnée à la prison et à l'amende et elle fera pénitence publique en chemise et pieds nus. Elle ne devient libre que lorsqu'elle est veuve. On verra plus loin que les femmes anglaises profitèrent largement de cette exception. Enfin, depuis la déclaration des Trente-neuf Articles de 1552, le mariage n'était plus un sacrement, il était seulement un engagement devant témoins accompagné d'un échange de gages.

Après la guerre des Deux Roses, l'insécurité et les usurpations avaient amené certaines familles riches à défendre leurs domaines contre l'émiettement ou les entreprises par le mariage de leurs enfants. Ces mariages politiques entre familles entraînent souvent des unions très précoces, conclues par *fiançailles*. Ces mariages d'enfants parurent bientôt un mode d'association si pratique qu'ils furent adoptés par les familles de commerçants. Ils équivalaient à ce que nous nommons aujourd'hui la « concentration industrielle ». Nous savons, par exemple, que Thomas Betson, exportateur en laines, s'était marié en 1476 à Catherine, pupille des Stonor, autres gros marchands de laine pour agrandir ses affaires. Il écrivait de son comptoir colonial de Calais à sa fiancée de douze ans : « Mange toujours bien ta viande que tu puisses grandir et te développer rapidement pour devenir une femme. » Il l'épousa lorsqu'elle eut quinze ans et ils furent heureux comme dans les contes de fées²⁴. Toutes les unions précoces n'étaient pas aussi heureuses. On a plusieurs exemples d'annulation. Si la jeune fille avait été mariée avant sa douzième année, on lui permettait de faire appel. De jeunes maris de quatorze ans s'inclinaient ainsi, avec de gentilles paroles de regret, devant la petite fiancée qu'ils n'avaient pu habituer à eux. Mais c'était le plus souvent les changements de fortune qui expliquaient ces revirements. Un de ces procès nous donne une précision curieuse. Le mari plaidait que le mariage n'avait pas été consommé. On avait bien mis la fiancée dans son lit, mais deux de ses sœurs étaient couchées entre elle et lui. Il est vrai que cet infortuné sultan n'avait que dix ans.

Les mariages anglais comportaient déjà, surtout à la campagne, des particularités très britanniques. La mariée n'était pas en blanc, mais en robe éclatante, les cheveux tressés en longues nattes ou pendant librement sur son dos. Une coupe de vin portée par les garçons du pays marchait devant elle : les fiancés y buvaient en entrant à l'église et à la sortie toute la noce buvait à son tour en les acclamant. Un gigantesque gâteau de mariage était un autre ornement remarquable du cortège : on le portait solennellement à l'église où il assistait à la cérémonie, puis on le partageait entre les invités. Les filles portaient des chapeaux de fleurs et des branches de romarin, et tout le monde était couvert de rubans qu'on distribuait au départ du cortège. Sur le chemin, on jetait du froment sur les mariés, souhait de

fécondité, et on leur lançait une vieille chaussure qui portait bonheur. La mariée portait traditionnellement en bandoulière une dague ou un poignard dont on n'a jamais éclairci convenablement la signification²⁵.

Des musiciens précédaient la mariée qui s'avance la dernière. Elle était parfois à cheval comme dans les mariages hongrois. La tenue des invités campagnards était somptueuse et pittoresque. Leicester, recevant la reine Élisabeth à son château de Kenilworth, lui offrit au milieu de fêtes fastueuses, la parodie d'un mariage villageois. Il faut avouer que dans cette représentation caricaturale, les paysans sont parés comme des rois nègres²⁶. Les mariages à Londres étaient plus discrets. Les traditions étaient respectées mais le cortège était moins tapageur, la mariée portait souvent un domino.

Les choses ne changèrent pas beaucoup pour les femmes au début du règne d'Élisabeth. L'Angleterre était rude et pauvre. Elle n'avait que quatre millions d'habitants. Nous oublions souvent ces chiffres quand nous parlons de la vie d'autrefois. Beaucoup de maisons étaient encore construites dans ce charmant mélange de plâtre et de poutres grotesquement sculptées dont il existe encore de merveilleux spécimens. Souvent ces maisons étaient couvertes en chaume épais. Le sol était de terre battue et on le couvrait de joncs qu'on cultivait au jardin pour cet usage. Le balai était inconnu, l'on rajoutait du jonc frais quand le précédent disparaissait sous les épiluchures et les débris. Les princes ne faisaient pas plus de manières que les autres. Marie Stuart, prisonnière luxueusement traitée, exigeait qu'on lui changeât ses joncs plusieurs fois par semaine. La saleté était partout fort remarquable. Cent ans plus tard, une élégante jeune femme crachait au théâtre sur la tête de Pepys qui trouvait cela bien naturel. William Harrison, dans un journal qu'il nous a laissé, écrit en 1577 que, du temps de son père, tout le monde couchait sur des paillasses avec une bûche pour traversin : les oreillers étaient réservés aux femmes en couches²⁷. Londres, qui a 100 000 habitants à l'avènement d'Élisabeth, a encore des aspects rustiques inattendus. Beaucoup de maisons ont des jardins, en particulier dans la vieille City que devait détruire l'incendie de 1662 : elles ont aussi des cours et même des étables. Des parties entières de l'Angleterre sont encore en plein moyen âge. Les souliers sont inconnus dans les comtés du Nord où les Percy font la loi au milieu des clans ; les femmes y portent des galoches de bois et les filles d'Écosse vont pieds nus. Dans les campagnes, on fait le feu sur la terre battue, il n'y a pas de cheminées. Les femmes cuisent le pain de la maison. On choisit les servantes à la « louée », sur la place du bourg et on leur inflige des amendes si elles sont lentes, si elles n'assistent pas à la prière, si elles sont en retard. Les mœurs sont brutales partout, les lois sont féroces. On pend, on brûle, on écartèle

pour toute une série de délits. Le fouet administré en public punit les fautes mineures. Les filles et femmes désobéissantes sont normalement battues, cela ne choque personne. Une fille, même adulte, n'a pas à se plaindre si elle reçoit une vigoureuse correction. Les mégères sont solidement ficelées sur une chaise et on les plonge dans le fleuve pour les calmer. Chaque bourg important avait sa chaise pour les bonnes occasions.

Le luxe avait commencé sous Henry VIII. On construisit les premiers manoirs, on donna des fêtes, des tournois, des mascarades. Mais la vie de cour ne fut jamais si brillante qu'en France parce que la noblesse avait été ruinée et décimée par la guerre des Deux Roses. Même l'éclat du règne d'Élisabeth ne parvint pas à susciter une vie de cour comparable à celle du Louvre. En revanche, la vente des biens ecclésiastiques avait favorisé une noblesse campagnarde dont l'aisance et le rôle n'ont pas d'équivalent dans les autres pays d'Europe. Et l'existence de cette classe de gentilshommes campagnards fit apparaître un type de femme particulier à l'Angleterre.

Ces habitudes de luxe s'affirmèrent sous le règne d'Élisabeth. On construisit des châteaux et ils furent en briques, ils eurent des galeries, il vint des architectes italiens. On remplaça les roseaux par des parquets, on mangea dans de la vaisselle d'étain, parfois d'argent, on eut du linge de table, de beaux meubles au lieu de coffres. La population de Londres doubla en trente ans et il fallut faire des lois pour limiter la fureur de construire. Les vêtements furent extravagants et somptueux. On imita ce que l'étranger inventait de plus étrange, prenant les modes les plus folles d'Espagne, de France ou d'Italie. Les hommes perdus dans d'immenses fraises raidies à l'amidon se rembourraient les épaules, se bardaient d'ouate et de baleines, bourraient leurs hauts de chausse de son, de paille, de cuir, pour avoir d'énormes et bouffantes rhingraves dans lesquelles ils ressemblaient à Polichinelle. Les femmes s'enfonçaient dans un vertugadin, armature de fer dont les cerceaux protégeaient fort peu leur vertu, mais qui leur fournissait d'immenses crinolines grâce auxquelles leurs robes débordaient de deux pieds de chaque côté de la ceinture. Leur corsage taillé en pointe les emprisonnait dans un long corselet rigide qui descendait jusqu'aux abords des cuisses. Leur fraise, encore plus amidonnée que celle des hommes, dessinait derrière leur tête un éventail cartonné. Ces étonnantes carrosseries du corps humain étaient ornées de broderies merveilleuses et de pierreries, elles coûtaient une fortune. La reine à elle seule possédait quatre-vingts de ces costumes qu'on parquait dans les stalles d'une galerie de son palais.

Le même instinct pillard s'appliquait à toutes choses : aux sonnets qu'on prit en Italie et dont on fit aussitôt une consommation effrayante, aux duels qu'on emprunta à la France, au romanesque que Shakes-

peare lui-même puisait sans vergogne chez les conteurs italiens et espagnols. Cette époque vigoureuse et chamarrée adorait le clinquant comme les rois nègres. Il lui restait encore quelque chose de barbare qui s'exprimait par des distractions sauvages, les taureaux enchaînés qu'on faisait déchirer par des bull-dogs, les furieux combats de coqs, ou par la vogue des astrologues et taiseurs d'or, la terreur des fantômes et des fées. Cette splendide Angleterre élisabéthaine, a la force, la naïveté, la joie de vivre des jeunes peuplades au rire frais, et parfois la ruse et la perfidie des sauvages.

Sur la vie des femmes élisabéthaines, les renseignements ne sont pas très nombreux. Camden, William Harrison, Fynes Moryson, principaux témoins de ce temps ont parlé peu des femmes, et c'est déjà une première indication. Les études sur la vie élisabéthaine sont nombreuses, mais aussi discrètes sur ce sujet. La vie de cour est brillante, mais pauvre en intrigue, l'adoration totale de la reine est le seul sentiment permis.

LA FEMME DU SQUIRE À LA CAMPAGNE

La représentante la plus caractéristique de la femme anglaise est née de la vente des propriétés ecclésiastiques. Ce transfert amena un grand nombre de familles de l'aristocratie à vivre continuellement à la campagne, où les femmes anglaises mènent auprès du squire leur mari, une vie saine et peu exposée aux passions : elles se lèvent à 5 heures du matin (Marie Stuart et le roi de France n'en usaient pas autrement) et se couchent à 9 heures. Le luxe des plus douillettes consiste à faire chauffer leurs vêtements devant le feu de la cheminée avant de s'habiller. Elles enseignent le catéchisme et font la lecture aux malades. Elles s'occupent aussi des pauvres, une aussi grande dame que Letice, Lady Falkland, en donnait l'exemple. La disposition des pièces qui étaient construites à la file et s'ouvraient tout bonnement l'une sur l'autre ne favorisait pas les intrigues, l'espionnage villageois non plus. Les femmes de pasteur donnent le ton. La reine, et avec elle la haute société, eurent un peu de mal à s'habituer à l'idée qu'il y eût des femmes de prêtres, puis on se résigna.

Dans ces pieuses paroisses, les extravagances de la mode étaient moins étroitement suivies que dans la capitale. Certains comtés faisaient exécuter avec rigueur les lois somptuaires dont on se riait à Londres : le conseil de ville de Stratford-sur-Avon punissait les contrevenants d'une amende. Il punissait aussi d'une amende quiconque recevait sous son toit sans permission une personne étrangère au village. C'est assurément là une mesure radicale. Grâce à quoi,

la vie à la campagne, dans la classe aisée du moins, dégageait une fraîche odeur de vertu, reposante en ce siècle agité.

Il ne faut pas en retirer l'impression que les maîtresses de maison de ce temps menaient dans quelque Trianon une vie agréable et oisive. Nous avons pour cette époque le journal de Lady Margaret Hoby pendant les années 1599 à 1605. Elle habite un manoir dans le Yorkshire. Ses journées sont bien occupées. Elle a d'abord la responsabilité de toute la pharmacie, baumes, plantes médicinales, décoctions, distillation, qu'elle prépare elle-même. Elle préside aux confitures, bien entendu, et à toutes les sortes de conserves, mais aussi au département de la confiserie qui s'étend des massepains au beurre d'amande. Elle dirige la distribution et le filage de la laine dont nous dirons plus loin l'importance. « J'ai pesé de la laine presque jusqu'à la nuit » écrit-elle un jour. Enfin, elle décide avec son mari de toutes les questions d'administration générale. Une plus grande dame qu'elle, Lady Berkeley, qui mourut en 1624, n'a pas une existence moins remplie. Elle est veuve, elle est la tutrice de son fils mineur. Son existence est celle d'un gentleman farmer, elle visite les écuries, les laiteries, les granges, les porcheries, participe aux chasses, arpente le domaine. C'est une activité qui ne le cède en rien à celle d'un homme.

Ce ne sont pas là privilèges de grande dame. C'est à un public très étendu et comprenant manifestement des femmes de petite bourgeoisie que s'adresse un livre de Fitzherbert, très répandu en Angleterre à la fin du xvr^e siècle, *Prologue for the Wyves occupacyon*, qui énumère les responsabilités propres à la femme dans le travail à la campagne : le ménage, le poulailler, le jardin, le verger. C'est là son domaine personnel. Cela ne la dispense pas de collaborer aux « coups de feu » de la saison agricole, moisson, fenaison, vendanges là où il y en a, et en tout temps garde des troupeaux.

La vertu, toutefois, ne régnait pas sans concessions. Hors du château et du presbytère, la morale s'effiloçait. On lit avec regret sous la plume d'un contemporain intransigeant cette description de la *fête de mai* qui avait lieu chaque année dans les paroisses de campagne. « Les débauches qui ont lieu aux fêtes de mai sont nombreuses. La première de toutes est l'habitude de se déguiser en fille sous le nom de *may-marrion*, pratique qui enfreint la défense absolue qu'on peut lire dans *Deut.* xxii, 5, qui interdit aux hommes de se déguiser en femmes pour éviter les pratiques immorales. Or, j'ai vu de mes propres yeux un groupe dans une fête de mai, composé en grande partie de jeunes gens qui étaient si bien déguisés en femmes que lorsqu'ils portaient des masques (comme ils en portaient effectivement), la confusion était complète. La seconde de ces débauches qui est la plus grave de toutes, est qu'on danse nu, à ce qu'on m'a dit, sans autre

vêtement que des filets (*naked in nets* *) : comment peut-on imaginer une pire excitation à l'impudicité? Enfin la troisième est qu'on va au bois en pleine nuit avec des filles pour faire la ronde, si bien que sur dix filles qui sont allées faire le mai au bois, il y en a neuf qui sont revenues enceintes²⁸. »

Ces distractions un peu lestes ne concernent pas les femmes des squires, bien entendu. Mais leur responsabilité pourrait se trouver engagée indirectement dans les kermesses auxquelles on donnait le nom de *church-ale*. Les paroissiens donnaient à cette occasion de la bière qu'ils avaient faite chez eux et on la buvait au profit des pauvres. On montrait beaucoup de zèle pour les pauvres à cette occasion : on venait des environs pour faire ripaille à la flamande. Les évêques durent interdire ces réjouissances en 1599 en raison d'excès « que la décence interdit de décrire », dirent-ils, et ils eurent à renouveler cette interdiction en 1607 et encore en 1622, tellement les paroisses avaient à cœur de secourir les déshérités. La fête de Robin Hood également, très populaire dans les campagnes, où l'on dansait avec des clochettes, les fêtes de Noël où l'on instituait dans chaque grande maison, à l'imitation de la cour, une sorte d'évêque des fous qu'on appelait le *Lord of Misrule*, font penser aux joyeux cortèges du xv^e siècle qui ne passaient pas pour des conservatoires de la chasteté.

LONDRES ET LES MARCHANDS

A Londres, les grands bourgeois, fabricants ou marchands, vivaient dans leurs vieilles maisons à colombages de la City qui abritait à la fois leur vie familiale, leurs bureaux et leur personnel. Les apprentis, souvent des cadets de squires destinés au négoce, partageaient la vie de famille et l'on veillait sur leur conduite. Le *Statut des Artisans* réglait les mœurs de tout le monde et interdisait le mariage avant vingt-quatre ans.

Cette vie domestique parfaite n'en était pas moins offusquée par des contrastes. La prostitution était une industrie solidement implantée dans le district de Londres. « Toutes les putains d'Italie, disait rudement Dekker, se sont données rendez-vous à Londres. » Ce n'était malheureusement pas vrai : les prostituées de Londres étaient moins distinguées que celles de Rome. Elles habitaient Southwark près des théâtres, ou Turnbull Street, Whitefriars, Westminster. Elles étaient bien nourries et bien habillées, portaient des robes à traîne et on les reconnaissait à une tête de mort qu'elles portaient sur leur bague. « On en trouve partout, comme les poux en Irlande et la gale en

* On peut supposer que le mot *nets* désigne ici une sorte de cache-sexe sommaire.

France », disait encore Dekker. Elles étaient punies par le fouet ou parfois la promenade publique en charrette. On les enferma quelque temps à l'hospice de Bridewell, mais cette expérience fut décevante et prouva surtout la fragilité de l'administration hospitalière.

On trouvait aussi des maisons accueillantes dans les faubourgs. Elles avaient été autorisées sous le règne d'Henri VIII, et soumises à des règles. Elles portaient des noms comme les tavernes. L'une d'elles s'appelait *Le Chapeau de Cardinal*. Malgré cette recommandation, la reine Élisabeth les fit supprimer — officiellement du moins. On rencontra, dès lors, des entremetteuses qui accostaient les jeunes femmes en leur proposant de l'amidon. Au témoignage de Middleton, conteur contemporain, elles s'adressaient de préférence aux jeunes marchandes qui se tenaient dans leur boutique. Ces représentantes du petit commerce ne semblent pas avoir fait preuve à cette époque d'une vertu inexorable. Elles trônaient dans des antres fort sombres où elles opposaient peu de résistance à d'audacieuses privautés. C'est du moins ce qu'on peut conclure des confidences de l'indiscret Samuel Pepys, qui laissent l'impression que les petites bourgeoises et les femmes d'employés étaient faciles.

Un voyageur flamand a décrit les Anglaises du temps d'Élisabeth : à le lire, on croirait facilement qu'il décrit leur vie au temps d'Édouard VII. Il commence par dire qu'elles sont entièrement sous l'autorité de leur mari qui a tous les droits sur elles, sauf de les tuer, et s'étonne qu'elles prennent son nom après le mariage. Néanmoins, continue-t-il, elles sont plus libres que partout ailleurs : « Elles ne sont pas enfermées et gouvernent leur maison, exactement comme on fait aux Pays-Bas et dans les provinces voisines. Elles vont au marché et achètent ce qui leur plaît. Elles sont bien habillées, aiment s'amuser et laissent généralement les soins du ménage aux domestiques. Elles, au contraire, s'installent devant leurs portes, portant leur plus jolie robe, pour voir passer le monde et pour être vues par les passants. Dans les repas et réceptions, on leur donne la place d'honneur. Elles emploient le plus clair de leur temps à se promener ou à monter à cheval, à jouer aux cartes ou à d'autres jeux, à faire des visites ou à en recevoir, à voir leurs voisins ou les gens de leur société et à organiser des réceptions pour les naissances, les baptêmes, les mariages et les enterrements : tout cela avec la permission de leur mari, car telle est la coutume. Les maris les engagent souvent à imiter l'activité et l'ardeur des femmes allemandes ou hollandaises qui font tout le travail des hommes à la fois à la maison et à la boutique, tandis qu'en Angleterre on emploie des domestiques, mais elles ne veulent rien savoir pour changer leurs habitudes. C'est pourquoi on appelle l'Angleterre le paradis des femmes. Quant aux jeunes filles, elles sont tenues beaucoup plus sévèrement que dans les Pays-Bas. »

Cette description n'est pas dépourvue de malice. On peut en conclure que les contemporaines de la glorieuse Élisabeth n'étaient pas privées de liberté, ce qui mérite qu'on s'en félicite, mais aussi qu'elles étaient passablement coquettes et peut-être un peu paresseuses. On les embrassait sur la bouche, comme c'était l'usage à peu près partout en ce temps. Mais peut-être le faisait-on en Angleterre plus volontiers. Érasme l'annonçait allègrement à un Italien de ses amis : « Partout où vous allez, tout le monde vous accueille par un baiser; quand vous partez, on vous quitte avec un baiser; si vous revenez encore un baiser. Quand on vous fait une visite, baiser; quand la visite est terminée, baiser général. Si on vous rencontre quelque part, baisers de tous côtés : enfin, quoi que vous fassiez, vous ne rencontrez que des baisers. »

LES « ÉPOUSES SELON DIEU »

Cette bonne liesse élisabéthaine fut bientôt éteinte par l'intermède des Têtes-Rondes. Les puritains entreprirent de faire régner la vertu à domicile et l'État prit en charge l'application des commandements de Dieu. Des détachements de milice faisaient des visites domiciliaires pour vérifier qu'on respectait le repos du sabbat, l'adultère fut puni de mort, peine qui ne fut appliquée que deux ou trois fois, les coupables de fornication furent exposés en chemise blanche au pilori. Le gouvernement des « saints » laissa son empreinte. Ses adversaires eux-mêmes voulurent prouver qu'ils étaient capables eux aussi de mener une vie chrétienne. Les *Memoirs of the Vernay Family* nous font connaître la vie d'une famille de « Cavaliers ». Elle est sérieuse. Toujours la campagne, toujours le squire, la femme du squire, à laquelle viennent s'adjoindre d'estimables tantes célibataires, première apparition de la vieille fille anglaise, toujours le catéchisme. On se lève à 6 heures, la cloche sonne, on dit des prières; on dîne à 2 heures, nouvelle cloche, nouvelles prières; on se couche à 9 heures, encore la cloche, encore des prières.

C'est pourtant, beaucoup plus que le moralisme des Têtes-Rondes, l'esprit spécial du protestantisme qui poussa les femmes anglaises vers les eaux abritées et clapotantes du bonheur conjugal. La virginité cessa d'être à partir de la Réforme cet état idéal qu'on ne peut assurément exiger de toutes les femmes, mais qui confère une sorte de supériorité mystique à celles qui s'y sont consacrées. Les sages et pieuses fabricantes de confiture de la famille Vernay furent promues au rang d'*épouses selon Dieu*. Car Dieu bénissait finalement leur activité ménagère et voulait qu'on fasse le catéchisme, qu'on chante au temple et qu'on réussisse la pâtisserie, il n'en demandait pas plus.

C'est du moins ce qu'expliquait William Gouge en 1622, dans un fort volume de 700 pages intitulé *Huit traités des devoirs domestiques* qui semblait bien épuiser la question. Les femmes avaient même droit à des récompenses propres à alléger la vie à la campagne, puisque ce docte ouvrage se terminait par une exhortation tirée des *Proverbes* et adressée à leurs maris : « Réjouis-toi avec l'épouse de ta jeunesse, qu'elle soit comme la biche amoureuse et la gracieuse chevrette, que ses seins te soient à jamais une source de joie, sois épris de son amour. » Il est dommage que ce poème des *Proverbes* commence par une phrase plus brutale que l'auteur ne cite pas. « Bois les eaux de ta citerne, les eaux qui sortent de ton puits ». La famille Vernay était apparemment à mi-chemin, comme beaucoup d'autres, entre ces deux citations dont je préfère la première. Il n'est pas interdit de croire non plus, c'est du moins ce qui ressort des conseils du docte manuel, que les femmes avaient gagné peu à peu quelques privilèges inspirés du fonctionnement du régime parlementaire par lesquels elles réussissaient à tempérer l'autorité de leur mari.

L'ignorance des femmes, qui était grande, fut amendée dans quelques familles. L'Angleterre du xvi^e siècle eut ses femmes savantes comme les autres pays, plus rares toutefois. On citait Jane Grey, Margaret Roper et ses sœurs qui étaient filles de Thomas More, l'émule d'Erasme, les sœurs Seymour qui écrivaient en latin, les trois filles d'Antony Cooke tuteur du roi Édouard VI qu'on appelait les « merveilles du siècle ». Et les reines donnaient l'exemple, puisque Marie Stuart était fort cultivée et que la reine Élisabeth lisait les auteurs grecs par plaisir comme aucun de nos professeurs ne sait plus le faire. Les femmes anglaises eurent même droit, comme celles d'Italie, à une *Histoire générale de la femme* que Thomas Heywood publiait en 1624 et qui énumérait comme celle de Boccace les grands exemples fournis par les « personnes du sexe ». Les femmes de *yeomen* ne signaient pourtant leurs baux que d'une croix.

FEMMES D'AFFAIRES DU TEMPS DES STUARTS

Les fortes positions que les femmes anglaises s'étaient assurées au xiv^e et au xv^e siècle dans l'industrie et le commerce ne furent pas toutes conservées²⁸. Les femmes perdirent du terrain dans certains secteurs de la vie économique mais elles s'ouvrirent aussi des carrières nouvelles qui leur permirent de montrer toute l'étendue de leurs talents.

La puissance commerciale des femmes en Angleterre commença à décliner à partir du xvi^e siècle. Les guildes montrèrent des sentiments peu féministes et rendirent plus sévères les règles de l'appren-

tissage. Il s'agissait, en fait, d'une vilaine préoccupation de concurrence. Comme beaucoup de femmes travaillaient à domicile et n'avaient qu'une formation professionnelle empirique, elles ne purent satisfaire à ces règles nouvelles et elles furent progressivement disqualifiées. Au siècle suivant la naissance d'une industrie capitaliste précipita encore cette évolution.

Si les entreprises moyennes éprouvèrent assez tôt des difficultés, en revanche, l'époque fut favorable aux femmes d'affaires de quelque envergure. On vit des veuves très brillantes. Besse de Hardwick, comtesse de Shrewsbury, est citée par les historiens pour avoir enterré quatre maris avec des succès testamentaires éclatants. Elle avait commencé à l'âge de douze ans et, lorsqu'elle mourut en 1608, on estimait que sa fortune personnelle était presque égale à celle de la reine Élisabeth.

Sous le règne de Charles I^{er}, les femmes des familles riches s'étaient vite aperçues qu'on pouvait obtenir, avec des protections convenables, certains privilèges lucratifs. Le dépouillement des archives administratives est édifiant à cet égard. L'une, gémissant de la mort de son mari, obtenait en 1630 le privilège de fournir en biscuits les navires de la compagnie des Indes, une autre, bientôt imitée, se faisait attribuer en 1636 de fructueux contrats d'importation et des contreparties en exportations, d'autres se faisaient adjudger toute une catégorie de fournitures pour la marine ou pour l'armée *. Celles qui n'avaient pas pu avoir part à ces affaires juteuses s'établissaient à leur compte. Les unes étaient propriétaires de moitiés ou de quarts de navire et faisaient de l'armement, d'autres achetaient des cargaisons ou des moitiés de cargaisons, d'autres, comme la grand-mère de Cromwell elle-même, femme de Thomas Bendish, s'occupaient de commerces spécialement rentables comme celui du sel. Plus désintéressée, lady Falkland, en 1625, entreprit avec audace d'industrialiser l'Irlande dont son mari avait été nommé gouverneur. La gérance des propriétés menacées par le fisc ne paraît pas avoir embarrassé les femmes de cette génération.

Les années de la Révolution d'Angleterre fournirent une démonstration plus spectaculaire encore. Toujours alertes dans les circonstances graves, les femmes montrèrent pendant la période des troubles que les hommes se privent bien étourdiment dans les époques normales d'auxiliaires précieuses. Beaucoup prirent énergiquement la direction des affaires familiales et s'en tirèrent avec honneur. Pendant l'absence de son mari, Brilliana, Lady Harley, en 1641, aussi résolue que les héroïnes de la Fronde défendit Brampton Castle contre une attaque

* L'étude de A. Clark, *Working life of Women in 17th century* (1919) que nous suivons à cet endroit cite ici (p. 25) deux pages entières énumérant les charges, privilèges et monopoles obtenus de la cour par des femmes.

des forces royalistes qui lui infligea un siège de six semaines. Elle soutint le siège avec succès et l'ennemi dut s'éloigner. Dans les mois suivants, elle releva le domaine et répara les destructions de la guerre. Les femmes d'exilés ou de fugitifs n'avaient pas toutes à faire face à ces situations extrêmes : mais toutes avaient à traiter avec les autorités pour la protection du patrimoine et à en assurer la conservation, tâche qu'elles menèrent à bien dans la plupart des cas. Katharine Bland, restée en Angleterre obtint ainsi en 1642 de conserver la gestion des propriétés de son mari. Muriel Lyttelton, fille du Lord Chancelier Bronley et femme du papiste John Lyttelton, condamné à la confiscation de ses biens, sauva la fortune de sa famille. Lady Fawshave, qui avait suivi son mari en exil, retourne en Angleterre pour arranger les affaires de son mari, emprunter sur les terres et conclure de nouveaux baux. Et le Dr. Benton, ami de Ralph Vernay, lui aussi exilé en France, engage celui-ci à en faire autant en lui expliquant que presque tous leurs amis persécutés ont chargé leurs femmes de les représenter et de diriger leurs affaires et qu'ils s'en trouvent presque tous fort bien.

Lorsque Monk eut rétabli la royauté en 1660, les femmes recueillirent les bénéfices de la fermeté qu'elles avaient montrée. Les maris, retenus à la Cour ou occupés par leurs fonctions, leur laissèrent souvent la direction de leurs affaires privées. Lady Gardiner ne fait pas autre chose que son métier de grande dame lorsqu'elle gouverne une maison de trente personnes. Mais d'autres reçurent une délégation beaucoup plus étendue. Lady Murray dans ses *Mémoires* nous dit que son père Sir George Baillie laissait à sa femme l'entière direction de sa fortune et qu'il s'en remettait à elle absolument. Alice Thornton dans son *Autobiography* nous apprend que sa mère disposait sans contrôle des finances de toute la maison. Sarah Fell gère la fortune de son père qui est juge, sa sœur, qui est mariée, s'occupe, comme la grand-mère de Cromwell, du commerce du sel. Les monopoles étant distribués moins généreusement qu'autrefois, on voit des femmes se créer elles-mêmes, à force de travail, une importante fortune personnelle. La quakeresse Joan Doat, veuve d'un tisserand, commence par patauger dans la boue pour faire un colportage d'autant plus rentable que beaucoup de bourgs et de villages étaient très mal desservis. Elle est avare et serviable, elle inspire confiance aux autres quakers qui forment la puissante société des « Amis ». Au bout de quelque temps, elle a des économies et, pour les employer, elle choisit des correspondants à Paris et à Bruxelles. Elle vit comme Gobseck, on la croit pauvre, elle meurt en 1715 à quatre-vingt-quatre ans, laissant 9 000 livres. Une autre quakeresse, Dorothy Petty, fonde toute seule une compagnie d'assurances, qui est en pleine prospérité lorsqu'elle meurt en 1710.

Ces femmes d'affaires du xvii^e siècle offrent une version très anglaise de l'énergie. A la même époque, le même tempérament décidé chez les femmes, la même plante humaine, comme disait Stendhal, donne en France des formes militaires ou mondaines de l'action : les héroïnes de la Fronde ou les intrigantes qui s'enrichissent en procurant des places, des faveurs, des offices. La vocation des femmes anglaises est d'un pays où la noblesse ne déroge pas lorsqu'elle s'engage dans le négoce, dans la création de richesses ou dans des spéculations de caractère commercial. C'est la même exubérance de force, la même santé du xvii^e siècle qu'on verra s'étioler à la fin du siècle en Angleterre comme en France, comme si un certain élan biologique s'était affaibli dans les deux nations pour des causes différentes. Il est curieux de voir cette vigueur aboutir à des destins si différents parce qu'elle est lue à travers deux notions différentes de la fonction sociale de l'élite.

L'ALLEMAGNE DE LUTHER

Comme en Angleterre, la Réforme a eu en Allemagne une influence importante sur le caractère des femmes. Mais on aurait tort de croire que leur histoire en a été affectée du jour au lendemain. La sévérité du protestantisme, l'examen de conscience, la notion de responsabilité personnelle contribuèrent généralement, chez les adeptes les plus exacts, au sérieux de la vie domestique. Mais surtout, comme en Angleterre, un idéal *conjugal* fut substitué à l'idéal *virginal* que le catholicisme proposait. Luther a fait un portrait émouvant de cette nouvelle image de la perfection, dans laquelle on peut voir une définition de la femme selon la nature tout autant qu'une définition de la femme selon le protestantisme. Le contraste entre cette page et les imprécations des moines contre la perversité féminine souligne mieux que tout commentaire ce que la religion luthérienne apportait aux femmes. Elle soulevait pour elles la pierre du tombeau. « Une femme pieuse et craignant Dieu, écrit Luther, est un rare bienfait plus pur et plus précieux qu'une perle. L'homme se fie en elle et lui fait confiance de tout. Elle réjouit son mari, le rend gai, ne l'afflige pas, elle est pour lui, sa vie durant, source de bonheur et non de malheur. Elle travaille le lin et la laine et aime se servir de ses mains, elle gagne sa vie à sa maison et elle est comme le bateau d'un marchand qui rapporte biens et marchandises d'un lointain pays. Elle se lève tôt le matin, donne à manger aux servantes et leur distribue les tâches qui leur reviennent. Les travaux qui sont de son ressort, elle les fait

avec joie, ceux qui ne la regardent pas, elle ne s'en mêle pas... Dans sa bouche demeure sagesse et sur ses lèvres gracieuses leçons. Elle élève ses enfants à la parole de Dieu. Son mari la loue, ses enfants croissent et proclament son bonheur. » Et Luther complétait cette attestation de confiance en admettant que dans certains cas la femme peut demander le divorce. Cette concession, qui enlevait au mariage quelque chose de son caractère sacré et indélébile, restituait en même temps à la femme les responsabilités d'adulte que le christianisme romain avait tendance à lui dénier.

Cette réponse aux moines courroucés n'est pas moins dans l'esprit de Montaigne que dans l'esprit de la Réforme. La « femme au foyer » qui est ainsi décrite est l'héritière de la « bonne Allemagne » que Sébastien Brandt opposait aux novateurs et elle exprime aussi la confiance de la Renaissance en toute vie conforme à la loi naturelle. C'est pour cette raison sans doute que l'empreinte de cette conception sur la femme allemande fut plus profonde que l'influence du dogme virginal de l'église romaine.

Mais ce ne fut pas sans peine et ce ne fut pas partout. En abolissant le célibat ecclésiastique, en autorisant le divorce, en remettant à chacun la liberté d'interpréter la Bible, en affirmant que la nature n'exigeait pas des hommes une illogique chasteté, Luther s'exposa à des malentendus et à des mécomptes qui ne lui furent pas épargnés. La société allemande du xvi^e siècle ne présente aucun spécimen analogue aux femmes d'affaires anglaises ou aux femmes de tête dont la France et l'Italie fournissent vers le même temps d'assez nombreux exemples. On ne sait si l'influence de Luther fut pour quelque chose dans cette originalité. Mais le luthérianisme n'entraîna pas une libération immédiate des femmes allemandes. Il agit à la longue, comme en Angleterre, par l'apparition d'un type de femme nouveau, d'un modèle pilote, si l'on peut dire, de la vie féminine, la femme de pasteur. Ne nous pressons pas de rendre grâce. Il y eut pour commencer de singuliers pasteurs et des femmes de pasteurs qui ne l'étaient pas moins. Mais l'institution dura. Elle dégagea un type. Ce produit ressemble souvent à la femme du squire en Angleterre et à la femme du pasteur anglican : femme d'intérieur conforme au portrait fixé par le réformateur, vie à la campagne, service social, dévouement, sérieux, goût marqué pour les étoffes de laine, le féminisme et les chapeaux à fleurs.

L'Allemagne a gardé pieusement le souvenir des femmes selon l'Écriture qui tracèrent cette voie. Les historiens allemands citent en première ligne le nom de Catherine de Bore, religieuse de vingt ans qui épousa Luther, alors âgé de quarante et un ans. Ils vécurent au couvent des Augustins de Wittemberg, leur existence fut bourgeoise et ils eurent sept enfants. Ursula de Munsterberg, petite-fille d'un roi

de Bohême quitta, elle aussi, son couvent, mais non sans peine, car ce couvent était situé sur les terres du duc de Dresde, prince catholique. Elle ne se maria pas, et, en dépit de son illustre origine, mena une vie difficile et pauvre chez ses parents, puis dans des fondations protestantes qui ressemblaient beaucoup à des couvents : ce destin décevant prouve qu'on ne résout pas tous les problèmes en sautant le mur. Ursula de Munsterberg avait écrit un plaidoyer pour se justifier. Une autre, la jeune comtesse Argala de Grumbach, prit la défense d'un jeune professeur d'Ingolstadt qu'on voulait empêcher de prêcher. Ses *Lettres d'Ingolstadt* publiées en 1524 lui valurent une grande réputation et beaucoup d'adversaires. On l'accusait d'être un « bas-bleu », mais elle s'obstina avec courage et mourut à soixante et onze ans après de nombreuses tribulations. Catherine Zell, qui était femme d'un pasteur de Strasbourg, se fit connaître, elle aussi, par un pamphlet qu'elle avait écrit pour défendre son mari. Après cette publication, elle rentra dans l'obscurité conjugale et fournit aux femmes de pasteurs de son temps et des siècles suivants un modèle souvent attesté.

Ces héroïnes édifiantes sont un sujet de consolation. Il n'était pas inutile de les citer, car l'Allemagne de la Réforme présente beaucoup d'autres aspects qui ne sont pas tous très rassurants.

L'ANARCHIE JOYEUSE DU XVI^e SIÈCLE

La bonne Allemagne du Saint Empire où les paysans dansaient si gaiement avait bien changé à la fin du xvi^e siècle. La prospérité et l'opulence avaient diminué. L'anarchie était complète, l'empereur n'avait aucune autorité, les princes pressuraient leurs sujets. La crise monétaire du xvi^e siècle avait fait tripler les prix, les paysans ressentaient ce changement. On avait dû réprimer des révoltes. En revanche, les cours princières étalaient un luxe scandaleux : festins, ballets, costumes éblouissants, parures et bijoux de toutes sortes, déguisements et mascarades, et, par dessus tout, une ivrognerie monumentale, homérique, qui a laissé un solide souvenir dans la mémoire des hommes. On passait huit heures à table, on ramassait les convives ivres morts, on recommençait le lendemain, des princes de Saxe et de Hesse taillés en hercules moururent à vingt-sept et trente ans de leurs excès de boisson. Le margrave de Bade, espèce de Barbe-Bleue, attaquait les passants sur la route, on dut faire une expédition contre un prince de Hesse pour l'empêcher de violer les filles de bourgeois.

L'extravagance, les beuveries, le luxe, les travestis avaient fait régner un curieux climat moral qui épouvantait les contemporains.

Les princes avaient des maîtresses officielles. Ce n'est pas là un grand miracle. Il est plus amusant de constater que Luther le permettait, dans le cas où les femmes légitimes étaient malades ou empêchées : on pense si elles l'étaient souvent. Ce n'étaient que leurs moindres malheurs. Schweinigen qui nous a laissé des mémoires détaillés sur les orgies de ses maîtres, les ducs de Leignitz, raconte que le duc régnant, dans ses moments de joyeuse humeur, souffletait sa femme jusqu'à la faire tomber. Les joyeux drilles de sa suite visitaient les villages du pays en travestis : les princes se déguisaient en nonnes pour avoir accès plus facilement auprès des fillettes. Les bourgeois envoyaient des députations pour demander respectueusement que les princes violassent un peu moins leurs filles²⁹.

Comme on se lasse vite du rôle de victime, les femmes se mirent à la hauteur des circonstances. Elles raffinèrent sur les extravagances élisabéthaines. Elles eurent de très jolis corsages en fil d'ortie, absolument à jour, qui montraient avec une parfaite transparence la grâce de leur gorge et de leurs épaules. Et, comme on risquait de ne pas se faire remarquer suffisamment sous cette présentation, ce qui eût été dommage, on portait de plus des clochettes au bras afin d'attirer l'attention des passants. Les chaussures étaient montées sur de hauts patins qui rendaient la démarche gracieuse et mignonne et les larges vertugadins n'étant pas jugés assez embarrassants, on les épanouissait en traînes encombrantes et vastes dont les législateurs s'efforçaient en vain de limiter le gabarit. Les fards et les onguents composaient des fonds de teint étonnants auxquels on mêlait de la graisse de serpent, de la crotte de vipère ou de souris qui rendaient la peau jeune et lisse. Ces préparations avaient aussi le privilège de rendre l'humeur joyeuse. Malheureusement, elles ne résistaient pas mieux à l'invasion de la sueur que les drogues du moyen âge. On s'en consolait avec des huiles de jouvence, et, quand on en avait les moyens, on avalait aussi des perles et des pierres précieuses qui passaient pour assurer la jeunesse et la beauté. On était si fier de ces découvertes du progrès qu'on barbouillait même les petits garçons et les petites filles à partir de l'âge de cinq ans³⁰.

Ainsi prémunies, les femmes abordèrent la vie avec beaucoup plus d'assurance. Elles se mirent à boire comme les hommes, et d'autant plus volontiers qu'on préparait à leur usage des vins épicés et de savantes mixtures qui ressemblaient assez à nos cocktails. Elles avaient leurs propres brasseries, nous apprend un prédicant du milieu du xvi^e siècle, où elles vidaient leurs verres avec fermeté et roulaient sous la table. Ces fortes expressions sont confirmées par un autre contemporain qui ne craint pas d'affirmer : « Les femmes dépassent encore les hommes en goinfrerie et en ivrognerie »³¹. On mourait dru de ces prouesses. Hommes et femmes étaient hébétés à quarante-

cinq ans et sur cinq mille défunts, on n'en trouvait qu'un seul qui fût parvenu à l'âge étonnant de soixante ans³².

C'étaient les bourgeoises qui portaient ces aimables corsages de si fine dentelle. Mais les femmes et les filles du peuple ne supportaient pas de se laisser distancer par ces procédés publicitaires. Les femmes de la bourgeoisie étaient furieuses de voir leurs servantes porter du velours, de la soie, des fraises de dentelle, des souliers à hauts talons blancs qui les rendaient semblables à leurs maîtresses. Il est vrai que des apprentis portaient des bas de soie, que les ouvriers avaient des plumes à leur chapeau et que les filles de la campagne montraient fièrement des ceintures dorées et des garnitures de perles contre lesquelles les échevins s'indignaient en vain. Aux mariages, on réservait un fût de bière aux valets et aux servantes qui le buvaient pendant la nuit, aussi vigoureusement que les maîtres, avec accompagnement de chansons et de danses appropriées à la circonstance et qu'un André Schoppius, prêdiquant de Wernigerode, qualifiait néanmoins « d'impies et diaboliques »³³. Le carnaval de Nuremberg était une autre occasion de diableries. On se déguisait joyeusement autour des chars, les élèves de Saint-Laurent en bergères, les garçons bouchers en servantes de prêtre, d'autres en oiseaux, en sirènes, en princesses païennes, et, bien entendu, en moines et en nonnes. En 1588, la maîtresse de l'évêque de Bamberg trônait sur le char d'honneur et depuis 1540 le conseil de la ville avait décidé qu'un tombereau suivrait le cortège pour ramasser les ivrognes. Les femmes prenaient une part active à ces intéressantes manifestations. Dans une ville de Thuringe, un bon nombre d'entre elles devinrent folles ou moururent à la suite d'un carnaval très réussi qui rendit mémorable l'année 1599³⁴.

Les pasteurs, recrutés sans discernement, étaient souvent des ivrognes et parfois même devenaient des vagabonds. Les rapports des autorités luthériennes signalent avec découragement leurs désordres et leur insuffisance. Les manières des jeunes générations épouvantaient tout le monde. Au milieu des beuveries des jours de kermesse, les jeunes voyous répandaient la terreur : ils brisaient tout par plaisir, se livraient à des rixes en bandes, emmenaient les filles dans des danses échevelées où les jupes des danseuses « s'envolent jusqu'à la ceinture, dit un prédicant en 1567, et même par-dessus leurs têtes ». Luther, découragé, comparait le monde où il vivait à Sodome et à Gomorrhe. « Nous sommes devenus le scandale et la risée des nations étrangères », dit-il en 1523. Jean Klopfer, curé du Wurtemberg, écrit avec la même tristesse : « La jeunesse actuelle n'a plus ni retenue, ni pudeur. » Mélanchton croit que le démon s'est emparé de toute l'Allemagne pour la plonger dans une « licence effrénée, une impudicité sans exemple »³⁵. Des lois féroces punissent de mort l'adultère, frappent de

supplices terribles le viol, la sodomie, l'infanticide. Sans aucun résultat apparent. La terrible jeune génération continue sa folle sarabande. L'Électeur de Saxe, en 1566, reproche aux jeunes gens de danser complètement nus. Notre prédicant de 1567, si sévère sur la danse, affirme qu'il a assisté à une réunion où les danseuses étaient en chemise. A Wesslingburen, qu'on appelait jadis « le village de Marie », quarante jeunes filles furent violées un soir de carnaval. Une ordonnance des échevins d'Ulm dut interdire l'accès des maisons closes aux garçons de quatorze ans. Dans le Brandebourg, le village de Weissenbron tout entier se livre à la prostitution³⁶.

LIBERTÉ SEXUELLE DE L'ALLEMAGNE

Les guerres continuelles, le brigandage, la soldatesque n'expliquent pas tout. Il faut reconnaître aussi que la prédication évangélique avait produit parfois des effets inattendus. Luther avait libéré plus de diables qu'il ne pensait en proclamant que la chasteté était contraire à la nature. Des disciples un peu pressés en avaient conclu qu'on pouvait se libérer de toutes les contraintes arbitrairement imposées par l'Église papiste : on n'avait plus à s'en remettre désormais qu'au jugement de sa propre conscience. Ce jugement, on le sait, est élastique. En outre, l'évangélisme avait répandu une conviction, théologiquement juste peut-être, mais dangereuse : c'est qu'en toutes circonstances la foi suffit à assurer le salut. La combinaison du libre examen et de cette conviction péremptoire, produisit parfois un mélange détonant. « Le plus grand nombre, constatait Rivius, recteur de Fribourg, ne met plus aucun frein aux désirs de la chair... A les entendre, la pénitence et la prière sont maintenant choses inutiles... Si tu es adultère, fornicateur, avare, souillé de toutes sortes de forfaits, peu importe, *crois seulement et tu seras sauvé* : ne te laisse pas effrayer par la loi divine, car le Christ l'a accomplie et il a racheté les péchés de tous *. » Et Rivius nous décrit ses catéchumènes piochant la Bible pour y découvrir des précédents encourageants³⁷.

Chacun sait que ces précédents n'y manquent pas. Luther lui-même était embarrassé par certains passages. Il dut convenir que la pluralité des femmes était assurément permise par l'Écriture et tout ce qu'il put ajouter, c'est qu'elle est généralement blâmable « parce que les chrétiens doivent parfois s'abstenir de choses même permises ». Cette barrière était bien fragile. Luther s'en rendait compte et permettait les infractions dans les cas d'empêchement, afin que satisfaction

* Luther avoue en 1528 : « Si j'avais pu prévoir ce qui se passe, jamais je n'aurais commencé à enseigner l'Évangile. »

soit donnée à la nature qu'il est impossible de contraindre. Mélanchton allait encore plus loin. Écrivant un mémoire sur le second mariage du roi d'Angleterre Henri VIII, il se prononce tranquillement pour la polygamie. Le landgrave Philippe de Hesse embarrassa tout le monde lorsqu'il prétendit donner à ces complaisances un caractère officiel en vivant publiquement en l'état de bigamie. On affecta d'être scandalisé et cette naïve imitation des Patriarches causa une grosse émotion : il y eut néanmoins un prédicant pour approuver publiquement dans un mémoire la bigamie du Landgrave. Mais c'étaient là jeux de seigneurs. La querelle émue par le second mariage du Landgrave de Hesse est de l'année 1541 : or, les registres de justice montrent qu'en 1558, en 1564, en 1571, et en 1589, des imitateurs du Landgrave, qui avaient le malheur d'être artisans ou paysans, furent très bien décapités³⁸.

Ces mesures extrêmes ne décourageaient pas les scrupuleux lecteurs de la Bible. C'est ce qu'on vit bien avec la secte des *anabaptistes*. C'était une secte d'évangélistes très pieux qui ne laissaient à personne le soin d'interpréter la Bible à leur place. Ils prétendaient vivre selon l'ordre naturel institué par Dieu avant les superstructures des civilisations. Comme les mazdakistes de l'antique Perse, ils affirmaient que les hommes étaient tous égaux, qu'il ne pouvait y avoir ni supérieurs, ni subalternes, ni riches ni pauvres, et que les biens de ce monde devaient être communs à tous. Parmi ces règles de l'ordre naturel, ils renaient la possibilité d'avoir autant de femmes qu'on en pouvait supporter. Ces anabaptistes étaient devenus très nombreux à Munster en Westphalie et l'un des principaux parmi eux était un riche négociant néerlandais, Jean Beukelson de Leyde, qu'on appelait Jean de Leyde. Le bon sens des anabaptistes déplaisait au prince-évêque de Munster, qui les maudit pour commencer, puis les enferma dans Munster qu'il assiégea avec l'armée de plusieurs autres princes.

Les anabaptistes furent finalement vaincus et suppliciés, non sans avoir donné de grands exemples de la vie selon la loi naturelle. Ils organisèrent à leur idée leur république communautaire, prirent l'habitude de vivre généralement dans l'état de nudité et se partagèrent avec courage les femmes en surnombre et les veuves de combattants. Jean de Leyde paya largement de sa personne. Il n'eut pas moins de quinze épouses dont trois au moins eurent un destin remarquable. L'une qui était fort belle fut aussi active que Jeanne d'Arc sans obtenir plus de résultats, une autre voulut imiter Judith, mais fut arrêtée dans le camp ennemi avant d'avoir pu réaliser son projet, et une troisième fut solennellement décapitée sur la grande place de Munster pour avoir offensé son maître et seigneur. On put mesurer ainsi que la polygamie n'abat nullement le courage des femmes et qu'elle n'est pas non plus une solution de facilité. Il est remarquable

qu'en cette circonstance les princes protestants et catholiques oublièrent leurs querelles et s'unirent pour exercer sur les anabaptistes une répression féroce, car le bon sens et le courage épouvantent tout le monde. Les historiens des anabaptistes sont unanimes pour constater qu'il n'y eut aucune trace de lubricité en cette affaire : les anabaptistes étaient polygames avec componction.

Cette conception de la vie privée reparut une autre fois dans l'Allemagne du xvi^e siècle. Après les anabaptistes, la secte des Adamites établis en Bohême reprit l'apologie de retour à la nature sous une forme intransigeante que leur nom précise suffisamment. Les Adamites n'eurent pas plus de chance que leurs prédécesseurs : ils furent comme eux persécutés et massacrés. On n'en avait pas fini toutefois avec la polygamie. Les circonstances sont parfois plus fortes que les mœurs que nous appelons bonnes. Il y eut une telle mortalité pendant la guerre de Trente ans qu'on dut recourir à des remèdes héroïques. La diète de Franconie ne fut pas sourde en cette occurrence aux plaintes des femmes et des filles qui étaient vives. Par un rescrit donné à Nuremberg en février 1650, elle institua courageusement la bigamie dans l'intérêt de la morale. Cette loi resta en vigueur plusieurs années. On ne voit pas que les hommes ni les femmes de Franconie s'en soient plaints particulièrement.

De nombreuses femmes, néanmoins, menaient une vie tranquille et immuable à l'écart de ce carrousel. Au rapport des contemporains, ce sont les grands négociants, les manieurs d'argent et les spéculateurs des grandes villes hanséatiques qui menaient ces enchères du luxe et de la parade. L'autorité de cette classe n'avait pas cessé de grandir au xvi^e siècle. Par les services qu'elle rendait aux princes, elle était devenue presque aussi considérable que la noblesse. Les nobles, au contraire, se ruinaient à suivre ce train trop grand pour eux, les revenus de leurs terres et leurs terres elles-mêmes disparaissaient en colliers, en fourrures et rhingraves. L'appauvrissement de la noblesse allemande l'amena, au cours du xvi^e siècle, à reconnaître la vertu d'une certaine sagesse ménagère, d'ailleurs propre à la race, et qui continuait, pour beaucoup de gens, à définir la femme allemande *. Gherard Steinhausen, qui dépouilla un grand nombre de correspondances familiales de cette époque, retira de son enquête l'impression que les femmes allemandes ont livré un courageux combat de retardement pour la défense des bonnes mœurs et qu'elles ont réussi plus souvent qu'on ne pourrait croire à maintenir l'ordre et la dignité à l'intérieur des familles. Il écrit dans sa *Geschichte des deutschen Briefes* à propos des femmes des aristocratiques ivrognes plus haut mentionnés : « On ne peut reprocher

* Un proverbe du temps confirme chez les femmes allemandes les horaires et habitudes que nous avons notés ailleurs à cette époque : « Lève-toi à 5 heures, déjeune à 9, dîne à 5, couche-toi à 9 et tes années iront à 99. »

aux princesses de cette époque d'avoir introduit ou favorisé la dépravation des mœurs et le déploiement du luxe; elles ne furent pas non plus les premières à adopter les usages étrangers. Elles seules conservent la vie familiale qui paraît souvent bourgeoise et prosaïque : même celles qui vivent à la cour gardent l'originalité de leur race, la solidité du jugement et du naturel. »³⁹ Cette conclusion est exprimée encore plus nettement par le même auteur dans une page de ses *Kulturstudien* publiés à Berlin en 1893 : « L'effroyable bouleversement social des xvi^e et xvii^e siècle n'apporta pas grand changement dans le monde féminin. En 1500, la bourgeoisie donnait encore le ton : les princes et les nobles vivaient bourgeoisement. Mais bientôt un grand changement s'opéra. Les hautes classes, soucieuses avant tout d'imiter les mœurs et les usages des pays voisins, donnent des exemples qui sont suivis : la vie de cour devient l'idéal de toutes les classes. Seules, les femmes conservent, autant que la chose est possible, les manières de voir et les traditions bourgeoises. C'est qu'elles vivent comme auparavant de la vie de famille, la princesse comme la marchande. Voilà ce qui rend la femme allemande très différente de la femme française. Elle n'est pas intellectuelle, mais elle est intelligente, bien que souvent terre à terre. Elle ne se fait pas suivre d'un troupeau d'adorateurs, elle n'est ni coquette ni frivole. Elle ne règne pas, elle dirige. Cet état de choses dura longtemps, mais vers la fin du xvii^e siècle, la femme allemande subit à son tour l'influence de l'esprit moderne. »

Cette conclusion, si elle est fondée, confirmerait la remarque déjà faite que les scandales rapportés par les mémorialistes ou dénoncés par les prédicateurs sont souvent le propre d'une minorité : et que rien n'est plus difficile, en réalité, que de se faire une idée juste de la vie privée menée par la plupart des hommes. Les institutions et les usages l'emportent en ce domaine sur l'anecdote. Rien n'est plus résistant et immuable peut-être que la vie familiale. Elle est le granit sur lequel coule l'histoire de l'Occident. Les catastrophes passent comme des torrents, on croit à une inondation qui dévaste le paysage : et lorsque le calme est rétabli, on voit que le lit dans lequel coulait le fleuve n'a pas changé, on a cru à un tremblement de terre, ce n'était qu'un bouillonnement.

C'est ce que nous apprend encore l'expérience de la guerre de Trente ans. Tant de catastrophes, des souffrances inouïes, un pays exsangue, une population réduite des trois-quarts n'ont rien changé au fond à la vie des familles allemandes. L'occupation, les armées étrangères qui campent et se battent sur le sol national, les pillages, les meurtres, la loi du plus fort, le banditisme, et avec eux les famines et la peste, c'est beaucoup de morts, une misère atroce, des femmes violées, des filles enlevées, des familles détruites, des villages incendiés, et la plante humaine, vivace, indestructible, recommence à pousser,

aux mêmes endroits, sous la même forme. Dans l'énorme littérature consacrée à l'épisode qui fut, avec l'écroulement de 1945, le plus tragique de l'histoire allemande, on ne trouve pas un seul indice de changement notable des mœurs (comme en 1945, du reste). Un rescrit de la diète de Franconie permettant la bigamie, est le seul monument qui nous fasse percevoir l'étendue des détresses privées, menhir debout tout seul dans la plaine dévastée. Il n'y avait plus assez d'hommes : c'est tout ce que la guerre de Trente ans a inscrit sur la pierre froide où l'on grave les lois.

LES PROCÈS DE SORCELLERIE

Les femmes allemandes furent également en première ligne dans une épreuve, fort énigmatique pour notre temps, qui s'abattit sur les femmes du xvi^e siècle dans plusieurs pays d'Europe. Elles furent les principales victimes des procès de sorcellerie qu'on vit se multiplier à partir de la fin du xv^e siècle. Le pape Innocent III avait, dans une bulle de 1484, exprimé sa conviction que les sorcières faisaient l'amour avec le diable. Deux juristes commentèrent cette vérité pontificale dans un livre intitulé *Le Marteau des sorcières* (*Malleus maleficarum*) auquel on assura une large diffusion. Les pratiques de la sorcellerie étaient décrites avec soin dans ce catéchisme, de manière à permettre un diagnostic prompt et certain. Les femmes étaient décrites par ces légistes comme « une punition inéluctable, un mal nécessaire, une tentation naturelle, un malheur désirable, un danger familial, une vermine attirante, un fléau de la nature peint de belles couleurs ». Telle était la dernière incarnation du péché originel.

Ces principes ne constituaient seulement pas une position littéraire. On organisa une vaste « épuration » des éléments pervers sur lesquels le diable établissait sa puissance. Les divers länder rivalisèrent avec zèle dans la répression. Osnabrück fit brûler en un an quatre-vingts sorcières, Offenbourg soixante-dix-neuf seulement, Salzbourg quatre-vingt-dix-sept, Würzburg et Glatz établissaient des moyennes analogues et Brunswick était fière de dresser devant ses portes des poteaux serrés « comme ceux d'un taillis ». Il y eut cent mille condamnations à mort en quelques années sous ce chef d'accusation. Les procès verbaux signalent parmi les coupables des fillettes de huit à dix ans.

La torture étant appliquée aux interrogatoires, les victimes faisaient généralement des aveux détaillés. Dans la plupart des cas, le ministère public prouva d'une manière irréfutable que les accusées s'échappaient par le toit montées sur un manche à balai qui leur permettait d'assister à des réunions clandestines à quelques centaines de lieues. Il fut établi par les mêmes moyens qu'elles se livraient là à des orgies

épouvantables et à des parodies sacrilèges. C'était en ces circonstances que se déroulait l'accouplement décrit par la bulle pontificale. Le dossier des procès montre que le tribunal était fort consciencieux et respectait les règles d'une procédure irréprochable. Plusieurs procès furent cassés pour insuffisance de preuves. Le tribunal manifestait autant d'humanité dans l'application des sentences que de scrupules dans l'information. La loi prévoyait la peine de mort, mais les sorcières qui se repentaient avaient la faveur d'être étranglées ou décapitées avant d'être brûlées, on ne brûlait vives que celles qui s'obstinaient dans les mauvaises doctrines.

Ces tribunaux d'exception avaient foi en leur mission et il n'est pas douteux que l'opinion approuvait leurs sentences. Il y eut même de nombreux exemples d'émeutes populaires pour protester contre un verdict d'acquittement, et, en plusieurs cas, des autorités locales firent exécuter des accusés dont une juridiction d'appel avait cassé la condamnation. En maintes circonstances, les aveux étaient même sincères. Il s'agissait d'hystériques ou d'hallucinées que la propagande avait persuadées qu'elles avaient eu, en effet, commerce avec le diable et qui reconnaissaient leur culpabilité.

Les femmes payèrent un lourd tribut à ces juridictions d'exception. Il y avait des délateurs professionnels que le gouvernement et l'opinion encourageaient, des faux témoins que les châtiments n'intimidaient guère. Les hystériques, les malades mentales, les détraquées de toute sorte, mais aussi les femmes qu'on accusait d'avoir le « mauvais œil », de connaître des remèdes inédits, de préparer des breuvages qu'on appelait des « filtres », de tirer les cartes ou de prédire l'avenir, et parfois celles qui attiraient l'attention ou la jalousie de quelque manière ou celles dont un puissant du jour voulait se débarrasser, étaient des victimes tout naturellement désignées. La mère de l'astronome Képler, dénoncée par une voisine et détestée par un magistrat, eut besoin de tout le crédit de son fils pour échapper à ses persécuteurs. L'opinion protesta vivement contre son acquittement, des manifestations furent organisées contre elle et des associations de bons citoyens publièrent des pétitions indignées. La plus célèbre de ces victimes avait été, cinquante ans avant la bulle du pape, la gracieuse Agnès Bernauer, fille d'un médecin d'Augsbourg, que le prince héritier de Bavière aimait et qu'il avait épousée secrètement. Le duc régnant la fit arrêter, en l'absence de son fils, et, après un procès expéditif, elle fut jetée dans le Danube.

Chez quelques-unes, c'était peut-être l'instinct de prophétie des femmes de Germanie qui se réveillait. L'une de ces sorcières, Margarete Renner, qui avait déclaré la guerre au percepteur, soulevait les paysans de l'Odenwald et du Neckar et les conduisait au combat en leur criant qu'aucune arquebuse ne pourrait les atteindre tant qu'ils seraient sous sa protection. On ne sait ce qu'elle devint, mais les

méthodes de cette Jeanne d'Arc de la guerre des paysans (il y en eut une autre auprès d'elle, une Jäckelein Rohrbach qui fut prise et brûlée), illustrent une fois de plus l'énergie et l'autorité des femmes au xvi^e siècle, en même temps qu'ils nous font mieux comprendre le procès de Rouen, qui ne fut en son temps qu'un tribunal d'exception pareil à beaucoup d'autres.

On n'a guère donné d'explications satisfaisantes de cette épidémie. Michelet n'a peut-être pas tout à fait tort quand il explique que beaucoup de ces hommes et de ces femmes furent sans doute des précurseurs qui voulaient aller plus loin que la science de leur temps ou des êtres pourvus de dons qui débouchaient sur des domaines inconnus : mêlés à un bon nombre d'aigrefins assurément. Quant à la frénésie de répression et aux tribunaux d'exception qui parurent à cette époque, les hommes de notre temps sont peut-être mieux armés pour les expliquer que leurs prédécesseurs, bien que *l'histoire des mentalités collectives* n'en soit encore qu'à ses débuts.

LES FEMMES ITALIENNES

Dans les pays protestants, la Réforme avait abouti, en somme, à une certaine liberté des femmes. Le prototype de la femme protestante se dégageait assez lentement, la liberté et même la licence des mœurs étaient parfois grandes. Mais les femmes étaient, en général, assez libres dans leur vie sociale, elles n'étaient pas cadenassées dans le logis conjugal. Au contraire, ce fut le principe de la réclusion qui triompha dans les pays catholiques du Midi. La vie n'y était pas moins gaie finalement pour d'autres raisons et par d'autres méthodes. Mais les maris tenaient essentiellement à ce que leur femme fût enfermée. Ils y mettaient leur point d'honneur.

MARIS ET FRÈRES : CHRONIQUES ITALIENNES

Cette attitude intransigeante commanda en Italie les rapports des maris avec leurs femmes et des frères avec leurs sœurs. Les hommes de la famille sont moralement responsables de la conduite des femmes et des filles de la famille. Il est singulier de voir cette règle implacable s'imposer dans le pays qui avait inventé l'amour platonique. On voit par là, d'abord, que le platonisme se réfère exclusivement aux *amitiés* permises par les hommes de la famille. Cette *permission*, essentielle à l'orgueil du mâle, restera un trait permanent des mœurs italiennes : finalement, le *sigisbée*, aboutissement de l'amour platonique, est un

attachement *permis* par la famille du mari. Dans ces conditions, il n'y a pas atteinte à l'honneur, il n'y a même pas possibilité de soupçon.

Le point d'honneur italien exige en effet que les femmes et les sœurs soient hors d'atteinte du soupçon : au besoin par la force. Cette clause menait tout droit à la réclusion la plus stricte. Elle faisait également un devoir de venger l'honneur outragé. Les conditions de vie particulières aux petits États italiens rendaient cette dernière obligation facile à remplir, circonstance qui pesait sur le destin des femmes : il faut savoir que la police ne pouvait pénétrer dans les hôtels des grands seigneurs où étaient casernés leurs « tueurs », elle évitait aussi d'inquiéter les « clients » protégés par les grands. On pouvait aussi passer dans une principauté voisine où l'on n'avait pas à craindre d'être poursuivi. Tout était donc possible : on pouvait se débarrasser d'un mari, mais aussi supprimer un amant. La plupart des meurtres étaient impunis : ils étaient même souvent approuvés lorsqu'on les croyait imposés par le devoir de vengeance. Un jurisconsulte s'exprime en ces termes : « Une note d'infamie s'attache aux frères et aux parents les plus proches d'une femme qui a commis un adultère, si, le sachant, ils le souffrent. Ce cas est réputé tellement grave qu'ils ne peuvent pas sans déshonneur se présenter en public... Si par négligence, infirmité, éloignement ou tout autre empêchement, le mari trompé ne peut se faire justice lui-même, leur obligation est encore plus stricte ⁴⁰. »

Ces meurtres étaient souvent décidés en conseil par les principaux membres de la famille. L'histoire des grandes familles d'Italie, si riche en documents curieux, offre plusieurs exemples de ces vengeances familiales. On vengeait ainsi non seulement l'adultère lui-même, mais aussi la séduction des filles, même camouflée par un mariage clandestin.

Bianca Capello, patricienne de Venise, s'enfuit avec un jeune employé florentin, fils de marchands. Venise était une république autoritaire. Les choses se passèrent convenablement : on jeta en prison les complices et confidents des jeunes gens et on condamna les coupables au bannissement. La puissante tribu des Capello se contenta de ce châtiment légal, et, plus tard, Bianca Capello, s'étant fait séduire par le grand-duc de Toscane et épouser, sa famille lui pardonna. Mais à Bologne, dans des familles pourtant moins puissantes, l'issue fut tragique. Une fille se mésallia par un mariage clandestin : le père étouffa le séducteur dans son lit de ses propres mains. Autre mésalliance, avec le consentement du père pourtant : cette fois, c'est la mère qui tue elle-même l'audacieux ⁴¹. La duchesse d'Amalfi, régente, contracte un mariage clandestin avec son intendant. Ses frères décident son châtiment malgré sa puissance. L'intendant s'enfuit d'Ancône, puis de Sienne où ils s'étaient réfugiés. Les frères organisent un attentat sur la route de Venise. La duchesse est arrêtée, emprisonnée et mise à

mort. L'intendant était parvenu à s'échapper et à gagner Milan où on le fit assassiner. Il y avait trois enfants qui furent égorgés avec les parents. L'histoire a été racontée par Le Bandello.

Le duc de Palliano, neveu en disgrâce du terrible Paul IV Carafa, surprend sa femme à trois heures du matin avec son cousin Marcel Capece qui lui fait la lecture. La scène se passe dans un village de paysans où les neveux du pape sont en exil. On arrête l'amant, on l'enferme. Plusieurs mois se passent en conseils entre le mari, ses frères, le frère de la duchesse et même un ami de la famille. Le mari hésitait : il avait eu lui-même de nombreuses maîtresses et il avait de la sympathie pour sa femme. On lui imposa une décision. L'affaire fut menée comme un procès, avec interrogatoire et torture des domestiques. L'amant fut poignardé par le duc lui-même, ainsi qu'une complice. La duchesse fut mise à mort par son propre frère qui se chargea de l'étrangler. Comme les Carafa étaient détestés par le roi d'Espagne, le pape suivant les fit accuser de meurtre et ils furent mis à mort, procédure exceptionnelle dont la politique seule donne le secret. Stendhal a raconté l'affaire dans une de ses *Chroniques italiennes* intitulée *La Duchesse de Palliano* et les recherches postérieures ont confirmé son récit ⁴².

Stendhal rappelle encore que le prince Orsini, quelques années plus tard, fit empoisonner pour la même raison la sœur du grand-duc de Toscane qu'il avait épousée : le grand-duc n'avait pas cru devoir refuser son consentement à cette exécution. « Plusieurs princesses de la maison de Médicis, ajoute-t-il, sont mortes ainsi ⁴³. » Maugain, historien de l'Italie du xvr^e siècle, cite d'autres exemples. Isabella di Morra, dont Benedetto Croce a raconté l'histoire, vit à Rome sous la tutelle de sa mère et de ses sept frères. Un Espagnol, qui est un homme marié, lui fait la cour, les frères surprennent des poèmes : ils mettent à mort leur sœur et l'Espagnol ⁴⁴. A Rome encore, Plantilia dei Lanti se laisse courtiser par des cardinaux, on trouve de l'or dans les coffres de sa femme de chambre. Son frère hésite à la tuer, elle s'enfuit chez une parente. Un autre frère arrive de Naples, se rend chez cette parente, et poignarde sa sœur comme elle vient au-devant de lui. Elle avait dix-sept ans. Elle eut la chance de survivre ⁴⁵.

Les exemples analogues sont innombrables et encore ne les connaissons-nous pas tous, car il semble que beaucoup de ces exécutions aient été camouflées en « morts subites » par quelque médecine silencieuse *. Les familles riches et puissantes n'étaient pas seules à se faire justice ainsi. Elles sont le plus souvent citées par les historiens, mais il y a des exemples analogues dans la bourgeoisie et dans le peuple. Lionello del Miccia surprend sa sœur en flagrant délit. L'amant était un cor-

* Nous laissons de côté l'histoire la plus célèbre, connue de tous, celle de Béatrice Cenci. L'exécution du père pour brutalité et viol de sa fille avait été décidée, comme dans les cas précédents, par un tribunal de famille.

dier. Lionello lui donna à choisir de mourir sur-le-champ ou de crever les yeux à sa maîtresse. Le cordier préféra la seconde solution ⁴⁶. En 1564, un bourgeois de Ravenne nommé Galeotto fait abattre à coups d'arquebuse l'amant de sa femme Niccolo Battarelli. Les tueurs avaient revêtu des habits de prêtres. A Ravenne encore, en 1590, Vincenzo Rasponi poignarde sa femme, pour un simple soupçon, dit le chroniqueur. A Ferrare où Henri Estienne arrive en 1565, quatre drames passionnels en trois semaines : ce sont quatre maris qui ont puni des épouses étourdies. On se croit tenu au même devoir envers ses propres parents. « En 1504, conte Maugain, deux fils, l'un naturel, l'autre légitime, sont poussés au crime par les prétendus malheurs conjugaux de leur père, Giuliano dell'Anguilara, qui ne sollicitait aucunement cette assistance. Ils assomment sa seconde femme et s'excusent en ces termes auprès de lui : « Nous n'avons pu souffrir la honte de votre maison, nous avons voulu vous couper les cornes ⁴⁷. »

Stendhal dit que cette férocité dans l'application des lois de l'honneur avait été empruntée par les Italiens aux Espagnols de l'armée d'occupation ⁴⁸. Bien qu'il soit un excellent connaisseur de l'histoire italienne, j'hésite à le croire sur ce point. Je préfère l'explication de Tamassia qui rappelle que l'anarchie totale du ^{xiii}^e et du ^{xiv}^e siècles et les vengeances continuelles exercées entre les Guelfes et les Gibelins avaient fortement installé cette conviction qu'on doit se faire justice soi-même lorsque les magistrats sont corrompus ou partisans. Aussi les hommes ne sortaient-ils qu'avec une cotte de mailles. Les repréailles, indispensables et légitimes en temps de guerre civile, étaient devenues au bout de deux siècles un droit pour les Italiens. Ils appliquaient ce droit à leur vie privée et tout le monde le reconnaissait si bien que les tribunaux ne punissaient pas ces meurtres de réparation lorsque, par exception, ils leur étaient déférés. Les scènes de la vie italienne que décrit Stendhal dans ses *Chroniques* font souvent penser aux plus violents des films de gangsters du cinéma américain : dont les protagonistes sont généralement des émigrants italiens. Peut-être le génie du peuple italien ne peut-il s'exprimer que dans des époques sans hypocrisie où l'énergie, même violente, n'est pas proscrite. L'Italie s'ennuie dans la comédie de l'ordre.

Ces mœurs vigoureuses ne rendaient pas la vie des Italiennes spécialement gaie. Les sacs de villes faisaient partie des hasards qu'une femme pouvait courir pendant sa vie. Le sac de Capoue en 1501, celui de Rome en 1527 laissèrent des souvenirs horribles. Les femmes et les filles furent abandonnées aux soldats. Beaucoup préférèrent se pendre, dit Guichardin, pour échapper à ce destin. Ces hasards, qui étaient comme les assassinats une particularité de la vie italienne, n'empêchaient pas les catastrophes collectives : la peste de 1521 dura cinq ans et fit en Toscane 200 000 victimes. Les Italiennes

trouvaient moyen d'être gaies, insouciantes et rieuses après ces malheurs que leur race indomptable oubliait : Castiglione dit à la fin du xvi^e siècle que le mot de « gravité » est un néologisme.

LA VIE FAMILIALE EN ITALIE : LES FILLES

Quand l'actualité était plus calme, les femmes italiennes étaient soumises aux règles sévères de la vie familiale. Elles étaient après le mariage confiées à la famille du mari qui se chargeait de leur éducation, car elles étaient généralement mariées très jeunes. Le mari était souvent en voyage pour son commerce et ses affaires. Il ne se privait pas d'avoir des maîtresses et gardait souvent à domicile les gracieuses Russes ou Circassiennes qu'il avait achetées pour distraire son célibat, et, en tout cas, les enfants naturels qu'il avait eus d'elles *. Les Italiennes sortaient peu, en particulier, elles ne sortaient jamais seules. Un voyageur français, le chevalier de La Haye, résumait ainsi leur vie dans un livre publié en 1669 : « Pour leurs femmes, ils les traitent comme des criminelles au premier chef, quelque sages et vertueuses qu'elles soient, les tiennent serrées dans des chambres reculées armées de pointes et de grilles de fer, leur défendent la conversation d'âme qui vive, ne les font servir que par des femmes ⁴⁹... » Les droits de la femme étaient résumés en quelques formules lapidaires. « Filer, coudre, être honnêtes et obéissantes », dit L. B. Alberti, excellent moraliste de ce temps que les historiens du nôtre citent avec horreur. Un proverbe fort connu montre que l'homme de la rue était plus rigoureux que ce sage. « Les femmes ne doivent sortir de chez elles, affirme ce dicton, que pour leur baptême, leur mariage et leur enterrement. » Saint Bernardin, autorité impressionnante, recommande les occupations ménagères en insistant sur un fort rendement : « Tant que tu la maintiendras en haleine, elle ne restera pas à la fenêtre et il ne lui passera pas par la tête, tantôt une chose, tantôt une autre ⁵⁰. » Un autre prud'homme conseille un régime peu échauffant, combiné avec une surveillance continuelle. Tous sont d'accord pour qu'on batte les femmes, dans leur propre intérêt. Ce dernier point est d'ailleurs peu contesté à cette époque. L'éducation est réduite au minimum : une fille peut toutefois savoir lire, on peut l'envoyer pour cela à des écoles communales pour enfants ou au couvent. Moyennant quoi, on obtenait une sainte femme telle que

* Le commerce des femmes esclaves est public dans l'Italie du xvi^e siècle. Il était alimenté par le commerce avec l'Orient. À Venise, ce marché se tenait sur la place de San Giorgio in Rialto. Les prix les plus élevés étaient ceux des esclaves de 16 ans. On achetait une esclave lorsqu'on se mettait en ménage ou lorsqu'on s'établissait. On en trouvait chez les commerçants, les artisans, et même chez les ecclésiastiques. On pouvait aussi les acquérir en location.

l'historien Guichardin décrit sa grand-mère : « Elle savait jouer parfaitement aux échecs et au trictrac et très bien lire. Elle n'était pas aussi forte en calcul, mais avec un peu de temps, elle venait à bout de ses opérations... A tout cela, elle unissait la bonté, de sorte qu'elle vécut et mourut saintement⁵¹. »

Cette sévérité n'était pas épargnée aux filles, naturellement. Leur éducation reposait sur une surveillance continuelle. A partir de l'âge de cinq ans, elles ne devaient plus entrevoir aucune figure masculine. « Ne doit la pucelle, prescrit le docte Vivès, contiguer ne hanter les enfans males pour non se acoustumer à soy délecter avec les hommes⁵². » Elles ne devaient pas adresser la parole aux domestiques. Elles ne bavardaient avec leurs petites amies qu'en la présence de leur mère. Elles ne devaient sortir qu'accompagnées d'une duègne, usage qu'un arrêt du conseil capitolin avait rendu obligatoire à Rome à partir de 1520. A Venise, elles devaient porter un voile noir.

Les fiançailles, acte aussi solennel que celui du mariage, sont souvent conclues sans que les fiancés se soient aperçus. Le jeune homme n'en doit pas moins passer plusieurs fois par jour devant la maison de sa fiancée, il doit même donner des sérénades. A cette occasion, la fiancée, si elle était jolie, obtenait parfois de sa mère l'autorisation de s'approcher d'une fenêtre. Le fiancé ne pouvait faire aucune visite avant d'avoir offert un collier de perles, cadeau postérieur à l'engagement des fiançailles. Les fiancées étaient parfois très jeunes et n'avaient aucun usage du monde. En dépit des recommandations maternelles, il leur arrivait de laisser voir leur déception en présence de l'acquéreur. L'une d'elles, de grande famille, avait eu un fou rire très déplacé en cette occasion et s'était écrié : « Oh, qu'il est laid ! »

Dans le peuple, la réclusion des filles était beaucoup moins stricte et toutes sortes de coutumes locales permettaient aux filles et aux garçons de se connaître. Les plaisanteries ingénieuses de carnaval dévoilaient le mauvais caractère, l'orgueil ou la paresse du lot de fiancées mises sur le marché. Des coutumes locales établissaient également un langage protocolaire par lequel le garçon faisait connaître ses intentions et la fille sa réponse. Pratiquement, la réclusion des filles ne s'appliquait qu'aux familles de notables.

Le mariage était essentiellement un contrat entre les familles. Les fiançailles, faites devant notaire, constituaient un engagement définitif protégé par la loi. Les statuts de la ville de Gradara rédigés au xiv^e siècle précisent qu'un fiancé engagé devant notaire ne peut s'unir à une autre femme tant que la première est vivante, à moins qu'un divorce n'ait été prononcé par un juge. L'amende est de cent livres en cas de transgression et le coupable est frappé d'infamie. A Bologne l'amende est de deux cents livres en 1532. Si c'est la femme qui est coupable, elle est frappée de banissement et, si elle est de



Espagne, XVI^e siècle. Portrait d'une infante, par Pantoja de la Cruz (Villandry. Giraudon).



Isabelle Claire Eugénie d'Autriche, reine des Pays-Bas (Versailles. Giraudon).

Espagne XVII^e siècle. Une dame de cour en collerette, par le Gréco, et l'infante Isabelle, fille aînée de Philippe II, future reine des Pays-Bas, par Pantoja de la Cruz (Villandry. Giraudon).

basse condition, chassée de la ville à coups de trique. C'est le jour des fiançailles et en présence du notaire et des invités que le fiancé passait l'anneau au doigt de sa fiancée qui devenait à partir de ce moment son héritière. L'acte solennel des fiançailles était suivi quelques jours après de la signature du contrat de mariage. La bénédiction nuptiale à l'église ne prit de l'importance qu'après le Concile de Trente et remplaça peu à peu la cérémonie civile de la remise de l'anneau qui finit par disparaître ⁵³.

Des coutumes locales dans le peuple, des banquets somptueux dans les familles riches accompagnaient la célébration du mariage. En Vénétie, toutes les mariées recevaient la bénédiction nuptiale le même jour à San Pietro in Castello et ce jour-là le doge se mariait avec l'Adriatique. En Sardaigne, on fit longtemps des simulacres d'enlèvement. Au Piémont et en Toscane, les jeunes gens barraient la route par un cordon que le cortège ne pouvait franchir qu'après avoir payé la bienvenue. C'étaient là des coutumes du Moyen Âge qui se maintenaient encore parfois au *xvi^e* siècle. Les banquets avaient duré moins longtemps, beaucoup de républiques ayant limité par des lois somptuaires les excès auxquels ils donnaient lieu. On cita longtemps un mariage de la famille Trivulce au *xi^e* siècle, au temps des Normands et de la comtesse Mathilde : les poètes locaux contaient que les parfums étaient si abondants qu'on ne put les broyer dans des mortiers mais qu'il fallut les porter au moulin, que les puits étaient remplis de vin, que les mets étaient apportés à cheval sur des plats d'argent de plusieurs coudées et que le festin dura trois mois ⁵⁴. Au *xv^e* siècle encore, on avait fait paraître à table au mariage de Catherine Sforza des porcs entiers tout dorés de la bouche desquels sortaient des flammes. Mais au *xvi^e* et au *xvii^e* siècle, ces splendeurs n'étaient plus que des souvenirs.

Malgré cette sévère discipline et peut-être à cause d'elle, un certain nombre de jeunes Italiennes continuaient à utiliser le procédé dangereux du mariage secret. Cette pratique revient si généralement dans les chroniques et les biographies, et surtout elle a causé une si grave préoccupation aux participants du concile de Trente, qu'il faut bien la retenir parmi les soulagements qu'on pouvait envisager. Ces expédients ne se terminaient pas tous heureusement, puisque c'est le dénouement tragique d'une de ces tentatives qui a fourni la plus célèbre histoire d'amour de la littérature occidentale, celle de Juliette et de Roméo. Le Bandello l'avait racontée le premier et Shakespeare la lui emprunta. On voit dans le récit italien combien les filles sortaient peu : la fête donnée par les Cappelet * (c'est la

* Belleforest, premier traducteur du Bandello appelle les Montaigu les Montesche et les Capulet les Cappelet. Il écrit aussi Roméo sous la forme Rhoméo. Nous gardons ces noms dans notre résumé.

traduction française du *xvi^e* siècle) à l'occasion de Noël et où Rhoméo vient en masque est la seule réunion de la jeunesse dans toute l'année. Ensuite, Rhoméo ne verra plus Juliette qu'à sa fenêtre (le balcon est une invention scénique). On voit aussi combien les engagements étaient prompts : Juliette n'échange pas dix mots avec Rhoméo au bal, elle se laisse prendre la main, et tous deux, le souffle coupé, parlent à peine. Mais aussi, le mariage est immédiat, sous sa forme clandestine il est facile, et il sert de passeport à tout. Juliette a été à peu près muette au bal, mais lorsqu'elle répond à Rhoméo qui a eu l'audace de lui parler sous sa fenêtre, elle commence par cette condition : « Si vostre volonté est sainte et que l'amitié laquelle vous dites me porter soit fondée sur la vertu et qu'elle se consomme par mariage, me recevant comme vostre femme et légitime espouse, vous aurez telle part en moy que, sans avoir esgard à l'obéissance et révérence que je dois à mes parens ny aux anciennes inimitiez de vostre famille et de la mienne, je vous feray maistre et seigneur perpétuel de moy ⁵⁵. » C'est Juliette qui parle ce langage de notaire et elle n'a pas plus de quinze ans. Elle perdit la tête volontiers, comme on sait, mais la bague au doigt : le mariage clandestin s'était fait en présence d'un prêtre et dans la sacristie, sous le prétexte d'une confession. Et peut-être les Capulet et les Montesco se seraient-ils habitués à cette alliance si les deux jeunes gens avaient eu le temps de déclarer leur mariage : ce sont des événements imprévus, la rixe avec Tebaldeo, les intentions matrimoniales du père de Juliette qui transforment en une tragédie ce secret de deux jeunes époux qui ne dut pas être sans exemple dans l'Italie du *xvi^e* siècle. Car on trouve dans le récit italien que le mariage clandestin durait déjà depuis trois mois quand Rhoméo est banni de Vérone. Et personne ne s'était aperçu de rien.

VEILLÉES, COUREURS DE DOT, COUVENTS

Cette vie toute sage et chrétienne n'était pas privée de distractions aussi rigoureusement qu'on pourrait le croire : il était permis aux femmes d'aller à la messe, d'assister aux processions et cérémonies, aux grandes fêtes publiques, plus ou moins selon les villes (à Sienne, à Bologne, il y avait des fêtes suivies par une grande assistance féminine), on tolérât même qu'elles regardent par la fenêtre, sans excès cependant, et elles savaient fort bien utiliser leurs balcons. Des mères inconséquentes menaient leurs filles au bal : on voit par l'histoire de Roméo et de Juliette que c'était une imprudence. Dans la bourgeoisie, il y avait des « veillées. » Les femmes italiennes, au témoignage de Boccace, étaient « babillardes et paresseuses comme des grenouilles ». Ces « veillées » où l'on bavardait avaient lieu à six heures du soir,

avant le dîner, sous les portiques qui donnaient sur la rue ou dans le vestibule des maisons. On ne se contentait pas d'y bavarder, on y flirtait volontiers, malgré les mises en garde de l'Église. On y jouait parfois aux « jeux innocents ». Ces jeux avaient lieu aussi dans la rue les jours de fête. C'était à l'occasion de ces « jeux populaires » du 1^{er} mai qui attiraient la foule dans les rues que Dante avait rencontré Béatrice. Ces jours-là les gens de la campagne dansaient sur les placettes et les seigneurs se mêlaient à leurs danses. Ces jours de liesse étaient de précieuses occasions de liberté. L'Église n'osait pas trop protester, saint Paul ayant eu l'imprudence de déclarer que « la danse était utile au culte ». En raison de cette utilité, on avait dansé dans les églises pendant tout le Moyen-Age et les processions avaient longtemps été accompagnées de ballets. Ainsi la gaité du caractère italien parvenait-elle à adoucir sensiblement la rigueur de la claustration.

Il y avait, en outre, des secteurs particulièrement favorisés. L'une des catégories de la population qui échappait à la surveillance des maris et à ses tristes conséquences étaient formée des filles que l'on mettait au couvent. La plupart des familles se débarrassaient ainsi des filles auxquelles on ne pouvait pas donner de dot ou entre lesquelles il aurait fallu partager la succession. Les filles ainsi sacrifiées ne prenaient pas toujours leur vocation au sérieux. L'opinion n'était pas non plus très exigeante à leur égard. Les régimes des couvents étaient très différents. Ceux qui accueillaient des filles de grandes familles étaient traités avec précaution par les autorités ecclésiastiques. Si la supérieure était indulgente, si les apparences étaient bien gardées, les recluses n'étaient pas privées de toutes les jouissances de la vie. Elles recevaient librement au parloir des parents ou des « cavaliers » qui se faisaient passer pour leurs parents, des tourières complaisantes ou d'intéressantes pauvresses passaient lettres et billets. Des audacieux réussissaient des enlèvements malgré la sévérité des peines qui frappaient les coupables. Un excellent évêque se plaint des « cavaliers » qui se déguisaient en fille et s'introduisaient frauduleusement parmi ses brebis. Les confesseurs étaient parfois dangereux et d'autres fois les jardiniers.

La liberté allait souvent plus loin. A Venise en 1509, on citait des couvents où une troupe de jeunes gens se rendait chaque soir avec des musiciens pour danser. C'était pendant le temps du carnaval. Ailleurs au témoignage de Sanudo cité par Tamassia ⁵⁶ il y avait des bals et des sauteries au parloir : c'était pour fêter la nomination d'une nouvelle abbesse. Des filles plus sages se déguisaient de l'autre côté de la grille, elles donnaient parfois des saynètes. En certaines villes, les nonnes se promenaient librement dans les rues où leur présence choquait. En d'autres, on donnait aux couvents des sur-

noms indiscrets : il y avait le couvent des Effrontées, le couvent des Délurées, le couvent des Poupées. Cela se passait à Bologne au xve siècle. Un contemporain grincheux s'indigne contre les nonnes parce qu'on « les voit sortir dans le monde proprement habillées et parler de leurs enfants, de leurs nourrices, de leurs cuisinières et de bien d'autres choses encore ⁵⁷ » et le Sénat de Gênes dut prendre des mesures pour « réfréner l'impudicité des nonnes ⁵⁸ ».

On est trop souvent tombé, toutefois, dans les généralisations faciles. D'autres documents du xve et du xvie siècles laissent l'impression au contraire que le respect de la grille était exigé dans la plupart des cas. Le Concile de Trente, à la fin du xvie siècle, prit des mesures énergiques et Stendhal a placé dans ses *Chroniques Italiennes* quelques récits dramatiques qui indiquent assez que, dans certains endroits, cette politique de redressement fut rudement poursuivie. Avant le Concile de Trente, les efforts de Saint Bernardin, la fondation des Ursulines en 1544, celle des Filles de Marie à la même époque portent témoignage de l'esprit tout différent qui régnait dans certains ordres. Enfin, à défaut de maris, il y avait les frères qui se substituaient parfois aux autorités défaillantes. L'histoire de ces couvents si aimables est, en réalité, fertile en drames qui prouvent assez que les désordres n'étaient tolérés qu'à la condition qu'ils fussent clandestins et que les situations qui conduisaient au scandale ou qui provoquaient des rivalités amenaient souvent des dénouements tragiques.

Les maris étaient quelquefois plus patients que les frères. Il y avait des maris complaisants : on les appelait des « ruffians » et ils étaient assez nombreux pour que des lois aient été prises pour les punir. Ce furent des lois assez vaines si l'on se réfère aux exemples que citent les mémoires : ces maris n'étaient pas complaisants pour n'importe qui, mais pour des princes fort capables de les protéger, d'autres épousaient des courtisanes dont les fortunes suffisaient à acheter tous les juges. Ce commerce semble avoir été assez florissant.

Les coureurs de dot étaient, d'autre part, nombreux. Les femmes étaient maltraitées par le droit de la plupart des cités. Elles étaient toute leur vie placées sous tutelle, du père, du frère ou du mari, elles ne pouvaient en conséquence ni contracter, ni acheter, ni vendre, ni donner. Elles étaient le plus souvent frappées d'exhérédation. Mais, pour ne pas priver les filles de la totalité du patrimoine, on constituait souvent en dot leur part d'héritage. Cette coutume entraînait des marchandages interminables et posait des problèmes épineux. Il existait même à Florence une caisse d'assurance pour la constitution des dots qui était devenue une puissance financière. Ce transfert prématuré d'une partie de l'héritage excitait les convoitises. Les coureurs de dot appartenaient souvent à d'excellentes familles qui acceptaient des mésalliances pour maintenir leur train de vie. Les

Italiens, si scrupuleux pour les filles de la famille, se sacrifiaient si allègrement eux-mêmes qu'ils s'étaient fait une réputation européenne dans cette spécialité. Il faut ajouter que cette situation ne relevait pas l'autorité maritale. Beaucoup de « coureurs de dot » finissaient par filer doux, résultat qui relâchait notablement la discipline conjugale.

Il ne faut donc pas trop s'étonner si parfois on surprend dans l'Italie du xvi^e siècle quelque incident qui ne semble pas s'accorder parfaitement avec la sévérité de la surveillance familiale et la jalousie des maris. Par exemple, il arriva aux Espagnols d'être fêtés si chaudement lorsqu'ils arrivèrent pour combattre les Français que beaucoup de femmes se déguisèrent en hommes pour les acclamer sans obstacles. C'est Bianchi, chroniqueur de Modène, qui raconte cet épisode imprévu de l'année 1532. Les majorettes siennoises que Brantôme admirait tant, les femmes de Pavie qui participèrent si énergiquement au siège ne paraissent pas non plus avoir été privées de toute liberté. Il faut en conclure apparemment que les principes les plus respectables ne triomphent pas toujours sur toute la ligne.

On se tromperait, toutefois, si l'on ne voulait retenir de la vie italienne que les épisodes qu'elle a fournis aux dramaturges. Comme toutes les vies privées finissent par se ressembler en raison de l'infinie plasticité de la nature humaine, on trouve en Italie des châtelaines gracieuses apparemment occupées aux mêmes travaux que les femmes de même rang en France ou en Angleterre. Del Lungo, dans un ouvrage sur la vie à Florence au xvi^e siècle, reconstitue d'après ses lettres les journées d'Isabella Sacchetti Guicciardini dans son domaine de Poppiano⁵⁹. Il la montre occupée aux comptes que lui présentent les meuniers et les maîtres-maçons, décidant du vin, de l'huile, des salaisons, du curage des fossés et des réparations de la toiture. Les princesses de la maison de Laurent-le-Magnifique ont les mêmes soucis d'administration, elles sont aussi consciencieuses et ménagères, les princesses de la maison d'Este, au milieu de leurs splendeurs et parmi les plus grands hommes de leur temps, n'en consacrent pas moins une partie de leurs journées à filer et à coudre au milieu de leurs femmes. Il est réconfortant de constater le caractère éternel de ces occupations. Elles représentent en ce temps-là la véritable existence des femmes et les mœurs ne sont peut-être que le costume du temps. Frères et maris, l'épée sous le bras, montent la garde comme devant la caisse. Et à l'intérieur de cette citadelle si jalousement protégée, on trouve la femme d'un squire anglais.

FEMMES ESPAGNOLES DU « SIÈCLE D'OR »

En Espagne, le même système avait prévalu, toutefois avec quelques variantes dont les moralistes n'avaient pas sujet de se féliciter. Comme les Italiens, les Espagnols avaient résolu le problème conjugal d'une manière simple et radicale : leurs femmes étaient enfermées, ne devaient jamais recevoir la visite d'un homme, ne sortaient qu'accompagnées. On doit expliquer pourquoi, dans ces conditions, on rencontrait beaucoup de femmes dans les rues et aux promenades, dont l'effronterie surprenait tous les visiteurs étrangers.

« La femme honnête, dit un proverbe cité par don Quichotte, jambe cassée et à la maison. » La réalisation de ce programme avait lieu dans des demeures peu avenantes. Les grandes dames avaient bien une enfilade de salons ornés de meubles magnifiques dans le dernier desquels se tenait la maîtresse de maison. Des *patios* frais et graves hérités des Maures existaient à Séville et dans quelques parties du Levant. Mais, la plupart des femmes vivaient dans cette salle unique au sol de terre battue qu'on appelait *zaguán*, qui ne recevait de lumière que par la porte et sur laquelle donnaient les cellules obscures qu'on appelait les chambres de la maison. Sauf à Séville, port des Indes où s'édifiaient de prodigieuses fortunes dans l'atmosphère de Chicago, les maisons espagnoles sont pauvres : même à Madrid, il y a peu d'immeubles collectifs, les maisons ont rarement plus d'un étage parce que le roi a le droit de réquisition sur les étages supérieurs. Elles sont en pisé ou en pierre grossière. En revanche, elles sont sales. Les lieux retirés qu'on nomme poliment *ritratos* y sont inconnus : un récipient les remplace qui réside pendant le jour en quelque coin de la pièce principale et qu'on vide dans la rue à la nuit.

Dans ces lieux confinés, les garçons jouaient, faisaient des armes, chantaient en s'accompagnant de divers instruments. Du reste, ils ne s'attardaient pas, la rue était leur domaine naturel. Les filles et les femmes ont des occupations qui ne sont pas plus variées : « danser, chanter, dire des vers et broder sont leurs passe-temps usuels, à l'intérieur de la maison ⁶⁰ ». Le repas n'est même pas une occasion de détente. Il n'y a pas de table commune. Le mari, le père, les frères sont des personnages tout-puissants qui s'assoient et que les femmes de la maison servent respectueusement. Elles partagent leur nourriture, mais modestement assises à la mauresque à l'écart. Même dans le palais du roi, la reine et les infantes sont sur des coussins posés à terre. Les femmes ne sont assises à la même table que les hommes que lors des banquets solennels ⁶¹. La séparation des sexes

est austère et totale. Les femmes ont le droit de se faire des visites, mais à ces visites aucun homme n'est admis. Les femmes peuvent sortir, mais elles doivent être accompagnées : d'une parente âgée dans les familles modestes, d'une duègne dans les familles plus riches ou encore d'un vieil écuyer. Les femmes qui n'avaient pas à domicile ces personnages respectables en trouvaient à louer à l'heure sur la place voisine et les prenaient comme on prend un fiacre.

En dehors des visites, la principale occasion de sortie est la messe qui, heureusement, est quotidienne. Les églises espagnoles n'ont pas de chaises et cette coutume a été conservée. On s'y promène, on s'agenouille devant quelque madone, on s'accroupit à la mauresque ou sur un coussin, car les femmes espagnoles ne savent pas s'asseoir autrement *. En dépit des duègnes, l'église est un lieu dangereux pour la tranquillité conjugale. Les prédicateurs se plaignent vivement des préoccupations très étrangères à l'office divin que la plupart de leurs pénitentes mêlent à leur recueillement. Beaucoup d'intrigues s'y ébauchaient et pas seulement dans les romans. Une pragmatique de 1647, qu'il fallut renouveler en 1655 et en 1657 chargea les « alcaides de cour » de « veiller à la vénération, à la décence et au respect dus aux sanctuaires, sans qu'il soit permis aux hommes et aux femmes de se parler ou de commettre des actions contraires à la bienséance ». Comme il y a quelque chose d'enragé dans l'emportement espagnol, la Semaine Sainte elle-même n'était pas respectée et elle procurait même les occasions les plus dangereuses, car les églises restaient ouvertes jour et nuit et l'on devait s'y rendre humblement à pied et sans écuyer ni domestique.

LE « PASEO », LE « TAPADO », LES VISITES

La messe n'est pas toutefois le théâtre unique des mauvaises pensées. Le véritable lieu de perdition est la promenade, le sacro-saint *paseo*, lors duquel toute Espagnole a le droit imprescriptible de goûter la fraîcheur du soir. C'est à cette occasion qu'on a le loisir de constater les coutumes étranges qui scandalisaient les voyageurs étrangers. Il faut expliquer qu'il existait dans les grandes villes et à Madrid en particulier un très grand nombre de courtisanes, de femmes entretenues, ou de femmes semi-entretenues qui gardaient les apparences, ou d'« honnêtes femmes » aux maris complaisants et qu'il n'était pas

* M^{me} d'Aulnoy dans sa *Relation du voyage d'Espagne* raconte qu'à une réception, une chaise lui ayant été offerte, on dut en offrir une aussi à une jeune femme espagnole qui l'accompagnait : M^{me} d'Aulnoy rit beaucoup de son embarras et de sa piteuse contenance et sa compagne lui avoua sans difficultés que c'était la première fois qu'elle était installée sur un siège aussi solennel. (Cité par Deleito y Piñuela, *La Mujer, la Casa y la Moda*, p. 113).

toujours facile aux étrangers de séparer le bon grain de l'ivraie. Néanmoins, certaines habitudes locales étaient surprenantes. Par exemple, il était entendu qu'un cavalier se promenant à cheval avait le droit de chevaucher à la portière des carrosses et d'entreprendre une conversation avec l'inconnue qui se trouvait à l'intérieur. La raideur britannique étant très étrangère au tempérament espagnol, une femme se trouvait honorée d'être ainsi sollicitée et répondait avec politesse. Quand la nuit tombait, les promeneurs qui allaient à pied s'approchaient aussi des carrosses et jetaient des fleurs et des parfums sur les femmes qui s'y trouvaient : ils demandaient la permission d'y monter auprès d'elles⁶². Les femmes qui voulaient se faire remarquer par leur parfaite tenue durent se faire accompagner par un domestique qui trotta à la hauteur de la voiture, tandis qu'une duègne occupait la portière. En certaines occasions, on dut même décider que les dames de la cour seraient obligatoirement accompagnées en carrosse par ces jolies fillettes qu'on appelait des *meninas* dont Vélasquez nous a laissé l'image⁶³.

Les jeunes femmes qui marchaient à pied avaient des manières non moins lestes. Les Espagnoles ont une démarche attirante et gracieuse. Au xvi^e siècle, elles s'enveloppaient en outre dans un manteau ou une cape, si habilement qu'elles dissimulaient entièrement leur visage à l'exception de l'œil gauche, admirable, provocant, et d'une irrésistible éloquence. Cette manière de se masquer s'appelait le *tapado*. Elle avait été mise à la mode par d'intrépides chasseuses d'hommes, mais, comme il faut bien se défendre, elle avait été adoptée ensuite par les femmes les plus convenables. Le *tapado* avait de nombreux avantages, et en particulier celui de l'incognito. Il permettait aux femmes des distractions et des expériences que leur situation personnelle leur interdisait. Le portugais Pinheiro, esprit chagrin, prétendait même que les femmes de la cour empruntaient des manteaux à leurs domestiques et descendaient de leur carrosse pour avoir le plaisir d'entendre des ordures et de recevoir des propositions qu'on leur faisait habituellement sous des formes plus enveloppées⁶⁴.

Les moralistes, qui ne comprennent pas combien le respect est fatigant, étaient sévères pour le *tapado*. Les rois d'Espagne l'interdirent pendant cent ans sans aucun succès. Les premiers édits datent du temps de Philippe II et ils s'accompagnaient d'une amende de 3 000 maravédís. Ces édits furent renouvelés sans résultat en 1594, puis en 1600, et encore en 1636 où Philippe IV porta l'amende à 10 000 maravédís et même à 20 000 en cas de récidive. Les femmes préféraient payer l'amende plutôt que de renoncer à leur école buissonnière. Le *tapado* traversa le siècle victorieusement et ne disparut qu'en 1770 sous le coup d'une pragmatique féroce de Charles III que les magistrats appliquèrent avec une effroyable rigueur.

Les femmes espagnoles étaient plus soigneusement abritées que personne de toute préoccupation sérieuse. Elles ne sont mêlées ni aux affaires ni à la politique, ni même aux intrigues. Constamment subordonnées au père, au mari, au frère, elles n'acquièrent de l'importance que dans le rôle de veuve qu'elles tiennent à la perfection, avec un juste sentiment du sérieux et de l'autorité, gouvernant toute la famille, parfois la faisant vivre. Mais avant d'atteindre cette situation qui paraît être la fin dernière de toute femme espagnole et sa plus complète réalisation, il faut bien avouer qu'elles passent par tous les degrés de l'enfentillage. La réclusion fait d'elles de grandes petites filles, et elles le restent pendant de nombreuses années, mutines petites filles d'abord qu'on trouve adorables, puis grosses petites filles un peu embarrassantes, enfin étonnantes vieilles petites filles dont la puérilité ne désarme pas.

Elles ont des manies de femmes-enfants. Toute la journée et souvent en cachette, elles mâchonnent une sorte de terre glaise importée du Pérou qu'on appelle *bucaro*. Cette éternelle mastication est une habitude invétérée, un vice de l'oisiveté qui leur est si cher qu'en punition d'une faute grave, la plus sévère pénitence que puisse imposer un confesseur est la privation de *bucaro* pendant une semaine. Ce chewing-gum ne leur suffit pas. A d'autres moments, elles ont des manies de gamines. Par exemple, il y eut celle des lunettes. Au début du xvii^e siècle, elles se mirent toutes à porter de vastes, d'immenses lunettes qui leur cachaient toute une partie du visage et dont elles refusaient avec obstination de se séparer. Puis elles cessèrent de se trouver très belles avec cet ornement et les lunettes disparurent instantanément.

Le pire était leurs caprices d'enfants gâtés. Elles avaient une nature de pie qui leur faisait désirer tout ce qui brille. Or, la pointilleuse galanterie espagnole faisait une stricte obligation à un *caballero* d'offrir sur-le-champ ce que sa gracieuse compagne avait remarqué avec de petits cris d'oiseau. Certains endroits comme la Calle Mayor de Madrid, la villa del'Oso ou la porte de Guadalajara devenaient des pièges redoutables auxquels on ne s'aventurait qu'avec terreur. Les marchands, race scélérate, abusaient perfidement de cette situation. Ils remettaient des marchandises à crédit. La gracieuse inconsciente rentrait de promenade, les bras chargés de merveilles : le mari ou l'amant recevait la note quelques jours plus tard. Les semi-professionnelles jouaient audacieusement de cette innocente étourderie. Un galant, admis à grand-peine au logis après force pourboire aux duègnes, voyait surgir à l'instant le plus tendre l'orfèvre ou le drapier : ils avaient justement une « occasion » merveilleuse. Or, les lois sur les dettes étaient strictes et conduisaient lestement en prison. On n'en était même pas quitte avec les religieuses qui avaient le droit de commander des friandises au-dehors. Les écrivains se moquaient beau-

coup de ces à-côtés ruineux de l'amour. Quinones de Benavente en a fait une satire qu'il intitula *La Capeadora*, féminin du terme qui désignait alors les détrousseurs qui volaient la nuit les manteaux des passants. Mais le point d'honneur était plus fort que toutes les satires : on n'était pas un *caballero* si l'on ne s'inclinait pas sur-le-champ.

La vie mondaine était un mélange comique d'étiquette et de puérité. Les événements les plus importants étaient les visites que les femmes se faisaient entre elles. On devait s'y faire porter en chaise et pour éviter qu'aucun importun n'adressât la parole à la visiteuse, cette chaise était amenée jusqu'à l'entrée des salons. La maîtresse de maison se levait pour chaque visiteuse et l'accompagnait à travers la glorieuse enfilade des pièces de réception jusqu'à un boudoir frais et retiré où l'on prenait le chocolat. Ces réunions de femmes renouvelaient les plaisirs du harem et du pensionnat. On s'y bourrait de fruits confits enveloppés de papiers dorés et de confitures sèches qui ressemblaient au *loukhoun* arabe. Les femmes ne s'embrassent pas entre elles, mais elles se disent *tu*, et elles s'assoient en rond à la turque sur des coussins. Avant de partir, elles remplissent de friandises de petits paniers disposés à cet effet et qu'elles accrochent à leur ceinture fort commodément sur la plateforme arrangée autour d'elles par l'énorme ballon qu'elles portaient comme robe. Ces visites se faisaient par convocation et, à la sortie, la file des chaises, à la queue-leu-leu, transportait les visiteuses d'un palais au palais voisin, car il eût été contraire à la dignité que chaque visiteuse n'ait pas de chaise pour elle seule.

Les toilettes même transformaient les femmes en poupées. L'énorme vertugadin qui régnait en Angleterre et en France au xvr^e siècle faisait l'effet d'un cotillon auprès des monstrueuses superstructures à l'abri desquelles les jeunes Espagnoles affrontaient la haute mer de la vie mondaine. Le prodigieux véhicule de baleines et de brocart à l'intérieur duquel elles s'avançaient se nommait le *guardainfante*. Il était de taille à protéger en effet les grossesses les plus avancées. Il ressemblait à un grand parasol de plage au centre duquel s'élevait fièrement un mince petit buste étroitement corseté. Cet appareil monumental franchissait difficilement les portes des églises. Les femmes avaient l'air dans cet attirail de très jolis bonbons présentés dans une grosse corolle de papier. Pour avoir parfaitement une tournure d'idole, les Espagnoles qui sont souvent de petite taille, se haussaient sur de hauts patins invisibles qui rendaient leur démarche fragile et précieuse. Ces jolis biscuits de Saxe n'étaient pas aussi grotesques qu'on pourrait le craindre. Il y a un étonnant portrait de la marquise de Santa-Cruz par Carreño qui montre au centre de cette forteresse une minuscule et froide petite femelle dont l'affection ne devait pas être de tout repos. Au milieu du siècle, ces étonnantes poupées eurent l'idée de montrer

leur poitrine. Elles la découvrirent avec une générosité qui indigna les moralistes et qui produit, à vrai dire, en effet singulier par l'étalage du joli fruit de chair voluptueusement entrouvert au centre de cette puissante et infranchissable carapace.

L'AMOUR-PASSION

La réclusion avait produit d'autres effets. Les rendez-vous étant rares et dangereux, la surveillance des femmes et des filles continuelle, l'amour était devenu prompt, direct, passionné. Aucune galanterie à la française. Pas de coquetterie. La coquette, qu'on appelle la *coquina*, celle qui agace les hommes, existe bien en Espagne, mais elle n'est pas un type de femme comme en France. En Espagne, les passions même fugitives, les caprices eux-mêmes, les passades ont quelque chose de violent et d'absolu. L'homme le plus inconstant, pendant cette période, voue à la femme qu'il aime le culte le plus complet, et le plus sincère. Elle est pour lui une divinité. On ne lui présente rien, si ce n'est à genoux, on ne reçoit rien de sa part qu'en le couvrant de baisers. Si la divinité se fait saigner, aucune faveur n'est plus précieuse que de recevoir quelques gouttes de son précieux sang. Le chirurgien reçoit à cette occasion un cadeau de grande valeur⁶⁵.

La passion, sous sa forme la plus brutale, excuse tout. Aucun hommage ne paraît aux femmes plus sincère, plus glorieux même, que le soudain désir du mâle. C'est cet hommage qu'elles recherchent avec effronterie. « Les plus honnêtes femmes, dit un historien des mœurs espagnoles, regardaient alors comme un outrage à leur beauté et comme une sorte de déshonneur de ne pas être interpellées dans la rue par quelque inconnu pour une proposition audacieuse⁶⁶. » Elles ramenaient ce butin avec fierté, humant ce grondement de matou qu'elles avaient inspiré. Mme d'Aulnoy cite un mot de la marquise d'Alcañices, célèbre par sa vertu, lequel est d'une belle femelle. Elle disait qu'elle se regarderait comme mortellement offensée si un homme pouvait passer une demi-heure en tête à tête avec elle sans lui demander ses dernières faveurs. Cela ne force pas à les accorder, pensait-elle, mais c'est toujours agréable de se l'entendre dire.

On allait vite en besogne avec de pareils tempéraments quand on avait franchi le mur du jardin. C'est encore Mme d'Aulnoy qui décrit avec une secrète admiration ces entreprises à la hussarde. « Ils leur parlent au travers de la jalousie, écrit-elle : mais ils entrent quelquefois dans le jardin et montent quand ils le peuvent à la chambre. Leur passion est si forte qu'il n'y a point de périls qu'ils n'affrontent; ils vont jusque dans le lieu où l'époux dort; et j'ai ouï-dire qu'ils se voient des années de suite sans oser prononcer une parole de peur d'estre

entendus. On n'a jamais sceu aimer en France comme on prétend que ces gens-ci aiment, et sans compter les soins, les empressemens, la délicatesse, le dévouement même à la mort (car le mari et les parents ne font point de quartiers) ce que je trouve charmant, c'est la fidélité et le secret. On ne verra point un Cavalier se vanter d'avoir reçu les faveurs d'une Dame. Ils parlent de leurs maistresses avec tant de respect et de considération qu'il semble que ce soit leurs Souveraines. Aussi ces Dames n'ont point envie de vouloir plaire à d'autres qu'à leurs amans; elles en sont toutes occupées et bien qu'elles ne le voyent pas le jour, elles trouvent le moïen d'employer plusieurs heures à son intention, soit en lui écrivant ou en parlant de lui avec une amie qui est du secret, ou demeurant une journée entière à regarder au travers d'une jalousie pour le voir passer. En un mot, sur toutes les choses que l'on m'en a dit, je croirais aisément que l'amour est né en Espagne ⁶⁷»

Tel était cet amour qu'admirait tant Stendhal et dont il disait qu'il était « sans cesse environné des plus affreux périls et côtoyant les précipices ». Mais comme ces Espagnols savaient aimer! Je demande la permission de citer ici quelques-unes des anecdotes que rapporte Mme d'Aulnoy dans sa charmante *Relation*. Un jeune Allemand, le comte de Koëngismark, avait été pris à cette contagion. Il voulut paraître à une *corrida* en l'honneur d'une femme qu'il aimait. Les *corridas* du xvii^e siècle étaient admirables, c'étaient des *duels* entre le toro et un gentilhomme qu'il avait insulté : il fallait être noble pour se présenter dans l'arène, les professionnels n'existaient pas, les règles du duel étaient rigoureusement observées, les cavaliers, accompagnés de leurs seuls domestiques, se présentaient en l'honneur de leur maîtresse, comme au tournoi. Les *corridas* actuelles ne sont que les caricatures commerciales de ces étonnans défis. Ce comte de Koëngismark fut gravement blessé à la cuisse, son cheval éventré, sa maîtresse s'avança précipitamment sur le devant de son balcon, son mouchoir à la main, apparemment pour lui demander d'interrompre. Mais lui perdant son sang à ruisseaux, mit l'épée à la main, s'appuya sur son laquais qui l'accompagnait et frappa l'animal à la tête : « et aussitôt, dit Mme d'Aulnoy, s'étant tourné du côté où était cette belle fille pour laquelle il combattoit, il baisa son épée, et se laissa aller sur ses gens qui l'emportèrent demi-mort ⁶⁸ ».

Le courage des femmes n'était pas moindre que celui des hommes. Un cavalier de mérite, Espagnol celui-là, aimait passionnément une fille de lapidaire. Il voulut lui donner quelque preuve de son amour en se présentant dans l'arène. Elle le sut, le lui défendit. Il passa outre. Lorsqu'on leva la barrière du toro, le gentilhomme se présenta sur son cheval, mais un jeune villageois entra en même temps que lui dans l'arène, et jeta un dard sur le taureau, qui se précipita furieusement

vers lui. Ce jeune homme, interdit, voulut se sauver. Mais son bonnet vint à tomber dans sa fuite et de longs cheveux qui retombèrent firent reconnaître une fille d'une quinzaine d'années. Le jeune cavalier fonça sur le taureau, mais ne put empêcher qu'il ne blessât mortellement la jeune fille. Le duel entre l'homme et la bête fut implacable. Le gentilhomme fut mortellement atteint à son tour. On porta les amants chez le père de la fille. Ils voulurent être dans la même chambre et demandèrent en grâce qu'on les mariât sur-le-champ pour le peu d'heures qui leur restaient à vivre et qu'ils fussent mis dans le même tombeau⁶⁹.

Voici une autre histoire de Mme d'Aulnoy. Une fille de qualité était amoureuse d'un gentilhomme. Elle ne savait comment le lui faire dire. Elle finit par écrire une lettre qu'elle lui remet audacieusement dans son carrosse. Le gentilhomme devint fort amoureux et les choses ne traînèrent pas. Les deux amants attendaient avec impatience le retour du père, alors en voyage pour lui proposer le mariage sur lequel son agrément ne devait pas faire de difficulté. Mais la fille était sous la surveillance de son frère. Il découvrit l'intrigue, et dans sa rage, sans en rien témoigner ni faire aucun éclat, il entra une nuit dans la chambre de la jeune fille, et, comme elle dormait profondément, « il l'étrangla avec toute la barbarie imaginable ». La justice ne fit aucune poursuite, mais l'amant se vengea ainsi : il se déguisa en porteur d'eau et passa des heures ainsi grimé sous les fenêtres du frère qui ne sortait que solidement accompagné. Il le trouva seul enfin, se dressa devant lui l'épée à la main et le tua avant que ses domestiques aient pu accourir⁷⁰.

« Leur amour est toujours un amour furieux, ajoute Mme d'Aulnoy, et cependant les femmes y trouvent des agréments. Elles disent qu'au hasard de tout ce qui peut leur arriver de plus fâcheux, elles ne voudraient pas les voir insensibles à une infidélité, que leur désespoir est une preuve certaine de leur passion et elles ne sont pas plus modérées qu'eux quand elles aiment. Elles mettent tout en usage pour se venger de leurs amans s'ils les quittent sans sujet, de sorte que les grands attachemens finissent d'ordinaire par quelque catastrophe funeste. Par exemple, il y a peu qu'une femme de qualité, ayant lieu de se plaindre de son amant, elle trouva le moyen de le faire venir dans une maison dont elle estoit la maîtresse; et après lui avoir fait de grands reproches dont il se defendit faiblement, parce qu'il les méritait, elle lui présenta un poignard et une tasse de chocolat empoisonné, lui laissant seulement la liberté de choisir le genre de mort. Il n'employa pas un moment pour la toucher de pitié; il vit bien qu'elle estoit la plus forte en ce lieu, de sorte qu'il prit froidement le chocolat et n'en laissa pas une goutte. Après l'avoir bu, il lui dit : « Il aurait été meilleur si vous y aviez mis plus de sucre, souvenez-vous-en pour

le premier que vous accommoderez. » Les convulsions le prirent presque aussitôt; c'était un poison très-violent et il ne demeura pas une heure à mourir. Cette Dame, qui l'aimait encore passionnément, eut la barbarie de ne pas le quitter qu'il ne fût mort. »

AVENTURIÈRES ET JEUNES FILLES

On croit difficilement, en lisant ces histoires, à la légèreté et à la corruption des mœurs que tant de voyageurs ont dénoncées. Il y a dans ces traits une violence et un respect des engagements de l'amour qui sont incompatibles avec les complaisances polies de l'immoralité. Mais l'Espagne était la terre d'élection d'aimables aventurières qui jouaient à la grande dame et que les étrangers prenaient facilement pour telles. Un jeune gentilhomme prenait couramment à douze ou treize ans une *amancebade*, qui était une maîtresse en titre qui l'aidait à patienter jusqu'à son mariage et en outre lui donnait la vérole. Dans beaucoup de familles, on mariait les garçons à dix-sept ans avec des filles qui en avaient quatorze. Cet arrangement convenait fort aux pères et aux frères des filles. Ces jeunes maris se contentaient de cloîtrer leurs femmes après leur avoir donné la vérole à leur tour. Et ils s'occupaient à chercher de nouvelles maîtresses. Le roi Philippe IV, si soucieux de la morale de ses sujets, avait eu trente-deux maîtresses, chiffre honorable pour un particulier, mais indiscret pour un roi. L'étagement de ces différentes espèces sociales, prostituées, aventurières, maîtresses temporaires, maîtresses en titre, donnait à la société féminine une variété que nous imaginons difficilement et qui explique sans doute les contradictions dont fourmillent les rapports des voyageurs. Il est constant que les femmes de bonne famille sortaient fort peu et très surveillées. Et c'est à elles que j'attribuerais volontiers le privilège de ces passions entières, dramatiques, absolues.

Les jeunes filles sont, de la part des contemporains, l'objet de commentaires énergiques. On les mariait tôt. Cette sage précaution ne suffisait pas toujours. Nous les connaissons surtout par Tirso de Molina qui fut religieux avant d'être homme de théâtre et qui avait été longtemps confesseur. Il avait peu d'illusions. La langue espagnole désigne prudemment la jeune fille du nom de *soltera*, qui veut dire célibataire. Le terme de *doncella*, a un sens plus technique. Tirso de Molina affirme sans détours que la *doncella* est au xvii^e siècle un mythe qu'on trouve rarement incarné. Il la compare à l'introuvable phénix : c'est même le titre d'une de ses pièces. Quevedo suppose avec impertinence que la race en est disparue. Salar, Barbadillo, Benavente ne sont pas plus encourageants. Ce sont là des satiriques. On est plus alarmé

de voir Deleito y Pinada, historien moderne circonspect, conclure, après avoir défendu les petites Espagnoles contre les jugements hâtifs et imprudents : « En règle générale, elles étaient dépourvues de pudeur et de réserve, de candeur et de mesure et toujours esclaves de leur vanité comme les ont représentées Calderon et ses émules⁷¹. » Et quelques lignes plus loin, ce spécialiste d'une grande autorité n'hésite pas à affirmer qu'« il était assez fréquent que les jeunes filles perdissent leur virginité sans le secours du mariage ». On accusait les carrosses. Ils étaient alors munis de rideaux de cuir qu'on baissait. En dépit de ces facilités, l'ampleur des *guardainfantes*, larges comme des éventaires, devait constituer un obstacle non négligeable. De malicieuses allusions semblent confirmer que ces obstacles n'arrêtaient pas les audacieux. Ces constatations sont amères pour ceux qui se plaisent à opposer à notre temps les exemples du passé.

Ces femmes, si soigneusement protégées, et vainement, de tout contact impur, parlaient une langue aussi verte que leurs contemporaines des autres pays. Elles étaient élevées par les domestiques qui leur apprenaient autant de jurons que de sottises. Lope de Vega raconte dans une de ses lettres que deux dames de grande naissance donnèrent le spectacle d'un fier pugilat avec accompagnement vocal, dans l'aristocratique église de San Felipe. Un écho de Barriouero montre la marquise de Leganès, qui portait un des plus grands noms d'Espagne, jurant comme un charretier, parce qu'une femme de la marquise de Leche avait battu un de ses chiens qu'elle aimait beaucoup : on eut de la peine à arracher de ses mains la coupable. Et le portugais Pinheiro fut bouleversé lui aussi, dans sa naïveté portugaise, de cette vigueur castillane.

Les écrivains nous ont laissé quelques exemples de ces viragos qu'on n'imagine guère parmi tant d'œillades et d'enfantillages. *La Montagnarde de la Vera* de Quevedo conduit les hommes à la guerre et dirige les chevaux fougueux sans mors ni éperon avec son seul étrier. Velez de Guevara prétend qu'elle était assez forte pour arrêter un char traîné par des bœufs et retenir à elle seule la roue d'un moulin. Tirso de Molina met en scène une autre conductrice de bandes qui accouche de deux jumeaux avec une simplicité toute militaire en parlementant avec l'ennemi. Lope de Vega dans *Las dos Bandoleras* imagine deux indomptées qui se sont jurées de venger leur sexe en précipitant du haut d'un rocher tous les hommes qui leur tombent sous la main. Et dans une pièce de Cubillo, *Anasco, l'homme de Talavera*, on trouve une fille amoureuse de sa cousine, qui soufflette ses rivaux, les provoque en duel et les tue, non sans les abreuver d'appréciations dépourvues de fadeur. Ces belles aventures ont tout juste le genre d'importance de nos films. Elles prouvent que la femme espagnole reste, au moins dans ses rêves, altière, autoritaire et impa-

tiente à supporter le frein. Cela ne doit pas faire oublier que de telles héroïnes ne se rencontrent guère dans la vie et que, depuis Isabelle la Catholique, la femme ne joue aucun rôle dans aucune des sections de la vie publique espagnole.

FEMMES SAVANTES ET FEMMES DE LETTRES

Il y avait pourtant une carrière dans laquelle les Espagnoles se piquaient d'émulation avec les hommes : c'était celle des belles-lettres. Ces femmes, qu'on nous dépeint généralement comme fort ignorantes, ont fourni pourtant à la littérature espagnole un contingent d'« amateurs » et même quelques professionnelles. Perez de Guzman, qui a étudié spécialement cette production, proclame dans son enthousiasme qu'elle « dépassait le niveau même des sociétés qui passent aujourd'hui pour les plus cultivées ⁴³ ». Les femmes espagnoles organisaient des Académies féminines, participaient à des concours littéraires dans lesquels elles remportaient des prix dont on accueillait la proclamation par de galants applaudissements. Elles brillaient surtout dans la poésie et le panégyrique. Elles cultivaient ce dernier genre avec tant de prédilection qu'elles louaient même par des poèmes les ouvrages ou les pièces qui venaient de paraître. Ce talent avait beaucoup d'occasions de s'exercer dans l'Espagne du *xvii^e* siècle. On félicitait les princes de leur mariage ou de leur naissance, on les louait d'avoir gagné une bataille, soutenu un siège, conduit une ambassade et l'on décernait de plus des éloges solennels et copieux aux bienheureux qui venaient d'être béatifiés et plus encore pour les canonisations qui s'accompagnaient de fêtes grandioses. Ces distractions ont quelque chose d'un peu chorégraphique. Il y eut heureusement des écrivains plus personnels. Les historiens de la littérature espagnole citent Maria de Agreda qui écrivit des lettres au roi Philippe IV, le groupe de Tolède auquel on rattache Ana de Ayala qui fut louée par Lope de Vega et Ana de Castro Egas, qui était également historienne. On cite encore Antonia de Mendoza qui fut plus tard comtesse de Benavente qu'on appelait la divine Antandra, et en faveur de laquelle le misogyne Quevedo daigna faire une honorable exception. La plus célèbre de toutes ces poétesses fut assurément Maria de Zayas qui mérita d'être appelée « la dixième muse du siècle », titre considérable en présence d'une telle concurrence, et qui fut également la première femme romancière. Il faut encore rattacher à cette illustre phalange une excellente religieuse, Doña Mariana Carabajal, qui fabriquait d'honnêtes romans pour jeunes filles rangées (on peut donc conclure qu'il y en avait) et à laquelle les historiens des mœurs ont voué une solide reconnaissance parce que sa production inoffensive

fourmille en détails précieux sur la vie des femmes au XVII^e siècle. Enfin, il y eut même une femme dramaturge, Felicia Enriquez de Guzman, qui, à vrai dire, n'eut pas les honneurs de la représentation. Elle avait fait une pièce de sa propre histoire. Amoureuse d'un étudiant de Salamanque, elle se déguisa en garçon et passa trois ans dans ces conditions à la célèbre université : elle y réussit à plusieurs concours difficiles et fut l'objet de récompenses flatteuses. Son idylle se termina par un mariage, comme dans les romans de Maria Carabajal, et elle était si satisfaite de sa petite aventure qu'elle en fit imprimer le récit dramatique en 1627. Ensuite, elle tint salon à Séville, dénouement qui était dans la nature des choses.

Cette « précieuse » assez dégourdie n'était pas seule de son espèce. Il y eut vers la même époque des femmes distinguées qui ne se déguisaient pas en hommes, mais qui prétendaient néanmoins parler un langage recherché et surtout moins vert que celui de leurs contemporaines. Il y eut même des femmes savantes qui savaient le latin et qui le faisaient dire. Calderon s'est moqué d'elles dans sa pièce *No hay barlas con el amor*, dont Molière s'inspira pour ses *Femmes Savantes*. Et Quevedo plus durement encore dans une pièce plus bouffonne *La culta latiniparla* qui fut publiée en 1629.

Telles étaient les Espagnoles de ce temps. Il faut avouer qu'il y a dans leurs manières un caractère national tout à fait particulier. On ne retrouve même pas parmi elles la châtelaine consciencieuse et affairée qui fleurit sous les autres climats. Il faut croire que, en définitive, les différences de races sont un élément bien important de la personnalité de chaque peuple.

LES FEMMES DES GRANDES INDES ET DES ÎLES

Pendant que les femmes obtenaient en Europe un pouvoir substantiel au prix d'une apparente soumission, les voyageurs leur rapportaient des pays lointains d'étonnantes merveilles. Les uns avaient entendu parler des femmes discrètes enfermées dans les patios de la Chine profonde où elles trébuchaient sur leurs petits pieds, les autres avaient contemplé les « longues maisons » des Iroquois où les matrones décidaient du destin de la tribu, des marins avaient été priés poliment par les Nairs de Malabar de daigner prendre la virginité des filles du canton, des diplomates colportaient des récits singuliers sur le sérail immense et mystérieux où des sultanes invisibles commandaient. Les missionnaires avaient trouvé sur la côte des Grandes Indes d'honnêtes sauvages qui leur avaient semblé vivre en dehors de toute

morale et il leur avait été pénible de noter un état de promiscuité sur lequel on pense aujourd'hui qu'ils commettaient beaucoup d'erreurs. Le *xvii^e* siècle ne s'intéressa guère à ces révélations qui avaient rappelé à Montaigne ou à Erasme la diversité de la nature humaine. Les contemporains de Louis XIV regardaient comme barbares les civilisations qui ne ressemblaient pas à la leur, il leur semblait absurde qu'on pût vivre avec d'autres usages que ceux qu'ils connaissaient. Ils ne se demandèrent jamais s'il était raisonnable d'enfermer les femmes. Et ils ne s'interrogèrent pas non plus sur les pensées et les ambitions que pouvaient avoir les hommes dans les pays où il importait peu de plaire puisqu'on pouvait acheter, où l'on pensait à autre chose qu'à analyser les battements de son cœur et à s'exprimer d'une manière galante. Cette curiosité pèse encore sur nous qui en sommes les héritiers. On trouvera peut-être puérile dans quelques siècles une littérature qui ne s'est occupée que de l'amour. Elle ne doit pas nous empêcher, en tous cas, de nous souvenir qu'une grande partie des femmes dans le monde et peut-être la majorité d'entre elles vivaient tout autrement que les femmes de l'Europe chrétienne.

AU ROYAUME DE BA-KONGO

Dans le royaume de Ba-Kongo, il y avait des harems comme en Islam et des chefferies comme en Chine. Le régime féodal combiné avec la polygamie avait produit des situations que la description des mœurs chinoises nous a rendues familières. Les souverains prenaient traditionnellement des femmes dans les familles des grands vassaux pour matérialiser la reconduction des alliances. Le pouvoir de la première femme était toutefois immense. Elle règne sur le harem, elle a une fortune personnelle, une maison civile, elle vit discrètement dans la partie la plus reculée de la demeure princière bâtie en ronds, on ne l'entrevoit qu'en de rares occasions et son apparition exige un cérémonial minutieux. La fécondité du couple seigneurial n'est pas moins importante qu'en Chine; elle est liée dans l'esprit des sujets à la fécondité de la terre et à la prospérité de la province, c'est un grand malheur et un présage funeste quand la première femme du prince est frappée de stérilité. Au moment de la succession royale qui est traditionnellement disputée entre les différents fils du souverain, les sœurs jouent un rôle important, elles peuvent avoir un parti et prendre part aux intrigues. Cette situation éminente n'est pas réservée à la seule famille du souverain. Dans toutes les chefferies seigneuriales, la première famille, que les Portugais appelaient la « comtesse », avait un rang aussi éminent et une influence aussi grande. Au royaume voisin de Loango, les princesses avaient même le droit de

choisir des maris roturiers, en aussi grand nombre qu'elles voulaient, et ces maris n'étaient jamais que de minces personnages que les princesses avaient le droit de faire mettre à mort lorsqu'ils leurs causaient quelque sujet de mécontentement. Quelques particularités du costume et de l'étiquette étaient assurément surprenants pour les Européens. La plupart des femmes avaient la tête rasée, les jeunes filles étaient tatouées et les femmes de grande famille avaient le privilège de porter aux chevilles, aux poignets et autour du cou, d'énormes bracelets de cuivre, si lourds que les voyageurs leur donnèrent le nom de « manilles », parce qu'ils leur rappelaient les anneaux de fer des galériens. Les Portugais regardaient comme une marque de barbarie cette quincaillerie qui n'était pas plus étrange, en réalité, que les vertugadins monstrueux de leurs propres femmes qui leurs inspiraient tant d'admiration. Ils avaient plus de raisons d'être surpris en constatant qu'un des plus grands signes d'attention et de respect que puisse donner une princesse consistait à se mettre le doigt dans le nez. On n'a pas trouvé jusqu'à présent d'explication satisfaisante de cette posture.

Les femmes du peuple étaient traitées très allègrement. La population masculine du Ba-Kongo considérait toute sorte de travail comme très au-dessous de sa dignité. Semblables aux anciens Germains, les peuples de ces provinces regardaient la guerre et la chasse comme les seules occupations convenables à un homme. Les travaux habituels étaient laissés aux esclaves et aux femmes. Comme tout le monde ne peut avoir d'esclave, les femmes étaient donc chargées de cultiver la terre, de semer, de récolter et, d'une façon générale, de faire tout ce qui était nécessaire pour nourrir leurs maris. Les hommes daignaient toutefois abattre les arbres dans les territoires à défricher, exploit sportif qu'ils ne jugeaient pas indigne d'eux. Le reste du temps, ils fumaient et devisaient. Cette répartition des tâches a vivement intéressé les missionnaires. Il est vrai que les femmes étaient tout bonnement achetées, mode d'acquisition qui dispose généralement à la modestie. En outre, la polygamie était permise à tous ceux qui pouvaient s'offrir ce luxe. Les voyageurs portugais rapportent que les femmes du royaume de Kongo avaient le plus grand respect pour leur mari et ne manquaient pas une occasion de manifester leur soumission. La coutume les laissait pourtant maîtresses de tout leur bien à l'intérieur du ménage et leur assurait l'égalité juridique que nos féministes réclament avec tant d'obstination. On voit que ce sont parfois de vaines conquêtes.

Cette société parfaitement virile avait une morale stricte. La séparation des sexes était rigoureuse chez les jeunes gens. Les garçons et les filles étaient parqués au village dans des maisons collectives réservées aux uns ou aux autres. Les fêtes d'initiation et les danses

qui ont choqué les voyageurs, étaient soumises à de prudentes limitations. L'adultère était puni de mort : les coupables étaient brûlés vifs après avoir été empaquetés dans des feuilles sèches de bananier qui les transformaient en torches. On était moins sévère pour les dommages subis par les jeunes filles. L'usager abusif s'en tirait avec une amende qu'il payait à la famille. Le mariage se faisait par achat, nous l'avons dit, et pouvait être précédé dans le peuple d'une période d'essai. La cérémonie du mariage n'en était pas moins solennelle : les fiancés partageaient le vin de palme, mais ils subissaient pendant toute la semaine une « préparation au mariage » qui consistait pour chacun d'eux en une période de strict isolement. Les dons qui devaient assurer la fécondité du couple avaient une grande importance. La princesse n'était pas seule à être consternée si les dieux locaux lui refusaient une descendance. Dans toutes les classes de la société, la stérilité était regardée comme un grand malheur.

Les missionnaires comprirent peu de choses à la mentalité de cet honnête peuple de guerriers. Ils désespérèrent des vassaux fidèles en les empêchant de briguer pour leur fille le titre de troisième ou de quatrième épouse dans le harem royal. Ils furent ingrats à l'égard d'aimables petits dieux locaux qui avaient accepté avec bonne grâce la construction de leurs églises. Enfin, ils mirent en peu de temps un grand désordre dans ce royaume qui avait si bien accueilli leur protection et durent finalement le quitter après une période d'évangélisation aussi malheureuse que brillante.

LES FEMMES CHEZ LES AZTÈQUES

A l'autre bout du monde, l'admirable civilisation des Aztèques ressemblait en plusieurs points à celle du royaume de Kongo, car les mêmes systèmes de valeurs entraînent souvent des mécanismes sociaux qui se ressemblent. Les Aztèques avaient ressuscité Sparte sans l'avoir jamais connue. La bravoure et l'endurance étaient parmi eux les qualités qui classaient les hommes. Tous ceux qui en faisaient la preuve, quelle que soit leur origine, avaient accès à la classe aristocratique qui était essentiellement militaire. Des majorats accompagnaient cette promotion. Mais aucune famille n'était assurée de leur possession, car les lois étaient plus exigeantes pour cette élite que pour le peuple : les fils qui n'étaient pas les premiers au combat perdaient les privilèges de leur caste et redevenaient gens du commun.

La polygamie était la règle dans les grandes familles. Et naturellement, avec la polygamie avaient fait leur apparition le règne de la première femme, seule femme légitime, son rôle dynastique et politique, l'autorité des douairières, les drames de la succession lorsqu'il

existait des fils de favorites : si bien que l'histoire des empereurs du Mexique ressemble en plus d'un endroit à celle des empereurs de Chine. Ce sont là des conditions habituelles de fonctionnement que le harem suffit à produire. Mais la ressemblance avec la civilisation chinoise est bien plus remarquable dans les détails de la cérémonie des mariages. Bien que la religion des Aztèques ne place aucun vieil homme dans la lune pour lier les chevilles des fiancés, le mariage des Aztèques n'en commence pas moins par la consultation d'un astrologue qui décide si les astres sont favorables à l'union projetée. Puis vient, comme en Chine, le manège des marieuses et le rite des réponses courtoises. « Nous ne savons pas comment ce jeune homme peut se tromper à ce point, répond la famille sollicitée, car notre fille n'est bonne à rien et plutôt sotte. Mais enfin, puisque vous semblez y tenir avec tant d'insistance... » Après cette réponse de mandarin, nouvelle entrée de devins, comme en Chine, pour fixer la date de la cérémonie. Le cortège nuptial a lieu, de même, à la nuit tombante, la jeune fille est portée sur une litière qui ressemble beaucoup à un palanquin, elle est reçue par les parents de son fiancé, elle partage avec lui, devant les dieux du foyer, la nourriture rituelle que chacun des époux offre à l'autre de sa propre main. Enfin, comme dans les familles de dignitaires de l'Empire du Ciel, les jeunes gens sont enfermés dans la chambre nuptiale pendant quatre jours qu'ils passent en prières, après quoi seulement ils s'approchent l'un de l'autre. Comme en Chine, également, on ne pouvait se marier qu'une fois et avec une seule femme et seuls les enfants issus de ce mariage étaient légitimes : mais on pouvait avoir dans le gynécée autant de concubines qu'on le souhaitait. Cette similitude des rites est-elle fortuite ? Il faudrait une enquête approfondie pour en décider. Il ne semble pas qu'en d'autres points les spécialistes aient décelé des rapports entre la civilisation chinoise et celle des Aztèques.

Les jeunes filles qui étaient destinées à recevoir la qualité de première épouse dans un harem distingué étaient élevées avec soin. Elles passaient toute leur jeunesse au couvent, sous la direction de prêtresses âgées qui leur apprenaient à broder, leur enseignaient les rites et les réveillaient plusieurs fois par nuit pour le service des dieux. Elles portaient des noms de fleurs ou d'oiseaux gracieux, Fleur de pluie, Fleur verte, Oiseau des eaux. On leur apprenait qu'une femme ne doit jamais sortir de sa maison. « Tu dois être dans ta maison comme le cœur est dans le corps... tu dois être dans ta maison comme la cendre du foyer. » Et elles vivaient, comme les petites Chinoises, dans de jolis patios fleuris auprès d'un canal qui clapotait sous un ciel tiède.

Les femmes du peuple étaient soumises à un régime moins hautain. En principe, elles doivent rester à la maison pendant que les hommes

sont aux champs. Mais souvent elles vont au marché où elles vendent des galettes, des plats cuisinés, ou encore les légumes et les fruits dont elles peuvent disposer. Les femmes des artisans travaillent chez elles dans des ateliers familiaux. On se passe bien souvent pour le mariage des astrologues et même des marieuses. Beaucoup de mariages dans le peuple paraissent être des mariages de réparation ou de régularisation. On utilisait dans ce cas à l'égard des parents une formule peu rassurante. « Je reconnais ma faute... Vous avez dû être bien étonnés de ne plus voir votre fille... Maintenant pardonnez-nous et donnez-nous votre consentement. » Le législateur semble s'être contenté de cette excuse. Il est clair que ces mariages plébéiens lui importaient peu : toute sa rigueur était réservée à la caste des guerriers qui n'avait pas le droit de déchoir.

Deux traits témoignent encore de ce mélange de tolérance et de fermeté. Les femmes pouvaient se plaindre de leur mari et obtenir des juges un divorce qui leur laissait la garde de leurs enfants, une partie de la fortune et la possibilité de se remarier. Mais l'adultère chez les grands était puni de peines exemplaires : les deux coupables avaient la tête broyée entre des pierres, la femme ayant seulement la faveur d'être étranglée auparavant. Ajoutons un trait qui fait comprendre la mentalité toute militaire de ce peuple de soldats. Les femmes qui mouraient en couches étaient regardées comme les égales des guerriers morts au combat et recevaient exactement les mêmes honneurs funéraires. C'est par cet hommage que les Aztèques affirmaient que la femme est l'égale de l'homme, en dépit du gynécée. Car c'est dans les tâches graves qu'on pèse le poids de chacun.

LES FEMMES DU ROYAUME INCA

Dans un autre canton de l'Amérique, l'Empire Inca avait montré ce qu'on peut faire de la population féminine dans un Etat vigoureusement organisé.

Avant le temps où les Incas instituèrent leur socialisme théocratique, les femmes avaient eu une part importante dans les affaires du pays. Elles étaient gouverneurs de province, dirigeaient les affaires locales et faisaient la guerre, pendant que les hommes tissaient et filaient à la maison. Naturellement, les filles héritaient de préférence aux garçons. On sait peu de choses malheureusement sur cette parfaite réussite du matriarcat : sinon qu'elle aboutit à des lendemains imprévus.

L'empire socialiste qui lui succéda reposait sur un principe simple. Tout appartenait à l'Inca, fils du Soleil, terre, biens et gens. Au dessous de cette autocratie de tsar s'étendaient les plaines de l'admi-

nistration socialiste. On payait d'abord ce qui revenait à l'Inca, on gonflait les silos, on exécutait les normes. Et ensuite, à chacun selon son mérite.

Les femmes, étant propriété socialiste, n'étaient pas traitées autrement que les autres denrées. L'Inca se servait premièrement. Il envoyait des inspecteurs dans les kolkhoses de son pays et ces inspecteurs choisissaient parmi les fillettes celles qui leur semblaient les plus jolies. Elles devenaient aussitôt la propriété de l'État qui prenait soin de leur assurer dans des couvents une éducation distinguée. A la fin de ce noviciat, celles qui étaient jugées les plus belles et les plus accomplies ornaient le harem de l'Inca, ce qui était la manière la plus patriotique de servir la communauté. D'autres étaient offertes par l'Inca à des administrateurs éminents que l'Inca souhaitait remercier des efforts qu'ils prodiguaient pour le bien-être du peuple. Enfin, celles qui restaient devenaient Vierges du Soleil après avoir prononcé des vœux de perpétuelle continence. Elles étaient enterrées vivas, comme les Vestales, si elles manquaient à leur vœu.

Les filles qui restaient dans les kolkhoses étaient attribuées après arrangement ou d'autorité. L'arrangement se faisait entre les jeunes gens eux-mêmes avant la visite de l'inspecteur. Les filles qui n'étaient pas destinées au service de l'État faisaient peu de cérémonies. L'inspecteur de l'Inca, le jour de sa visite, faisait ranger sur deux rangs les garçons et les filles et ratifiait les arrangements déjà conclus. Il attribuait les filles qui restaient aux garçons qui ne s'étaient pas décidés, en servant d'abord les plus élevés dans la hiérarchie socialiste locale. Il ressort de certains textes que les maris ainsi pourvus appréciaient peu la virginité de l'épouse qui leur était offerte, ayant toujours l'impression de recevoir un « laissé pour compte ». L'inspecteur repartait ensuite et tout était terminé, personne n'ayant le droit de prendre femme en dehors du kolkhose auquel il appartenait.

La polygamie était autorisée. Elle était pratiquée par l'Inca bien entendu, et par les principaux fonctionnaires. Le nombre des femmes fixait le standing de chaque fonction. La première femme avait, comme partout, des privilèges particuliers. Celle de l'Inca était obligatoirement une de ses sœurs, car elle devait appartenir à la famille du Soleil, de laquelle l'Inca lui-même descendait. L'impératrice ou les premières femmes des familles princières pouvaient recevoir dans certains cas une autorité considérable. L'impératrice pouvait gouverner quand l'Inca dirigeait une expédition. Des femmes de familles princières se conduisirent avec héroïsme : un groupe d'entre elles joua avec bonheur, lors d'une révolte, le rôle des Bourgeois de Calais.

Les femmes du peuple, de leur côté, participaient sans défaillances à la construction du socialisme. Il est inutile de dire qu'elles n'étaient guère encombrées de concubines. Elles filaient et tissaient lorsqu'elles

étaient à la maison, et elles étaient de parfaites tisseuses dont la perfection n'a jamais été dépassée. Elles accompagnaient leur mari aux champs et le suivaient pas à pas en l'aidant dans toutes les opérations agricoles. Elles avaient le privilège de porter les fardeaux les plus lourds et celui de se relever la nuit pour jouer du tambour afin d'effrayer les animaux nuisibles. Leur zèle pour augmenter la production socialiste était si grand qu'elles ne cessaient pas de filer et de tisser même lorsqu'elles cheminaient sur la route entre la ville et les champs. Elles faisaient tout cela en portant leurs enfants sur leur dos dans une sorte de hotte rigide sur laquelle elles se penchaient pour allaiter : car il était prescrit de nourrir au lait maternel et défendu de prendre les enfants dans les bras, ce qui aurait pu les rendre tendres et capricieux. L'adultère était puni de mort, bien entendu. L'avortement criminel également. Il était bien vu qu'une veuve se sacrifiât au moment du décès de son mari, mais ce sacrifice n'était pas obligatoire. En récompense, les femmes trouvaient beaucoup de consolation à la blancheur de leurs dents et à la longueur de leurs tresses. Ces considérations apportent, en effet, du soulagement à bien d'autres qu'elles et il faut avouer que leurs cheveux étaient fort beaux : on a retrouvé une momie qui avait une chevelure de deux mètres.

On n'étonnera personne en révélant que ces courageuses femelles étaient regardées par leur maître comme un bien précieux. Les veufs ne se sacrifiaient pas à la mort de leur femme, mais souffraient cruellement de la perte de ce compagnon d'attelage. Quand ils avaient le malheur de rester seuls, on disait qu'ils avaient offensé le ciel par quelque péché secret. Dans leur chagrin, il y avait peut-être plus que l'amertume d'avoir à remplir désormais une double norme. Les temps difficiles apprennent à bien d'autres qu'eux le prix inestimable d'un brave et loyal compagnon de la vie, et c'est souvent le titre le plus beau et le plus touchant que nous puissions donner à celles dont nous avons pris la main pour toujours.

XV

De l'Europe baroque à l'Europe classique

Dans l'histoire des femmes, les temps modernes commencent avec le règne de Louis XIV. La femme des temps modernes surgit, souriante, des grandes eaux de Versailles, comme la figure du Printemps dans le tableau célèbre de Botticelli. Elle règne par son charme, elle est coquette et prudente, elle a l'œil fixé sur la ligne de ce qui est convenable. Les hommes qu'elle a autour d'elle sont de très jolis chevaux de cirque dressés à tourner en rond et elle trotte l'amble au milieu d'eux avec de gracieux mouvements de l'encolure. Ce pimpant carrousel a favorisé le développement des belles-lettres. L'aimable créature qui en occupe le centre a toutefois bec et ongles. Sous le nom de galanterie et d'amour, elle a inventé un ingénieux gâteau de cire qui lui permet de recueillir le miel que les mâles butinent avec application. Elle ne se plaint pas trop de ne pas porter des bottes de gendarme. Elle règne à sa manière qui est douce et insensible sur sa maison et souvent sur l'État. Ce travail de manège donna finalement le biscuit de Saxe, la Pompadour, et cette brillante cour de Compiègne où Mérimée improvisait de chastes charades devant les invités de l'impératrice Eugénie.

LES FEMMES DU SIÈCLE DE LOUIS XIII

La monarchie française a joué un rôle éminent dans ce travail de domestication des mâles. Il sera donc surtout question de la France dans ce chapitre. Comme on a souvent imité les manières françaises dans l'Europe de ce temps, on pourra donner une portée générale aux conclusions qu'on en tirera. Il ne faut pas se dissimuler pourtant que, pour d'autres raisons et par d'autres méthodes, l'Angleterre a une

grande part de responsabilité dans l'établissement de ce qu'on appelle la bonne éducation. Et même, comme l'Angleterre était en avance en politique, on peut soutenir qu'elle a produit plus tôt que la France le produit féminin qui devait rendre apparemment si vertueuse la vie mondaine des contemporains du roi Louis-Philippe et de la reine Victoria.

JEUNES FILLES AU TEMPS DE CORNEILLE

L'âge auquel commence la carrière féminine et en particulier la vie mondaine se ressent encore de l'exemple charmant des princesses adolescentes du xvi^e siècle. Il n'est pas exceptionnel qu'une jeune fille fasse son « entrée dans le monde » à douze ou treize ans. M^{lle} de Bains, qui fut une des plus fameuses supérieures des Carmélites de la rue Saint-Jacques, avait été présentée à la cour à douze ans et sa beauté, son charme, lui avaient valu d'éclatants hommages qu'elle recevait avec modestie. Anne-Geneviève de Bourbon, sœur du grand Condé, plus tard duchesse de Longueville, parut à son premier bal à treize ou quatorze ans¹. Elle avait tant d'horreur du monde et de ses pièges qu'elle portait un cilice sous sa robe de bal, mais sa merveilleuse et douce beauté blonde, son teint d'enfant, lui valurent un triomphe qui la rendit folle : adieu cilice et simagrées. Catherine de Vivonne, qui devint la fameuse marquise de Rambouillet, avait été fiancée à douze ans. Ces débuts rapides avaient quelquefois des inconvénients. Nous avons dit que les mariages n'étaient pas toujours consommés dès leur arrangement. Des familles eurent à s'en repentir. Marguerite de Sully, mariée à douze ans, attendait en quelque château de Bretagne que son mari daignât s'occuper d'elle. Elle n'eut pas autant de patience que sœur Anne. On dut précipiter le mariage que l'aimable jeune personne avait un peu devancé. On n'est pas sûr du tout que ce fût avec son mari. M^{lle} de Menetou, fille du duc de la Ferté, avait été presque aussi alerte. A quatorze ans, elle avait tant de succès auprès des jeunes courtisans qu'un impertinent chansonnier la félicitait d'être déjà à cet âge « plus putain que n'était sa mère² ». Et c'est encore une princesse de quatorze ans qui fut à l'origine d'un des coups de théâtre les plus dramatiques de l'histoire de France : cette Charlotte de Montmorency qui inspira une folle passion à Henri IV quinquagénaire, qu'il maria précipitamment à son cousin le prince de Condé, que son mari mit à l'abri à Bruxelles et que le roi imagina d'aller conquérir en faisant cette expédition contre les Pays-Bas qui fut si impopulaire et lui valut le coup de poignard de Ravailac.

Les exemples de précocité ne sont pas tous aussi inquiétants. Il en

est d'édifiants et bonnement familiaux. On voit, par exemple, Gilberte Pascal tenir parfaitement le rôle de maîtresse de maison à quatorze ans auprès de son père qui est veuf. Cette sage petite bourgeoise n'est pas seule de son espèce. A seize ans, Claude du Chatel, plus tard marquise de la Moussaye, dirigeait aussi la maison familiale. A dix-sept ans, Marie-Félice des Ursins, épousant Henri II de Montmorency, se trouva soudain à la tête d'un mari étourdi et prodigue et d'une maison princière dont on lui remettait le gouvernement. Elle ne s'étonna pas, mais prit bravement les rênes du pouvoir, coupa dans le superflu, mit à pied les pages et redressa les finances de la maison avec la décision d'un jeune ministre ³.

Ces carrières précoces n'entraînaient pas nécessairement un mariage rapide. Anne-Geneviève de Bourbon, si fraîche à son premier bal, ne devait se marier qu'à vingt-trois ans avec le duc de Longueville presque quinquagénaire. Sa belle-fille, M^{lle} de Longueville, une des plus riches héritières de France, ne devint duchesse de Nemours qu'à vingt-six ans. Marguerite de Rohan, d'une famille presque aussi illustre, a vingt-huit ans lorsqu'elle se marie, malgré l'opposition de ses parents, au cadet de Chabot. Enfin, tout le monde sait, puisque c'est le sujet d'un des chapitres les plus célèbres des *Mémoires* de Saint-Simon, de quelle impatience était démangée la Grande Made-moiselle, fille de Gaston d'Orléans, en considérant son amer célibat. Des familles plus modestes n'étaient pas moins entêtées : Pierre-Henri de Ghaisne de Classé, écrit dans son *livre de raison* en parlant de sa femme : « Je lui ai fait l'amour dix ans après quoy mon père et ma mère ont bien voulu consentir au mariage ⁴. »

Cette précocité des femmes eut pour résultat d'introduire dans la vie sociale un personnage peu connu jusqu'alors, ou du moins fort discret, celui de la jeune fille. Quelques spécimens de ce jeune animal pouvaient être rencontrés dès le xvi^e siècle. Shakespeare le prouve suffisamment. Mais sa période d'expansion et d'implantation se situe principalement sous le règne de Louis XIII et sous la régence de Marie de Médicis. Les mères les menaient parfois rudement. La simplicité était la règle. M^{me} Acadie, de vieille famille bourgeoise, ne consulte jamais ses filles sur leur toilette, leur interdit la soie, leur fait balayer la maison, ne tient pas compte de leurs goûts à table. M^{me} de Maintenon raconte que, dans son enfance, on l'envoyait garder les dindons en lui donnant du pain et du fromage dans un petit panier : tout en gardant les dindons, elle devait apprendre par cœur un quatrain de Pibrac, aliment de base de son éducation, et garder sur le nez un petit masque pour ne pas se gâter le teint. Cette désinvolture n'étonnait personne. C'était le temps où les magistrats d'Aix piochaient leur dossier dans leur grande salle qui servait aussi de cuisine devant le mouton qui cuisait à la broche. Et le duc de Bour-

gogne, qui fut l'élève de Fénelon, ne mangeait le matin avec les princes ses frères qu'un bout de pain et de fromage coupé d'un verre de vin.

Ces jeunes beautés aux manières paysannes n'en étaient pas moins gaies. Au château de Chantilly, chez les Condé où les garçons étaient élevés avec une énergie très militaire, c'est un gracieux paquet d'adolescentes qui goûte et se promène dans les allées du parc, joue au volant, plonge dans les fous rires, s'égaille pour les confidences et se rassemble pour écrire d'ironiques épîtres en vers aux officiers de dix-sept ans qui leur font la cour. La future duchesse de Longueville n'est encore qu'une blonde de quinze ans. Auprès d'elle, elle a sa cousine, Isabelle de Montmorency-Boutteville (c'est la fille du Montmorency décapité à cause de son duel) brune folle qui se fait enlever à dix-sept ans par Dandelot, cadet de la maison de Coligny, et qui deviendra, après l'avoir épousé, la fameuse duchesse de Châtillon. Et, à Chantilly, on peut rencontrer encore cette douce et tendre Du Vigean qui ressemble à La Vallière et dont Condé était si amoureux que le vainqueur de Rocroi s'évanouit, dit-on, en la quittant pour aller prendre le commandement de l'armée qu'il devait conduire à Nordlingen. Celle-là entra en religion, lorsque Condé dut épouser par ordre la nièce de Mazarin. Dans d'autres jardins, pavanait vers le même temps la pontifiante Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet, future duchesse de Montansier, dragon de vertu auquel le destin ironique réserva le rôle de duègne complaisante auprès des filles d'honneur sur lesquelles le jeune Louis XIV exerçait ses ravages.

Ces jeunes Frondeuses adolescentes s'abattent pour la première fois sur l'histoire de France comme une volée de moineaux, picorant leurs sucreries et leurs madrigaux tantôt à Chantilly, tantôt dans les salons du Louvre, tantôt dans la fameuse « chambre bleue » de l'hôtel de Rambouillet. Elles mettent partout leur grâce et leurs idées un peu folles. C'est pour elles que Voiture invente ses idées les plus cocasses : et c'est elles qui font Voiture. Ronde de jeunes filles qui circule gaiement à travers la jeunesse du XVII^e siècle, si fraîche et si imprévue que la chanson populaire en gardera même le souvenir : trois belles filles dans un pré, la duchesse de Montbazou. C'est un gai carillon qu'on entend tout d'un coup dans l'histoire, une fraîche entrée de rieuses dans les jardins. Comment ce siècle put-il se terminer par des révérences autour d'une chaise percée ?

La situation de ces jeunes filles n'avait pourtant pas beaucoup changé. La plupart sont toujours mariées d'autorité, surtout dans les grandes familles. La revue très rapide que nous venons de faire de quelques jeunes beautés du temps de Mazarin montre toutefois que les enlèvements et les mariages secrets n'avaient pas complètement dis-

paru et, aussi, que l'entêtement des filles finissait parfois par l'emporter sur la volonté des parents.

On n'était pas moins sévère dans les familles bourgeoises. Les parents faisaient des variations sur le vers d'Arnolphe : « Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage. » Et presque tous pensaient comme M^{me} de Maintenon qui avait des Agnès à placer : « Quand vos demoiselles auront passé par le mariage, elles verront qu'il n'y a pas de quoi rire. Il faut s'accoutumer à en parler sérieusement, chrétiennement et même tristement. » En dépit de ces admonestations, les candidates pour « y passer » ne manquaient pas.

AUTORITÉ ET PUISSANCE DES FEMMES

Les lois et la coutume proclament l'autorité maritale. Mais les conventions passées au moment du mariage protègent efficacement les intérêts de la femme *. La dot de la femme est inaliénable. La femme ne peut sacrifier sa dot à personne, même à son mari. Un édit de 1606 qui avait aboli cette incapacité fut inopérant devant la jurisprudence. Le contrat de mariage fixe les apports de la femme et prévoit ses droits dans la liquidation de la communauté **. Ce sont des précautions qui ne sont efficaces qu'en partie, puisque le mari reste le chef de la communauté, prend seul les décisions et que la femme ne peut l'empêcher de dilapider la part de la fortune commune qui ne lui appartient pas en propre. Elle a toutefois devant un mari dissipateur la ressource de la séparation de biens. Cette tutelle, plus ou moins rigoureuse suivant les coutumes locales ***, plus ou moins effective suivant le caractère de la femme et celui du mari, n'est pas diffé-

* En règle générale, on établit un contrat de mariage. Lorsqu'il n'existe pas de contrat, le régime légal est la communauté dans les pays de droit coutumier et le régime dotal dans les pays de droit écrit.

** Ces droits sont le *préciput* qui est le droit de prélever sur la succession ce qui est d'usage personnel, le *douaire* qui est le droit d'usufruit sur une partie de la fortune commune, la moitié ou le tiers suivant les pays, pour que la veuve puisse maintenir son train de vie. La loi et la coutume réservent, en outre, à la femme dotée une *hypothèque légale* sur les biens de son mari et lui reconnaissent des *paraphernaux*, c'est-à-dire des biens propres non compris dans sa dot. Toutes ces notions ont survécu dans notre droit.

*** Il y a des exceptions notables mais étroitement localisées. Par exemple, la coutume de Normandie met la femme totalement sous le pouvoir du mari, exclut le régime de la communauté et n'accorde aucun droit à la femme sur les acquêts du ménage, la réduisant à sa dot et interdisant même les libéralités entre époux. (Cette rigueur se relâche un peu au cours du xvii^e siècle.) Au contraire, dans la vallée de Barèges, la coutume établit un régime voisin du matriarcat. La fille aînée hérite de la fortune paternelle, garde son nom en se mariant, le transmet à ses enfants au lieu de celui du mari, et devient le chef de la famille qu'elle fonde et le seul détenteur du patrimoine .

rente, en somme, de la situation juridique de la femme telle qu'elle était définie au début du ^{xix}^e siècle.

Le mari est un seigneur avec lequel on ne plaisante pas. Les formules de respect utilisées dans les correspondances causent un peu de surprise aux lecteurs de notre temps. Une Italienne lorsqu'elle écrit à son mari le nomme « signore et consorte osservandissimo », « padrone osservandissimo » (maître très respecté), « signore cordialissimo et carissimo marito » (monsieur mon bien-aimé et très cher mari), « consorte et patrone ». Une Française signe : « Votre humble obéissante fille et amye », elle dit joliment « Monsieur mon amy », et, demandant permission, elle le fait sous cette forme : « Si c'était votre plaisir, je yrais volontiers. » Fertiles en bons conseils, les livres qu'on mettait aux mains des jeunes épouses décrivaient leurs devoirs dans le même éclairage de déférence et de soumission. « Quatre choses doit faire la femme à son mari : l'aimer avec plaisirs et patience, ne lui répondre point quand il est fâché, le tenir en bon régime de vivre, et le tenir net (c'est-à-dire propre). » Quant au mariage d'amour, il est exécuté d'un mot, dans une lettre d'un père qui paraît bien refléter l'esprit de tous les autres « Crois-moi, ma chère enfant, je ne vois dans le monde de mauvais mariage que les mariages d'inclination. »

Malgré les lois et les coutumes, malgré ces formes déférentes, l'autorité de fait des femmes était considérable dans les familles du ^{xvii}^e siècle, surtout dans celles qui occupaient un certain rang social. Nous imaginons mal cette autorité, parce que nous avons quelque peine à nous représenter la réalité d'une vie familiale au ^{xvii}^e siècle.

Le premier fait à prendre en considération, c'est que le mari, dans certains milieux, voyage beaucoup et fait de longues absences. Chez les négociants, ce sont les voyages d'affaires, dans la noblesse les séjours aux armées ou à la cour. La femme est donc, beaucoup plus souvent que de nos jours, la véritable maîtresse de la vie familiale. Dans les familles nobles, en particulier, si le mari est obligé de tenir un rang, d'exercer un commandement éloigné, c'est la femme qui a l'intendance de toute la fortune et qui doit faire face aux dépenses de représentation ou de service du chef de famille. Ces responsabilités étaient si habituelles que les Ursulines enseignaient à leurs élèves l'administration d'une maison et d'une fortune. Et elles étaient si généralement reconnues que la jurisprudence rendait obligatoire pour le mari le paiement des dettes contractées par sa femme pour l'administration de ses biens.

« C'est aux femmes, dit un excellent spécialiste, qu'il appartenait presque toujours de procéder aux recouvrements, de délivrer les quittances, d'apurer les comptes, de faire les emplettes ménagères et même, à la campagne, les ventes et les achats qui se rapportent à l'exploit-

tation agricole ⁵. » Et il cite, dans les biographies privées du xvii^e siècle plus d'un exemple de cette autorité. M^{me} de Charmois, qui a servi de modèle pour la Philothée de saint François de Sales, se charge du secrétariat de son mari, classe et annote les factures les papiers d'affaires, prépare tout comme un chef d'état-major. Marie Fabri, fille d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres, qui a épousé le comte Philibert de Pompadour, apporte la fortune du ménage, mais elle se réserve aussi le soin de la gérer. Bien qu'elle ait un intendant, c'est elle qui commande, fixe l'effectif des gens, règle le nombre des prébendiers qui vivent de sa générosité, débrouille et recueille la succession imposante mais compliquée de son père. Le comte, cependant, chassait et dansait. Il avait si grande confiance en elle qu'il la chargea de mettre ses châteaux en état de défense. M^{me} de Cavoie, jeune veuve qui formait avec son mari un des couples les plus unis du règne, s'occupait de tout et lui de rien. Il roucoulait et brillait, c'étaient ses occupations. La comtesse de Palluau tient le grand livre de comptes de la maison où sont consignés les rentes et les revenus des terres, M^{me} de Villevêque disposait d'une procuration générale de son mari, Catherine de Matignon, duchesse de La Roche-Guyon, arrête les comptes de l'intendant et les signe, et nous avons vu qu'à dix-sept ans la petite Marie-Félice des Ursins, devenue duchesse de Montmorency, avait pris en main du jour au lendemain les finances locales ⁶.

Il ne faut pas croire que c'étaient là des sinécures ou amusements de jolies étourdies, fières de griffer le parchemin. Anne de Lorraine, agissant en vertu d'une procuration du duc de Nemours, son mari, passe contrat en 1620 avec deux fournisseurs pour la fourniture du fourrage et des vivres de l'hôtel de Nemours qui s'élève à 3 000 livres pour le fourrage et 50 000 livres pour la bouche, lesquels représentent environ 1 million de francs de notre monnaie actuelle : le devis présenté à la duchesse n'est pas un devis global, il repose sur un détail minutieux des prix des denrées fournies ⁷. L'examen de ce détail n'est pas regardé par les grandes dames de ce temps comme une minutie indigne de leur rang. M^{me} de Maintenon en 1679, mariant son frère M. d'Aubigné, lui dresse un projet de budget qui descend jusqu'au sou pour l'analyse du prix du vin, du bois, des bougies ⁸. La duchesse de La Roche-Guyon entretient quatre-vingt-douze personnes et quarante-cinq chevaux, elle ordonne un budget annuel de 59 000 livres, sensiblement égal à celui dont disposait la duchesse de Nemours ⁹. Les bourgeoises, avec un train infiniment plus modeste, n'étaient pas exemptes de lourdes responsabilités. Un traité classique d'économie domestique, la *Maison réglée* d'Audiger, fixe à seize personnes la maison indispensable à une dame de qualité, à trente personnes l'effectif d'un train de seigneur ¹⁰. Ces chiffres correspondent à des

budgets de 20 000 et 40 000 livres environ. Audiger n'adresse pas son livre aux hommes : les préceptes qu'il donne sont destinés aux maîtresses de maison qui sont par leurs fonctions à la tête de toute cette cavalerie.

Elles mettent leur orgueil à bien conduire ces affaires considérables qu'on leur confie. Leur conscience professionnelle y est intéressée, et presque toutes les femmes ont une conscience professionnelle admirable. On sent cette confiance chez les écrivains du temps. Quand ils déposent entre les mains des femmes les responsabilités de l'administration domestique, c'est avec une sorte de solennité. Les plus graves, les plus réservés, ont un certain accent pour leur remettre ces fonctions, comme s'ils leur remettaient la clef que les matrones de Rome portaient à leur ceinture. « Depuis la grande dame jusqu'à la plus petite femmelette, dit Olivier de Serres, à toutes, la vertu de mesnager reluit par dessus toute autre comme instrument de nous conserver vie¹¹. » C'est le sacrement domestique, c'est leurs épaulettes. La compétence professionnelle de la dactylo ou de l'agrégée ne me paraît pas remplacer celle-là : elle ne sera jamais « instrument de nous conserver vie * ».

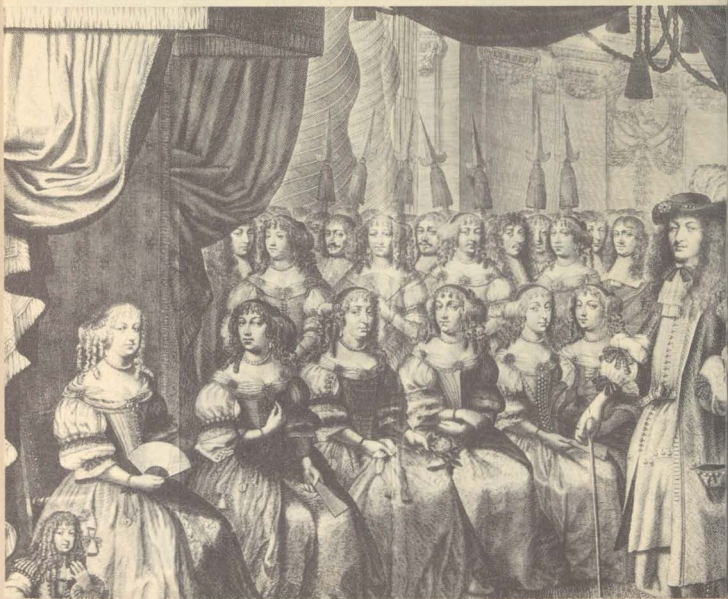
Les femmes qui avaient le bonheur d'être veuves possédaient plus de pouvoirs encore. Presque toujours elles disposaient à leur gré de la fortune commune et pouvaient même parfois désigner l'héritier. La coutume de certaines provinces, Bretagne ou Normandie, restreignait ces pouvoirs et soumettait la gestion de la veuve à la tutelle d'un conseil de famille. Mais c'était là une exception. La plupart des maris instituaient leur femme légataire universelle avec dispense d'inventaire et de reddition de compte, disposition qui leur déléguait toute l'autorité paternelle¹². Cette marque de confiance était si fréquente que, dans certaines provinces, Orléanais, Touraine, Anjou-Maine, elle était de droit lorsque le mari ne laissait pas de testament. Un arrêt de 1642 qui faisait jurisprudence avait même statué que la veuve n'était pas privée de ce privilège par un second mariage. Combiné avec la possibilité dans certains cas de désigner parmi les enfants l'héritier de la fortune patrimoniale, ce pouvoir de la mère était, en vérité, exorbitant. On comprend que Montaigne ait été indigné de voir un officier de la Couronne, fort à l'aise dans ses biens paternels, mourir à cinquante ans dans la gêne pendant que sa mère jouissait confortablement de l'immense fortune qui devait lui revenir. Il combat-

* Nicolas Pasquier donnait à sa fille un autre conseil qu'il n'est pas inutile de citer, pour lui apprendre à exercer cette puissance sans mortifier le mari : « Ne remuey rien dehors ni dedans que par son advis : c'est le moyen, en obéissant, d'apprendre à lui commander... Il faut qu'il apparaisse toujours que ce soit de la conduite, du conseil et de l'invention de vostre mary, quelque surintendance qu'il vous abandonne du mesnagement¹³. »

*La duchesse de la Vallière,
favorite de Louis XIV et
ses enfants (Rennes. Gi-
raudon).*



*Louis XIV et les dames de
la cour à Versailles
(B. N. Giraudon).*



tait également comme très dangereuse la faculté de désigner l'héritier définitif. Et les magistrats ne pensaient sans doute pas autrement que lui, puisqu'un édit de 1560, dit « édit de secondes noccs » avait dû être pris pour protéger les enfants du premier lit.

Cette puissance de la veuve était d'autant plus redoutable que l'état de viduité était rarement refusé aux femmes. En parcourant les vies privées du xvii^e siècle, on rencontre continuellement des secondes et des troisièmes noccs. Cette succession de maris ne semblait pas gêner le moins du monde les femmes de la noblesse. Elle était plus mal accueillie dans le peuple qui saluait par des *charivaris* le remariage des veuves. Cela n'empêchait rien. Les femmes ne s'en remariaient pas moins jusqu'à un âge respectable. Elles trouvaient, à vrai dire, des partenaires intrépides. Nompars de Caumont La Force, maréchal de France, se faisait suivre dans ses campagnes de sa femme qui lui avait donné douze enfants et d'une partie de ses belles-filles. Il perdit sa femme à soixante-quatorze ans. Il en prit une autre : il avait quatre vingt-deux ans. Il perdit encore cette seconde. Il ne se découragea pas et se remaria à quatre-vingt-neuf ans. Les femmes lui surent gré de son obstination qui entraîna par son exemple plusieurs de ses contemporains.

PROFESSIONNELLES, FEMMES D'AFFAIRES, INTERMÉDIAIRES

Un grand nombre de femmes, en outre, travaillent, sont associées aux affaires de leur mari ou dirigeant, lorsqu'elles sont veuves, leurs propres entreprises, comme au xv^e et au xvi^e siècle. Néanmoins, à partir du xvii^e siècle et principalement en France, une évolution importante se produit : le travail des femmes est lié à la condition sociale de la famille, les femmes de la bourgeoisie font de l'oisiveté un trait de caste auquel elles se reconnaissent.

Les femmes du peuple travaillent parce que leur salaire de complément est indispensable à la famille. A la campagne, chez les « brasiers » ou les manouvriers pauvres, la femme est employée comme son mari dans les fermes environnantes ; rarement à temps complet toutefois, mais selon les travaux qu'on propose et les saisons. Dans les régions où il existe une industrie textile, elles filent à domicile pour un intermédiaire ou un patron qui les paie à la tâche. Les enfants filent également et sont mis au travail de très bonne heure. On constate cette situation en Angleterre sur une très large échelle, mais aussi en France où les travaux de Pierre Goubert sur le Beauvaisis ont décrit une situation analogue à celle des cantons lainiers en Angleterre. Les salaires sont bas et ne complètent qu'imparfaitement le salaire du mari.

Les femmes de la bourgeoisie ont leurs propres responsabilités, mais celles-ci sont domestiques. Les femmes les plus occupées sont celles des marchands. La maison abrite non seulement la famille et les serviteurs, mais les apprentis, parfois des manouvriers qui couchent dans les soupentes aménagées dans les magasins ou dans les locaux de manutention. C'est tout un équipage à nourrir et à gouverner. Les femmes d'artisans et de commerçants sont les collaboratrices de leur mari. Dans certaines provinces, celles du Nord en particulier, ce sont elles qui tiennent la comptabilité¹⁴. A Paris, elles sont au comptoir et un pamphlet du temps assure qu'elles n'ont même pas le loisir de surveiller leurs servantes. Certains métiers, nous l'avons vu, leur sont réservés. En outre, elles sont acceptées dans beaucoup de corporations, sinon à Paris, du moins en province, les corporations mixtes dans lesquelles elles ont les mêmes droits que les hommes, peuvent accéder à la maîtrise et diriger avec eux les intérêts de la corporation. Parmi les corporations qui sont ouvertes aux femmes exclusivement, la plus célèbre fut celle des *lingères* que les intendants de police surveillaient tout particulièrement. Enfin, les veuves de « maîtres » héritent de la maîtrise, qu'elles gèrent par l'intermédiaire d'un compagnon agréé ou qui constitue leur dot pour un second mariage.

La liste des métiers accessible aux femmes s'est notablement allongée depuis le xvi^e siècle *. A Apt, des femmes sont manœuvres dans le bâtiment. D'autres font l'usure, sont assermentées pour l'expertise des propriétés, vendent aux enchères, reçoivent des dépôts¹⁵. Les regrattières qui ont apparu au xvi^e siècle dans les foires et marchés poursuivent leur industrie florissante. Les sages-femmes, astreintes au xvii^e siècle à prendre diplôme au Chatelet, se multiplient.

Dans ce secteur, la situation des femmes se dégrade toutefois progressivement. Le capitalisme naît, bouleverse l'artisanat, les gros entrepreneurs traitent avec les commis du roi. La grasse et toute-puissante veuve, dans son entreprise artisanale, voit les bonnes affaires voltiger au-dessus de sa tête. En outre, à la fin du siècle, beaucoup de femmes sont éliminées peu à peu des communautés professionnelles. Le salaire féminin baisse sensiblement **, et les femmes seules, filles ou veuves, doivent souvent se grouper par deux ou trois, se contenter même d'une seule pièce commune, pour pouvoir subsister. Les premiers ateliers apparaissent même en Velay : les

* On trouve maintenant des femmes non seulement dans des métiers proprement féminins, mais encore dans le traitement de l'or et de l'argent, la reliure, la boulangerie, le foulage. Un contrat pour la canalisation des fontaines de Paris est passé au xviii^e siècle entre la municipalité et une plombière¹⁶.

** Le salaire féminin, qui avait représenté au xiv^e siècle les trois quarts du salaire masculin, n'en représente déjà plus que la moitié au xvi^e siècle et le tiers à la fin du xvii^e siècle.

femmes et filles se réunissent pour épargner le feu et la chandelle.

Dans les milieux qui touchent aux affaires et à la distribution des places, les femmes acquièrent une influence flatteuse. Elles déploient une activité feutrée, couverte, mais considérable. Avec moins d'envergure que les femmes d'affaires de l'aristocratie anglaise, les femmes titrées admises à la cour ont découvert sous Louis XIV des moyens ingénieux de soutenir leur train de vie. Elles ne se piquent pas de créer ou d'animer : c'est la corruption de l'administration qui leur ouvre la voie. Tout se vend, emplois, promotions, offices nouveaux. Ce marché est public, c'est un moyen de remplir les caisses, on ne le dissimule pas. Mais pour profiter des aubaines, il faut être averti au bon moment des créations envisagées. Et, au moment de conclure, il n'est pas mauvais non plus d'avoir auprès du dispensateur des grâces quelque représentant fidèle. D'où l'apparition d'une profession fructueuse, propre à l'ancienne monarchie, celle de *donneur d'avis*, c'est-à-dire d'informateur sur les affaires qui sont en préparation, laquelle se combine avec la diligence de l'*honnête courtier*, chargé de rappeler aux personnes en place les intérêts des postulants. Les femmes se taillèrent une bonne part dans ces activités nouvelles. Elles encaissaient en échange une *commission* qui semble avoir été d'usage courant pour remercier ceux qui rendaient ce genre de services.

Il n'y a qu'à glaner dans les mémoires du temps pour voir les femmes à l'œuvre dans des transactions de ce genre. La comtesse de Fiesque avait procuré à l'un de ses protégés un brevet de capitaine de frégate : elle demanda 2 000 livres. La princesse d'Harcourt reçoit, elle, 2 000 écus de la duchesse du Lude pour la faire mettre sur la liste des invités de Marly : c'était apparemment plus difficile. La maréchale de Noailles fait adjuger à la Compagnie de Saint-Gobain la redevance des boues et lanternes : le succès lui vaut une jolie commission de 50 000 livres, et, l'intervention de sa fille, la duchesse de Guiche, ayant été jugée indispensable, celle-ci reçoit des honoraires de 25 000 écus. Quelquefois, c'est toute une affaire qu'il faut monter pour réaliser un fructueux coup de main. On persuade au roi de créer dix nouveaux sièges de présidiaux et les chancelleries correspondantes. Il faut s'assurer d'un financier pour réaliser l'opération et obtenir deux signatures ministérielles. On met dans le circuit un certain nombre d'irrésistibles collaboratrices et l'on passe un contrat en forme pour fixer les droits de chacun sur le butin. On trouve au bas de ce contrat les noms des Rohan, des Noailles, de plusieurs membres de la maison de Lorraine. On peut penser si les favorites et leurs amis étaient oubliés. La Vallière contresigne d'innombrables placets : on admet que ce fut par pure bonté. Mais M^{me} de Montespan n'était pas un ange. Elle empocha fort bien 2 000 livres de d'Aquin pour lui avoir procuré la place de premier médecin du roi et obtint, concurrem-

ment avec sa sœur, M^{me} de Thianges, après d'âpres discussions, une redevance permanente sur les boucheries de Paris. Quelques grandes dames s'étaient fait un nom dans ces trafics. On se disputait la protection de la princesse d'Harcourt, « grande et grosse créature, couleur de soupe au lait » dit Saint-Simon et d'une malpropreté étonnante. « Son métier, ajoute-t-il, était de faire des affaires depuis un écu jusqu'aux plus grosses sommes... Elle courait autant pour cent francs que pour cent mille ¹⁷. »

Telle était l'activité des femmes. Même celles qui n'avaient pas ces soucis ne s'endormaient pas dans l'oisiveté. A la campagne, une maîtresse de maison qui n'a pas de responsabilités spéciales et vit auprès de son mari a de multiples occupations. On fait le pain au logis, on prépare à la maison toutes sortes de provisions que nous trouvons aujourd'hui chez les commerçants, non seulement les traditionnelles confitures, mais les salaisons, les saucisses, le lard, le jambon qu'il faut fumer. On prépare également chez soi les chandelles qui ne sont mises dans le commerce qu'à partir du XVIII^e siècle, le savon qu'on fabrique avec du suif, lorsqu'il s'agit de savon blanc, et avec de l'huile de baleine, lorsqu'il s'agit de savon noir, les grandes bougies de cire dont on se sert pour les réceptions et que les femmes soigneuses coulent elles-mêmes. Enfin il faut présider aux terribles lessives qui exigent une mobilisation générale.

Les femmes de la bourgeoisie se bornent de plus en plus, en France du moins, à ces tâches de maîtresse de maison. Les familles de la bourgeoisie française n'ont plus l'esprit d'entreprise que les familles anglaises ou hollandaises ont conservé : à partir du XVII^e siècle, elles ont pris l'habitude de ne plus courir les risques du commerce, elles placent leurs capitaux en *offices*, à la fois pour échapper au fisc et pour se rapprocher subrepticement des charges qui confèrent la noblesse. Cette orientation de l'épargne en France désespérait Richelieu et plus tard Colbert qui auraient voulu des investissements et de la matière impossible : mais elle était irréversible. Roland Mousnier qui a étudié ce phénomène capital du XVII^e siècle en a bien vu les conséquences sociales¹⁸. La femme française joue à la dame, elle devint « M^{me} la bailive et M^{me} l'élue », comme dit Molière, et, à Paris, les femmes de notables se piquèrent d'oisiveté et de vie mondaine, c'est-à-dire qu'elles souhaitèrent ressembler aux femmes de la cour. La femme française de la bourgeoisie est née de ce snobisme qui fut sans doute aussi l'un des principaux canaux de l'étonnant conformisme du « siècle de Louis XIV ».

Il était une autre manière de vivre « noblement », qui avait de nombreuses adeptes. Les filles qu'on ne voulait pas mettre sur le marché conjugal ou qui n'avaient pas trouvé d'acquéreur étaient, on le sait, dérouterées vers les ordres monastiques. La vieille fille, personnage peu

connu au moyen âge, avait fait une timide apparition dans la flore féminine du ^{xiii}e et du ^{xiv}e siècles, sous la forme hybride de la béguine décrite plus haut. Son existence est constatée plus ouvertement au ^{xvi}e siècle : on rencontre chez Brantôme des « filles anciennes » qu'il faut ranger dans cette catégorie. Sous le même vocable, mais dans un milieu différent, on en a trouvé quelques unes occupées à tisser : ce sont celles qui unissent pour vivre leurs maigres ressources. Enfin, on en découvre également vers la même époque, dans les comtés anglais, hébergées dans la maison familiale et désignées comme tantes célibataires. Il y a peu à dire à cette époque sur l'existence des filles célibataires qui paraissent mériter le titre de « discrètes personnes », que l'usage accorde avec bienveillance à la plupart des membres du clergé. Il est plus difficile de se faire une idée de la vie des filles cloîtrées en Italie, en Espagne et en France.

MILICES DE DIEU

Les femmes qui avaient un passé très honorable dans les ordres monastiques en dépit de l'utilisation familiale des vocations, se signalèrent après le Concile de Trente par le zèle que plusieurs d'entre elles appliquèrent à la réforme de leurs communautés. Thérèse d'Avila avait été la première à ranimer la ferveur. La part qu'elle prit avec saint Jean de la Croix à la fondation du Carmel en 1562 marque une date dans l'histoire des congrégations féminines. D'autres réformes avaient suivi presque aussitôt. Sous la direction de saint Charles Borromée, les Ursulines avaient été réorganisées et leur ordre était consacré à l'enseignement. Les Visitandines, société fondée, au début du ^{xvii}e siècle par saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal, s'étaient donné pour tâche d'être à la disposition des pauvres : au commencement, elles n'étaient pas cloîtrées, mais on n'osa pas poursuivre l'expérience et la congrégation adopta bientôt une règle et des missions assez voisines de celles des Ursulines. A la même époque M^{me} Acarie introduisait en France les Carmélites de sainte Thérèse et fondait au faubourg Saint-Jacques le couvent qui devait recevoir Ève de Laval-lières. Les Bénédictines de Port-Royal, dont on avait dû chasser et excommunier l'abbesse en 1574, étaient prises en charge en 1603 par une abbesse de onze ans qui se fit bientôt une grande idée de sa fonction. A seize ans, la jeune Mère Angélique entreprit d'imposer la clôture et la sainteté avec l'énergie des abbesses adolescentes contemporaines de Louis le Pieux. Et elle fit de Port-Royal l'image même de la règle et le symbole de la fermeté : avec la rigueur que les garçons et les filles opposent au monde quand ils ont dix-sept ans, âge de l'héroïsme et de l'absolu.

Ce fut pourtant un quinquagénaire barbu d'assez pauvre mine qui conduisit les filles des royaumes chrétiens sur la voie difficile et paisible que devaient emprunter jusqu'à nos jours vingt générations de femmes qui forment la plus belle et la plus touchante des milices de Dieu. Saint Vincent de Paul commença à Dombes avec quelques *Servantes des pauvres* qui se proposaient le but modeste de faire des pot-au-feu. On l'aida. A la veille de la Fronde, il pouvait compter sur deux cents *Dames de la Charité* parmi lesquelles il y avait toutefois un peu trop de femmes du monde. Celles-ci se firent remplacer par des filles de la campagne qui s'occupèrent à leur place des humbles ou dangereuses besognes des militants de la charité. Pour les distinguer des « dames » fort respectables, on les appela modestement les *Filles de la Charité*. C'est sous ce nom qu'elles ont traversé une partie de l'histoire avant de prendre le nom plus amical encore et plus touchant de *Petites Sœurs des Pauvres* sous lequel elles sont connues aujourd'hui. Saint Vincent de Paul abolit pour elles les grilles et la règle, il leur donna seulement ce beau règlement de soldat : « Vous avez pour monastère la maison des malades, pour cellule votre chambre de louage, pour chapelle l'église paroissiale, pour cloître les rues de la ville, pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu, pour voile la sainte modestie. » Pour l'honneur des femmes, il s'est trouvé d'âge en âge et sans interruption des filles de dix-huit ans pour solliciter cet uniforme sans éclat. Elles réalisèrent ainsi d'une certaine manière le destin maternel qui est celui de toute femme. Et elles ont été aussi dans ces siècles chrétiens qui le furent effectivement si peu, l'image la plus touchante et la plus vraie du christianisme. Réconcilions-nous ici avec les femmes du monde. Leur supérieure fut Louise de Marillac, nièce d'un garde des Sceaux, dont la vocation s'était éveillée d'une manière toute militaire devant un cortège de Capucines qui se rendaient à leur couvent, « pieds nus et couronnées d'épines ». Il y avait toujours quelque chose d'*héroïque* dans le christianisme de ce temps-là. Ces nonnains résolues étaient des filles de soldats, les mêmes dont les sœurs plus mondaines aimaient tant les tragédies de Corneille.

Cette poussée de vertu de l'époque Louis XIII ne fit pas disparaître d'un coup les habitudes invétérées. Beaucoup de couvents en France et en Italie échappaient aux grâces répandues sur le siècle. A la veille de la Révolution de 1789, il y avait en France quinze cents communautés religieuses sur lesquelles nous possédons encore assez peu de renseignements. Il faut y ajouter les filles qui, depuis la fin du xvi^e siècle, sous les noms d'oblates ou de chanoinesses, vivaient une partie de l'année dans leur famille : elles ne prononçaient pas de vœux définitifs et le titre qu'elles portaient leur donnait simplement une situation dans le monde, par laquelle elles étaient comparables aux tantes et belles-sœurs qui fleurissaient dans les familles anglaises.

Que tout cela ait été à l'origine de désordres, il n'en faut pas douter. Nous en avons des exemples de tous côtés. Stendhal a mis quelque malice à choisir de préférence pour ses *Chroniques italiennes* des tragédies qui se déroulent dans des couvents : au couvent de la Visitation à Castro dans la province de Rome en 1572, au couvent de Santa Riparata à Florence en 1587, au couvent de San Petito à Naples en 1745¹⁹. Mais ces affaires ayant donné lieu à des procès, il n'y a pas lieu de douter de l'incident lui-même. Au surplus, Maugain cite, d'après le journal de Giacinto Gigli publié par Alessandro Ademollo, des faits divers qui ne sont pas moins inquiétants²⁰. En 1633, à Rome, à San Domenico a Monte Magnanapoli, une sœur converse assassine pendant son sommeil une religieuse noble et en blesse deux autres : elle avoue, avant d'être suppliciée, qu'elle a agi à l'instigation d'une Aldobrandini, nièce du pape régnant, religieuse au même couvent, et l'enquête confirme les faits. En 1648, encore à Rome, une querelle éclate chez les religieuses de San Silvestro à propos d'un projet de représentation théâtrale. On finit par jouer du couteau, une sœur est tuée et jetée dans un puits, une autre meurt de ses blessures. En 1607, une religieuse d'une très grande famille, supérieure du couvent de Monza à Milan, est impliquée, à la suite d'une liaison, dans une affaire d'enlèvement de religieuses et de fuite qui se termina par cinq meurtres²¹. La violence propre au tempérament italien rendait dramatiques des épisodes qui semblent avoir été envisagés ailleurs avec plus de sérénité.

Eugène Mireaux dans une enquête sur la Brie au XVII^e siècle, cite un *Factum pour les religieuses de Sainte-Catherine de Provins* de 1665 : les Cordeliers du pays y sont accusés de puiser très librement dans le cheptel des religieuses pour les besoins de leur couvent. Ce pamphlet exagérât peut-être. Mais en 1690, Bossuet, évêque de Meaux, est obligé de se battre pendant deux ans et d'obtenir un arrêt du Parlement pour se faire ouvrir les portes de l'abbaye de Jouarre qu'il veut soumettre à une réforme. Et, douze ans plus tard, en 1702, il demande au roi l'éloignement de deux religieuses « déréglées » dont le dossier est orné d'actes contraires aux bonnes mœurs, d'impudicité, et de quatre tentatives d'empoisonnement²².

Il serait aussi injuste, bien entendu, d'étayer sur ces scandales une accusation globale que de tirer des faits divers un réquisitoire contre la moralité de notre temps. Mais les faits divers, si l'on n'étend pas à l'excès leur signification, ont une valeur indicative. Les religieuses se consacrèrent probablement en majorité à des tâches d'éducation et de charité. Mais les inégalités sociales, les dots, le rang de certaines d'entre elles, les idées du temps sur les libertés qui leur étaient permises, ont assurément donné à certains couvents « mondains » des habitudes qui nous surprendraient beaucoup.

L'ÉNERGIE DES FEMMES : LA FRONDE

Si le pouvoir des femmes restait grand, leur énergie et leur insolence furent aussi affirmées, au moins dans la première partie du siècle. Les guerres de religion avaient redonné provisoirement aux femmes le rôle qu'elles avaient tenu si brillamment lorsqu'elles étaient détentrices ou dépositaires de fiefs. Personne n'était étonné de voir Chrétienne d'Aguerre, comtesse de Sault, lever des gens d'armes, les diriger et disputer la Provence au duc de Savoie. M^{me} de La Guette ne faisait rien non plus d'original en mettant en défense son château de Sussy-en-Brie : c'était son strict devoir de femme d'intérieur. Elle était, du reste bien préparée à cette tâche, s'étant accoutumée dès l'âge de douze ans à la pratique de l'escrime et des armes à feu. La marquise de Rochechouart, décidant en 1653 d'empêcher les mariages et les réunions à l'église en sa paroisse de Saint-Cloud, faisait sonner le tocsin et se présentait sur la place entourée de ses hommes en armes et précédée d'un cor de chasse²³. La comtesse de Saint-Balmont, vigoureuse amazone, protégeait ses propriétés du Barrois et celles des gentilshommes voisins contre les gens du roi de France et l'on ne voyait rien là que de très naturel. Et la baronne de Bonneval était une fidèle collaboratrice de son mari quand il s'agissait de terroriser les gens d'Uzerches. La femme d'Henri de Rohan, chef des protestants, cette Marguerite de Sully qui faisait l'amour si lestement à douze ans, ne fit pas moins bien son métier de soldat : elle dirigea très bien la défense de Castres contre le maréchal de Thémines qui dut se retirer. Dans la même famille, Catherine de Parthenay et Anne de Rohan, mère et sœur du même Henri de Rohan, se battirent avec les soldats au siège de La Rochelle, mangèrent du cheval, refusèrent de profiter de la capitulation qu'on offrait aux civils et défilèrent parmi les prisonniers de guerre avec les troupes assiégées. Telles étaient en temps de guerre les tâches du ménage²⁴.

La dictature de Richelieu et la Fronde qui la suivit ne surprirent donc pas toutes les femmes au milieu des travaux d'aiguille. Elles s'étaient fort habituées à donner leur avis et à le soutenir avec fermeté. Qu'elles aient tenu un rôle dans les événements n'a rien qui puisse étonner. Mais qu'elles les aient inspirés, dirigés, qu'elles aient été de véritables chefs de partis et dans plusieurs cas des chefs de famille qui se substituaient aux mâles ébranlés ou déconcertés, qu'elles aient, en somme, incarné la révolte plus vigoureusement que les hommes de leur temps, c'est un mystère qui demande quelque explication.

Ni l'esprit d'intrigue ni les attachements amoureux qu'on a voulu donner comme ressorts à leur action ne paraissent une explication suffisante. L'intrigue et l'amour ont eu part aux événements en

d'autres circonstances et l'on ne voit pas qu'ils aient donné aux femmes ce rôle capital qu'elles prirent à ce moment. Pour qu'elles aient incarné l'opposition avec tant de force, qu'elles se soient battues avec tant de vigueur et de haine, ne faut-il pas qu'elles aient été mues par des raisons qui parlent au cœur, par une indignation sentimentale violente qui les rendit fougueusement solidaires de leur caste contre ses ennemis? C'est ce que l'histoire telle qu'on nous la conte ne fait point paraître. Le faux éclairage que jettent sur les événements ceux qui ne veulent voir en Richelieu qu'un serviteur désintéressé du roi et en la Fronde qu'une révolte de brouillons ne permet guère de comprendre la violence des passions et en particulier la fureur qu'y mirent les femmes de l'aristocratie. Au contraire, on comprend mieux, et même on comprend bien mieux, si l'on a recours à l'explication qui a été mise en avant constamment par la propagande des Frondeurs, qui a été reprise plus tard par Saint-Simon, et qui explique aussi bien l'opposition contre Richelieu que l'opposition contre Mazarin : les adversaires des deux ministres défendent la constitution fondamentale de la France, le contrat qui lie solennellement le roi à la noblesse du royaume, à ses officiers et à son peuple contre deux usurpateurs qui veulent faire passer entre les mains de *nouveaux venus* le pouvoir, c'est-à-dire la propriété du royaume.

Dans un État fondé sur le privilège, les privilégiés de tous ordres qui sont à la fois les nobles, les détenteurs d'offices et les artisans, maîtres ou compagnons qui constituent le peuple, deviennent, en effet, des *ayants-droit* qui se partagent en vertu d'un contrat antique les ressources du royaume. L'apparition d'une classe d'administrateurs qui s'adjugent arbitrairement le pouvoir, soit en créant de nouvelles ressources à leur profit, soit en s'emparant par acte d'autorité de celles qui se trouvaient sur le marché, est, en réalité, sous prétexte de centralisation, un dépouillement illégal, contraire aux lois du royaume et aux contrats existants, frauduleux et dolosif, qui devait dresser et qui a dressé contre les nouveaux bénéficiaires tous ceux qui se trouvaient violentés et menacés. Que cette politique de centralisation ait été en même temps et en réalité une politique de *copropriété* du royaume au profit de familles nouvelles qui n'avaient rien, la fortune personnelle colossale que Richelieu et après lui Mazarin amassèrent pendant leur passage au pouvoir ainsi que l'établissement de leur famille, les mariages prodigieux de leurs nièces et neveux, en témoignent suffisamment, qui seront suivis du reste des mêmes procédés d'exploitation et de spoliation de la part de Colbert et de Louvois, leurs successeurs, et du même débarquement spectaculaire de leurs enfants dans les familles de haute noblesse. Que ces tentatives appuyées, l'une sur la faveur et l'indécision d'un roi faible, l'autre d'une manière encore plus étrange sur les affinités sentimentales d'une

reine espagnole et d'un bellâtre italien, aient provoqué l'indignation et la colère de toutes les catégories lésées, que les passions aient été violentes, que la lutte ait été longue et acharnée puisqu'elle mettait en jeu à la fois des principes et des fortunes privées, on le comprend dès lors aisément. Comme on comprend aussi qu'à la tête de cette révolte, on voie les familles princières les plus sévèrement outragées dans leurs possessions et leurs privilèges et les magistrats des Parlements déchus de leur tradition et, en même temps, sous d'austères prétextes, volés du prix de leur office.

Dans cette Jacquerie des princes qui défendaient à la fois leur honneur, au sens nobiliaire du terme, c'est-à-dire leur rang et leurs privilèges, et aussi leurs gouvernements, leurs terres, leur splendeur et, en somme, aussi bien leur luxe que leur situation dans le royaume, il est tout naturel que les femmes et surtout les femmes des familles princières se soient jetées avec une passion sans mesure, car ce sont elles qui justement représentent et incarnent ce luxe et cette situation qui sont menacés, c'est elles qu'on diminue et qu'on abat en abattant leurs maisons. Ce n'est pas la duchesse de Longueville et la duchesse de Chevreuse, ni la princesse de Gonzague qu'il faut s'étonner de voir à la tête de la Fronde, mais Retz qui n'avait rien d'autre à faire qu'à s'y ébrouer.

ANNE, DUCHESSE DE CHEVREUSE

Ces femmes de la Fronde sont étonnantes par leur décision, leur intrépidité et leur fanatisme. La duchesse de Chevreuse a un tempérament d'activiste. Amie personnelle et favorite de la reine Anne d'Autriche, elle est l'ennemie implacable de Richelieu qui persécute Anne d'Autriche. On voit très bien sa conviction que contre un ministre, homme de rien, sorte d'intendant, tout lui est permis. Elle a été à dix-sept ans, en 1617, la femme du connétable duc de Luynes qui était arrivé au pouvoir après avoir fait assassiner prestement Concini. Veuve quatre ans plus tard, elle se remarie avec un prince de la maison de Lorraine, un des Guise, qui porte le titre de duc de Chevreuse. C'est cinquante ans après la Ligue. On pense si tout cela la disposait à avoir quelque respect envers un du Plessis, de piètre extraction, évêque du misérable diocèse de Luçon. Elle est donc de toutes les conspirations, ouvertement et sans contrainte. Il s'agit pour elle de chasser un domestique abusif. Elle est de la conspiration de Chalais qui voulait enlever le roi pour qu'il ne soit plus chambré par son ministre. Chalais ayant été décapité, elle conspire avec les Anglais et leur offre un soulèvement des protestants. L'affaire ayant échoué, elle séduit le Garde des Sceaux, Châteauneuf, et lui propose une

révolution de palais. Ce complot ne réussit pas davantage : alors, elle s'adressa à l'Espagne à laquelle elle offrit l'appui de la maison de Lorraine.

L'affaire, cette fois, dépassait l'intrigue et touchait à la haute trahison. Lorsqu'elle fut découverte, l'intrépide duchesse ne s'en remit pas aux juges du cardinal : se voyant en danger, elle sauta à cheval, déguisée en homme et gagna les Pyrénées. C'était un exploit sportif dans lequel il s'agissait de ne pas se laisser rattraper. M^{me} de Chevreuse était si bien écorchée que la selle était tachée de sang. Elle expliqua à son guide qu'elle avait reçu un coup d'épée dans la cuisse au cours d'un duel. Elle couchait dans des granges et campait dans des taillis pour éviter les voleurs ou les gens de Richelieu. Cette randonnée dura dix jours, elle toujours en homme. Le cardinal faisait courir après elle, non pour la capturer, mais pour la retenir. Il n'avait pas tort. A peine arrivée à l'étranger, elle ranima les ennemis du cardinal qui languissaient. Elle relança une nouvelle conspiration, un *putsch* qui faillit être fatal à Richelieu. Elle embrigada Turenne, les princes de Bouillon et un prince du sang, le comte de Soissons. Les ramifications s'étendaient à Paris et dans presque toute la France. Cinq-Mars et la reine favorisaient l'entreprise. Les princes de Lorraine avaient promis leur appui. M^{me} de Chevreuse négocia l'aide du cabinet espagnol qui entra dans la combinaison avec joie. Le coup décisif fut joué sur le champ de bataille de La Marfée, près de Sedan. Les troupes de Richelieu étaient en déroute, la route de Paris était ouverte, le cardinal était perdu et, sur la nouvelle du désastre, préparait son exil, quand, à cinq heures du soir une balle perdue tua le comte de Soissons. Ce coup d'arquebuse déconcerta les conjurés et sauva le cardinal. Telle était la fureur de ces amazones qui n'avaient assurément aucune idée de ce que nous appelons l'autorité de l'État.

La mort de Richelieu ne lui procura pas le repos. Elle eut la malchance que cette reine qu'elle aimait tant aimât beaucoup Mazarin. Il fallut recommencer avec Mazarin : le tout au milieu de rivalités qui divisaient les différentes factions et rendaient les princes indociles, indécis et à peu près impossibles à conduire. M^{me} de Chevreuse ne fut pas au-dessous de son caractère dans ces circonstances difficiles. Elle trancha le nœud gordien. Elle persuada un des Vendôme, le prince de Beaufort, petit-fils d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, d'enlever le cardinal. Elle n'avait pas de chance, son Beaufort fut arrêté d'une façon spectaculaire dans l'antichambre du roi au Louvre et envoyé à Vincennes. Elle ne se découragea pas et, s'étant réfugiée en Touraine, complota l'assassinat du cardinal que son médecin devait empoisonner. Cette dernière initiative ayant irrité un peu le ministre qui lui envoya des exempts, il fallut fuir encore une fois.

C'est en exil qu'elle apprit la journée des Barricades, la fuite de Mazarin et le triomphe éphémère de la Fronde. Mais la victoire ne réussit pas à cette fière cavale. Elle était rentrée à Paris en avril 1649, précédée d'une brochure publicitaire intitulée *L'Amazone française au secours des Parisiens*. Elle touchait au Capitole : elle allait marier sa fille avec le prince de Conti, deuxième prince du sang. Condé, père du fiancé, se laissa manœuvrer et rompit sa promesse de mariage. L'amertume de cette trahison assombrit la vieillesse de M^{me} de Chevreuse. Sa fin fut triste. Elle avait atteint la cinquantaine qui rend sage, elle voyait s'établir la puissance de ceux qu'elle avait si obstinément combattus. Elle alla jusqu'à oublier dans cette vieillesse somnolente la répugnance qui avait donné un sens à toute sa vie : elle donna son petit-fils à la fille de Colbert, dont les petits-fils furent ainsi des princes lorrains. La Fronde était décidément bien vaincue.

Telles étaient les femmes de ce temps qui ne se reposaient guère sur le mol oreiller de la féminité : ce qui n'empêcha pas la duchesse de Chevreuse d'avoir une bonne douzaine d'amants, car on peut tout faire à la fois.

ANNE-GENEVÈVE DE BOURBON, DUCHESSE DE LONGUEVILLE

L'« Amazone française » avait une rivale qui ne dut guère contenir son ironie devant le beau titre du libelle. La duchesse de Longueville avait défilé encore plus souvent sous les ovations que la fringante duchesse de Chevreuse. Elle n'était pas moins qu'elle une des têtes de la Fronde, et, incontestablement, elle fut l'adversaire la plus implacable, la plus acharnée, du cardinal italien qui régnait en France : plus consciente encore de ce qu'elle défendait que la duchesse de Chevreuse, plus fanatique, plus absolue, magnifique bête de guerre civile, qui, elle, ne se réconcilia point.

La duchesse de Longueville est l'ange des Condé : leur ange et leur idole. Elle est la sœur du grand Condé et la nièce de ce duc de Montmorency que Richelieu fit décapiter sur la grande place de Toulouse alors qu'elle avait treize ans. Ce souvenir terrible la poursuivit toujours. C'est elle qui voulait se faire carmélite et qui portait un cilice sous sa robe quand elle dut assister à son premier bal. Et quelques années plus tard, elle avait eu l'amertume de voir son illustre frère contraint d'épouser, malgré ses protestations consignées devant notaire, M^{lle} de Brézé, nièce du cardinal. Quand on est princesse du sang, ce genre de dressage contribue assurément à vous donner une opinion sur les technocrates issus des familles de robe.

C'est un passé que la duchesse de Longueville n'oublia guère et qui fit d'elle une sorte d'héroïne furieuse. Pendant que son frère tergi-

verse, c'est elle qui est l'homme de la famille, prenant les risques, rachetant les fautes, enflammant les partisans, tenant toujours le drapeau de la révolte. Quand Condé, affolé, choisit la « légitimité », elle, enceinte de huit mois, refuse de quitter Paris révolté : avec la duchesse de Bouillon, elle s'installe publiquement à l'Hôtel de Ville avec ses enfants : le peuple, massé sur la place de Grève, fit une ovation infinie aux deux princesses, debout sur l'escalier, debout et un peu dépeignées, tenant sur leurs bras des enfants aussi beaux qu'elles. Les hommes étaient montés sur les toits, les femmes pleuraient de tendresse. Trois jours plus tard, la chambre qu'on avait donnée à la duchesse servait aux *briefings* de l'État-major et les généraux, bottés et en cuirasse, lui rapportaient en hâte le succès d'une sortie. Les conseils avaient lieu tous les jours en sa présence. Il ne lui manquait que des éperons que son état ne lui permettait pas. L'héroïne accoucha fort bien. Son fils reçut les prénoms de Charles-Paris, fut acclamé par le peuple. Il naquit le jour même où, à Londres, Charles I^{er} montait sur l'échafaud, signe dont peu de gens perçurent la signification.

Un an plus tard, Condé eut la sottise de se laisser arrêter par les exempts de Mazarin. M^{me} de Longueville était chez la Princesse Palatine quand elle apprit l'arrestation. Elle se trouva mal à cette nouvelle. Mais elle n'était pas de ces femmes qui s'attardent à s'évanouir. Sa résolution lui revint rapidement. Elle se fait transporter à l'hôtel de Condé, rassemble ses hommes et, dans la nuit, organise un coup de main pour enlever les huit nièces de Mazarin qui logeaient au Val-de-Grâce. On se croirait au Far-West. La réplique était belle sans l'astuce de Mazarin : il avait déménagé les nièces qui se trouvaient depuis vingt-quatre heures au palais de Gaston d'Orléans. Son coup manqué, la duchesse disparaît sur-le-champ et dans la nuit même se cache dans une « petite maison » que la Palatine possédait au faubourg Saint-Germain. Elle y convoque aussitôt les chefs de la « résistance », distribue les rôles, envoie Turenne à Stenay, la Rochefoucauld en Poitou, se réserve la Normandie, tandis que la Palatine dirige les mouvements de l'opposition à Paris.

Les partis ainsi faits, elle part aussitôt en Normandie, déguisée en écuyer, à la tête d'une petite troupe de cavaliers. Son odyssée fut presque aussi mouvementée que celle de M^{me} de Chevreuse. On échappe aux troupes du cardinal, on arrive à Dieppe, on monte les canons, on organise la défense. Mais les Dieppois prennent peur et ne veulent plus se battre. Il faut s'enfuir. On choisit Varengeville, mauvaise petite grève. Le temps était gros, il fallait gagner le bateau en barque : la barque fut renversée, c'était la nuit, on partit en croyant la duchesse noyée. Elle ne l'était pas, monta en croupe derrière un de ses hommes et se réfugia chez un paysan. Elle y resta quinze jours et dut ensuite traverser le Pays de Caux, à nouveau déguisée en homme,

pour aller s'embarquer au Havre d'où elle passa en Angleterre puis à Stenay où elle rejoignit les troupes de Turenne.

A Stenay, c'est elle qui est le véritable chef politique. Elle est en guerre contre Mazarin. Elle dirige le soulèvement de la Guyenne, traite avec les Espagnols, agite Paris. Mazarin fait transférer Condé au Havre, hésite à le faire assassiner, il est perdu. Le 6 février 1651, il est obligé de quitter Paris sous un déguisement et Condé revient en triomphateur.

Ce triomphe de la Fronde fut court. Condé fut aussi sot que d'habitude. Il se laissa manœuvrer et quelques mois plus tard, Mazarin était de nouveau tout-puissant, la Fronde divisée, les princes achetés ou neutralisés, Condé toujours épouvanté par ce fantôme de la « légimité » qu'on dressait devant lui à chaque démarche. Il fallait se battre ou se laisser couper les cheveux. C'est la duchesse de Longueville qui eut le réflexe du temps de Frédégonde. Elle obtint de Condé qu'il défendit l'épée à la main le pouvoir des barons contre les légistes. Mais il était trop tard.

L'aventure militaire se termina par une catastrophe. Dirigeant à Bordeaux, avec son jeune frère le prince de Conti qui l'adorait, les derniers carrés des irréductibles, la duchesse de Longueville connut toutes les épreuves qui découragent l'héroïsme et surtout celui des femmes : l'attente, la crainte de la défaite, puis les compagnons habituels de l'incertitude, les tortueux calculateurs du double jeu et les féroces champions du *jusqu'aboutisme*. M^{me} de Longueville, par son goût du courage, de la décision, se sentait proche de ces « durs » qui repoussaient toute transaction. Mais leur énergie jacobine l'effraie et bientôt leurs excès, le règne de la terreur, le tribunal révolutionnaire. Elle essaie de calmer leurs soupçons, d'apaiser les émeutes, de soustraire à leur fureur ceux que leur colère désigne aveuglément comme des vendus et des traîtres. Elle reste admirable, aussi résolue, aussi instinctive que lorsqu'elle allait accoucher à l'Hôtel de Ville sous la protection du peuple de Paris. Mais elle assiste consternée au déchaînement des dernières semaines, emportée par le flot de boue et de violence, découragée par les attaques ignobles qui salissent son amitié avec son frère Conti, dégoûtée aussi bien par ses implacables alliés que par ses fidèles qui abandonnent un à un devant les promesses, les bénéfices, les compensations. Mazarin eut l'habileté de laisser s'enfuir les plus compromis. La Fronde de Bordeaux disparut comme à travers un tamis. On ne prit qu'un seul coupable, qui avait été honnête et avait refusé de s'enrichir par quelque fructueux compromis : Mazarin n'aimait pas cela, il fut roué. Le prince de Conti, après quelques mois de pénitence, épousa une nièce de Mazarin. Condé ne se réconcilia qu'au traité des Pyrénées. Ce fut la fin des aventures de M^{me} de Longueville qui se fit oublier par une vieillesse pieuse et discrète auprès d'un amant sans éclat.

La Fronde fut la dernière phase héroïque dans l'histoire des femmes en Europe. Désormais elles auront de *l'influence*, parfois même du *pouvoir*, mais elles ne seront plus à la tête d'une révolte, elles ne seront plus les égales des hommes dans l'action, la direction, le courage, prérogatives qu'elles avaient plus d'une fois au cours de l'histoire disputées aux hommes avec succès.

M^{me} de Longueville et M^{me} de Chevreuse n'avaient pas été les seules héroïnes de la Fronde. La belle Anne de Gonzague, princesse palatine, n'avait pas moins d'autorité et pas moins de relief dans le caractère. Ou la duchesse de Montbazou, commère haute en couleur, bâtie comme un dragon, forte en gueule et montrant à l'égard des hommes un solide appétit de harengère. Ou la Grande Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans, princesse du sang, hautaine, romanesque, un peu folle, qui s'était mis en tête d'épouser le jeune roi Louis XIV et qui eut l'intrépidité de détruire en une heure plusieurs années de travaux surnois, lorsqu'elle fit tirer sur les troupes royales le canon de la Bastille.

Les femmes du peuple ne montraient pas moins d'énergie. Ce sont les femmes des Halles qui avaient fait à Paris la puissance du duc de Beaufort et elles étaient les premières à dépaver les rues et à dresser les barricades. Les femmes de Bordeaux ne furent pas moins violentes pendant la Fronde de Guyenne, les unes étant les plus furieuses parmi les extrémistes, les autres trempant dans toutes les conspirations, hébergeant des émissaires, se déguisant, passant les lignes. Ces rudes femmes du peuple, promptes à la rue et au danger, la race n'en fut pas définitivement éteinte et nous les verrons reparaitre.

Mais les femmes qui s'étaient révélées indomptables capitaines n'avaient plus de place dans les États modernes fondés sur la domestication. Elles s'étaient montrées supérieures aux mâles par leur fanatisme et leur fidélité au combat. Or, l'évolution historique se faisait contre elles. Tant que la famille avait été la base de tout, par le fief ou la corporation, par l'autorité du chef de famille, la femme avait eu sa place auprès de lui et même elle avait vigoureusement gouverné son propre héritage. Quand l'idée abstraite de la centralisation remplaça cette gerbe de force, quand l'essentiel fut d'avoir la faveur du roi et des ministres, le pouvoir des femmes changea de nature. Elles se rendirent importantes par l'intrigue, la complicité, les amants. Elles furent égoïstes, leurs intérêts ne coïncidaient plus avec aucun grand intérêt national. Désormais, leur métier était de *plaire* et elles bornèrent toute leur finesse à persuader tout le monde qu'il n'y avait rien au-dessus de *l'art de plaire*, à elles d'abord, et aussi aux grands et à tous les gens en place de la main desquels pouvait tomber la manne providentielle. Elles ne furent plus, non seulement en France, mais dans toute l'Europe, qu'un rouage particulièrement huilé et agréable

de la grande mécanique du conformisme qui faisait entendre son ronronnement rassurant autour de la majesté royale.

NAISSANCE DE LA GALANTERIE : L'ASTRÉE

Il se trouva d'ailleurs que le changement des mœurs les avait préparées à ce rôle nouveau : la domestication des grands par le pouvoir royal eut ainsi pour résultat de leur assurer plusieurs motifs de satisfaction.

Les femmes avaient renouvelé à la fin du règne d'Henri IV leur éternelle tentative pour faire croire aux hommes que rien n'est plus glorieux que de consacrer sa vie à leur service. L'offensive avait eu lieu sur plusieurs fronts dont l'un, au moins ne nous intéresse guère, à savoir la recherche de l'élégance et de la personnalité dans le langage qui s'exprima par le gongorisme en Espagne, l'euphuisme en Angleterre, et la préciosité en France. Un autre est moins important qu'on ne l'a dit. Le fameux salon de M^{me} de Rambouillet, pont-aux-ânes des écoliers, n'est qu'une *camarilla* littéraire, probablement moins influente que d'autres qui existaient à la même époque, celle de Boisrobert par exemple qui disposait des grâces de Richelieu, peu considérable pour les intérêts des grands sinon par la présence intermittente de Condé et de M^{me} de Longueville, milieu restreint et isolé qui eut surtout pour utilité de mettre en application dans une société choisie le dogme de la soumission complète et de la vénération la plus absolue (non sans quelque humour parfois) qui étaient dues à la divinité féminine.

Plus que ce club exemplaire dont l'empreinte fut moins profonde que ne le disent nos manuels de littérature, c'est le succès prodigieux de *L'Astrée* qui établit comme un idéal un nouveau système de rapports entre l'homme et la femme, moins nouveau qu'il n'en avait l'air puisqu'il n'était qu'une transposition des génuflexions de l'amour courtois. De plus, *l'air galant*, qui fut à la mode à partir du règne de Louis XIII, ne venait pas moins de la mine altière des Espagnols et du prestige qu'avaient à cette époque les capitaines de Philippe II, qu'on regardait avec autant d'étonnement que nous considérons les hommes d'affaires américains. La soumission de Céladon, disposition si agréable aux femmes, fut enjolivée à l'intention des militaires par les romans de M^{lle} de Scudéry. L'idéal était décidément un conquérant auquel l'amour inspire un courage invincible et qui vient mettre aux pieds de celle qu'il aime ses conquêtes et ses lauriers. Cette fonction tonique de l'amour reçut de la part des femmes une large approbation. Elle remplaça l'*Amadis*, un peu trop chimérique. Beaucoup de grandes dames y crurent parfaitement. « Elle était persuadée, dit M^{me} de Mot-

teville de la marquise de Sablé, que les hommes pouvaient sans crime avoir des sentiments tendres pour les femmes et que le désir de leur plaire les portait aux plus grandes et belles actions, leur donnait de l'esprit et leur inspirait toutes sortes de vertus ²⁵».

M^{me} de Sablé, commente à cet endroit M. Gustave Reynier, « n'a pas été la première en France à avoir cette idée et dans sa génération elle n'a pas été la seule ». N'était-ce pas en effet tout le théâtre de Corneille ? Ses personnages sont ceux de la *Clélie* et de l'*Alexandre*, de jeunes princes, de jeunes officiers que le désir de l'*exploit* anime, mais qui le rapportent toujours à quelque femme qui les a choisis, dont ils arborent les couleurs. Les héroïnes de Corneille sont un reflet très fidèle des grandes dames de la Fronde, intrépides, se mêlant de tout, héroïques, implacables et en outre parfaitement convaincues qu'un gentilhomme doit savoir *mériter* un cœur de femme, par ses actions autant que par sa respectueuse soumission, et qu'il n'est rien de plus précieux que d'avoir su le gagner.

On notera cette conséquence que nous avons déjà rencontrée : bien que les femmes ne manquent pas d'insister sur le caractère purement platonique des hommages qu'elles agréent, cette doctrine a toutefois pour effet de rendre honorable et même louable le principe de l'adultère. On joue avec subtilité de la distinction entre le principe et la pratique. L'hôtel de Rambouillet, d'une parfaite tenue morale, couvre cette distinction de son autorité. On connaît la convention de base du jeu de la galanterie : « Tous les hommes doivent être amoureux et toutes les femmes doivent être aimées. » Dans le salon de M^{me} de la Suze au début du règne de Louis XIV, on verra reparaître les « questions d'amour » du ^{xiii}e siècle ²⁶. Sous le nom de galanterie, les femmes font triompher à l'applaudissement général leur revendication du droit à l'*adultère blanc*.

Ne nous faisons pas d'illusion sur le bonheur que donnait aux femmes cette vie mondaine si brillante. Il est bien extraordinaire de découvrir, dans les Mémoires, dans les lettres, qui nous renseignent sur les plus belles années du règne de Louis XIV, sur les plaisirs de l'Île enchantée, sur tant d'autres feux d'artifice, ce mot d'*ennui*, qui vient sous les plumes des plus adulées et des plus belles et qui était impensable, en tout cas qui est introuvable, dans les témoignages du temps des Valois. La cour était, en effet, ennuyeuse sous Louis XIII qui n'aimait pas les fêtes. Sous Louis XIV, le piétinement obligatoire du Louvre et de Versailles, l'assistance compassée aux ballets et aux concerts, au jeu du roi, même les jours de bal cérémonieux, composent un ordinaire assez monotone que les fêtes dans le parc, les impromptus, les représentations n'épicent que d'une gaieté très relative. Les *par-vulos* de Marly, sortes de week-ends en petit comité, sont l'aveu que la cohue fatiguait tout le monde, même le roi. Les salons ne sont guère

plus drôles. A l'hôtel de Rambouillet, les plaisanteries de Voiture et ses « idées » ingénieuses d'impresario ont une odeur de pédanterie aussi persistante que celle de la naphthaline. Les salons rivaux de la comtesse d'Auchy et de M^{me} de Lorges ont aussi leur vedette littéraire, Malherbe pour l'un, Balzac pour l'autre, qui ne les rendent pas moins suspects à cet égard. La Fronde mettra fin à leur carrière. Les salons qui apparaissent ensuite, celui de la comtesse de la Suze, celui de la marquise de Sablé, celui de M^{me} de La Fayette paraissent avoir été également des « bureaux d'esprit », un peu moins naïfs peut-être que leurs prédécesseurs, mais dans lesquels on ne s'amusait guère. Les femmes y comptaient, c'était là l'essentiel. Elles payaient par des bâillements leurs satisfactions de vanité et leur crédit. On ne s'amuse pas chez Célimène : Oronte y lit trop souvent des sonnets *.

LES FEMMES SAVANTES

On ne s'amuse pas, mais on s'instruit. Ce fut dans la vie des femmes une nouveauté qui devait avoir plus d'une conséquence, et, au fond, quoi qu'en ait dit Molière, ce fut la véritable « promotion » des femmes. Il y avait beaucoup à faire en ce domaine au début du siècle. Les belles années du xvi^e siècle où tout le monde savait lire et écrire dans le peuple étaient bien éloignées. Les guerres de religion avaient fait disparaître un grand nombre d'écoles paroissiales. Sous le règne d'Henri IV, les Ursulines et les Augustines, plus tard les Visitandines commencent à peine à réorganiser l'enseignement des filles. Aussi l'ignorance des femmes dans la première partie du xvii^e siècle est-elle majestueuse, et, dans tous les milieux, beaucoup plus complète qu'on ne peut l'imaginer. Par exemple, la mère du duc de Rouanez qui fut l'ami de Pascal, est si ignorante qu'elle est incapable d'apprendre à lire à son fils. M^{lle} de Brézé, nièce de Richelieu, celle qui épousa le grand Condé alors duc d'Enghien, dut être renvoyée au couvent après son mariage pour qu'elle apprenne à lire et à écrire. M^{lle} de la Trémouille avoue tranquillement qu'elle est « aussi ignorante qu'on le saurait être » et la duchesse sa sœur ne fait aucune difficulté à se mettre sur le même pied. M^{lle} de Scudéry, qui voit une assez bonne société, se déclare « épouvantée » de trouver tant de femmes absolument ignorantes, même parmi les personnes de qualité. Et, à la fin du siècle, malgré de très louables efforts, une enquête de 1690 révèle encore que, parmi les jeunes femmes du peuple, 14 % seulement sont capables de signer de leur nom à leur contrat de mariage. Or, les salons déclassèrent les femmes : la curiosité fut à la mode, et cette mode

* Il n'y eut un ton de gaieté et de liberté qu'à la fin du siècle dans l'entourage fort hérétique des Vendôme, et c'est déjà la Régence.

dépassa largement les salons et leur clientèle aristocratique. Les femmes sortirent d'un pied alerte de leur ignorance, elles prétendirent en savoir aussi long que les hommes et se mettre comme eux en état de juger des choses et des gens.

Cette mode commença sous le règne de Louis XIII. Il fut de bon ton pour les femmes d'avoir des précepteurs. M^{me} de Sévigné et M^{me} de La Fayette avaient été dans leur jeunesse les élèves de Ménage, qui eut des ridicules mais qui n'en était pas moins un homme fort savant et assez fin. Chapelain, l'ennemi de Boileau, s'occupa tout particulièrement de la duchesse de Nemours. Moindre gibier, M^{me} de Guedeville a plus de maîtres que n'en a M. Jourdain, elle en a même un qui lui montre la chiromancie. Anne de Rohan, princesse de Guéménée, en a aussi de toutes sortes. Son mari disait de l'un d'eux qui lui montrait l'hébreu et dont l'habit était fort délabré : « Si vous n'y prenez garde, il vous montrera bientôt autre chose. » Les confrenciers mondains suivirent les précepteurs. Chapelain, appuyé par l'hôtel de Rambouillet, Ménage, protégé par le cardinal de Retz, l'abbé d'Aubignac, causeur agréable, sont les plus écoutés.

L'affectation s'en mêle et la préciosité. Des femmes se spécialisent pour se donner une originalité. M^{lle} Bourlon est savante en géographie. Elle sait même l'art des fortifications. « On lui a montré comment on attaque les places, dit cruellement Somaize, mais on ne lui a pas appris l'art de les défendre. » M^{lle} de Chataignères s'est tournée vers la chimie : elle a des fourneaux et fait semblant de chercher la pierre philosophale. M^{me} du Buisson aime les mathématiques et invite des savants chez elle pour observer une éclipse. De plus grandes dames suivent le même chemin. La princesse de Guéménée laisse savoir discrètement qu'elle lit l'Ancien Testament dans le texte hébreu et qu'elle étudie le Talmud. La reine Christine de Suède, étonnant personnage, polyglotte, sachant tout, curieuse de tout, invite à sa cour tous les savants de l'époque et finalement Descartes lui-même qui en revint avec une pneumonie. Anne-Marie de Schurman, à trente ans, est célèbre dans toute l'Europe. Elle vit à Utrecht, mais elle est l'émule de ces jeunes Espagnoles qui ont des chaires d'Université ou de cette Novella d'Andrea qui suppléait son père à Padoue. Elle sait l'hébreu, l'arabe, et, bien entendu, le latin et le grec, elle peint, grave et sculpte, elle sait la musique. Marie de Gonzague, reine de Pologne, s'est arrêtée à Utrecht pour aller la voir. L'Université lui permet d'assister dans une tribune aux soutenances de thèses, auxquelles les femmes n'étaient jamais admises. Descartes lui écrit et lui rend visite. Balzac, Chapelain, Ménage parlent d'elle avec enthousiasme. Elle était aussi discrète que savante. Elle avait écrit un mémoire en latin pour examiner si les filles devaient être

aussi instruites que les hommes. Un théologien auquel elle avait soumis ce mémoire n'en ayant pas été fort content, elle s'inclina modestement et s'abstint de soutenir une doctrine imprudente.

Cette mode ne fléchit pas avec le déclin de la préciosité. Le progrès des sciences étalait des merveilles. Le désir de connaître ces merveilles relaya le goût de l'érudition devenu un peu suspect. L'infatigable Théophraste Renaudot vint, en cette occurrence, au secours des femmes en imaginant le moyen de répandre sur elles la manne savoureuse des connaissances nouvelles. Dans les bureaux de la *Gazette*, il installa en 1632 une société de conférences. On y parla d'abord de médecine, puis on y parla de tout, du mouvement de la terre, lorsque le Saint-Siège condamna Galilée, d'astronomie, des atomes et du vide, du télégraphe même. Pour engager les dames à venir, Renaudot affichait la liste des maisons à vendre, des bénéfices à échanger, et des domestiques disponibles. L'entreprise dura dix ans et il est dommage qu'aucun document ne nous renseigne sur l'assiduité du public féminin. La mode persista après Renaudot. La duchesse d'Aiguillon n'était plus à l'avant-garde lorsqu'en 1652, elle montrait chez elle le jeune Pascal et sa machine à calculer. Bientôt après, des cercles privés, véritables petites académies qui rassemblent les hommes cultivés et les curieux, font leur apparition : celui d'Habert de Montmort, maître des requêtes, protecteur de Gassendi, celui de Melchisedech Thévenot où l'on fait des dissections, celui de M. Salmon où l'on s'occupe de physique, celui de Mathieu Geoffroy qui organise un laboratoire. A l'hôtel de Condé, un pavillon est mis à la disposition d'un petit groupe d'expérimentateurs. Le *Journal des Savants* commence à paraître en 1665 et l'Académie des Sciences est créée en 1666.

C'étaient là aventures un peu spéciales. Mais les conférences réapparurent. L'idée de Renaudot, reprise en 1655 sous le nom de *Palais précieux*, eut peu de succès. Les organisateurs, peu sûrs d'eux, promettaient des bals le lundi, des concerts le mardi, la comédie le samedi, avec distribution de citrons doux et d'oranges de Portugal : les femmes distinguées craignirent la cohue. Mais le sieur de Richesource, entrepreneur plus vigoureux, offrait la même année des *Conférences académiques et oratoires*, suivies de travaux pratiques et de débats dirigés, qui attirèrent un public fidèle dans lequel les femmes, paraît-il, ne manquaient pas. Après lui, et plus sévères que lui sur la qualité de leur enseignement, on vit à Paris, Lémery de Montpellier qui traitait de chimie, aux conférences duquel assistait Condé et dont un ouvrage de vulgarisation se vendait, paraît-il, « comme un ouvrage de galanterie ou de satire », Joseph Sauveur qui parlait de physique et que M^{me} de La Sablière protégeait, Duverney, professeur au Jardin du roi, qui familiarisait son auditoire avec l'anatomie. Tous ces cours libres étaient fort suivis au témoignage des contemporains,

et les femmes, « entraînées par la mode », raconte Fontenelle, n'étaient pas les moins assidues ²⁷.

La philosophie n'attirait pas moins que les sciences. Elle en était, en ce temps-là, à peu près inséparable et elle avait les attraits de ce qu'on appelait jadis à l'école communale une « leçon de choses ». Elle détrompait des erreurs communes, elle donnait l'explication de tout. Le prestige de Descartes était considérable. Il avait ses vulgarisateurs attirés, Rohault, Louis de Lesclache, plus tard Régis, conférenciers patentés par le maître pour distribuer sa doctrine et que les grands seigneurs se disputaient. Gassendi avait aussi ses disciples, et M. de Launay, conseiller du roi et historiographe de France, est son prophète. Il y avait de belles cartésiennes qui ne cachaient point leur religion : M^{me} de Grignan est une des plus fanatiques, nous le savons par M^{me} de Sévigné, mais on en connaît d'autres, M^{lle} de La Vigne, si jolie et si douce, et qui fut la grande amie de M^{lle} Descartes, la nièce du philosophe, Marie Dupré, nièce de l'écrivain Desmarests de Saint-Sorlin, sérieuse et raisonnable. Il y a aussi des gassendistes, non moins décidées, et la plus connue est M^{me} de La Sablière, l'amie de La Fontaine, qui réunit autour d'elle tout un cercle de voyageurs et de savants, mais aussi cette gracieuse et mélancolique Deshoulières, trop oubliée. Les moralistes même et les théologiens avaient des lectrices passionnées. Et l'une des choses qui étonnent le plus les hommes de notre temps, qui ne savent plus guère leur religion, c'est assurément que tant de femmes se soient jetées avec passion dans la querelle du jansénisme et que M^{me} de Sévigné ait pu lire Nicole et l'indigeste Arnauld comme au temps de l'*Action Française* on lisait Maurras ou Daudet.

Quel était le nombre de ces femmes « savantes » ou du moins « instruites » ? C'est ce qu'il est bien difficile de décider. Cette mode séduisit à coup sûr un certain nombre de femmes de l'aristocratie et même de la robe : les témoignages contemporains sur le public féminin des conférences nous persuadent de cela. Mais le goût de s'instruire toucha-t-il d'autres milieux ? On retrouve là cette lacune perpétuelle de l'histoire des mœurs, l'absence de dénombrements. Molière avait trouvé des précieuses en province et elles n'ont guère laissé de traces dans nos monographies. Les « femmes savantes » ont dû essaimer comme elles. En revanche, l'enseignement féminin, selon ce qu'on en sait, paraît avoir été inerte, nous ne le voyons s'éveiller que dans la seconde partie de siècle.

Molière fut presque seul à protester vigoureusement avec ses *Femmes savantes*. Les autres interventions furent plus nuancées. La mode de la curiosité provoquait, en somme, moins d'hostilité que la préciosité. C'est au début du règne de Louis XIII qu'on avait vu quelques grincheux reprendre les plaisanteries antiféministes du

xv^e siècle. Après 1660, on multiplie, au contraire, les ronds de jambe devant les femmes. On dresse des palmarès de femmes savantes, on publie des apologies plus ou moins gauches, on trouve même à la fin du siècle un recueil des *Dames illustres* qui, avec plus de bonne volonté que d'éclat, cherche à renouveler les panégyriques de Boccace et de Brantôme. Bref, ce qu'on pourrait appeler la promotion culturelle des femmes ne suscite pas d'indignation et ne fait même pas naître trop d'ironie. En 1673, le petit livre de Poulain de la Barre *De l'égalité des deux sexes* peut même articuler les revendications du féminisme sans soulever d'émotion²⁸. A la vérité, c'est que l'auteur, prêtre détroqué, est obscur et sans autorité, et surtout, tout le monde sent que la question n'est pas là.

Au contraire, les prises de position prudentes, nuancées, des esprits sérieux nous font sentir quels changements avaient eu lieu dans l'opinion. C'est l'excès, l'affectation, le ridicule qu'on redoute : mais ces mises en garde sont rarement une condamnation absolue. Balzac dit rudement qu'il « aimerait mieux une femme qui a de la barbe, qu'une femme qui fait la savante », mais il admet que les femmes puissent lire les auteurs latins, si elles n'en font pas étalage. M^{lle} de Scudéry pense sagement qu'une femme ne doit jamais être ennuyeuse, il ne faut donc pas qu'elle soit « incommode par une suffisance impertinente ou par une stupidité ennuyeuse ». La Chétardie, trente ans plus tard, veut surtout que les femmes aient du bon sens et il fait remarquer que l'astronomie n'en donne pas toujours. La Bruyère regarde une femme savante comme « une pièce de collection », qu'on montre aux curieux, mais qui ne sert à rien. Fénelon veut que les femmes aient « une pudeur sur la science presque aussi délicate que celle qu'inspire l'horreur du vice ». On sent là un peu d'agacement, comme dans la rigueur de M^{me} de Maintenon, qui ne veut pas de changement dans le programme de Saint-Cyr. Mais le principe n'est pas attaqué en lui-même. Saint-Evremond ne cache pas qu'il préfère à tout la conversation d'une femme spirituelle. Et Fleury, Rollin, Fénelon lui-même, lorsqu'ils traitent de l'éducation des filles, n'excluent pas une extension prudente de leurs études, qu'ils préfèrent, c'est leur principale préoccupation, au romanesque et à la frivolité.

Cette tolérance nouvelle que les écrivains et les gens du monde enveloppaient de tant de précautions, elle devint très sensible à la fin du siècle, lorsqu'éclata la querelle des Anciens et des Modernes. Les femmes furent presque toutes partisans des « modernes », qui leur rendirent la politesse en les défendant vigoureusement contre la mauvaise humeur de Boileau. Ce qui était nouveau dans l'affaire, ce n'était pas qu'il y eût des écrivains « féministes », c'était surtout cette révélation qu'il y avait désormais un « public féminin ». A la vérité, on s'en doutait depuis *L'Astrée* et la *Clélie*. Mais ce « public féminin »

n'avait jamais encore pris la forme d'une « cabale », il n'avait pas montré sa force. On le reconnut à un autre signe : ce fut la carrière de Fontenelle dont le succès vint d'avoir compris qu'on pouvait être savant sans être pour cela ennuyeux. Sa brillante carrière de vulgarisateur était le triomphe des conférenciers mondains et la préface du XVIII^e siècle. Et elle faisait comprendre, beaucoup mieux que toutes les permissions prudemment octroyées, quelle place importante les femmes avaient conquise et quel rôle elles étaient appelées à jouer dans la vie intellectuelle des siècles suivants.

L'ENVERS DE LA TAPISSERIE

Il faut avouer, toutefois, avec peine, que parmi tous ces progrès, les femmes ne parvinrent pas toujours à contraindre les hommes au respect. Les mines des précieuses, leur système de la dignité de la femme ne furent pas pris au sérieux. Les manières restaient gaillarde et même cavalières. Et dans ce siècle qui finit par des dehors si dignes, les femmes pendant longtemps manquèrent étrangement de dignité.

Il ne faut pas tout prendre dans Tallemant des Réaux : mais enfin il y a des traits qui ne sont pas de médisance à laquelle il se laissait peut-être aller (moins qu'on ne l'a dit) mais qui sont simplement de mœurs et qui sont pour nous bien étranges. En voici quelques-uns d'abord qui montrent de quelle liberté on usait. Rappelons qu'Antoine de Courtin dans un *Traité de civilité*, dont les recommandations prouvent que la tenue à table n'avait pas fait beaucoup de progrès depuis le XV^e siècle, stipule qu'en présence des dames, on doit avoir soin de ne garder rien d'entr'ouvert « qui doit être clos pour l'honnêteté ». Malgré ce conseil, on prit longtemps quelque liberté à cet égard. Furetière raconte qu'un gentilhomme donnant la main à une dame, une envie soudaine le prit dans la rue Dauphine. Sans lâcher la main, il s'approche d'un mur et se soulage longuement. Les gens riaient, mais ils avaient tort. Le duc de Brancas, donnant la main à la reine dans les salons de Versailles, avait été surpris de la même incommodité : il fit sur une tapisserie des Gobelins ce que l'autre avait fait contre le mur, mais il lâcha la main de la reine qui attendit qu'il eût fini²⁹. Le gentilhomme qu'on avait donné pour guide à M^{me} de Chevreuse pendant sa première fuite ne s'embarassa pas davantage. Ils chevauchaient côte à côte, elle était déguisée en cavalier. Son compagnon ne jugea pas à propos de descendre et se soulagea vigoureusement par dessus l'encolure de son cheval, entre les oreilles : il ne fit pas d'autre excuse que d'inviter le cavalier inconnu à en faire autant³⁰. D'autres y mettaient de la malice, et ce n'était pas sur une grand'route. Comment dire avec décence la plai-

santerie à laquelle se livra le séduisant comte de Guiche? C'était au cercle de la reine où tout le monde se tient debout. « Le comte sentit, écrit l'indiscret rapporteur, que la main d'une dame, son amie, était occupée dans un endroit qu'il convient de taire par modestie et qu'il couvrait de son chapeau ³¹. » La dame regardant ailleurs, le comte trouva très amusant de lever son chapeau. Le narrateur ajoute qu'il faisait chaque jour de pareilles trahisons aux femmes qui les lui pardonnaient généreusement. Un autre passait au château de Saint-Germain devant la chambre où était logée M^{me} de Brégy. La porte était entr'ouverte et la dame, le derrière en l'air, attendait un lavement. Le promeneur entra doucement, donna le lavement, reposa la seringue et alla aussitôt raconter le bon tour au cercle du roi qui rit beaucoup ³².

Il ne faut pas s'étonner de tout cela. Tout comme les grands seigneurs gaillards du xvi^e siècle, Combalet qui fut le premier mari de la duchesse d'Aiguillon, appelait son valet de chambre pour qu'il fût témoin de ses satisfactions ³³. Les laquais qui attendaient leurs maîtresses aux portes des Tuileries trouvaient plaisant de relever la jupe, « et même la chemise », ajoute le conteur, à des dames qui sortaient du jardin, bien qu'elles fussent accompagnées ³⁴. Lauzun n'hésitait pas à se cacher sous le lit où Louis XIV et M^{me} de Montespan prenaient leurs ébats.

Les femmes elles-mêmes ne se ménageaient guère sur la pudeur. On croit être encore avec les contemporains peu façonniers de Brantôme quand la comtesse de la Suze, en présence de ses femmes, s'arrangea avec son rideau de manière que son amant pût la voir toute nue dans son lit ³⁵. La belle duchesse de Montbazou, fort cavalière sur la vertu, veut faire enrager une rivale : elle n'imagine rien moins que d'obtenir du comte de Soissons, objet de la dispute, qu'il rajuste ostensiblement ses chausses, comme après besogne faite, au moment où des dames entrent dans son salon ³⁶. On rapporte de Bassompierre des dialogues fort raides avec Marie de Médicis, mais ce ton n'était pas proscrit non plus à la cour de Louis XIV. Au moment de sa liaison avec M^{lle} de Fontanges, une dame de la cour n'hésita pas à réciter devant le roi et sa maîtresse une énigme en forme de sonnet dont le sens était fort clair et le mot fort grossier ³⁷. M^{me} de Gondran, fille de Bigot de la Honville, contrôleur des gabelles, parente de Tallemant des Réaux, écrivait des couplets bien plus lestes encore sur un avocat de ses amis. La même n'hésitait pas non plus à changer de chemise, ayant chaud, devant un homme qu'elle n'avait jamais vu. Tallemant raconte en outre qu'elle buvait avec quelques commères et que toutes les quatre vomissaient comme des soldats ivres ³⁸.

Cette ivrognesse n'est pas une exception, il y en eut bien d'autres.

Le vin donnait aux femmes des idées drôles. Une M^{me} de Chambré, d'une famille de robe, ayant bien diné et perdu son argent au jeu offrait son dernier quart d'écu « à celui de tous les jeunes gens qui étaient qui aurait le plus beau cû ». Aussitôt, ajoute Tallemant, les voilà tous chausses bas³⁹. Les plus grandes princesses n'étaient pas à l'abri de ces familiarités. C'est à la princesse de Condé, femme du grand Condé, que le chevalier de Roquelaure, la trouvant un jour avec les bras dans son lit, adressait publiquement cette galante gaillardise : « Je pense, Madame, que vous vous congratulez⁴⁰. » Tallemant, Bussy-Rabutin sont pleins d'anecdotes de ce genre qui font présumer qu'en dépit du décorum de Versailles, le ton n'avait pas beaucoup changé depuis le temps de Brantôme.

A la vérité, la gaillardise et les amours à la hussarde agrémentent l'histoire de la cour d'un bout à l'autre du siècle. On était encore sous le règne d'Henri IV lorsque M. de Bellegarde obtint très cavalièrement les faveurs de M^{lle} de Guise, qui devint ensuite princesse de Conti, dans la chambre même où sa mère faisait la sieste et en présence d'une suivante. La belle ayant fait « ouf » en un instant fort scabreux, la suivante répondit avec sang-froid que mademoiselle s'était piquée en travaillant⁴¹. Mais nous sommes sous la Fronde lorsque Monsieur le Prince (c'est le grand Condé) revenant ivre de Saint-Cloud et rencontrant dans le bois de Boulogne une huguenote assez propre dont le carrosse avait versé, ne trouva rien de plus simple que de l'emmener dans les fourrés, tandis que les gentilshommes de sa suite se partageaient les autres voyageuses⁴². On jugera bien normal après cela ce mot du maréchal d'Estrées qui troussait une demoiselle de compagnie dans un salon où il attendait et qu'on surprit dans cette occupation : « Dame! vous m'avez laissé seul avec mademoiselle : je ne la connais point, je ne savais que lui dire⁴³ ».

On voit que les femmes, en ce temps-là, couraient hasard facilement. Une duchesse de Rohan, de vertu peu farouche, n'y échappa point, paraît-il et ne s'en vanta guère. Elle était en partie carrée à Gentilly et s'était abritée dans une grotte. Des étudiants passèrent qui la prirent pour une gourgandine. Le grand seigneur qui s'ébattait, avec elle eut beau s'époumonner, il fallut, comme dit Tallemant « passer par les piques ». Cependant la fille de cette duchesse, celle qui plus tard devait épouser Chabot, ne s'ennuyait pas au logis. A douze ans, elle avait déjà un amant, qui était Ruvigny, un des gentilshommes de la maison. Lorsque plus tard, Chabot voulut le prendre de haut, Ruvigny les entraîna tous les deux dans l'embrasure d'une fenêtre et dit tranquillement au galant : « Monsieur, ayez ce que vous pourrez, mais vous n'aurez que mon reste : et vous savez bien, Mademoiselle, que j'ai couché avec vous entre deux draps⁴⁴ ». Ces indiscrétions étaient courantes à cette époque et même un élé-

gant cavalier eût été fort étonné qu'on le priât de ne rien publier.

Les brutalités des sanctions conjugales, en revanche, furent longtemps aussi arbitraires qu'au *xvi^e* siècle. Le comte de Vertus, sous le règne d'Henri IV, surprit une correspondance de sa femme avec un amant dans laquelle il était question de l'assassiner. Il convoque l'amant et le fait percer de coups d'épée. Sa femme dut assister au spectacle et passer sur le corps qui barrait la porte. Il est vrai que le comte de Vertus était de maison souveraine, étant bâtard des ducs de Bretagne. Mais, un peu plus tard, en 1616, le baron de La Tour-Réniez, surprenant sa femme avec un amant, les fit tuer l'un et l'autre par ses valets. La femme couchée sous le lit, hurlant, avec une petite de trois ans dans les bras, eut les doigts coupés par les épées en se défendant. Le mari obtint son absolution sans difficultés ⁴⁵.

Ces exécutions punitives étaient même parfois une obligation. La mère du jeune marquis de Ruffec, bonne maison d'Angoumois, étant veuve, se consolait avec son beau-frère, abbé. Le roi Louis XIII dit à Ruffec qu'il n'oserait pas se débarrasser de son abbé comme lui s'était défait du maréchal d'Ancre. Le jeune homme eut honte de sa patience, loua des tueurs et fit étouffer son oncle, l'abbé, avec une serviette. Encore au début du règne de Louis XIV, vers 1645, le comte de Grammont, gouverneur de Béarn, soupçonnant sa femme, la fit très bien enfermer dans une vieille tour pour lui prouver l'étendue de son pouvoir : il avait oublié de lui dire que le plancher était défoncé en un endroit qui donnait sur une oubliette, elle y tomba, s'y cassa la jambe et en mourut ⁴⁶. Vers le même temps, Castelmoron, fils du maréchal de La Force, fut moins heureux. Il enferma sa femme lui aussi « dans un vieux château à chats-huants ». Elle ne voulait prendre que de l'eau et des œufs à la coque par crainte du poison. On décida de miner la pièce où elle se tenait pour s'en débarrasser. Elle échappa à l'explosion par chance. Le mari, bon huguenot, crut à un miracle et la délivra ⁴⁷. Elle avait été condamnée par un conseil de famille, comme dans les maisons princières d'Italie au *xv^e* siècle.

Ces vengeances n'étaient pas réservées aux grands. Un seigneur impertinent ayant violé sa femme, un paysan le tua chez lui d'un coup d'arquebuse à travers une fenêtre. Il s'enfuit, mais on n'informa pas ⁴⁸. C'était sous le règne de Louis XIII. Les femmes de ce temps-là, à vrai dire, n'étaient pas moins décidées. On ne recevait pas leurs plaintes en adultère et même on se moquait d'elles si elles en gémissaient. Mais elles vidaient très bien leurs querelles. La fille de Priezac, académicien, jalouse d'une rivale, la fit prendre par ses gens et lui fit couper le nez. Tallemant note en cet endroit que la chose n'était pas nouvelle et qu'une fille ou nièce de Montaigne en avait fait autant à Bordeaux ⁴⁹. La femme de Vervins, premier maître d'hôtel du roi Louis XIII, se croyant offensée, se mit à la tête de ses gens et,

hallebarde en mains, alla assiéger la maison de son ennemie. Il fallut l'intervention de la reine pour la calmer ⁵⁰.

Ces belles manières ne cessèrent pas tout à coup au moment où rayonna la splendeur du Roi-Soleil. Souvenez-vous de Lauzun donnant la main à M^{me} de Montespan au milieu de la haie des courtisans, après avoir surpris sa conversation au lit avec le Roi dans laquelle elle l'avait desservi, et lui disant tout bas, tout en la conduisant « qu'elle était une menteuse, une friponne, une putain à chiens », tandis que M^{me} de Montespan souriait à la ronde comme si elle n'entendait rien. C'est aussi des belles années du règne que date l'anecdote racontée par la Palatine sur la marquise de Richelieu qui alla se coucher dans le lit du dauphin un peu avant qu'il n'entrât dans sa chambre. Le dauphin profita de la bonne fortune et, le lendemain matin, il la contait naturellement à tout le monde. C'est encore la Palatine qui écrivait tranquillement : « La femme de mon fils est une dégoûtante créature : elle s'enivre comme un sonneur, trois ou quatre fois la semaine ⁵¹. » Ce n'était pas là une exception scandaleuse. La duchesse de Lorges (elle était parente de Saint-Simon), pendant sa dernière grossesse, rentrait toutes les nuits ivre-morte et couchée en travers de son carrosse, répondant pour toute excuse qu'elle s'était beaucoup amusée ⁵².

Le roi fermait les yeux sur beaucoup de choses qu'il savait, étant friand des potins de la cour et même de ceux des bourgeois de Paris qu'il trouvait dans les rapports quotidiens du lieutenant de police d'Argenson. Mais le scandale était parfois si public qu'il fallait faire des exemples. Il y en eut de grands. M^{lle} de Soissons, fille d'un prince du sang, fut chassée du royaume pour sa conduite débauchée. M^{lle} de Carignan, apparentée à la maison souveraine de Savoie, dut être expédiée dans un couvent pour avoir été publiquement la maîtresse d'un homme marié ⁵³. La marquise de Richelieu, déjà nommée, fut trouvée un peu trop voyante, elle aussi, et enfermée dans une retraite d'où on la laissa s'enfuir. M^{me} de Montmorency fut transbordée de couvent en couvent à la demande de son mari qui ne voulait plus la voir en circulation ⁵⁴. Le roi refuse le bâton de Maréchal au duc de Choiseul qui s'obstine à ne pas se séparer de sa femme dont la conduite est scandaleuse. Mais à la fin de sa vie, il feint d'ignorer l'ivrognerie et les amants de la duchesse de Bourbon, sa bâtarde, les aventures de M^{me} de Nassau, de la famille de Nesle, avec des palefreniers, et les « ballets roses » organisés par la marquise de Morival. Le bois de Boulogne, lieu encore fort sauvage, remplaçait avantageusement les grottes de Gentilly au profit des grandes dames qui voulaient des aventures un peu pimentées. On faisait des couplets en 1695 sur ces « mariages du bois de Boulogne ». Et tout cela se passait pendant cette période du règne où l'on voyait toute la cour assister si scrupu-

leusement à la messe du roi, sous la houlette de M^{me} de Maintenon. L'affaire des poisons, avec les effrayantes compromissions qu'elle avait découvertes, avait montré vingt ans plus tôt la fragilité des apparences décoratives dans lesquelles le siècle se complaisait.

LE « TON » DE VERSAILLES : LA DOMESTICATION

Les femmes qui faisaient partie de la cour ou simplement celles qui approchaient des puissants du jour n'en étaient pas moins devenues des personnages. La monarchie absolue avait fait naître un esprit de soumission et de conformisme. Tout ce qui compte est rassemblé à Versailles et il importe avant tout d'approcher le Roi, d'en recevoir des grâces, et, par conséquent, d'arranger les intrigues lilliputiennes propres à amener ces deux résultats. Toutes les circonstances sont donc réunies pour que la puissance des femmes s'étende et s'établisse fortement.

A la fin du règne, divers changements mineurs renforcèrent encore l'autorité des femmes. D'abord, l'absence des maris avait assuré leur liberté. Les campagnes interminables séparent les ménages et retiennent les maris pendant une partie de l'année dans les armées du roi. La cour est, à certains moments, une ruche de femmes qui attend les nouvelles, on renonce même à s'y amuser. Puis, la présence continue à Versailles imposait une vie d'oisiveté, de bavardages, d'ostentation et aussi d'affairisme et d'intrigues pour laquelle les femmes ont des sens particuliers. Les conditions même de la vie privée efféminaient et corrompaient. Il n'y avait plus de vie de famille dans la noblesse de cour, plus d'autorité paternelle que de façade. La plupart des grandes familles étaient ruinées par la représentation, vivaient d'expédients, multipliaient les dettes : le jeu engloutissait des fortunes ou sauvait par miracle, il démoralisait. L'argent règne, il est déjà la seule distinction solide : l'impertinence des grands ne parvient pas à étouffer cette évidence. La faveur du roi elle-même n'est un bonheur que si elle est monnayée.

Le ton même et les manières changent dans les dernières années du règne. Les petits soupers du Temple chez les Vendôme, les distractions indiscretes des bâtardees et de quelques autres grandes dames démentent l'austérité solennelle de la cour. On sent que les apparences elles-mêmes perdent chaque jour du terrain et que la liberté des femmes s'établit peu à peu dans les mœurs, au moins sous la forme de la désinvolture. « Depuis huit ou dix ans, écrit un correspondant de Bayle en 1696, il y a bien des choses de changées... Il semble que les femmes aient oublié qu'elles sont d'un autre sexe que les hommes, tant elles cherchent à en prendre les manières... On vit avec elles sans

façon comme d'ami à ami⁵⁵. » Cette « camaraderie » qui contraste si fort avec les mines dévotes se traduit par des changements bien suggestifs. Les femmes cessent d'être accompagnées de suivantes et de chaperons, elles sortent seules avec les hommes. Elles ont remplacé leurs femmes de chambre ou le « petit garçon, petit laquais » des comédies de Molière par de beaux gaillards nommés valets de chambre dont la familiarité les incommode peu. Elles n'exigent plus la galanterie cérémonieuse d'autrefois, il faut les traiter comme on traite des amis : elles paient leur part quand on sort, quand on joue, quand on organise quelque fête, boivent des liqueurs avec les hommes, prient comme eux. L'amour même a changé de style. On a désormais avec les hommes des « amitiés débauchées », ingénieuse collaboration, « mais cela ne va point à la passion ».

C'est déjà le XVIII^e siècle qui pointe. Mais il s'annonce encore d'une autre manière et bien inattendue : par une extrême timidité sur tout ce qui porte atteinte à la liberté individuelle, qui entraîne l'abandon des procédures expéditives et des menaces de toutes sortes par lesquelles la fantaisie des femmes se trouvait encore bridée. C'est ce que montrent bien à la fin du règne les rapports et notes d'Argenson, qui nous révèlent les perplexités du lieutenant de police et les réactions du roi. On n'accorde plus les lettres de cachet qu'avec parcimonie et après enquête. Les parents sont invités à s'expliquer, les enfants qu'on veut contraindre peuvent se défendre. Ces règles ne sont pas seulement opposées aux familles de la noblesse. La petite bourgeoisie et le peuple sont protégés par la même jurisprudence et le roi refuse de faire enfermer par lettre de cachet la maîtresse d'un huissier qui vit en concubinage avec lui, l'accusation lui paraissant insuffisante. Quand on obtient une mesure d'éloignement, il arrive souvent que les femmes qui sont confiées à un couvent s'en évadent avec facilité : les supérieures refusent de faire le métier de geôlières et se débarrassent volontiers de leurs pensionnaires, certains couvents irrégulièrement établis ne sont en fait que de discrètes pensions de famille. Les femmes contre lesquelles une famille demande une mesure d'internement peuvent se soustraire à cette sanction en trouvant un homme qui offre de les épouser ou simplement si elles ont un procès devant quelque cour qui exige des soins. Dans les deux cas, l'élargissement est de droit. Le Parlement n'autorise même plus l'expulsion automatique des prostituées lorsqu'elles reçoivent dans un local loué : il exige une plainte collective signée des co-locataires. Du reste, l'Hôpital général et la Salpêtrière, fondés pour détenir les femmes de mauvaise vie, sont tellement remplis qu'ils peuvent difficilement recevoir de nouvelles pensionnaires : il est vrai qu'on garde parfois des années sans examen celles qui ont été enfermées.

Aussi n'entend-on plus parler de ces fières expéditions punitives

que les maris faisaient sous Louis XIII en compagnie de quelques estafiers : pas davantage de prisons où languissent de tendres victimes. Au contraire, les maris irrités, la mine assez déconfite, voient filer à leur barbe les femmes et filles qu'ils convient à la pénitence sous les grilles des nonnains. M. de Montmorency, après une course à travers les monastères de France, n'arrive pas à faire interner sa femme; la marquise de Richelieu disparaît un beau soir du couvent des Filles anglaises que le roi lui avait assigné, elle s'enfuit à l'étranger, et le lieutenant de police assiste, impuissant, aux manifestations tapageuses par lesquelles M^{lle} de La Ferté réclamait son cocher dont elle était éperdument éprise et que Pontchartrain avait toutefois prudemment mis au frais à Bicêtre. On était bien loin en cette fin de siècle de ces empoignades rudes et cavalières auxquelles au temps de Louis XIII donnaient lieu les passions. L'arbitraire des grands n'avait pas survécu non plus au triomphe de la centralisation et du conformisme. Comme les mœurs ne se sont pas améliorées, ce sont les femmes qui ont finalement les bénéfices de la domestication des hommes. Richelieu ne croyait pas sans doute avoir travaillé pour elles. A la fin du règne de Louis XIV, elles sont propres et gaillardes, elles ont habitué les hommes à convenir de quelques égards et elles ont gagné en liberté, elles font ce qu'elles veulent puisque c'est l'air du temps, on n'est même pas sûr qu'elles s'en cachent : la trique est tombée des mains de leurs maîtres et elles abordent avec une notable assurance ce XVIII^e siècle qui va être le siècle de leur toute-puissance.

L'ANGLETERRE DE SAMUEL PEPYS

En Angleterre, la même évolution se produisit, avec des moyens tout différents.

La vigoureuse Angleterre de l'époque des Stuarts n'était pas aussi pénétrée qu'on pourrait le croire de l'esprit puritain. Pour une fois nous apercevons le dessous des cartes grâce au *Journal* de Samuel Pepys, haut fonctionnaire peu recommandable. On y voit que les femmes et les filles de la petite bourgeoisie et même de la grande étaient faciles, que le baiser sur la bouche était toujours en vigueur, que le langage était salé et n'excluait pas les sujets les plus crus. Les entremetteuses existaient toujours. Elles sont aussi ingénieuses qu'actives *. Les femmes sont pourchassées à la promenade quand elles sont seules, dans un lieu aussi public que Fox-Hall. Les jeunes élégants ont des fantaisies : ils soupent joyeusement au Vaux-Hall et

* L'une d'entre elles, fort connue et élégante, s'évanouissait devant la boutique d'une modiste qu'elle voulait séduire pour le compte d'un lord de ses amis : on la secourut, on se revint et l'affaire fut menée à bonne fin.

ensuite ils organisent des bals où l'on danse nu ⁵⁶. Les scandales étaient fréquents, la vie des princes et celle des femmes de la cour étaient d'un mauvais exemple.

L'aristocratie n'avait pas le monopole des libertés audacieuses. Pepys est entreprenant et heureux auprès de toute une population féminine qu'il emprunte généralement à la petite bourgeoisie. Des rencontres moins sélectives sont également significatives. Pepys au sermon s'occupe en caressant la main et la taille d'une voisine « au maintien modeste ». Il est repoussé, mais passe courageusement à une autre qui se trouve être une chrétienne d'un caractère accommodant. Dans le peuple et chez les domestiques, ses affaires sont tout aussi promptes. La petite Poaker qui est à peine adolescente a déjà attrapé la vérole ⁵⁷. Les aventures ancillaires de Pepys ont un dénouement rapide et ses offensives sur les femmes de ses subalternes sont rarement sans résultats.

Les maisons accueillantes des faubourgs étaient toujours aussi prospères, bien que périodiquement les vertueux apprentis de la City fissent contre elles de sévères expéditions punitives. La pègre ne craignait rien de ces initiatives, car elle était bien organisée, ayant ses repaires, ses règles, sa hiérarchie et ses chefs. L'un d'eux, le fameux Jonathan Wild fut si célèbre que Daniel de Foe et Fielding se donnèrent la peine l'un et l'autre de raconter son histoire. On aurait pu se passer, toutefois, de ces établissements : car les tavernes étaient si sombres qu'on y pouvait prendre avec de commodos servantes les plus extrêmes privautés.

L'impudeur des conversations et des manières n'est pas moins surprenante. Pepys se dispute avec sa femme, lui tire le nez, la bat, c'était l'usage, et l'appelle « putain » très énergiquement. Pepys invite des femmes de collègues : on mange bien, on boit sec, et il a avec elles une longue conversation sur les meilleures méthodes à employer pour avoir des enfants ⁵⁸. Lady Sandwich, femme du supérieur et patron de Pepys, lord Sandwich, amiral et ministre, est invitée un jour dans le ménage Pepys. Le maître de maison se précipite, accourt dans la salle à manger. Lady Sandwich était assise, elle devient toute rouge : « Je m'aperçois, dit Pepys, qu'elle était en train de faire quelque chose sur le pot. » Vous croyez que Pepys se retira : pas du tout, il se met à parler, « mais sans agrément, ajoute-t-il, tant j'avais de pitié pour Milady ⁵⁹. » Ce genre de situation n'était pas exceptionnel. Aux bains d'Epsom, l'eau est laxative. On en boit deux grands pots. Et ensuite Pepys s'amuse beaucoup à « voir chacun retrouver ses basques, l'un ici, l'autre là, derrière les buissons, et les femmes de même de leur côté ⁶⁰ ».

La propreté britannique n'était pas plus en honneur que la pudeur britannique. L'eau est amenée dans quelques maisons, mais la plupart des habitants doivent l'acheter et n'en font pas une consommation

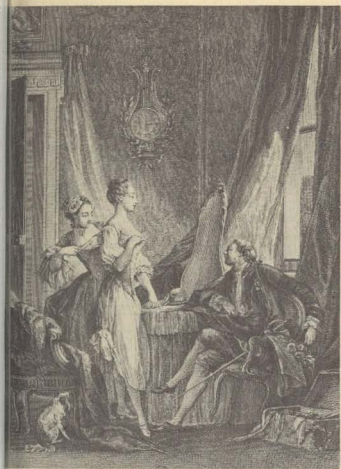
excessive. Il existe une salle de bains au palais du roi, et la reine Elisabeth se baignait une fois par mois ⁶¹. On en trouve une autre à Chatsworth chez le duc de Devonshire et l'on signale à Londres quelques « étuves », endroits peu recommandables comme d'habitude. Mais Pepys, qui enregistre si minutieusement les détails les plus intimes, ne mentionne chez lui aucune salle de bains : il ne parle non plus d'aucun bain, sous aucune forme, à l'exception d'une seule fois où sa femme se rend au bain public, à son grand étonnement, en raison de sa profonde saleté. Les cabinets particuliers destinés à éviter la mésaventure de lady Sandwich font timidement leur apparition. Pepys devenu riche en fait construire un dans sa maison à l'imitation des grands seigneurs. Mais à Oxford, on trouvait des déjections dans les cheminées, dans les études, dans les caves et en général dans tous les endroits peu éclairés ⁶².

La propreté corporelle se ressentait de ces lacunes. Un jour, Pepys se gratte : on visite sa chemise, on lui trouve vingt poux, petits et grands, sans compter ceux qu'il a sur la tête ⁶³. Or, Pepys est haut fonctionnaire, voit le roi, dîne avec les ministres, il est riche et sa femme est jeune et jolie. Au théâtre, une femme élégante crache sur Pepys. Un autre jour, on fait des feux de joie pour la fête du roi : Pepys se mêle à la foule, boit avec ces inconnus et s'étonne de voir les femmes se griser complètement.

Il n'est pas moins étrange de noter l'ignorance qui règne dans ce milieu proche de la haute société. Pepys, qui a un emploi important dans l'administration de la marine, apprend sa table de multiplication à trente ans. Quant à sa charmante femme, qui est un peu plus jeune que lui, elle est au-dessous de ce degré d'instruction élémentaire. Pepys doit lui apprendre patiemment à compter. Il constate avec satisfaction qu'« elle arrive maintenant à faire des additions, des soustractions, des multiplications ». On laisse les divisions pour la prochaine fois, comme un exercice difficile ⁶⁴.

PROGRÈS DU CONFORMISME ET DE L'ENNUI

Le conformisme s'installe au tournant du siècle, avec le thé et le tabac. Trente ans après Pepys, le cadre de la vie anglaise avait déjà beaucoup changé. En 1660, Pepys note qu'il boit du thé pour la première fois : c'est une boisson chinoise, explique-t-il entre parenthèses. Il a personnellement beaucoup de vices, mais il ne fume pas : il a vu des gens fumer, cela lui paraît étrange. Sa femme commence à demander des robes de taffetas, mais lui-même s'habille de drap et de velours. A la fin du siècle, les importations de la Compagnie des Indes ont rendu familiers à tous les vêtements de soie, le tabac, le thé qui



Scènes de la vie galante, au XVIII^e siècle : la toilette, la petite loge, la sortie de l'Opéra et le souper fin, gravures de Moreau le Jeune (B.N. Giraudon).



Scène de chambre. Gravure du XVIII^e siècle, Moreau le Jeune (B.N. Giraudon).

gagne du terrain progressivement. « Au temps de la reine Anne, constate G. M. Trevelyan, le commerce avec les Indes Orientales avait matériellement changé la boisson, les rapports sociaux, les vêtements, le goût. »

Les dividendes élevés du commerce des Indes ont, en effet, modifié l'utilisation des fortunes. On continue à placer son argent en terres, mais par snobisme : on le place mieux, en réalité, en opérations commerciales ou en actions des compagnies chartées. L'argent circule davantage et sous des formes nouvelles : les orfèvres de Lombard Street font la banque, reçoivent des comptes. Le grand capitalisme naît et, avec lui, les fortunes créées par la spéculation et la classe sociale des nouveaux riches, toujours plus portée que l'ancienne noblesse à l'imitation et au snobisme.

Parallèlement, le puritanisme a trouvé des formes d'infiltration plus efficaces que les méthodes rébarbatives des « Saints ». Les quakers se multiplient à la suite des idées nouvelles mises en circulation par George Fox. Mais, résultat plus important que l'existence des quakers qui restent des excentriques, la prédication de George Fox répand dans l'opinion cette maxime simple et de profond retentissement que les qualités chrétiennes importent plus que la simple profession du dogme. Des sociétés se créent, protégées par la hiérarchie de la *High Church* officielle, pour encourager les particuliers à conformer leur vie privée aux commandements de l'Église. Ces « Sociétés religieuses » recommandent la vie familiale chrétienne. Elles sont recrutées parmi « les gens sérieux » auxquels le développement du crédit et la prospérité du commerce donnent progressivement plus de poids. Elles sont influentes à la campagne, dans les familles de squires modestes qui s'ennuient dans leur gentilhommière : les femmes trouvent une occupation dans les bonnes œuvres, les visites aux pauvres, l'enseignement du catéchisme. Une sorte de « rousseauisme » spontané se répand dans la vie de campagne un demi-siècle avant Jean-Jacques. Des « sociétés pour la réforme des manières », dont les confidences de Pepys montrent suffisamment la nécessité, prêchent la sobriété, la continence, les promenades à pied et prônent les vertus du thé aux dépens de la bière.

Ce ne fut pas sans résistances. Le peuple regimba, il aimait la bière, était peu convaincu des bienfaits de la continence et accusait les zélés sociétaires de délation. La propagande de ceux-ci fut souvent mal accueillie, l'un d'eux fut même assommé : les magistrats étaient réticents, le clergé lui-même n'était pas unanime. Néanmoins, l'action fut profonde à la longue. Le sinistre « dimanche anglais » fit bientôt son apparition. En 1710, un voyageur allemand qui traversait l'Angleterre faisait ce piteux compte rendu : « Passé l'après-midi à Saint-James's Park pour voir la foule. Aucune autre distraction n'est

autorisée le dimanche dont le repos n'est observé nulle part aussi strictement. Non seulement tout jeu est interdit et les lieux publics sont fermés, mais même peu de bateaux et de voitures de louage peuvent circuler. Notre hôtesse ne permettait même pas aux étrangers de jouer de la viole de gambe et de la flûte de peur d'être punie ⁶⁵. »

L'ordre moral du temps de la reine Anne était renforcé encore par l'air de conformisme qui soufflait du continent. Les bonnes manières mondaines dont le code avait été élaboré par la cour de Versailles étaient regardées comme un modèle. Il faut dire toutefois que Louis XIV ne joua pas le premier rôle dans l'instauration des bonnes manières de la société anglaise. Cette œuvre importante fut réalisée pour la plus grande part par un particulier dont l'influence fut éminente et l'autorité incontestée : il s'agit de Beau Nash, le premier en date de ces « élégants » de style britannique, dont le prestige fut parfois un peu encombrant. Beau Nash régnait sur la station balnéaire de Bath où la haute société anglaise allait passer l'été. Beau Nash trouvait Pepys mal élevé. Il n'appréciait pas non plus que le goût du tabac se fût si vite répandu qu'on voyait les femmes fumer aussi librement que les hommes. Il eut l'idée géniale de s'appuyer sur le snobisme des Anglais, en persuadant les habitués de Bath que la distinction des manières creuserait un abîme entre eux et le commun et qu'on les reconnaîtrait ainsi du premier coup. Il imposa un code rigoureux de « respect aux dames », proscrivit comme indécents les attouchements que Pepys regardait comme des habitudes innocentes, se déclara l'adversaire de ce baiser sur la bouche qui amusait tant Érasme et interdit de fumer dans les salons publics de Bath pour ne pas incommoder les dames. Il défendit encore bien d'autres choses, comme de porter l'épée dans les salles de jeu, où elle était en effet un accessoire dangereux, d'assister au bal en bottes, liberté qui devint grossière, d'avoir des conversations inconvenantes ou tonitruantes, etc. Bref, on peut dire que Beau Nash contribua très efficacement, comme Louis XIV, à l'émascation du genre humain : et, sans doute, y eut-il plus de mérite que le Roi-Soleil puisqu'il n'était qu'un particulier. Son influence fut peut-être même plus effective, dans la mesure où l'hypocrisie britannique devint plus tard un élément capital de la vie sociale ⁶⁶.

L'atonie générale de la vie bourgeoise favorisa, il faut l'avouer, cet ensemble de tendances nouvelles. La cour peu édifiante des Stuarts avait disparu après la révolution de 1688. La reine Anne n'aimait pas Londres, elle avait supprimé toute vie de cour et vivait le plus souvent invisible dans ses châteaux des environs, entourée de ses favorites, et buvant du brandy qu'elle baptisait « cold tea ». Le palais de Buckingham n'était plus qu'une demeure privée. La vie mondaine, d'autre part, avait été gravement atteinte par une invention nouvelle,

l'apparition des *Coffee House*, où les hommes se réunissaient pour faire connaissance avec les breuvages du siècle, le café, le *tay*, le chocolat et quelques autres.

Les femmes n'improvisèrent plus, comme au début du siècle, des réunions où l'on chantait et dansait au petit bonheur. Le *decorum* avait envahi la vie. Les grandes distractions féminines étaient la promenade en carrosse ou en chaise, au Mall où l'on se fait admirer des « Beaux », la saison à Epsom ou à Bath, presque aussi compassée, avec d'autres « Beaux » et sous la férule de Nash. L'ignorance des femmes aggravait le vide de cette vie. Non seulement elles ne savaient plus le grec comme au temps d'Elisabeth et de Jane Gray, mais on aurait trouvé malséant qu'une fille sache le latin. On rencontrait de temps en temps des « bas-bleus » qui passaient pour des excentriques. Pepys avait été très intéressé par la duchesse de Newcastle qui se promenait dans une sorte de corbillard. Plus tard, il y eut lady Wortley Montagu, moins pittoresque. D'une façon générale, à la fin du siècle, l'ignorance la plus complète était du meilleur ton. Quelques femmes trouvaient élégant de lire les poètes italiens. Mais la plupart se conformaient à la description que donnait Swift, lorsqu'il constatait que « pas une femme de gentilhomme sur mille n'était suffisamment instruite pour lire sa langue maternelle ou pour juger des livres les plus faciles rédigés dans cette langue. » Certaines montaient à cheval et devenaient des cavalières intrépides, comme cette Diana Vernon que Walter Scott décrivit plus tard dans son roman de *Rob Roy*. Les squires permettaient cette distraction qui n'obligeait pas à l'achat d'un carrosse, ustensile inutile à leurs occupations habituelles, la chasse et l'ivrognerie. On passait l'hiver à Londres pour produire les filles sur le marché matrimonial annuel, on revenait aussitôt que possible à la campagne pour y faire des économies. Les femmes n'avaient même plus pour se distraire la grande variété des fabrications domestiques qui étaient l'occupation d'une maîtresse de maison au début du siècle. On pouvait acheter maintenant tous ces produits sans difficulté chez les marchands. La plupart des femmes se résignèrent à la préparation des conserves. Ce fut une grande époque pour les confitures.

Une ennuyeuse atmosphère de bienséance et de vertu s'installait sournoisement sur l'Angleterre. La relève des grands seigneurs par les grands marchands n'avaient pas eu sur la vie des femmes des effets bénéfiques. Les premiers caractères d'une société capitaliste commençaient d'autre part à être sensibles dans la vie des classes populaires.

TRISTES CONSÉQUENCES DE LA PROSPÉRITÉ

La fabrication de la soie qui, cent ans plus tôt, se trouvait entre les mains de corporations féminines qui distribuait des tâches aux familles, était devenue au ^{xvii}^e siècle, par suite de la concurrence, une forme désordonnée et élémentaire du capitalisme qui reposait sur l'exploitation des pauvres. Un édit de 1622 interdit finalement l'accès de la maîtrise aux femmes dans la soierie. Le filage était exécuté par des femmes à leur domicile, mais les salaires étaient devenus extrêmement faibles *. Jacques I^{er} avait fait planter 10 000 mûriers en Angleterre pour que les femmes puissent avoir constamment des possibilités d'emploi. Mais les importations de la Compagnie des Indes détruisirent l'effet de ces dispositions et la crise du marché de la soie au ^{xvii}^e siècle créa une masse permanente de 40 000 à 50 000 chômeuses.

Le marché de la laine était mieux défendu. Les salaires étaient moins bas et certaines femmes pouvaient encore s'établir à leur compte et devenir les sous-traitantes de collecteurs plus importants. Mais les crises du marché de la laine étaient toujours dramatiques, car les foyers pauvres en supportaient tout le poids. En outre, les conditions de ce travail à domicile entraînaient de plus en plus la participation des enfants et cette singulière collaboration devint une des caractéristiques de la vie rurale anglaise. Dans la région drapière de Taunton, De Foe notait « qu'il n'y avait pas un enfant de cinq ans ou plus qui ne fût en état de gagner sa vie ** ». Il était plus optimiste encore pour les vallées drapières du West Riding où l'âge du travailleur à domicile descendait jusqu'à quatre ans. La *Loi sur les pauvres* venait au secours de beaucoup de femmes. Les familles qui en bénéficiaient touchaient des allocations très supérieures au salaire journalier. Le conformisme n'y perdait rien, car ces allocations étaient distribuées sous la surveillance du juge de paix du comté qui recevait volontiers les avis de la femme du squire et des dames patronnesses.

Dans les métiers urbains, les femmes avaient perdu la situation privilégiée qu'elles avaient occupée au ^{xv}^e siècle en Angleterre. Progressivement, pendant tout le ^{xvi}^e siècle, elles avaient été évincées par

* Thomas Firmin qui avait consacré presque toute sa vie à aider les pauvres dans les paroisses de la région de Londres explique que ce travail fournissait souvent un salaire d'appoint. Quand il était le seul salaire d'un foyer, il fallait généralement que les femmes travaillent 15 ou 16 heures par jour pour gagner leur nourriture ⁶⁷.

** Ces occupations n'étaient pas réservées exclusivement à l'extrême pauvreté. Déjà Pepys nous parle d'un oncle campagnard dont toute la famille, filles comprises, teillait le lin. Ce n'étaient pas des paysans misérables : le fils était meunier ⁶⁸.

la modification des règles concernant l'apprentissage. Mais, bientôt, les corporations elles-mêmes qui assuraient encore aux femmes une certaine protection disparurent et furent remplacées par des compagnies pour lesquelles les femmes ne furent plus que des salariées.

Il en fut de même dans les domaines qui étaient traditionnellement réservés aux femmes. Dans la ganterie, la mercerie, dans le commerce de détail, elles gardent encore leurs positions. Mais elles perdent au xvii^e siècle deux citadelles importantes du domaine féminin : la brasserie et la boulangerie. Le commerce de la bière s'était organisé à leur détriment et en 1622, le monopole en était attribué à un certain nombre de marchands qui firent interdire la vente des bières domestiques. La boulangerie artisanale leur échappa de la même manière. Au milieu du xvii^e siècle, les femmes avaient perdu l'indépendance qu'elles avaient trouvée longtemps dans la vie artisanale. Elles ne travaillaient pas moins qu'autrefois, mais la nouvelle organisation du travail les avait réduites à la condition d'auxiliaires peu rétribuées.

Il n'est pas sûr que ces fâcheuses transformations dans la condition de la femme aient été vivement ressenties. L'Angleterre du xvii^e siècle, telle qu'on peut la deviner à travers le journal de l'insouciant Pepys, ne donne pas l'impression d'un pays triste. Londres porte encore les chancres de la misère. Malgré la reconstruction de la ville après l'incendie de 1666, il restait encore des « bidonvilles » dans les faubourgs, à Saint-Gilles, à Whitechapel, à Cripplegate, à Westminster, dans ce qu'on appelait les « franchises » où la mortalité infantile sévissait. De Foe constate en 1722 que ces quartiers « étaient toujours dans le même état qu'auparavant ». La prostitution n'avait pas diminué non plus. Ni les mariages de convenance qu'on arrangeait toujours aussi tranquillement sans prendre l'avis des intéressés : ils étaient tempérés toutefois par les enlèvements et mariages secrets qu'on jugeait blâmables et ridicules. Le divorce était à peu près inconnu : on ne pouvait divorcer qu'avec l'approbation du Parlement, sanction rarement obtenue.

Il y avait de la gaieté dans le tempérament anglais. Cette vivacité turbulente du temps de Pepys n'avait pas disparu en quarante ans. On retrouve maintes preuves de ces retours soudains de vitalité et de désordre sous le règne des George et plus tard encore. Mais ce que Beau Nash et les puritains avaient acclimaté, c'était l'affectation de ne pas être gai, de ne pas être naturel, de ne pas être vivant. Ce système devait faire plus tard des ravages dans toute l'Europe : il n'était plus question seulement du respect de la femme, mais d'un stade plus noble encore de son ascension, celui de la dignité de la femme. Et cette dignité lui imposait l'impassibilité, l'indifférence, un ennui distingué et d'une façon générale, tous les caractères de l'hypocrisie.

Beaucoup de voyageurs ont noté ce trait, mais aucun mieux que Voltaire dans un passage malicieux et charmant de ses *Lettres philosophiques*. Il se trouvait aux courses de Newmarket avec un courrier de Danemark qui admirait comme lui la vivacité et la couleur du spectacle, et qui devait partir le soir même. « Il me paraissait, dit Voltaire, saisi de joie et d'étonnement : il croyait que toute la nation était toujours gaie; que toutes les femmes étaient belles et vives et que le ciel d'Angleterre était toujours pur et serein; qu'on ne songeait jamais qu'au plaisir; que tous les jours étaient comme le jour qu'il voyait; et il partit sans être détrompé. Pour moi, plus enchanté encore que mon Danois, je me fis présenter le soir à quelques dames de la cour; je ne leur parlai que du spectacle ravissant dont je revenais; je ne doutais pas qu'elles n'y eussent été et qu'elles ne fussent de ces dames que j'avais vues galoper de si bonne grâce. Cependant, je fus un peu surpris de voir qu'elles n'avaient point cet air de vivacité qu'ont les personnes qui viennent de se réjouir; elles étaient guindées et froides, prenaient du thé, faisaient un grand bruit avec leurs éventails, ne disaient mot ou criaient toutes à la fois pour médire de leur prochain; quelques-unes jouaient au quadrille, d'autres lisaient la gazette; enfin, une plus charitable que les autres, voulut bien m'apprendre que le *beau monde* ne s'abaissait pas à aller à ces assemblées populaires qui m'avaient tant charmé; que toutes ces belles personnes vêtues de toile des Indes étaient des servantes ou des villageoises; que toute cette brillante jeunesse, si bien montée et caracolant autour de la carrière, était une troupe d'écoliers et d'apprentis, montés sur des chevaux de louage. Je me sentis une vraie colère contre la dame qui me dit tout cela. Je tâchai de n'en rien croire et m'en retournai de dépit dans la Cité ⁷⁰ ».

LES FEMMES DE LA MOSCOVIE

Les Russes avaient appris des Tartares à enfermer leurs femmes. Dans la noblesse et les familles riches, les femmes et les filles passaient leur vie dans un étage de la maison qu'on appelait le *terem*, nom local du gynécée. Un recueil de préceptes rédigé par un moine du xvi^e siècle, le *Domostroï*, leur recommandait l'obéissance, le silence, la broderie et la propreté. Le mari était dans sa maison un maître aussi absolu que le tsar dans son empire. Les miroirs étaient inconnus, les meubles étaient un coffre et des bancs. Les femmes élégantes portaient trois robes l'une sur l'autre et elles avaient droit à des botillons rouges dont le bout était relevé. Les filles portaient des tresses, les femmes un chignon.

Le mariage était précédé d'autant de pourparlers qu'en Chine,

bien que l'astrologue ne fût pas consulté. Le futur mari n'avait pas le droit d'apercevoir sa fiancée. Pendant les pourparlers, des « observatrices » déléguées par la famille du mari venaient flairer dans le *terem* l'objet convoité et faisaient rapport. Il paraît que cet examen minutieux n'empêchait pas toujours les fraudes ni même les substitutions. Ces fraudes étaient graves, car l'Église orthodoxe accordait très difficilement le divorce qui était même impossible si la fiancée était vierge au moment du mariage.

Les noces étaient somptueuses et barbares. Les époux présidaient le festin sous les icônes, assis sur une gerbe de blé. Les fourrures, les gâteaux, le sel, le houblon, paraissaient tour à tour pour conjurer le mauvais sort, comme les idoles redoutables d'un temps très ancien. L'époux et l'épouse, quel que soit leur rang, étaient salués ce jour-là des titres de « prince » et de « princesse », on tenait une couronne au-dessus de leur tête pendant que le prêtre les bénissait. En revanche, le premier geste de la vie conjugale d'une jeune épouse était de tirer respectueusement les bottes de son mari. Le mari, lui, assis sur le lit des noces, avait dans sa botte droite une cravache et dans sa botte gauche un louis d'or.

Le lendemain des noces le mari, dans les familles nobles, allait rendre visite au Tsar et remerciait sa belle-mère devant les invités de l'excellente éducation qu'elle avait donnée à sa fille. Si la fille n'était pas vierge, la visite au Tsar n'avait pas lieu et le remerciement à la belle-mère était bref.

Dans le peuple, les choses étaient plus simples. Les filles n'ayant pas l'honneur d'être soigneusement enfermées, le garçon était libre de choisir sa fiancée parmi les filles du village. Leur avenir de femme n'en était pas plus gai pour cela. La redoutable belle-mère les guettait comme en Chine. La jeune femme allait lui appartenir après son mariage et c'était à elle que devait être déléguée la toute-puissance du mari. Pour se préparer à ce sort funeste, les filles passaient ensemble en compagnie de leurs amies la dernière veillée de leur liberté : elles chantaient des chansons tristes qui parlaient surtout de leur bonheur perdu. On coupait alors les nattes de la jeune épouse et on lui imposait le respectable chignon de sa nouvelle vie. La couronne, les fourrures, le houblon, le sel jouaient leur rôle tutélaire pendant la cérémonie. En sortant de l'église, les jeunes mariés se rendaient à l'isba de l'époux où les beaux-parents attendaient le nouveau couple l'un avec l'icône du logis, l'autre avec le pain et le sel de l'hospitalité. Les mariés se prosternaient trois fois comme en Chine devant les parents qui les relevaient et ils allaient s'asseoir pour le festin sur la gerbe de blé et les fourrures prescrites par la tradition.

Tel était le début d'une vie d'obéissance et de travail pour les uns et de rigoureuse réclusion pour les autres, existence dont nous

avons rencontré de nombreux exemples et qui ne semble pas avoir donné dans la sainte Russie des résultats plus édifiants qu'ailleurs.

Les tsars étaient restés fidèles à la tradition de Byzance et se mariaient en principe avec n'importe laquelle de leurs sujettes qu'ils choisissaient pour sa beauté : il s'agissait de filles nobles, bien entendu. Les messagers que l'empereur d'Orient envoyait dans ses provinces avait été remplacés par une coutume peu courtoise. Le tsar convoquait à jour fixe dans une salle de son palais, comme dans les contes de fées, toutes les filles qui pouvaient prétendre à son choix. L'affaire était moins gracieuse que dans les contes de fées. Les jeunes filles marinaient quelque temps sous la direction de duègnes. Puis le tsar les visitait et jetait le mouchoir comme un sultan à celle qui lui plaisait. Cette coutume était peu agréable aux Grands qui esquivaient, autant qu'ils le pouvaient, ce genre de concours. Elle explique que plusieurs tsarines aient appartenu à des familles de petite noblesse.

Comme à Byzance également, la tsarine était couronnée avant le mariage et, par ce couronnement, elle recevait à titre personnel, les insignes de la souveraineté et devenait capable de régner en cas d'empêchement ou de mort du tsar. Plusieurs tsarines régnèrent ainsi. On sait que c'est à une extension imprévue de ce mode de recrutement qu'on doit l'une des plus célèbres souveraines de Russie, Catherine I^{re} qui fut proclamée impératrice à la mort de Pierre le Grand malgré l'existence d'un petit-fils du tsar. C'est une carrière évidemment impossible de notre temps. La Grande Catherine qui lui succéda ne montra pas moins d'énergie, il fallait se débarrasser d'un mari encombrant et fou. Son amant s'en chargea à l'aide d'un lacet. Ce dénouement rappelait le style en usage à Constantinople, dans le sérail du Grand Seigneur. La Grande Catherine régna néanmoins avec autant d'autorité que la première Catherine et avec plus de tranquillité.

Ces antiques manières de la Moscovie disparurent peu à peu au xviii^e siècle. Finalement, en Russie comme ailleurs, tout le monde s'habitua à la fin de la féodalité, c'est-à-dire de l'indépendance. Les femmes s'accoutumèrent partout à cacher leur bec et leurs ongles. Elles vécurent dans de très jolies volières, où de beaux oiseaux, agréablement domestiqués, faisaient des grâces en leur honneur. Elles y picoraient avec autorité quelques grains qui restaient du pouvoir féodal. Car chaque famille gardait quelque propriété ou privilège qui donnait un peu de consistance au pouvoir du père et par conséquent à la puissance dont la maîtresse de maison assurait la gérance selon son bon plaisir.

XVI

Les Femmes du Dix-huitième siècle

LES FEMMES SOUS LA RÉGENCE

Le XVIII^e siècle qui couvait sourdement depuis vingt ans, se déclara comme une éruption, au lendemain même de la mort de Louis XIV. La disparition du vieux couple royal fut une sorte de délivrance. Le roi était mort le 2 septembre 1715. Dix jours plus tard, la duchesse de Berry, fille du régent, s'installait au Luxembourg, fermait le jardin et en faisait masquer les grilles pour pouvoir se livrer librement à quelques jeux défendus. Le 1^{er} octobre, les spectacles recommençaient, le jeu faisait fureur et quelques semaines après avait lieu le premier bal masqué de l'Opéra. Le Cours-la-Reine était illuminé toute la nuit pour les promenades des équipages. Les petits soupers, les orgies discrètes, les fantaisies les plus libres surgissaient du jour au lendemain comme si quelque rosée mystérieuse les avait fait soudainement éclore.

Les femmes ne furent pas seulement de bons camarades comme dans les années précédentes : elles allèrent plus loin avec facilité. Elles sont parfois un peu promptes à accepter ce qu'elles appellent des idées nouvelles. On croit que Paris surtout fut contaminé, et principalement la noblesse de Cour, les maîtresses des financiers, celles des nouveaux riches. La bourgeoisie et la province semblent avoir été épargnées. Finalement, certaines femmes seulement furent atteintes.

Celles qui le furent, toutefois, le furent bien. Elles ne s'arrêtèrent pas aux demi-mesures. Tout le monde connaît les « petits soupers » du Régent, où les invités faisaient la cuisine après avoir congédié les domestiques, l'entourage des « roués » et des « rouées », les plaisanteries graveleuses à table, les gravures de l'Arétin qu'on passait à la lanterne magique, et encore les danseuses de l'Opéra qui avaient quinze ans et qu'on couvrait d'or *. Et l'on sait aussi que les vedettes de ce temps ne manquèrent pas d'idées originales. M^{me} de Tencin

* Le Régent allait plus loin. Duclos raconte dans ses *Mémoires*, que son valet de chambre, Couche, lui fournissait des petites filles de douze ans.

organisait des « tableaux vivants », le prince de Montbéliard mariait un de ses fils avec une de ses filles, la princesse de Wurtemberg ne souffrait pas que son fils, qui avait quinze ans, dormît dans un autre lit que le sien, Villars recevait des coups de bâton d'un joli prince allemand qu'il aimait trop tendrement et un certain Morel vendait des jeunes garçons au bal de l'Opéra. La duchesse du Maine, épouse d'un des bâtards du vieux roi, avait ses « drôles » et affichait publiquement le cardinal de Polignac, la duchesse de Retz, gracieuse duchesse de dix-huit ans, petite-fille du maréchal de Villeroy, grave gouverneur du jeune Louis XV, soupait nue avec Richelieu et ses amis.

Les robes étaient devenues si impalpables, si légères, qu'elles ne pesaient plus que douze onces, ce qui est un peu moins de 400 grammes. « Leur conduite me semble celle des cochons et des truies, grognait la Palatine en parlant de ses contemporains... Le temps est venu où, comme dit la Sainte Écriture, sept femmes courront après un homme... Les femmes sont trop effrontées, surtout celles des grandes maisons : elles sont pires que celles des mauvais lieux. » Ne rappelons que pour mémoire que les filles du Régent lui-même n'illustraient que trop cette remarque. La duchesse de Berry, qui avait acheté la Muette pour y être plus tranquille qu'au Luxembourg, arrangeait, elle aussi, des orgies et des « tableaux vivants », tombait ivre-morte sous les tables, trompait son mari deux jours après ses noces et se traînait comme une chienne aux pieds de Riom, neveu de Lauzun, qu'elle finit par épouser secrètement. Sa sœur, M^{lle} de Valois, dut renoncer à épouser le duc de Savoie, parce que personne n'ignorait qu'elle avait été de très bonne heure la maîtresse de Richelieu. Et son autre sœur, M^{lle} de Chartres, la plus modérée de toutes, transformait l'abbaye de Chelles en abbaye de Thélème, y donnait des concerts et y tirait le pistolet.

LES « MAÎTRESSES » ET LEUR « CABINET »

Laissons ce vent de folie. Le règne des femmes s'installa autrement et d'une manière plus insidieuse. On vit les femmes être maîtresses de tout lorsque la vie sociale fut transformée, vivifiée, épanouie par l'apparition de la « vie mondaine », laquelle donna naissance à un produit nouveau de la « nature sociale », le petit animal tout-puissant, merveilleux, intrépide et redoutable qu'on appelle la « femme du monde ».

Le xvii^e siècle avait connu la cour, planète à part qui gravitait autour du roi selon les lois de sa mécanique propre, et les « salons », espèces d'académies privées qui formaient autour de la cour une ronde de satellites dont la végétation particulière n'avait aucune

importance. La « vie mondaine » fut, dans ce système, une innovation. On se réunit, mais ailleurs qu'autour de la personne du roi. On s'amuse, mais ce n'est pas à Versailles ni au Louvre. On rencontre des ministres autrement qu'en faisant antichambre. On a de l'influence, du crédit, on a même du pouvoir par le simple fait de pénétrer dans tel ou tel « milieu » mondain : d'où les aventuriers. Et on adopte d'autres manières, on découvre d'autres écueils, parce qu'on n'est plus obligé de s'observer constamment en fonction de l'étiquette, mais qu'on s'observe désormais et qu'on se conduit en ménageant des lois non écrites du monde, infiniment plus subtiles que les prescriptions sommaires du code des préséances.

Cette « vie mondaine » était née de la dispersion de la cour pendant la minorité de Louis XV, des habitudes de la Régence, du transfert du pouvoir des mains du roi à celles d'un premier ministre. Le Régent avait pris soin que les jolies invitées de ses « petits soupers » ne pussent lui parler d'affaires : il se moquait d'elles. Cette discrétion ne lui survécut pas. C'est dans les dernières années de la Régence qu'on voit naître à Paris le premier de ces « milieux » mondains tout-puissants, où se font les carrières, où se distribuent les faveurs et les places et qui prennent la relève de Versailles : le premier d'entre eux est le salon de M^{me} de Tencin, maîtresse du cardinal Dubois. Et, peu de mois après, le duc de Bourbon ayant succédé à Dubois, c'est sa maîtresse, M^{me} de Prie, qui décide, distribue, favorise, et c'est aux soupers de M^{me} de Prie qu'il faut aller. La scène changera encore quand le roi aura pour maîtresses les filles du marquis de Nesle, elle se transportera plus tard dans les petits appartements de M^{me} de Pompadour. Mais, désormais, le pli est pris, le « monde » existe, il double la cour, et même lorsque Versailles reprend son lustre et sa prépondérance, le « monde » et la « cour » ne forment plus qu'un seul organisme, la circulation du crédit, de l'influence, des personnes, des idées surtout passe librement de l'un à l'autre. Versailles, sérail où règne la favorite du moment, est maintenant prolongé par une « banlieue sociale » qui se déverse chaque jour à Versailles et communique avec Versailles à tout moment, et cette « banlieue sociale » est gouvernée par les femmes, elle n'existe que par elles, elle est leur domaine aussi exclusivement que la mode, la coiffure, l'amour.

La vie des femmes ne fut pas changée du jour au lendemain. Les soupers de la Régence étaient une formule intermédiaire pour ainsi dire : car c'était le personnel de la cour qu'on y retrouvait. La constitution d'un « milieu mondain » exigeait une société plus diverse, et même un certain « encanaillement ». Le système de Law aida puissamment à ce recrutement. La mode de l'Opéra et surtout le privilège qui permettait de donner le titre de « fille d'Opéra » à des figurantes très épisodiques présentées par quelque élégant protecteur

grossirent également les effectifs. Le nombre des nouveaux venus qu'on pouvait se laisser présenter, soit à cause de leur soudaine fortune, soit pour leur bonne mine, augmenta d'autant. Pendant longtemps, les réceptions, les fêtes, les plaisirs, l'hospitalité large sont encore réservés aux princes. Puis, la vie mondaine s'épanouit progressivement, surtout au milieu du siècle, offrant aux femmes des perspectives toutes nouvelles, car elle leur donnait pour la première fois l'occasion de briller sans entraves, sans tabourets, sans préséances.

LA VIE MONDAINE ET LES SALONS

Les bals de l'Opéra, au commencement de la Régence, avaient préludé à cette confusion des rangs que plusieurs trouvaient regrettable : on y allait sous le masque, on s'y parlait librement et c'est sous ce déguisement qui permettait les fantaisies que M^{me} Le Normant d'Étioles, future marquise de Pompadour, put trouver l'occasion d'un *aparté* avec le roi. Lorsque les grands salons fleurirent au milieu du siècle, ce fut partout le bal de l'Opéra, au moins pour les femmes qui avaient un équipage et un introducteur. Au Palais-Royal, chez la duchesse de Chartres, fille du duc d'Orléans, il suffisait d'être présentée pour souper sans invitation les soirs d'Opéra. Au Temple, les salons du prince de Conti, où trônait M^{me} de Boufflers, n'étaient pas d'un accès plus difficile et, lorsque M^{me} de Boufflers devenue maréchale de Luxembourg eut ses propres réceptions, la même règle fut continuée. Devant ce public nouveau où la hiérarchie ne s'exprime plus que par des nuances, toutes les femmes ont leur chance. Les avenues de la richesse et de l'amour, de l'influence et du succès ne sont plus barrées par des Suisses qui ne laissent passer que les duchesses à brevet. On verra bientôt des danseuses de l'Opéra traitées comme des duchesses, toutes-puissantes auprès des grands, recevant elles aussi. L'histoire des « gens du monde » commence. La toute-puissance de la cour n'est plus qu'un souvenir et une consécration, une sorte d'« Académie » des grandes familles. Le « Tout-Paris » lui succède avec son recrutement capricieux et sa roulette aux chances illimitées : au bout, il y a Casanova, Brummel et d'Orsay. Or, toute femme est Casanova.

Ce n'est pas assez de dire que la vie mondaine offrit à toutes les femmes une sorte de baptême à partir duquel elles pouvaient prétendre à tout. Par son fonctionnement même, elle les instituait juges et souveraines de toutes choses. Leur humeur, leur caprice, leur enthousiasme allaient désormais décider des modes et aussi des réputations, enterrer dans l'obscurité des idées et des systèmes, les rejeter d'un sourire ou au contraire les exalter et assurer leur succès. Le monde fut le haut-parleur de leur fantaisie, il servit à répandre et à amplifier

leur verdict. En réalité, il substitua la puissance des femmes aux puissances qui existaient jusqu'alors. Sous Louis XIV, quand le roi avait envie de s'amuser, toute la noblesse s'amusait : quand il devint dévot, toute la cour alla à la messe. Cent ans plus tard, quand Louis XVI se mit à faire des serrures, les nobles ne se jetèrent pas dans la quincaillerie. C'est le contraire qui se produit : Marie-Antoinette foue à la bergère parce que les femmes ont rêvé d'être fermières en lisant *La Nouvelle Héloïse*.

Cette gérance de l'opinion a quelquefois sa mécanique. On s'aperçoit alors que certains des salons du XVIII^e siècle, ceux qu'on a appelés les « bureaux d'esprit », correspondent à peu près à ce qu'ont été plus tard les revues littéraires et politiques. M^{me} de Lambert, sévère, distinguée, sélectionne rigoureusement : son aréopage juge des nouveautés littéraires en avant-première et distribue les fauteuils à l'Académie, c'est l'ancienne *Revue des Deux Mondes*. M^{me} du Deffand regarde de haut ces amusements de gens de lettres, son salon a le ton de la cour et juge d'un mot, c'est l'esprit du Jockey : on n'y admet les écrivains qu'au compte-gouttes et consacrés. M^{me} Geoffrin administre les terres grasses du progressisme, son salon est celui de l'*Encyclopédie* : on mange mal chez elle, mais elle organise des parties carrées. Cette cohue fait penser à nos grands hebdomadaires. Chez M^{lle} de Lespinasse, c'est une chapelle militante, on prépare les carrières en sourdine, on exécute, on exècre, on pousse, on est libre dans les propos et on ne se contraint ni sur les haines ni sur les enthousiasmes : c'est déjà le ton des groupuscules et des « clubs », avec le grand homme, bien entendu, qui est d'Alembert, et on pousse le jeune Guibert, favori de la maison. Des salons moins illustres sont encore plus spécialisés. M^{me} Marchais, amie de M^{me} de Pompadour, propage la doctrine de Quesnay et des physiocrates, le salon de M^{me} du Bocage est la citadelle de l'abbé Mably, chez M^{me} de Vernage régnent Loménie de Brienne avant son arrivée au ministère et le charmant Voisenon, un des hommes les plus spirituels du siècle, chez M^{me} de Beaumont, on écoute respectueusement le docte La Harpe, et le salon si gai et si libre de M^{me} Lebrun sert essentiellement à préparer le succès de Vigée-Lebrun. Sous Louis XVI, le salon de M^{me} Necker eut la même fonction : mais la comédie dont il prépara le succès finit mal.

On sait combien les femmes ont été utiles aux grands écrivains du XVIII^e siècle. Il n'est pas un nom célèbre qui ne soit accompagné du nom de quelques protectrices. Pour Montesquieu, c'est M^{me} de Tencin et M^{me} de Lambert, pour Voltaire la duchesse du Maine, M^{me} du Châtelet, pour Rousseau M^{me} d'Épinay, M^{me} d'Houdetot, la Maréchale de Luxembourg. De moindres seigneurs, Saint-Lambert, Voisenon, Bachaumont, doivent aux femmes le plus clair de leur carrière. Le « public » féminin est désormais une puissance. Il est

même l'élément décisif du succès : Diderot qui est un « écrivain pour hommes » ne sera jamais poussé par ce grand vent qu'on sent derrière Voltaire et Rousseau.

LES FEMMES ET LES CARRIÈRES

Cette gérance de l'opinion, ce privilège de faire les grands hommes par dévotion ou caprice remettaient finalement entre les mains des femmes un pouvoir plus certain et plus solide qu'une faveur toujours révocable. Mais il n'empêchait pas les modes plus décisifs d'autorité. M^{me} de Tencin, mystérieuse et partout présente, a son état-major comme un ministre. On lui fait des rapports, on lui remet des notes, elle a ses espions, elle donne des audiences, dicte des instructions, rédige des mémorandums. Elle a des entretiens avec les ministres et elle a ses créatures : le brillant duc de Richelieu est un des instruments qu'elle a forgés avec patience, sans réussir à en faire un homme politique d'envergure. Elle réussit mieux avec son propre frère dont elle fit un cardinal, bien que le sujet se prêtât peu à soutenir ce caractère. La mort de Dubois ne mit pas fin à ses intrigues. Elle les poursuivit vingt ans encore et on retrouve sa main dans la chute de Maurepas.

La ravissante marquise de Prie, femme d'ambassadeur à quinze ans, fut, sous le ministère du duc de Bourbon, la « maîtresse absolue du royaume ¹ ». Elle gouvernait littéralement, elle avait même un premier ministre qui était Pâris-Duvernay et elle décidait tout, à l'exception des affaires d'Église. Elle faisait enfermer à la Bastille les secrétaires d'État qui lui déplaisaient, elle renvoya l'infante d'Espagne fiancée à Louis XV et fit conclure le mariage du roi avec Marie Leczinska : en outre, prenant à toutes mains, payée par Walpole pour servir la politique anglaise, ramassant une fortune en spéculant sur les grains, vendant les faveurs et les privilèges et, comme dit fortement le Président Hénault, « roulant les amants avec les affaires ». Elle dura moins que M^{me} de Tencin : le roi renvoya le duc de Bourbon à cause d'elle, elle fut expédiée dans ses terres et elle eut la faiblesse de se suicider.

Le régime matriarcal ne disparut pas pour autant. Le règne des trois filles du marquis de Nesle fut plus tapageur qu'efficace. Mais M^{me} de Pompadour sut retrouver la toute-puissance de M^{me} de Maintenon. L'apogée de sa puissance ne fut pas le temps où elle était la maîtresse du roi. C'est dans les années d'« amitié » qui suivirent qu'elle se posa en collaboratrice discrète et efficace. Moins active que M^{me} de Tencin, moins puissante que M^{me} de Prie, elle eut pourtant une part plus décisive dans la politique française à cause de la longueur

de son règne et des circonstances. Elle avait, elle aussi, ses « clients », ses amis, ses agents, sa politique. Elle fit disgrâcier Maurepas qui avait l'imprudence de faire des épigrammes, elle poussa Machault, candidat des « progressistes », elle fit la fortune de Choiseul qu'elle mena d'une ambassade au poste de premier ministre, celle de Bernis pour lequel elle obtint les Affaires Étrangères et, plus malheureusement, celle de Soubise, auquel elle fit confier un commandement qui fut désastreux. Elle avait sa conception personnelle de l'équilibre européen. C'est elle qui fit accepter l'alliance autrichienne qui valut à la France les déboires de la guerre de Sept Ans et c'est elle encore qui obtint qu'on y restât fidèle malgré l'opposition de son ami Bernis. M^{me} de Maintenon s'était tue au conseil où l'on avait délibéré de la succession d'Espagne : elle n'avait opiné en peu de mots que sur l'ordre formel du roi. Cette manière discrète appartenait au passé. M^{me} de Pompadour menait sa guerre avec beaucoup de conscience : elle marquait avec des mouches la position des bataillons sur les plans que Soubise lui envoyait. Ce détail amusait Frédéric II, stratège qui se décidait sur la selle de son cheval : il l'appelait drôlement Cotillon I^{er}, hommage peu respectueux à la promotion sociale de la femme.

Les intrigantes de moindre format furent aussi nombreuses qu'au siècle précédent. L'industrie des *donneuses d'avis* florissait toujours. Elle avait ses spécialistes qui ajoutaient souvent à la chasse aux prébendes la délation fructueuse des abus. La vieille maréchale de Noailles était citée avec éloges pour son activité. Elle usait des confesseurs et des maîtresses indifféremment et était toujours levée de bon matin pour être la première à savoir les morts de la nuit qui ouvraient une intéressante succession. On ne mentionne pas d'entreprise aussi prospère que celle de la duchesse d'Harcourt au temps de l'ancien roi. Mais la dispersion du pouvoir favorisait les affaires de moyenne envergure fondées sur l'intimité d'un ministre ou d'un commis. Beaucoup de femmes influentes faisaient des rapports avec autant de sérieux que M^{me} de Tencin et elles annotaient dans un très joli cabinet de travail des plans sévères pour réformer des abus. Ce personnage devint si classique qu'on en trouve des portraits à la manière de La Bruyère dans les recueils du temps.

Parfois une *donneuse d'avis*, supérieurement organisée, se tirait du commun en obtenant des résultats tout à fait remarquables. La plus célèbre en ce genre fut une dame Cassini dont les débuts avaient été difficiles puisque Louis XV refusa sèchement qu'elle lui fût présentée. Mais elle était chez elle dans les bureaux, ayant pour amant Maillebois qui était petit-neveu de Colbert. Elle poussa son frère qui devint de son côté l'amant de la princesse de Montbarrey, amie intime du ménage Maurepas. La dame eut un salon très influent et son frère réussit à capter la confiance du jeune roi Louis XVI qu'il conseillait

par une correspondance secrète. Cette affaire, fort bien menée, entraîna la chute de l'abbé Terray qui était contrôleur général, et l'avènement du banquier Necker. Le sage Louis XVI aurait eu, en toute innocence, sa Pompadour, si Maurepas ne s'était pas trouvé joué dans cette intrigue. La Cassini fut éloignée de la Cour et ne se releva pas de cette disgrâce.

Mais les femmes avaient inventé d'autres moyens de s'enrichir. La dévote princesse de Carignan, apparentée aux princes du sang, obtint, par exemple, le privilège d'ouvrir une maison de jeu dans ses salons de l'hôtel de Soissons, au moment où les jeux de hasard venaient d'être défendus². Une comtesse de La Motte, modeste locataire d'un hôtel meublé, dupait des naïfs en leur faisant croire par son accent allemand qu'elle était une amie personnelle de Marie-Antoinette. Elle voulut trop prouver et se glissa avec son carrosse dans le cortège de la reine. C'était une des rares choses qu'on ne pouvait faire sans danger. Elle fut démasquée et arrêtée, mais on découvrit qu'elle avait remis beaucoup de placets et non sans succès³. On sait qu'une autre comtesse de La Motte devait monter une escroquerie encore plus retentissante, la reine ayant eu la légèreté de se moquer du cardinal de Rohan en feignant d'accepter de lui un collier somptueux. Marie-Antoinette s'amusa beaucoup de la comédie que donna le cardinal par ses génuflexions et ses roulements d'yeux adressés à une soubrette qu'il prenait pour la souveraine. Mais le collier disparut pendant cette agréable mise en scène et la plainte du joaillier provoqua un effroyable scandale, en jetant une lumière indiscrete sur le personnel étrange et les combinaisons suspectes qu'on découvrit autour des personnages les plus illustres et même parmi ceux qui pouvaient approcher les souverains.

LES « FEMMES DU MONDE »

Le « monde » changea la femme elle-même. Le rôle des femmes au XVIII^e siècle fut si grand, leur influence s'insinua si bien partout que la société tout entière se féminisa. Les femmes du XVII^e siècle étaient de gros bijoux lourds qui ornaient une société toute masculine par sa forme, sa raideur, sa tournure d'esprit : pièces rapportées piquées comme des ornements au milieu des cuirasses, des chevaux gros comme des muets, des raisonnements solidement harnachés. Elles cherchaient à ressembler aux hommes, amazones, chasseresses ou conseillères, mais toujours les yeux sur eux. Au XVIII^e siècle, c'est le contraire : ce sont les hommes qui se mettent à ressembler aux femmes. Et le règne des femmes est si complet que les hommes copient leur esprit même : ils sont légers, brise-raisons, capricieux, indolents, ils ont en tout des grâces de danseuse. Toute la France pirouette.

Les femmes appliquèrent d'abord à leur propre bénéfice leur pouvoir discrétionnaire. Et elles eurent des idées charmantes qui montraient combien elles sont supérieures aux hommes en invention et en fantaisie. Pour la première fois, on voit la Parisienne qui montre le bout du nez, imprévue, amusante, gourmande de petits plaisirs. Elles inventent les boulevards, les promenades nocturnes au Cours-la-Reine, les pique-niques à Meudon ou à Saint-Cloud. Elles vont boire, pour finir la nuit, le ratafia au pont de Neuilly. Elles ont dans leur manchon des écureuils ou des chiens minuscules, elles s'engouent des découpages, des estampes, des pantins, des bilboquets, des silhouettes. On ne sait pourquoi elles se mettent soudain à faire des nœuds et elles y travaillent avec autant d'application que si elles espéraient gagner six sous par jour. Puis, quelques années plus tard, elles cousent des galons avec tant de perfection que les brodeuses ne trouvaient plus à s'employer. Elles ont assez de perversité pour découvrir les « jeux innocents » et assez d'insolence pour imaginer les masques, les dominos, si commodes au bal, les « petites loges » dans lesquelles on se dissimule au théâtre. Et elles ont des modes du cœur, tantôt la « délicieuse amie » dont on ne peut se passer un instant, tantôt le « confident », sexagénaire sans conséquence mais tout aussi indispensable. Ce sont là des passades et des amuse-gueule, des modes qui ne durent qu'un moment, mais qui portent toutes la signature d'un esprit nouveau, primesautier et original, dont on mesurera toute la fraîcheur si l'on se souvient qu'en cinquante ans les contemporains de Louis XIV n'avaient rien trouvé d'autre que la chasse quotidienne et le jeu du roi.

LA LIBERTÉ DANS LE MARIAGE

C'est en amour surtout que leurs idées furent audacieuses et neuves. Pendant toute la période où elles avaient été un ornement, les femmes avaient obstinément fait valoir leur droit à cet adultère blanc qu'on nommait l'amour courtois. C'était un but de guerre modeste qui correspondait à leur situation subalterne. Ce but de guerre fut largement dépassé quand la victoire des femmes devint incontestable. Elles établirent le droit des femmes à disposer d'elles-mêmes et, ce qui montre combien leur pouvoir était grand, elles imposèrent cette clause aux hommes sans aucune difficulté. Il fut de bon ton qu'une femme eût un amant et que le mari lui laissât à cet égard une complète liberté. La fidélité à l'amant était louable, on la trouvait touchante : le président Lambert de Thorigny donna un exemple qui fut généralement approuvé lorsqu'il s'enferma avec la femme du président Portail, sa maîtresse, qui avait pris la petite vérole et qu'il mourut courageusement à son chevet.

Le mari décourageait chez sa jeune épouse toute tendresse exagérée, il l'invitait à vivre à sa guise tandis qu'il en ferait autant et parfois même se refusait impoliment à faire plus ample connaissance avec la fille qu'il avait épousée : c'est ce qui arriva à la pauvre petite Crozat, fille de millionnaire, que son mari le comte d'Évreux regardait comme une lettre de change et qui s'en consola en lui donnant deux enfants sans se soucier de son concours. Ces ménages séparés étaient généralement agréables. Il était rare qu'un mari fût aussi grossier que le comte d'Évreux ou qu'une jeune femme impertinente signât un billet comme la petite comtesse de Maugiron : « Sassenage, très fâchée d'être Maugiron ». Le mari, la plupart du temps, rencontrait sa femme avec plaisir dans le monde. Il était parfait avec l'amant qui était en général un de ses amis. Et il lui arrivait même d'avoir pour sa femme des caprices passagers, comme le prince de Ligne qui, sortant un matin de la chambre de sa femme, se précipitait dans les bras de l'amant et lui disait avec bonne humeur : « Mon cher, je t'ai fait cocu ! » On citait bien quelques maris fâcheux qui avaient fait mettre leur femme à la Bastille ou au couvent, mais ils étaient blâmés par tous. A la fin du siècle, on recourut assez souvent à la séparation judiciaire, symptôme d'un retour à la morale qui inquiétait les bons esprits.

L'amour hors du mariage fut laissé à la discrétion des femmes. Contrairement à ce qu'on croit habituellement, il y eut tout le long du siècle des ménages heureux et des femmes fidèles qui bravèrent le ridicule. Les Choiseul, les Maurepas, les Necker, les Vergennes, les Chauvelin furent des ménages parfaitement unis, et le duc de la Trémouille mourut auprès de sa femme atteinte de la petite vérole, aussi fidèlement que le président Lambert de Thorigny auprès de sa maîtresse. Des unions moins légitimes furent tendres et édifiantes, touchantes par un dévouement total, par une fidélité sans effort. Ce siècle qu'on accuse de libertinage eut des amants passionnés, M^{lle} Aissé qui aima toute sa vie le chevalier d'Aydie et qui ne voulut pas être sa femme pour ne pas entraver sa carrière, M^{lle} de Strafford qui aima si pieusement le poète Crébillon, la princesse de Condé qui garda longtemps le souvenir d'un jeune inconnu rencontré aux eaux de Bourbon l'Archambault, et la plus attachante de toutes, M^{lle} de Lespinasse vouée à Guibert par l'amour fou, la soumission totale, les délices de l'esclavage pour celui qui est toute la vie. Dans ce tourbillon de plaisirs et de tentations, une des privilégiées de ces fêtes de la vie, la princesse de Condé, écrit à son jeune amant ce mot étonnant : « Contrariées perpétuellement dans nos goûts, nos amusements, par les préjugés, les bienséances et les usages du monde, nous n'avons de libres que nos sentiments... » Ce regret des chaînes d'or se place, il est vrai, en 1786 : Rousseau était passé par là. Mais j'aime à croire que ce soupir fut poussé par d'autres et bien avant. Car les femmes,

même à l'heure de leur triomphe, surtout à l'heure de leur triomphe, ne sont pas toujours libres de choisir la forme de leur liberté.

LE TEMPS DU « LIBERTINAGE »

En tout cas, le bon ton n'encourageait pas les engagements fidèles. Beaucoup de femmes se laissèrent entraîner vers une conception cavalière de l'amour. Le goût du plaisir les étourdit et plus encore l'affectation de ne prétendre qu'au plaisir. Il y avait encore dans les mœurs une impudeur ingénue. On ne voyait aucun inconvenient à ce qu'une fille de douze ans badinât à demi-nue avec des visiteurs, un tailleur prenait ses mesures sur une jeune femme en chemise, de grands diables de valets passaient avec impassibilité dans sa chambre et les amis de la maison venaient lui faire la cour lorsqu'on lui faisait sa toilette du matin. Les poètes étaient grivois, les estampes étaient lestes, les romans parlaient de baisers dérobés, de gages mal défendus. Les hardiesses étaient tolérées avec un sourire pourvu qu'elles fussent élégantes. Le libertinage était versé aux femmes de tous côtés par des mains complaisantes, il était passé dans les usages, comme le champagne des soupers. On disait à l'oreille des femmes de « jolies horreurs », un homme à la mode était volontiers « polisson ». Chérubin se jetait à leurs pieds bien avant Beaumarchais. Il n'était pas déplacé qu'un très jeune chevalier se posât en « attentif » un peu indiscret. La mode permettait les « passades ». Elles étaient « sans conséquence ». Le choix d'un amant en titre était une affaire plus grave. A la cour de Vienne, avant Marie-Thérèse, on mesurait les égards qu'on rendait à une femme au rang de son amant. Une liaison était un acte presque officiel, dont on faisait part à la société en se montrant avec l'heureux élu dans une loge à un bal de l'Opéra.

Ces liaisons déclarées n'empêchaient pas des aventures éphémères. On citait des femmes qui avaient, comme les hommes, leurs « petites maisons ». C'était le temps où Chamfort définissait l'amour comme « l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes ». Ces excursions sensuelles aboutissaient quelquefois à l'apologie de l'amour physique, dénouement un peu cynique. Quelques clubs fermés s'en vantaient. On citait l'*Ordre de la Félicité* qui était organisé comme une escadre dans laquelle les matelots ne se refusaient rien. La franc-maçonnerie des *Aphrodites*, qui avait ses mystères et ses initiations, a sombré avec tous ses secrets. La société du *Moment* ne nous a laissé que ses statuts et des signes de reconnaissance qui permettaient d'être expéditif.

Cette désinvolture avait au moins l'avantage de bannir l'hypocrisie. Mais les femmes les plus cyniques tiennent aux arabesques. L'amour

physique était souvent supplanté par une variante sophistiquée. On se plaisait aux tactiques adroites, aux pièges habilement conçus, à la conduite gourmande d'une séduction. Il était amusant de voir succomber l'innocence, il était piquant de jouer avec une femme comme avec une proie, de la laisser aller, de la reprendre, de la rendre folle, il était divin de la voir se rouler aux pieds d'un savant dompteur. Ce fut le temps de *Faublas* et des *Liaisons dangereuses*. Les hommes s'amusaient à la séduction comme à un jeu, il fallait savoir saisir *le moment*, il était délicieux de *ravoir* une femme, de la soumettre au caprice d'un souvenir. Les femmes eurent la faiblesse d'aimer ces jolis tortionnaires qu'elles appelaient des *méchants*. Elles admirèrent les *noirceurs* dont elles étaient victimes, elles adoraient ces amants au cœur froid et aux reins solides qui étaient fiers de leur réputation de *scélérats*. Bref, elles se conduisirent avec peu de dignité.

MIGRAINES, VAPEURS ET HAUTE COUTURE

Telle était, du moins, la mode : et elle était un peu triste, au fond, tout cela étant fort cérébral. Cette cuisine de l'amour était épicée et légère. Mais on ne se nourrit pas exclusivement de foie gras, de caviar et de champagne. Les femmes avaient abusé de leur liberté comme les nouveaux riches de leur fortune. Elles s'étaient précipitées à l'extrême de la vie mondaine, elles avaient fatigué leurs sens par tous ces jeux, le libertinage était pour elles une drogue. Leur vie finissait par être un tissu d'extravagances, et précisément de celles que la vie mondaine, l'existence même du « Tout-Paris » imposent presque inévitablement. D'abord la plus grande partie de leur vie est nocturne. Dans ce vocabulaire du XVIII^e siècle, si riche en termes nouveaux et expressifs, on les appelle des « lampes » : elles veillent et s'usent. Les corsets les compriment jusqu'à la limite du supportable, les fards préparés par des apothicaires ignorants, le rouge, non moins toxique, et que la cour exige très vif et haut, leur donnent des migraines, leur gâtent les dents et leur abîment les yeux. L'ambre, la cuisine violemment épicée leur délabrent l'estomac. Ajoutez les traitements au mercure, fréquents, car les amants laissent des souvenirs. Ces blondes poupées gracieuses des estampes, ces potelées de Fragonard vivent sur leurs nerfs et souvent sont des malades. La figure « chiffonnée » est à la mode. On ne s'en étonne pas : les grosses joues de M^{me} de Sévigné se font à la campagne. Les « vapeurs », autre nouveauté, sont encore plus à la mode que le minois barbouillé. Ces charmantes filles en ont toutes, et parfois jusqu'à l'hystérie comme la princesse de Lamballe qui s'évanouit devant des violettes, un homard, des écrevisses. Elles respirent des sels, voient des charlatans, un docteur Pomme leur donne des bains pendant des

heures, Tronchin, plus raisonnable, les oblige à se promener à pied ⁴. Aussi l'hystérie les attire. Le siècle commence par les convulsionnaires de Saint-Médard et se termine sur Messmer et Cagliostro. Les tireuses de cartes n'eurent pas moins de succès que les fous. M^{me} de Pompadour consultait la Bontemps, la princesse de Conti accueillait des bergers qui interrogeaient des lièvres, les femmes courent aux diables, au sabbat, aux évocations des morts et elles avaient tout juste un petit frisson quand le fameux comte de Saint-Germain leur contait ses souvenirs de la cour d'Henri II.

Les modes de ce temps-là étaient aussi vives que le train de vie. Les femmes découvrirent la haute couture, elles eurent des bottiers insolents et elles connurent la terreur de ne pas être informées du dernier engouement. Mais ce sont les coiffeurs surtout qui les initièrent à des supplices inconnus des siècles précédents. Legros avait imaginé vers le milieu du siècle une coiffure « personnalisée » comme disent les carrossiers de notre temps. Le célèbre Léonard, qui lui avait succédé, imposa aux femmes la coiffure « sophistiquée ». C'était un pouf de cheveux, qui formait au-dessus de la tête une superstructure aussi imposante que le turban du capitán-pacha. Ces poufs étaient si hauts et si encombrants qu'il fallait se mettre à genoux pour les faire tenir dans les carrosses. Il y avait aussi l'inconvénient d'avoir à se baisser pour passer les portes. Un industriel ingénieux inventa un ressort qui permettait d'incliner cet édifice. On y ajouta des « sujets », qui furent d'abord des ornements piqués avec fantaisie, puis des allusions à l'actualité, puis des personnages, puis des allégories, puis des paysages et des panoramas. Les filles d'Opéra se distinguèrent en portant sur la tête des mises en scène audacieuses qui firent beaucoup souffrir les femmes du monde. Il ne faut pas croire que ces extravagances étaient réservées aux vedettes. Les poufs empêchèrent de dormir les femmes de tout rang. Les bourgeoises et les marchandes furent aussi folles que les grandes dames et voulurent être surmontées elles aussi de ces édifices capillaires. On le voit par les gravures que Restif de la Bretonne faisait exécuter avec tant de soin pour ses *Contemporaines* : les poufs sont en bonne place dans les boutiques et les appartements qui ornent la série que Restif intitulait avec naïveté *Les Contemporaines du commun*.

Les poufs disparurent comme les autres chars bariolés du cortège de l'actualité. Mais la frénésie des engouements, le désir du nouveau et de l'excentrique, l'anxiété perpétuelle de ne pas être au goût du jour, que l'émulation mondaine avait fait naître, firent désormais partie du destin des femmes. La dictature de la mode s'éleva sur elles et courba toutes les têtes, qui ne se sont jamais relevées depuis ce temps. Après les coiffures, on eut les couleurs, lesquelles, baptisées de noms imprévus, furent *puce*, *boue de Paris*, *merde d'oie*, *cuisse de nymphe émue*, et, avec les couleurs, les étoffes nouvelles qui apparaissent sou-

dainement, déballées des grands voiliers, indienne, calicot, cachemire. Les capitales d'Europe attendent avec impatience la poupée de la rue Saint-Honoré qui porte en Russie ou à Vienne les oukases du « bon faiseur ». Cette poupée était encombrante et tirée à peu d'exemplaires. On la remplaça, à la fin du siècle, par les premiers journaux de modes, qui firent connaître à Venise, à Varsovie, à Berlin, les décrets de la culture française. Et les femmes, à partir de ce jour et pour l'éternité, sentirent peser sur elles le regard des autres femmes qui avaient lu la *Galerie des Modes* ou le *Cabinet des Modes* et qui décidaient souverainement de leur élégance et de leur distinction.

Tels furent les résultats de la toute-puissance des femmes. Elle aboutit à l'habitude du libertinage dont on pouvait penser qu'elle serait éphémère. Mais elle institua aussi le règne de la vanité, qui fut durable, et l'apparition de la crise de nerfs qui en est la conséquence. La « femme du monde » sortit de cette épreuve, ravissante, enthousiaste, versatile, épuisée, mais toujours souriante, languide et pourvue de nerfs d'acier, et avec elle commença cette gracieuse et vaine comédie de la représentation et de la bonne grâce, dont personne n'est dupe, dont personne ne peut se passer et qui est l'émail périssable et précieux qui habille la carrosserie de notre « civilisation occidentale ». Produits merveilleux obtenus en série, êtres artificiels et délicieux, aussi étonnants que les courtisanes chinoises, on se demande si, au milieu de leurs fêtes, elles furent vraiment heureuses : comme si la nature sociale, pareille à la chimie organique, ne produisait ces spécimens rares et somptueux qu'au prix de mutilations subtiles et de secrètes maladies de la matière. Cette fièvre de la vanité, cette vie toute nerveuse et cérébrale, elle épuise les sources de vie, elle passe peut-être à côté du vrai bonheur. La plainte timide de la princesse de Condé rejoint un mot de M^{me} de Tencin, qui résume peut-être la vie de toutes ces femmes. Elle montrait son cœur et disait : « C'est de la cervelle qu'il y a là-dedans. » Je ne trouve pas moins triste le célèbre dialogue de M^{me} du Deffand, une des plus vives de ces femmes si brillantes, aveugle depuis vingt ans et appelant auprès de son feu Pont-de-Veyle, son vieil amant, qui, pendant cinquante ans, lui avait consacré toutes ses soirées. Elle constatait que leur intimité avait été douce, calme, sans orages, sans amertume : « C'est ce que j'ai toujours admiré, répondait doucement Pont-de-Veyle. Et la marquise de soupirer : — Mais, Pont-de-Veyle, cela ne viendrait-il point de ce qu'au fond nous avons toujours été fort indifférents l'un à l'autre ? — Cela se pourrait bien, madame », répartit Pont-de-Veyle sans s'étonner.

LA RÉVOLUTION DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Un prophète parut dans la seconde partie du siècle et transforma la vie des femmes. Le genevois Jean-Jacques Rousseau était le contraire même d'un homme du monde : il adorait les femmes, mais il avait peur d'elles. N'ayant pas les reins assez fermes pour se conduire en « scélérat », il entreprit de montrer aux femmes combien il serait doux et reposant d'être aimée par un amant affectueux et passionné qui les emmènerait à la montagne. Plus de soupers : on s'amuserait à faire les vendanges. Plus d'écrivains et de petits maîtres : on tricoterait des brassières pour des paysannes vertueuses. Plus de gens du monde, plus de triomphes de la vanité, plus de cérébral, plus de crises de nerfs, mais une bonne cure de marche à pied, de bienfaisance, de bonhomie allemande, partout des rubans roses, des bergères et du sentiment. *La Nouvelle Héloïse*, qui exposait ce programme, détermina une de ces révolutions que les femmes du monde savent seules faire déferler sur le monde par la vertu de l'engouement. En quelques mois, ce fut un *new look* total qui transforma les toilettes, le décor de la vie, les distractions, l'art d'aimer. Les « délices du sentiment », l'attendrissement, la douceur des larmes, les bonnes promenades apparurent. Les femmes se mirent à aimer comme des colombes. Elles entraînaient leurs maris à la campagne, elles se firent construire des chaumières, elles installèrent des grottes dans leurs parcs, elles roucoulèrent devant la nature. Les paniers des robes tombèrent tout d'un coup, des étoffes simples furent à la mode, des lignes souples et naturelles qui dégageaient la grâce du corps. Les pouds, toutefois, résistèrent : on montra seulement par la manière de dresser ses cheveux qu'on était une « femme sensible ».

Ce décor de romance transforma les âmes elles-mêmes. Les femmes adorèrent la vertu, elles la louèrent avec enthousiasme. Elles continuèrent à prendre des amants, mais en expliquant ce phénomène par l'enivrement de la passion et la sainte exaltation de la sensibilité. Leur cœur déborda d'amour pour l'humanité tout entière, les bons sauvages, les petits Savoyards, les jardins anglais, les fêtes de village et les rosiers. Elles allaitèrent leurs enfants et assistèrent aux leçons pendant lesquelles on leur apprenait la physique amusante. Le comble de l'élégance consista à jouer à la fermière et l'on sait assez que Marie-Antoinette fit construire Trianon pour avoir des étables enrubannées où aucun homme n'était admis.

Pendant qu'une femme nouvelle, innocente et sensible, affrontait ainsi l'actualité mondaine, les marquises impertinentes, contemporaines de Fontenoy, marchaient encore bon train. Les *Liaisons dangereuses* parurent en 1782, en plein triomphe de la sensibilité, et ce roman ne fit pas l'effet d'un étrange anachronisme. Crébillon fut

constamment réédité pendant la même période. Et la célèbre maréchale de Luxembourg, qui était regardée comme la femme la plus légère et la plus spirituelle de ce temps, vécut fort bien jusqu'en 1787, et toujours aussi brillante et aussi entourée.

C'est ce mélange des genres qui constituait cet incomparable « bonheur de vivre » dont parlait Talleyrand, ce ton de « l'ancienne cour » qu'on évoqua plus tard avec nostalgie. Aux jeunes gens des romans de Balzac, pendant la Restauration, on montre, comme une image touchante et merveilleuse, cette marquise de Listomère qui porte les mouches et les robes « puce » du temps de Louis XVI, et qui met encore sur ses cheveux la poudre « à la maréchale ». Elle passe de nouvelle en nouvelle comme le dernier reflet d'une époque incomparable et révolue, de ce temps fugitif où les femmes les plus aimables de l'histoire portèrent un spectre aussi puissant que la baguette des fées.

BOURGEOISES, PROVINCIALES, « CONTEMPORAINES DU COMMUN »

Pendant ce règne des femmes du monde, les autres femmes, celles de la bourgeoisie, du peuple et de la campagne, ces « contemporaines du commun », comme disait Restif, semblaient appartenir à une autre humanité. Ces deux races de femmes ne se ressemblaient pas plus entre elles que la langue vulgaire et la langue poétique. Cette différence avait toujours existé, mais on s'en apercevait pour la première fois. Le libertinage, les passades, les soupers, les crises de nerfs n'eurent aucun équivalent dans le reste de la population, mais il n'est pas sûr que les larmes répandues au nom de la sensibilité, de la bienfaisance et de l'humanité n'aient pas atteint des femmes dont l'histoire s'occupait peu jusqu'ici. Cette découverte des « femmes du commun » a pour origine une certaine tendance « bourgeoise » de la littérature qui fut une nouveauté. Des écrivains présentaient dans leurs œuvres des femmes qui, jusqu'alors, avaient été rarement mises en scène. Et, en même temps, il est moins difficile qu'aux siècles précédents de se faire une idée de la vie dans la bourgeoisie et dans le peuple. Les démographes gémissent sur le peu de dénombrements et la valeur incertaine des documents : mais pour un panorama qui ne prétend pas à la rigueur scientifique, on a des éléments suffisants.

Après les crises cycliques du *xvii^e* siècle, le *xviii^e* siècle apparaît comme une époque de prospérité et d'aisance dans toute l'Europe. La population augmente partout, les méthodes de l'agriculture s'améliorent, la production est abondante. La médecine fait des progrès pendant tout le siècle : la mortalité infantile diminue notablement et la longévité augmente. Les femmes ne bénéficient pas

autant qu'on pourrait le croire de ces progrès. La technique des accouchements est encore élémentaire, la fièvre puerpérale fait de nombreuses victimes. Les salaires des femmes, surtout à la campagne, sont généralement faibles et ne servent encore que d'appoint. Ce sont des ombres sur l'estampe aimable de *L'Accordée de village*. Mais il est vrai que les paysans sont beaucoup plus aisés qu'au xvii^e siècle, que la bourgeoisie, solidement installée dans les offices et dans le commerce, mène une vie raisonnablement heureuse et abritée des hasards, que l'on qualifiera volontiers plus tard de « patriarcale ».

FILLES DE LA BOURGEOISIE

Et, ce qui est remarquable, en effet, c'est le calme et l'uni des existences bourgeoises dans ce temps où les femmes du monde explo-raient avec tant d'allégresse les routes charmantes de la folie. Les filles de la bourgeoisie, sont constamment auprès de leurs mères et sont élevées par elles. Elles vont jusqu'à douze ans dans un couvent dans lequel on leur apprend à tenir une maison : on leur enseigne, en outre, le dessin, la musique, l'histoire, la mythologie et la géographie. Elles ont aussi un maître à danser, personnage considérable, qui les habitue à se tenir droites, à faire la révérence, à marcher sans gaucherie. *

A la maison, les filles de la bourgeoisie portent à la ceinture des ciseaux et une pelote qui résument leurs occupations domestiques. Elles partagent leurs journées entre les arts d'agrément qu'on leur a enseignés et les tâches de la maison. Manon Phlipon, avant d'être M^{me} Roland, allait acheter la salade et le persil : d'autres, en revanche, multipliaient d'horribles éventails et d'affligeantes bourses ou pantoufles de tapisserie. Le maître de danse continue ses visites, mais, après la leçon, Mademoiselle va écosser les petits pois. Quelques sorties : théâtre de société, concerts, « assemblées » organisées pour ses élèves par le maître à danser; aux beaux jours, promenades au Jardin du Roi (notre Jardin des Plantes) ou au Luxembourg et, en province, au jardin public. Le dimanche, Meudon, les coteaux de Saint-Cloud, les près Saint-Gervais où l'on fait pique-nique. Les provinciaux attellent et vont à quelque métairie. On joue parfois

* Les couvents que fréquentent les filles de l'aristocratie, Penthémont ou l'Abbaye-aux-Bois, n'ont pas d'autre système d'éducation. Leur méthode est même plus militaire : à l'Abbaye-aux-Bois, les filles des ducs et pairs font le matin la corvée de pluches et balaient les escaliers. Pour les filles du peuple, il existe des écoles paroissiales. Beaucoup sont mixtes, les filles sont dans une pièce, les garçons dans l'autre. On y apprend à écrire, à compter et souvent on joint à cela une formation professionnelle.

aux « jeux innocents » : toujours sous le regard des mères. Le jeu de « colin-maillard », celui de « cache-cache Mitoulas » sont des audaces rarement permises.

Ce genre d'éducation ressemble beaucoup à la culture des laitues qu'on fait blanchir sous des planches. Il n'était pas absolument hermétique, si l'on en croit ceux qui en ont parlé, Stendhal dont les sœurs furent élevées ainsi, Balzac qui avertit les maris de ne jamais prendre pour femme une fille élevée dans un pensionnat, et George Sand dont les souvenirs personnels ne sont pas moins édifiants que ces mises en garde. Ces filles étroitement surveillées n'en sortaient pas moins avec une amie sous quelque prétexte. C'était une des contradictions de l'éducation bourgeoise. On avait parfois à s'en repentir. On se plaint encore au XVIII^e siècle de ces « mariages de conscience », que les décrets du roi avaient interdits sans parvenir à les faire cesser. On les célèbre au XVIII^e siècle devant un prêtre complaisant, en présence de deux témoins qui signent un acte, mais sans publications, sans parents, sans contrat, et, généralement, sans cohabitation autrement que secrète. On les rencontre souvent dans les romans : il est difficile de savoir ce qu'il en fut dans la réalité.

Dans cette bourgeoisie « sage », le mariage est devenu décidément un mariage d'inclination. Le père a toujours le pouvoir de contraindre, mais il en use peu. Il est vrai que les filles ne font pas les difficiles : une sympathie réciproque leur suffit. L'attitude des filles est généralement d'autant plus passive qu'on se rapproche de l'aristocratie. M^{lle} d'Aquéria, élevée dans un couvent du Vivarais, voit son fiancé au parloir pour la première fois. Elle se contente de communiquer à son amie cette réflexion délicate et modeste à laquelle nous laissons sa graphie originelle : « Je vous avoue que l'haïr de douceur peint sur son visage me le fait estimer ⁵. » On n'en demandait pas plus. Souvent on ne demandait même pas cela. Les petites pensionnaires de Saint-Cyr se mariaient encore selon les règles établies par M^{me} de Maintenon. Quand un époux se présentait, on faisait venir au parloir quatre pensionnaires, une de chaque classe, reconnaissables à la couleur de leur ruban. Le visiteur indiquait la couleur qu'il avait choisie. On appelait alors la jeune fille et on lui demandait si elle n'avait pas de répugnance pour le « cavalier » à qui elle avait plu. Le notaire était là, dressait le contrat, l'époux recevait un brevet de lieutenant dans un régiment du roi et la fille quatre cents louis dans une cassette. Elles étaient pauvres : beaux mariages de soldats, qui en valent bien d'autres.

Dans les grandes familles, les mariages de très jeunes époux avaient continué pendant tout le siècle, et, selon la coutume, on renvoyait la jeune mariée dans son couvent aussitôt après la cérémonie. C'est que le mariage avait pris un sens très différent selon que la fille appar-

tenait à la noblesse ou à la bourgeoisie. Dans la noblesse, lorsqu'une fille se marie, sa vie commence véritablement : le mariage, c'est la liberté, les fêtes, les toilettes, le monde. Dans la bourgeoisie, au contraire, c'est l'accès à la vie sérieuse, aux responsabilités, aux soucis de la vie en commun, c'est la fin de la « vie de jeune fille ». L'élégante séparation des ménages aristocratiques est inconnue à la bourgeoisie. Les ménages bourgeois du xviii^e siècle sont des ménages sérieux, solides, soucieux d'amasser. C'est tout le contraire de la noblesse : ce sont déjà des contemporains de Louis-Philippe. Les femmes de la haute bourgeoisie sont volontiers raides, perchées sur leur vertu, passablement hypocrites. Même si l'on ne prend pas leurs mines pour argent comptant, on les trouve dépayrées dans cet alerte xviii^e siècle. Et l'on évoque avec plus de plaisir ces femmes d'avocats ou de procureurs ou ces jolies marchandes prestes, insolentes et délurées qu'on rencontre dans les romans de Restif ou les descriptions de Sébastien Mercier.

Mais, à la fin du siècle, la bourgeoisie sent venir son heure. Le luxe, les idées nouvelles, la présence marginale du monde qui n'est plus comme « la Cour » un milieu fermé et séparé de « la Ville », mais dont le bruit et les tentations grisent les bourgeoises riches, tout cela tourne les têtes et la réserve traditionnelle paraît désuète. Les femmes de la haute bourgeoisie, celles des marchands qui ont fait fortune veulent imiter les manières des grandes dames. Elles portent des bijoux comme elles, elles offrent à leurs filles des parures de noces éblouissantes, elles donnent des concerts, elles ont des domestiques stylés et un laquais les suit à la messe, portant des heures de grand format reliées en riche maroquin. La bonhomie de la vie bourgeoise ne s'accorde plus avec ces manières nouvelles. Il devient de bon ton de faire chambre à part et de ménager dans la maison les appartements de *Madame*. On affecte de courir les fournisseurs avec une femme de chambre et un laquais, puis de faire envoyer les mémoires au mari. Enfin, les bourgeoises jouent à la princesse et certaines se donneront même le ridicule de porter les deuils de la cour.

Dans le peuple, il y a plus d'aisance qu'au xviii^e siècle. Mais là, les enquêtes en sont encore à leur début. Comment le déclin des corporations, comment les premiers pas du capitalisme ont-ils affecté la vie des femmes du peuple ? De plus en plus elles sont laissées sans défense devant leurs employeurs. Les couturières qui travaillent en chambre reçoivent 10 ou 12 sous par jour des maîtresses de la profession. Restif qui nous donne ce renseignement, ajoute que la journée d'une écosseuse de pois est payée moins encore, puisqu'elle ne reçoit que 8 sous par jour. Or, il en fallait 20 pour se loger, se nourrir et s'habiller. Nous ne savons pas combien de femmes travaillaient dans ces conditions. L'apparition de la haute couture, les exigences de la mode, loin de

favoriser leur sort, les avaient souvent desservies. Les hommes avaient envahi les cantons réservés de la coiffure féminine, de la couture, de la chaussure pour femmes. Les brodeuses elles-mêmes n'étaient pas protégées contre la concurrence que leur faisaient les laquais qui brodaient dans les antichambres et les grenadiers qui faisaient de la passementerie dans leur corps de garde. Le travail féminin, essentiellement familial par tradition, était désorganisé par la débâcle du système corporatif attaqué sur tous les fronts.

Malgré ces conditions économiques précaires, la vie des femmes du peuple ne semble pas malheureuse. Elle paraît au contraire, gaie, amusante, souvent insouciant, plus libre et plus allègre qu'au xvii^e siècle, si l'on se fie du moins au tableau des romanciers et des chroniqueurs, témoins parfois suspects. Le *Tableau de Paris* de Sébastien Mercier ne fait pas soupçonner l'existence d'un prolétariat misérable, accablé par l'injustice sociale. Il laisse plutôt l'impression que la population féminine, dont le sort était lié à la prospérité des professions « viles et mécaniques », comme on disait alors, prenait volontiers la vie du bon côté. Edmond et Jules de Goncourt trouvent même ces femmes bien délurées pour les canons d'une saine morale. Les dimanches à la Courtille avec leur odeur de fricassée, leur canard et le petit vin blanc leur inspirent de grandes inquiétudes. Et ils ne rappellent pas non plus sans frémir les « goûters » des petites vendeuses et des crieuses de salade que Restif a racontés, lors desquels les filles « bâfraient » ferme à la Glacière ou à la barrière des Gobelins. Leur indignation est peut-être exagérée. Il faut avouer, toutefois, qu'il y avait dans la population féminine du xviii^e siècle un joli lot de poissardes et de mégères qui devaient avoir, quelques années plus tard, l'occasion de déployer leur personnalité : elles buvaient ferme, raffolaient de l'eau-de-vie, criaient d'autant, se battaient volontiers. Et il y avait aussi sur le pavé de Paris beaucoup de jolies filles qui tentaient volontiers l'aventure. On comptait à Paris à la fin du xviii^e siècle un grand nombre de filles de vertu facile, 40 000 selon les uns, 60 000 selon les autres, et une masse flottante de « débutantes » impossible à fixer⁶. Le lieutenant de police était embarrassé : les unes devenaient intouchables dès qu'elles étaient enrégimentées par complaisance parmi les milliers de figurantes de l'Opéra, les autres restaient en liberté parce que l'Hôpital Général et la Salpêtrière étaient depuis longtemps bien insuffisants pour endiguer cette prospérité.

Il n'est peut-être pas nécessaire d'être aussi pessimiste que les Goncourt qui voient toutes les petites filles des faubourgs exposées aux promiscuités et aux dangers de la rue. Il est vrai que les filles du peuple dans les villes, et aussi les filles des campagnes et même les marchandes et les petites bourgeoises paraissent avoir été faciles. Ce n'était d'ailleurs pas une nouveauté propre au xviii^e siècle. Les mœurs étaient

encore brutales en certains endroits. Barbier raconte que, sur une route de Bretagne, trois jeunes gens ivres violèrent la femme d'un artisan qu'ils rencontrèrent avec son mari ⁶. C'étaient des gentilleses d'une province un peu sauvage. Dans le canton de l'Yonne où il passa ses premières années, Restif n'eut pas à recourir à de pareilles extrémités. Les filles de Vermanton n'étaient pas farouches puisqu'elles le rendirent père à onze ans. A Sotteville, près de Rouen, les registres paroissiaux révèlent un pourcentage de conceptions prénuptiales très voisin du nôtre, ce qui est beaucoup ⁷. Les fragments autobiographiques qu'on trouve si souvent dans les romans de Restif ne laissent pas non plus beaucoup d'illusions. Les femmes qu'il rencontra à Paris, marchandes, vendeuses, petites bourgeoises de tout poil, ne firent pas plus de simagrées que les indigènes de Vermanton. Elles nous rappellent la gracieuse facilité, l'allégresse si fraîche et si animale avec laquelle la petite Manon Lescaut se précipite dans le premier lit d'auberge qu'elle rencontre avec son chevalier de dix-sept ans... *

LA PROVINCE PATRIARCALE

Il y a, toutefois un « envers » du XVIII^e siècle, comme on a dit qu'il y en avait un du XVII^e. Mais la révélation est tout autre. Au XVIII^e siècle l'« envers » de l'immoralité est la sagesse et le sérieux de bien des vies.

A Paris, même les duchesses les plus mondaines semblent, à certains moments, aussi sérieuses que des intendants. « Je puis assurer qu'avant la Révolution, écrit M^{me} de Genlis, les femmes les plus riches et toutes les dames de la Cour comptaient fort régulièrement tous les matins avec leur maître d'hôtel et qu'en général elles réglaient parfaitement la dépense de leurs maisons. » La noblesse qui résidait dans ses terres est spécialement édifiante : elle a laissé beaucoup plus d'exemples de femmes de tête que de « caillettes » évaporées. Dans la noblesse de province, c'est le XVII^e siècle qui continue. Les historiens qui ont eu entre les mains des papiers de famille de la noblesse provinciale constatent avec quelque surprise que des transferts d'une grande importance sont étudiés et décidés par des femmes comme si le mari n'était qu'en second dans la communauté ⁸. Dans les papiers de la famille du Vergier, noblesse du Dauphiné, on voit que la vente d'une terre seigneuriale, comportant cessions de droits, est débattue et conclue entre la comtesse de Tournon, femme de l'acheteur, et la marquise de Saint-Vallier, femme du vendeur. Les maris n'interviennent pas. Un tiers se jugeant lésé adresse sa réclamation à la

* D'Argenson se plaint dans son *Journal* que le nombre des avortements à Paris est très élevé et en constante augmentation.

marquise vendeuse. Une duchesse d'Uzès en 1770 mène, elle aussi, les pourparlers pour l'achat d'une terre avec le marquis de Tournon. M^{me} de Belmont liquide des affaires compliquées dans sa correspondance, signe des billets à ordre, dispose de droits seigneuriaux pour ses échéances. Dans la famille de Faÿ-Peyroud, noblesse du Vivarais, le mari a abdicqué une fois pour toutes et abandonne à sa femme par accord écrit la direction de ses affaires. Bien entendu, ces robustes campagnardes surveillent elles-mêmes les vendanges et la rentrée des récoltes, paient les journaliers, réparent les bâtiments, bien avant que le bon M. de Wolmar de la *Nouvelle Héloïse* ait mis ces occupations à la mode. M^{me} de Longevialle écrit à son mari des comptes rendus d'ingénieur agronome, M^{me} de La Valette vend elle-même ses blés et discute avec les entrepreneurs. Elle ne veut pas qu'on s'adresse à son mari. « Il est trop coulant, trop généreux, dit-elle, il n'épluche pas les comptes. » Et des veuves méticuleuses et obstinées reconstituent patiemment dans leurs manoirs provinciaux les revenus que leurs fils dépensent à Paris ou à l'armée.

La vie est patriarcale en province. Les grandes maisons familiales abritent sous le même toit les parents et les jeunes ménages. Restif de la Bretonne nous peint son père présidant une table de vingt personnes où sont assis les enfants et les domestiques. Malgré les progrès du luxe à la fin du siècle, la gentilhommière est encore une demeure simple et campagnarde. La cuisine est très souvent la pièce la plus spacieuse et la plus importante. Au château de Maisonneuve, elle occupe une grande partie du rez-de-chaussée. Le château de l'Espinasse n'est composé que d'une grande salle avec quatre chambres et deux cabinets. On prend les repas dans la salle, mais la soirée se passe dans l'immense cuisine devant le feu de la cheminée⁹. Voici comment Pierre-César de Cadenet de Charleval évoque, sous Louis XVI, les mœurs du commencement du siècle. « J'ai ouï dire à mes oncles que mon arrière-grand-père n'était jamais habillé que de cadis avec du drap de trame et des courroies à ses souliers... On mangeoit à la cuisine avec les lampes, on n'avoit qu'un feu, on pétrissoit. La maîtresse de maison garnissoit elle-même la besace de ses valets et les faisoit partir pour le travail à l'heure qu'il falloit. C'étoit l'usage reçu alors : si on vouloit en agir de mesme à présent on se fairoit montrer au doigt... On ne connoissoit pas les tapisseries ni les étoffes de soie aux lits : point de chaises rembourrées autrement qu'avec de la paille. J'ay vu encore la salle à manger d'hiver avec des bars (dalles) pour pavés...¹⁰ »

Beaucoup de familles ont conservé ce décor du bon vieux temps. C'est encore ainsi que vivent les parents de Lamartine : les domestiques et les maîtres sont réunis, les hommes montent des sacs de noix et les ouvrent sur le plancher. Le soir, nous dit le livre de raison

de M. de Mouzé, provençal, on lit devant tout le monde la vie du saint du jour ¹¹. Les manières sont bourgeoises et empreintes de bonhomie. On échange des vêtements : M^{me} de Severy se félicite d'avoir acquis une belle robe d'occasion en compensation de quelques hardes. On fait ses robes soi-même. M^{me} de La Valette fait les siennes et celles de ses filles. M^{me} de Leyde, qui est de l'illustre maison de Croy, a une petite couturière de Paris qui l'habille pour 12 livres. Et les femmes regardent avec fierté dans leurs armoires les piles de linge qui sont l'honneur de la famille : 46 paires de draps fins et 15 de grosse toile, 35 nappes, 24 douzaines de serviettes, d'après le livre de raison de M^{me} de Viviers en 1741 : arsenal que la bonne dame juge insuffisant, puisqu'elle décide de faire tisser d'autres pièces au village ¹².

On s'amuse pourtant dans ces existences de ménagère. De temps en temps un vol d'invités s'abat sur la maison. On improvise le logement de tout le monde et c'est un grand jour pour les frères dispensatrices de serviettes et de draps. Il y a aussi la semaine du Carnaval, qu'on va passer à la ville. A la fin du siècle, beaucoup de familles riches ont un appartement dans la grande ville voisine pour la période des fêtes. Dans ces solides gentilhommières, les maximes cyniques n'ont pas cours. La morale y est tissée de grosse toile comme les draps, elle est limpide et ferme. En 1734, Pierre de Saboulin, écuyer de la ville de Marseille, écrit dans son livre de raison à la naissance d'une fille : « Dieu la conserve toujours dans son innocence baptismale et qu'il m'enlève de ce monde si elle y manque. » Un autre, sur une fille également : « Dieu lui fasse la grâce d'observer religieusement tout ce que j'ay promis pour elle sur les fonts baptismaux et que Dieu l'enlève plutôt que de faire brèche à sa vertu ¹³. »

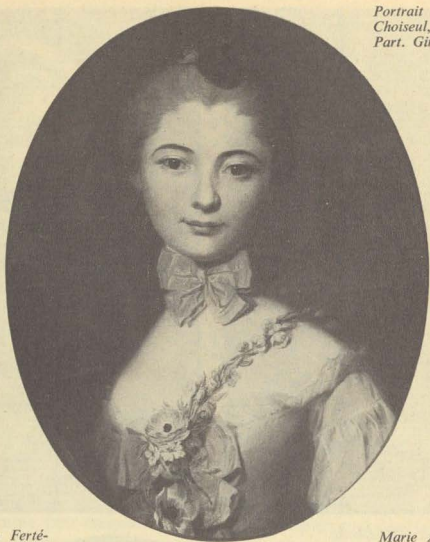
Ainsi une séparation totale et même une antithèse s'établit dans la vie française entre la minorité mondaine qui gravite autour de la cour et cette partie de la noblesse et de la bourgeoisie qui vit en province ou simplement à l'écart de la vie tapageuse du « Tout-Paris ». Si bien que la société du xviii^e siècle qui passe pour avoir été si immorale et si audacieuse (et qui le fut en effet dans certain milieu) a été en même temps pour d'autres le siècle de la sagesse, de la solidité, des vertus familiales et d'une sorte de parfait contentement dans la pratique de la vie privée. Dans ce siècle d'or où les armées ne sont plus des bandes destructrices et ne sont pas encore des armées nationales, temps de paix perpétuelle pour les peuples au milieu des guerres de souverains, temps de progrès matériel, d'aisance, de prospérité, les différentes espèces sociales ont pris la figure qu'elles garderont jusqu'au xx^e siècle : le peuple des villes et des campagnes encore instinctif, maintenant des mœurs fort peu morales et fort traditionnelles à leur manière, une petite bourgeoisie de praticiens et de

commerçants, vive, agitée, ambitieuse, frétilant devant la tentation du luxe, au fond mercantile et avide, prompte à saisir les itinéraires courts et aventureux de la fortune, une grande noblesse grisée par la vanité, le modernisme, le snobisme, se jetant dans toutes les nouveautés, spirituelle et folle, à genoux devant le succès, pourrie par l'argent et le scepticisme, désarticulée par les continuelles jongleries de la vie mondaine, enfin cette classe robuste et solide qui va de la noblesse de province à la bourgeoisie d'office et aux propriétaires, réserve et terreau dans lequel puisera constamment le génie de chaque nation et qui, obtenée, à l'écart, sourde au bruit du monde, conserve avec entêtement une sorte de code de la morale bourgeoise et reste attachée à la modestie des femmes, au respect des parents, à l'observance des pratiques religieuses. Dans cette dernière classe, les femmes ont conservé le rôle déjà important qu'elles avaient acquis au xvii^e siècle et même elles l'ont accru. On sent quelles ont gagné peu à peu dans la bourgeoisie, mais sourdement, la même indépendance que dans la noblesse mondaine : seulement elles se servent différemment de leur pouvoir. Elles ont obtenu dans la famille une grande autorité morale qui a pour fondement leur propre conduite, leur conscience dans l'accomplissement de leurs devoirs, leur respect d'elles-mêmes. La promotion morale de la femme est bien arrivée jusqu'à elles : mais alors que les femmes de l'aristocratie parisienne s'en étaient servi pour gouverner la société, elles ne l'ont utilisée que pour gouverner leur famille. Et sur ce terrain, elles ont gagné la partie définitivement. Car les événements allaient bientôt détruire l'édifice fragile sur lequel les femmes du monde avaient fondé leur empire ou du moins lui donner une tout autre forme : tandis que le pouvoir qu'avait conquis chez elle, sur son mari et sur ses enfants, la femme de la bourgeoisie était un pouvoir durable qui ne devait pas être remis en question.

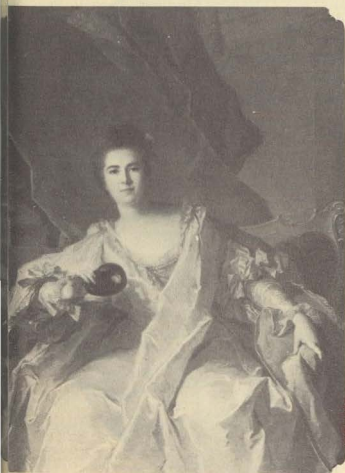
CHANOINESSES

Ne quittons pas ces femmes charmantes sans signaler une spirituelle institution qui met en lumière ce sens de la vie aimable et simple qui est, au fond, en dépit des apparences, le vrai génie du xviii^e siècle. Pour les filles qu'on ne pouvait pas doter et qu'on ne voulait pas non plus condamner au couvent, on avait inventé les chapitres nobles de filles. C'étaient des abbayes sécularisées par le Roi avec l'autorisation de Rome et dans lesquelles les filles ne prononçaient pas de vœux. Elles renonçaient à leur part d'héritage et vivaient sous le nom de *chanoinesses* à peu près comme on vivait autrefois dans les béguinages. Elles pouvaient en sortir à leur gré pour se marier ou prendre des vacances pour ne pas perdre l'air du monde.

Portrait de la duchesse de Choiseul, par Boucher (Coll. Part. Giraudon).



La marquise de la Ferté-Imbault, fille de Madame Geoffrin, par Nattier (Versailles).



Marie Adélaïde de France, fille de Louis XV et de Marie Leszcynska par Nattier (Versailles. Giraudon).





*Portrait de la duchesse
de Polignac et de la
duchesse Alexandra
Alexievna par Ma-
dame Vigée-Lebrun
(Montpellier. Girau-
don).*



*La princesse de Béné-
vent par Madame
Vigée-Lebrun (Va-
lençay. Giraudon).*

Elles avaient en outre le droit d'avoir auprès d'elles une *nièce* qui était une jeune parente ou quelque protégée qu'elles adoptaient devant notaire. Ces *nièces* ornaient le chapitre à partir de l'âge de douze ans et elles avaient la survivance des prébendes de leurs protectrices. Ces endroits étaient fort peuplés. Des chevaliers de Malte, pourvu qu'ils ne fussent pas dans toute la pétulance de leur jeunesse, pouvaient avoir eux aussi une petite maison dans l'enclos. Les frères des *nièces* étaient reçus également, mais, regardés comme plus dange-reux, ils n'étaient pas admis à résidence. On s'invitait, on invitait les notables ou les châtelains des environs, on arrangeait des collations, des jeux, des comédies. Cette vie aimable rappelait celle qu'on menait dans les petites cours italiennes du xvi^e siècle qui ont laissé un si doux souvenir.

Ces chanoinesses font partie de la galerie de petits personnages du xviii^e siècle avec les chevaliers et les abbés. Mais, comme les vies insouciantes et heureuses sont rares en ce monde, elles étaient peu nombreuses. Il n'y avait que dix chapitres nobles de filles en 1789 et les conditions exigées étaient sévères. Il fallait seize quartiers de chevalerie pour être admise à Beaume-les-Dames ou Andlau, deux cents ans de noblesse d'épée pour Remiremont, huit générations pour Maubeuge, des preuves depuis 1400 pour Lavesnes. Les chapitres qui se contentaient des titres demandés par l'Ordre de Malte étaient regardés comme peu exigeants. Mais aussi, en plusieurs endroits, les chanoinesses étaient autorisées par lettres patentes à prendre le titre de comtesse et les abbesses de Remiremont ou d'Andlau étaient princesses du Saint-Empire. Toutes portaient au cou une croix d'or émaillée au bout d'un ruban noir, insigne auquel on les reconnaissait. Ces ermitages aristocratiques où l'on vivait avec la sagesse et la nonchalance qui étaient à l'honneur dans le même temps dans les monastères bouddhistes, disparurent avec la Révolution. Après quoi les chanoinesses ne furent plus que des personnages de comédie.

LES FEMMES ANGLAISES AU XVIII^e SIÈCLE

Les mœurs des femmes anglaises ne paraissent pas avoir subi de changements notables au cours du xviii^e siècle, mais au contraire une évolution insensible, régulière, qui ôte progressivement aux femmes toute influence et même tout pouvoir. La vie de cour n'était plus qu'un souvenir. Le mécanisme parlementaire a profondément changé le rôle des privilégiés qui approchent la personne du souverain. Le Roi règne et ne gouverne pas. Ce n'est donc plus de lui que dépendent les faveurs et les places. Les favorites et les intrigantes n'ont plus qu'une influence réduite. Tout se décide entre hommes, les

carrières dépendent désormais d'appareils nouveaux qui ne sont mis en mouvement que par une mécanique très étrangère aux femmes et entretenus par des techniciens, accessibles certes, mais préoccupés par leurs calculs de spécialistes.

LES HOMMES, LES CLUBS, LES DANDYS

La vie mondaine elle-même est terne. La situation des femmes anglaises se trouve aggravée par plusieurs particularités des mœurs. La première est une tendance croissante à la séparation des sexes que Pepys, notre guide au cours du siècle précédent, avait déjà remarquée. Les hommes vivent entre eux et ils ont des distractions qui leur sont réservées. A partir du règne de la reine Anne, au début du XVIII^e siècle, on voit apparaître les clubs où les hommes se retrouvent pour dîner, jouer et surtout parler politique. Ils boivent beaucoup. L'ivrognerie est une distinction recherchée par toutes les classes sociales. Le Dr Johnson ne fait aucune difficulté à reconnaître que, dans sa jeunesse, « tous les gens bien élevés de Lichtfield étaient ivres chaque nuit », et il ajoute qu'il en était ainsi dans toute l'Angleterre¹⁴. Dans les dîners, les hommes quittaient aimablement les femmes après le dessert et se réunissaient dans une pièce où on leur servait à boire. Le maître d'hôtel leur attachait leur serviette, de manière que le domestique de chacun d'entre eux puisse commodément trainer son maître sur le parquet pour le ramener à son carrosse. Les femmes se sentaient un peu isolées.

Les salons français n'ont pas d'équivalent en Angleterre. A partir du mois de juin, toute la noblesse allait dans ses terres, ou, à la rigueur, aux eaux de Bath, d'Epsom, etc. Des hommes distingués vivaient très bien en Angleterre sans mettre les pieds à Londres. Les hommes élégants donnaient dans l'affectation de l'extravagance et toute leur application allait à des farces nocturnes, à des paris étranges, à des modes et des coiffures extraordinaires auxquelles se reconnaissaient les « beaus ». A la fin du siècle, ils ne pensèrent qu'aux chevaux et à l'agriculture. Et du commencement à la fin, la mode fut au *dandysme*, affectation de débauche et de vie désordonnée dont les chefs de file étaient des hommes parfaitement cultivés et très fins, comme Bolingbroke, Chesterfield, Fox, lord Sandwich.

Peut-être ces grands seigneurs impertinents étaient-ils découragés par la parfaite ignorance des femmes anglaises et leur totale insignifiance. Le héros du célèbre *Vicaire de Wakefield*, qui s'était marié dans une très bonne famille, décrivait sa jeune femme en ces termes : « Elle pouvait lire n'importe quel livre anglais sans épeler d'une façon trop voyante et pour ce qui est des confitures, marmelades, conserves

et cuisine, elle était imbattable ». Cette description paraît convenir à beaucoup de jeunes Anglaises de ce temps. Ainsi, au moment où les femmes triomphaient en France et obtenaient que rien d'important ne fût décidé sans elles, les femmes anglaises ne sont rien, ne comptent pour rien et le nombre des gentlemen qui daignent s'occuper d'elles diminue de jour en jour.

La vie à la campagne n'apportait guère de compensation. La femme du squire continue. Mais les occupations nouvelles des hommes les éloignaient de plus en plus d'elles. Quand le squire n'était pas fort chasseur, grand amateur de chiens et joyeux buveur, il s'adonnait au perfectionnement de l'agriculture, à l'imitation des propriétaires terriens les plus éclairés de l'époque. Des manifestations agricoles égayaient seules la route austère du progrès. Elles consistaient en distributions de repas offerts aux pauvres, en banquets organisés pour les fermiers et les travailleurs de la terre, en comices où l'on primait des bœufs, des moutons, des chevaux. Les femmes trouvaient peu de réconfort dans ces cérémonies. Les réceptions qu'on pouvait organiser à la campagne étaient décevantes. Les plaintes des invitées sont parvenues jusqu'à nous dans les lettres spirituelles et charmantes qu'écrivait Emily Eden au début du XIX^e siècle : elle ne nous cache pas son désespoir d'avoir à répondre périodiquement à des invitations flatteuses pour son amour-propre, mais qu'elle esquivait aussi souvent que possible.¹⁵

En somme, la plupart des femmes anglaises en étaient réduites à une activité strictement domestique ou à une existence chiffonnière et bavarde à l'écart de tout, à un mince potage conjugal souvent aigre : point de passions, beaucoup d'ignorance et d'ennui, et par-dessus tout de la décence et même de la décence avant tout, la décence devenant la vertu unique de la femme, la mesure de toute perfection.

DERRIÈRE LE DÉCOR DE LA DÉCENCE

Cette façade louis-philipparde avait pourtant ses lézardes secrètes. Des anomalies faisaient tache sur ce beau crépi de moralité.

La première source de beaucoup de situations singulières, était la législation du mariage. Les règles prudentes émises par le Concile de Trente étaient naturellement restées étrangères à l'Angleterre. La publicité du mariage, la publication des bans, y étaient choses inconnues. A la vérité, la publication était bien exigée par la loi : mais l'usage, qui est tout-puissant parmi les Anglais, permettait d'acheter une *licence* qui dispensait des bans. Une licence coûtait une guinée et la présentation d'une licence permettait de contracter mariage immédiatement et sans délai devant n'importe quel clergyman, en présence de deux témoins. Ces mariages étaient d'autant plus expédi-

tifs et discrets qu'il n'était pas indispensable que le mariage eût lieu à l'église : le pasteur pouvait unir valablement un couple à n'importe quel domicile privé. Les rois d'Angleterre n'étaient pas mariés autrement que dans leurs appartements privés. Certaines chapelles de Londres (la chapelle Saint-James à Aldgate et Holy Trinity à Majories), échappant à l'inspection de l'ordinaire, mariaient même sans licence¹⁵. Et des chapelles nouvellement installées, qui avaient peu de fidèles, faisaient savoir par des annonces qu'elles mariaient à tarif réduit ou même gratuitement, pourvu que le couple prit son repas de noces dans les jardins de la chapelle.

On devine à quels abus pouvait conduire cet usage extrêmement souple et si semblable aux « mariages de conscience » qu'on avait vu fleurir au xv^e et au xvi^e siècles*.

Dans le peuple, les familles n'autorisent le mariage que si les jeunes gens sont capables de s'établir et les autorités paroissiales, de leur côté, interdisent le mariage si elles estiment que le couple risque de se

* La cérémonie du mariage lui-même est entourée dans tous les cas d'une certaine discrétion qui fait contraste avec les festolements antérieurs. On sent que les usages que nous suivons encore aujourd'hui s'établissent peu à peu. Voici comment un voyageur français décrit cette cérémonie :

« Les personnes de la première qualité et beaucoup d'autres qui les imitent, ont pris depuis quelque temps la coutume de se marier le soir fort tard dans leur chambre, et fort souvent dans quelque maison de campagne. On augmente les repas ordinaires pendant quelques jours, on danse, on joue, on se donne un peu à la joie : mais tout cela sans éclat d'ordinaire et entre très proches parens... » (Il explique qu'on distribue à 500 personnes des faveurs que les gens portent à leur chapeau, quelquefois le Roi soi-même). « L'ordinaire, comme je l'ai déjà dit, est l'*incognito*. Le *Bridegroom*, c'est-à-dire, le futur Époux, & la *Bride* sa future Épouse, conduits par leur Père & Mère, ou par ceux qui leur en servent, & accompagnés entre autres Amis de deux *Bride-men*, et de deux *Bride-maides*, qui sont leurs Amis & Amies de bien-séance s'en vont un beau matin la dispense en poche, faire lever Monsieur le Curé & Monsieur son Clerc; lui disent leurs petites raisons; se marient à voix basse & à huis clos; donnent la Guinée au Ministre, & l'écu au Clerc; échappent doucement l'un d'un côté, l'autre de l'autre, soit à pied, soit en carrosse; vont par divers chemins dans un Cabaret éloigné de leur quartier, ou dans la Maison de quelque Ami fidèle; se rassemblent ensuite dans quelque autre lieu marqué; font un bon repas, & se rendent le soir sans bruit au logis¹⁶. »

C'est ici que les choses se gâtent un peu du côté de la discrétion. Car voici comment la journée se termine : « Avant que de se coucher on boit encore un coup, & quand l'heure du lit est venue, les Bridemen ôtent les Jartières à l'Épouse qui les avoit dénouées pour les laisser pendre, & pour empêcher ainsi qu'une main un peu curieuse n'approchât trop près du genou. Cela fait, & les Jartières attachées au Chapeau des Galants, les *Bride-maides* emmènent la nouvelle Mariée dans la Chambre du Lit où elles la deshabillent, & la couchent. Le nouveau Marié qui accompagné de ses Amis, s'est deshabillé près de là, vient au plus vite en robe de Chambre trouver sa Compagne, qui est environnée de Mères, Tantes, Sœurs, & Amies; & sans autre discours il se met au lit. Quelques femmes s'enfuient, d'autres demeurent; & un moment après tout se retrouve ensemble. Les Garçons prennent les bas de l'Épouse; & les Filles, ceux de l'Époux. Les uns & les autres s'asseyent au pied du lit, & chacun jette les bas par dessus sa tête, tâchant de les faire tomber sur celles des Mariez. Pendant que les uns s'amuse à ces agréables petites folies, les autres vont préparer un bon *Posset*, qui est un Chaudeau, une sorte de potion composée de Lait, de vin d'Espagne, de jaunes d'œufs, Sucre, Cannelle,

trouver à la charge de la paroisse. En attendant leur mariage, les filles travaillent chez leur père ou elles se mettent au service d'une famille du village. L'âge moyen du mariage chez les jeunes gens est de vingt-six ans, chez les jeunes filles de vingt-deux ans. Cette attente n'était pas sans inconvénients. Beaucoup de filles étaient enceintes avant leur mariage. Les autorités paroissiales n'étaient pas prises en défaut par cette éventualité. Elles disposaient d'une bonne jurisprudence qui leur permettait de rendre le père responsable de l'entretien du bâtard afin que celui-ci ne devienne pas une charge pour la municipalité¹⁸. Selon cette jurisprudence, la parole de la fille faisait foi pour l'attribution de la paternité. Cette législation était sévère pour les imprudents qui aimaient la vie à la campagne, les archives en ont gardé de curieux témoignages. La législation de l'adultère n'était pas plus aimable. Le don Juan était fouetté pour séduction et inconduite, la femme coupable était traitée de même et le bâtard était, bien entendu, à la charge du gentleman désigné.

Malgré cette législation, le nombre des prostituées était plus élevé à Londres qu'en aucune autre capitale d'Europe et les bandes de voleurs et de voleuses y déployaient une terrible activité. Les femmes étaient de plus en plus nombreuses dans ce dernier métier qui avait produit au XVII^e siècle tant de sujets remarquables. Mais ce qui est propre à l'Angleterre, c'est la sauvagerie de la répression. La récidive du vol était punie de mort, quelle que fût l'importance du délit. Pour une pièce d'étoffe, quelques couverts, une montre soustraite à un gousset, une femme était envoyée à l'épouvantable prison de Newgate et de là à la potence. Le célèbre roman de Daniel Defoe, *Moll Flanders*, nous renseigne sur l'implacable rapidité de ces jugements sommaires et leur caractère presque automatique. Les exécutions avaient lieu le vendredi : ce jour-là, le glas sonnait le matin à Newgate et l'on empilait une demi-douzaine de femmes dans le tombereau qui les conduisait au gibet. Celles qui avaient la chance d'échapper à cette destination définitive étaient expédiées comme *convicts* en Amérique, et, après six semaines dans la cale d'un bateau, elles étaient vendues comme esclaves.

L'ARTISANAT RURAL ET LES PREMIERS ATELIERS

Outre le privilège d'être pendues plus que partout ailleurs, les femmes du peuple en Angleterre avaient la satisfaction de travailler

Muscade, & c. On présente cela au jeune Couple, qui se hâte d'en prendre pour être plutôt délivré de tant d'importuns. Le Marié prie, gronde, sollicite qu'on s'en aille; & la Mariée qui ne dit mot n'en pense pas moins. Si l'on s'opiniâtre à retarder l'accomplissement de leurs désirs, le Marié se lève en Chemise; ce qui épouvante les filles & les fait fuir. Les Hommes les suivent, & l'Époux revient à l'Épouse¹⁷. »

avec beaucoup d'application et de ténacité. Mais les conditions du travail des femmes changèrent profondément à la fin du siècle, lorsque les machines apparurent et qu'on vit s'installer peu à peu les ateliers collectifs et les premières usines.

Le travail familial, qui avait prévalu jusqu'alors, avait quelque chose de naïf et de patriarcal qui le fait paraître comme une forme de malédiction relativement supportable. L'industrie textile comprenait deux secteurs principaux, celui du coton et celui de la laine. Les femmes étaient également engagées dans l'un et dans l'autre. La mode du coton était récente. Elle avait commencé au début du XVIII^e siècle, époque où les femmes se mirent à s'habiller de calicot, puis soudain à partir des années 1740-1750, tout le monde voulut du coton et la production tripla en vingt ans. Le filage et le tissage étaient faits dans les fermes des petits cultivateurs et toute la famille y participait : mais ce n'était qu'une activité de complément, car le père continuait son métier de laboureur comme autrefois. Le coton brut était épluché par les enfants, cardé et filé par les filles de la maison sous la direction de la femme et enfin tissé par le père qui se faisait aider par ses fils. Le père avait besoin en général que trois femmes filent pour alimenter son métier. Il y avait en conséquence dans le village des filles et des femmes qui se bornaient à filer et qui fournissaient du fil à ceux qui en manquaient *, et qui constituaient ainsi une sorte de coopérative villageoise qui se partageait la besogne. Parfois le cultivateur, pour lequel travaillait cette petite communauté achetait son coton brut et vendait son produit fini. Le plus souvent, des entrepreneurs fournissaient le coton et passaient ensuite reprendre les étoffes tissées **.

* Voici comment le biographe du jeune Crompton décrit, d'après les souvenirs de son héros, l'atmosphère de l'atelier familial.

« Ma mère passait le coton brut dans un peigne de fer et ensuite on le mettait dans un grand baquet brun très profond avec beaucoup de lessive. Ma mère me retroussait alors la robe jusqu'à la poitrine et me mettait dans le baquet pour que je foule le coton qui était au fond. Quand un second paquet avait été passé au peigne, on me retirait du baquet dans lequel on jetait le coton peigné, puis je foulais à nouveau. Cette opération continuait jusqu'à ce que le baquet fût si rempli que je pouvais plus me tenir debout, même en m'appuyant au dossier d'une chaise qu'on plaçait près de moi pour me soutenir. On vidait alors la lessive et les tampons de coton étaient pressés avec énergie pour les débarrasser de leur humidité. On les plaçait pour les faire sécher sur un grand ratelier qui était ménagé près de la poutre du toit. Ma mère et ma grand'mère cardaient ensuite le coton à la main en prenant des mèches de coton qu'elles mettaient une par une sur le peigne. Quand elles étaient cardées, on les mettait de côté en petits tas pour la fileuse ¹⁹. »

** Les statisticiens du XVIII^e siècle, dont il faut parfois se méfier, estiment que 90 % des femmes pauvres des paroisses rurales étaient employées dans la production de la laine, du coton ou du lin. Chambers, en 1743, affirme que le traitement d'un sac de laine brute donne du travail à 63 personnes, dont 28 sont des hommes ou de jeunes garçons et 35 des femmes ou des filles. Le salaire moyen d'une femme ou d'un enfant de plus de sept ans était de 1 à 3 shillings par semaine avant 1770, et il fut de 2 à 3 shillings après cette date : ces chiffres sont confirmés par Arthur Young. Lorsque le métier mécanique du Kay, à la fin du siècle, permit un rende-

L'apparition des machines changea les conditions de cette activité quasi-ménagère. Les petits artisans de village supportèrent assez bien l'apparition en 1764 de la jenny de Hargreave, métier mécanique actionné à la main qui faisait le travail de vingt personnes. L'achat d'une jenny n'était pas un investissement insurmontable, elle donnait du travail aux fileuses dont les salaires augmentèrent. Les femmes saluèrent donc ingénument cette hirondelle du progrès. Mais le règne de la jenny dura peu. La mule d'Arkwright, puis celle de Crompton, apparaissent à partir de 1779 : elles sont bientôt actionnées à la vapeur, elles exigent des installations très coûteuses, elles ne peuvent fonctionner que dans des locaux spéciaux qui font disparaître le travail à domicile et le remplacent par les conditions entièrement nouvelles du travail à l'atelier. Les protestations, les émeutes furent sans effet. A la fin du siècle, vers 1800, le travail familial à domicile est en train de disparaître progressivement. La plupart des femmes ne purent s'habituer à ces nouvelles conditions de travail et préférèrent abandonner le travail de la laine et du coton.

Cette disparition de l'artisanat rural fut d'autant plus ressentie qu'elle se produisait en même temps qu'une transformation profonde de la vie paysanne. L'apparition des clôtures et la suppression des communaux au milieu du siècle avaient ruiné les familles de paysans pauvres, auxquels les communaux fournissaient des compléments indispensables, l'entretien d'une vache, de quelques moutons, du bois, des glands. Les petits fermiers indépendants disparurent * et le salaire familial qui avait été longtemps un complément devint pour beaucoup de gens le salaire principal. Les familles paysannes, si heureuses en 1740, devinrent progressivement des familles pauvres. La loi sur les pauvres instituée pour porter remède à cette situation l'aggrava en réalité : car les paroisses provoquaient une distorsion des prix en acceptant n'importe quel salaire pour se débarrasser des indigents

ment plus élevé, une femme travaillant à plein temps parvint à gagner 7 shillings par semaine²⁰. Les femmes étaient surtout fileuses et plus rarement tisserandes. Toutefois Arthur Young a trouvé à Sandbury dans le comté d'Essex en 1767 des petites filles de sept ans qui gagnaient au tissage 2 shillings et demi par semaine et également à Manchester. En 1802, un industriel estime que les $2/5^e$ du tissage sont exécutés par des femmes. Selon Young, leur salaire est à cette date de 6 shillings par semaine. Pour apprécier ces chiffres, il faut savoir qu'un salaire de 5 shillings est regardé comme un bon salaire moyen pour une femme dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Eden, cité par Pinchbeck, indique qu'au village de Seend d'après les comptes paroissiaux, deux sœurs, dont l'une, invalide, allocataire de la paroisse, vivent ensemble avec 3 shillings $1/2$ par semaine. Il cite également le budget d'une femme seule de soixante et un ans qui vit à Cumberland avec 4 livres par an environ, soit moins de 2 shillings par semaine. Moll Flanders, l'héroïne de Defoe, prétend vivre convenablement, *comme une dame*, dans un comté du Nord, avec 15 livres par an, soit moins de 6 shillings par semaine²¹.

* Il y avait 18 000 petits fermiers ou *yeomen* dans les comtés ruraux au début du XVIII^e siècle, il n'y en a pratiquement plus à la fin du siècle²².

et, en particulier, des femmes seules dont elles avaient la charge, qui constituaient un contingent flottant de pauvresse fâcheux pour les finances locales. Les villages se dépeuplaient à la fin du siècle avec une effrayante rapidité. Au début du *xix^e* siècle, 28 % de la population recevait des allocations des paroisses. On employait les femmes à des travaux d'enfant plutôt que de les payer sans rien faire. On leur apprenait à sarcler, à arracher les mauvaises herbes, à enlever les cailloux. Si la campagne anglaise est propre comme un cabinet de dentiste, c'est parce que les femmes en ont fait la toilette pour six pence par jour.

L'industrie textile ne fut pas le seul domaine où l'énergie des femmes anglaises trouva à s'exercer. On les rencontre encore dans bien d'autres emplois. Beaucoup de femmes de fermiers partagent avec leurs maris les travaux les plus pénibles. Beaucoup de filles sont occupées à la laiterie sous la direction de la fermière. Une laitière a le droit de se promener à Londres le 1^{er} mai avec un très joli chapeau sur la tête, mais en revanche, son travail quotidien commence à 3 heures et demie du matin. Le salaire d'une laitière est en moyenne de 3 shillings et demi par semaine en 1771. A la fin du siècle, on trouve des femmes qui s'engagent comme journalières agricoles au moment de la moisson ou qui font comme les hommes les travaux du labour ou du hersage. Cette main-d'œuvre féminine fut assez nombreuse pendant les guerres napoléoniennes. Une femme pouvait gagner alors jusqu'à 6 shillings par semaine.

Ce n'étaient pas les seuls travaux de force que les femmes aient pris l'habitude d'accomplir. Elles étaient engagées également dans l'industrie minière. Stringer, qui écrivait en 1699, affirmait à cette date que beaucoup de femmes gagnaient leur vie au lavage du minerai. Dans le district charbonnier de la Tyde, les femmes descendaient dans les galeries : des noms de femmes figurent plusieurs fois parmi les victimes des catastrophes minières au *xvii^e* et au *xviii^e* siècle. Elles étaient employées comme porteuses. C'est seulement à partir de 1780 que les femmes furent relayées par des chevaux, aux puits de Durham et de Northumberland. Les Écossaises, plus énergiques, résistèrent à la concurrence des chevaux. On regrette d'avoir à diminuer leur mérite en précisant que la loi les considérait, en fait, au *xviii^e* siècle comme de véritables animaux : elles étaient encore attachées à la mine avec leur mari et vendues avec elle, et cette situation ne prit fin que lorsque fut signé en 1799 l'Acte d'émancipation. Il faut dire, pour la consolation des cœurs sensibles, que l'Écosse était, au *xviii^e* siècle, une terre à peu près aussi inconnue que la Nouvelle Zemble et que le prédicateur Wesley qui fut le premier à se présenter devant ces peuplades sauvages fut épouvanté des conditions de vie qu'il y trouva.

Dans la partie civilisée du Royaume-Uni, ces situations extrêmes étaient rares. Quelques femmes aidaient leur mari à briser le minerai et collaboraient avec lui aux travaux de la forge. Mais elles étaient peu nombreuses. A Birmingham, dans l'industrie des métaux légers et de la bimbeloterie, on retrouve l'organisation artisanale à domicile de la laine et du coton. Mais on signale aussi, dès 1759, des ateliers de 100 à 150 ouvrières, dans lesquels des petites filles de sept à douze ans gagnaient de 1 à 4 shillings par semaine. Naturellement, la dentelle, la passementerie, la couture, la coiffure, ou quelques fabrications spéciales comme celles des éventails occupaient leur contingent de femmes. Beaucoup d'autres étaient vendeuses, colporteuses, ou sagement assises dans la boutique du mari. On en désigne quelques-unes qui sont médecins, chirurgiens, dentistes : elles sont, bien entendu, accoucheuses. Mais, pendant tout le cours du XVIII^e siècle, la participation des femmes de la bourgeoisie à la vie économique n'a pas cessé de s'amoindrir. À l'exception de quelques veuves qui gèrent le commerce de feu leur mari, on ne trouve plus de femmes à la tête d'une entreprise. Les nouvelles conditions du commerce leur sont étrangères : elles ne se sentent pas à l'aise dans les structures du capitalisme naissant. En outre, dès la première moitié du XVIII^e siècle, Defoe remarquait que les femmes d'artisans et de commerçants dans les villes aspiraient de plus en plus à jouer à la dame et à ne plus paraître dans les locaux commerciaux ²³. En somme, les femmes qui avaient si brillamment tenu leur place dans la société médiévale s'adaptaient mal au développement que le monde moderne donnait aux entreprises. Des esprits chagrins pouvaient même se demander si leur vocation n'était pas de rester attachées, sous une forme ou sous une autre, à la demeure familiale.

LES FEMMES ALLEMANDES AU XVIII^e SIÈCLE

Pendant que ces tristes transformations se faisaient insensiblement en Angleterre, les autres pays d'Europe présentaient un spectacle plus réconfortant. Le pouvoir absolu y sévissait partout, tempéré par l'influence des jolies femmes. Des reines illustres mettaient en lumière les capacités des femmes à gouverner les hommes. Et tous les souverains avaient pour ambition de ressembler à Louis XIV.

Toutefois, ces circonstances favorables n'établirent pas partout la puissance des femmes aussi solidement qu'en France. Dans les États allemands, en Italie, dans la Russie de Pierre-le-Grand, le tempérament national, aussi bien que les conditions politiques locales aboutirent à des variantes géographiques de la situation des femmes.

En Allemagne, le grand obstacle à la puissance des femmes fut la

multiplicité des petits États souverains et la médiocrité des moyens dont disposaient les princes. Le génie féminin ne put rien contre ces obstacles naturels. Les femmes furent aussi adulées, aussi capricieuses, aussi encombrantes dans les petites cours allemandes du XVIII^e siècle que sous la Régence ou autour de Louis XV, mais leur pouvoir s'exerçait sur des bagatelles.

Il fut grand toutefois. L'Allemagne était sortie de la Guerre de Trente Ans exsangue, misérable, désarticulée, après une épreuve sans précédent dans l'histoire de l'Europe et qu'aucune comparaison ne peut plus nous faire comprendre. Non seulement l'Allemagne était un désert de ruines, mais trente ans d'occupation avaient arraché son âme même, ses traditions, sa sensibilité et jusqu'à sa langue. Les survivants avaient fini par regarder avec hébétude comme une chose normale la disparition de villes entières, l'assassinat de leur voisin, le viol de leurs femmes et de leurs filles, le pillage, l'incendie, les exactions, la délation des autres pour se sauver soi-même, le partage du pillage : la seule chose importante était d'être vivant. La génération qui arrivait à l'âge d'homme au moment des traités de Westphalie était une génération de jeunes dévoyés, qui n'avaient connu que les formes les plus sommaires de la lutte pour la vie, totalement illettrée, aussi ignorante de sa religion, enfants du pillage et de l'incendie. La paix amena toutes les folies des après-guerres : l'appétit de jouissance, la violence, l'adoration de l'argent, une immoralité effrénée. Partout ce fut une effroyable détente, le lendemain de la fin du monde, à laquelle les pasteurs n'avaient même pas le courage de s'opposer.

Chez les paysans, la brutalité bestiale fut réprimée par des lansquenets. La bourgeoisie, moralement moins atteinte, perdit ses libertés, et oublia parfois sa dignité, ses mœurs patriarcales. La noblesse ne pensa qu'à demander aux princes la compensation de ce qu'elle avait perdu. Et les princes devenus souverains s'appliquèrent à obtenir des grandes puissances le moyen de soutenir leur titre avec dignité. La plasticité allemande au lendemain des catastrophes fit le reste. La splendeur du Roi Soleil éblouit toute l'Allemagne et les Allemands prirent les manières françaises avec autant d'ardeur que, trois siècles plus tard, ils devaient adopter les méthodes américaines. Le goût de briller, la vanité, la *gloire*, ils disaient la « réputation », les amena à se ruiner en fêtes, en vêtements, à se parer de titres, à exiger une étiquette et à égaliser les Français dans leur ostentation de légèreté et de supériorité. Malgré les efforts de Leibniz, de Wolf, de Thomasius, l'Allemagne était encore au milieu de ces décombres de toutes ses valeurs morales lorsqu'elle aborda le XVIII^e siècle.

LES COURS ET LES MAÎTRESSES DES PRINCES

Dans le luxe et l'égoïsme de tous, une grande idée guidait l'aristocratie allemande : c'était le désir d'imiter ce qui se faisait à Versailles. Chez les princes, cette aspiration générale se traduisit par la décision de ressembler à Louis XIV. Une des particularités de ce grand roi parut aux princes allemands spécialement digne d'attention. Ils crurent indispensable de rehausser leur règne par la présence d'une maîtresse aussi étincelante que M^{me} de Montespan. La maîtresse officielle devint donc une institution dans les cours allemandes.

Malgré la bonne volonté des souverains, cette institution ne put assurer aux femmes un pouvoir comparable à celui de M^{me} de Pompadour. Même lorsque les maîtresses princières étaient extravagantes, et elles le furent souvent, leurs entreprises étaient limitées. Elles usurpaient le rôle de la princesse, présidaient insolemment les fêtes et usaient de leur influence auprès de la personne ducale ou royale pour distribuer des charges de chambellan ou de conseiller. Ce n'étaient là que distractions et paillettes. L'éclat que répandirent autour d'elles quelques-unes de ces figurantes ne peut nous le faire oublier. Wilhemine de Grävenitz auprès d'Everard, duc de Wurtemberg, la comtesse d'Esterlé ou Aurore de Königsmark auprès de Frédéric-Auguste IV de Saxe, contemporain du roi de Suède Charles XII, éblouirent dans ce rôle leurs contemporains. Mais, à part les favorites de Saxe, les maîtresses des petits princes allemands durent se résoudre à des entreprises de peu d'envergure. La plupart des États allemands étaient minuscules, leurs ressources étaient précaires, leurs armées se réduisaient à un bataillon de parade : l'essentiel des affaires était d'ordre municipal et l'on vit un jour le conseil d'un prince s'occuper gravement du recensement des chiens. Ce n'était pas là de bons sujets d'intrigues.

Un aspect attristant de la splendeur allemande ternissait d'autre part cet éclat emprunté. Les mœurs furent longtemps grossières et certaines particularités de la cour assez bouffonnes. En dépit de l'imitation de Louis XIV, les princes allemands étaient restés de grands buveurs, et plusieurs se piquaient de se faire transporter ivres-morts dans leur lit, après des beuveries héroïques auxquelles leurs hôtes et leurs courtisans étaient contraints à participer. Le comte de Pöllnitz, pique-assiette tenu à la prudence et à la courtoisie, n'hésite pas, pourtant, à raconter dans ses *Mémoires* les souleries de Frédéric-Auguste de Saxe, qui appelait auprès de lui une de ses maîtresses, la comtesse de Dönhoff, quand il était complètement ivre, et lui disait des obscénités d'une voix douce et pénétrée d'ivrogne. Les femmes ne surent pas toujours se tenir à l'écart de ces réjouissances.

Lorsqu'elles assistent à des banquets, elles ont devant elles, tout comme les hommes, des hanaps d'une contenance remarquable qu'elles vident pour les santés au commandement de l'échanson. Elles suivent les hommes à la chasse, assistent avec eux au jeu traditionnel, renouvelé du xv^e siècle, dans lequel un ours dévore un âne, et plusieurs d'entre elles, à l'imitation d'Anne-Marie, duchesse de Weimar, fument la pipe. Elles ont des brutalités atroces, encore très médiévales. Une margrave de Bayreuth, femme de Georges-Guillaume, détestant sa fille, et ayant essayé en vain de la faire séduire, la fait violer par un domestique du margrave à qui elle promet 4 000 ducats si la fille est enceinte. L'affaire se fait la nuit, la victime hurlant, dans la chambre de la jeune fille où la margrave l'avait enfermée avec l'homme²⁴. Ce sont là des accidents dont les contemporains ne s'émeuvent pas trop. A son retour de France en 1717, le tsar Pierre-le-Grand est reçu à Magdebourg par sa nièce, la duchesse de Mecklembourg, qui vient au-devant de lui avec son mari et le rencontre dans une auberge. Le tsar trouve la nièce jolie, s'enferme avec elle dans une pièce et la viole sur le canapé, pendant que les autres attendaient respectueusement dans l'antichambre²⁵. Les incestes ne sont pas inconnus non plus, principalement à cette cour de Saxe, si pittoresque, plus tard transportée en Pologne. La princesse Anna-Caroline Orzelska, qui fut mariée en 1730 au prince d'Holstein-Beck, était une fille d'Auguste de Saxe qui avait été notoirement sa maîtresse et aussi celle de son demi-frère, le comte Rutowsky. La margrave de Bayreuth, Frédérique-Sophie-Caroline, qui raconte cette histoire, a, du reste, laissé des Mémoires écrits en français qui donnent une idée du ton employé par les femmes dans les cours allemandes de ce temps.

Dans les palais qu'ils s'étaient fait construire, énormes jouets allemands qui sont parfois d'une grâce singulière, margraves et ducs s'ennuyaient. Quelques-uns avaient des fantaisies dont les femmes faisaient les frais. Le margrave de Baden-Dombach s'était installé à Karlsruhe un sérail au milieu des jardins, où il n'était servi que par des femmes : c'est à savoir soixante femmes de chambre qui servaient par fournées de huit changées chaque jour, lesquelles dansaient et chantaient, et d'autres déguisées en hussards qui le suivaient à cheval à sa promenade. Tout le monde n'avait pas la sagesse de cet épicurien. L'infatigable Frédéric-Auguste avait des danseuses nues, spectacle plus original que de nos jours. D'autres offraient des redoutes travesties et, au temps du Carnaval, des repas costumés. Les festins d'Évrard de Wurtemberg étaient fastueux, ceux d'Heidelberg et de Fulda étaient singuliers : un personnage déguisé en Trimalcion était suivi partout d'un pot de chambre énorme, particularité qui répandait une saine gaieté. Les petits souverains qui n'étaient pas assez riches pour offrir ces divertissements, essayaient d'avoir auprès d'eux

des nains, ou prenaient comme souffre-douleurs des conseillers qui devenaient les fous de la cour et qui pleuraient des humiliations princesses que ce rôle leur valait. Stendhal a décrit ces petites cours allemandes dans la *Chartreuse de Parme* où son modèle ne fut pas seulement, comme on le dit, la cour du prince de Modène, mais les cours des princes allemands. Le désir de paraître et l'ennui étaient les deux fléaux des principautés les plus petites où le souverain avait toujours peur que son train de vie ne rappelât pas assez la cour de Versailles.

Ce faste souvent lugubre, ces excès ne relevaient pas beaucoup le caractère des femmes. Aussi, le souvenir que les femmes de la noblesse allemande du XVIII^e siècle ont laissé n'est-il pas brillant. Les voyageurs et les Allemands eux-mêmes les ont décrites avec sévérité. A Vienne, sous le règne de Charles VI, père de l'impératrice Marie-Thérèse, les Viennoises qui sont présentées à la Cour n'ont pas meilleure réputation que leurs contemporaines françaises de la Régence. C'est d'elles que lady Montaigne rapporte qu'elles sont considérées d'après le rang de leurs amants plus que d'après celui de leur mari²⁶. D'autres voyageurs de la même époque assurent qu'à Vienne, on ne rencontre plus nulle part le goût de la vie domestique et que l'atmosphère familiale n'existe plus. Le règne de l'impératrice Marie-Thérèse fut marqué par une vigoureuse réaction. La morale régna par ordre du Palais, des commissaires aux bonnes mœurs furent institués, on fit des visites domiciliaires, on encouragea la délation. Ces initiatives de la vertu n'eurent pas tout le succès qu'on en attendait, en raison de l'exemple peu édifiant que la famille impériale donnait pendant le même temps.

La facilité des femmes devint si contagieuse qu'elle contamina des peuples qui paraissaient avoir un tempérament tranquille. Les paisibles Suissesses ne furent pas à l'abri de la médisance. Bien qu'elles ne fussent pas dépravées par la monarchie absolue, elles donnaient aux voyageurs une excellente idée de l'hospitalité suisse. Casanova, qui avait trouvé les Allemandes frigides et maladroites, eut à Solothurn une agréable partie carrée et rencontra dans la haute société de Berne une petite Sarah, âgée de treize ans, qui lui prouva que certains aspects du génie helvétique sont parfois méconnus. Le poète Wieland ne fut pas mécontent non plus des jeunes filles de Zürich et il parle avec impertinence dans une lettre de 1757, du « sérail » qu'il y recrute²⁷. On s'étonnera moins de ces jugements favorables, si l'on se souvient des délicieuses « veillées » que Stendhal décrivait trente ans plus tard comme un excellent vestige de la tradition. Les amoureux y écoutaient des histoires du bon vieux temps dans une ombre propice et ils étaient autorisés ensuite à passer le reste de la nuit dans la chambre de la jeune fille située au premier étage, où ils s'étendaient bien gentiment côte à côte sur le lit. Stendhal appréciait particulièrement la bonhomie

de la mère de famille qui « donnait permission » à sa fille avec cette recommandation : « Au moins, sois bien sage, n'enlève pas ta robe. » Il y a là, me semble-t-il, une confiance touchante, toute suisse et même, selon quelques observateurs, toute autrichienne, qui rend douce la période des fiançailles et la dépouille de toute hypocrisie. Mais, bien sûr, cela prête à commentaires et quelquefois on court des hasards.

À Berlin, la situation était pire encore. L'influence française avait triomphé sans peine du premier roi de Prusse, Frédéric-Guillaume I^{er}, et elle se développa brillamment sous le règne de son successeur, Frédéric II. Les femmes titrées et les grandes bourgeoises s'appliquèrent avec beaucoup de bonne grâce à être encore plus parisiennes que les Françaises. L'ambassadeur d'Angleterre, Malmesbury, résumait la situation en 1772 par ce jugement déplorablement net : « Il n'y a à Berlin ni homme de cœur ni femme chaste... Une immoralité totale règne sur les deux sexes de toutes classes, et elle a engendré l'indigence. Les femmes sont devenues des harpies effrayantes par leur manque de pudeur autant que par le manque de tout le reste. Elles se donnent à celui qui paie le mieux, la tendresse et le véritable amour sont chez elles des sentiments inconnus. » L'opinion de cet Anglais désagréable est malheureusement confirmée par l'Allemand Georg Forster qui écrit à Jacobi en 1779 qu'il règne à Berlin « un cynisme affiché et une insolente licence. Les femmes sont toutes à vendre...²⁸ », Mirabeau disait non moins lestement du Berlin de Frédéric II : « C'est la pourriture avant la gelée. »

Il y eut peu d'amélioration sous le règne de Frédéric-Guillaume II qui succéda au grand Frédéric. Voici le témoignage de l'auteur anonyme des *Lettres confidentielles sur l'état de la cour de Prusse après la mort de Frédéric II*, publiées en 1807. Il écrit dans une lettre datée de Berlin en 1799 : « Les femmes sont tombées dans une telle licence que certaines, appartenant aux plus grandes familles de la noblesse, sont devenues de véritables entremetteuses : elles attirent à elles des jeunes femmes et des jeunes filles de bonne famille et les séduisent en leur assurant qu'elles ont des moyens sûrs pour les guérir si elles attrapent des maladies et qu'elles peuvent aussi leur procurer des préservatifs infaillibles pour leur éviter d'être enceintes. Partout se forment de petits cercles de femmes débauchées qui s'entendent entre elles pour louer en quelque quartier désert une petite maison propre à recevoir des amants et aussi à abriter les réunions et les orgies qu'elles organisent avec eux. Les filles publiques sont de vraies vestales en comparaison des femmes du monde qui, à Berlin, donnent le ton à la meilleure compagnie. Certaines n'hésitent pas à s'asseoir au théâtre dans les loges qu'occupent ordinairement les prostituées pour être plus commodément abordées par des hommes...²⁹. »

FEMMES DE LA BOURGEOISIE

Comme en France, cette immoralité des milieux proches de la cour ne s'étendait pas au reste de la population. Plus encore qu'en France, la séparation entre la noblesse et la bourgeoisie était totale, en raison de la morgue des familles titrées et des formes toujours un peu raides de la politesse germanique. « Ils n'ont en commun que l'air qu'ils respirent », remarquait Pöllnitz. Cette distance entre la noblesse et la bourgeoisie est présentée très vivement dans la comédie de Schiller *Kabale und Liebe*. Mais ce n'était pas seulement un thème littéraire. Encore en 1800, et à Weimar, la ville de Goethe, lorsque la femme du poète Herder eut l'idée de donner un bal où seraient invitées à la fois des femmes nobles et des femmes de la bourgeoisie, cette initiative fut regardée comme un événement extraordinaire. Ce parti-pris de dignité donnait aux femmes des affectations de provinciales. Dans une comédie de Grossmann *Nicht mehr als sechs Schüsseln*, la femme noble du conseiller Reinhard exige d'être appelée *Votre Grâce* par son mari en présence de ses invités. Beaucoup de femmes se distinguent du commun en ne s'adressant la parole qu'en français. D'autres affectent de ne pas connaître les noms de leurs domestiques qui sont trop nombreux.

Ces marques de supériorité faisaient enrager les bourgeoises qui se vengeaient en dépensant beaucoup d'argent. Toutefois, malgré leurs efforts pour participer à la sottise générale, la bourgeoisie garda tout le long du siècle une sorte de retenue et de convenance. Les anciennes habitudes allemandes étaient pour quelque chose dans cette relative sagesse. En 1725, un élégant voyageur français se plaint que les femmes de Hambourg ne sortent pas, qu'elles n'ouvrent pas leurs maisons aux inconnus, qu'elles ne se promènent qu'avec leur mari. En fait, sous l'influence de traditions que la guerre de Trente Ans avait affaiblies mais non pas abolies, il y eut encore dans l'Allemagne du XVIII^e siècle une sorte de séparation des sexes que les progrès de la débauche favorisèrent au lieu de la supprimer. Car les hommes se réunissaient pour boire entre eux dans des associations dont les femmes ne pouvaient faire partie. L'ivrognerie générale contraignit les femmes de la bourgeoisie à rester chez elles : comme le voyageur français qui avait été si mécontent à Hambourg, la plupart des visiteurs de l'Allemagne constatent avec étonnement que, dans la classe moyenne, la femme est presque exclue de la vie sociale³⁰. Cette situation était surtout remarquable dans les villes qui ne servaient pas de « résidence » à un souverain. Car alors, il n'y avait ni mascarades, ni concerts, ni réunions auxquelles les femmes pouvaient participer.

Cela n'empêchait pas la grossièreté. Les femmes de la bourgeoisie

ayant peu d'occasions de s'amuser, participaient volontiers aux réunions de famille, lesquelles consistaient essentiellement en banquets où l'on s'empiffrait en faisant bruyamment des plaisanteries scatologiques³¹. La littérature contemporaine nous fournit malheureusement le même témoignage. La vulgarité des romans grivois qui étaient à la mode, le succès des comédies bouffonnes et obscènes de Stranitzky, sont des signes inquiétants. Les avertissements de Wolf ou de Thomasius, les réflexions acerbes qu'on rencontre dans les « hebdomadaires moraux » publiés par les petites communautés protestantes, les plaintes des piétistes nous avertissent que ces bourgeois cadenassés réussissaient très bien à organiser quelques pique-niques qui rompaient la monotonie de l'ordinaire conjugal.

A la vérité, la vie des femmes de la bourgeoisie, qui n'a jamais été étudiée sérieusement, par faute de documents, semble avoir varié assez sensiblement selon les latitudes et les États³². A Vienne, on s'amuse. Les bourgeois et les négociants sont riches. Les fêtes sont traditionnelles. Malgré les inspecteurs de Marie-Thérèse, la bourgeoisie paraît bien participer à la gaieté générale. On s'amuse aussi dans les grandes villes de l'Allemagne du Sud qui ont depuis longtemps une tradition de fêtes locales où toutes les classes sont mélangées. On y imitait même Venise, modèle non moins dangereux que Paris. A Nuremberg, à Augsbourg, à Ulm, on voit se multiplier les bals, les redoutes, les cavalcades en traîneaux. La redoutable « walse » fait même son apparition en 1760. Les femmes y ont comme à Paris des coiffures monumentales, elles portent des souliers qui rendent la marche impossible et elles sont si serrées dans leur corset qu'elles étouffent et s'évanouissent. Les grands bourgeois se ruinent à ces jeux distingués. A Francfort, on est obligé de remettre en vigueur une loi de 1571 qui obligeait les faillis à porter un chapeau jaune³³. Ailleurs, les souverains multiplient les lois somptuaires. Tout cela est sans effet. La bourgeoisie, malgré sa solidité, se laissait entraîner par l'exemple que donnaient ces nobles si hautains avec lesquels elle rêvait d'être confondue.

La bourgeoisie de Prusse résista mieux. Sa bonhomie et sa simplicité font contraste avec les manières lestes de la cour de Berlin. Le sérieux prussien a laissé sa marque sur les mœurs. L'ivrognerie et la goinfrerie y sont moins répandues qu'ailleurs. Les lieux de plaisir sont peu fréquentés pendant la semaine. Le dimanche, les bourgeois de Berlin sortent volontiers avec leur famille. Les manières françaises y sont moins imitées que dans les provinces, bien qu'elles règnent à la cour³⁴.

Vers la fin du siècle « l'isolement des femmes, constate Bidermann, disparut peu à peu. Les femmes et les jeunes filles s'habituerent à paraître dans la société et se mêlèrent aux conversations des hommes³⁵. » Le ton de la conversation fut plus poli et plus varié. On adopta les

jeux de société, agrémentés d'innocentes plaisanteries un peu étonnantes pour des Français. Les femmes conquièrent enfin une place à table dans les banquets, marque de confiance que la bourgeoisie leur avait toujours refusée : elles furent assises au côté des hommes au lieu d'avoir une table séparée et elles furent même autorisées à embrasser leur voisin toutes ensemble au commandement du maître de maison *.

L'ALLEMAGNE ROMANTIQUE

Le succès de Jean-Jacques Rousseau, la mode de la vertu et des « âmes sensibles » révélèrent aux jeunes Allemandes leur véritable génie. Un apôtre des temps nouveaux se leva pour elles. Klopstock découvrit la poésie, l'idéalisme, l'amour pur, les anges. Ce fut merveilleux : ses lectrices se sentirent pousser des ailes et se jurèrent de connaître ce « grand amour » qui élève l'âme, baigne dans la pureté, etc. Klopstock fit presque autant de ravages que Rousseau. Et, après lui, Miller mit à la mode la pleurnicherie, la romance, les initiales gravées sur les arbres. L'Allemande devint désormais un objet poétique. Enfin, Werther se tira un coup de pistolet dans la tête en son honneur. Il y avait très longtemps que les femmes n'avaient pas eu cette satisfaction. Le coup de pistolet du jeune Werther retentit longuement à travers toute l'Europe. L'amour romantique venait de naître et, à l'autre bout des terres civilisées, sur une grève de Bretagne, il éveillait l'écho français de Goethe, le jeune vicomte de Chateaubriand.

Les femmes allemandes prirent alors l'habitude d'assaisonner leur amour de beaucoup de larmes, de se promener au clair de lune et de multiplier les objets tricotés. Bien avant *Werther*, en 1771, Caroline Fleischland écrivait déjà à Herder, son fiancé, des lettres aussi parfaitement délirantes qu'on pouvait le souhaiter. M^{me} de Ziegler, dame d'honneur de la comtesse de Hesse-Hombourg, prend Rousseau

* L'éducation des filles est aussi sommaire que celle des jeunes Anglaises. La lecture des romans était interdite, l'obéissance aux parents était stricte, la Bible tenait lieu de toute instruction. Sophie de la Roche, amie d'enfance de Wieland, fille d'un médecin d'Augsbourg, avait lu toute la Bible à l'âge de cinq ans. Aux jeunes filles bien élevées, on enseignait le français, le clavecin, la danse, les airs italiens, quelques arts d'agrément. Dans les familles cultivées, spécialement dans les familles de pasteurs ou d'universitaires, il y eut parfois des exceptions. La femme du poète Gottsched savait l'anglais, le français, le grec et lisait couramment les écrivains latins, elle était aussi excellente pianiste et interprétait Bach pour son fiancé. Goethe raconte que sa sœur Cornélia assistait aux leçons que lui donnait son père. D'autres exemples, celui de la femme de l'érudit Pütter, celui de la fiancée du poète Semler, font penser que l'ignorance des filles restait grande. Un texte contemporain cité par Biedermann constate que les femmes allemandes, après un enseignement scolaire très réduit, n'ouvrent plus jamais un livre pendant toute leur existence ³⁶.

au sérieux et va s'installer dans un chalet de montagne avec un agneau enrubanné. Lavater propage un mysticisme larmoyant et distille avec onction un christianisme poétique et sensible, qui plaît aux femmes, répand la douceur et l'attendrissement et qui est comme un nuage de parfum répandu par une âme toute fondante de bonne volonté. La fameuse « sensibilité allemande » déborde de toutes parts et menace de colorer en rose bonbon tout ce qui prend naissance au-delà du Rhin. Mais ce n'est qu'une mode qui habille à la manière du siècle les solides qualités allemandes du temps de Dürer. Sous la sensiblerie des fiancés, on découvre assez vite une bonne Allemande casanière et sérieuse qui aspire aux joies du mariage. Lessing hausse les épaules devant *Werther*. Goethe, après avoir revendiqué les droits de la passion, épouse une femme fort raisonnable qui l'ennuie. La tonalité allemande typique est donnée par un jeune ménage, beaucoup moins illustre, mais bien touchant, celui du savant Poss qui fut le traducteur d'Homère. C'est un ménage pauvre et sérieux, presque un ménage d'étudiants. Ils s'adorent et sont passionnés tous les deux par les travaux du mari qu'ils poursuivent en commun. Ils s'achètent des livres, ils travaillent et économisent, et, quand ils ont un peu d'argent, ils montent leur ménage avec une joie d'enfants et un gentil courage devant la vie qui est tout pareil à celui que montrait, bien des siècles avant eux et à l'autre bout du monde, ce ménage d'érudits chinois dont j'ai conté plus haut l'histoire et qui fuyait devant les Mongols en protégeant son trésor de porcelaines et d'inscriptions.

Les femmes allemandes gagnèrent quelque chose à cette promotion. A la fin du siècle, elles jouent un rôle non seulement dans la société, mais dans la vie intellectuelle et dans la littérature. Angelica Kaufmann est un peintre célèbre, la chanteuse Henriette Sontag est connue dans toute l'Europe, Dorothee Schlözer, fille d'un écrivain, devient en 1787, docteur en philosophie de l'Université de Göttinguen. Plusieurs femmes sont des écrivains connus. Louise Karsch écrit des poésies, mais elle eut le destin amer des précurseurs : Frédéric II se moqua d'elle et lui fit donner deux thalers par dérision. Helmina von Checy écrivit plus sagement des romans et elle fut imitée avec succès par Sophie de Laroche que le jeune Wieland avait tant aimée quand elle avait quinze ans, et qui fut la première grande romancière allemande. Les salons littéraires fleurirent enfin. Ils n'étaient pas tous amusants : celui d'Adelgonde Kulmur, femme d'un professeur, qui ouvrit la voie, était sévère, celui de la princesse Galitzine fut mystique, celui d'Élise von den Recke fut plus original, l'ornement principal en étant le mage Cagliostro. L'Allemande la plus étrange de ce temps fut toutefois cette extraordinaire baronne de Krüdener qui fut à la fois mystique, intrigante, confidente du tsar, romancière célèbre, probablement agent de renseignements et dont la vie est un roman.

LA REINE LOUISE DE PRUSSE

C'est un bruit de bottes qui donna naissance à l'Allemagne moderne. Après Austerlitz et Iéna, les petites cours dissolues de l'Allemagne du XVIII^e siècle s'abandonnèrent avec assez de complaisance aux douceurs de l'occupation. La vie y était raisonnablement heureuse pour tout le monde et les femmes se plaignaient surtout que le décolleté des modes impériales ne s'accordât pas au climat allemand. Mais l'apparition de l'esprit national en Prusse changea tout cela : la nation allemande, sous la conduite d'une femme, faisait son entrée dans l'histoire. Quelques petits souverains avaient montré de la fermeté. Amélie de Brunswick, duchesse de Saxe-Weimar, avait séduit Napoléon en venant défendre devant lui la cause de ses sujets. « Votre duchesse est une fière femme, dit l'empereur, elle n'a pas peur de mes deux cents canons. » C'était encore le style monarchique. En Prusse, ce fut autre chose. Les femmes de Berlin donnèrent leur argent, offrirent leurs bijoux, s'engagèrent comme infirmières. On les vit porter des munitions au combat et ramasser sur le champ de bataille les sabres et les carabines. Rückert écrivait la légende de cette Prohaska et de ses camarades, déguisées en hommes, qui combattirent avec le corps franc de Lützow et dont on ne connut le sexe qu'en les ramassant mourantes parmi les blessés. Mais l'héroïne, le symbole de la résistance, celle dont les combattants avaient le portrait en médaillon sur leur poitrine, c'est l'image la plus touchante et la plus moderne de la femme allemande, la reine Louise de Prusse. Elle formait avec son mari un couple de souverains qui était en avance d'un siècle. C'était un ménage uni, simple, d'une vie privée irréprochable et qui donnait chaque jour à la bourgeoisie de Berlin le modèle de cette vie de famille qui touche si profondément les cœurs allemands. Le couple royal était le symbole même du sérieux allemand, de la morale, de la conscience. Il incarnait, sans avoir besoin de dire un seul mot, le triomphe de cette bourgeoisie qui se battait, sur l'aristocratie qui n'avait pas su empêcher l'invasion. La reine Louise était jeune, elle était très belle : elle avait montré dans l'adversité un courage et une simplicité qui lui avaient gagné l'amour du peuple. Le destin fut généreux pour elle et contribua à sa légende. Elle eut le bonheur de mourir avant d'avoir vu le triomphe des siens. Elle ne déçut pas.

Ce n'est pourtant pas l'énergie qu'on remarquait dans les femmes allemandes, mais un mélange de sentimentalité, de simplicité, de confiance, qui paraît caractériser aux yeux des étrangers ce triomphe de la bourgeoisie et de la bonhomie allemande. Voici ce qu'écrivait un « occupant » des jeunes filles allemandes qu'il avait vues. Le frag-

ment est de Stendhal, qui parle d'après ses souvenirs d'administrateur du duché de Brunswick. « Presque tous les mariages s'y font par amour. Pendant des années entières ces demoiselles font la conversation dans un coin du salon à trois pas de leur mère avec l'homme qui espère les épouser. Et si cet homme, chose inusitée, venait à cesser ses visites, il serait complètement déshonoré. Au reste, ce temps est peut-être le plus aimable de la vie pour l'un comme pour l'autre. Une conséquence terrible de cette honnête liberté, c'est que fort souvent un jeune homme riche épouse une jeune fille pauvre sous le vain prétexte qu'elle est jolie et qu'il en est amoureux fou, ce qui porte un notable préjudice à la classe respectable des demoiselles maussades dépourvues d'esprit et de beauté. Tandis qu'en France la base de toute notre législation non écrite relative au mariage, c'est de protéger les demoiselles laides et riches... J'aimerais assez ces deux ou trois ans de bonheur un peu niais et d'illusions charmantes que les usages de son pays donnent à un jeune Allemand ³⁷. » Telle était la douceur des fiançailles allemandes.

PAROISSES DE CAMPAGNE

Les habitudes des gens du peuple et des paysans sont si mal connues à cette date que le savant Biedermann lui-même estime qu'il est tout à fait impossible de les décrire. Nous possédons pourtant, pour les dernières années du xviii^e siècle et le début du xix^e siècle, un précieux document qui est une monographie publiée en 1830 par J. Käser, pasteur de campagne en Bavière, qui expose l'état moral des paroisses paysannes entre 1770 et 1820 ³⁸. Ce genre d'enquête a été, malheureusement, très rare à cette date. Il nous fait connaître le pourcentage des naissances illégitimes dans les deux diocèses de Munich-Freising et de Passau, peuplés de 260 000 habitants et expose les raisons pour lesquelles ce pourcentage s'est considérablement accru en cinquante ans. Nous donnons en note le détail de cette enquête dont nous n'exposons ici que les résultats généraux.

Dans le décanat de Munich-Freising, le pourcentage des naissances illégitimes passe de 8,3 % en 1770-1780 à 11 et 12 % de 1790 à 1810 et de là à 19 % en 1820 et 27,5 % entre 1820 et 1830. Dans le décanat de Passau, ce pourcentage est de 14,5 % en 1770-1780, il passe à 21,5 % entre 1790 et 1810, puis à 37 % entre 1810 et 1820 et, enfin, s'établit à 48 % entre 1820 et 1830. L'enquête est menée dans des paroisses rurales de 900 à 3 000 habitants. On peut constater que les chiffres présentés dépassent sensiblement les pourcentages relevés à Sotteville-lès-Rouen à la fin du xviii^e siècle, que l'enquêteur expliquait par la présence d'une population industrielle. Ils confirment,

en revanche, les rares indications générales que nous avons pu mentionner sur la population rurale en Angleterre ou en Allemagne, et aussi en France, dans les chapitres précédents. Il faut en conclure, comme précédemment, que les mariages relativement tardifs à la campagne étaient fréquemment précédés d'explorations pré-nuptiales et que nous pouvons suivre les auteurs qui nous indiquent, pour l'Angleterre et l'Allemagne notamment, qu'un grand nombre de mariages étaient conclus par nécessité.

L'enquête de Käser ne permet pas de distinguer les conceptions pré-nuptiales et les naissances illégitimes non suivies de « réparation ». Les causes qu'il incrimine sont intéressantes. Une des explications qu'il avance est le stationnement de troupes étrangères sur le territoire allemand entre les années 1794 et 1815. Cette explication est certainement valable, notre propre expérience nous permet de l'affirmer. Mais elle est insuffisante puisque le pourcentage des naissances illégitimes a augmenté sensiblement après 1820. Käser accuse, en outre, les progrès de l'athéisme, qui ont accompagné l'influence française, l'insuffisance des mesures répressives et, surtout, les danses, assemblées, foires et l'habitude des sorties nocturnes. Les précisions données sous cette dernière rubrique nous renseignent sur les libertés que les filles avaient prises à la campagne. On apprend que les garçons se rendaient la nuit à la maison des filles, s'installaient sous la fenêtre de leur chambre et obtenaient plus d'une fois qu'on leur ouvre la porte ³⁹. Les compagnons et les apprentis ne dormaient plus, comme autrefois, sous l'œil du maître. Ils disposaient souvent de chambrettes individuelles dans lesquelles ils étaient beaucoup plus libres ⁴⁰. On se souviendra à propos qu'en Suisse les « veillées » décrites par Stendhal n'étaient pas moins favorables à des expériences précoces. En somme, on serait tenté de conclure, d'après ces renseignements, que les relations pré-nuptiales étaient envisagées avec une certaine patience par les familles : peut-être celles-ci n'étaient-elles pas éloignées de les regarder comme une étape habituelle sur la route du mariage, du moins lorsqu'il s'agissait de jeunes gens du village qu'on connaissait et à la bonne foi desquels on pouvait se fier.

Tels sont les renseignements que les pasteurs courroucés nous donnent sur cette « bonne Allemagne » dont les voyageurs aimaient tant les paysans tranquilles, les grosses chambrières et les jeunes filles rieuses qui rendaient si avenantes les auberges d'outre-Rhin.

L'ITALIE ET L'ESPAGNE : LE « SIGISBÉE »

En Italie et en Espagne, la manière de vivre des femmes avait peu changé. A la veille de la révolution, les filles étaient encore étroitement cloîtrées avant leur mariage et leur ignorance était

inimaginable. Si l'on remarquait encore quelques jeunes prodiges et quelques femmes savantes, en revanche en Sicile un voyageur pouvait rencontrer dans un salon aristocratique deux jeunes filles ravissantes et fort bien élevées qui avouaient tranquillement qu'elles ne savaient pas lire. Beaucoup de filles auxquelles on ne pouvait assurer une dot restaient au couvent où leur vie n'était pas désagréable : on y organisait encore des « parloirs », des sauteries, on y recevait des visites, la vie y était aussi libre que dans les couvents du *xvii^e* siècle.

Une particularité de la vie espagnole et italienne mérite pourtant d'être signalée, c'est l'existence du *sigisbée*. Ces pauvres jeunes femmes ignorantes ennuyaient tellement leurs maris que ceux-ci avaient renoncé à sortir dans le monde avec elles. Pour se dispenser de cette corvée autant que par vanité, ils avaient adopté une coutume empruntée à la vie espagnole. Nous avons déjà dit qu'en Espagne un cavalier d'un certain âge pouvait accompagner une femme de bonne famille dans ses visites, au théâtre, dans le monde : il lui servait de chaperon. Ce cavalier-servant ou *sigisbée* fut adopté en Italie. Il fut d'abord convenable qu'il portât barbe grise, puis on fit des concessions. L'emploi de cavalier-servant devint finalement un emploi de cadet de famille. Il consistait à accompagner la dame pas à pas, à dîner avec elle, à causer avec elle, à broder avec elle, à figurer auprès d'elle en toute visite et toute distraction. Ce *menin* était parfaitement supporté par le mari qui eût au contraire trouvé très mauvais que sa femme ne fût pas accompagnée comme tous les autres femmes de la société.

Le choix du cavalier-servant était une affaire d'importance, il devait être agréé par les deux familles, il était souvent établi statutairement dans sa charge par le contrat de mariage, comme le sont nos gérants de sociétés. Cet homme aimable ne faisait valoir qu'une partie de ses droits, il eût été très déplacé qu'un cavalier-servant fût en même temps un amant. De pareils cas étaient cités avec horreur. Cette mission de sacrifice était accompagnée de douces privautés. Le cavalier-servant assistait à la toilette, baisait la main, était abondamment payé en sourires. C'était en somme la réalisation d'une partie du programme de l'amour courtois.

Au surplus, les Espagnoles n'avaient pas moins d'amants qu'au siècle précédent. Les Italiennes, plus réservées, se contentaient d'un soupirant que le confesseur permettait. La langue italienne le désignant par le terme d'*amant*, il est difficile de savoir jusqu'où allait son pouvoir. Les voyageurs étaient en général très choqués de cet « attentif » dont la position n'était pas moins officielle que celle du cavalier-servant, mais ils reconnaissent, en général, que les Italiennes prenaient peu d'amants. Elles étaient simplement parvenues à réunir toutes les conditions de cet *adultère blanc* qui tient tant au cœur des femmes.

LES FEMMES DE L'ÎLE D'OTAÏTI

C'est vers ce temps que les femmes d'Europe apprirent des voyageurs que d'autres femmes, leurs contemporaines, vivaient tout autrement qu'elles. Ces révélations eurent peu d'influence sur le destin des femmes européennes, et même, en général, elles en conclurent faussement qu'on tombait dans la barbarie et la promiscuité, dès qu'on s'affranchissait des préjugés qui avaient cours en Europe sur les rapports des hommes et des femmes.

Bougainville, en arrivant à Tahiti, avait vu une jeune fille s'installer sur le gaillard d'arrière de la *Boudeuse* qu'il commandait et laisser glisser son pagne en signe de bienvenue. Les indigènes avaient porté à son bord des bananes, du cochon rôti et de jeunes personnes du sexe qu'ils offraient aux étrangers en indiquant par gestes la manière de s'en servir. « Vénus, continuait-il, est ici la déesse de l'hospitalité » et il constatait avec quelque embarras que ce genre de politesses s'accomplissait publiquement et sous les applaudissements de l'assistance⁴¹. Les notables prêtaient une de leurs femmes comme ailleurs on met des chevaux à la disposition des invités.

Le Gentil avait vu à Manille des femmes qui fumaient le cigare et auxquelles il était poli de demander du feu. Les femmes et les hommes s'y baignaient ensemble, non pas tout à fait nus, mais gardant une chemise de très fine toile qui lui parut répréhensible. Les familles qui avaient des filles hébergeaient sous leur toit le fiancé de la fille jusqu'à ce que celui-ci pût payer la dot et les filles évitaient de lui imposer une attente pénible. Enfin, gémissait-il, « la virginité était regardée comme une opprobre et il y avait des femmes d'office et à salaire pour faire perdre aux filles leur virginité », solution que Le Gentil aurait dû trouver préférable au recours à quelque brahmane que les Nairs de Malabar employaient non loin de là⁴².

Les voyageurs en conclurent un peu rapidement que tout était permis dans les îles du Pacifique et les philosophes s'empressèrent d'affirmer que les peuples qui n'avaient pas eu la visite des Pères Jésuites vivaient dans un état d'innocence et de parfait bonheur. En vérité, la Polynésie, plus diverse que ne l'imaginaient les premiers voyageurs, avait ses usages et ses règles tout comme la société européenne et c'étaient seulement les apparences qui avaient un air d'anarchie. Les jeunes filles si accueillantes aux matelots étaient, disent aujourd'hui les sociologues, des « hôteses » déléguées par la tribu et, pour ainsi dire, des « professionnelles ». Les femmes qu'on offrait en gage d'hospitalité étaient des sous-produits de la polygamie qu'un homme bien élevé se devait d'offrir, comme on offre un fauteuil ou un verre de whisky. Je ne sais ce qu'il faut penser de ces mises au

point. Les sociologues me paraissent un peu péremptoirs en cette affaire. En tout cas, ces politesses étaient agréables et faites avec une bonne grâce à laquelle notre société mercantile nous a peu habitués.

Les usages des peuples de Polynésie n'étaient pas déraisonnables et, en somme, ils n'ont rien de très surprenant. Comme chez la plupart des peuples primitifs, l'amour n'était ni défendu ni coupable et il n'était pas entouré non plus des sophistications dont nous l'avons orné. Le mot qui désignait l'amour était le même mot qui désignait les jeux. L'amour, dit un spécialiste, n'était pour eux qu'une « bonne volonté mutuelle ». Et qu'est-il d'autre, en effet, malgré tous les discours ? Les filles ne se privaient pas de se disposer au bonheur. On leur apprenait des danses lascives et l'on ne trouvait pas déplacé qu'elles fissent des avances aux garçons. Chez les Arapesh, elles étaient achetées à l'âge de sept ans par la famille du mari. Cette sage disposition leur permettait de se réjouir dès qu'elles étaient nubiles. Les tribus moins prudentes couraient plus de hasards. Les filles s'arrangeaient pour recevoir la nuit dans la hutte de leurs parents le visiteur clandestin qui leur avait témoigné quelque intérêt. Ce clandestin ne portait aucun vêtement et se frottait d'huile pour échapper aux parents en cas de surprise. Les filles ne manquaient pas de pousser des cris, naturellement, si l'affaire tournait mal. Cette hypocrisie est, en somme, un signe de moralité. Avec un peu d'adresse, tout le monde se tenait pour satisfait. Cette liberté des filles n'existait pas dans les grandes familles. Dans cette aristocratie, au contraire, les filles étaient rigoureusement surveillées, elles ne sortaient qu'avec une duègne, le séducteur était puni de mort, leur mariage fastueux était précédé d'une scène de défloration solennelle devant la population rassemblée. Les femmes du XVIII^e siècle ne connurent pas cette distinction que les indigènes des îles Samoa faisaient entre les filles du peuple et celles de la noblesse présentée : peut-être leur aurait-elle paru assez naturelle.

Les femmes étaient tenues, au contraire, au devoir de fidélité. En quittant le nom de fille, elles en quittaient aussi la liberté. Le mariage en Polynésie était essentiellement une alliance entre deux familles, il était soumis, en outre, à des règles strictes qui fixaient le groupe parfois très étroit dans lequel on pouvait choisir une épouse. Il arrivait qu'on n'eût le choix qu'entre quelques familles et même entre quelques épouses. Il n'était donc pas question de « mariages d'inclination ». Les familles contractantes fixaient elles-mêmes les ressources qui étaient attribuées au jeune ménage et leurs moyens de pression étaient si étendus qu'un couple qui se refusait à l'obéissance se condamnait non seulement au déclassement, mais à la misère la plus complète. La résidence était chez les parents de la femme en Polynésie, chez ceux du garçon en Nouvelle-Guinée, elle était alternée aux îles

Marshall. Ce traitement semble indiquer que le gendre était un personnage peu considéré. L'adultère, plus accessible aux femmes qu'aux maris dans ces conditions, était sévèrement jugé. Le divorce, au contraire, était relativement facile à condition que le mari puisse rembourser le « prix de la fiancée ».

Les hommes se consolait par la polygamie qui était en Polynésie, tantôt le droit de contracter plusieurs mariages, tantôt le droit d'avoir des concubines. La première formule avait des inconvénients, parce qu'elle entraînait des rivalités. Dans la seconde, la première épouse est chargée comme d'habitude du maintien de l'ordre. La possession d'une écurie de jeunes femmes était un signe de succès social. Elle était réservée à des notables d'un certain âge. Plusieurs tribus des îles de l'Amirauté ou de la Nouvelle-Guinée fixaient au nombre de huit femmes le *standing* de l'homme arrivé. D'autres tribus s'en tenaient bourgeoisement à la monogamie, estimant honorable toutefois de recueillir et de réconforter les femmes d'un frère décédé. Enfin, de minables indigènes des îles Marquise s'arrangeaient de la polyandrie.

Le vocabulaire des tribus de Polynésie était inquiétant. Plusieurs langues ignoraient le féminin. D'autres confondaient les cousins et les frères. C'était par précaution, paraît-il : car, dans ces tribus, les garçons n'avaient le droit d'adresser la parole ni à leurs sœurs ni à leurs cousines. Le mot de *vahiné* dans la langue de Tahiti, désignait à la fois une femme quelconque, une épouse, une maîtresse, une concubine : mais notre langue familière est-elle plus précise ? Plusieurs peuples de Polynésie parlaient des femmes avec beaucoup d'affection et de douceur et non autrement que les familles d'Europe. Les bons Arapesh, qui s'achetaient comme Arnolphe des petites filles de sept ans, comparaient leurs femmes à « la douce petite chauve-souris qui se tient douillettement au creux des arbres et veille sur la vie de ses petits⁴³ ». Ce goût de la vie domestique se manifestait par la préférence pour les femmes grasses et blanches dont l'embonpoint évoque la complaisance et la sécurité. Les femmes de Polynésie regardaient comme un malheur d'avoir la peau bronzée par le soleil. Elles protégeaient la blancheur de leur teint, se faisaient épiler, masser, parfumer, se baignaient plusieurs fois par jour et recouraient aux soins d'un « engraisseur » pour être sûres d'être dodues. Avant l'arrivée des missionnaires, ces femelles grassouillettes n'avaient pour vêtement qu'un bouquet de feuilles ou un pagne très sommaire. Les colliers de fleurs qu'elles portaient servaient autant à les parfumer qu'à les orner : elles regardaient l'odeur de la sueur comme dégoûtante.

Les peuples d'Océanie avaient sur la polarisation des choses et des êtres les mêmes idées que leurs voisins les Chinois. En Nouvelle-Guinée la lune, les patates douces, les porcs, les fleuves, tout ce qui est sombre,

tout ce qui est humide se rattache au principe féminin. Le soleil, le gibier, la canne à sucre, le jour, le taro, tout ce qui est lumineux, tout ce qui est fort se rattache au principe mâle. Cette prédestination fixe les tâches. Les Polynésiens reconnaissent volontiers que les femmes peuvent faire les mêmes travaux que les hommes : mais elles font ceux qui leur sont destinés. Cette répartition n'est pas restrictive. Les hommes d'Océanie ont tendance à se représenter la plupart des travaux courants comme spécifiquement féminins. Ils se réservent la chasse, le défrichement, les expéditions. Cette noble discrimination a pour résultat de remettre entre les mains des femmes la plupart des tâches habituelles, mais aussi les responsabilités de gestion. Ce secteur tertiaire avait fini par recouvrir la plupart des activités. Ces grosses matrones dirigeaient tout et elles envoyaient les hommes faire les courses.

Le caractère du mariage renforçait encore le pouvoir des femmes. Comme il était un pacte d'entr'aide entre deux familles, la femme représentait un des groupes d'associés. La résidence de la femme, la propriété des enfants accroissaient en certaines villes son autorité. Presque partout, c'était la mère qui recherchait une épouse pour ses fils, souvent les chefs locaux prenaient conseil de leur mère dans les circonstances graves, des procès délicats leur étaient soumis. De vieilles femmes, grand-mères ou tantes d'un chef de famille important, étaient regardées dans certaines tribus comme des sorcières redoutables et l'on craignait leur malédiction. Dans quelques îles, les filles aînées étaient héritières et elles pouvaient détenir l'autorité. Dans d'autres îles, leur autorité de mère leur permettait de substituer leur pouvoir à celui de leur fils. Le capitaine Cook, touchant Tahiti quelques années après Bougainville, trouva l'île dominée par une princesse ambitieuse qui avait usurpé l'autorité de son mari.

Ces carrières féminines étaient sensiblement différentes de celles qui étaient ouvertes dans le même temps aux femmes d'Europe. Finalement, les femmes n'avaient pas moins d'autorité dans ces deux systèmes assez opposés. Elles régnaient par l'art de plaire ou par l'intrigue à la cour de Louis XV. Elles commandaient dans la belle île d'Otaïti où l'on suivait si nonchalamment les prescriptions de la nature. Elles obtenaient tout naturellement cette puissance qui coûtait tant de soins aux contemporaines de la comtesse Du Barry et elles n'avaient ni migraines ni crises de nerfs. Peut-être que la civilisation ne réussit pas aux femmes autant qu'elles le croient.

TROISIÈME ÉPISODE

Les Fourmis

XVII

Les Femmes au Dix-neuvième siècle

On ne s'avise pas tout de suite que le xix^e siècle est une période triste pour les femmes. Les apparences démentent cette opinion. Des écrivains plaident pour elles, proclament les droits de l'amour, revendiquent l'égalité des sexes. Et, en effet, plusieurs femmes fument la pipe, quelques-unes s'inscrivent aux cours des Facultés et le siècle est fertile en romancières et en Égéries. Une reine d'Angleterre donne son nom à la prospérité britannique et une reine de Hollande sourit aux dernières années de la paix. Rachel, Sarah Bernhardt, la Duse sont les premiers noms féminins que le succès inscrira dans la mémoire populaire. Mais ce n'est là qu'une façade. Les dieux nouveaux qui apparaissent au ciel, la presse, le gouvernement parlementaire, la bourgeoisie, sont des dieux sévères auxquels les amours ne font pas cortège. Des hommes noirs et barbus se réservent les affaires sérieuses et se réunissent en conseils. Ce n'est plus la fantaisie qui règne, ni la personnalité, ni l'imprévu, mais la sévère pensée, et les écrivains, les poètes eux-mêmes, pensent avec conviction et ressemblent à des athlètes qui font rouler leurs biceps. De nouveaux venus s'installent parmi les gens du monde, aussi nombreux et aussi inconnus que les touristes dans un hôtel de vacances. Au lieu de s'amuser, on est méfiant. Le nouveau personnel féminin devant lequel s'ouvrent les avenues du grand monde est à la fois arrogant et timide. Les femmes du xix^e siècle exigent beaucoup d'égards et vivent dans des appartements encombrés et, comme elles disent, « cossus », mais, en même temps, elles traversent le siècle sur la pointe des pieds, terrifiées par les convenances; elles sont paralysées par l'idée du respect qui leur est dû et par les choses qui leur sont défendues, et les choses qui leur sont défendues sont en nombre infini; elles se protègent de l'imprévu et de l'originalité comme d'une catastrophe, elles ne sortent qu'accompagnées de chaperons et elles redoutent le fumeur qui s'introduit dans un compartiment de dames seules.

Ainsi empaillées, elles s'ennuient. C'est la première fois qu'on s'ennuie aussi unanimement dans toute l'Europe, depuis les Tuileries où l'Impératrice fait des *réussites* jusqu'aux sous-préfectures où les jeunes filles répètent leur leçon de piano. C'est seulement sur le mamelon qui prolonge le siècle, un peu avant la guerre mondiale, qu'un air de jeunesse et de liberté se lève comme pour une journée nouvelle. Les femmes se mettent à jouer au tennis dans de longues jupes grises, elles montent à bicyclette en pantalons bouffants, leurs canotiers égaient les rives de la Marne et celles de la Sprée. Sur la Néva, on patine en toque de fourrure. Les amies d'Albertine sur la plage de Balbec sautent à pieds joints par-dessus la tête d'un vieux monsieur. Les joues sont roses comme si le *xx^e* siècle apportait l'air frais du matin.

Au moment où la bombe de Sarajevo donne le vrai départ au siècle nouveau, les femmes commencent justement à s'habituer à la vie moderne, comme on s'habitue à un nouvel appartement. Elles s'étaient familiarisées avec son matériel, les chemins de fer, l'éclairage au gaz, les trains, le téléphone. Elles avaient adopté, d'un bout de l'Europe à l'autre, les coutumes de la vie bourgeoise. L'étiquette de la cour de Vienne ou celle de Saint-Petersbourg avaient été des îlots de résistance très isolés du reste du monde. A la fin du siècle, toutes les vies privées se ressemblaient, avec quelques différences notables dans le degré de luxe, et seuls échappaient à cette métamorphose quelques spécimens de l'espèce humaine qu'un naturaliste patient pouvait découvrir en Biélorussie, en Bretagne, en Irlande.

Le décor de la vie avait peu changé, bien qu'on eût percé quelques avenues et rasé d'anciennes murailles. La province de 1913 est encore la province du temps de Balzac, laquelle ressemblait beaucoup à la province de l'ancien régime. C'étaient les hommes qui avaient changé, pas les choses.

La société du *xviii^e* siècle montrait une volière magnifique dont les oiseaux multicolores encombraient le ciel : on ne voyait que les femmes de l'aristocratie, elles tourbillonnaient partout. Au-dessous s'étendait une grisaille féminine au plumage sérieux dont les contours apparaissaient mal et dont les occupations étaient peu définies : quelques audacieuses se mêlaient à la volée brillante des femmes du grand monde, mais on sentait bien qu'elles étaient des transfuges. Le *xix^e* siècle abolit, pour les femmes comme pour les hommes, cette quarantaine du tiers état. Les femmes se présentèrent en foule à l'abreuvoir de la vie élégante. Elles eurent un « jour », un domestique mâle, elles donnèrent un bal pendant l'hiver et elles protégèrent un ami de la maison, jeune et spécialement méritant. Le bal de César Birotteau est impossible sous Louis XV : à l'autre bout du siècle, indiquant le progrès immense accompli par les femmes de la bour-

geoisie, l'équivalent du bal de Birotteau est le salon de M^{me} Verdurin et les diners de la Raspelière. L'aristocratie bouda; plus tard, elle snoba. Son pouvoir de freinage fut divers selon les nations : en tout cas, il fut peu efficace. Cette mauvaise humeur aboutit toutefois à un cloisonnement de la société. Les femmes s'approchèrent plus ou moins du foyer de la vie élégante. Elles se classèrent d'après cette plus ou moins grande proximité en *espèces sociales* qui eurent des plumages, des coloris et des habitats divers et qu'on pouvait reconnaître également à leur manière de porter la tête et à leur mode de roucoulement.

LES FEMMES ET LA RÉVOLUTION

De l'histoire abondante des femmes au xix^e siècle, nous ne retiendrons que les faits qui permettent de voir se dégager leur visage ou plutôt leurs multiples visages.

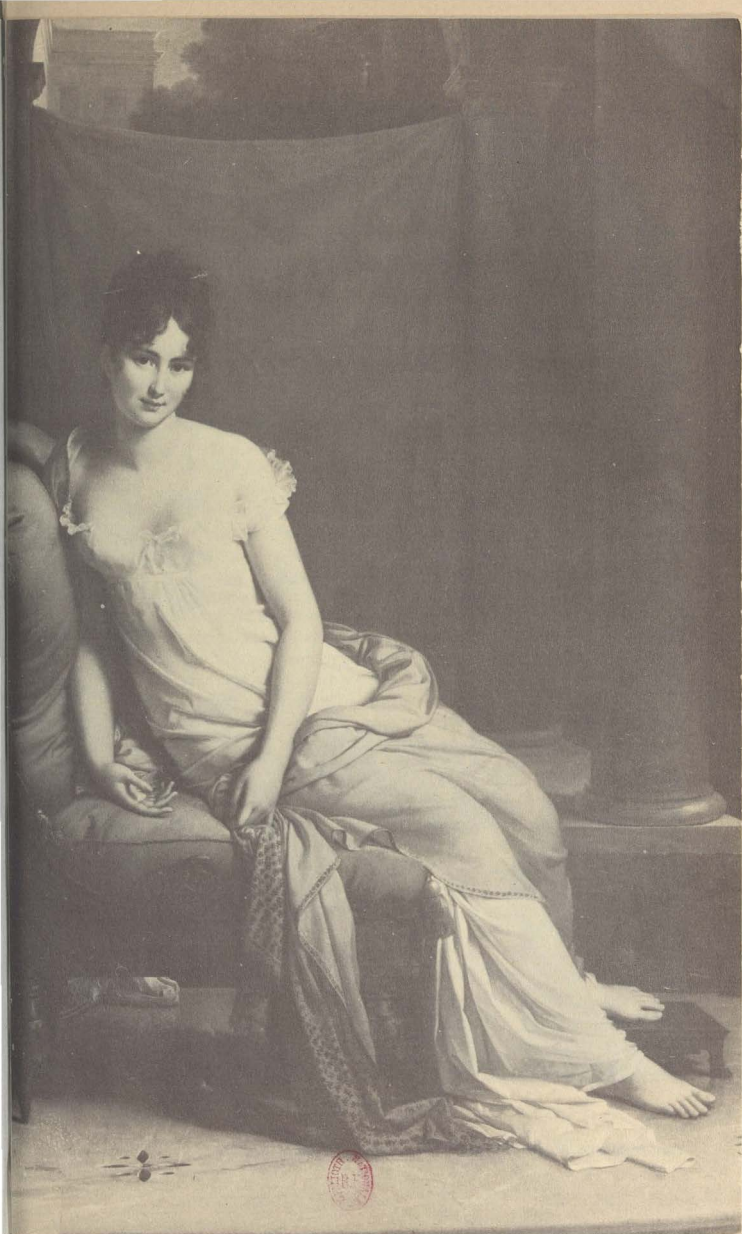
Les femmes ne reconnurent pas tout de suite que la Révolution française serait un événement fatal à leur prestige et à leur pouvoir. Elles accueillirent les premiers signes de l'ouragan comme une agréable nouveauté. Il y eut même au commencement un snobisme de la Révolution dans lequel on reconnaîtra sans peine la légèreté habituelle aux femmes du monde et leur crainte de ne pas être en bonne place dans la dernière contredanse de la sottise. On vit les femmes de la Cour renoncer au théâtre et à l'Opéra pour assister aux séances de l'Assemblée Nationale. Elles admirèrent Necker qui était pourtant fort ennuyeux, et adorèrent La Fayette, qui était pontifiant et sot. Elles acclamèrent les bourgeois habillés en gardes nationaux, portèrent des robes « patriotiques » et des bouquets tricolores. Elles eurent un mobilier « romain », des tabatières « constitutionnelles » et offrirent leurs bracelets et leurs boucles d'oreilles pour combler le déficit de la nation.

Cet enthousiasme fut singulièrement refroidi quand l'Assemblée Nationale décida l'abolition des titres. Les duchesses de Saint-Simon et de Montmorency voulaient bien porter du linon à petites raies tricolores, mais elles trouvèrent amer de devenir la dame Rouvroy et la dame Bouchard. L'émigration des couturières leur révéla l'étendue du désastre : le départ de M^{lle} Bertin pour Londres fut ressenti comme une catastrophe qui désorganisait la société. En outre, d'étranges figures apparaissaient dans les cortèges. Des femelles vigoureuses, hirsutes, vociférantes, que Paris recélait mystérieusement dans des faubourgs inconnus, se produisirent au grand jour pour réclamer énergiquement du pain, apportant une contribution imprévue à l'histoire de la faiblesse et de la grâce féminines. Les femmes élégantes commencèrent à douter des vertus de la Révolution. Elles portèrent dis-

crètement des cocardes blanches et ne dansèrent plus qu'avec les jeunes gens qui parlaient avec impertinence de la municipalité de M. Bailly.

La vente des biens du clergé, décidée par l'Assemblée Nationale au début de l'automne de 1790, éloigna définitivement de la Révolution les femmes de l'aristocratie et même celles de la bourgeoisie. Elles formèrent dès lors une armée clandestine de la contre-révolution. C'est elles qui faisaient installer dans leurs appartements la « cachette du prêtre », qui dirigeaient le soir la prière familiale « pour la bonne cause », qui portaient secrètement les hosties aux malades et à ceux qui se cachaient. Et tandis que l'abbé Fauchet, Fénelon girondin, prêchait en vain d'une voix onctueuse le ralliement à la Révolution et l'ouverture vers les Jacobins, c'est une femme, M^{me} de Carcados, qui faisait rédiger et distribuer par des filières féminines les brochures interdites par lesquelles l'Église du silence faisait entendre sa voix.

Lorsque la violence des passions s'accrut, les femmes se sentirent de plus en plus mises à l'écart des événements et de la société elle-même. La vie était fort gaie, comme il sied dans les périodes de crise, qui ont leurs profiteurs : mais c'était une vie faite pour les célibataires. Les premiers restaurants célèbres apparaissaient, les maisons de jeu pullulaient dans ce Palais-Royal que le duc d'Orléans avait ouvert au public. On y ramassait des fortunes. Les Galeries de bois, installées provisoirement dans cette partie du jardin qu'on appelait le Camp des Tartares, étaient devenues un carrefour étonnant de la prostitution. Des débutantes de douze à quatorze ans, fraîches, insolentes et parfaitement pourries, étaient le principal ornement de ces lieux. Les prostituées de trente ans paraissaient comme des reines, flanquées de duègnes, ayant leur appartement au-dessus des galeries et leur loge au théâtre. Elles étaient célèbres et les Parisiens citaient leurs noms, lorsque leur équipage apparaissait dans les quatre rangs de voitures qu'on voyait défiler chaque soir sur les boulevards. Les agioteurs les affichaient et dépensaient avec insolence les fortunes qu'ils gagnaient sur la chute des assignats. Les Jacobins, furieux, accumulaient les décrets. Restif de la Bretonne proposait pour ces indiscretes, des *internats municipaux* ornés de bosquets, dont les pensionnaires feraient de la broderie ; Sébastien Mercier suggérait des maisons signalées par un gros numéro : on se moqua de ces réformateurs. Les filles du peuple regardaient les prostituées avec envie. Elles se précipitaient au Châtelet à un procès pour viol. D'autres, condamnées au pilori, se troussaient les jupes et on était obligé de leur attacher les mains ¹. L'hystérie des temps de catastrophe se répandait comme une contagion, l'Éros des désastres jouait auprès de la guillotine. Et les femmes, étonnées et muettes, regardaient ce carnaval terrible auquel elles n'osaient pas se mêler.





Portrait de Mademoiselle Rivière par Ingres (Louvre. Bulloz).

Page précédente, Madame Récamier, par Gérard (Carnavalet. Bulloz).

Les nouveaux détenteurs du pouvoir n'étaient pas encourageants. C'était un corps de doctrinaires que les femmes dérangent. La Révolution devenait une bataille d'hommes, nourrie de motions, d'exclusions, d'ordres du jour. Quelques femmes d'esprit missionnaire avaient paru un moment, prenant les députés pour des philosophes législateurs. Ce fut le premier contact des femmes avec la vie politique militante. Il fut bref, décevant, mais les femmes parurent à leur avantage, touchantes de naïveté, inspirées par un idéalisme aussi zélé qu'illusoire.

Il y avait de la femme de lettres ou de l'actrice en presque toutes. Ne citons que pour mémoire M^{me} de Genlis, qui figura en bonne place parmi les précieuses de la Révolution et qui émigra opportunément. Une autre, Olympe de Gouges, veuve d'un riche gargarier qui s'appelait Aubry, se frotta également de littérature et de snobisme progressiste. Elle rédigeait des pamphlets et des projets de constitution. Elle se croyait écoutée. Elle vit bien qu'elle ne l'était pas quand elle entreprit généreusement de défendre Louis XVI. Au moment du procès du roi, elle adressa à Robespierre une belle lettre où elle lui proposait de se jeter dans la Seine avec elle. Robespierre la fit enfermer, précaution bien naturelle, et plus tard elle fut guillotinée.

La belle et romanesque Manon Roland n'eut pas plus de chance. Elle avait fait le rêve de se servir à son gré de la terrible machine à motions et à proscriptions. Elle régna et se croyait l'inspiratrice des « durs », mêlant confusément son grand amour pour le girondin Buzot et les rêves d'égalité qui devaient venger des aristocrates toutes les jeunes femmes intelligentes et belles qu'ils avaient dédaignées. Cet ange de la vengeance trouva plus « dur » qu'elle. Elle découvrit un peu tard qu'on commettait des crimes au nom de la liberté. Elle était de ces idéalistes, plus répandus qu'on ne pense, qui ne voient les crimes que lorsque le couteau est sur eux.

Une folle joua un rôle presque aussi grand que le sien. Elle était belge, elle était jeune et très belle, elle avait été séduite et abandonnée par un aristocrate. On ne pouvait rêver mieux pour une héroïne. Elle s'appelait Terwagne et prit le nom majestueux de Théroigne de Méricourt. Elle se prenait pour une héroïne de la Fronde et ne paraissait qu'en chapeau à plumes et en amazone rouge. Les poissardes l'adoraient comme elles avaient adoré jadis le duc de Beaufort, petit-fils d'Henri IV. Elle était de toutes les émeutes et on l'appelait l'*Amazone de la Liberté*. Elle voulait que les femmes aient le droit de vote dans les clubs et elle offrit ses bijoux à la Constituante. Elle avait quelque chose de féroce dans le caractère. Lors de la journée du 10 août, elle fit lyncher sous ses yeux le journaliste Suleau qui se moquait d'elle dans ses articles. Elle se croyait l'inspiratrice de la

Montagne. Elle eut le malheur d'être affolée par les lois de prairial. Les poissardes ne pardonnèrent pas son hésitation à leur idole et la fouettèrent publiquement sur la terrasse des Feuillants. Cet outrage la rendit folle de rage et d'humiliation. On l'enferma à la Salpêtrière d'où elle ne sortit plus.

La mêlée implacable des doctrinaires ne se prêtait pas décidément aux inspirations passionnelles des femmes, ni même à leurs colères. Les *tricoteuses* elles-mêmes l'apprirent à leurs dépens. Elles devenaient encombrantes : elles formaient des clubs, exigeaient, menaçaient, se proclamaient « chevalières du poignard » et se déclaraient prêtes à transformer en eunuques les ministres indociles. Elles finirent par demander le droit de visiter les prisons, d'interroger les détenus et de les relâcher s'ils n'étaient pas coupables. Cette dernière prétention parut intolérable. La Convention interdit aux femmes d'assister à ses séances dans les tribunes et elle finit par exclure les femmes des assemblées politiques. C'était le temps où Saint-Just organisait des repas communautaires pour les locataires de chaque immeuble et rêvait d'un brouet spartiate sur lequel il était préférable, sans doute, de ne pas solliciter l'opinion des ménagères.

LE DIVORCE, LES MARIAGES DU DÉCADI, LE DIABLE AU CORPS

Les femmes, décidément, étaient mal reçues dans ces grands débats où s'affrontent les hommes. C'était, au moins, ce qu'on pouvait conclure de ces débuts difficiles. Les doctrinaires de la Révolution avaient pourtant pris, en leur faveur, croyaient-ils, une mesure radicale qui aurait dû transformer l'existence des femmes. Ils avaient institué le divorce, qu'on pouvait obtenir par des formalités simples et pour les causes habituelles y compris l'incompatibilité d'humeur. Comme le mariage religieux n'existait plus et que l'engagement du mariage, devenu simple déclaration civile, pouvait être renouvelé autant de fois qu'on le souhaitait, les femmes étaient donc libres de leur personne pour la première fois depuis le règne de l'empereur Constantin.

Cette liberté ne fut pas utilisée aussi largement qu'on pourrait le croire. Pour une population de 800 000 habitants, il y eut, à Paris, en 1795, 6 000 divorces en quinze mois, soit un pourcentage de 7,5 pour mille habitants. Parmi ces divorces, 1 145 seulement, c'est-à-dire 1,4 pour mille habitants, furent demandés pour incompatibilité d'humeur². Les moralistes n'en furent pas moins bouleversés. La presse d'opposition sous le Directoire affecta de croire au règne de l'union libre. En fait, les dégâts sont difficiles à apprécier. A Nancy, à Metz, des soldats cantonnés pour la campagne d'hiver se mariaient

pour la saison, en convenant d'avance qu'ils divorceraient à leur départ³. A Paris, des femmes élégantes faisaient scandale en donnant le titre de mari à des hommes qui auraient pu être leurs amants sans choquer personne.

C'était surtout les apparences qui étaient fâcheuses. On mariait lestement le décadi, dans une salle basse de l'Hôtel de ville, le paquet des couples de la semaine qui criaient *oui* collectivement au milieu du vacarme et des plaisanteries des assistants. Ce baptême conjugal par fournées était peu imposant. Mais ce n'était pas la faute de la Convention qui continuait à faire tourner majestueusement son moulin à morale. Elle s'adressait avec émotion aux jeunes mères en leur demandant des citoyens, proposait de frapper les célibataires d'un impôt infamant et même de les obliger à porter un costume spécial qui les « désignerait à la risée du public »⁴ : et elle poussa la bonne volonté jusqu'à insérer dans la Constitution de l'An III une clause qui excluait les célibataires des fonctions de représentant du peuple. La Convention, comme on le sait, alla même beaucoup plus loin que la simple bonne volonté. Avec Robespierre et Saint-Just, la vertu devint obligatoire. Et la terrible loi de prairial, dans l'esprit de ses auteurs, devait frapper l'immoralité et la spéculation tout autant que les ennemis politiques de la Révolution.

On ne surprendra que des âmes naïves en ajoutant que, pour beaucoup de femmes, même parmi celles qui étaient violemment opposées à la République, les années terribles de la Révolution furent plus d'une fois des années de bonheur. Dans les phases dramatiques de l'histoire, il y a souvent quelque chose de juvénile et d'imprévu qui monte à la tête. Les habitudes brisées, les parents éloignés ou sans pouvoir, la présence du danger, les détours bizarres que font à ce moment les destins, multiplient les occasions : des friandises naissent pour quelques-uns du malheur du plus grand nombre. Une excitation se répand qui permet tout, parce que rien n'est sûr, parce que rien n'est en place, parce qu'il n'y a plus de lendemain. Les femmes sont plus sensibles encore que les hommes à cette vapeur qui monte des désastres comme d'une cuve où fermente le vin. Toutes et même les plus sages, elles jouent plus ou moins *Le Diable au corps*. Je ne pense pas seulement aux passions qui naissent dans les prisons, si douces, si libres, images si parfaites de l'amour que menace toujours le couteau du temps, dons si sensuels, si paisibles, précisément à cause de la présence tutélaire de la mort. Comme elles devaient être parfaitement tendres et confiantes, ces étreintes furtives dont chacune pouvait être la dernière : la duplicité des amants disparaît, ils n'ont plus de secrets, il n'y a plus qu'un apaisement très doux, très affectueux, jeux d'esclaves.

Est-ce cela que cherchaient celles qui étaient libres encore et qui

ont parlé si étrangement de ces jours que nous croyons si dramatiques et que l'égoïsme habituel aux hommes rendit si simples pour la plupart? L'été de 1793 fut un été doux et tiède comme on n'en avait pas vu depuis longtemps. Les Tuileries étaient pleines de promeneuses, des voitures élégantes passaient dans les Champs-Élysées. A la fin du jour les Parisiens voyaient avec indifférence dans la rue Saint-Honoré la charrette qui emmenait les « traîtres » vers la place de la Révolution. Les massacres de septembre n'émurent même pas, ces prisonniers des Carmes étant des « ennemis du peuple » qui méditaient d'égorger les patriotes. Nous avons le journal d'une famille bourgeoise pendant les derniers mois de 1793. C'est une vie calme et sans événements, dont le personnage principal est une jolie petite fille de treize ans qui apprend le piano et qui pense surtout à aller au théâtre. Rien n'est aussi facile à supporter que le malheur des autres. Tant qu'on trouve du sucre chez l'épicier, la Révolution, c'est ce qu'on lit dans le journal. M^{lle} de Sombreuil sauva son père à la prison de l'Abbaye en buvant un verre de sang qu'un sans-culotte lui tendait. La Restauration fit d'elle une héroïne. Mais il n'est pas douteux que, pour les Parisiens de septembre 1792, ce n'était là qu'un fait divers qui montrait surtout que le peuple avait bon cœur même dans ses pires colères.

LE RÈGNE DES FEMMES APRÈS THERMIDOR

Après le 9 thermidor, les femmes prouvèrent que les périodes de profonde immoralité politique ne leur sont pas moins favorables que les règnes des monarques absolus. Tout le monde sait quelle explosion de plaisirs, quelle folie collective suivit la brusque délivrance, et les bals et les femmes demi-nues sous des robes de mousseline et de gaze, et les cothurnes lacés sur le mollet et les perruques de cheveux courts, de boucles plates, montées en forme de hérisson. La folie était partout et voisine de la misère. Le louis s'échangea un jour à 25 000 livres, les rentiers étaient stupéfaits d'être devenus des mendiants, les spéculateurs non moins étonnés de se trouver millionnaires. Le grand vent de la banqueroute avait balayé la société bien plus complètement que la Convention. On ne voyait que des têtes nouvelles, députés inconnus la veille, Crésus qui sortaient de l'épicerie, fournisseurs aux armées. Les femmes, du jour au lendemain, s'étaient toutes trouvées engagées dans le « marché noir ». On les rencontrait les poches bourrées d'échantillons, portant des paquets de mousseline ou de sucre et toujours proposant quelque affaire, à mi-chemin entre la prostitution et la spéculation. D'autres procuraient des places, des indemnités, des

contrats. Celles qui ne pouvaient pas se greffer sur un circuit de distribution tâchaient d'accrocher quelque bribe dans la loterie générale. On vit même des femmes « fonctionnaires », toute la famille de Rivarol par exemple.

Les femmes se ruaient avec délices dans cette vie active. Elle leur donnait des couleurs. Elles mangeaient comme des dragons, ayant inventé un « thé consistant » qu'elles dévoraient au milieu de l'après-midi. Elles avaient des tournures de fermières, de grosses joues rouges et les médecins étaient obligés de les saigner continuellement. Tout leur était permis. La nouvelle société n'ayant aucune assise, aucune tradition, vivait dans la rue. Les bals avaient lieu en plein air, à l'Élysée, à Tivoli qui était près de l'actuelle gare Saint-Lazare, ou à la campagne, à la sortie de Paris, et ils attiraient tant de monde qu'à 6 heures du soir Paris était un désert; les affaires se traitaient partout, principalement sur les boulevards et l'on accrochait déjà les enseignes qui seront célèbres sous la Restauration, Frascati, le pavillon de Hanovre, le petit Coblenz où l'on s'écrasait comme plus tard chez Maxim. Et, au Palais-Royal, c'était toujours la même cohue et la même fourmilière de courtisanes, de joueurs, d'agiateurs et de badauds.

Cette vie nouvelle avait institué l'indépendance des femmes plus sûrement que tous les décrets. La rue leur appartenait, les jardins aussi, les promenades, les bals. Si elles étaient *curieuses* d'un homme, comme on disait alors, elles pouvaient le suivre, le harceler, lui donner la chasse. On sentit le besoin de régler cette importante conquête. On inventa l'*indicateur des mariages* qu'il suffisait de consulter pour connaître l'état du marché. Un entrepreneur trouva un moyen plus prompt. Il imagina un bal où l'on reconnaîtrait les cœurs disponibles à quelque ruban. Il n'y avait plus qu'à s'inscrire ensuite pour la fournée de mariages du décadi.

Une Espagnole symbolisa la royauté des femmes sur cette joyeuse braderie, mais aussi le singulier pouvoir, qui est dévolu à leurs faibles mains, d'arrêter parfois la lourde mécanique du destin. De cette Thérésia Cabarrus, ci-devant marquise de Fontenay, maîtresse et femme du citoyen Tallien, puis maîtresse du tout-puissant Barras, le plus étonnant n'est pas ses caprices, ni son pouvoir, ni ses triomphes qui ne sont que ceux d'une autre Poppée, mais ce hasard qui fit dépendre d'elle le sort de cet empire de Sparte que Robespierre et Saint-Just étaient en train d'édifier. Aucune favorite royale ne fut plus acclamée. Cette capiteuse et splendide femelle émerveille les hommes partout où elle paraît, la foule l'applaudit lorsqu'elle passe, il lui suffit d'un geste, d'une idée pour créer une mode, d'un caprice pour sauver de la ruine la Manufacture de Sèvres, d'un mot pour imposer un succès :

elle distribue les grades, les commandements, décide des fortunes, sauve les têtes. Jamais impératrice n'a eu un pouvoir si complet. Mais ce n'est rien à côté de ce qu'elle a réussi le 9 thermidor. Elle, emprisonnée, convaincue d'avoir sauvé à Bordeaux ses amis aristocrates, Tallien compromis, mais fou de peur et de rage, organisant avec une poignée de députés l'incident de séance du 9 thermidor, et, pour sauver la belle captive, hurlant au pied de la tribune et menaçant de poignarder sur-le-champ l'intouchable autocrate si ses collègues ne le mettent pas en accusation : quel étrange incendie allumé dans le sanctuaire des hommes par la faible main d'une captive ! Le nez de Cléopâtre changeait pour la deuxième fois le cours de l'histoire des nations. Quel roman d'espionnage offre un tel coup de théâtre !

LES FEMMES SOUS LE CONSULAT

Les femmes perdirent brusquement le 18 brumaire la royauté qu'elles avaient usurpée. Sous le Directoire, elles conduisaient la fête et les hommes ne semblaient être tolérés dans leur joyeux empire que comme exécuteurs de leurs volontés. Avec Napoléon, au contraire, il y a un coq dans la volière : il se promène d'un air soupçonneux et surveille une classe d'écolières indisciplinées, la fougueuse Pauline, l'ondoyante Joséphine, et Laure d'Abrantès et la bruyante maréchale Lefebvre et Juliette Récamier et la grosse baronne de Staël, personnel encombrant, dont les initiatives provoquent chez le maître des froncesments de sourcils.

On fait le bilan du tremblement de terre et l'empereur essaie de reconstituer une classe dirigeante. Cette tentative ressemble beaucoup à une opération de chirurgie esthétique : le résultat fait penser à un visage dont on aurait refait le nez. L'ancienne noblesse se tient à l'écart malgré les avances de l'empereur, la noblesse impériale traite de haut les parvenus de la finance, les militaires sont impertinents avec les civils. Talleyrand essaie en vain de ressusciter la vie mondaine par ses galas de Neuilly. Le « monde » n'en reste pas moins pareil à un serpent coupé en tronçons. L'aristocratie ancienne se réunit à petit bruit dans quelques salons modestes et strictement fermés, qui commencent à constituer le bastion inexpugnable du Faubourg Saint-Germain. Les réceptions des Tuileries sont somptueuses et guindées. Trois rangées d'aigrettes et de diamants disposés en bon ordre dans la salle des Maréchaux, des uniformes chargés d'or, l'empereur passant devant les rangs avec Joséphine : en somme, disait Saint-Aulaire « une revue où il y aurait des dames ». M^{me} de Boigne, assistant à une de ces parades où Napoléon est en culotte blanche et en manteau de cour, trouve qu'il a l'air d'un roi de carreau. Les salons sont mal chauffés, on

y gèle; la danse n'est permise qu'à certaines catégories d'invités, ainsi que le buffet.

Ces manifestations collectives étaient peu favorables aux cheminement de la séduction. On se réunissait donc le plus souvent en petits cercles mondains qui se recrutèrent par affinité. L'empereur exigeait de ses dignitaires qu'ils mènent grand train. C'était dans ces maisons de grands bourgeois ou de nouveaux princes qu'on s'amusait le mieux. Il s'y développa une vie mondaine réduite à un milieu de hauts fonctionnaires et d'officiers. Mais la proportion d'anciennes femmes de chambre et de matrones peu dégrossies était parfois un peu forte. Le ton de cette société nouvelle s'en ressentait. Chez Lucien Bonaparte, au Plessis-Chamant, on faisait partir des pétards sous les pieds des invités, on les arrosait d'eau, plaisanterie un peu abandonnée depuis les ducs de Bourgogne, on mettait du poil à gratter dans les lits. Chez Grimod de la Reynière, à Villiers-sur-Marne, on trouvait des trappes, des armoires truquées, on avait droit à des fantômes, à des bruits de chaînes et à des orages artificiels. Chez les hôtes moins bien organisés, on avait pris l'habitude d'inviter aux soirées des « mystificateurs » patentés propres à réjouir la compagnie : l'un d'eux, le fameux Musson, fut une vedette très recherchée. Ces amusements, d'une franchise bien militaire, disent assez que les femmes ne suffisaient pas à occuper tous les instants dans cette nouvelle vie de société.

La morale n'en était pas plus respectée. Les mémorialistes les plus prudents laissent entendre que les femmes de l'Empire acceptaient des idylles conduites rondement. Les jeunes colonels n'étaient souvent que des passagers qui s'attardaient peu dans les salons parisiens. Et beaucoup de jeunes femmes avaient un goût décidé pour l'uniforme, elles furent bonnes filles. L'exemple venait d'en-haut. Pourquoi se serait-on montré plus difficile que la jolie Pauline Bonaparte? Les aventures étaient souvent piquantes : Balzac en raconte dans sa *Physiologie du mariage* qui sont lestes. Elles étaient fréquentes en tout cas. Malgré le rigorisme de l'empereur qui aimait les honnêtes femmes, la société impériale fut presque aussi dissolue que la société de la Régence. Cela alla même une fois jusqu'au scandale. On découvrit rue de Vaugirard une maison spécialisée dans les *partouzes* entre gens du monde. On était admis sur présentation, on payait douze francs, personne ne se connaissait, on éteignait les lumières. Et le lendemain matin, chacun s'en allait de son côté. Une descente de police surprit dans cette maison quelques hauts fonctionnaires et avec eux de ci-devant marquis. Cette maison hospitalière fut, en somme, le seul terrain de rencontre entre l'ancienne noblesse et la nouvelle.

LES FEMMES SOUS L'EMPIRE

Le régime avait pourtant fait d'honnêtes efforts en faveur de la morale. Les fournées de mariage du décadi avaient été supprimées, on pouvait se marier plus décemment sur rendez-vous chaque jour de la semaine. Puis le mariage religieux reparut, discrètement d'abord, puis officiellement après la signature du Concordat. L'imitation de l'Angleterre qui régentait les harnais, les voitures et les habits d'hommes, introduisit la mode des mariages à minuit qui dura pendant tout l'Empire. La situation juridique des femmes fut précisée par le Code civil en des articles qui durèrent jusqu'au début du *xx^e* siècle. Ces articles n'innovaient guère et l'on se borna à codifier les coutumes les plus répandues.

Ce retour au calme ne précipita pas tout le monde sous les saintes lois du mariage. Les célibataires, très satisfaits de leur état, n'éprouvaient pas le besoin d'en changer. Le recensement de 1805 montre qu'il y avait à Paris 275 000 célibataires et 170 000 couples. Ce chiffre s'appliquant aux deux sexes est difficile à interpréter, car il comprend une part inconnue de célibataires involontaires, puis des domestiques, des membres du clergé, etc. Il enregistre toutefois un pourcentage de célibataires très supérieur à celui qui est relevé à notre époque. Un recensement de l'an X souligne avec plus de précision le délabrement de la morale quand il constate que le nombre des enfants nés de filles mères pendant l'année atteint le tiers des naissances légitimes déclarées pendant le même temps ⁵. Les habitants de la campagne n'étaient pas épargnés par cette fatalité. M^{me} de Chateaubriand, voyant accoucher sa jeune bonne sans raison apparente, constate avec philosophie que « depuis longtemps on n'avait pas l'idée à Châtenay d'une fille qui le fût le jour de ses noccs ⁶ ». M^{sr} Le Coz ne parlait pas autrement de ses paroissiennes de Bretagne et Dupin, préfet de Vendée, n'avaient pas d'illusions non plus sur ses administrées du Bocage. Stendhal trouve à chaque auberge de ses voyages des servantes singulièrement faciles qui ne sont pas toutes des professionnelles. Même les femmes et les filles de la bourgeoisie semblent avoir oublié leur sagesse routinière. Le même Stendhal trouve à Toulon beaucoup de faux ménages, les jeunes filles de Grenoble permettent des caresses indiscretes, les Balzac à Tours ou à Versailles vivent au milieu d'un parterre de cocus.

Ces résultats affligeaient l'empereur qui manquait sur ce sujet d'humour et même de patience. La vertu des épouses faisait partie de sa vision spartiate et militaire du gouvernement. Ses réflexions sur les femmes pendant les séances de préparation du Code Civil au Conseil d'État étaient pittoresques et sommaires. Il avait des idées d'éleveur.

Et il fit de son Code Civil un instrument de l'autorité du mari. « L'homme se bat et conseille » (c'est-à-dire décide) : la vieille devise du Droit franc inspira ses légistes. La femme aborda le siècle fringante, mais mineure. Napoléon, qui songeait à tout, voulut même un élevage-pilote. Il inventa Ecouen qu'il donna à M^{me} Campan, la grande éducatrice du temps. Les six cents pensionnaires de la Maison de la Légion d'Honneur mangeaient peu, portaient l'uniforme, balayaient le dortoir et allumaient le feu. Ces futures femmes de soldats étaient soumises à une discipline rigide, celle-la même, en somme, que M^{me} de Maintenon avait imposée à Saint-Cyr aux futures fiancées des Cadets du Roi. Cette idée virile traversa le siècle et fut plus forte que les sottises qu'il engendra. Disons à l'honneur de la célèbre institution qu'on y élevait encore les filles en 1914 comme au temps de M^{me} Campan. Cette écurie de pouliches était une belle pensée. Mais Napoléon lui-même ne pouvait empêcher que, dans son système, la maladresse de l'homme risquât de gâter ce que l'éleveur avait fait.

En fait, loin de la brillante immoralité de Paris où les jeunes colonels en prenaient à leur aise, dans les provinces solitaires, la petite bourgeoisie ou la noblesse pauvre paraissent avoir seules gardé les traditions. L'*Occitanienne* de Chateaubriand, dans sa gentilhommière du Quercy, mène avec sa famille ruinée une existence toute pareille à celles qu'on rencontrait au XVIII^e siècle. Les filles n'ont que des robes d'indienne et de gros souliers, elles couchent dans des chambres sans feu, elles ont les restes du dessert : à l'automne, on leur permet par exception de griller des châtaignes dans le grand four de la cuisine. J'imagine que Laurence de Cinq-Cygne, l'héroïne énergique d'*Une Ténébreuse affaire*, ne dut pas être élevée autrement. Cette sagesse de la province sous l'Empire, on la retrouve encore dans la jeunesse de la Véronique Graslin du *Curé de Village*, dans la sévérité de Saumur pendant ces années où le père Grandet fait sa fortune. Et cette impression, confirmée par d'autres monographies et quelques enquêtes des démographes, invite à penser que, comme d'habitude, la petite bourgeoisie et la petite noblesse sont les catégories les moins atteintes par les événements et par l'évolution des mœurs.

DUCHESSES ET BOURGEOISES DE LA RESTAURATION

Le romantisme nous brouille un peu la vue quand il est question de la Restauration. Nous voyons les femmes de cette époque à travers un nimbe poétique, les silhouettes vaporeuses de Graziella, de Mimi Pinson et des duchesses de Balzac s'imposent à notre imagination. La réalité est plus prosaïque. La Restauration est surtout une période de

foisonnement des femmes. Cette abondante moisson qu'on pressentait sous le Directoire et sous l'Empire arrive à la floraison. Les femmes sont partout et se mêlent de tout. Elles sont dans les rues, elles transforment en bals les jardins publics, on les peint et on les repeint de toutes les manières et à tous les âges, elles sont le public et elles sont aussi l'objet qui passionne le public. Bref, la littérature et la vie sont envahies par les femmes, par les femmes de tout pelage et de toute origine. Charles X règne, M^{gr} de Frayssinous prêche la modestie et l'obéissance et c'est le moment que les femmes choisissent pour faire leur nuit du Quatre-Août.

LA « PETITE ROBE » ET LE ROMANTISME

Quels sont les signes redoutables auxquels le sociologue reconnaît cette évolution ? Il y en a trois. D'abord, les femmes se précipitent au mélodrame et dévorent des romans, ensuite elles découvrent la « petite robe », enfin elles soupirent et rêvent d'éprouver des « sentiments ». On aura reconnu dans ce programme tous les caractères de la vulgarisation. C'est la « camelote » sous toutes ses formes qui envahit le siècle. Les premiers signes de la « société industrielle » apparaissent dans cette multiplication des offres et dans cet abaissement de la qualité. Et, en même temps, on voit se dégager l'instrument grâce auquel la « société industrielle » va exercer ses ravages, sa victime de prédilection, son alouette hypnotisée par tous les miroirs, le public féminin.

Les historiens diront que tout cela n'était pas bien neuf, qu'on avait couru au mélodrame bien avant l'Empire, qu'on avait eu la passion des romans depuis Jean-Jacques Rousseau, que la robe d'indienne avait été à la mode sous Louis XVI et qu'on connaissait les « cœurs sensibles » depuis le même temps. Mais c'est la soudaine extension de ce public et surtout les goûts qu'il fit naître, la courbure qu'il donna à la convoitise et à la sensibilité féminine qui sont déjà une annonce. Les femmes dévorèrent les romans, les « cabinets de lecture » les mettaient à la portée de toutes les bourses, Mimi Pinson se fit emmener au mélodrame, la petite robe « d'indienne » était bon marché et d'ingénieux industriels avaient trouvé mieux encore, le châle Ternaux, habile imitation des « schalls » de Cachemire dont s'enveloppaient les élégantes, qui permettait des ondulations aristocratiques aux plus minces bourgeoises, et les soques à bon marché qui faisaient un pied presque aussi fin que les brodequins de peau du bon faiseur. Ainsi toutes les femmes étaient « élégantes ». L'étoffe de la robe, l'escarpin, le chapeau, n'étaient plus les signes extérieurs dont l'absence reléguait dans une classe subalterne et excluait toute aventure flat-

teuse. On avait des *ersatz* de tout. Toute femme était l'*ersatz* de la « femme ».

C'est à ce moment-là qu'un produit à bon marché de l'industrie littéraire permit aux femmes de se familiariser avec ce qui leur parut être un extrême raffinement de leur panoplie sentimentale. Les romanciers et les poètes leur apprirent à roucouler. C'était un progrès sur les romans du siècle précédent, car cet apprentissage était à la portée de chacune, au lieu qu'il fallait un concours de circonstances pour être séquestrée par des brigands ou enlevée par un jeune comte. Les femmes apprirent avec plaisir qu'elles avaient toutes un cœur, que ce cœur avait des droits et qu'en s'abonnant à un cabinet de lecture on pouvait se procurer sans complications les émotions les plus douces. Le sentiment fut dès lors aussi largement répandu que les cotonnades. Et les femmes de tous les milieux prirent l'habitude de considérer qu'elles avaient droit à une « vie sentimentale » et que c'était un grand malheur que d'en être frustrée.

Dès lors, l'imagination des femmes fut enflammée par l'acquisition de ces divers objets de pacotille. Il était aussi indispensable d'avoir « un sentiment » que d'avoir un châle. On n'était vraiment une femme que lorsqu'on était ornée de ces divers plumages, lorsqu'on avait goûté à ces émotions, à ces rêveries, à ces ivresses qui constituaient *la vie*. Comme des milliers de moineaux pépian, les femmes prirent l'habitude d'avoir le bec tendu vers tous ces beaux produits accessibles, vers tous ces beaux produits « bon marché », qui leur promettaient à toutes qu'elles seraient de plus en plus « femmes », qu'il importait qu'elles fussent de plus en plus « femmes », en se conformant à une définition que les fabricants de châles, les modistes, les littérateurs leur répétaient à satiété. Ainsi fut mis en circulation le joli petit animal à cervelle farcie de tous les désirs utiles au commerce qu'on appelle la femme moderne.

LES « ESPÈCES SOCIALES »

Cette apparition de la camelote est une date importante dans la vie des femmes. Elle eut un contre-coup. C'est à ce moment que se forment ces fameux cercles concentriques qui maintiennent subrepticement, mais fermement, une distance infranchissable entre les femmes « du commun », comme disait lestement Restif, et les femmes « de la société ». Parce que les *signes extérieurs* disparaissaient, des signes invisibles et désespérants distinguèrent désormais les femmes d'extractions différentes. C'est à cette date qu'on vit fleurir dans les capitales d'Europe le personnage mystérieux appelé par Balzac la « femme comme il faut » : cette femme, qui ressemble apparemment à toutes

celles qui marchent auprès d'elle sur le même trottoir, qui n'est pas suivie inévitablement par un valet de pied, qui porte une robe qui paraît très simple et un châle que rien ne rend remarquable, et qui, pourtant, par sa façon de marcher, de regarder, par la coupe de sa jupe, par la façon de son chapeau ou de ses brodequins, par mille nuances imperceptibles affirme qu'elle est d'une autre essence et qu'elle mérite une tout autre attention que les femmes ordinaires auxquelles elle daigne un instant se mêler.

De semblables mesures de défense affectent alors la situation de toutes les femmes. Elles instituent même une sorte d'invisible planisphère social, dont les constellations se suivent mais ne se confondent pas. Des séparations ingénieuses se substituent aux privilèges. Il y en a pour tout le monde et nul n'est épargné. L'aristocratie s'enferme dans la citadelle de la vie élégante et se constitue en milieu « fermé » et inaccessible. Elle répond aux millions par le pedigree. Et elle désespère les millionnaires en les forçant à constater qu'ils ne sont pas « nés ». Les barons de la bourgeoisie se consolent en se constituant en caste à leur tour et en vexant les parvenus moins riches qu'eux, et ceux-ci cherchent aussi quelque catégorie inférieure à humilier. Si bien que le caractère principal de la société à l'époque de Louis-Philippe est son cloisonnement ou plutôt sa répartition en cercles concentriques plus ou moins éloignés du foyer de la vie élégante. Cette hiérarchie était si sensible que Balzac la transposa en une zoologie de la société et prétendit montrer que les différents échelons de la réussite sociale créent de véritables « variétés » de l'espèce humaine qui diffèrent entre elles aussi profondément que les « variétés » des espèces animales *.

Ces barrières invisibles maintenaient l'ordre. Mais il fallait aussi qu'il y eût quelque différence de qualité dans les soupirs. Le faubourg Saint-Germain hésita entre deux méthodes qui devaient prouver l'éloignement de l'aristocratie pour les produits de bazar. Au début de la Restauration, les jeunes femmes de la société la plus fermée affectèrent de revenir aux habitudes du XVIII^e siècle. « Avec Louis XVIII revinrent les mœurs de l'ancienne Cour ⁷ », affirmaient les écrivains de l'opposition libérale, qui se plaisaient à voir en M^{me} du Cayla une autre Pompadour et accusaient de « légèreté » les

* Cette situation n'étant pas particulière à la France, on la retrouve en Angleterre, en Allemagne. Elle est spécialement nette en Angleterre où les *castes* sont presque officielles : on y trouve l'*aristocratie*, puis la *gentry* et les *gentlemen*, puis une bourgeoisie divisée en *upper middle class* ou grande bourgeoisie, *middle class* ou bourgeoisie moyenne, *lower middle class* ou petite bourgeoisie, puis gros fermiers, artisans, gens du peuple. En Allemagne, ce classement se manifeste par la séparation entre officiers nobles, officiers non nobles, hauts fonctionnaires, industriels et gros négociants, moyenne et petite bourgeoisie : cette division dura pendant tout le XIX^e siècle.

jeunes duchesses du faubourg Saint-Germain. Stendhal dans *Armance*, Balzac dans un grand nombre de ses romans ou de ses nouvelles, ne se privent pas de montrer des « maréchales » ou des duchesses peu réservées dans leur vie privée. Des ménages de l'aristocratie trouvaient dans la tradition du XVIII^e siècle des exemples de haute tenue conjugale, c'est-à-dire de tolérance réciproque. On trouve chez les romanciers qui ont prétendu peindre les mœurs du temps quelques jeunes ducs « parfaits » pour leurs femmes et très absorbés par le corps de ballet de l'Opéra. Ce fut toutefois un autre ton qui l'emporta. On prêta une oreille complaisante aux esprits sérieux qui soutenaient que la légèreté, le cynisme et l'irréligion avaient été la cause des malheurs de la royauté. Sous leur influence, on affecta le moralisme, la piété, l'exactitude dans les devoirs. On blâma les duchesses imprudentes et spirituelles et l'on suivit les processions. C'est encore Stendhal qui nous apprend que les bals commençaient par une pieuse exhortation d'un élégant jésuite, et tous les romanciers contemporains se sont moqués de la messe élégante de onze heures à Saint-Thomas d'Aquin. La cour elle-même était discrète et n'était plus qu'un cercle d'un accès très difficile. Elle n'avait, du reste, aucune influence et on s'y ennuyait. « Le roi est incapable de réunir plus de vingt personnes dans son salon », affirmait gravement Stendhal à ses lecteurs anglais. Cette phrase n'est peut-être pas à prendre à la lettre. Mais enfin, on était loin de Versailles. Les réunions privées avaient elles-mêmes beaucoup changé. Ce changement était dû à une habitude qui avait été prise sous l'Empire. Les maris s'étaient accoutumés à accompagner leur femme dans le monde et ils passaient leur soirée dans un salon voisin où ils jouaient à l'écarté. Stendhal prétend que cette innovation porta un coup mortel à l'art de la conversation. « Rien n'est plus commun dans la meilleure société française, expliquait-il, que de voir huit ou dix belles jeunes femmes bien habillées, tristement assises en groupe et qui échangent de temps à autre un froid monosyllabe sans jamais attirer, même un instant, l'attention d'un homme ⁸.

DE L'ADULTÈRE ET DES KEEPSAKES

Les femmes qui n'avaient pas le moyen de choisir entre la légèreté et la haute dévotion broutaient surnoisement le picotin des sentiments que les revues élégantes et les journaux de mode leur présentaient comme une ambroisie indispensable. Une importante figuration féminine, nombreuse certes mais mal préparée à son rôle, prit la relève des femmes de l'aristocratie dans la revendication des formes élevées et décentes de l'adultère, revendication qui, dans les diverses couches de la bourgeoisie, s'était heurtée jusqu'alors à un solide bar-

rage d'incompréhension. Il n'en fut pas de même du goût pour le roucoulement qui ne s'accompagnait d'aucune revendication explicite, mais qui aboutissait inévitablement à constater l'insuffisance du mari en ce domaine. D'où une situation critique qui paraît avoir été assez répandue dans les ménages bourgeois de la Restauration et qui n'avait guère d'issue dans une société qui affectait des dehors de moralité. Les maris de la bourgeoisie, qui n'avaient pas, comme les jeunes ducs bien élevés, l'habitude de la vie élégante, se montraient soupçonneux et embarrassés. Ils avaient fait un mariage de convenance, leur femme prétendait aller dans le monde comme les grandes dames, recevoir comme elles librement à son « jour », accueillir les hommages des hommes, et les maris voyaient avec déplaisir les suites éventuelles d'une pareille situation. La *Physiologie du mariage* de Balzac expose indiscrètement ces difficultés. Sans que l'auteur le dise expressément, on voit bien qu'elle s'adresse à ces ménages de la bourgeoisie, nouveaux venus sur la scène mondaine. D'où l'on peut conclure que l'adultère se répandit dans la bourgeoisie avec l'aisance, l'usage des immeubles de rapport et la mode des *keepsakes* élégants qui racontaient des entreprises peu convenables.

On ne sait pas très bien jusqu'à quel point ce mal se répandit. Si l'on en croit les romanciers de la bourgeoisie, en dépit des poètes, la bourgeoisie resta timide et sage, et produisit d'honnêtes ménages commerçants, comme les Birotteau ou les Guillaume qu'on trouve chez Balzac, ou de vertueuses et solides dynasties. Il est difficile d'être plus précis sans tomber dans l'arbitraire. Le romantisme paraît, en somme, avoir été un poison littéraire que l'organisme social toléra assez bien. Ce ne fut pas la fantaisie et la liberté qui triomphèrent, en dépit de quelques vedettes : au contraire, la *respectabilité*, et sa conséquence inévitable, l'hypocrisie, devinrent des ingrédients essentiels dans l'éducation et la conduite d'une jeune femme. Finalement, les Jésuites gagnaient : même en roucoulant, il fallait garder les apparences. Les écrivains libéraux ne s'y trompaient pas, et, à la fin de la Restauration, ils accusaient la Congrégation d'avoir gagné en influence ce que les femmes avaient perdu. L'admiration béate devant les manières anglaises confirma cette orientation. Les hommes importèrent de Londres l'*air ennuyé* des gentlemen les plus distingués et les femmes répliquèrent par le *cant*, la froideur britannique, et elles eurent à partir de ce jour le don, inconnu avant cette date, de *ne pas voir* les hommes qui ne leur avaient pas été présentés. Celles qui ont enfreint la loi non écrite de la respectabilité, on les cite, mais on fait le désert autour d'elles. Ce qui triomphe, ce qui se multiplie, c'est la femme *empaillée* : par les bons principes, par l'éducation religieuse, par l'image nouvelle qu'on se fait de la femme, toute roucoulante, et languide, et intéressante, et surtout, surtout, par l'effroyable consommation de

respect que la femme exige depuis que tant de candidates ont été promues au rang de *femme* et qu'on ne peut plus se distinguer que par une cylindrée de respect de plus en plus imposante. Cette femme empaillée, c'est elle que nous allons voir voguer majestueusement sur les eaux agitées du *xix^e* siècle et c'est elle qui devait nous imposer finalement une idée fausse de la femme qui explique une bonne partie de nos contresens d'aujourd'hui.

LE TRIOMPHE DE LA BOURGEOISIE

La révolution de 1830 amena un changement encore plus sensible. L'installation définitive de la bourgeoisie dans son rôle de classe dominante eut pour conséquence d'accélérer le mimétisme qui s'était produit spontanément dans les autres groupes sociaux et de leur imposer une optique bourgeoise de la vie. Après 1830, c'est décidément la vertu qui triomphe et avec elle un train de vie décent et peu bruyant et le succès de ces « coteaux modérés » de la vie privée s'affirma davantage à mesure que le siècle s'avancait.

LA VIE PRIVÉE DES « ROYAUTÉS BOURGEOISES »

Les familles princières furent le plus durement touchées et on les voit toutes glisser peu à peu au cours du *xix^e* siècle vers le silence de la vie domestique. Le roi Louis-Philippe montrait volontiers le grand lit conjugal dans lequel il reposait aux côtés de la reine, son épouse. Nous allons retrouver ce meuble symbolique dans toutes les cours d'Europe. En France, la cour, sous Louis-Philippe, a disparu entièrement. Le roi n'est plus qu'un haut magistrat logé aux Tuileries, il passe ses soirées auprès de sa cheminée, et, quand les invités du duc d'Orléans font trop de bruit à l'étage au-dessus, il frappe avec sa canne sur le manteau du foyer pour obtenir un peu de silence. En Angleterre, l'esprit de la Restauration se maintint quelque temps avec le pittoresque duc de Melbourne qui plaisait tant à la jeune reine Victoria, mais le mariage de la reine avec le prince Albert changea cela. Le principal personnage mâle de la cour était tenu par ses fonctions à une conduite privée exemplaire et il y réussissait d'autant mieux qu'il avait la tournure d'esprit d'un pasteur méthodiste. Le prince consort faisait des enfants à la reine avec beaucoup de régularité et sous son influence la cour d'Angleterre devint un endroit fort calme que les gens du monde fréquentaient avec parcimonie. La cour de Berlin végétait de son côté sous un prince qui arriva jusqu'à l'âge vénérable de quatre-vingt-dix ans sans penser à changer son entou-

rage. La reine de Prusse, plus tard impératrice, recevait à ses thés quotidiens cinq ou six amies intimes et, une fois par semaine, elle donnait un concert. Les hommes qui participaient à ces festivités étaient d'élégants septuagénaires qui réparaient en somnolant les fatigues de l'existence et les grands officiers du palais étaient les contemporains de l'empereur. Seule, les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg organisaient des réceptions qui ranimaient les splendeurs d'autrefois. Napoléon III essaya d'un mélange qui unirait le faste à la bonhomie démocratique. Les petits lundis de l'impératrice rappelaient la cheminée de Louis-Philippe et les *raouts* somptueux maintenaient l'idée de la majesté royale. Mais la sauce insipide de haute décence et de respectabilité rendait ces friandises un peu fades. L'Empereur en était réduit à composer des patiences, il faisait des lectures à haute voix qui endormaient les auditeurs, l'impératrice organisait des « petits jeux » et des « charades ». Enfin, malgré tous les efforts, la vie de cour était soporifique d'un bout à l'autre de l'Europe.

La « maîtresse du roi », dernier vestige du pouvoir que les femmes avaient eu jadis, avait été courageusement sacrifiée. Le dernier spécimen en avait été M^{me} du Cayla, maîtresse officielle de Louis XVIII, dont Stendhal dit avec beaucoup d'exagération que toutes les jeunes personnes de France murmuraient le nom avec envie. Il faut noter toutefois que M^{me} du Cayla n'avait pas le pouvoir de faire nommer un sous-préfet. Ni Louis-Philippe, jadis fort coureur, ni le chaste prince Albert, ni le digne Guillaume I^{er} n'alimentèrent beaucoup la chronique. Napoléon III eut beaucoup d'aventures, mais changeantes et subalternes, c'étaient surtout des liaisons de viveur, et il en fut de même pour Guillaume II. C'est le règne de François-Joseph en Autriche qui permit de mesurer la chute profonde de celle qu'on appelait jadis « la favorite ». François-Joseph eut pour « amie de cœur » pendant vingt ans l'actrice Catherine Shratt, protégée par l'impératrice qui affectait de la traiter comme une tendre amie. Cette liaison était publique. Or, Catherine Shratt, pendant tout ce temps, non seulement n'eut aucune influence politique, ni aucune « clientèle » autour d'elle, mais elle continua à jouer chaque soir sur la scène, et même l'amitié de l'empereur fut incapable de la défendre contre la malveillance du directeur de l'Hofburgtheater auquel elle appartenait, et elle dut donner sa démission sans que l'empereur pût intervenir. Il est impossible d'imaginer alignement plus complet sur les normes de la vie privée. Catherine Shratt n'est plus que la maîtresse d'un homme fort en vue, mais qui ne paraît pas avoir un pouvoir particulier. Or, cette abdication du caprice royal a lieu dans la cour qui passe pour avoir conservé le plus tard tout l'extérieur de la souveraineté.

COMBAT EN RETRAITE DES ARISTOCRATIES

Les grands n'avaient pas effectué une retraite aussi spectaculaire, mais ils avaient discrètement cargué beaucoup de voile. Les manières de la Restauration se sont toutefois maintenues à l'étranger plus longtemps qu'en France.

L'aristocratie anglaise, en avance sur l'évolution, avait déjà pris le tournant pendant le long règne de George III. Cela lui permit de garder fière allure pendant quelque temps dans le repli général. Dans les années qui suivirent l'avènement de Victoria, en 1853, on vit encore quelques spécimens du XVIII^e siècle se soutenir victorieusement. Lord Melbourne, alors chancelier, avait les manières du comte de Maurepas, et le vieux lord Hertford entretenait publiquement une sorte de harem, fantaisie qui rappelait les princes allemands du siècle précédent. Mais la plupart de leurs collègues s'adonnaient à l'économie politique, leurs femmes présidaient des ligues de bienfaisance, et les uns et les autres se réfugiaient dans les splendeurs de la vie de château. Pückler-Muskau, diplomate allemand, considérait avec stupeur ces derniers restes des fastes passés. A Gordon, le duc de Richmond reçoit normalement quatre-vingt-dix invités, à Belvoir, chez le duc de Rutland, il y a tous les jours cent couverts dans le hall réservé aux domestiques, à Hatfield, lord Salisbury nourrit cinq cents pauvres deux fois par semaine. Ce train de grand seigneur n'empêche pas l'ennui. La matinée se passe assez bien parce qu'on a quartier libre, l'après-midi est consacrée à une cavalcade en grand équipage, déjà plus difficile à supporter, mais la soirée comporte un dîner où l'habit est obligatoire et souvent un bal aussi cérémonieux que le dîner. Ces réjouissances de haute tenue se déroulent sous la direction de vieilles dames portées à l'austérité. Lady Blessington, qui vit publiquement avec le beau comte d'Orsay, le plus fameux des dandies, est exclue de la société. Byron, convaincu d'immoralité, avait été obligé de s'exiler. Les joyeuses beuveries instituées après le dessert sont elles-mêmes sévèrement réglementées : les nobles participants ont l'obligation de rejoindre les dames après trois quarts d'heure de récréation. L'aristocratie a remplacé sa vie turbulente du XVIII^e siècle par une perpétuelle représentation. Les femmes n'ont rien gagné à ce changement : elles sont toujours aussi délaissées et elles ont l'obligation de jouer à la princesse. Aussi les femmes de l'aristocratie anglaise viennent-elles volontiers se détendre sur le continent où on les accuse de se permettre des distractions avec des personnages sans conséquence, qui n'appartiennent pas à la catégorie des gentlemen.

En Allemagne où l'ascension économique de la bourgeoisie a eu

lieu avec un certain retard, les privautés aristocratiques se sont maintenues plus longtemps. Pendant presque tout le siècle, la noblesse allemande réussit à rester une caste très fermée, qui affecte de regarder de très haut les parvenus et se ruine en conscience selon des méthodes éprouvées. Les princes médiatisés qui sont à la tête de l'aristocratie allemande vivent presque toute l'année dans leurs terres et essaient de garder autour d'eux le décorum d'autrefois. En fait, on assiste en Allemagne jusqu'à la fin du règne de Guillaume I^{er} à une survivance curieuse dans certains milieux des mœurs du XVIII^e siècle. Les expressions dont se sert la princesse Catherine Radziwill dans un livre qu'elle fait paraître quinze ans après la guerre de 1870, sous le nom du comte Paul Vasili, rappellent singulièrement le langage des voyageurs qui visitaient l'Allemagne après la mort de Frédéric II. « Les mœurs ne sont ni vicieuses ni dégénérées, écrit-elle : elles sont simplement ce qu'étaient les mœurs de nos ancêtres avant que la signification du mot *convenances* eût été inventée... A Berlin, l'adultère fleurit comme une fleur dans sa terre de prédilection, il mûrit au grand jour, cueille et goûte ses fruits sans scrupules... La plupart des femmes mariées ont un amant ou rêvent d'en avoir... La vertu est au nombre des choses réputées inutiles : quant à l'amour, on le rencontre rarement, les liaisons se forment selon le caprice des sens... On satisfait aux besoins de sa nature amoureuse avec le même calme qu'aux besoins de son appétit ⁹ ». Ce jugement sévère est complété par un trait qui rappelle encore d'une autre manière une particularité des cours allemandes du XVIII^e siècle. « En général, la femme berlinoise des hautes classes ne lit pas, ne travaille pas, ne s'occupe pas : elle passe son existence à babiller, s'habiller et se déshabiller et à chercher quelqu'un qui peut l'y aider de toutes façons ¹⁰. » Il y a certainement quelque exagération dans cette description perfide. Mais, au fond, on sent bien un style de vie d'Ancien Régime, qui était, du reste, un anachronisme dont « l'américanisation » brutale de l'Allemagne à la fin du siècle révéla brusquement le caractère.

LES FEMMES DU MONDE DU SECOND EMPIRE

En France, la société des dignitaires du Second Empire, traitée de haut par l'aristocratie, est une société de parvenus et de grands affairistes. Ce mélange est tout l'opposé du système de castes qui s'organise à Londres ou à Berlin. Cette nouvelle société est contrainte à n'être qu'un milieu ploutocratique et, précisément à cause de cela, elle dégage plus promptement les caractères qui seront ceux de la société mondaine à la fin du siècle. Sous de brillantes apparences, le déclin de la royauté féminine en est un trait essentiel. L'insolent cor-

tège des courtisanes, apparition qui accompagne presque toujours la relégation des femmes du monde, annonçait déjà ce diagnostic. Une autre particularité de la société du Second Empire se confirme. Elle est une société *officielle* : les réceptions les plus remarquées ne sont plus celles que donnent des familles connues depuis longtemps par leur rang dans le monde, mais celles qui ont lieu chez de hauts fonctionnaires que l'empereur veut voir mener une vie en rapport avec leurs fonctions. Autre signe : l'endroit le plus distingué de Paris est l'ambassade d'Autriche où se trouve en poste le prince de Metternich. Les invitations des ambassades d'Angleterre et de Russie sont également très recherchées. Ce rôle tout nouveau des ambassades, qui avait commencé sous Louis-Philippe, avoue le néant de la vie mondaine privée.

L'extérieur de cette vie mondaine est très décoratif. Il atteint même sous le second Empire des sommets qui ne seront dépassés que par le music-hall. La duchesse de Bassano donne un quadrille hyperboréen où les *figures* sont constituées par des femmes en traîneaux poussées par leurs cavaliers sur une piste qui simule la neige; le duc d'Albe, beau-frère de l'impératrice, imagine un quadrille des *Quatre Éléments* où la Terre, la Mer, l'Air et l'Onde sont représentées par des vedettes de la haute société; le ministre de la Marine réplique par un quadrille des *Quatre Continents*; la comtesse Tascher de la Pagerie fait paraître un défilé de gigantesques bouteilles dont les bouchons sautent au commandement et libèrent un flot de gracieux matelots; la princesse Korsakoff s'exhibe en mer agitée, déroulant des flots de gaze glauque, et une autre fois en Vérité, déguisement sobre, le duc de Dino est costumé en arbre et produit des madrigaux, la comtesse de Castiglione en Salammbô.

C'était somptueux, assurément, mais ces belles fêtes ne remplacent pas plus la véritable vie de société que les Folies Bergère ne remplacent le théâtre. Ces mises en scène avaient, toutefois, l'avantage de narguer la parcimonie bourgeoise et son horreur du décolleté. S'amuse-t-on dans ce carton-pâte? La conduite des femmes dans cette société mixte semble avoir été moins libre qu'à Berlin, mais moins rigoriste qu'à Londres. Mais il faut bien convenir que, tout le long de ce brillant itinéraire, les femmes sont menées sous une pluie de fleurs vers une situation très diminuée. Leur part n'est plus de direction et de création, elle est surtout de figuration. Dans le meilleur des cas, elles se bornent à soutenir le titre de « maîtresses de maison ». Revêtue de cette dignité, la femme a droit au baise-main à l'entrée des salons et elle préside à la circulation des rafraîchissements.

LE RÈGNE DES DEMI-MONDAINES

Cette relégation des femmes du monde dans un rôle de représentation s'accompagna d'une relève. Un personnage féminin inédit va régner sur les grands pendant près d'un demi-siècle et occuper avec éclat le devant de la scène : la « demi-mondaine », éclatante, mordorée, somptueuse, mais *ersatz* comme tout le reste, *ersatz* de la femme du monde comme le tapageur Morny est l'*ersatz* du grand seigneur, étincelant produit de bazar qui convenait parfaitement à cette société de rastaquouères et de faisans.

A l'origine, ce nom de *demi-mondaines* avait été donné à des femmes du monde déclassées après un divorce, une séparation ou quelque scandale, que le monde avait exclues, mais chez qui l'on pouvait aller. Assez vite, cette quarantaine amena ces femmes à ne pouvoir rencontrer que d'autres femmes déclassées comme elles, ou des actrices, ou des intrigantes, ou des compagnes de plaisir de leurs amants qui ne pouvaient être que l'état-major le plus distingué de la galanterie. Ce mélange particulier comprit bientôt en majorité des femmes appartenant à ces deux dernières catégories et ce furent elles qui constituèrent finalement ce qu'on appela sous le Second Empire le « demi-monde ».

L'importance prise par le « demi-monde » après 1850 fut, probablement, le résultat de la nouvelle sévérité des mœurs. Les demi-mondaines recueillaient naturellement la succession des filles d'Opéra du XVIII^e siècle, mais en même temps elles recueillaient la succession des femmes du monde qui s'étaient repliées sur un mode de vie excluant le scandale. Avec ce cru féminin qui est resté célèbre, quelques boursiers heureux essayaient de retrouver le « ton Régence ». Cette prétention n'était pas neuve. Des boutiquiers enrichis que nous présente Balzac, qui se donnaient le nom de négociants, l'avaient eu avant les « nouveaux messieurs » arrivés avec le coup d'État. Mais les « viveurs » du Second Empire avaient le goût du faste. La *demi-mondaine* faisait partie d'un palais des illusions qui comportait beaucoup d'autres merveilles. Le clinquant, autour d'eux, tintait de toutes parts. Leur vie était étincelante, mais à la manière des chevaux de bois où tiennent tant de place les tiges dorées, les anges en stuc, les faux marbres et les pendeloques de cristal. Ces « viveurs » inventèrent toutes les formes de l'enrichissement qui sont suspectes et toutes les formes de la vie mondaine qui n'exigent pas la présentation. Cette pacotille comprenait les champs de courses, Longchamp, le Grand Prix de Paris, le Véfour, Deauville, toutes inventions de l'ingénieux duc de Morny, qui ont ce trait commun d'être une foire. Les demi-mondaines furent les *houris* de ce paradis artificiel.

Ces « demi-mondaines » étaient si célèbres que leur nom est resté

dans la mémoire des hommes, exemple singulier de persistance des lampions éteints. Elles n'étaient pourtant que des « femmes entretenues » et presque toutes, si l'on peut dire, « de carrière ». Céleste Mogador, qui finit comtesse de Chabillant et par là petite-fille du comte de Choiseul-Gouffier, est une ancienne pensionnaire de maison, parvenue par le cirque; Cora Pearl est une de ces fraîches petites Anglaises importées à quatorze ans pour la joie des messieurs âgés et qui a un peu traîné dans les coulisses; la somptueuse Païva, comtesse de Donnersmark, est une juive polonaise qui a été remorquée d'amants en amants jusqu'aux rastaquouères les plus somptueux; Jeanne Destoubey, qui devint vite la baronne de Tourbet, fut une des maîtresses de Napoléon III, ce qui n'est pas une merveilleuse référence. On peut s'interroger davantage sur M^{me} Sabatier, qu'on appelait la Présidente, et qui fut admirée par Baudelaire; sur Hortense Schneider, Anna Deslions, actrices et courtisanes, qui furent aussi célèbres que nos vedettes les plus admirées. L'existence de ces femmes était somptueuse, elles étaient entourées d'un prestige que le cinéma n'a qu'imparfaitement reconstitué autour de quelques étoiles de notre temps : elles ont reçu chez elles les hommes les plus remarquables de leur temps, elles ont joué un rôle de premier plan dans la vie mondaine. Il est à peu près sûr que la plupart d'entre elles (sauf la Présidente), n'avaient ni esprit, ni influence. Leur vie brillante leur suffisait et on ne voit pas qu'elles aient fait autre chose que de dépenser beaucoup d'argent et, quelquefois, d'en amasser.

Le « ton Régence », se bornait souvent à la promiscuité. Morny, qui avait la tournure d'un maître de danse, se prenait pour le duc d'Orléans parce qu'il avait la même maîtresse qu'un de ses enfants naturels et aussi parce qu'il couchait avec Rachel qui couchait avec tout Paris. Cette forme supérieure de la prostitution éblouissait cet illustre niais. En fait, ces femmes avaient pour principal mérite d'être fort chères, ce qui était en effet le seul moyen qu'il leur restât pour se faire distinguer. En dehors de cela, elles paraissent avoir été aussi ennuyeuses qu'elles étaient célèbres. On reste rêveur devant les splendides réceptions de la Païva ou de la Castiglione. C'est aussi somptueux que réfrigérant. On se ruinait pourtant en conscience pour figurer à ces folles soirées ou se montrer dans l'état de propriétaire passager d'une de ces illustres sous-maîtresses. Par un étrange abus des mots, on appelait cela *s'amuser*. Il y a assurément peu de périodes où l'on éprouve autant de pitié pour les malheureux qui n'ont pas connu d'autre forme de bonheur que ces orgies qui se terminaient par les travaux d'une professionnelle. Et rien n'accuse plus la déréliction des pauvres jeunes femmes de ce temps que la constatation que les hommes les plus éminents de l'époque ne trouvèrent aucun autre moyen de passer leurs soirées.

LES SALONS POLITIQUES

Les femmes les plus intelligentes et les plus actives se replièrent parfois sur les satisfactions sérieuses du salon littéraire. Mais là encore, il suffit de comparer le panorama des salons au *xix^e* siècle avec le brillant déploiement de la cavalerie littéraire du *xviii^e* pour constater le recul de l'influence féminine. On avait déjà pu noter sous la Restauration le phénomène assez singulier du salon littéraire à direction masculine. On passe la soirée chez Victor Hugo, chez le peintre Gérard, chez Nodier. En Allemagne, autre nuance restrictive, différente, mais non moins significative. Le grand salon littéraire de la première partie du siècle est celui de Rachel Lievin, salon juif : la maîtresse de maison est intelligente, pondérée, efficace, elle adore Goethe, mais son origine la place absolument en dehors de la haute société. En Angleterre, où les femmes comptent peu, on ne peut parler de déclin. Mais l'orientation des grands salons confirme que la participation des femmes y est de pure forme : ce sont des salons politiques, celui de lady Holland pour les Whigs, celui de lady Jersey pour les Tories. Le seul salon littéraire important, celui de lady Blessington, est une simple boutique de gens de lettres, les femmes de la noblesse anglaise refusant de se rendre chez lady Blessington en raison de sa vie privée.

En France, deux fortes personnalités féminines paraissent faire exception à la règle, ce sont la princesse Mathilde et la princesse de Metternich. L'importance de leur salon a toutefois pour origine leur situation officielle : l'une appartient à la famille impériale, l'autre reçoit à l'ambassade d'Autriche. C'est ensuite leur goût personnel, leur décision, leur tempérament qui ont fait la célébrité de leur salon. Tout ce qui a un nom dans tous les milieux est reçu chez la princesse Mathilde, une légende a fini par l'entourer, et, à la fin du siècle, le petit Marcel Proust était profondément ému en se trouvant en présence de la vieille dame chargée d'un passé si illustre. La princesse de Metternich dont la gloire fut plus fugitive, était un petit singe spirituel, gracieux, dégagé, qu'on reconnaissait comme l'arbitre de l'élégance féminine : elle se battit courageusement pour Wagner sans parvenir à l'imposer.

Ces deux exceptions ne doivent pas faire illusion. Quand la lumière ne descend pas sur elles de quelque trône, l'éclat que les femmes se confèrent par elles-mêmes, n'est qu'un reflet assez fade de leur autorité d'autrefois. Le salon de la princesse de Lieven et celui de la comtesse de Kalergis sont des salons politiques à la manière anglaise. Le salon de la comtesse d'Agoult, isolé comme celui de lady Blessington et pour la même raison, est en réalité un salon d'hommes. Les

circonstances lui prêtèrent une influence inattendue lorsqu'Émile Ollivier, oracle du lieu, devint premier ministre. Mais ensuite, le salon de M^{me} Ancelot, celui de M^{me} de Charnacé, et même celui de Juliette Adam, ont plus de prestige dans les « souvenirs » des contemporains qu'ils n'eurent d'influence en réalité. Le pouvoir d'inspirer et de diriger l'opinion publique était passé des femmes aux journalistes. Et les femmes n'avaient d'influence que lorsqu'elles avaient réussi à « se brancher » sur ce circuit nouveau, c'est-à-dire lorsque leur salon servait à soutenir un groupe politique ou littéraire et en devenait en quelque sorte la salle de rédaction. C'était ce qu'avait réussi Marie d'Agoult avec le groupe Ollivier, ce que réussit Juliette Adam avec le groupe Gambetta. Et certes, certaines femmes ont pu ainsi échapper à la nullité à laquelle les réduisait la vie mondaine. Elles purent avoir l'illusion de jouer un rôle. Mais ce n'était plus la toute-puissance d'autrefois qui disposait des places, des réputations, des carrières. A la fin du siècle, quelques femmes eurent une réelle influence dans l'attribution des fauteuils académiques. Ce droit d'intrigue était ce qui leur restait de leur pouvoir.

LES FEMMES DE LA BOURGEOISIE

Le véritable personnage nouveau dans l'histoire des femmes au XIX^e siècle, c'est la femme de la grande et de la moyenne bourgeoisie. L'objet empaillé que la première moitié du siècle avait placé en vitrine n'avait fait que se racornir avec le temps. La vie bourgeoise l'avait définitivement raidi et empoussiéré et le produit féminin présenté par le siècle était en général assez décourageant. Un estimable effort avait été tenté, un moment, après l'euphorie de 1830. On avait vu paraître des *lionnes*, éperonnées, fumant le cigare, déguisées en hommes, capiteuses et tapageuses, s'affirmant. Ces cantinières durèrent peu. Leur excentricité ne fut qu'une mode qui donna lieu, il faut en convenir, à une abondante exposition de poitrines et de croupes dont Gavarni nous a transmis l'agréable souvenir. Mais enfin, ces amusants masques, fort peu empaillés, furent emportés par la puissante vague bourgeoise et « l'épouse irréprochable » régna.

Elles furent tendres assurément, elles eurent des robes claires et des poitrines émues, et de doux, de reposants sourires, de confiants sourires, et de jolies capotes de paille tressée : tout cela est vrai. Et l'idée qu'on leur donna de la femme ne détruisit pas cette grâce. C'est plutôt moralement qu'elles étaient empaillées. Car il fallait être *convenable*. Cet adjectif essentiel supposait plus de baleines morales qu'il n'y en avait jamais eu autour des pires corsets. Cette armature se composait de l'inquiétude devant toute audace et tout imprévu,

d'une horreur soigneusement cultivée de tout ce qui n'était pas inscrit dans les rites, d'une timidité préservée comme un teint virginal, présentée sur écrin, impalpable, immatérielle, d'une ignorance totale; d'un fond de soumission sérieuse, parfois hypocrite, qu'on pouvait piquer de moues et de petites mutineries, mais qu'on ressentait comme une obligation d'état, car elle était fondée sur l'incapacité notoire de la femme; d'une existence *ombratile* qui, sans exiger autant de tuteurs que Rome ou la Grèce, n'en plaçait pas moins la femme sous quelque protection qu'elle s'affolait elle-même de ne pas sentir planer sur elle; de travaux d'aiguille, de broderie, de tâches futiles qu'on rattachait par euphémisme aux arts d'agrément, de confitures, de lectures sans danger; enfin de maternités décentes et furtives qu'on cachait sous des langueurs et dont les fruits étaient escamotés par des nourrices et engloutis dans des chambres d'enfants aussi éloignées qu'une métairie.

Ces allures soigneusement apprises dans le manège de l'éducation avaient pour objet de suggérer à la femme qu'elle était un être gracieux et fragile, non pas tout à fait impotent, mais démuni devant toutes les circonstances de la vie, faible, infiniment faible, dont la faiblesse faisait tout le prix, du reste, et qui, au nom de cette faiblesse, pouvait requérir et exiger et même ne se priver d'aucun caprice. La galanterie des hommes, leurs prévenances, leur air important et protecteur quand ils offraient l'accoudoir de leur bras, tout rappelait aux femmes cette condition qu'on leur apprenait à nommer leur pouvoir. Leurs fautes mêmes avaient leur origine et aussi leur excuse dans cette faiblesse congénitale. On en arrivait à douter que les plus vertueuses pussent rester seules impunément avec un officier de cavalerie. Il était intéressant d'être pâle, de ne pouvoir supporter certains spectacles sans s'évanouir. On fit des femmes des bibelots, elles souhaitèrent d'être aussi embarrassées sur leurs frêles bottines que les petites Chinoises sur leurs pieds titubants, et si par hasard quelque santé de fermière gonflait leur corsage ou arrondissait leur bassin, ces formes vigoureuses étaient si remplies de vertu et de conscience professionnelle qu'elles paraissaient bourrées de foin. Elles l'étaient en effet, même quand elles étaient fort sveltes, car il n'y avait pas plus de consistance dans l'idée qu'elles se faisaient d'elles-mêmes qu'il n'y en a dans une poupée de son. La bourgeoisie avait construit pour elles une idée parfaitement factice de la femme, à laquelle elles se conformaient docilement. Et cette idée, il faut bien l'avouer, nous valut beaucoup de mauvaise littérature, et aussi des préjugés dont nous ne sommes pas complètement revenus.

Ce bonheur bourgeois était complété par une vie stéréotypée dont les divers épisodes quotidiens étaient semblables d'un bout à l'autre de l'Europe. Les différents cercles du nouvel empyrée que constitue

la bourgeoisie ont tous un trait commun : le mari travaille. C'est une différence fondamentale avec la noblesse, qui, par réaction, impose de plus en plus strictement l'obligation de l'oisiveté. Cette constatation a une conséquence immédiate : la vie mondaine, qui est l'occupation essentielle de l'aristocratie, n'est plus qu'une occupation de complément dans la bourgeoisie. Les femmes de la bourgeoisie ne disposent plus à toute heure de la présence des hommes, les hommes ne sont plus à leur disposition que pendant le temps qu'ils accordent à leurs loisirs : l'empire des femmes rétrécit comme une peau de chagrin.

Leur vie est réglée, en outre, par un code des convenances qui impose à toutes les femmes, selon leur rang, des *signes extérieurs* de la splendeur bourgeoise. Sévèrement sanglées dans ce protocole, les femmes n'avaient plus guère d'initiatives à prendre que de cinq à sept, portion de leur horaire journalier souvent calomniée par les romanciers. Finalement, leur vie privée était réglée par des rites presque aussi sévères et minutieux que ceux des familles chinoises.

Les femmes de la bourgeoisie se consolent par des fonctions d'administration familiale qui les occupent et leur confèrent de l'autorité. Le rôle de la femme est devenu à peu près nul dans les affaires publiques : la bourgeoisie trouve l'intervention des femmes déplacée et choquante en ce domaine. Sa collaboration aux affaires du mari a cessé, parce que celles-ci sont trop spéciales et trop étendues. Mais, en revanche, il n'est pas douteux que son autorité domestique a augmenté. Précisément parce que le mari n'est pas là, que son attention est fixée ailleurs, par ses fonctions, par ses intérêts : il délègue donc son pouvoir encore plus largement qu'autrefois. Et beaucoup de femmes du *xix^e* siècle ont accédé à cette toute-puissance domestique qui était, cent ans plus tôt, le privilège des femmes de la noblesse provinciale.

C'est cette liberté et cette assurance toutes nouvelles des femmes dans leur empire domestique qui est à l'origine de l'équilibre et de la solidité de la vie familiale à cette époque. Les femmes du *xix^e* siècle ne souffrent pas de ne pas exercer un métier, de ne pas avoir d'influence parmi les hommes. Leur domaine féminin leur suffit. Elles sont même si satisfaites de l'exercice du pouvoir qu'il remplace pour la plupart d'entre elles une vie sentimentale qui est souvent courte et d'un parcours un peu monotone. Mais elles acceptent sans étonnement ce paysage peu accidenté, en se disant qu'il y a dans la vie des choses plus importantes. On peut même se demander, malgré *Madame Bovary*, malgré George Sand, si les femmes de la bourgeoisie moyenne n'échappaient pas généralement à l'influence des écrivains. La presse familiale qui fut un des pacts du Second Empire avec *le Musée des Familles*, *le Magasin Pittoresque*, *Bonnes Lectures*, etc., la presse féminine qui fait son apparition avec le *Journal des Femmes*, le

Journal des Dames et des Demoiselles le *Moniteur des Dames et des Demoiselles*, s'en tiennent au conformisme le plus strict, à la prudence la plus méticuleuse et paraissent tout ignorer de la littérature contemporaine. George Sand déclame « en faveur de l'égalité dans l'amour », formule noble qui ne semble pas revendiquer autre chose que la liberté de coucher; Juliette Lamber s'indigne contre l'exaltation de la « poule couveuse », veut que les femmes soient avocates ou écrivains, imagine d'avance les « assistantes sociales » et les « mairesses »; M^{me} d'Agoult, qui signe Daniel Stern, prêche la liberté, puis cette liberté lui ayant coûté un peu cher, le dévouement et le sacerdoce laïque; Hortense Allart traverse glorieusement le siècle, toute fière d'avoir été la maîtresse de Chateaubriand, et jette le pot-au-feu à la tête des malheureuses qui n'ont affolé aucun académicien. Mais tous ces diables qui refusent d'être ermites impressionnent peu les industriels de la presse familiale et féminine. Ceux-ci se gardent bien de propager les exploits et les thèses de ces héroïnes. La flambée de féminisme de 1848 ne peut faire illusion. Il est clair qu'elle est l'affaire d'un petit groupe d'avant-garde que le grand public suit fort peu. On découvre sans peine à la même époque un assez grand nombre de « femmes-auteurs ». C'est même le titre que Balzac voulait donner à un roman dont il écrivit quelques pages. Mais cette variété féminine qu'on avait vu fleurir abondamment sous le Premier Empire n'était pas toujours de tempérament revendicatif : beaucoup de ces « femmes de lettres » n'étaient que d'honnêtes fabricantes de romans, d'estimables vieilles dames qui se cantonnaient dans les châteaux de brigands et qui se contentèrent plus tard de peindre des aventures sentimentales très incolores. Que *Madame Bovary*, que les *Lionnes pauvres* d'Émile Augier ne nous fassent pas oublier la distance qu'il y a souvent entre les grands écrivains d'une époque et le public inerte devant lequel ils sont bien souvent des acteurs solitaires. Les femmes de la bourgeoisie moyenne au xix^e siècle semblent avoir été confortablement indifférentes. Pour une Zulma Carraud, l'amie de Balzac, qui « connaît un écrivain », fierté naïve qui indique l'exception, il y a dix familles Thuillier, les personnages des *Petits Bourgeois*, qui n'ont jamais lu que leur journal. Le « bovarysme », tous comptes faits, n'était qu'une maladie de la femme : il ne semble pas avoir été plus fréquent que les autres accidents gynécologiques.

C'est, au contraire, leur inertie littéraire et sentimentale qu'il faudrait reprocher aux filles de bonne famille du xix^e siècle. Car leur indifférence en matière de beaux-arts a eu des résultats fâcheux. Ne pensons pas seulement aux encouragements qu'elles ont donnés à une littérature insipide qui va de Jules Sandeau à René Bazin, et qu'elles se sont obstinées, quand elles lisaient, à préférer à toute autre. Mais ces gérantes raisonnables de la vie domestique ont semé

le poncif autour d'elles en le répartissant harmonieusement dans tous les secteurs de leur domaine. Le caractère sentencieux et prud'homme de leurs maris s'exprimait chez elles, en vertu d'une alchimie mystérieuse, en tentures affreuses, en poufs, en pompons, en rideaux, en dessus de cheminée, en pendules. Les horribles travaux d'aiguille, en apparence inoffensifs, auxquels leur âme sérieuse et calme se plaisait, aboutissent par une pente insensible aux opérettes d'Offenbach, à la peinture de Meissonier et aux bronzes de Barbedienne. Les baronnes millionnaires que le siècle produisait portent assurément une responsabilité toute spéciale dans cette vulgarité et cette perversion du goût. Mais il faut avouer que la bonne bourgeoisie a acheté sans discernement et que les femmes n'ont pas toujours fait un excellent usage des pouvoirs financiers qu'elles détenaient pour la première fois.

La femme de la moyenne et de la petite bourgeoisie n'est pas seulement un personnage typique du *xix^e* siècle. Les circonstances firent d'elle, en outre, un personnage important et, peut-être même, pour quelque temps au moins, le personnage le plus important parmi les diverses « espèces » sociales que le siècle a produites. Car, du rang de « femme du commun » où Restif la reléguait, elle est passée au rang éminent de « cliente », et, non seulement elle est une « bonne cliente », mais elle devient même, parce qu'elle est légion, la cliente-type. Cette promotion est consacrée à Paris par un événement considérable dans la vie des femmes, la création des « grands magasins ». En 1855, Chauchard et son associé Hériot invitent tout Paris à l'inauguration solennelle des magasins du *Louvre*. L'année suivante, en 1856, la *Belle Jardinière* s'installe orgueilleusement au débouché du Pont-Neuf. En 1857, Boucicaut commence à développer le *Bon Marché*, dont il devient seul propriétaire en 1863 et qui quadruple son chiffre d'affaires dans les six années suivantes, passant de sept à vingt-huit millions. En 1869, Félix Potin ouvre son épicerie installée sur le boulevard de Sébastopol, nouvellement percé par Haussmann et, en 1870, Ernest Cognacq, quelques semaines avant la déclaration de guerre, passe avec un cafetier de la rue de Rivoli l'accord qui lui permet d'installer ses premiers rayons de mercerie. Les maisons de rapport qui se multiplient après 1850, les transports en commun, les compagnies de fiacres, sont autant d'instruments destinés à cette petite bourgeoisie, dans laquelle les spéculateurs aussi bien que les politiciens pressentent le centre de gravité futur de la nation. Deux inventions nouvelles offraient en même temps aux femmes des classes moyennes, dans les très grandes villes du moins, des promesses de confort qui semblaient alors fabuleuses : l'une était le réchaud à gaz qui se répand à partir de 1857, l'autre la machine à coudre que Singer met en vente en 1854. La littérature enregistre cette promotion.

La petite bourgeoisie, à peu près entièrement reléguée en province par Balzac, est le personnage principal de Zola et de Maupassant. Et, plus sensibles encore que toutes les mises en scène littéraires, des ascensions spectaculaires montraient l'énergie de la classe moyenne, son entêtement, sa vigueur de plante saine, découverte qui ne s'appliquait pas moins aux femmes qu'aux hommes de ce groupe.

LE COUPLE CONJUGAL

Le couple conjugal est devenu dans cette classe moyenne une unité si solide, si parfaitement adaptée aux difficultés de l'ascension sociale que ce sont des carrières familiales et non plus des carrières individuelles qui illustrent le mieux la nouvelle position des femmes. Contrairement à ce qui se passe dans les couches supérieures de la bourgeoisie où il ne faut que conserver, affaire d'homme, il faut ici acquérir, gravir les échelons un à un, épargner et travailler à chaque heure, renoncer aux plaisirs pour la joie de construire, penser ensemble aux plus petites choses, besogne patiente qui exige que le mari et la femme soient accouplés en effet sous le même joug et même qu'ils aient choisi ce joug, qu'ils le portent avec allégresse.

Félix Potin, fils de cultivateurs, renonce à grossoyer comme clerc, engage ses économies dans une petite épicerie, se marie, achète avec la dot de sa femme un fonds plus important : les voilà réalisant ce rêve du commerçant moyen, dont l'affaire va bien, qui peut offrir un châte à sa femme et l'emmener dîner au Rocher de Cancale. Ils ne font rien de tout cela. Ils ne veulent pas même d'appartement, ils n'ont pas même l'armoire à glace qui sanctionne la réussite la plus modeste. Ils couchent dans une soupenle, ils transforment en chocolaterie le local qui aurait pu servir à l'habitation, ils engagent tout ce qu'ils ont dans le pari qu'ils ont fait d'agrandir, de vendre bon marché, d'être leurs propres fabricants. Quelques années plus tard, à la fin de l'Empire, le magasin du boulevard de Sébastopol fait presque le même chiffre d'affaires que le *Bon Marché* à ses débuts. Un autre exemple n'est pas moins connu, celui du ménage Cognacq. Un parapluie au bout du Pont-Neuf pour commencer, près de l'endroit où avait fonctionné jadis cette fameuse pompe de la Samaritaine qu'on avait démolie sous la Restauration. La patience des Auvergnats, le goutte à goutte des économies obstinées, héroïques, pour acquérir un fonds et, un jour, le hasard, la chance : un café dont les locaux sont trop grands et qui consent à sous-louer de quoi installer une boutique, une pépète dans ce quartier neuf. Et là, pendant vingt ans, un courage de chaque jour, une vigilance et des soins et une intelli-

gence de tous les instants, en face d'un concurrent riche et prestigieux, la *Belle Jardinière*, voisin écrasant et altier. Et de là cet empire construit chaque jour, agrandi morceau par morceau avec une âpreté paysanne, une prodigieuse obstination de la volonté, qui ne doit rien aux banques, à la spéculation, au débarquement en force des capitaux et des moyens, mais qui doit tout à l'exactitude, à l'effort personnel, à l'acharnement ¹². C'est aussi étonnant que l'histoire de la Prusse. Balzac avait bien raison de dire qu'il y a des batailles de la vie privée qui exigent autant de courage et de caractère que les épisodes les plus émouvants de l'histoire.

Or, le signe auquel on reconnaît la classe moyenne, c'est que ces fardeaux sont portés à deux. Dans l'histoire du commerce parisien, que de maisons ont grandi ainsi ! Que de noms ont été inscrits jadis, sur les frontons où nous les lisons en lettres d'or, par de petites mains obstinées ! Car la femme, par tout ce qu'elle sacrifie volontairement à la réussite commune, par tout ce qu'elle engage de sa propre vie, n'est pas seulement une collaboratrice, elle est, au même titre que son mari, l'artisan de la victoire. Ce fut là, au cœur du *xix^e* siècle, et dans la classe même qui modelait le siècle à son image, la véritable libération de la femme. Au *xiv^e* siècle, il fallait se battre et des femmes avaient gagné à cheval et en défendant leurs fiefs au milieu des gens de guerre le droit de se dire les égales des hommes ; au *xix^e* siècle, il fallait construire et les femmes qui ont édifié auprès de leurs maris et en partageant leurs peines les nouveaux fiefs de la cité industrielle ont été les égales des hommes en caractère et en énergie. Cette égalité qu'on gagne dans le rang est plus sûre que celle que confère un chiffon de papier à la suite duquel on reçoit l'offre d'être sténo-dactylo.

Finalement, cette image de la femme de la petite bourgeoisie au *xix^e* siècle contredit l'image factice de la femme que le *xix^e* siècle avait élaborée. Et il n'est pas étonnant qu'elle la contredise. L'image que les mœurs et les convenances avait construite était un mythe. La créature gracile que les contemporains manipulaient avec des manières parfaites ne convenait qu'aux salons d'essayage et aux loges de l'Opéra. Elle ne pouvait vivre qu'au milieu des capitonnages : la parfaite insignifiance des pensées, la frivolité la plus climatisée ne lui étaient pas moins nécessaires que les prévenances. Toutes les femmes essayaient, autant que possible, de se conformer à ce programme, qui n'écœurerait que celles d'entre elles qui avaient de la personnalité. Mais à celles qui ne vivaient pas dans l'air confiné de cette serre bien tiède, à celles qui se frottaient aux tâches rudes et fortes de la vie, ce reflet de la femme ne pouvait plus convenir. Elles redevenaient cette femelle patiente, obstinée, courageuse qu'il y a en toute femme dont on ne s'applique pas à faire une poupée. C'est pourquoi les femmes que formaient l'ambition, l'esprit d'économie, l'instinct de fourmi si

répandu dans la petite bourgeoisie, démentent continuellement l'image de la sylphide que le siècle prodiguait avec complaisance. Et, par là, elles nous rappellent ce que sont véritablement les femmes, au lieu de se conformer au contresens poli que le *xix^e* siècle se plaisait à faire sur elles.

XVIII

Les Femmes de la Société industrielle

LES FEMMES ET LES USINES

Lorsque l'Europe devint un ensemble de nations industrielles, elle prit un nouveau visage dont les traits s'accrochèrent de plus en plus vite. Un insecte aux élytres bruyantes naissait partout du cocon dans lequel l'Europe avait pendant des siècles, en dépit des apparences, assez paisiblement dormi. Les femmes tirèrent de cette métamorphose des motifs de satisfaction. Mais dans les commencements, elles n'eurent pas toujours, et surtout elles n'eurent pas toutes, à s'en féliciter.

L'ANGLETERRE ET LE PROGRÈS

L'Angleterre, alors en tête du progrès, illustrait d'une manière assez décourageante, les premiers effets de la promotion technique sur les classes laborieuses. Les femmes que la *loi sur les pauvres* mettait à la charge des paroisses étaient employées sans discrimination à tous les travaux qui étaient offerts. L'ingénieur James Mac Adam déposa en 1824 qu'on avait mis à sa disposition des familles de dix enfants pour faire ses routes¹. Les femmes étaient généralement préférées aux hommes pour ces travaux énergiques parce qu'on leur payait un salaire plus bas. Le chômage était endémique dans certaines paroisses et les femmes devaient s'y contenter de la mince allocation qu'on leur donnait à contrecœur. Ailleurs, des paroisses plus adroites envoyaient aux travaux forcés la plupart de leurs allocataires.

Le fonctionnement de la loi sur les pauvres eut des résultats inattendus et peu moraux. Cette loi avantageait les ménages. Cette honorable disposition eut pour effet que les filles et les femmes seules se firent engrosser à l'envi pour avoir un pénitent à faire entrer dans la voie réparatrice du mariage. Nous avons déjà dit que la plupart des

mariages dans les paroisses rurales avaient déjà lieu sous l'empire de cette nécessité. La nouvelle législation ne fit qu'encourager cette procédure. « La mauvaise conduite, écrit un spécialiste anglais, devint un passeport habituel pour le mariage ². » Les candidats à ce bonheur regimbaient. Les autorités paroissiales leur facilitaient les choses en les dispensant des droits à payer et le constable prêtait son concours en conduisant le futur au moyen d'une paire de menottes. Des paroisses peu scrupuleuses payaient des primes si le nouveau ménage s'installait sur un autre territoire et l'on vit même plusieurs cas de vente au marché ³.

Le système de la loi sur les pauvres fut modifié en 1834, les allocations furent supprimées après une période de transition. Cette mesure n'améliora ni le sort des journalières ni leur morale. De nombreuses femmes furent recrutées comme manœuvres rurales, car elles s'offraient à n'importe quel prix. Elles travaillaient comme en Chine en portant leurs enfants dans une hotte qu'elles avaient au dos. On donnait aux enfants du *Gregory's Cordial*, sorte d'opiat tranquilisant pour qu'ils ne troublent pas le travail. Souvent, les journaliers agricoles s'organisaient en *bandes* pour trouver du travail plus facilement. Ces *bandes* étaient mixtes et dirigées par un chef de bande qui fixait le salaire et traitait avec les paroisses qui voulaient bien les héberger. Il y avait parmi ces bandes des enfants et souvent des fillettes. On logeait pêle-mêle où l'on pouvait, et les mots de prostitution et de promiscuité sont des expressions de littérateur qui ne représentent que très faiblement les conditions d'existence qui furent décrites aux enquêteurs. Malgré les protestations des bonnes âmes, on ne parvint à réglementer ces *bandes* qu'en 1868. Après cette date, il y eut un peu plus d'ordre et surtout on obtint des paroisses que des logements fussent mis à la disposition des groupes de journaliers.

La situation des femmes fut très variable selon les comtés dans la seconde partie du siècle. On vit souvent des femmes de cinquante à soixante ans, parfois même de soixante-dix ans employées aux travaux agricoles les plus pénibles. Un grand nombre, dans les cantons industriels, continuèrent longtemps à pratiquer l'artisanat rural malgré le développement des usines. Malgré la diversité des cantons, on admet en général que près de la moitié des femmes qui travaillent en Angleterre sont encore employées à des travaux agricoles. Cette proportion paraît diminuer après 1870.

La misère des femmes de paysans est encore pire en Irlande. Des familles de six ou sept personnes vivent pendant tout l'hiver dans des tanières de boue, couvertes de branchages et de mottes de gazon, sur un sol spongieux et perpétuellement humide, sans fenêtres, avec quelques planches pour porte, dorment sur des lits d'herbe ou de paille pourrie. Il est vrai qu'ils y vivent comme des marmottes, la culture





La hiérarchie sociale de la femme dans l'imagerie du XIX^e siècle (I.P.N. Snark).

Ouvrières parisiennes, fin du siècle dernier. Lithographie de Steinlen (Arts Décoratifs. Giraudon).



Page précédente, image de la Commune de Paris : jeune manifestante ouvrière avec son drapeau rouge. Aquarelle de Raf-fet fils (B.N.).

de leurs pommes de terre demandant peu de soins pendant cette saison : en revanche, s'il ne paie pas ponctuellement le loyer de sa tanière, le paysan peut être expulsé sans préavis. Les femmes et les enfants mangent les pommes de terre de la récolte qui constituent la seule alimentation qu'ils connaissent, ils boivent de l'eau additionnée de poivre : beaucoup de femmes et d'enfants mendent, c'est leur seul métier.

Ce niveau d'existence sommaire ne semblait pas pouvoir être réduit. Il le fut pourtant. Une maladie détruisit en 1845 les pommes de terre de la récolte et la famine s'installa. Elle fut effroyable dans cette population sous-alimentée. Le choléra rendit cette misère encore plus dramatique. Dans l'hiver de cette famine, il mourut parfois 15 000 Irlandais par jour : dans certains villages, tous les habitants sans exception, moururent de faim ou de maladie. On empila les Irlandais par paroisses entières dans des « bateaux-cercueils » qui les transportaient vers l'Amérique ou l'Australie. Au total, il mourut en deux ans un million d'habitants sur les 6 500 000 que l'île possédait. Cette catastrophe décida le gouvernement anglais à construire quelques routes et à diriger vers l'Irlande un certain nombre de bateaux de blé qui n'arrivèrent pas tous aussi tôt qu'il aurait fallu.

C'est également dans la première moitié du XIX^e siècle qu'on enregistra la prolifération de l'ouvrière d'usine, variété féminine qui devait acquérir rapidement une grande importance numérique. Quelques spécimens de cette variété avaient fait leur apparition à la fin du XVIII^e siècle en Angleterre et en France dans des conditions peu enviables que nous avons déjà indiquées sommairement. Leur multiplication ne fut pas très rapide : les femmes avaient peu de goût pour l'existence nouvelle qu'on leur proposait. Mais les circonstances les contraignirent à adopter ce mode de vie qui fut presque toujours aggravé par un effroyable entassement dans les taudis urbains.

La tisserande, divinité mécanique fermement installée au pays, essaya d'abord de résister dans sa citadelle. Les résultats furent inégaux. En Angleterre, l'écrasement vint du nombre des postulants. La crise agricole multipliait les équipes familiales. Les femmes acceptaient des salaires réduits, cette concession faisait baisser le salaire moyen, d'après lequel on fixait de nouveaux salaires réduits et ainsi de suite. De 1815 à 1833, les salaires baissèrent de 60 %. Les fileuses se défendaient en se mariant, ce qui leur assurait un double salaire, et en faisant des enfants qui recevaient le beau titre de travailleur à partir de l'âge de quatre ans. Cette main-d'œuvre pléthorique ne contribuait pas à maintenir les prix. Les métiers étaient installés dans des masures en ruines et les enfants couchaient dans les pièces empoussiérées où l'on travaillait. Finalement, beaucoup de familles durent renoncer au travail artisanal et émigrer vers les villes, moins à cause

de l'invention de la vapeur qu'en raison de la concurrence démentielle qui avait provoqué l'écroulement des salaires *.

En France, l'artisanat rural put se maintenir plus longtemps parce qu'il n'était pas soumis à la pression d'une crise agricole. Il y eut pendant près d'un demi-siècle une distribution des tâches entre l'usine et l'exploitation familiale. Une enquête menée par Villermé en 1837 décrit ce partage. Dans le Haut-Rhin, on file le coton dans les manufactures, mais on le tisse à domicile. A Saint-Quentin, le filage lui-même se fait dans les campagnes et occupe 75 000 personnes. A Tulle, l'artisanat domestique emploie 50 000 travailleurs dont les deux tiers sont des femmes et des enfants. A Tarare, le travail de la mousseline est également partagé entre hommes et femmes et les brodeuses travaillent chez elles tandis que le travail préparatoire est effectué en ateliers. A Lyon, il y a une seule manufacture de soierie en 1834. Les ouvriers étaient très attachés à ce système de collaboration familiale et ils ne montraient guère d'empressement à voir leur femme enrichir la catégorie peu enviable des ouvrières d'usine.

MANUFACTURES, INTERNATS, TAUDIS

Ces réticences n'empêchèrent pas le développement du travail en usine, principalement parmi les femmes qui formèrent d'abord avec les enfants la première population des manufactures. On trouvait normal, en effet, de les employer de préférence aux hommes, puisque les machines assurèrent d'abord le filage qui était leur spécialité et que l'intervention des machines supprimait les travaux pénibles qui exigeaient la présence des hommes. En outre, on les payait beaucoup moins et bientôt il apparut qu'elles constituaient un personnel obéissant et facile à intimider. Lord Ashley citait en 1844, pendant les débats sur la loi de dix heures, une réflexion pertinente qu'on lui avait confiée : « Un industriel me dit qu'il n'emploie que des femmes dans son usine de tissage et qu'il donne la préférence aux femmes mariées soutiens de famille, car elles sont beaucoup plus attentives et obéissantes que les femmes célibataires et n'hésitent pas à aller jusqu'au bout de leurs forces pour assurer leur subsistance et celle de leurs enfants ⁵. » Cette réflexion de négrier ne doit pas nous faire prendre tous les industriels pour des tortionnaires. Car, en dépit de

* C'est du moins la conclusion de Pinchbeck dans sa longue et consciencieuse étude *Women workers in Industrial Revolution.*, p. 179. Sur ce point, Pinchbeck attache une certaine importance au fait que, dans les comtés où l'artisanat a pu se maintenir, ceux qui ont le mieux résisté sont ceux où, depuis cent ans, on refusait d'apprendre le tissage aux femmes par crainte de leur concurrence. Ces comtés, dit-il, parvinrent à défendre leurs salaires.

cette préférence machiavélique, c'étaient surtout des filles qui travaillaient en usine. Les rapports de la *Factory Commission* en 1833 et 1837 constatent, en effet, que la majorité des ouvrières du textile ont de seize à vingt et un ans et que le nombre des ouvrières diminue très sensiblement à l'époque du mariage. On estimait à 50 % le nombre des défections à ce moment. Et le docteur Mitchel, rapporteur de cette commission, n'hésitait pas à conclure : « Très peu de femmes travaillent en usine après le mariage. » Dans l'industrie anglaise du textile, on estime qu'au milieu du siècle, il n'y a pas plus de 10 à 20 % de femmes mariées parmi les ouvrières ⁶.

Nous n'avons pas de chiffres aussi précis pour la France, mais certaines dispositions témoignent que la plupart des ouvrières du textile étaient célibataires. L'enquête de Villermé, déjà citée, nous apprend qu'en 1837 les fabricants du Sud-Est logeaient à l'usine les ouvrières étrangères à la localité : elles vivaient en dortoir, ayant un lit pour deux et faisant leur cuisine en commun. Plus tard, il y eut de véritables internats d'ouvrières. L'un d'eux, établi près de la filature de soie de Jujurieux dans l'Ain, a été décrit par Louis Reybaud en 1859 : maison dirigée par des religieuses, internat strict, chapelle particulière, sortie sous la conduite des sœurs, aucun contact avec les ouvriers qui ne doivent pas adresser la parole aux ouvrières lorsqu'il leur arrive d'avoir affaire exceptionnellement dans l'atelier où elles travaillent ⁷. Ces internats ne furent pas une solution passagère. On les voit se multiplier au contraire. On estime qu'en 1860, il y a 40 000 ouvrières vivant en internat dans les départements du Midi. On signale également des internats à Lyon, à Saint-Étienne, dans le Dauphiné, et l'un d'eux qui existait à Paris rue de la Glacière-Saint-Marcel était très connu et groupait deux cent quarante ouvrières ⁸. En l'absence de statistique concernant les âges, ces mesures semblent bien indiquer qu'en France comme en Angleterre, les ouvrières étaient surtout des jeunes filles ou des filles célibataires et que les ouvriers continuaient à se montrer peu disposés à voir leur femme travailler dans les manufactures.

Les conditions de travail, il est vrai, étaient répugnantes. Les femmes qui dévidaient les cocons de soie avaient les mains déformées et le bout des doigts macéré, parce qu'elles traitaient les cocons dans une eau à peu près bouillante : une odeur infecte régnait dans l'atelier, s'attachait à elles, leur aspect était misérable. Dans les ateliers d'apprêt des manufactures d'indiennes, la température était de 39 ou 40 degrés, les ouvrières ruisselantes travaillaient pieds nus, ne gardant sur elles qu'une sorte de chemise. Le battage du coton se faisait les fenêtres fermées, dans des ateliers sans aération et soulevait une poussière irritante et un duvet qui pénétrait dans la bouche, les narines, la gorge. Les cardeuses de bourre respiraient dix heures par jour une poussière âcre et épaisse et les maladies pulmonaires les décimaient. Le travail

commençait au petit jour et pouvait durer dix ou douze heures selon les cas, parfois plus. La loi anglaise de 1844, qui limitait à dix heures la durée du travail, fut regardée comme une « conquête » sociale et le Parlement français ne l'adopta partiellement qu'en 1889.

Les ouvrières qui n'étaient pas logées à l'usine venaient de fort loin parfois, en un misérable cortège. Villermé décrit ces candidates aux travaux forcés « pâles, maigres, marchant pieds nus au milieu de la boue, portant, renversé sur la tête, lorsqu'il pleut, leur tablier ou leur jupon et avec elles un nombre encore plus considérable de jeunes enfants non moins sales, non moins hâves, couverts de haillons, tout gras d'huile des métiers tombée sur eux pendant qu'ils travaillaient »⁹. Ce spectacle n'était pas un monopole de l'industrie française. La célèbre enquête de Frédéric Engels, publiée en 1845 et fondée en grande partie sur les rapports des commissions parlementaires britanniques, faisait de l'Angleterre une peinture encore plus sombre¹⁰. Ces descriptions pessimistes n'ont pas été constamment confirmées, toutefois, par les recherches menées au xx^e siècle sur les mêmes procès-verbaux. Le travail le plus récent, celui de Pinchbeck, indique au contraire d'après les renseignements fournis à la *Factory Commission* que les femmes et les jeunes filles étaient employées surtout à des travaux peu fatigants et à des besognes secondaires, ce qui explique leur faible salaire, variable d'ailleurs selon leurs connaissances techniques¹¹. Son enquête lui a laissé l'impression que, la plupart du temps, c'étaient les conditions de vie dans les quartiers ouvriers qui étaient atroces, et non la vie à l'usine même *. Il est curieux de constater, en tout cas, que, douze ans avant l'enquête d'Engels, au moment où commençaient dans la presse les discussions qui devaient aboutir à la loi de dix heures, l'*Examiner* ayant proposé dans une série d'articles que les femmes et les enfants de moins de quatorze ans fussent progressivement exclus du travail en usine, ce journal reçut une vigoureuse protestation collective des ouvrières de Todmorden qui n'étaient pas du tout d'accord avec cette proposition¹².

Ce qui était pire que le travail en usine, c'était dans les grandes villes les taudis des quartiers ouvriers. Les éléments les plus impressionnants de l'enquête d'Engels concernaient cet aspect de la condition ouvrière. Une enquête un peu antérieure d'Eugène Buret, publiée en France et récompensée par l'Institut¹³, dénonçait les mêmes faits. Dans certaines grandes villes surtout, à Londres, à Manchester, un incroyable

* Le rapport de la *Factory Commission* en 1837 ne retient pas la responsabilité des manufacturiers. Le rapporteur conclut ainsi : « Que les cas de cruauté et d'oppression soient communs ou que les manufacturiers aient en général un tempérament inhumain, c'est ce qu'on peut nier en toute sécurité : je ne connais pas, au contraire, de catégorie professionnelle qui se soit engagée davantage dans des initiatives généreuses et des sacrifices pécuniaires pour le bien-être de ses employés, je pourrais donner de cela d'innombrables témoignages¹⁴ ».

entassement de familles misérables faisait d'anciens quartiers, depuis longtemps sordides, des espèces de cloaques humains putrides et désespérants. La saleté y était effroyable, les familles vivaient la plupart du temps dans une pièce unique dont les fenêtres étaient bouchées par du papier et du carton, les maladies, les épidémies, la misère physiologique étaient le destin habituel : la prostitution, les vices et les dégradations de toutes sortes étaient regardés comme des inconvénients naturels et inévitables de cette vie de misère.

Ce n'était pas toujours les femmes qui supportaient, comme on pourrait le croire, le poids principal de cette détresse. L'usine, telle qu'elle était, était parfois pour elles un moyen d'échapper à ces tanières nauséabondes. Les hommes souvent retenus à ce qu'ils appelaient leur domicile par un chômage qui les touchait plus durement que les femmes, les remplaçaient dans les travaux du ménage. Mais les dégâts moraux et physiologiques que causèrent les débuts anarchiques de la civilisation industrielle, furent effroyables. Elle fit naître en Europe un genre de misère inconnu avant elle, plus amère, plus infamante, plus dégradante pour l'être humain que celle qui provenait autrefois des famines et des guerres. Même si l'on prend garde de ne pas systématiser les résultats d'enquêtes incomplètes, il est grave de constater qu'au début du siècle, dans bien des cas et surtout dans les grandes villes surpeuplées, le travail en usine imposa aux ouvrières, non par lui-même, mais par les conditions dont il était inséparable, une sorte de stigmate de la misère et de la déchéance qui les mettait comme à part du reste de l'humanité *.

A la fin du siècle, cette situation avait changé. Engels lui-même dans la dernière réédition de son livre, reconnaissait cette évolution. Les taudis les plus scandaleusement ignobles avaient été détruits, des égouts avaient été installés. C'est, dit Engels, parce que la bourgeoisie craignait le choléra. Les banlieues ouvrières qui remplaçaient peu à peu les masures maudites n'étaient pas un séjour beaucoup plus gai. Mais enfin les salaires avaient été augmentés, le niveau de vie s'était élevé, les conditions de travail étaient réglées par des lois. Engels en arrivait à présenter les « ouvriers d'usine » comme une partie protégée et favorisée de la population ouvrière qu'il opposait aux autres « travailleurs ¹⁵ ».

* L'expression se trouve dans la récente étude de Madeleine Guilbert, *Les Fonctions des femmes dans l'industrie*, thèse de l'Université de Paris, 1966 : « L'ouvrière des premières fabriques est un être misérable et accablé. Sa déchéance, à cause de la promiscuité des ateliers, est considérée comme presque inévitable. Pour les contemporains, le travail industriel marque les femmes qui s'y livrent d'une sorte de stigmate » (p. 40).

LE TRAVAIL DES FEMMES À LA FIN DU SIÈCLE

L'ouvrière d'usine n'est plus, en tout cas, à la fin du siècle ce paria, ce rebut humain, qui semblait annoncer une renaissance, sous une forme monstrueuse, de l'antique esclavage. Elle est un personnage nouveau dans la vie sociale. On la considère avec quelque embarras, parce que cette fille ou cette femme qui passe la journée loin de son domicile dans un lieu où elle côtoie librement des hommes, qui participe par son salaire à l'entretien du ménage tout comme le mari ou le père dont elle dépend, s'écarte de l'image qu'on se fait habituellement de la femme. Beaucoup avaient protesté. Michelet, le premier, dans une apostrophe furieuse maudissait ce nom d'ouvrière, « mot impie et sordide » qui défiait la nature, le bonheur, la civilisation¹⁶. Proud'hon, presque aussi violent que Michelet, condamna le travail des femmes au nom de la fonction de justice et d'amour qu'il leur assignait dans la société. Et la plupart des syndicalistes, aussi bien pour défendre leurs salaires que pour revendiquer leurs responsabilités d'hommes, renvoyaient les femmes aux tâches du foyer qu'ils lui désignaient comme sa fonction naturelle. Certains même ne se contentaient pas de ces recommandations. La fougueuse Fédération du Livre, en 1883 encore, demandait à ses sections de déclencher une grève chaque fois qu'on prétendrait introduire une femme dans un atelier¹⁷.

Ces discours ne prévalurent pas contre l'amère nécessité. Le travail des femmes à l'extérieur du domicile ne fit que s'accroître pendant tout le XIX^e siècle. En 1900, les statistiques nous font savoir que près de la moitié des femmes (45 %), travaillent hors de chez elles, en France, en Angleterre et en Allemagne *. La moitié d'entre elles, à peu près (20 %) sont recensées dans l'agriculture. Un contingent plus faible (13,5 %), relève de l'industrie, principalement du textile et du vêtement. Les autres sont employées dans le commerce ou travaillent comme domestiques. Vers 1900, des industries nouvelles offrirent aux femmes des débouchés à la mesure de leurs dispositions et de leurs forces : l'industrie des produits chimiques, celle des allumettes, celle de la chaussure, celle de l'alimentation, celle de la bimbeloterie, celle de la petite mécanique. En revanche, la métallurgie

* Voici les chiffres cités en 1900 par une statistique du min. français du travail (dans L. Schirmacher. *Le travail des femmes en France*, Musée Social, 1902) :

Ménagères	7.728.854	Service domestique	737.941	Fonctionnaires	104.648
Agriculture	2.754.593	Commerce	571.079	Spectacles	12.645
Industrie	1.888.947	Transports	160.760	Soins	6.418
(dont 1.598 770 pour confection et textile)		Professions libérales	138.460	Pêche	5.236
		(dont 120.000 pour les ordres religieux)		Mines et car- rières	4.759

n'employait presque plus de femmes, l'industrie betteravière avait renoncé à utiliser leur souplesse et leur aptitude à porter des fardeaux et les propriétaires de mines leur avaient préféré la traction équine pour la manutention des waggons.

Cette mise en ordre fut complétée dans les années qui précédèrent 1914 par l'apparition d'un vaste secteur tertiaire, banque, commerce, administrations, dans lequel s'engouffrèrent les jeunes filles qui sortaient des écoles créées par Jules Ferry. Les troupes lugubres que Villermé avait vu trotter pieds nus dans les chemins froids d'Alsace n'étaient plus qu'un cauchemar du passé. Les parapluies n'étaient plus réservés aux pachas et les chaussures étaient devenues un produit accessible à tout le monde. Une ouvrière, ce n'était plus désormais qu'une femme qui travaillait loin de chez elle et qui revenait en prenant à Londres le *tube* et à Paris le *métro*.

À la veille de la guerre de 1914, la civilisation industrielle a si profondément pénétré dans les cavernes les plus reculées de chaque nation, dans ses cellules les plus engourdies que les types humains qui, sous l'Empire, vivaient encore à l'état de nature ou dans une sorte d'enfer qui les excluait de l'humanité ont à peu près disparu. Les paysans ne sont plus ces brutes bestiales que décrivait Zola cinquante ans plus tôt. Les costumes locaux sont devenus des curiosités. Les paysannes ne sont plus reconnaissables qu'au bonnet de leur province et encore les jeunes se refusent déjà à le porter. On va à pied au marché, la « louée » rassemble encore pour la Saint-Jean les garçons et les filles qui se présentent pour être domestiques ou manœuvres, on voit encore, en tête des cortèges de noces dans le Berry ou l'Auvergne, la vielle et la cornemuse, en Bretagne le biniou. Dans le bocage poitevin, les jeunes couples s'installent dans un coin discret du marais, sous un grand parapluie rouge, pour ces mariages à l'essai qui font partie de la coutume et qu'on appelle le « maraichinage ». Ce même parapluie rouge, déployé au-dessus de la carriole familiale, est, avec la blouse qu'on porte encore dans certaines provinces, le dernier symbole de l'originalité paysanne. Mais tout le monde a des souliers, même les vachères, les filles des fermiers n'ont plus le jour de leur nocce le beau costume qu'elles garderont toute leur vie, les jeunes paysannes ne sont plus reconnaissables quand elles font leurs achats à la ville qu'à leurs joues rouges, à leur air un peu lourd, à leur timidité. On retrouvait, même dans les provinces les plus arriérées, cette uniformité que Balzac avait déjà remarquée dans les villes et qui alignait tout le monde sur un modèle unique.

Malgré cette amélioration, la vie à la campagne est encore brutale, dure pour les filles et les femmes, mais plus diverse qu'on ne l'imagine d'après les romanciers et les mémorialistes. À défaut d'autres symptômes, ce qu'on peut savoir de la conduite des filles souligne cette

diversité. Déjà, à la fin du XVIII^e siècle, à deux pas de Sotteville-lès-Rouen où les débuts du développement industriel avaient sérieusement écorné la morale villageoise, la paroisse de Crulai se signalait par des chiffres tout différents qui faisaient la fierté du curé¹⁸. Goubert, dans le Beauvoisis, trouve une population tranquille, qui ne se signale pas par ses excès¹⁹. E. G. Léonard dans les Cévennes a la même impression. Les plaintes du pasteur Johannes Käser que nous avons citées plus haut font une large place à l'influence de l'athéisme révolutionnaire et au mauvais effet du stationnement des troupes en opération²⁰. On se gardera donc de toute affirmation trop absolue qui risquerait de se trouver fausse, car les provinces, les coutumes, le climat, l'influence du clergé, ont créé des situations très dissemblables. Les filles et les femmes en Italie ou en Espagne, ou encore dans le midi de la France, n'ont pas la même vie, ni la même conduite que les filles ou les femmes qui vivent dans les provinces du centre ou du nord, ou en Allemagne, en Angleterre. En général, les renseignements dont on peut disposer nous invitent à conclure que les préjugés sur la virginité des filles, dont la classe bourgeoise s'encombraient, paraissent avoir été souvent ignorés des paysans français ou allemands ainsi que des habitants des paroisses rurales d'Angleterre. A la veille de la guerre de 1914, un rapport d'un médecin allemand évalue en Saxe à 38 % le nombre des filles qui ont été mères pour la première fois avant le mariage et à 45 % le nombre global de celles qui étaient enceintes sans être mariées*.

* Voici les passages principaux de ce rapport du Prof. Klumker : « Jusqu'à présent on n'a guère considéré l'importance des relations sexuelles hors du mariage qu'en s'interrogeant sur les hommes, mais nous possédons quelques données intéressantes qui éclairent le problème du côté des femmes. Si nous nous demandons combien de femmes ont eu des relations sexuelles avant le mariage, il est possible que nous parvenions à des conclusions tout à fait surprenantes. Cette question ne coïncide nullement avec le pourcentage des naissances légitimes ou illégitimes, car le nombre des naissances ne reproduit nullement de part et d'autre la situation des mères. Si donc, on veut savoir combien de femmes ont conçu hors du mariage, ce sont les premières naissances qu'on doit examiner. Or, pendant les 10 années 1875 à 1885, dans le royaume de Saxe, le nombre des premiers nés s'éleva à 304 078 parmi lesquels 180 000 (68 %) à la suite de mariage et 116 067 (38 %) hors mariage. On voit par là qu'il y a eu un bien plus grand nombre de naissances hors mariage qu'on ne pourrait le supposer d'après le pourcentage des enfants naturels en Saxe, qui est de 12 à 13 %. Parmi les mères de ces premiers nés, 41 476 avaient moins de vingt ans et, au nombre de ces dernières, 30 339 soit 72 % n'étaient pas mariées... » Continuant son raisonnement, Klumker s'appuie sur une enquête de Geissler qui, enquêtant dans un canton rural, est arrivé à la conclusion que parmi les femmes dont le premier né avait été conçu après le mariage, 45 % avaient été enceintes avant le mariage. Même en réduisant ce chiffre pour l'ensemble de l'Allemagne, il faut admettre un pourcentage important de conceptions prénuptiales d'après lequel on doit conclure que « 50 % environ des premières naissances ont été précédées de relations extra-conjugales qui entraînerent des conséquences ». Et Klumker termine son article en rappelant qu'en outre « il faut tenir compte de tous les cas que nous ne pouvons pas atteindre où ces relations préconjugales n'ont pas eu de conséquences²¹ ».

L'ÉCOLE PRIMAIRE ET LES CATALOGUES DES GRANDS MAGASINS

Deux institutions avaient contribué à donner aux femmes et aux filles des régions les plus reculées une mentalité moins sommaire. Elles répandirent par des moyens différents ce modèle unique auquel toutes les femmes devaient désormais se conformer.

L'une est l'enseignement primaire qui fut une véritable « mission » permanente de la civilisation dans des cantons presque indigènes : elle imposa un moule, des coutumes, des règles morales élémentaires et elle établit par la lecture le contact permanent avec tous les organes de pénétration de la civilisation industrielle. C'est assurément une grande erreur de croire que l'école laïque a échoué dans sa mission morale : elle a atteint son objectif essentiel qui était d'étendre jusqu'aux dernières extrémités de l'organisme social le réseau nouveau de la civilisation.

La seconde de ces institutions fut une initiative privée. Il y a certainement de l'impertinence à la rapprocher de l'enseignement primaire, mais ses effets furent considérables : c'est les catalogues des Grands Magasins. Cette Bible qui périodiquement répandait sur les campagnes la bonne parole du progrès matériel, qui inondait les hameaux les plus rétifs en déversant partout l'image de ce qu'il fallait être et des choses qu'on devait posséder, je crois qu'on peut dire qu'elle fut avant 1914 l'équivalent du cinéma et de la radio. Le catalogue n'était pas seulement une tentation, une exposition permanente : c'était l'antenne qui reliait au monde moderne les secteurs lointains que l'enseignement primaire avait éveillés et qu'il fallait alimenter en nourriture fraîche, en excitations constantes. Dans les campagnes, chez les paysans où les journaux de modes étaient inconnus, ils installèrent cette idée nouvelle qui allait commander tout le destin de la femme au *xx^e* siècle, qu'il n'y a une gamme infinie de femmes, qui commence à la plus petite vachère qui peut consacrer quarante sous à une robe de confection et qui finit à la cliente du grand couturier, et que, par conséquent, nulle femme n'est exclue de la gamme féminine si elle a de quoi acheter toutes les belles choses annoncées par la publicité.

Mais cet alignement est encore précaire pendant tout le *xix^e* siècle. Il reste des « signes extérieurs », le chapeau qui distingue la bourgeoisie des femmes « en cheveux », le tablier, équivalent féminin de la « blouse » de l'ouvrier. Jusqu'en 1914, les « femmes du peuple » constituent encore une catégorie facilement identifiable de la population féminine. En dépit des grands magasins, on ne passe

pas aussi facilement que de nos jours du prolétariat à la petite bourgeoisie.

Le grand événement de la fin du siècle fut en vérité, le développement de la petite bourgeoisie. L'accélération de la croissance industrielle vidait les campagnes au profit des villes. Une population ouvrière naissait dont le poids allait devenir de plus en plus décisif dans le destin des nations. Mais, en même temps, se développait un secteur d'aspirants à la bourgeoisie que la prospérité industrielle et l'extension du commerce faisaient grouiller de tous côtés. On reconnaissait ces candidats à l'évasion au port du faux-col qui indiquait une vie préservée de la disgrâce des travaux manuels. Cette classe l'emportait par sa masse, par son adaptation naturelle aux produits de la civilisation industrielle et même par une sorte de prédestination qui la vouait par avance aux appels et aux illusions de la démocratie. C'était avant tout sur les foyers surmontés par cette enseigne qu'on dirigeait la manne des bonnes manières et des produits fabriqués en série. C'était pour ces millions de petites bourgeoises que les grands magasins imprimaient leurs catalogues, que l'industrie multipliait les objets en simili à la fois brillants et bon marché, pour lesquels elles avaient une prédilection inaltérable, que les manufactures lançaient sur le marché d'horribles calicots inusables et des coloris « premier choix », que la presse inventait des magazines passionnants qui disaient tout sur la mode, les confitures et la culture des pois « mange-tout ». La classe moyenne qui n'était avant 1870 que la majorité de la classe bourgeoise devient à la fin du siècle le pays lui-même. Quand on dit une « Allemande », une « Anglaise », une « Française », c'est une Allemande, une Anglaise ou une Française de la classe moyenne qu'on se représente.

COSMOPOLITISME DE LA « HAUTE SOCIÉTÉ »

Les circonstances allaient même charger ce prototype d'une signification plus profonde encore en lui donnant le monopole de la représentation morale. La civilisation industrielle, par les fortunes formidables qu'elle crée, éloigne de plus en plus les uns des autres les divers secteurs de la bourgeoisie. Le tableau social qui était vrai en 1850 ne l'est plus en 1890 : dans une société ploutocratique l'argent fixe les rangs. Les barrières forgées par la noblesse craquent sous la poussée des barons millionnaires. Il se forme alors au sommet de la société un groupe nouveau, celui qu'on appelle à Paris « le Tout-Paris », ailleurs, la « haute société », et qui est, dans la plupart des cas, une société cosmopolite évoluant d'une capitale à l'autre, se rencontrant dans les villes d'eau, se recrutant, pour ainsi dire,

par cooptation, en tenant compte de considérations diverses, mais en tout cas privé par son caractère même de représentativité nationale.

La nouvelle élite mondaine qui se constitue à la fin du siècle mérite une parenthèse. Les femmes de l'aristocratie y gardent leur rang, elles sont d'autant plus indispensables dans ce nouveau cénacle qu'elles en constituent, en fait, la seule garantie morale. L'agrégation se fait en fonction de la fortune, bien entendu, mais pas de n'importe quelle fortune. L'empereur Guillaume II en 1907 rend visite à l'impromptu à M^{me} Hériot sur son yacht qui croise près du sien en mer du Nord : M^{me} Hériot est la femme de l'associé du richissime Chauchard à la tête des magasins du Louvre. Les marquis de Dion, constructeurs de la grande marque d'automobile, les Panhard, les Georges Menier, célèbres chocolatiers, sont cités dans les principales réunions mondaines. Mais on ne trouve jamais mentionnés dans les chroniques mondaines les Félix Potin, les Ernest Cognacq, les Louis Renault, petites gens sur lesquelles n'a pas encore passé la savonnette à vilains. On voit que l'assimilation est chaque fois un cas d'espèce. Les Rothschild font partie de cette société à cause de leur ancienne puissance bancaire, et aussi les Neuflize, les Mirabaud, les Fould, acclimatés depuis le Second Empire. Et la noblesse est mise complaisamment en vedette, parce qu'elle porte la croix et la bannière dans cette procession. On ne manquera pas de nous apprendre, dans la liste des salons « bien parisiens », que « la princesse de Faucigny-Lucinge a reçu et reçoit au milieu de ses merveilleuses collections d'art des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècle, tout ce que Paris, a compté de grands personnages du monde des lettres et des arts », que « madame la duchesse de Rohan, le délicat poète, reçoit en son magnifique salon tous les amis de la Muse ²². » Nous saurons aussi que la jeune duchesse de Sutherland est un des principaux ornements de la *season* à Londres, avec la duchesse de Westminster, la marquise d'Hautpoul qui a épousé un Français, la comtesse d'Annerley célèbre à Dublin, la comtesse Dudley, fille d'un banquier fameux, et que ces jeunes femmes appartiennent à des familles richissimes. Mais, en même temps, le passage à Paris de Mrs Vanderbilt, femme du « magnat » américain, est célébré comme un événement mondain, et la richissime Mrs Russel Sage qui a hérité une des plus grosses fortunes des États-Unis est regardée comme une vieille dame infiniment respectable et très importante dont les soucis philanthropiques intéressent grandement la société européenne. Les hobereaux allemands eux-mêmes se départissent de leur morgue : les Krupp, les Ballin, les comtes Zeppelin, de noblesse récente, sont admis dans les salons obstinément fermés vingt ans plus tôt à qui ne pouvait prouver ses quartiers. Quant à la noblesse anglaise, elle engloutissait depuis fort longtemps, avec mauvaise humeur, il

est vrai, des fournées de lords qui ravitaillaient périodiquement l'aristocratie britannique en sang frais et plébéien.

Cette société nouvelle avait ses hauts lieux et ses grands jours, la contre-allée d'Hyde Park, le club de tennis de Puteaux, les courses d'Ascot, la journée des Drags à Auteuil. Et quand la duchesse de Noailles recevait, ou la comtesse Greffulhe, ou la comtesse de Béarn, quand Letellier à Deauville ouvrait ses salons du *Normandy*, c'était la même société internationale qu'on y retrouvait, créant un type de femme qui n'a finalement plus aucun caractère national et qui n'a plus, en réalité, qu'une seule patrie, les lieux où l'on rencontre les personnalités « véritablement riches » qui font partie du « monde ».

Faut-il croire les romanciers et les dramaturges quand ils affirment que les nouvelles recrues de la parade mondaine eurent non seulement des équipages de marquises, mais encore la légèreté qu'elles croyaient inséparables de leur nouveau rôle? *L'adultère mondain* est un sujet qui fait recette. Mais on ne sait pas s'il faut s'en prendre à la médiocrité de cette société mêlée ou à la médiocrité des écrivains en place. La faillite intellectuelle de cette société cosmopolite est malheureusement plus facile à prouver. La génération des parents avait beaucoup ri devant les toiles de Cézanne et de Manet. Celle-ci méconnut Van Gogh et Utrillo, et, chez les écrivains, adora Marcel Prévost et Henry Bataille, en ignorant Gide et Claudel, publiés à compte d'auteur. En revanche, le snobisme de l'avant-garde la poussait à accepter les yeux fermés les mises en scène inégales de Piscator à Berlin et les fantaisies des futuristes à Rome. Les femmes, organes du goût dans l'appareil social, portent une bonne part de responsabilité dans ces erreurs, qui sont peut-être plus graves que les fameux adultères mondains. Mais sans doute faut-il accuser surtout un métissage social dont elles n'étaient pas responsables et qui finalement frappa de stérilité toute cette élite mondaine de la fin du siècle.

LES MÉNAGES DE LA BOURGEOISIE

La petite bourgeoisie évoluait, au contraire, vers un type de plus en plus représentatif. C'était d'elle que sortaient les hommes qui imposaient leurs travaux et leurs noms, Pasteur, Roentgen, Marconi, Kipling, Nietzsche, Renan. C'était elle qui fournissait les cadres de la société industrielle et les boursiers qui devaient en assurer la relève. Et c'est elle surtout qui créait ce type de vie moyen, médiocre par plusieurs de ses apparences, mais par des apparences surtout, en réalité fort et grenu par ce qu'il apportait de courage, d'obstination,

de sérieux et de dévouement, qui n'était pas seulement un dévouement familial, mais une sorte de certitude vigoureuse et sereine que l'avenir appartenait au mérite.

On ne trouve pas de femme qui incarne et représente cette société riche à laquelle tous les biens du monde appartenaient. Mais on trouve sans peine la femme ou plutôt le couple qui symbolise et qui incarne sous sa forme la plus forte les vertus que portait la petite bourgeoisie. L'instituteur allemand avait été, disait-on, à l'origine de la victoire allemande. L'instituteur français prit la relève. Pendant soixantedix ans, ce qu'il y a de plus fort et de plus sain en Europe est représenté par le ménage d'instituteurs, avec ses défauts et ses admirables qualités. C'était un peu les chrétiens des premiers âges dans la république. Ils étaient naïfs et croyaient fermement au nouveau credo du siècle, à la science, au progrès, à l'humanité. Et ils pensaient un peu trop facilement qu'il n'y avait rien de plus beau sur la terre que ces merveilles qu'on découvrait dans le catalogue du *Louvre* ou celui de la *Manufacture de Saint-Étienne* et qu'un ménage d'instituteurs pouvait acquérir à force d'économies. Mais ils croyaient aussi au travail, à l'honnêteté, à la conscience, et ils étaient eux-mêmes, à tous les instants de leur vie, le travail, l'honnêteté et la conscience même. Presque tous accomplissaient leur métier avec le sérieux des croyants et ils voyaient au-delà de ce métier même, ils plantaient comme des paysans, car ils savaient qu'ils préparaient les contrôleurs et surveillants de cette belle machinerie moderne qui leur dispensait tant de merveilles dont ils étaient éblouis. Ils vivaient avec les yeux fixés sur la génération prochaine, comme dans les champs on a les yeux fixés sur l'horizon. Et pour eux, cet espoir, c'était leur fils, toujours excellent élève, toujours boursier, toujours engagé d'un pas ferme sur la radieuse échelle de l'ascension sociale, dont ils pensaient qu'on gravit infailliblement les échelons à force de travail et en réussissant à ses examens.

Et le plus étrange, c'est que ce fut souvent vrai, ils imposèrent que ce fût vrai. Ils avaient la foi du charbonnier, la foi profonde dans la vertu de l'obstination, de l'acharnement, des réussites scolaires, et cette foi, ils finirent par l'élever au rang d'un dogme officiel auquel on dut faire d'apparentes concessions. Les femmes se privaient, elles ne mangeaient pas de viande, elles ne buvaient pas de vin, elles se nourrissaient des légumes du jardin (qu'on faisait cultiver par les élèves) pour que leur fils pût préparer Centrale ou Polytechnique et leur fils finissait par entrer à Centrale ou Polytechnique. Nous ne savons plus ce que c'est que se priver, ces femmes-là le savaient. J'ai connu une mère qui pleurait parce que son fils avait été reçu à Saint-Cyr et qu'il n'y avait pas assez d'argent à la maison pour payer son voyage de Perpignan à Paris. La vie de ce temps-là exigeait des

économies âpres, constantes, elle imposait à chaque instant des choix microscopiques, mais dramatiques, dont la femme supportait la plus lourde charge. Mais la solidité des nations d'Europe était faite de la trame serrée, de cette attention continue, de cette volonté et de cette foi sans défaillance. Les femmes, sur ce plan, eurent le premier rôle, non pas seules, mais elles furent l'âme de cette obstination.

Encore un mot sur les instituteurs. La guerre de 1914 fut un symbole. Elle était conduite du côté allemand par l'aristocratie, ce fut la dernière sortie, dans l'histoire du monde, des hommes qui avaient deux cents ans de noblesse militaire dans le sang. Elle fut prise en charge de part et d'autre par les sergents de réserve, devenus officiers de réserve, qui tinrent dans les régiments la place des officiers décimés. Les femmes d'instituteurs et un certain nombre d'autres de la même classe moyenne devinrent par ce moyen des « veuves de guerre », catégorie nouvelle dans l'histoire des femmes. C'est généralement le prix qu'il faut payer pour s'inscrire dans ce qu'on appelle l'élite d'un peuple.

SIGNES NOUVEAUX : LA BICYCLETTE, LES VOYAGES, LES SPORTS

Un air nouveau avait fini par se répandre à la fin du siècle. Quelque chose change dans le train habituel de la vie des femmes autour de 1900. La civilisation industrielle fait une vaste distribution de plaisirs nouveaux. Les femmes en reçoivent une part inégale suivant leur rang. Mais cette distribution arbitraire s'accompagne d'un esprit de liberté qui souffle pour tout le monde. Dans une existence ménagère ou mondaine dont les variantes n'avaient été que de détail depuis trois cents ans, les innovations du siècle, petites en apparence, sont des brèches qui s'ouvrent de toutes parts dans la vieille citadelle d'autrefois.

Les innovations les plus remarquables étaient venues, au début du siècle, de l'industrie textile qui avait rendu l'élégance extérieure accessible à toutes les femmes. Mais le calicot n'avait rien changé d'essentiel : il avait seulement élargi le marché féminin proposé aux hommes et amélioré pour les femmes ce qu'on pourrait appeler les perspectives de carrière. L'entrée en scène des produits de la métallurgie, au contraire, touchait aux mœurs. L'automobile et surtout la bicyclette, la redoutable bicyclette, offraient aux femmes pour la première fois la liberté de circuler sans surveillance : les filles pouvaient désormais gagner par leurs propres moyens des lieux discrets et peu habités. On ne mesure l'incidence de cette circonstance sur la morale qu'en se souvenant du fameux principe que les séducteurs citaient en soupirant : « Ce qu'il y a de difficile avec une femme

honnête, ce n'est pas de la séduire, c'est de l'emmener dans un endroit clos. »

Cette vilaine parole est cynique : mais le proverbe sur l'occasion et le larron rappelle qu'elle contient une part de vérité. Les précautions qu'il fallait prendre atténuèrent sensiblement cette liberté : on n'affrontait l'automobile qu'avec un attirail imposant de voilettes et de cache-poussière et l'emploi de la bicyclette exigeait une jupe-culotte aussi encombrante que disgracieuse. Mais grâce à ces nouveaux instruments, les femmes découvraient la campagne et le plein air. Le canotage, cher à Maupassant, suivit la bicyclette, les guinguettes accompagnèrent le canotage. Dans un milieu social un peu différent, le patinage eut le même succès que le canotage, et avec le patinage, le tennis qu'on pratiqua après 1900. Cinq ou six ans après cette date fatale, les distractions de plein air avaient pris une telle place dans la société parisienne que les lieux les plus élégants de Paris étaient le Palais de Glace et le club de tennis de Puteaux. En Angleterre, le match d'aviron d'Oxford contre Cambridge est déjà pour la société élégante un événement aussi important que les grandes épreuves d'Ascot.

Pour les nouvelles classes riches, le chemin de fer agrandissait le champ de ces expériences. L'Orient-Express circule à partir de 1883, le Sud-Express à partir de 1887, le Calais-Rome à la même date. M. Perrichon était dépassé depuis longtemps. La mode était à l'Engadine et aux lacs italiens, à Florence, à Naples, à la Sicile, pour de plus audacieux, à la Tunisie ou à l'Égypte. Les « palaces » faisaient leur apparition. Paul Bourget intitulait un de ses romans *Voyageuses*. Ces facilités provoquaient aux exploits. Ils ne manquèrent pas. La princesse Lucien Murat allait aux Indes, M^{me} Bayeux, femme d'un médecin, réussissait l'ascension du Cervin : elle portait la jupe-culotte des cyclistes. M^{me} Vassé, femme d'un explorateur, chassait le grand fauve le long du Mozambique, en bandes molletières et chapeau quaker, M^{mes} Carton et Silberer s'élevaient en ballon à Saint-Cloud, sous un ciel d'orage : elles avaient de gros nœuds bouffants à leur chapeau²³. Ces hauts-faits étaient regardés comme excentriques : mais les femmes les citaient à bon droit avec fierté, c'étaient les premiers gages de leur affranchissement.

L'air de liberté ne soufflait pas seulement sur les conjointes des millionnaires. Il avait fait naître partout des initiatives singulièrement proches des manières que nous présentons comme des signes de notre temps. La plus significative est sans doute celle des *wandervögel* qui sillonnaient après 1900 les routes d'Allemagne. Le mouvement, créé à Berlin en 1896, se développa surtout à partir de 1901. Les garçons et les filles, sac tyrolien au dos, col ouvert, en groupe mixte, l'un d'eux avec une guitare, tous avec leur gobelet pour boire à la fontaine,

parcourent la campagne allemande en chantant des chansons : ils marchent à pied et ne prennent pas le train, couchent dans des granges, mangent ce qu'ils trouvent, ils ne boivent pas d'alcool et ne fument pas. Les filles, qui n'ont pas le droit de sortir en jupes courtes, ont des rallonges à leurs jupes qu'elles portent dans les villes, et, aussitôt qu'on est dans la campagne et dans les bois, elles enlèvent cette rallonge et marchent en jupes courtes, les genoux nus. La règle entre garçons et filles est la camaraderie. L'origine sociale est sans importance : les troupes comprennent des enfants d'ouvriers et des enfants de bourgeois qui ne font aucune différence entre eux. Ce mouvement ne cessa de se développer jusqu'en 1914. Il était à la fois une protestation contre la civilisation urbaine et l'affirmation chez les filles d'une manière toute nouvelle d'entrevoir leur destin.

LES ÉTUDIANTES D'UPSALA, LE FÉMINISME

Cet air surnois de liberté se manifestait par bien d'autres signes. Le développement de la presse établissait entre les femmes des différents pays une émulation contagieuse. En Europe, on s'interrogeait avec curiosité sur les mœurs singulières des femmes américaines que les magazines faisaient connaître. Il n'y avait pas besoin d'aller chercher si loin. La vieille Europe fournissait son contingent d'étranges merveilles. On les dénombrait avec une sorte de stupeur. Les lectrices de Londres ou de Paris faisaient connaissance avec le visage des femmes-députés de la diète de Finlande. Elles étaient ornées de lorgnons redoutables et leur biographie semblait les ranger dans une espèce inconnue. On apprenait que, depuis quarante ans, les jeunes Finlandaises pouvaient se marier sans l'autorisation de leurs parents, qu'elles faisaient des études comme les hommes, qu'elles pratiquaient la plupart des métiers masculins. La diète de Finlande présentait dix-neuf de ces spécimens, et l'on annonçait tranquillement que l'une d'elles avait son brevet de capitaine au long cours. La Finlande n'avait pas de privilège de ces prodiges. Les autres pays nordiques paraissaient renouveler à l'envi l'image traditionnelle de la femme. Un livre de Marc Hélys faisait connaître les étudiantes d'Upsala. On apprenait qu'elles logeaient dans des chambres en ville comme les étudiants, qu'elles étaient aussi libres qu'eux et qu'elles portaient comme eux la casquette blanche de leur Université. Elles vivaient en « camarades » avec les garçons et paraissaient plus préoccupées de leur doctorat que de flirt. Les étudiantes russes étaient l'objet d'une légende. On ne connaissait guère leur existence qu'à travers les romans, mais il était généralement admis qu'elles étaient d'une rare extravagance. La plupart des lectrices européennes croyaient sérieusement

qu'une bonne partie d'entre elles étaient engagées dans des groupes révolutionnaires et qu'elles rêvaient de tirer sur le tsar à un bal de la cour avec un revolver de nacre caché dans leur manchon. C'était ainsi du moins, qu'elles apparaissaient dans les *Lectures pour tous*.

On ne pouvait se débarrasser de ces exemples en les taxant d'excentricités nordiques, ou en rappelant Louise Michel et Rosa Luxembourg, de mémoire peu édifiante pour la bourgeoisie. A la seconde conférence de la paix qui se tint à La Haye en 1907, une délégation féminine obtint d'être reçue en séance. Elle avait recueilli le chiffre imposant de douze millions de signatures. Elle était présidée par lady Aberdeen, femme du vice-roi d'Irlande, qu'il était difficile de présenter comme une exaltée originale, et la ligue était cautionnée par la princesse Barese pour l'Italie, par la marquise del Mérito pour l'Espagne.

C'est par cette entrée en scène majestueuse que le grand public faisait connaissance avec le *féminisme*. Ce n'était pas une nouveauté en Amérique où les premières ligues féminines s'étaient constituées après la guerre de Sécession et, dès cette date, réclamaient le vote des femmes. Ce n'était pas non plus une nouveauté en Russie, où le parti socialiste s'était fait le champion des revendications féminines, ni, comme nous venons de le voir, en Finlande et en Suède. Mais dans les vieux pays d'Europe, le féminisme avait longtemps senti le fagot. L'onde de choc américaine avait mis une dizaine d'années pour traverser l'Atlantique. Elle ne se propagea guère en Angleterre et en France avant 1876. Les féministes anglaises étaient énergiques et têtues : elles profitaient d'un contingent de vieilles *misses* puritaines, qui avaient toutefois l'inconvénient de regarder uniformément les hommes comme des « monstres », préjugé qui les rendait un peu ridicules. Les féministes françaises s'exposaient courageusement à l'ironie de leurs contemporains qui les épargnaient peu. Le féminisme avait fait une brillante sortie lors du centenaire de la Révolution de 1789. Deux beaux Congrès internationaux s'étaient tenus à Paris. Il faut avouer qu'ils ne bouleversèrent pas l'opinion. L'Église restait très réticente *, la presse féminine dont l'organe le plus puissant en France était le redoutable *Petit Echo de la Mode* était résolument traditionaliste, et surtout, pour la plus grande partie de l'opinion, la figure la plus remarquable du féminisme était cette courageuse et pittoresque Louise Michel, que les bourgeois évoquaient avec horreur comme une nouvelle incarnation des « tricoteuses ». Lady Aberdeen et son aréopage de marquises rassurèrent.

* Le P. Rösler avait pris une position hostile dans les dernières années du XIX^e siècle (cf. *La Question Féministe*, trad. franç. de son livre en 1899) et le P. de Guibergues prêchant le Carême en 1903 à Saint-Philippe du Roule et à Saint-Augustin, n'était pas plus encourageant ²⁴.

C'est pourtant par un ensemble de manifestations du plus mauvais goût que le féminisme s'imposa. Les Américaines, peu reconnaissantes de l'accueil poli que ces messieurs de la Conférence de la Paix avaient fait à leurs collègues, se conduisirent très grossièrement à Chicago en 1904, pour réclamer le droit de vote. Le ménage Pankhurst, en Angleterre, vivement intéressé par les méthodes de Chicago, organisa aussi des démonstrations dont les unes furent pittoresques et dont les autres se terminèrent par des violences et des voies de fait. On voyait passer avec étonnement sur un cheval blanc l'estimable Mrs Despard, sœur du général French que nous devons bientôt connaître : elle conduisait ses troupes avec un manteau d'imperator qui était vert et surmontée d'une casquette plate. Des manifestations de masse, à Manchester en 1905, à l'Albert Hall en 1908 se déroulèrent au milieu des vociférations et des coups de parapluie, un certain nombre de manifestantes furent arrêtées et firent courageusement la grève de la faim. L'Angleterre suivait avec passion cette agitation intrépide : il y eut un demi-million de participantes à un meeting monstre qui eut lieu en 1911. La « suffragette » devint un personnage légendaire, mais qui suscitait en France plus de scènes de revue que de vocations. Le vote des femmes fit peu de progrès. Il ne fut accordé qu'en Finlande en 1906, et produisit la floraison que nous avons évoquée et en Australie en 1908 : c'étaient des succès partiels bien éloignés du théâtre des opérations.

Cette agitation un peu vaine, qui avait le tort de dépenser tant d'énergie pour des problèmes qui devaient se résoudre tout seuls, était toutefois un témoignage significatif du changement qui se faisait dans les esprits. A la vérité, dans beaucoup de pays, personne ne ressentait impérieusement le besoin que les femmes fussent électrices ou avocates, mais tout le monde percevait qu'un changement important et à peu près inéluctable s'annonçait. On le pressentait par les exemples étranges qui venaient d'Amérique ou de Russie. Ces audaces n'étaient pas toutes connues et pourtant les pays d'Europe occidentale s'interrogeaient déjà avec inquiétude sur ces nouveautés. Marc Hélys, dans son reportage sur la Suède, avait appris aux Françaises que la Suédoise Helen Key réclamait pour les femmes la liberté de la conception. Brieux faisait écho à cette idée originale dans son drame *Maternité*. Une sage-femme américaine Margaret Sanger s'était attiré un procès en se faisant la propagandiste du contrôle des naissances. On faisait campagne en Europe occidentale contre la sévérité des lois qui réprimaient l'avortement. Lénine préparait sa brochure célèbre sur *L'émancipation de la femme*. Léon Blum, plus discrètement, dans son livre sur *Le Mariage*, soulignait les dangers de l'ignorance dans un choix si grave pour toute la vie et, en formules enveloppées et prudentes, qui n'en firent pas moins scandale, il demandait si l'on

ne ferait pas bien de permettre aux jeunes filles d'acquérir quelque expérience avant le moment où elles allaient s'engager.

C'était à peu près le temps où la *flirtation* était très à la mode dans la jeunesse américaine. Un voyageur avait rapporté qu'un industriel de Long Beach louait des parasols sur la plage aux jeunes gens qui souhaitaient s'abriter des regards indiscrets. On n'en était pas là en Europe, mais le *flirt* était évoqué par les romanciers et on n'était pas certain qu'il fût réprouvé avec indignation par les jeunes filles. En somme, on agitait beaucoup de nouveautés qui n'étaient pas toutes très rassurantes. Il était clair que le parapluie de Louis-Philippe et le bonnet à coques de la reine Victoria évoquaient pour la jeunesse une civilisation dépassée.

LA « JEUNE FILLE »

Ces nouveautés, en réalité, déconcertèrent plus ou moins les femmes. Elles ne furent pas assimilées sans résistance, il y eut des compromis entre les idées nouvelles et la tradition et ces compromis suscitérent divers produits caractéristiques de la faune féminine qu'il est bon d'énumérer.

Le premier de ces produits nouveaux est la jeune fille. Nous avons expliqué plus haut que la jeune fille, dont on pouvait rencontrer, depuis le règne de Louis XIII, quelques spécimens peu évolués et mal caractérisés, est en réalité une création du XIX^e siècle. La jeune fille, telle qu'on la rencontre à cette époque, exige en effet pour son éclosion des doses importantes de respectabilité. C'est, en somme, un objet de consommation qu'on présente aux consommateurs en leur interdisant d'y toucher. Il fallait, naturellement, tout un appareil de conventions et de dissuasion pour imposer cette situation paradoxale. La protection des jeunes filles était assurée d'abord par des mesures de simple police. Elles n'allaient « dans le monde », c'est-à-dire sur le lieu du danger, qu'accompagnées d'un « chaperon », qui était habituellement une personne d'un certain âge citée pour la sévérité de ses mœurs : on a reconnu là l'ancienne duègne de la coutume espagnole. Dans la rue, parcours moins exposé mais soumis à des hasards, la jeune fille de bonne bourgeoisie est toujours accompagnée d'une domestique qui la suit à quelques pas.

Ces mesures de police étaient utiles : l'exemple de l'Espagne montrait qu'elles n'étaient pas sûres. Les conventions bourgeoises furent d'un autre pouvoir. Au moyen d'une éducation qui rendait les jeunes filles parfaitement idiotes, on parvint à faire croire aux hommes qu'elles étaient parfaitement innocentes. On suggéra alors aux hommes que leur honneur était intéressé à respecter en toutes circonstances

ces créatures ignorantes et désarmées. Cette prétention aurait bien fait rire les hommes du XVIII^e siècle qui ne se payaient pas de mots : mais la bourgeoisie du XIX^e siècle vivait de conventions et d'idées toutes faites, c'était sa nourriture habituelle. Les hommes acceptèrent donc, sans l'examiner davantage, cette notion très suspecte de « l'oe blanche » et ils convinrent de regarder comme un misérable celui d'entre eux qui porterait la main sur l'être inoffensif et sacré qu'on mettait en circulation. Ce « tabou », dont on ne trouve l'équivalent que chez les nègres d'Australie, allait fort loin. Dans un manuel de civilité de 1893, rapporte Jean Burnand, il était interdit à un homme du monde « sous peine de forfaiture », de s'asseoir sur le même canapé qu'une jeune fille ²⁵ : les sièges de l'un et de l'autre devaient toujours demeurer distincts.

Ce n'est là qu'une des marques entre beaucoup d'autres du respect, on pourrait presque dire de « l'horreur sacrée » que la jeune fille devait inspirer. Lectures, spectacles, conversations n'étaient pas moins surveillés devant elle. On la conservait dans un voile de gaze immaculée que le moindre souffle pouvait ternir et qu'il était même criminel d'approcher. Quand on avait le malheur de « compromettre » une jeune fille, même par hasard, situation étrange qui suppose que l'homme a été parfaitement correct, mais que personne n'en croit rien, il n'y a qu'une solution connue : on épouse dans les plus brefs délais. Cette conception bouffonne, qui illustre admirablement l'hypocrisie du siècle, est le ressort de nombreux romans, à commencer par l'étrange *Armance* de Stendhal, dans lequel un polytechnicien impuissant se tire une balle dans la tête pour sortir d'un *imbroglio* qu'une société habituée à la bonne foi aurait débrouillé sans difficultés.

Cet ensemble de coutumes aboutit donc à cette situation parfaitement contraire à la nature : on promenait au milieu des hommes pendant plusieurs années des jeunes femmes en pleine santé, dont on sentait la sueur douce et l'haleine pendant la valse et qui cependant étaient censées être de purs esprits, et on exigeait que leur danseur vînt les replacer après usage entre leur mère et leur verre d'orangeade, sans qu'il fût permis d'éprouver la moindre tentation qui ne pût être assortie aussitôt d'une proposition matrimoniale.

Cette situation devint d'autant plus habituelle que la prudente bourgeoisie avait imposé sa circonspection en fait de mariage.

Le temps des mariages précoces est révolu et il fut décidé que les hommes devaient négliger les femmes au moment où elles sont le plus délicieuses et que les femmes devaient se passer des hommes au moment où elles ont le plus envie de les connaître. Bien que les alliances politiques ou financières n'aient nullement disparu, la plupart des mariages, quelle que fût la réalité, étaient présentés comme des « mariages d'inclination », et, par conséquent, ils supposaient un stage

plus ou moins prolongé dans l'état de jeune fille, pendant lequel il était convenu que la jeune personne « laissait parler son cœur ». D'où la prolifération de ces êtres hybrides, si typiques de ce siècle d'hypocrisie, qui marchaient les yeux baissés et qui pourtant voyaient tout, qu'on ne touchait qu'avec des gants et qui pourtant frémissaient comme sous des caresses, qu'on empêchait de vivre au nom des sacrosaintes convenances et qui faisaient semblant de ne pas respirer.

LE « BREVET », LES ÉTUDIANTES, LE SECTEUR TERTIAIRE

On sent bien, toutefois, à la veille de 1914, qu'il se passe quelque chose de nouveau dans la paroisse des jeunes filles. Elles pointent vers les lumières de l'enseignement primaire supérieur un museau affolé : par milliers, au milieu des crises de nerfs, elles se précipitent sur le *brevet*, épreuve innocente qui correspondait bien à leur position sociale puisqu'elle ne menait à rien, sinon au subalterne. Le *rush* vers le brevet s'explique, en effet, par une raison pratique. Il ouvre ces carrières du secteur tertiaire vers lesquelles les jeunes filles s'infiltraient en nombre toujours croissant. Il y a déjà 63 000 emplois féminins en 1906 dans les banques, les assurances et la comptabilité, et on peut présumer d'après les exemples étrangers que ces emplois sont occupés en majorité par des jeunes filles²⁶. Ce n'est rien auprès des chiffres américains à la même époque et cela prouve combien les familles sont encore timides et prudentes. On vérifie cette prudence lorsqu'il s'agit des lycées et collèges de filles. Le nombre des élèves était de 10 000 environ en 1882, deux ans après l'organisation de l'enseignement secondaire. Il n'était encore que de 21 200, vingt ans plus tard en 1900, contre 84 500 garçons à la même date. Mais il n'y a plus que 18 000 jeunes filles dans les lycées et collèges à la veille de la guerre en 1911-1912 contre 97 500 garçons²⁷. On n'appréciera ces chiffres que si l'on sait qu'à la même époque, aux États-Unis, le nombre des filles dans les *highschools* et les *colleges* est supérieur à celui des garçons. Il est clair qu'en Europe occidentale, la petite bourgeoisie et la bourgeoisie gardent leurs filles à la maison. La circulation des femmes n'est pas encore entrée dans les mœurs.

Le nombre des étudiantes dégage, en fait, la même leçon. Peu de jeunes filles se sont inscrites à l'Université de Paris, bien que les obstacles légaux qui écartaient la femme de certaines professions aient été levés partout. Il y avait 4 étudiantes en droit à Paris en 1900, on en trouve 61 en 1912, 154 étudiantes en médecine, on en trouve 357 en 1912. En sciences et en lettres, l'enseignement offrant un débouché accepté par l'opinion, la progression a été beaucoup plus sensible. De 36 en 1900, les étudiantes en sciences passent à 357 en 1912, et de

139 les étudiantes en lettres passent à 1194. Ces derniers chiffres ne doivent pas faire illusion. Car on découvre qu'il y a, selon les disciplines, presque autant d'étudiantes étrangères inscrites que d'étudiantes françaises²⁸. Au total sur 41 200 étudiants inscrits à l'Université de Paris en 1912, il y a en tout 3 910 jeunes filles, parmi lesquelles 2 114 seulement sont des Françaises. Aux États-Unis, à la même époque, le nombre des étudiantes est presque égal à celui des étudiants et l'enseignement est déjà presque entièrement confié aux femmes. On ne trouve en France qu'une seule profession intellectuelle où les jeunes filles, rassurées, se sont engagées en grand nombre. C'est l'enseignement primaire où l'on dénombre, dès 1889, 60 000 institutrices et près de 70 000 en 1912, ce dernier chiffre étant supérieur de 15 % à celui des instituteurs.

Il ne faut donc pas s'étonner si la part des femmes dans les professions libérales est encore minime en 1900, et presque inexistante. Une statistique que nous utilisons pour la France classe 15 500 femmes dans les professions libérales, chiffre considérable : mais elle comprend sous cette dénomination les chanteuses de cabaret et les professeurs de musique. Si nous mettons à part ces deux groupes professionnels, le détail indique 82 femmes-médecins dont 69 exercent à Paris, 18 femmes-dentistes, et 1 femme oculiste, chiffre inférieur à celui du xv^e siècle. On recense encore 94 femmes qui prennent le titre de journalistes, 189 femmes écrivains inscrites à la Société des Gens de Lettres, 2 188 femmes peintres et graveurs, catégories qui semblent gonflées par un important contingent d'amateurs. Les femmes sont donc, à cette date, à peu près exclues des études supérieures et des qualifications professionnelles spécialisées. Le prix Nobel de Marie Curie en 1909 est une exception : le prix fut, en fait, décerné à une équipe et l'on sait suffisamment tout ce que la carrière scientifique de Marie Curie dut à son entourage. En revanche, aucune femme en 1900 n'occupe une chaire d'enseignement supérieur. A Paris, la Faculté de Médecine accepte les femmes comme auditrices depuis 1888, la Faculté de Droit également. Mais le nombre des étudiantes et des diplômées est très faible et l'utilisation des diplômes soulève parfois des difficultés. M^{me} Madeleine Brès avait pris dès 1875 son grade de docteur en médecine : elle fut longtemps seule de son espèce. En 1897, lorsque Jeanne Chauvin voulut s'inscrire au barreau de Paris, le Conseil de l'Ordre refusa sa prestation de serment et la Cour d'appel confirma cette décision. On écrit beaucoup de sottises à cette occasion et il fallut trois ans de pourparlers, l'intervention de Poincaré et de Viviani, pour que Jeanne Chauvin pût porter la toge. Elle fut longtemps, avec Maria Vérone, la seule avocate du barreau de Paris. On ne laissa les femmes prendre pied que dans des occupations secondaires et dans des postes sans responsabilités. La statis-

tique que nous utilisons plus haut note qu'une seule femme est chef d'entreprise dans l'industrie métallurgique : mais elle relève entre 300 et 400 femmes chefs d'entreprises dans de petites affaires diverses, métaux fins, pierres précieuses, livres et reliures, crins et plumes et 3 600 dans les petites industries du fer et de l'acier, probablement coutellerie et bimbeloterie. En revanche, près de 20 000 femmes dirigent de petites affaires de confection. Cette participation réduite des femmes aux responsabilités de direction est le dernier stade d'une décadence qui s'est poursuivie depuis la fin du moyen âge et qui n'a fait que s'accroître avec le déclin des entreprises artisanales.

Telle est la réalité. Elle témoigne de la solidité de la résistance. Et pourtant, on sent sous cette pusillanimité, tantôt un timide esprit d'initiative, peu éclairé, tantôt des poussées un peu brouillonnes, mais significatives. Pour ces jeunes filles dont on ne sait pas quoi faire et qu'on voudrait tout de même occuper, on multiplie les cours de coupe, les cours de cuisine, les cours d'infirmières, on les photographie, on les exalte, comme si « l'enseignement féminin » était la panacée qui allait sortir tout le monde d'embarras. Des esprits plus inventifs projettent des images audacieuses qui semblent des anticipations aussi hardies que les romans de Jules Verne : Marcelle Tinayre dans *La Rebelle* peint le milieu des femmes-journalistes, Colette Yver dans *Princesses de Science*, imagine une femme-médecin aux prises avec les problèmes de sa « féminité ».

La réalité ratifie quelquefois ces rêves prodigieux. On voit en 1910 la baronne de Laroche passer son brevet de pilote et c'est pour les féministes l'occasion d'une grande joie. Les jeunes filles, plus réalistes, se mettent à prendre des leçons de natation, lorsqu'elles apprennent que miss Kellermann, Australienne de dix-neuf ans, a gagné, seule concurrente, la traversée de Londres à la nage. Elles voient apparaître comme un signe des temps nouveaux les étudiantes russes de Paris, qui vivent, dit un journal de 1909, dans « de misérables hôtels et de sordides maisons meublées du boulevard de Port-Royal et de la rue Claude Bernard ²⁹ ». Dans les familles d'universitaires, les jeunes filles lisent tout ce qui était encore interdit quelques années auparavant : elles lisent Ibsen, les romans russes, elles vont aux cours publics et elles épousent des professeurs à l'orgnon. Proust les représente bien hardies dans ses *Jeunes filles en fleurs*, et, dans *La Prisonnière*, elles semblent mener une vie que personne ne surveille et que rien ne réglemente. Marcel Prévost, « pour lequel les cœurs de femme n'ont aucun secret » jette un cri d'alarme : dès 1894, il publie ses *Demi-Vierges* qui annoncent d'étranges météores. Et, en 1909, Daniel Lesueur, romancier aujourd'hui oublié, publie *Nietzschéenne*, étude au titre peu rassurant. Les premiers cocktails font leur apparition la même année sous le nom de « boissons américaines ». On sent que l'univers factice

des jeunes filles commence à craqueler de plusieurs côtés. Il était temps. Avec des âmes sans doute charmantes, jamais ce produit bourgeois n'avait été plus décourageant. Un « jury blanc » de 1909 représente quelques jeunes filles de la société la plus élégante : noires, fessues et pléthoriques, elles ressemblent sous leurs grands chapeaux à des cuisinières quadragénaires. On comprend qu'elles se soient demandé ce qu'elles pourraient faire pour ressembler enfin à des jeunes filles.

FILLES ET FEMMES D'AMÉRIQUE

Pendant que les femmes d'Europe se risquaient à petits pas dans des directions nouvelles, sur l'autre rive de l'Atlantique les femmes s'adaptaient beaucoup plus vite et beaucoup plus librement à la civilisation industrielle.

LES AMÉRICAINES AVANT LINCOLN

L'histoire des femmes américaines commence de l'autre côté des « westerns », dans une aurore discrète de l'Amérique dont le cinéma et la littérature essaient aujourd'hui de reconstituer les couleurs avec ravissement. Il y avait des porcs dans les rues de New-York et ils se chargeaient seuls de l'enlèvement des ordures, Chicago était un village de 3 000 habitants et Boston passait pour la seule ville civilisée du continent américain. Tout le monde habitait dans des cottages et des maisons basses d'une propreté hollandaise : sur le devant de la maison, on installait toujours une terrasse sur laquelle le père de la famille se prélassait le soir dans un rocking-chair. Les États-Unis étaient encore un pays de fermiers. En 1850, il n'y avait que 44 villes de plus de 8 000 habitants.

Les femmes américaines ne ressemblaient pas du tout à ce que fut plus tard « la femme américaine ». Les États-Unis étaient un pays d'hommes, et même essentiellement, malgré l'indépendance, un pays colonial. Les femmes n'y étaient que de « chères gracieuses créatures ». Leur apparence ne démentait pas cette situation. Elles étaient discrètes et leur tenue était foncièrement modeste. Leurs cheveux plats étaient divisés en deux par une raie centrale et rassemblés en arrière par le sage chignon de nos aïeules. Elles avaient des bonnets qu'elles plaçaient crânement en arrière, et portaient sous leurs jupes de longs pantalons retenus à la taille par un cordonnet, qui avaient parfois l'impertinence de s'affaisser sans avertissement sur leurs talons. Leur

buste était rigide, emboîté de baleines et strict comme une carapace. Il était convenable qu'elles eussent un air languissant, doux et résigné. Leur visage était enfoui sous de profondes capotes qui décourageaient toute initiative. La familiarité avec ces objets précieux était du reste strictement interdite. Les Américaines se hasardèrent à porter des crinolines à l'époque du Second Empire. C'est à peu près vers ce moment qu'elles commencèrent à montrer une inquiétante personnalité. Les femmes du Sud étaient douces, coquettes, elles charmaient par leur faiblesse et leur grâce. L'élégance des femmes de Boston était discrète et sobre. Et l'on se plaignait qu'à New-York, les femmes eussent parfois des robes tapageuses : on remarquait en elles une tendance à l'émancipation.

Ces fragiles personnes bénéficiaient de soins vigilants et d'une éducation sévère. Nous avons le journal d'une jeune fille de 1852, appartenant à une famille puritaine. Elle commença à le tenir à l'âge de dix ans. On lui faisait lire tous les matins trois chapitres de la Bible, et trois autres dans l'après-midi, elle en lisait cinq le dimanche. C'était l'essentiel de son instruction. Le père commentait les événements du jour à l'aide de citations du livre des *Prophètes*, et l'après-midi du dimanche, on ne devait ni rire ni jouer. Les filles se mariaient tôt, à treize ou quatorze ans dans le Sud, à peine plus tard dans les autres États. L'âge légal était fixé à douze ans dans la plupart des États sous réserve du consentement des parents. A la campagne, les familles ayant peu de relations, les jeunes gens faisaient connaissance au moment de l'épluchage du maïs qui se faisait en commun entre plusieurs villages et qui était suivi d'une fête.

Les familles d'Amérique avaient conservé cette bonhomie qu'on pouvait observer encore dans quelques pays d'Europe qui avaient eu la chance d'échapper à l'hypocrisie bourgeoise. Par exemple, quand un jeune homme faisait la cour à une jeune fille, comme on était forcé de le retenir à la maison à cause des longues distances, le fiancé avait le droit de passer la nuit avec la jeune fille, dans le même lit, pourvu qu'ils fussent habillés et séparés par une planche de bois. C'était une transposition américaine de la coutume suisse des veillées. On appelait cela le *bundling*. Les longues promenades en voiture offraient des occasions aussi agréables. On laissait les jeunes gens partir seuls pour des randonnées, à condition qu'ils fussent solidement empaquetés l'un et l'autre dans d'épaisses couvertures. Ces promenades nommées *buggyride* étaient devenues un rite inséparable des fiançailles ou de leur préparation.

On voit que ces jeunes filles si impalpables, si féminines, si sévèrement élevées n'avaient pas une jeunesse dépourvue de toute satisfaction. De savants auteurs voient dans ces pratiques l'origine de la *flirtation* américaine qui surprenait tant les Européens à l'époque du général

Boulanger. Dans les villes, les jeunes Américaines n'étaient pas plus indolentes quand il s'agissait de se procurer un mari. On prétendait qu'elles étaient aussi décidées que charmeuses et que leur air languissant et doux était un piège qui fonctionnait parfaitement. Il faut ajouter que dans les régions un peu sauvages, les pères et les frères avaient parfois recours à des moyens énergiques pour protéger l'honneur de la jeune fille de la maison. Chez ces petits êtres si séduisants et apparemment si faibles, il y avait donc plus d'énergie et de résolution qu'on ne pouvait s'y attendre. Nous ne savons pas si beaucoup de jeunes Américaines furent semblables à cette Scarlett O'Hara que Margaret Mitchell a décrite, en s'inspirant de Mrs Trollope, dans son roman *Gone with the wind*: mais son personnage n'est pas invraisemblable et il fut peut-être plus répandu que nous ne le pensons.

Ces jeunes filles décidées faisaient des femmes essentiellement obéissantes. La règle de vie patriarcale ne leur accordait pas beaucoup plus de droits qu'aux héroïnes de la Bible. Un adage résumait leur situation : « *The wife is dead in law* », « la femme n'existe pas au regard de la loi ». Le mariage était une union de style antique. Les jeunes Américaines n'avaient pas de dot. La coutume voulait qu'en entrant en ménage, elles apportent leur trousseau, quelques meubles usuels et une vache. Le garçon fournissait la maison, son cheval, les outils. On se serait cru au temps de Frédéric Barberousse. La puissance maritale s'étendait à tout sans exception. Un prédicateur résumait bibliquement cette situation simple : « La maison est le palais du mari et du père : il est le monarque de cet empire. » On verra plus loin que ces filles fragiles conquièrent fort bien la Prairie aux côtés des jeunes patriarches qu'elles avaient épousés et que, malgré leur air languide et leur corsage étroit, elles surent gouverner des fermes de soixante hommes et faire des saucisses avec trois cents cochons.

Dans les grandes villes, le type sylphide était plus cultivé. Les jeunes Américaines des grandes villes étaient tenues par convention de mener une vie d'oisiveté presque orientale. Comme on avait des difficultés à trouver des domestiques, les jeunes femmes maintenaient la sacrosainte oisiveté en s'installant avec leur mari dans des pensions de famille. Ces pensions de famille étaient une parfaite école de conformisme et d'insignifiance. Les jeunes femmes ne trouvaient rien dans leur vie pour les distraire de cette uniformité. Le code des convenances féminines était rigoureux. Les sujets de conversation permis à une femme étaient prescrits, de même que sa conduite en toute circonstance. Les liaisons étaient impossibles : les maris trompaient leurs femmes avec des prostituées bruyantes et rapaces, mais l'adultère était inconnu.

Le respect dû aux « personnes du sexe » était une institution nationale à laquelle on était d'autant plus attaché qu'elle était la seule forme de politesse dans un monde passablement brutal. Les femmes et

les hommes étaient séparés à table dans les réceptions : les hommes à un bout, les femmes à l'autre. Les danses étaient soumises à un protocole. On ne devait pas toucher sa cavalière. Dans « l'impudique » valse, on se contentait de lui toucher légèrement les épaules pour la faire tourner : cette familiarité choquait. On ne devait jamais adresser la parole à une femme inconnue, il était suspect de l'aider à mettre son manteau ou chausser ses galoches pour la neige. Il était interdit d'employer certains mots devant une jeune fille : on disait « le cou » pour désigner la poitrine, on disait « la poitrine » pour ne pas prononcer les mots de « ventre » et d' « estomac », on ne devait jamais parler des « jambes ». Dans les États du Sud, il était même jugé peu convenable de parler d'une jeune fille et de prononcer son nom. Tous ces beaux exemples de bégueulisme se rencontraient dans un pays où les hommes ignoraient l'usage de la fourchette et se nettoyaient les dents avec leur couteau et à une époque où l'on ménageait dans les bateaux et les wagons de chemin de fer des dortoirs mixtes dans lesquels les hommes et les femmes n'étaient séparés que par un rideau. Ajoutez qu'après 1840, date où commença l'immigration allemande et surtout après 1847, date de l'arrivée des Irlandais faméliques, on vit des femmes travailler dans les ateliers et accepter n'importe quelle besogne pour recevoir un salaire.

LES « MARRIED WOMEN ACTS »

Ces disparates dans la société américaine troublaient quelques femmes plus personnelles que les autres. Sous leur frêle apparence, les petits anges des grandes villes secrétaient sournoisement la même énergie que les petites fermières dociles qui allaient faire leurs visites en croupe derrière leurs maris. On n'avait pas prêté beaucoup d'attention à la *Vindication of the Rights of women* que Mary Wollstonecraft avait publiée en 1792 dans le sillage de la Révolution Française. On ne prit guère plus au sérieux l'Écossaise Frances Wright qui avait accompagné La Fayette en 1824 et fait des conférences sur l'émancipation des femmes et la limitation des naissances. Mais en 1848, les femmes américaines s'étaient déjà affirmées davantage. Les unes dirigeaient dans le Sud les immenses plantations de leurs familles, d'autres avaient pris de l'autorité dans la rude conquête de l'Ouest qu'elles faisaient avec les pionniers, d'autres se mêlaient aux campagnes libérales qui commençaient dans le Nord pour la libération des esclaves. En 1848, un petit groupe d'Américaines se réunirent en congrès à Seneca Fall dans l'État de New York pour y adopter une Déclaration calquée sur la *Déclaration d'Indépendance*. Ce fut le premier Congrès féministe dans le monde. Quelques adeptes enthousiastes se promenèrent ensuite

parmi les hommes en portant un large chapeau de paille, une crino-line qui s'arrêtait aux genoux et des pantalons de zouave, attirail inspiré de l'uniforme des cantinières du général Bugeaud. Cette exhibition fut jugée parfaitement ridicule. Mais l'échec de Seneca Fall annonçait des temps nouveaux. L'arrivée de trois millions et demi d'immigrants entre 1840 et 1860, puis la Guerre de Sécession précipitèrent les événements. Au lendemain de la défaite du Sud, des temps nouveaux allaient venir pour les femmes d'Amérique.

Déjà sous la poussée de l'immigration, la situation des femmes avait changé insensiblement. Les immigrants arrivant souvent seuls, le nombre des femmes se trouva inférieur à celui des hommes. Que ce soit pour cette raison ou par imitation de ce qu'on faisait en Europe, le terrible droit coutumier qui reconnaissait au mari tous les pouvoirs du *pater familias* antique avait été mitigé. En 1819, l'État de Connecticut avait reconnu aux femmes le droit de posséder en propre les biens qui leur venaient de dons ou d'héritages. Treize États avaient adopté avant la Guerre de Sécession cette législation bienveillante, mais qu'on ne peut qualifier de progressiste. La Guerre de Sécession, menée au nom d'un puritanisme humanitaire, eut une répercussion sur le sort des femmes. Celles-ci demandèrent à jouir des droits qu'on accordait, en principe, aux esclaves émancipées. Il fut difficile de s'opposer à une demande aussi logique et l'ensemble des *married women acts* votés au Congrès dans les années suivantes plaça les femmes américaines en tête de toutes celles qui revendiquaient leur indépendance : on reconnut aux femmes mariées le droit de posséder des biens à titre personnel, de choisir leur travail librement et de disposer de ce qu'elles gagnaient.

Ces victoires eurent peu d'effet sur la vie que menaient les femmes. La plupart des Américains vivant dans des fermes, dans ces fermes que leurs femmes avaient conquises avec eux sur la Prairie, la génération des filles n'était pas remarquable par sa sensiblerie. On faisait à peu près tout dans ces fermes qui ressemblaient aux *villas* du temps de Charlemagne : tissus, vêtements, matelas, fabrication des chandelles, des lessives et du savon, enfin le paysage artisanal que nous avons rencontré bien des fois et qui laisse aux femmes peu d'occasions de chômage. Mais on pouvait observer des variantes spécifiquement américaines. Dans les bonnes fermes du Mississipi, il y avait souvent trente personnes à nourrir en service ordinaire. Dans les régions d'élevage du porc, les femmes avaient la prérogative de laver les boyaux, de fabriquer les saucisses, de lever le lard, de conserver le jambon : dans une bonne ferme, ces petits travaux de ménage s'appliquaient à deux cents porcs par an.

Ces obligations n'intimidaient personne. A la veille de la Guerre de Sécession, on comptait aux États-Unis entre 200 000 et 250 000

femmes ou veuves qui étaient chefs d'entreprise et qui dirigeaient ces fermes antiques. Les « fiefs » que l'État distribuait aux pionniers avaient donné aux femmes américaines l'autorité que les femmes d'Europe avaient eue au *xiv^e* siècle, malgré les dispositions de la législation. En 1886 encore, des femmes seules demandaient l'attribution de concessions à mettre en valeur dans le Dakota³⁰. A mesure que les bourgs se développèrent et que l'autarcie familiale devint moins rigoureuse, les filles ne furent pas autorisées à en profiter pour montrer des penchants fâcheux à la paresse. Dans le Kansas, nous savons que les filles de fermiers aisés s'engageaient dans les autres fermes pour faire les travaux agricoles³¹. Dans le Sud, elles travaillaient aux ateliers de filage de coton. Elles ne devaient pas se placer comme domestiques, ces fonctions étant réservées aux femmes noires. Telle était la race énergique qui se précipita vers les villes nouvelles aux environs des années 1880.

LE TRAVAIL ET LA LIBERTÉ DES FILLES

A cette époque, plus des deux tiers de la population des États-Unis est agricole, et la moitié des familles tirent leurs ressources en totalité de l'agriculture. A partir de 1880, ce pays rural se transforme progressivement en pays urbain : New York a un million et demi d'habitants en 1890, Chicago et Philadelphie dépassent un million d'habitants. Les agriculteurs américains ne se transformèrent pas brusquement en citadins. Dans beaucoup de villes, ils habitaient en banlieue des cottages où l'on avait un bout de jardin et où l'on élevait des volailles, des lapins, etc. Une enquête faite en 1890 dans le district des aciéries montre que près de 30 % des familles vivaient encore des produits de leur jardinage et de leur élevage³². Les nouveaux citadins aimaient cette vie. Autour de Philadelphie, les ouvriers employés dans les mines habitent encore en 1900 dans de petites fermes, Brooklyn est semi-rural en 1890, des cochons et des oies se promènent à Manhattan. Le Bureau du Travail interrogeant 7 000 familles ouvrières en 1889 et 1892 découvre que la moitié d'entre elles n'achètent pas de pain, qu'elles pétrissent leur propre farine ou en achètent, qu'on fait encore les vêtements à la maison, industrie que l'invention de la machine à coudre en 1880 facilite grandement³³. En outre, beaucoup de familles prennent des pensionnaires et complètent leur revenu par une petite activité artisanale à domicile : la fabrication des cols et des manchettes, la confection des cigares sont les plus habituelles. Ainsi l'artisanat familial, si vivace en Europe, s'implante tout naturellement aux États-Unis. Les femmes participent par leur salaire complémentaire aux dépenses du ménage,

cet appoint est d'autant plus précieux qu'il y a peu de dépenses, il représente une marge de sécurité. Il devient parfois un recours essentiel dans certaines périodes de crise, comme dans la dépression de 1893 où les ouvriers furent en chômage et où l'on vit les femmes et les filles, souvent des filles de quatorze ou quinze ans, assurer seules la vie de la famille par un travail de seize ou dix-huit heures par jour.

Les femmes américaines commencèrent à travailler hors de chez elles à partir des années 1880-1890. Comme en Europe, ce sont certains secteurs qui les attirent de préférence et, comme en Europe, elles préférèrent pendant très longtemps le travail à domicile. Le changement fut lent et progressif. En 1890, il y a toutefois aux États-Unis un million de femmes qui travaillent en usine. Mais une enquête de 1887 portant sur 17 000 ouvrières permet de constater que 75 % ont au-dessous de vingt-cinq ans et que 4 % seulement sont mariées³⁴. Plus encore qu'en Europe, l'épouse américaine répugne alors à abandonner son foyer et quand les femmes mariées contribuent aux frais du ménage, c'est presque toujours par un travail à domicile.

En revanche, ce qui est caractéristique des États-Unis, c'est la liberté précoce des jeunes filles. Presque toutes les ouvrières d'usine ou les employées de commerce et de bureau vers 1890 sont des jeunes filles. Elles n'ont aucune répugnance à rechercher un travail salarié. Les enquêtes du Bureau du Travail prouvent qu'elles le font presque toutes sans nécessité, mais pour être mieux habillées et avoir de l'argent qui leur appartienne. Cette liberté des jeunes filles n'est pas une particularité des milieux populaires. La petite bourgeoisie ne fait pas d'objection au travail des jeunes filles et c'est là une différence essentielle avec la mentalité européenne. Aussi l'enseignement est-il envahi de très bonne heure, dès les années 1830-1840, par les filles de la classe moyenne. En 1890, alors que les institutrices se multiplient timidement en Europe, il y a aux États-Unis 250 000 maîtresses d'école, deux fois plus que de maîtres, et presque toutes sont des jeunes filles : il y a seulement 4 % de femmes mariées.

La bonhomie de recrutement facilitait les vocations, mais les conditions de l'enseignement nous renseignent sur le petit animal décidé et presque héroïque qu'était une jeune fille américaine de ce temps-là. On n'avait pas comme chez nous la manie des diplômes. L'État d'Indiana fut le premier à émettre en 1907 la prétention bizarre d'exiger une licence d'enseignement. En 1891, 10 % seulement des enseignants présentaient ce parchemin peu demandé. En revanche, on traitait directement avec les municipalités qui offraient un contrat, une résidence sommaire et une salle de classe unique où l'on entassait les filles et les garçons de tous âges sous la direction d'une seule maîtresse. En 1910, 80 % des écoles primaires des États-Unis fonctionnaient encore dans ce simple appareil. Une bonne partie de

ces écoles étaient situées dans ces bourgs à demi-sauvages de l'Ouest où les routes étaient à peine tracées. On envoyait dans ce désert des maîtresses d'école dont la moitié avaient moins de vingt-cinq ans. Elles y allaient sans s'étonner. On expédia ainsi une jeune fille de seize ans dans une bourgade du Middle West près de la frontière, à dix-huit kilomètres de la ville la plus proche. Elle avait à gouverner une horde de garçons de douze à dix-neuf ans et l'on avait oublié de lui dire que toutes les maîtresses d'école qui l'avaient précédée dans ce poste avaient été « sorties » par leur vigoureux auditoire. Elle s'en tira en leur apprenant le *base-ball* et remplit son office à la satisfaction générale ³⁵.

D'autres filles de la bourgeoisie envahissaient les emplois de bureau. Les secrétaires et employées n'étaient que 100 000 en 1890 contre 500 000 hommes, chiffre très supérieur aux contingents européens correspondants. Mais l'invention de la machine à écrire en 1890 rendit les femmes maîtresses du marché. En quelques années, elles régnèrent sur le secrétariat, comme elles régnaient sur l'enseignement.

En revanche, les métiers qui exigeaient des études longues et difficiles étaient peu recherchés, bien que la loi ne mît aucun obstacle à l'activité des Américaines. Les réticences devaient être attribuées sans doute aux familles bourgeoises aisées qui avaient encore sur l'emploi des filles des préjugés « européens ». Les jeunes Américaines n'étaient donc guère plus avancées que les jeunes filles d'Europe dans les études médicales et les études de droit. Trois écoles médicales étaient réservées aux femmes, trois autres étaient mixtes, les cours qui portaient sur des matières « délicates » étant donnés séparément. Malgré ces facilités, il n'y avait encore que 360 étudiantes en médecine aux États-Unis en 1890. De même, bien que les jeunes filles fussent admises depuis 1870 au barreau et à toutes les professions du droit, 200 d'entre elles seulement occupaient en 1890 des emplois de *lawyers* ³⁶.

Ce tableau dégage un type de jeune Américaine décidée, remuante et, nous allons le voir, souvent cupide, qui fait un contraste très remarquable avec l'*oie blanche* européenne de la même époque. Il était déjà assez singulier, au moins pour cette époque, que les jeunes filles se fissent embaucher dans une usine pour le plaisir d'être bien habillées. Cette idée moderne surprit beaucoup Mrs Van Vorst, femme journaliste qui s'était engagée en 1895 dans une usine près de Buffalo pour se documenter sur la vie des ouvrières. Le Bureau of Labor avait fait la même constatation après une enquête de 1887. Ces filles avaient d'autant plus de mérite qu'elles habitaient chez leurs parents qui écornaient largement leur salaire de la semaine en leur faisant payer le prix de leur pension. Mais, dans les familles récemment installées, le désir de gagner de l'argent était si grand que les parents eux-mêmes poussaient leurs enfants à travailler le plus tôt possible pour avoir un salaire de complément. Beaucoup de filles travaillaient à partir de

treize ans, et dans les régions cotonnières, on envoyait des enfants de six ans et de huit ans aux filatures. Mais ce n'était pas, comme en Europe, sous la contrainte de la misère. Le Bureau of Labor découvrit avec surprise que ces enfants appartenaient souvent à des familles d'ouvriers aisés : l'enquête décrit le logement de la famille comme un logement « convenable » dans 90 % des cas ³⁷. Dans les petites villes, les deux tiers des petites filles de plus de dix ans travaillaient et recevaient un salaire. Les lois qu'on avait faites pour empêcher le travail des enfants restaient sans effet devant la complicité des parents et des employeurs. L'âpreté au gain était extraordinaire dans les familles d'immigrants récemment installées. Les familles se précipitaient avec boulimie sur toutes les occasions de gagner quelques cents. Quand une nouvelle usine s'ouvrait, les jeunes filles, principalement celles de la campagne, affluaient pour profiter de l'aubaine. Avec la réunion de tous ces salaires, des familles d'immigrants arrivaient à gagner 25 dollars par semaine, pactole qui correspondait au gain hebdomadaire d'un très bon ouvrier qualifié ou d'un petit commerçant. Or, à New York, Chicago, Detroit, les trois-quarts de la population étaient formés d'immigrants ou de fils d'immigrants.

Cette avidité était combattue au seuil de la vie bourgeoise par les préjugés du *standing*. On les tournait en sélectionnant le travail qu'une fille de la bourgeoisie pouvait accepter sans blesser les convenances. Tout d'abord, il n'y eut que l'enseignement. Mais l'invention de la machine à écrire et de la sténographie ouvrit les carrières du secrétariat *. Les filles de la bourgeoisie moyenne furent donc aussi disposées à travailler que les filles des ouvriers. Aussi l'Amérique était-elle un pays étonnant où déjà, avant 1900, presque toutes les jeunes filles travaillaient entre leur sortie de classe et le moment de leur mariage, tandis que les femmes mariées, même lorsqu'elles gagnaient leur vie, restaient en général à la maison **.

Dans les familles de vieille bourgeoisie, en revanche, les filles *doivent* rester à la maison : c'est une marque extérieure de respectabilité. Dans les familles « véritablement riches », l'éducation au collège est même regardée comme inconvenante. Un grade universitaire est encore considéré parmi elles en 1900 comme une particularité excentrique pour une jeune fille, dont on s'excuse ***.

* Une enquête de 1911 montre, que, dans les familles dont les filles avaient choisi cette profession, le gain moyen des parents était de 800 dollars par an ³⁸.

** Les femmes mariées qui travaillent entre 1910 et 1914 sont uniquement celles qui sont tombées accidentellement dans la misère : veuves, femmes d'infirmités ou d'ivrognes, femmes abandonnées (résultat d'une enquête de 1908) auxquelles les États n'accordèrent de secours qu'à partir de 1910. Une enquête de 1893 du Bureau of Labor montre que, même dans les milieux ouvriers pauvres, la femme mariée ne travaille pas (5 % à New York, 2 % à Chicago) ³⁹.

*** Un mot d'une femme du monde vers 1896 : « Il y a des femmes qui ont des grades universitaires et il ne faut pas les regarder comme des phénomènes ⁴⁰. »



*Nouvelle vague 1920 :
garçonne et fatale (B.N.
Grégory — Snark).*



*Étoile du mu-
sic-hall des an-
nées 20 : José-
phine Baker
(Violet).*



*L'avènement des idoles de
cinéma : Mary Pickford,
vedette du muet (Violet).*



*Image des années 30 :
Marlène Dietrich (Violet).*

Ces jeunes filles énergiques n'étaient pas mieux traitées qu'en Europe, toutes les filatures de ce temps-là et les fabriques d'allumettes ou de chaussures se ressemblant d'un bout à l'autre du monde. Les particularités de la vie américaine étaient même souvent propres à les dégoûter à jamais. Les bureaux de placement percevaient sur elles des impôts exorbitants. Dans certains d'entre eux, elles étaient hébergées, logées en dortoir, nourries en commun et devaient reconnaître ces prévenances en abandonnant une part substantielle de leur futur salaire en échange de leur liberté ⁴¹. Les secrétaires, en ces temps vigoureux, travaillaient dans des antres enfumés, sombres et sales, tanières viriles dont le principal ornement était une série de gigantesques crachoirs de cuivre, aussi vastes que des urnes. Les infirmières, endoctrinées selon les sévères principes de Florence Nightingale, étaient invitées à regarder leur travail comme un sacerdoce, bien qu'il consistât en beaucoup de cas à servir de bonne à des gens âgés. Lorsqu'elles réclamèrent timidement le droit de ne travailler que douze heures par jour, on leur répondit vertement au nom de leur vocation. Dans les hôpitaux, leur service était pourtant très dur, car l'hygiène était encore rudimentaire et l'on n'hésitait pas à faire les opérations dans la salle de dissection qui servait en même temps de morgue ⁴². Les accidents du travail n'étaient pas rares et les incendies étaient fréquents : cent jeunes filles furent brûlées vives en 1911 dans l'incendie de la manufacture de chemiserie du Triangle ⁴³.

La vertu n'était pas moins encombrante. Les jeunes maîtresses d'école étaient invitées à fournir un modèle permanent de bonne conduite. Elles étaient surveillées par des paroissiennes jalouses de l'honneur local et certaines municipalités n'acceptaient que des célibataires et stipulaient le renvoi de celles qui cèderaient aux douces faiblesses du mariage. On ne signale pas d'usines-pensions aux États-Unis, mais des compagnies puissantes avaient créé des villes résidentielles pour leur personnel, dans lesquelles tout appartenait à la compagnie depuis l'épicerie jusqu'au bureau de poste. La direction se regardait comme obligée de veiller à la tenue morale de ces grands ensembles. Elle y faisait régner une vertu pasteurisée et parfaitement hygiénique. Les filatures Willimantic qui florissaient au Connecticut vers 1880 avaient poussé ce soin très loin. Dans leur village modèle, les ouvrières habitaient des cottages ravissants, le village avait des pelouses, des jardins, des jets d'eau, des assistantes sociales, et le directeur vivait dans une maison située au centre du village. Les ouvrières portaient un uniforme. On ne dit pas si elles s'amusaient ⁴⁴. En revanche, dans beaucoup d'usines, la vie était souvent rude et les façons grossières. Des ouvriers ne parlaient pas encore l'anglais. La plupart traitaient les filles avec fermeté. Les filles, aussi peu dégrossies qu'eux, trouvaient cela tout naturel. On accusa les usines

d'être un réservoir de prostituées. Le Bureau of Labor, toujours impavide, fit établir des statistiques et prouva qu'il n'en était rien ⁴⁵.

LA FEMME AMÉRICAINE À LA FIN DU SIÈCLE

La vie des femmes américaines ne changea pas de façon spectaculaire dans les années postérieures à 1900, mais elle suivit une évolution lente, sournoise, inéluctable vers un mode d'existence nouveau. L'instruction qui se répandait de plus en plus, les Universités mixtes, l'augmentation de la population avaient multiplié les carrières féminines. Au lendemain de la guerre de 1914, en examinant 572 types d'emplois, on trouve que les femmes sont représentées dans 537 d'entre eux. Cette ouverture vers des carrières plus nombreuses et plus stables eut un effet sur l'attitude des femmes mariées. Elles s'habituent elles aussi à travailler hors de chez elle. Mais l'acclimatation se fait doucement, par une progression continue et constante. En 1890, un peu plus de 4 % d'entre elles travaillent, en 1900, plus de 5 %, en 1910 plus de 10 %, chiffre qui se stabilise et même descend un peu après la guerre ⁴⁶. Il est remarquable que la fréquence des divorces suit une courbe à peu près analogue : 5 % pour 100 mariages en 1887, 8 % en 1908, 11 à 12 % après la guerre ⁴⁷. On ne prétend pas tirer de conclusions de ce parallélisme, bien entendu.

Dans ce pays où presque toutes les jeunes filles travaillent hors de chez elles jusqu'à leur mariage, souvent auprès des hommes, des qualités inhabituelles pour l'époque se développèrent chez les jeunes filles. Elles avaient de l'assurance, de la confiance en elles, elles ne se regardaient pas comme des oiseaux tombés du nid lorsque la présence tutélaire d'un homme ne leur était pas assurée. Beaucoup, surtout parmi celles qui avaient des diplômes, choisissaient délibérément le célibat. En 1900, la moitié environ des jeunes filles qui faisaient carrière dans l'enseignement renonçaient, plus ou moins volontairement, au mariage; il en était de même de celles qui faisaient des études de médecine ou de droit. Ces femmes seules, et aussi les autres, se groupaient volontiers en clubs et en associations. Il y avait déjà en 1896, 495 associations féminines groupées dans la Fédération des Clubs ⁴⁸. Ces associations militaient avec ardeur pour affirmer « l'indépendance » de « la femme » et revendiquaient pour les femmes des droits égaux à ceux des hommes. Elles prirent une grande part au mouvement *suffragiste* qui demandait le droit de vote pour les femmes. Après le Wyoming, qui l'accorda presque tout de suite après la Guerre de Sécession, le Colorado l'accepta en 1893, puis l'Utah et l'Idaho en 1896. La campagne s'accrut entre 1900 et 1910 et 15 États avaient déjà établi le vote des femmes lorsque, en 1918, fut proposé

le 19^e amendement à la Constitution qui étendit le vote des femmes à l'ensemble de la Confédération et fut approuvé en 1920.

Ainsi croissait en Amérique une variété curieuse de la femme européenne, variété plus forte, plus libre, plus vivace. Ce n'étaient pas encore des femmes *autoritaires*, mais déjà elles n'avaient plus ce qu'on appelait poliment en Europe « la timidité de leur sexe ». En réalité, elles prenaient goût à l'indépendance, elles apprenaient à se conduire seules, à se suffire à elles-mêmes, elles y mettaient même un point d'honneur. Pour la première fois, on entrevoyait, au bout de cette évolution, une société où les femmes n'auraient plus besoin des hommes. On n'en était pas encore là et quelques obstacles pouvaient surgir sur cette route. Mais c'était une orientation nouvelle, une des plus neuves peut-être parmi toutes les idées étranges qui nous venaient de ce Nouveau Monde.

On ne prenait pas trop garde en Europe à l'importance de ce changement et même, à vrai dire, on ne le percevait pas. La littérature européenne ne connaissait pas les ouvrières d'Amérique, ni ses légions d'institutrices, de secrétaires et d'infirmières. Elle ne daignait apercevoir que les originalités de quelques filles de milliardaires qui étaient regardées comme des particularités excentriques et amusantes de jeunes personnes que leur dot autorisait à tout se permettre. Les gens du monde n'étaient pas mieux renseignés. L'Américaine était essentiellement pour eux une « héritière ». On la traitait comme telle, c'est-à-dire avec une extraordinaire muflerie. Lorsque Boni de Castellane épousa la fille de Gould, roi des chemins de fer, on vint regarder ce jeune coffre-fort comme on aurait regardé la reine Pomaré. On racontait que son père s'était battu en duel en lançant une locomotive contre celle de son adversaire : on s'attendait à ce qu'elle fit des choses analogues. Son mari poussa loin l'indélicatesse et une impertinence qu'il jugeait très élégante. Sa jeune femme se conduisit en vraie jeune fille américaine : elle fut longtemps patiente, puis un jour fit jeter sur le trottoir la valise de son mari, qui contenait sa fortune personnelle consistant en lingerie et en cravates, et elle ne voulut plus jamais le revoir. Personne en Europe ne comprit la signification de ce geste qu'on aurait dû méditer.

C'est par d'autres voies que se faisait l'américanisation de la femme européenne. Elle commençait comme on a pu le voir. Mais l'imitation n'y était pour rien. C'était seulement la civilisation industrielle, qui, plus lentement, par des voies douces, insinuanes, continuelles, commençait à produire de ce côté de l'Atlantique quelques fruits analogues à ceux qu'elle produisait de l'autre côté.

XIX

Les Femmes du Vingtième siècle

Tant de choses ont changé au ^{xx}e siècle, du moins en apparence, dans la vie des femmes qu'il faudrait un livre et non pas un chapitre pour rendre compte de ce qui semble, à tant d'égards, une révolution. Mais, beaucoup de lecteurs connaissant déjà cette histoire qui est leur propre histoire, il est possible peut-être de dégager, sans trop s'encombrer de documentation, les grandes lignes de ce parcours aussi spectaculaire que décevant.

LES FEMMES DE « L'ENTRE-DEUX-GUERRES »

La guerre de 1914 paraît séparer deux univers différents : et elle les sépare en effet. Ce n'est pas un jeu d'optique qui nous trompe. Mais prenons garde, toutefois, qu'une bonne partie des nouveautés qu'on attribue à la guerre avaient fait leur apparition avant la guerre, que les inventions qui allaient changer la vie, les monstres qui allaient l'occuper, étaient des inventions et des monstres de l'avant-guerre et que la guerre de 1914 fut, en somme, essentiellement, un accélérateur de l'histoire.

LA MOBILISATION DES FEMMES

Lorsque le décret de mobilisation eut fait disparaître comme dans une trappe tous les mâles adultes qu'on pouvait rencontrer de la Bretagne à l'Oural, les femmes se trouvèrent soudain dans une situation que l'histoire leur offrait pour la première fois. Dans le désert ainsi créé, ces impotentes se trouvèrent brusquement en face des tâches des hommes, des instruments des hommes, des fauteuils vides laissés par les hommes : comme des enfants dans l'appartement des parents. Ce coup de théâtre arrivait au moment de la moisson. Le premier geste de

tous les ministres de l'Intérieur d'Europe fut de faire une proclamation pour inviter les femmes à aller faucher les blés. Nous avons déjà vu que ce n'était pas une besogne inconnue pour un bon nombre d'entre elles. Ce fut le cas, du jour au lendemain, pour d'autres charges. Pour les unes, l'habitude jouait, pour d'autres on innovait. Institutrices, beaucoup de femmes l'étaient déjà, infirmières, elles furent légion, dactylos, comptables, secrétaires, elles furent brillantes, c'était seulement une extension du marché. On fut plus étonné d'avoir à en faire des conductrices de tramways, des manutentionnaires, ou à les renvoyer dans les mines dont elles avaient jadis poussé les wagonnets.

Mais la stabilisation du front fit apparaître bien d'autres nécessités. Il fallut s'habituer à l'idée que les femmes devaient remplacer les hommes dans la plupart des métiers et notamment dans cette industrie de l'armement indispensable à la guerre. D'un bout à l'autre de l'Europe, elles eurent donc à tourner des obus et à charger des grenades, à couler l'acier, à fabriquer des explosifs, à calibrer, à mettre en caisse, enfin elles furent cette armée de l'intérieur qui ravitaillait inlassablement en matériel l'insatiable armée du front. Elles durent aussi assurer le maintien de la vie quotidienne et pour cela envahir toutes les autres professions. On en vit en Allemagne dans l'industrie du verre et de la porcelaine, dans les mines, dans le bâtiment. En Angleterre, elles remplaçaient les agents de police, assuraient les liaisons, administraient, et même, vêtues de l'uniforme kaki, géraient les services de l'arrière. Il était plus significatif encore de les voir occuper ces postes de direction de la vie professionnelle qui exigeaient une formation de spécialiste. Elles devenaient chimistes, ingénieurs, médecins-majors, chefs de service, secrétaires de mairie, mairesses ou femmes-bourgmestres. La Russie nommait des femmes professeurs d'Université, d'autres architectes. L'Allemagne envoyait les femmes de son aristocratie diriger la reconstruction de la Prusse orientale. L'Angleterre avait des usines dans lesquelles tout le personnel était féminin y compris la directrice elle-même, elle les mettait à la tête de départements administratifs et, bien que les femmes ne fussent ni électrices ni éligibles, on voyait une femme, Miss Stevenson, siéger parmi les ministres avec le titre de sous-secrétaire d'État ¹.

Cette prodigieuse promotion des femmes se faisait sans contrôle, sans plan, c'était de la génération spontanée. On ne trouve presque pas de chiffres pour cette période. Or, cette entrée massive des femmes dans la vie nationale ne fut accompagnée nulle part des signes ni même de la revendication de l'affranchissement. Les gouvernements avaient bien pris des mesures provisoires pour permettre aux femmes de gérer les biens des mineurs, de recevoir des délégations de solde, ou d'accomplir un certain nombre d'actes judiciaires sans l'autorisation de leur mari. Mais cela n'intéressait personne. Les femmes n'avaient

nullement conscience d'entrer dans une condition nouvelle en assurant la relève des hommes. Et peut-être n'en avaient-elles pas conscience parce qu'en fait, elles ne faisaient rien d'essentiellement nouveau. Ce rôle d'auxiliaire, elles l'avaient toujours tenu dans les moments graves. Elles ne faisaient pas autre chose, dans des proportions beaucoup plus vastes, que les femmes des villes assiégées qui, autrefois, portaient des gabions sur le rempart et mettaient des fagots sous les cuves de poix. Elles paraissaient dans leur rôle naturel d'aides et même de subordonnées. Et elles voyaient sans amertume la presse faire l'éloge du « guerrier », tout sacrifier au « poilu », et, en somme, par cette terminologie, leur signifier très clairement que l'époque était celle de la suprématie de l'homme et des hiérarchies naturelles. Ce changement matériel capital dans la condition des femmes ne fut donc pas *senti* au moment où il avait lieu. On ne vit pas les femmes sortir de la guerre, arrogantes et casquées, disant aux hommes : « Et maintenant ? »

Des changements moraux insensibles, moins connus, difficiles à saisir, furent peut-être plus graves. La guerre, par ses migrations de population, par ses changements complets d'habitudes, par l'ébranlement nerveux qu'elle provoque et qu'elle entretient en permanence, est, par elle-même, un facteur de déséquilibre et de trouble. En 1914, la raréfaction soudaine des mâles était un phénomène sans précédent. Cette nouveauté dangereuse se combina avec les fonctions nouvelles dévolues aux femmes qui les mettaient en contact continu avec les hommes : la règle sociale de la séparation des sexes, sous l'empire de laquelle on vivait encore en 1913, fut abolie en fait. Des circonstances particulières ajoutaient un élément d'excitation, parfois inconscient, mais qui entretenait cette mousse qui montait à la tête : toutes les formes du dévouement féminin, la Croix-Rouge, les mairaines de guerre, la joie des permissions, les camps de rassemblement à l'arrière du front, les unités au repos. Un médecin signalait dans les villes situées dans la zone d'opérations « je ne sais quelles toxines aphrodisiaques qui troublent les femmes et les embrasent d'ardeurs exaspérées » et il rappelait l'émeute des femmes de Reims qui ne voulaient pas qu'on leur enlevât une division cantonnée dans la ville². D'autres villes aimaient beaucoup les Anglais. Et ce fut bien autre chose quand les Américains arrivèrent en France. On apprit que ces grands transferts d'hommes qui laissent seules des milliers de femmes tout en débarquant à proximité d'elles des cargaisons de mâles frais, ne se font pas sans dégâts.

LA « GARÇONNE » D'APRÈS-GUERRE

La démobilisation des femmes fut aussi spontanée et mystérieuse que l'avait été leur mobilisation. Les femmes avaient pris leur place dans le rang sans tapage : elles rentrèrent aussi tranquillement à la maison. On n'a même pas de chiffres. Et les comparaisons qu'on peut faire sont déconcertantes. Il y avait en France 6 328 000 femmes qui travaillaient en 1900 : on en trouve 8 393 000 en 1921 ³. C'est une augmentation notable, mais ce n'est pas l'invasion massive à laquelle on pouvait s'attendre. La situation de beaucoup de femmes est pourtant dramatique dans toute l'Europe. La mort de nombreux jeunes hommes les a privées de leur avenir normal. En France seulement, le recensement de 1921 indique qu'il y a 2 millions de femmes en surplus, alors qu'en 1911, le nombre des femmes ne dépassait que de 700 000 celui des hommes. Ces chiffres parlent peu. Mais voici ce que cela voulait dire. Dans certains villages de Bretagne ou du Centre dont les garçons avaient servi dans l'infanterie, il y avait parfois 50 filles pour 8 ou 10 garçons survivants. Or, on se déplace encore peu dans les campagnes à cette époque. Aller à la ville est pour une fille une aventure et presque un programme de perdition. Ces « veuves blanches » que la vie rejetait sans leur laisser même les droits et les souvenirs des veuves n'encombrèrent pas trop longtemps les consciences. On les classa avec les « veuves de guerre » sous le nom de « femmes seules » parmi les profits et pertes de la guerre, avec les mutilés, les orphelins, les gazés, déchets de la grande fusion des temps nouveaux, dont on parlait beaucoup mais dont on ne s'occupait guère.

L'indifférence fut décente, sans rien d'excessif et il y eut même des preuves de bonne volonté. L'Allemagne devenue une démocratie s'empressa d'accorder le droit de vote aux femmes, la Pologne devenue une nation en fit autant. L'Angleterre avait cédé devant ses suffragettes, imitée bientôt par le Danemark et la Norvège. Les États-Unis suivirent cet exemple peu après en 1920. En France, la Chambre des Députés accorda le droit de vote aux femmes en 1919, mais le projet de loi fut repoussé par le Sénat. A la vérité, l'opinion n'était pas passionnée par cette requête.

Ce que les femmes avaient gagné pendant les quatre années de la guerre était beaucoup plus important que le droit de vote, mais on ne s'en aperçut pas tout de suite. C'était tout ce qui était passé dans les mœurs, toutes ces nouveautés auxquelles *on ne faisait plus attention* : que la bourgeoisie, toujours maîtresse de l'opinion moyenne, ait renoncé à un grand nombre de ses préjugés, qu'elle ait admis que les femmes aient une liberté de mouvement presque totale, qu'elles

puissent sortir seules et vivre seules, qu'elles puissent être les collègues des hommes dans des bureaux ou des travaux mixtes, qu'il n'y ait rien d'étonnant à ce qu'elles gagnent leur vie, enfin que la totalité des professions, y compris les plus techniques, leur ait été désormais ouverte et que leur désir d'y faire carrière ne soit plus regardé comme une prétention excentrique et presque scandaleuse. En somme, la nouveauté capitale que la guerre de 1914 introduisit dans l'histoire des femmes, ce ne fut pas, comme on l'a cru, la relève des hommes par les femmes, ce fut la conquête, bien autrement importante par ses conséquences, de la liberté totale de circulation et de communication avec les hommes, l'apparition, pour la première fois dans l'histoire de l'Europe, d'une société mixte dans laquelle les femmes coudoyaient librement les hommes, sans précautions, sans chaperons, vertugadins, cris d'effroi et joues empourprées. Cet écroulement total, définitif, de la vieille barrière catholique et romaine qui séparait les sexes, barrière que certaines époques avaient été jadis tout près de faire craquer, mais qui finalement s'était reconstituée toujours comme une haie vivace, ce fut cela la nouveauté décisive, irréparable, le commencement d'une ère nouvelle dans la vie des femmes de race blanche.

La femme moderne allait sortir de cette nouvelle vision de la femme qui mettait fin à la séparation des sexes et à la sujétion féminine beaucoup plus efficacement que n'importe quel texte de loi.

On ne s'aperçut pas tout de suite de l'étendue de cette révolution. Elle fut même pendant assez longtemps presque invisible. Le *Conseil National des Femmes françaises*, qui s'obstinait à exiger le bulletin de vote, ne voyait pas qu'une victoire bien plus grande, mais silencieuse, venait d'être obtenue, non pas dans le petit coin d'Europe où il s'agitait, mais dans le monde entier, lorsque tous les gouvernements modifièrent l'orientation des études secondaires féminines pour que les jeunes filles puissent accéder aux études supérieures, lorsqu'ils leur ouvrirent largement l'accès à tous les concours, lorsqu'ils les acceptèrent sans discrimination dans les administrations centrales des Ministères. Les femmes entraient ainsi insensiblement et par la nature des choses dans le tissu même de la vie moderne. Elles avaient, comme disent les familles, « le pied à l'étrier ».

En revanche, l'égout secret dont on devinait la présence sous l'apparente solidité des nations en armes, qu'on reconnaissait aux bouffées qu'on percevait par moments, déboucha soudain en plein air dès le lendemain de l'armistice. Tout arriva à la fois : le jazz, les nègres, les partouzes, les cheveux courts, les robes courtes, les bas de soie, les cocktails, les cigarettes, le flirt, le dancing, et en même temps l'opium, le cubisme, le dadaïsme, l'homosexualité, la garçonne, la femme fatale, signes qui scintillaient et se remplaçaient dans la nuit comme sur les enseignes lumineuses de Montmartre et que les moralistes mettaient

tous sur le même plan. Les métaphysiciens voyaient là un rut immense de la nature pressée de réparer ses pertes, les psychologues y reconnaissaient des instincts comprimés par la discipline et par l'angoisse et qui se libèrent tout d'un coup. D'autres accusaient les nouveaux riches, aussi nombreux en effet qu'au temps du Directoire et ils leur faisaient l'honneur de cette sarabande folle, de ces orgies au goût un peu barbare, explication qui paraît être un hommage excessif à leur imagination. A la vérité, il y avait de tout dans cette fièvre : de la délivrance, c'est certain, et cette folie de vivre qui suit toujours les catastrophes, et aussi des résurgences d'une nocivité inégale, bruyantes mais reconnaissables (le flirt, les cocktails, l'homosexualité et même les vamps de cinéma), des curiosités qui n'étaient pas nouvelles non plus (le cubisme, le dadaïsme, l'avant-garde), les explorations intellectuelles par lesquelles les gens intelligents remplacent la pensée, exercice qui fatigue. Il y avait aussi dans ce carnaval un bon nombre de jongleries qui n'intéressaient que le Tout-Paris et les étoiles filantes de la société cosmopolite, portion intéressante de l'espèce féminine, mais peu représentative. En somme, l'après-guerre, c'est d'abord des gens du monde qui font la fête.

Le poison se répandit pourtant et c'est cette contagion qui appartient à l'histoire des femmes. Il n'est pas facile de circonscrire cette poussée de « libération sexuelle » qui suivit la guerre. Les moralistes l'ont probablement exagérée, mais on a peu de documents pour rectifier leur jugement. Géographiquement, les pays les plus atteints sont l'Allemagne et la France, et, dans ces deux pays, les très grandes villes et les ports sont plus atteints que les villes moyennes et la campagne. C'est à Berlin qu'on rencontre les images les plus provocantes de la liberté sexuelle totale, les femmes à cravache pour masochistes, les jeunes gens qui se prostituent; et c'est à Paris qu'on trouve les « boîtes de nuit » célèbres de Montmartre et de Montparnasse. Pour les autres adresses, voir Paul Morand, *Ouvert la Nuit* et *Fermé la Nuit*. Socialement, c'est la bourgeoisie riche, bien entendu, qui fournit les plus beaux spécimens de « l'immoralité de l'après-guerre ». Mais il est toujours difficile de dire jusqu'où se répand la nappe de convoitise que l'exemple des riches crée. Un roman décrit ces expériences nouvelles : c'est *La Garçonne* de Victor Margueritte, qui fit scandale. Or, l'héroïne, fille d'un de ces industriels qui avaient été des « profiteurs de guerre », appartient au milieu des nouveaux riches et c'est essentiellement ce milieu que le romancier dépeint. Le succès du roman, dont on vendit en un an près de 200 000 exemplaires, ne prouve pas que 200 000 femmes se reconnurent dans ce portrait : c'est le scandale qui avait fait le succès, les sanctions sottement prises contre l'auteur, les discussions, etc.

L'implantation des dancings et du jazz nègre fut plus lente qu'on

ne le croit. Elle fut presque nulle dans la province qui se contenta pendant fort longtemps d'honnêtes bals à clarinettes. L'amour libre resta une exception et la petite bourgeoisie le condamna avec obstination. Les jeunes officiers d'aviation eurent assurément des maîtresses : on peut se demander si c'était vraiment une innovation. Les éléments de documentation qu'on peut se procurer sont peu explicites, mais semblent autoriser la même impression. Le chiffre des conceptions prénuptiales ou celui des avortements, dans la mesure où ils peuvent être fixés, ne présentent pas une hausse anormale, et même, vérité peu connue, ils sont inférieurs à certains de ceux qu'on a pu citer dans le milieu rural pendant le chaste xix^e siècle. Les hommes qui ont passé leur jeunesse en province pendant ces fatales années n'ont pas gardé le souvenir d'une période de stupre inouï. C'est probablement l'extension de l'enseignement primaire et du conformisme qu'il entraînait qui explique ce recul, à première vue, singulier. En revanche, il faut avoir le courage de dire que l'extension de l'instruction secondaire parmi les filles fut un des véhicules de l'immoralité : c'est dans les rangs des lycéennes, des élèves de l'enseignement technique et des écoles normales de jeunes filles que les garçons trouvaient facilement des âmes complaisantes disposées par leurs lectures à faire avec eux quelques expériences. C'est par là que le nouveau mal du siècle se répandit dans la petite bourgeoisie que son ignorance et ses préjugés avaient protégée jusqu'alors.

Cette infiltration devait être plus durable et sournoise qu'on ne croit. Quelques années plus tard, un fait divers célèbre devait montrer un produit typique de cette infiltration dans la petite bourgeoisie : ce fut cette Violette Nozières, lycéenne de Fénélon, fille de petits employés, qui donna du poison à ses parents pour être libre de « vivre sa vie ». Or, il y eut, pendant les années qui séparent *La Garçonne* de Violette Nozières, des arrière-salles de café, discrètes et sombres, qui abritaient des couples adolescents dont les filles aux cheveux très courts étaient habillées en garçons, se prostituaient à l'occasion, et qui, avec vingt ans d'avance, avaient inventé très exactement ce style « Saint-Germain-des-Prés » dont on fut si étonné en 1945. Par des canaux invisibles et dont la description sociologique est encore à faire, la petite bourgeoisie avait donc été touchée, au moins dans certaines de ses parties, plus profondément que son caractère et son moralisme foncier ne permettaient de le supposer.

Mais ce qui bouleversait bien plus que la dépravation, c'étaient les changements physiques que les femmes adoptaient et qui semblaient annoncer un siècle nouveau et une humanité différente. Les robes courtes, les cheveux courts, la cigarette, le maillot de bain qui moulait le corps étaient cités comme les marques les plus agressives d'un exhibitionnisme scandaleux. Ce style effronté se manifestait encore par

bien d'autres détails déconcertants qu'on remarquait moins, mais qui tous affirmaient l'autorité des femmes : une poignée de mains hardie et ferme, un regard direct et même brutal, qui jaugeait, la parole brève, la camaraderie avec les hommes, et même la disparition de ces signes encombrants mais rassurants de la féminité, les crises de nerfs, les évanouissements, les larmes, les bouderies sans cause. Le corps des femmes semblait même avoir subi une métamorphose. Les hanches étaient devenues étroites, les jambes s'étaient allongées, les épaules étaient carrées, les seins se faisaient oublier, la peau avait bruni : les jeunes femmes ressemblaient à des garçons sportifs comme si elles avaient voulu prendre la carrure des hommes en même temps qu'elles parlaient leur langage. Il est inutile de dire que ces changements consternaient. La femme, telle qu'on l'avait connue ou du moins telle qu'on croyait la connaître, semblait en voie de disparition et l'on voyait, sous le même nom de femme, un être nouveau, aussi étrange par son pelage que par ses mœurs, prendre place à la droite de l'homme.

Ces prodiges n'étaient rien d'autre, on ne s'en aperçut que beaucoup plus tard, que les conséquences de la liberté de circulation des femmes et de l'instauration de cette société *mixte* qui remplaçait la société de la séparation des sexes. Ce que les femmes répudiaient, sans en avoir conscience, instinctivement, c'était la définition ancienne de la femme. Fait capital, monstrueux, révolution sans précédent, elles s'interrogeaient sur le signe même de la féminité, le tabou auquel depuis le commencement des siècles on reconnaissait les femmes d'Occident : elles portaient une main sacrilège sur la robe, palladium de la femme, symbole de sa faiblesse, gage de son inviolabilité. Elles considéraient la robe, elles la reniflaient, la raccourcissaient, la dénaturaient. Elles n'osaient pas le dire, elles n'osaient pas le faire, mais elles voulaient se débarrasser de la robe. On s'hypnotisait sur la cigarette, les cocktails, l'automobile, qui n'étaient que des attributs, des *clips* qu'on essayait sur la nouvelle présentation de la femme. En fait, avec la robe, c'était la « faible femme » que l'on répudiait, la femme craintive, effarouchée, peureusement réfugiée dans le compartiment des « dames seules », l'image hypocrite et rassurante que le xix^e siècle nous avait léguée.

C'était une ère nouvelle, en effet, dans l'histoire des femmes. Mais non pas au sens que donnaient à ce mot les moralistes. L'amour libre, le jazz, les amants nègres, Dada, les partouzes n'étaient que des épisodes de la vie mondaine ; ces épisodes n'avaient marqué profondément aucune nation, ils étaient destinés à être oubliés plus ou moins vite, ils faisaient partie d'un décor qui fut très vite désuet. Mais la transformation de la femme fut durable parce qu'elle correspondait à un affranchissement que la mobilisation des hommes avait rendu

inévitable et auquel les progrès du machinisme offraient désormais un avenir. Il restait maintenant aux femmes à réconcilier avec la féminité ce jeune animal décidé qu'elles avaient voulu être : car enfin, avec tout cela, elles continuaient à faire des enfants.

LA CRISE ET LE REFLUX

La crise américaine de 1929 fut le signal de la fin du carnaval. Les nègres et le cubisme tournoyèrent un instant, puis disparurent dans une sorte de gouffre. L'exhibition de Joséphine Baker dans la *Revue Nègre* fut le dernier sursaut. Tous les décors de l'après-guerre furent démontés tout d'un coup, comme ceux d'un cirque qui déménage avant le jour. Les robes et les cheveux s'allongèrent, les seins et les hanches reparurent, on ferma les boîtes de Montparnasse, le surréalisme et l'avant-garde, empaquetés dans la naphthaline, furent envoyés au magasin d'habillement. Puis les femmes firent leurs comptes. Elles trouvèrent l'amour libre décevant : il donnait le droit de les « plaquer », c'était le principal résultat. Le roman de Lawrence, *L'Amant de lady Chatterley*, ne les avait pas convaincues : c'était une idée d'homme. C'était d'ailleurs ce qu'elles trouvaient partout, des idées d'hommes qui ne leur « allaient » pas. Elles battirent en retraite vers la presse du cœur, à travers les paysages vallonnés des romans anglais. Rosamond Lehmann, Katherine Mansfield, Mary Webb, Margaret Kennedy leur préparèrent une pharmacopée reposante à base de simples et discrètement vitaminée : un peu de larmes, du bonheur, de la mélancolie, pas trop de résistance et un excipient composé de cottages et de pelouses bien entretenues. L'héroïne de *Poussière*, voilà comment il fallait être : un harmonieux équilibre entre la santé morale et le droit de prendre un amant. Des milliers d'étudiantes en Angleterre, aux États-Unis, en France, se déclarèrent enchantées de ce programme, dans lequel le clergé reconnut avec satisfaction un retour à la monogamie. L'excursion dangereuse était terminée.

Le bilan était, en apparence, triomphal. Dans tous les pays d'Occident les femmes barbotaient à l'envi dans l'assiette au beurre des plaisirs. Elles étaient libres, elles avaient le cinéma, les « petites robes » étaient pour rien et la charcuterie était accessible à tous. La « civilisation industrielle » paraissait avoir largement répandu le progrès, la liberté, la prospérité. Les femmes semblaient être les principales bénéficiaires de cette marche joyeuse vers l'avenir. L'américanisation de l'Occident était, en apparence, un succès et, tout particulièrement, l'américanisation des femmes qui leur permettait de toucher à tous les plats.

Cet optimisme était amplement justifié si l'on comparait le sort des femmes dans les pays « occidentaux » au sort des femmes qu' vivaient sous le régime soviétique ou dans les pays sous-développés. Il l'était un peu moins, mais il l'était encore si cette comparaison s'appliquait au changement qui s'était produit en cinquante ans dans les pays occidentaux eux-mêmes. La crise de 1929 avait montré que des épidémies de misère pouvaient se répandre tout d'un coup dans ces zones apparemment si prospères. Les femmes en subissaient les conséquences aussi durement qu'autrefois. Le chômage endémique qui suivit la crise atteignit les femmes autant que les hommes. Cela prouvait seulement que les femmes n'avaient pas de situation *privilegiée* dans la civilisation industrielle. La protection que leur assuraient de timides lois d'assistance était illusoire. En réalité, elles payaient leur liberté en courant les mêmes risques sociaux et économiques que les hommes. Ce n'était pas là une novation, mais cette constatation rappelait que la société industrielle est, par nature, indifférente et aveugle. Néanmoins, il était certain que, parmi les paysans, dans le peuple, et même dans la petite bourgeoisie, les femmes avaient infiniment plus de bien-être dans cette société *américanisée* qu'au début de la Troisième République.

Ce n'était pas non plus parce que les femmes travaillaient que ce bilan risquait de dissimuler des éléments négatifs. Le nombre des femmes qui travaillaient n'avait pas sensiblement augmenté par rapport au siècle précédent et cette augmentation semble surtout traduire l'entrée des femmes de la bourgeoisie dans la vie professionnelle. Le travail en usine était devenu beaucoup moins pénible, il était réglementé, la durée du travail était limitée. Les filles ne voulaient plus être employées comme domestiques. L'appauvrissement de la bourgeoisie n'est pas la seule explication de ce changement : il est clair qu'il est aussi le résultat d'un choix. Le secteur tertiaire est en plein développement et il offre une grande variété de débouchés. Les emplois de fonctionnaires proposés aux femmes sont de plus en plus nombreux. Enfin les préjugés qui se sont maintenus si longtemps dans les professions libérales, cèdent peu à peu : il n'est plus question de juger scandaleux qu'une femme prétende être avocate ou médecin. La bourgeoisie, ayant accepté les conditions de la société *mixte*, n'élève plus d'objections : l'activité professionnelle est regardée comme une des destinées qu'une femme peut choisir. Elle est une garantie d'indépendance. Dans beaucoup de familles bourgeoises, elle remplace la dot, dont les dévaluations et les incertitudes économiques ont démontré la fragilité. Elle est si bien entrée dans les mœurs que le nombre des filles qui font des études secondaires atteint près de 60 % du nombre des garçons. Les féministes disent volontiers que cette situation nouvelle est une « conquête » des femmes. En tout cas, c'est

un fait largement admis par l'opinion et qui entraîne peu de récriminations.

Les aspects négatifs du bilan sont plus subtils et l'opinion n'en a guère conscience. Il faut une certaine attention pour percevoir qu'en bien des cas, certaines « conquêtes » de la femme sont illusoires. Les emplois qu'elles peuvent occuper sont un premier sujet de déception. Elles ne sont plus réduites aux fonctions de secrétariat comme en 1913, mais leur pouvoir n'en est pas moins subalterne dans tous les domaines. Elles ne sont pour l'instant ni chefs d'entreprise ni chargées officiellement d'importantes responsabilités. Les exceptions qu'on peut rencontrer sont inquiétantes ou mettent en relief l'impuissance de l'immense majorité. Des succès en parfumerie sont aussi particuliers que des succès au théâtre ou au cinéma. M^{me} Hanau, qui eut son heure de célébrité un peu avant l'affaire Stavisky, fait penser à Thérèse Humbert : ce n'est qu'un destin d'aventurière. En revanche, l'influence personnelle que les femmes exerçaient autrefois est paralysée par les mécanismes du monde moderne. Les grandes places se donnent en conseil, les décisions sont examinées par des commissions ou des syndicats. Enfin l'arbitraire, instrument du pouvoir des femmes, s'exerce par des canalisations qu'elles ne commandent pas : même dans les affaires privées, les favoris ne sont plus choisis par caprice. Les femmes ont donc échangé l'immense pouvoir dévolu à quelques-unes contre une monnaie de maigres possibilités réparties sur une multitude. Le pouvoir social des femmes a disparu. Malgré leurs grades et leurs titres, elles ne sont plus que les femmes de ménage de la société moderne : vouées au classement, à la paperasse, à la préparation, jamais maîtresses.

La déchéance du pouvoir des femmes se manifeste à cette époque par l'effritement de l'influence des femmes du monde. Il y avait toujours des salons. C'était une tradition. Il y avait toujours des femmes intelligentes, curieuses, fines, promptes à s'enthousiasmer et à aider tous ceux qui semblaient avoir du talent ou simplement de l'originalité, et peut-être ces femmes étaient-elles plus nombreuses, plus alertes que cinquante ans plus tôt. Cette société cosmopolite qu'on avait vu s'affirmer et s'imposer après 1900 prenait brillamment la relève du faubourg Saint-Germain. Elle était spirituelle, hardie, un peu folle, rappelant par certains traits le xvm^e siècle. L'écueil était le snobisme. Mais cette légère mousse de bêtise était, en somme, plus supportable que la sottise granitique des ducs. Il est difficile d'assurer que ces femmes charmantes et agitées n'eurent pas d'influence. Elles protégeaient, elles suggéraient, elles imposaient parfois — ou plutôt leur caprice en imposait. Mais comme ce pouvoir était précaire et limité ! En politique, celles qu'on appelait les « précieuses de Genève », papotant autour de la Société des Nations, ne furent que

des mouches du coche. En littérature, elles furent plus heureuses : c'était le petit canton dans lequel elles pouvaient encore quelque chose. Elles favorisèrent une littérature précieuse, ingénieuse, fragile, qui fit quelque temps illusion. Ce fut leur dernier feu. Et encore qui pourrait dire ce que représentait cette poussée initiale qu'elles donnaient, dans la balistique composite de la presse, de la publicité, des intérêts des marchands de tableaux, des spéculations des éditeurs ? Qui arrivait par les femmes à une époque où toute réputation exigeait un *lancement*, c'est-à-dire une opération combinée dans laquelle il fallait engager de l'artillerie ? N'était-il pas plus efficace d'être soutenu par certaines salles de rédaction ou par la clientèle des partis ?

LES « CONQUÊTES » DES FEMMES

En revanche, un secret malaise commençait à être perceptible. Ces « conquêtes » de la femme, dont les journaux étaient si fiers, n'étaient pas ratifiées aussi unanimement qu'on peut le croire en lisant la presse de ce temps. Les statistiques du B.I.T. (*Bureau International du Travail*) prouvent en particulier que le travail des femmes n'était pas admis partout avec un égal enthousiasme. On constate qu'il s'était implanté surtout dans les pays qui avaient été accoutumés au travail des femmes par les nécessités de la guerre, mais qu'il était adopté beaucoup plus lentement par les autres pays. Les femmes représentaient près de 40 % de la population active en France, près de 36 % en Allemagne. Ce pourcentage tombait à 29 % en Angleterre, à 28 % en Italie, pays latin, à 25 % en Belgique, pays occupé pendant les hostilités : on n'osait pas donner de chiffres pour l'Espagne. Aux États-Unis, contrairement à tout ce qu'on imaginait en Europe, les femmes ne représentaient en 1926 que 20 % de la population active *. Ces disparates expliquent peut-être les appréciations peu favorables au travail des femmes qu'on rencontrait quelquefois et qu'on attribuait généralement à une mentalité « réactionnaire ». Ce courant d'opinion, qui reprenait les thèses de Proud'hon et de Michelet, est difficile à mesurer. Il dut être assez important, toutefois, puisque les pays à direction autoritaire, l'Allemagne, l'Italie, ou les pays traditionalistes, l'Espagne, le Portugal, firent de l'image de la « femme au foyer » un de leurs thèmes de propagande. Et quelques années plus tard, c'est encore à cette image traditionnelle que devait se référer la politique « familiale » du maréchal Pétain.

* *L'Organisation Internationale du Travail et le travail des femmes*, brochure, Genève, 1926, p. 6. Voici les chiffres donnés (il s'agit de la proportion des femmes dans la population active en 1926) : Allemagne : 35,8 % ; Belgique : 25 % ; U.S.A. : 20,5 % ; France : 39,6 % ; Grande-Bretagne (Angleterre et Galles) : 29,4 % ; Italie : 28,6 % ; Suède : 29,8 % ; Suisse : 33,9 % ; Tchécoslovaquie : 30,2 %.

Il est difficile de savoir ce qu'en pensaient les femmes. Nous ne connaissons pas d'enquête qui puisse guider notre opinion sur ce point. Il est certain que les médecins, aussi bien que les spécialistes du B.I.T. exprimaient des réserves. Une brochure du B.I.T. en 1926 constate que la mortalité est plus élevée chez les ouvrières que chez les autres femmes, qu'elles sont plus souvent malades, que leur fécondité est diminuée, que les avortements, les enfants morts-nés ou débiles sont plus fréquents chez elles que dans les autres milieux ⁴. L'*Union Textile* en Allemagne, dont les deux tiers des adhérents sont des femmes, trouve sur 1 110 grossesses venues à terme 309 accouchements normaux contre 801 accouchements pathologiques représentant 72 % des cas observés ⁵. Malgré cette situation, les associations féministes repoussaient les mesures de protection spéciales qu'on proposait pour les ouvrières, pour faire respecter le principe de l'égalité dans les conditions de travail et le salaire. Même lorsqu'il ne s'agissait pas du travail en usine, un certain nombre de femmes blâmaient les occupations qui leur paraissaient une désertion des tâches naturelles de la femme. Quelques-unes avaient une large audience : c'était le cas en France de Rachilde, de Colette Yver. D'autres avaient une autorité qu'elles avaient gagnée dans les mouvements féministes. Le livre de Gina Lombroso, *L'Ame de la femme*, publié en 1937, importante mise au point des problèmes posés par le féminisme, rappelait les constantes de la vocation féminine et concluait dans le même sens. Enfin, comment ne pas mentionner qu'en France, les romans de Delly, vendus à des centaines de milliers d'exemplaires, répandaient imperturbablement, à la veille de 1940, une image de la jeune fille qui eût parfaitement convenu à l'année 1912 et qui correspondait, semblait-il, aux aspirations d'une grande partie de la clientèle provinciale ? A quoi les partisans du féminisme répondaient par des enquêtes-sondages qui prouvaient que la cause principale du travail des femmes était l'insuffisance des gains du mari : ce qui, en somme, ne constitue pas une approbation enthousiaste du travail des femmes ⁶.

Dans une tout autre direction, on pouvait discerner dans l'expansion de la civilisation industrielle non pas un inconvénient, personne ne le ressentait ainsi, mais plutôt une menace : c'est qu'elle devenait de plus en plus envahissante, absorbante, presque obsédante, empiétant sur la vie privée et sur la personnalité même, non seulement par les heures de travail qu'elle imposait et qu'elle retirait ainsi à la vie familiale, mais encore par une indiscretion permanente, par une infiltration continuelle qui ne laissait plus personne être soi-même ni choisir soi-même, mais qui suggérait continuellement des choix, des préférences, des manières d'être, insidieuse emprise sur la liberté la plus intime, dont les femmes étaient les victimes les plus constamment traquées.

LES FEMMES, LE CINÉMA ET LA PUBLICITÉ

Le cinéma, qui avait déjà commencé avant la guerre son éclatante carrière, avait d'abord présenté de la femme un certain nombre d'images dramatiques et somptueuses qui étaient sans danger. Les femmes fatales, belles et perverses, pour lesquelles les hommes se tuaient, n'étant pas des modèles faciles à imiter, leur influence ne fut pas grande. Les aventures de Pearl White et de ses émules exaltèrent la bonne opinion que les femmes avaient d'elles-mêmes sans provoquer de vocations à l'acrobatie. Les choses changèrent quand le cinéma s'éloigna de son enfance épique et prétendit offrir un miroir de la vie. Cette évolution coïncidait avec la multiplication des lieux de projection, grâce à laquelle le cinéma pénétra dans les localités les plus reculées. Dès lors, la civilisation industrielle disposa d'un prodigieux instrument de propagande, infiniment plus puissant que les catalogues des grands magasins. Cet appareil de pénétration qui s'insinuait partout, qui s'adressait à la curiosité, à l'intérêt dramatique, au sentiment, autour duquel on s'empressait, était d'autant plus efficace qu'il était universel : il fournissait des modèles de tout, qu'on imitait sans le savoir. Il montrait les robes, les chapeaux, les coiffures qu'il fallait avoir, et aussi la figure, le « genre » qu'on pouvait prendre : toutes les femmes se choisirent secrètement une vedette préférée avec laquelle elles se trouvaient quelque ressemblance et qu'elles copiaient. Le cinéma apprenait aussi tous ces secrets dont le maître à danser des familles riches était autrefois le détenteur : comment marcher, comment sourire, comment entrer dans un restaurant, dans un bal, comment affronter les difficultés du baise-main et de la consommation des spaghetti. Le cinéma était plus impératif encore : il vous enseignait quel était l'homme qu'on pouvait aimer, selon quel code il devait se conduire, quelles règles une femme devait elle-même observer, quel était l'itinéraire touristique de « l'amour », ce qui était permis et ce qui ne l'était pas. Le cinéma exprimait ainsi, sans se donner la peine de prêcher, toute une philosophie de la vie : il instituait des « tabous » — ce qui ne se faisait pas au cinéma ou ce qui était blâmé au cinéma — et, au contraire, il aiguillait la sympathie vers des choix ou des personnages-types qu'il savait rendre populaires. Ainsi la nourriture qu'on recevait était complète : elle satisfaisait l'information aussi bien que le goût de l'idéal. Les femmes qui absorbaient ces vitamines morales si soigneusement dosées se ressemblaient toutes et elles devaient finalement en présence des mêmes circonstances avoir toutes des réactions analogues.

Ce qui est étrange, c'est qu'on ait accusé si longtemps le cinéma d'immoralité. On était en droit de lui faire bien des reproches, mais

ce reproche-là était fort injuste. Le cinéma était, au contraire, imperturbablement moral : il concluait toujours au mariage et ne manquait jamais de punir par des malheurs exemplaires les femmes qui s'écartaient de cette voie. Mais surtout, le cinéma fut moral indirectement, par l'énorme courant de conformisme et de bêtise qu'il créa et alimenta. Par les modèles qu'il fournissait, le cinéma propagea en effet jusque dans les ténèbres les plus méphitiques le système de la dignité de la femme. Les dames patronnesses gémissaient de ce qui se passait dans l'obscurité. Elles n'avaient pas tort : le rapport Kinsey devait le prouver plus tard par des chiffres. Mais, en contrepartie, toutes les femmes se persuadaient de cette idée, si évidente dans les films, que le don de leur personne était d'un prix infini. On ne comprendra bien la portée *sociale* de cette conviction que si l'on songe que, peu d'années auparavant, les filles de la campagne se conduisaient encore comme elles le font dans les romans de Zola avec tous les galopins du pays et qu'on n'est pas bien sûr que la situation ait été sensiblement différente dans les faubourgs industriels. Ces repères sont en dehors de l'enquête de Kinsey. Ils sont essentiels pourtant pour savoir si le déchet provoqué par un attendrissement temporaire l'emporte sur la suffisance durable que les femmes puisaient dans leur glorification.

Cette autosatisfaction nourrie de flatteuses comparaisons eut, certes, un résultat qu'on pouvait regarder comme dangereux. Toutes les femmes, se croyant aimables, se laissèrent persuader facilement que « l'amour » était un événement essentiel, hors duquel la vie n'avait pas de sens. Beaucoup de jeunes filles qui, avant 1914, auraient regardé comme tout à fait satisfaisant un honnête mariage « d'inclination », se figuraient en 1925 qu'elles avaient gâché leur vie quand elles n'avaient pas « rencontré l'amour ». Cette disposition n'était pas moins dangereuse que l'extinction des lumières du plafond. Elle était aggravée par la liberté des femmes et leurs possibilités d'indépendance qui leur faisaient croire qu'elles pouvaient *choisir* et *risquer*. Mais le contrepoison était tout à côté du mal. Cet amour indispensable était offert à la consommation dans un conditionnement strictement conventionnel et les femmes ne s'en apercevaient pas. On les habituait à exiger pour le précieux don de leur personne autant de circuits et de haltes respectueuses qu'en contenait la fameuse « Carte du Tendre » et, ainsi, les simagrées de la courtoisie, puissant appareil de freinage, diminuaient notablement l'important pourcentage de chutes qu'on pouvait attendre de la divinisation unanime de « l'Amour ».

Cette version édulcorée de l'amour aida les femmes à s'avancer dans la vie avec beaucoup d'assurance. Munies du carnet de tickets duquel on détachait les plaisirs permis, elles furent désormais en mesure de discerner le blâmable et de faire ingurgiter à leur partenaire une nourriture abondante, saine et peu variée. A seize ans, pénétrées de

leur dignité, elles marchaient toutes comme si elles portaient le saint sacrement. Le naturel, avec lequel le *xix^e* siècle n'avait déjà pas fait bon ménage, fut décidément banni : on ne le rencontrait que chez des petites filles élevées dans des pensionnats très sévères ou chez quelques jeunes femmes trop spirituelles pour aller au cinéma.

L'influence du cinéma fut d'autant plus complète que les progrès industriels permettaient aux femmes de se maintenir dans le royaume d'illusions que le cinéma leur ouvrait. Les femmes eurent à se féliciter une fois de plus des progrès de l'industrie textile. L'invention de la soie artificielle leur permit de se prendre pour des princesses. Leur démarche, qui pouvait causer quelque inquiétude, fut aussi élégante que leurs robes quand apparurent les bas de soie et les chaussures à talons. L'industrie chimique, à son tour, offrait ses bienfaits : les teintures à bon marché et le rouge à lèvres, innovation quelque temps scandaleuse, permirent de ressembler à ces vedettes qui enchaînaient les cœurs. La démocratisation de la femme, commencée sous Louis-Philippe, s'achevait paradoxalement sous la présidence de l'élégant Deschanel. Toutes les femmes avaient accès également à la vie, à l'élégance, à l'amour. Mais la vie, l'élégance, l'amour leur étaient fournis tout préparés. La publicité imposait par ses sollicitations continuelles ce que le cinéma avait fait miroiter. Plus précise, elle était plus indiscrète et ne laissait aucun domaine inexploré. Elle guidait l'imagination, elle la rendait audacieuse. Elle prit en charge l'intimité que le cinéma ne pouvait pas atteindre. Elle déclara la guerre au corset, elle imposa le soutien-gorge, les gaines, le harnachement des jarretelles. Plus besoin de modèles, pas même de confidences. Le placard publicitaire expliquait tout. Les varices, le retour d'âge, la constipation entraient dans le domaine public et devenaient en même temps sujets de conversation. La femme fut essentiellement cliente, harcelée, pétrie, pour qu'elle entre de force dans les circuits de consommation. On lui fabriquait des besoins, on l'obsédait par la répétition. Elle se croyait libre et elle était télécommandée par des milliers de rayons invisibles. On lui répétait qu'elle était la fantaisie même, qu'elle était la reine d'un empire merveilleux et elle était assourdie, assommée, elle passait de mains en mains, jusqu'à ce qu'on l'ait dépouillée de ses derniers dollars et de ses dernières idées personnelles. C'est à ce moment-là que les femmes élégantes se découvrirent du goût pour les grands couturiers : on trouvait chez eux des tapis épais et parfois un peu de silence.

Tel était le résultat de la civilisation industrielle. Avec elle, la femme entraît au Paradis : elle pouvait toucher à tout. C'était même mieux que cela : *elle comptait*. Des millions de postulantes, que l'histoire avait reléguées jusqu'alors dans une obscurité presque animale, entraient dans le glorieux fleuve de l'air du temps, qui porte et qui en

même temps étouffe les hommes, qui fait d'eux ce qu'ils sont et qui les empêche d'être ce qu'ils pourraient être. Mais il fallait payer le prix. Ce prix, elles le payaient, non seulement par le travail qui éloignait les femmes des doux travaux de la maternité et du foyer que la nature leur avait réservés, non seulement par le perpétuel tournolement des tentations et des diversions trompeuses, qui les menait bruyamment jusqu'à la vieillesse sans leur avoir laissé le temps d'être elles-mêmes et de vivre : mais elles le payaient autrement encore, par une déception qu'elles ne percevaient pas tout de suite, par une tromperie qui est la tromperie même de la fausse richesse, de la fausse liberté, de la fausse civilisation. Car, en même temps qu'elles atteignaient la lumière comme des plantes longtemps étouffées sous la mousse qui finissent par la percer, les femmes ne gagnaient qu'une fausse liberté, elles n'abordaient qu'à un faux printemps : elles n'atteignaient pas cette lumière pour être elles-mêmes, mais pour être ce qu'on leur imposait d'être. Elles n'écoutaient plus leur instinct, elles se conformaient inconsciemment à un modèle. Et plus elles étaient nombreuses à entrer dans ce paradis qui fabriquait l'illusion du luxe et l'illusion du bonheur, paradis semblable à ces *Monoprix* éblouissants et fallacieux qui allaient bientôt s'ouvrir dans les villes, plus elles devenaient elles-mêmes des objets fabriqués en série, comme les parfums qu'elles achetaient qui étaient un peu trop forts, comme les étoffes qu'elles portaient qui étaient un peu trop brillantes. La démocratisation du luxe était un fait capital dans l'histoire des femmes. Mais cette promotion avait une contrepartie qui était un changement capital également. Tout ce qui était offert aux femmes si abondamment par la civilisation industrielle n'était plus qu'une série d'*ersatz*, ersatz du luxe, ersatz des sentiments, ersatz du bonheur. Et peut-être la femme elle-même n'était-elle plus à son insu qu'un *objet de série* qui remplaçait la variété animale des femmes que les hommes avaient connue autrefois.

Une réaction se produisit dans les dernières années de l'entre-deux-guerres. Cette réaction n'est pas seulement un épisode de l'histoire des femmes : elle exprimait toute une conception de l'homme et de la vie.

STYLES D'ALLEMAGNE ET D'ITALIE

Cette réaction prit des formes diverses selon les pays, mais presque toujours chaque nation chercha dans sa propre histoire l'image de l'homme — et par conséquent l'image de la femme — qui lui paraissait illustrer le plus vigoureusement le génie national. Et les divers gouvernements s'appliquèrent à favoriser des formes de la vie féminine

qui s'inspiraient de l'image, en général assez conventionnelle, dans laquelle les hommes au pouvoir reconnaissaient leur rêve. Ces variantes de la femme du xx^e siècle furent très inégalement originales mais, toutes, elles expriment à la fois le désir d'opposer la vie à l'échelle humaine, la vie solide, calme, du passé, accordée aux lois naturelles, à la vie factice, assourdissante, déracinante, du présent, et, en même temps, d'imaginer une femme *moderne* qui serait une incarnation dynamique et neuve des forces vives de chaque peuple.

L'Italie rêvait des matrones romaines, celles d'avant la loi Oppia bien entendu. Des femmes opulentes, respectueusement écoutées au foyer, mères de bambini vigoureux et décidés, allaient jeter leurs alliances dans les casques des légionnaires pour permettre à Rome de conquérir un empire. Elles sortaient peu. Les fiancées étaient fidèles et sages. La *famiglia* était l'orgueil du bon militant fasciste. Les femmes s'inscrivaient modérément aux organisations féminines du parti. L'image d'une femme *moderne* se dégageait mal dans cette affaire. L'Espagne, autre pays latin, n'était pas plus audacieuse. C'est l'épouse chrétienne qui servait de référence. Fiançailles précoces (beaucoup de jeunes Espagnoles sont fiancées à quinze ans), surveillance stricte, mais tempérée de libertés avec le *novio* (ou les *novios* successifs), vêtements modestes, mais relevés de coquetterie, citadelle familiale infranchissable, mais promenades des filles en bandes tous les soirs au *paseo*, observance exacte, fidélité des épouses, mais gaîté et charme dans un petit cercle où l'on se connaît, peu de lectures, peu de culture, peu d'idées, en ce temps-là pas d'industrie : enfin une plate-bande du xix^e siècle transférée intacte dans notre temps. L'Espagne en guerre avait eu un *Auxilio social* et l'Espagne d'après-guerre avait les organisations féminines de la *Phalange* : ces institutions, au lendemain de la guerre civile, étaient une version très moderne du service de la femme dans la cité et une conception audacieuse et neuve, mais elles devaient s'endormir plus tard dans une routine qui leur retira une partie de leur caractère. Une inspiration analogue, mais moins vigoureuse, amena l'État français pendant la régence du Maréchal Pétain à favoriser la vie familiale, les familles nombreuses, la femme au foyer. L'image idéale se référait à la vie des femmes de la bourgeoisie au xviii^e et au xix^e siècle, elle était morale, sérieuse, un peu paternaliste, à la ressemblance du régime lui-même fort peu moderne et même se refusant à l'être.

Deux pays proposaient des formules plus hardies. L'Allemagne hitlérienne, mêlant, comme en plusieurs autres de ses mythes, l'inspiration médiévale et l'inspiration germanique, rêvait à la fois de fiancées blondes aux longues nattes qui ressembleraient à la mère d'Albert Dürer et des filles altièrres des Cimbres debout sur les chariots de Verceil. Dans cette image composite, l'astiquage, les entremets,

la vertu avaient leur place à côté des fêtes nocturnes dans lesquelles des milliers de jeunes gens célébraient les dieux solaires qui protègent les peuples et les héros. La femme allemande était dirigée d'une main ferme vers le maintien des traditions. La solide morale puritaine lui fixait ses devoirs : *Kinder, Kirche, Küche* (les enfants, l'église, la maison) ces mots clés étaient les balises de son univers, lui rappelant que, si le monde change, il importe que la mère et l'épouse ne changent point. Les jeunes filles avaient droit aux croisières, aux longues randonnées des organisations féminines, aux uniformes, au service civique, aux nuits du solstice qu'elles passaient à chanter sur la montagne avec les garçons. Elles aspiraient à plein poumon l'air du xx^e siècle, libres plus que dans aucune autre nation sans doute à cette époque, habillées en garçon quinze ans avant toutes les autres filles d'Europe, sportives, audacieuses, jeunes Spartiates qui avaient rompu l'amarre définitivement avec la faiblesse gracieuse du xix^e siècle : image vigoureuse et neuve de la femme qui avait fait table rase des conventions tout en maintenant plus fermement que partout ce qui paraissait essentiel.

LES FEMMES AU JAPON

Le Japon, à l'autre bout du monde, avait fait la même transposition. Il était célèbre par ses *geishas*, variété folklorique de la courtisane chinoise qui faisait grande impression sur les touristes. En fait, ce Japon que Lafcadio Hearn et Chamberlain avaient tant aimé était une version virile de la civilisation chinoise. Même après la guerre de 1914, dans les familles japonaises qui avaient gardé quelque tenue, les femmes ne parlaient à leur mari qu'avec un profond respect, ne mangeaient pas à la même table que lui, les jeunes filles acceptaient le fiancé qu'on avait choisi pour elles, et la concubine était un droit indiscuté. Les Japonais relâchèrent quelque chose de ces manières rigides. On vit des étudiantes, les femmes purent sortir de chez elles, elles exercèrent des professions, les jeunes filles purent rencontrer des jeunes gens et les présenter respectueusement à leurs parents. Le Japon s'américanisa avec prudence, avec originalité, et surtout en gardant sa courtoisie parfaite, ses révérences, ces manières de seigneur qui font qu'auprès d'un Oriental un Européen a toujours plus ou moins l'air d'un rustre. Mais il conserva son âme ancienne à travers cette métamorphose. Le stoïcisme du *bushido*, inaltérable comme une table de granit, persistait sous le terreau aimable de la civilisation occidentale : les usines, les ports, les trusts, végétation moderne, poussaient sur cette terre meuble qu'on avait apportée, mais l'âme des femmes japonaises était encore pareille à celles de l'époque féodale. Elles

apprenaient à leurs fils les légendes des *samouraïs*, elles se prosternaient au passage de l'empereur, prêtes, comme autrefois, à sacrifier leur propre enfant pour sauver celui du suzerain, comme c'était le devoir d'un loyal serviteur, elles vénéraient les généraux archaïques qui préféraient le suicide au déshonneur ou simplement à la déconsidération. Elles allaient au cinéma, elles écoutaient la radio, elles achetaient des soutiens-gorge et des bas de soie comme toutes les autres femmes des pays civilisés et leurs maris inondaient le monde de produits très bon marché : mais cette lèpre qui rongait le monde moderne n'avait pas réussi à attaquer leur âme, elles n'avaient pas eu besoin de révolution et de chants de guerre et elles donnaient cet exemple unique d'un organisme culturel assez vivace, assez robuste pour traverser avec une inocuité totale ces épidémies mondiales qui donnaient la fièvre et le délire à toutes les autres nations.

Ainsi, tandis que l'apparition de la société *mixte* obligeait à réviser l'idée qu'on avait de la femme, des corrections instinctives se faisaient d'elles-mêmes, mais sous des inspirations différentes. On mitigeait, on amendait, on adoucissait la saveur un peu âpre de la femme nouvelle du *xx^e* siècle, jeune vigne sauvage. Tout en voulant renoncer à l'embarrassante robe, les femmes ne voulaient pas y renoncer tout à fait. Elles cherchaient en elles-mêmes quelque accord entre la dénaturation que le siècle leur imposait et leur instinct qui les poussait à rester *féminines*, c'est-à-dire à rester ce fruit juteux, tendre, sucré et mystérieux que le plant viril ne produit pas. Parfois, elles espéraient obtenir comme en série ces fruits plus doux. L'américanisation de la femme par le cinéma et la publicité les invitait à se montrer agressivement féminines, en absorbant des sortes d'hormones de féminité, en compensant par beaucoup de féminité tapageuse, des fards, des bas de soie, du rouge à lèvres, des dessous « excitants », par une conception « érogène » de la femme, ce qu'elles perdaient de leur propre caractère en imitant les hommes et en se mêlant constamment à leurs jeux. D'autres fois, au contraire, elles laissaient la sève féminine monter doucement en elles et elles cherchaient à préserver en elles la femme d'autrefois, la femme éternelle, contre les grands vents desséchants que le siècle soufflait : et leurs robes courtes, leurs cheveux courts, leur air décidé ne leur servaient qu'à camoufler la tendre épouse et la tendre mère qu'elles auraient pu être cent ou deux cents ans plus tôt, mais en sortant de ce cocon sous lequel le *xix^e* siècle les avait enveloppées et travesties. Et ainsi, d'une manière ou d'une autre, elles se posaient déjà la question qui est encore celle des jeunes femmes de notre temps : comment rester des femmes tout en étant pareilles aux hommes et parmi eux ? Question que se posent les sociologues et à laquelle on voit bien que les femmes répondent, en somme, avec assez de facilité.

FOURMILIÈRES ET COSMONAUTES

Dans la *guerre totale* qui eut lieu de 1940 à 1945, la participation des femmes fut bien plus complète encore que pendant la guerre de 1914-1918, mais elle fut le plus souvent involontaire. Par le caractère même de la guerre les femmes ne furent plus relativement protégées contre les effets des hostilités, mais elles se trouvèrent engagées dans la guerre de la même manière que les hommes. Elles assumèrent comme en 1914, et même plus largement qu'en 1914, une grande partie des activités économiques de l'arrière, mais, en outre, les bombardements massifs des villes, les privations, l'occupation, reportant sur les populations civiles une grande partie des souffrances de la guerre, elles furent inévitablement enveloppées dans les opérations de guerre comme si elles avaient combattu. Elles ne furent plus seulement les remplaçantes des hommes, mais elles eurent souvent l'occasion, bien involontairement, d'être les égales des hommes devant les souffrances et les responsabilités que la guerre entraîna. Il leur arriva même de porter l'uniforme et d'être groupées en formations qui furent parfois des formations combattantes (ce fut le cas en Russie), le plus souvent des formations auxiliaires : d'autres fois, elles furent employées dans la guerre de partisans ou dans les activités clandestines. Ainsi retrouvèrent-elles, dans la lutte à mort que se livraient les États modernes, la vocation militaire qu'elles avaient eue au moyen âge ou à d'autres époques que nous appelons d'ignorance et que trois siècles de civilisation raffinée et chevaleresque nous avaient fait, à tort, oublier.

La participation des femmes à la guerre est un épisode curieux de leur histoire parce qu'il nous rappelle ce qu'elles sont en réalité et ce qu'elles peuvent être et que la civilisation nous cache généralement. Mais cette expérience capitale, aussi instructive que celle de la première guerre mondiale, laissa peu de traces dans l'après-guerre. L'orgueilleuse science elle-même, qui transforme les modes de la puissance parmi les hommes, n'eut pas davantage le pouvoir d'améliorer notablement les conditions de la vie privée. Un abîme ne sépare pas les femmes de 1930 de celles qui vécurent trente ans après.

FEMMES D'APRÈS-GUERRE

Ce n'est pas, en effet, des femmes bottées que nous vîmes entrer dans notre vie après 1945, mais exactement le contraire. Ce qui a été changé par la guerre, ce ne sont pas les femmes qui ont participé à

cette guerre, mais les jeunes filles qui vinrent après elles. Pour les femmes qui avaient plus de vingt-cinq ans en 1945, on s'aperçoit qu'il n'y a pas eu d'innovation capitale qu'on puisse faire remonter à cette date : elles ont repris l'histoire des femmes au point où elle en était en 1940, et elles l'ont simplement continuée. Elles travaillaient et elles ont continué à travailler. Le chiffre des femmes « actives », s'il a considérablement augmenté aux États-Unis et dans la Fédération soviétique, pays que nous décrivons à part, est resté stationnaire en Europe. Le travail des femmes, qui fait si souvent illusion, est même un phénomène social d'une telle stabilité que la proportion des femmes « actives » n'a pas changé de 1906 à 1954. Elle atteint partout le même niveau parce que les économies nationales se ressemblent toutes : environ $\frac{1}{3}$ de la « population active » est composé de femmes *.

Ce qui a changé, c'est l'application de ce travail. Mais, dans tous les secteurs, on voit seulement s'affirmer l'évolution commencée entre les deux guerres. Le nombre des domestiques diminue régulièrement ainsi que celui des femmes employées dans l'agriculture : dans ces deux secteurs, les effectifs ont diminué d'un tiers entre 1926 et 1954. Le chiffre des femmes employées dans le textile et dans la confection, industries réservées aux femmes depuis si longtemps, a baissé dans les mêmes proportions et même davantage en raison de l'apparition de nouveaux matériels. Les femmes fournissent encore une contribution notable à des activités qui exigent de l'énergie et de la résistance : mais cette participation a tendance à diminuer et elle est diverse suivant l'économie de chaque pays et ses traditions **. Les femmes sont encore nombreuses dans les différentes branches de l'industrie qu'on appelle manufacturière, où elles représentent de 30 à 32 % de l'effectif suivant les pays, et surtout, elles ont une grande place dans le commerce et le secteur tertiaire dans lesquels elles

* Voici les chiffres pour la France : en 1906, 7 628 000; en 1926, 7 763 000; en 1936, 7 081 000; en 1946, 7 853 000 en 1954, 7 456 000, sur un chiffre global de travailleurs oscillant de 19 à 21 millions. Voici maintenant les pourcentages de femmes « actives » dans les pays européens : Allemagne, 36,8 %; Danemark, 37 %; France 34,8 %; Grande-Bretagne 33,7 %; Belgique 31,6 %; Italie 27,5 %. Le pourcentage des États-Unis à la même date est de 33,8 %⁷.

** En Angleterre, on ne trouve presque plus de femmes dans l'agriculture (10 % des travailleurs agricoles), parce que l'Angleterre est devenue un pays importateur, tandis qu'en Allemagne, les femmes fournissent encore plus de la moitié des travailleurs agricoles (54 %). Au Japon, le chiffre est presque semblable (50 %). La France se maintient encore en 1954 dans sa moyenne traditionnelle (35 %). On ne trouve presque plus de femmes employées dans les industries extractives (de 2 à 5 % des effectifs, sauf au Japon où le chiffre s'élève à 9 %), ni dans le bâtiment et les travaux publics (de 3 à 4 %, sauf au Japon où le chiffre s'élève à 6,5 %) : les statistiques ne permettent pas de savoir quelles tâches elles accomplissent exactement dans ces derniers secteurs.

Nous établissons ces chiffres d'après les données de l'*Annuaire statistique rétrospectif de la France* (éd. 1961) partie internationale, p. 45 et suivantes. Voici le détail des pourcentages que nous avons calculés :

représentent près de la moitié de la « population active » et parfois davantage *.

Ce sont là des situations subalternes **. On confie peu de responsabilités aux femmes. Et elles-mêmes ne les revendiquent qu'avec timidité. Leur participation aux professions libérales est encore satellite et précaire. Il en est de même de leur intervention dans la vie politique. Après 1945, les quelques pays européens qui n'avaient pas accordé le droit de vote aux femmes, et notamment la France, se décidèrent à cette mesure. Les partis prirent aussitôt l'habitude d'inscrire des femmes sur leurs listes de candidats pour attirer ces nouveaux suffrages. Les femmes désignées pour des mandats mirent presque toujours beaucoup d'application à les remplir. Elles réussirent tout particulièrement dans les assemblées municipales où elles retrouvaient les fonctions qui leur avaient été confiées au xiv^e et au xv^e siècle dans les jurandes et les corporations. Elles eurent un rôle plus effacé dans les Parlements. Des postes ministériels leur furent parfois attribués. Elles n'y furent pas plus médiocres que les hommes. On peut remarquer, toutefois, qu'aucune femme n'a été jusqu'à présent, dans les grandes nations occidentales, un orateur éminent ou un chef de gouvernement ou de parti. Malgré la mutation qui leur a permis de pénétrer dans la chambre des machines jusque là réservée aux hommes, elles sont vouées encore une fois à des tâches secondaires : leurs dons naturels ne semblent pas les disposer tout spécialement à la conduite des grands ensembles démocratiques. Elles n'ont retrouvé nulle part, en tout cas, l'influence qu'elles avaient pu avoir dans les régimes monarchiques, sur la conduite de l'État et le choix des hommes.

Cette revue de l'activité féminine est, en somme, décevante. La

	U.S.A. (1950)	Allemagne (1958)	Angleterre (1951)	France (1954)	Japon (1951)
Agriculture, chasse, pêche...	8 %	54 %	10 %	53 %	50 %
Industries extractives.....	2,5 %	5 %	1,5 %	2,5 %	9 %
Industries manufacturières..	25 %	32,5 %	31 %	31,5 %	30 %
Bâtiments, Travaux publics..	2,6 %	4,5 %	3 %	4 %	6,5 %
Électricité, gaz, sanitaire....	12 %	—	9,5 %	17 %	—
Commerce, banque, assurances	32 %	52,5 %	41,5 %	42 %	40 %
Transports, communications.	15 %	15 %	12,5 %	17 %	12 %
Services	50 %	50 %	47 %	59 %	49,5 %
Divers	33 %	—	33 %	31 %	—

(Ces pourcentages sont indiqués par rapport au total des travailleurs de chaque secteur.)

* Les chiffres varient légèrement suivant les pays, mais toujours autour des mêmes moyennes. 40 à 42 % pour le commerce, 50 % pour les « services ».

** Cette déduction est confirmée par les données fournies par les femmes chefs d'entreprises ou travailleurs indépendants. Celles-ci sont peu nombreuses, sauf en France, pays de petits commerçants, par rapport au chiffre des femmes qui travaillent : 5,8 % aux États-Unis. 8 % en Allemagne. 4 % en Angleterre. 11 % en Italie. 11,5 % au Japon et 14,5 % en France⁹.

civilisation industrielle a changé profondément la vie de la plupart des femmes, qui sont devenues plus libres, plus riches, plus comblées; mais les « conquêtes » des femmes n'ont guère changé leur destin. D'après les derniers recensements, le nombre de filles qui font des études secondaires est égal et parfois supérieur à celui des garçons⁹. Dans les Universités et les instituts d'études supérieures, les filles figurent avec un pourcentage important qu'il est difficile de fixer avec précision en raison des définitions diverses qui sont données des études supérieures dans les différents pays : en France, par exemple, l'effectif des étudiantes est de 37 %¹⁰. Néanmoins, la place des femmes parmi les cadres supérieurs dans les grands pays occidentaux ne correspond pas à leurs études. On a l'impression que leur activité est incomplètement utilisée, qu'une quantité importante d'énergie et de connaissances est perdue, parce que les grandes démocraties n'ont pas su dégager un équilibre entre les aspirations naturelles des femmes qui les poussent à être mères et à aimer leur foyer et les services qu'elles peuvent rendre en raison de leurs qualités et de leur formation. La seconde guerre mondiale ne semble pas, en tout cas, avoir été pour les femmes un événement décisif qui ouvre pour elle une ère nouvelle.

Les transformations de la vie quotidienne ne sont pas dues non plus à la guerre, mais à l'expansion économique. Après la période dramatique qui a suivi immédiatement la fin des hostilités, les femmes ont repris le cours de leur existence domestique et si celle-ci a été sensiblement améliorée, on le doit à l'apparition des machines à laver, des machines à faire la vaisselle, des « mixers », et à la multiplication des frigidaires et des aspirateurs. De même, les facilités ou les plaisirs que leur procurent l'auto, la télévision, les sports divers, les vacances, proviennent seulement d'une répartition plus étendue de l'équipement et des loisirs et de tout le développement d'une prospérité matérielle dont le mécanisme était mis en place depuis de longues années. Répétons-le : la société industrielle a été généreuse pour les femmes. Elles ont l'impression qu'elles vivent un rêve que leurs grands-mères n'auraient pas osé faire. Le monde moderne leur offre à l'infini des tours de chevaux de bois. Mais les farandoles dans les prés, les *mais* où les filles tressaient des chapeaux de fleurs, les veillées, les joyeux dimanches et cette impression d'éternelles vacances que laissent les soirs du *xvi^e* siècle dans les campagnes heureuses, est-ce que ce n'était pas aussi une autre version du bonheur ?

Notre prospérité a même fait naître des causes d'inquiétude et de malaise, souvent graves, qui n'ont pas non plus pour origine la guerre, mais le développement même de la civilisation industrielle et des grandes concentrations urbaines qu'elle entraîne. Ces problèmes étaient inconnus il y a quarante ans : leur apparition est la véritable

nouveauté de la vie domestique. Avant la guerre, les femmes payaient la prospérité matérielle par l'emprise qui s'exerçait sur elles et qui aboutissait à une sorte d'aliénation de leur personnalité. Ces processus d'emprise se sont diversifiés. L'aliénation de la personnalité se poursuit sous des formes plus habiles. Mais elle se double maintenant d'une sorte de soustraction physique des heures de vie, des pauses réservées au bonheur, d'une contrainte qui pèse sur les habitudes, le libre-arbitre, la libre disposition que chacun devrait se réserver de son propre temps et de sa propre existence. La croissance démographique et les difficultés qui en sont la conséquence, l'éloignement du lieu de travail, la vie collective dans les grands ensembles d'habitation, même l'accroissement de la longévité, sont les véritables problèmes de la vie domestique moderne. Non seulement ces difficultés qui ont surgi de la civilisation elle-même, rendent souvent la vie des femmes épuisante, mais il arrive qu'il ne leur reste plus pour elles-mêmes que des effilochures de leur vie : laquelle se passe en métro, en train de banlieue, en encombrements, en files d'attente, en démarches, en mécontentements de toutes sortes pour l'auto, pour l'appartement, pour la salle de bains, pour l'éducation des enfants, pour les fréquentations des enfants, à cause des voisins, à cause de la radio etc. — Causes lilliputiennes de soucis, qui, ajoutées au travail de la femme ou à ses occupations propres, la vieillissent prématurément, l'énervent, l'usent, dissipent sa journée en mécomptes et en courses inutiles et finalement lui font penser que sa grand'mère était heureuse qu'elle avec son âne et sa lessive.

Est-il indispensable que les femmes travaillent? L'histoire nous répond, hélas, qu'une bonne partie d'entre elles ont toujours travaillé. Cette fatalité est-elle inéluctable? Ne peut-on pas imaginer que la société industrielle, qui utilise moins de main d'œuvre depuis l'automatisation, pourrait un jour se passer définitivement de la main d'œuvre féminine tout en payant des salaires suffisants pour faire vivre un ménage? Mais si cette solution était quelque jour possible, ferait-elle le bonheur des femmes? C'est la femme qui paie l'auto du ménage. Il y aura toujours quelque auto à entretenir qui exigera un double salaire. Puis, osons dire la vérité : beaucoup de femmes s'ennuient chez elles et l'atelier, l'usine, le bureau sont devenues pour certaines d'entre elles un lieu amusant où l'on se frotte aux hommes. Elles tiennent à cette « vie sociale » que la société *mixte* leur offre gratuitement. Le plus sage est de leur trouver des solutions pratiques qui allègent cette double vie, dont elles se plaignent toutes, mais dont beaucoup seraient bien fâchées de se passer.

Le féminisme stipule surtout pour des intellectuelles et des femmes seules, secteurs secondaires. Les femmes ont moins besoin d'être banquières ou préfètes que d'échapper à la vie épuisante et décourageante

qu'un grand nombre d'entre elles sont condamnées à mener. Le travail à temps partiel, la limitation des naissances, sont aujourd'hui les questions qui passionnent les femmes dans le monde entier, parce qu'elles aperçoivent dans les solutions qu'on leur propose une espérance de soulagement. Ces solutions se rapprochent en fait des modes de travail qui avaient été particuliers aux femmes dans le passé. Elles tiennent compte de cet instinct qui les attache à leurs enfants et à leur demeure, qui les pousse à être, assises sur les graines comme les Chinoises d'autrefois, celle autour de qui se groupe la famille parce que la famille est sortie d'elle-même. Mais il faut bien reconnaître aussi que ces mêmes solutions sont à l'opposé de cette égalité à laquelle le féminisme s'est complu, au nom de laquelle il a eu parfois des exigences si étranges, et qui n'a finalement pour aboutissement dans une société industrielle qu'une fourmilière divisée en reproductrices et en ouvrières, cheminant côte à côte comme deux variétés biologiques définitivement séparées.

La seconde guerre mondiale n'a donc pas imposé une image nouvelle de la femme, en dépit des efforts de la presse féminine pour nous le faire croire. Les femmes ont seulement accentué de plus en plus leur ressemblance avec les hommes, elles empiètent chaque jour davantage sur des prérogatives qui paraissaient réservés à ceux-ci, conduire des autos, faire du ski, boire de l'alcool, avoir des diplômes. Mais en somme, tout cela est marginal. Ce sont des audaces de jeune fille que les femmes ont incorporées à leur vie. Autrefois, la vie d'une femme commençait après son mariage, sa vie de jeune fille était une enfance prolongée : aujourd'hui la vie de jeune fille est l'apprentissage de la vie et les femmes sont, après le mariage, les jeunes filles qu'elles ont été. La personnalité de la femme ne se révèle plus soudainement, comme si l'on ouvrait une porte devant elle, comme si l'on opérât un aveugle de la cataracte. La femme a donc, plus tôt qu'autrefois, une certaine connaissance d'elle-même et une certaine responsabilité sur elle-même. C'est le résultat de cinquante ans d'évolution et, en particulier, du caractère *mixte* de la société contemporaine et de l'éducation mixte. Mais cela ne change rien d'essentiel. Car, la femme n'est pas plus qu'autrefois maîtresse de son destin. Finalement, c'est son mariage qui fixera son rang, c'est la carrière du mari qui limitera sa course, c'est un autre qu'elle qui commandera son avenir. Tout ce qu'elle peut faire, c'est d'avoir la carte sur ses genoux pour indiquer l'itinéraire.

C'est sans doute ce caractère illusoire de l'égalité obtenue par les femmes qui explique qu'aucun type féminin ne se soit dégagé dans notre temps sinon des types illusoires. Car, chaque image de la femme moderne, l'intellectuelle, la vedette, la femme d'affaires n'est qu'une ombre qu'un souffle défile.

L'intellectuelle marche d'un pas ferme dans le cortège des hommes, elle a pris l'égalité au sérieux. Elle voudrait avoir une voix d'homme, des poils d'homme, une fureur d'homme. Mais elle s'égosille et sa voix s'éraïlle. On écoute, et tout ce qu'on n'entend n'est qu'une confiance. « Je couche » ou « je ne couche pas ». La littérature féminine conjugue ce verbe depuis M^{me} de Staël, et les lorgnons, les parchemins, les moustaches ne changent rien à l'affaire. Quelle intellectuelle a justifié la prétention d'égalité avec les hommes par une œuvre d'homme?

La vedette n'est qu'un produit commercial. Elle est une *compensation* fournie par des industriels ingénieux. Ces industriels ont deviné que les hommes avaient besoin de ces froufrous que le siècle a fait disparaître, de cette odeur, de ces croupes, de cette moue animale, de ces coups de rein, que la vie *fonctionnelle* nous dispense peu, de ce luxe et de cette inaccessibilité utiles pour engraisser leurs rêves, que les femmes elles-mêmes en avaient la nostalgie. Et ils fabriquent Cléopâtre, ils vendent Cléopâtre, ils vendent du rêve, ils vendent de l'orchidée, ils la mettent même en rayons sous la forme commercialisée de la *starlett* : et tout le monde sait que cela n'existe pas, que c'est simplement une drogue qu'on nous vend, une vitamine destinée à compléter notre alimentation sexuelle, en certains domaines déficiente.

Les femmes d'affaires elles-mêmes n'ont pas beaucoup plus de consistance. Elles gouvernent de petits empires, elles vivent : parfois fières de prendre l'avion pour visiter quelque succursale lointaine. Mais à qui font-elles peur? Où leur poing s'est-il jamais abattu pour anéantir quelque tremblante fourmilière? Elles jouent à être des hommes, comme toutes les autres. Ombres des hommes, c'est ce qu'elles sont. La société mixte a remis entre les mains des femmes une liberté et une égalité dont elles se demandent ce qu'elles doivent faire. Elles sont devenues des hommes et, en même temps, elles ne sont pas des hommes. Elles sont devenues des hommes et il n'est pas sûr qu'elles en soient plus heureuses pour cela.

Les destins qui échappent à cette insignifiance sont tous plus ou moins des destins d'un autre temps transplantés dans le nôtre. Evita Peron est une favorite des siècles monarchiques, elle a eu l'autorité et le pouvoir d'une grande favorite, elle en a usé avec intelligence et générosité : c'est évidemment une destinée d'un autre temps, celle d'une Marie-Thérèse ou d'une Catherine II. Anna Pauker, déléguée par Staline pour contrôler le parti communiste en Roumanie, est une *Sultane Validé* dans un Etat moderne. Mrs. Roosevelt a géré comme douanière une féodalité morale, comme elle aurait été autrefois baillistre d'un fief.

Rien de cela ne nous sort du royaume des ombres. Rien ne nous

invite à admirer le pouvoir d'une femme, créé par une femme, maintenu par elle. Celles que je viens de citer ont porté par hasard le gantelet de fer d'une ancienne armure. Autour d'elles on ne voit à l'infini que des millions de fourmis s'acharnant sur ces machines à écrire qui semblent symboliser toute l'activité des femmes de notre temps.

Nos découvertes et nos progrès, je crains qu'ils soient peu de choses pour les femmes. Nous dressons la carte de la lune et nous savons réduire en poudre les cités : qu'est-ce que cela change à leur vie ? Les cosmonautes passent dans notre siècle sans lui ajouter une heure de soleil ou de joie. Ce firmament nouveau que nos savants dessinent, quelle femme n'y renoncerait pour quelques étés de bonheur et de paix ? Il est amer que, de toutes nos découvertes, les femmes ne puissent saluer aujourd'hui que celle qui leur permet d'échapper à une fécondité qui fut autrefois leur orgueil et leur gloire. Triste ambition que ces flancs secs sur lesquels Rachel pleurait !

FILLES D'APRÈS-GUERRE

Tandis que la guerre ne changeait rien à l'étage des femmes et des mères, elle faisait naître, en revanche, chez les filles une espèce entièrement nouvelle, que les hommes regardèrent avec autant d'étonnement que si un troisième sexe venait d'être créé. Cette espèce nouvelle s'isolait des autres, s'opposait à elles, avait son habitat et ses mœurs propres, elle avait ses jeux, ses rites, elle était un corps étranger dans l'organisme social et elle voulait l'être, se défendant contre le débarquement des autres dans ses îles. Dans ce peuple nouveau, les femmes cessaient définitivement de porter les attributs des femmes, robes et cheveux longs, et elles cessaient aussi de se comporter comme des femmes ou du moins de se comporter comme on imaginait généralement que les femmes devaient le faire. Les hommes ne reconnurent pas dans ces nouveaux produits féminins le stade final de l'évolution qui avait commencé vingt ans auparavant. Les jeunes filles de 1945 rompaient définitivement avec tout ce qu'on avait enseigné autrefois que la femme devait être. Elles n'étaient plus de « faibles femmes », elles n'étaient plus des êtres « protégés » dans la vie, il n'y avait plus désormais que des « compartiments de fumeurs ». Et puisque l'être fragile appelé femme était désormais un fossile du passé, il valait mieux accepter et incarner tout de suite l'idée qu'il n'y avait plus maintenant que des « camarades » de sexe différent, voués aux mêmes tâches, portant les mêmes responsabilités, se livrant aux mêmes jeux et qu'il n'y avait pas de raison de distinguer, par conséquent, au moyen de ces signes extérieurs désuets qu'étaient la



*Rêves américains : Rita Hayworth
et Marilyn Monroe (Violet. Snark).*



*De son temps, et toujours indé-
trônée : Brigitte Bardot (Ghis-
lain-Dussart. Rapho).*



*Dernière venue des images-
modèles d'aujourd'hui : la cover-
girl. Jean Shrimpton (David-
Hurn. Magnum).*

robe et les cheveux. Restait cette fâcheuse particularité de la grossesse, qui posait encore quelques problèmes.

On ne s'avisa pas tout de suite de cette filiation parce qu'on s'hypnotisa sur quelques particularités de la faune de Saint-Germain-des-Prés qui fournissait les exemples les plus caractéristiques de cette évolution. Or, les jeunes filles n'étaient pas toutes ces créatures hybrides, solidement installées dans l'égoïsme et l'indifférence, volontiers sales, paresseuses, faciles et molles, qu'on voyait écroulées pendant des heures au-dessus d'un « café-crème » triste. La déclaration de guerre à la bourgeoisie, à la société, à la morale était particulièrement à une secte : mais la déclaration de guerre à la robe et aux cheveux longs était le programme de toute une génération et elle ne s'accompagnait, en somme, d'aucune révolte systématique, d'aucun refus global, d'aucune vision du monde. Des familles produisirent comme des fiancées très convenables de jeunes personnes dont les pantalons étaient parfaitement coupés : ces dernières faisaient gravement de courtes révérences aux vieilles dames dans l'uniforme d'un sous-lieutenant de chasseurs à pied. C'était seulement toute une partie de la population féminine qui s'était résolument installée, en compagnie des garçons du même âge, dans une citadelle à elle réservée où régnaient les *blue-jeans*, les cheveux courts, la camaraderie, la vespa et le *rock and roll*.

Car le phénomène qu'il fallut très vite constater, c'est que cette jeunesse formait un monde à part, autonome, un monde clos, une île escarpée sur laquelle *les autres* n'abordaient pas. Cette autonomie de la jeunesse avait bien des causes diverses : aussi bien l'expérience des pays autoritaires qui avait fait des « organisations de jeunesse » un État dans l'État que les méthodes d'éducation américaines qui conféraient aux jeunes de très bonne heure une indépendance presque totale. C'est même probablement, à notre insu, une projection de l'*american way of life*, qui amena les parents à abdiquer toute une part de leur pouvoir de contrôle et les enfants à revendiquer des responsabilités contestées auparavant. L'habitude se répandit très vite, en tout cas, d'une part d'accorder aux filles une liberté analogue à celle des garçons, d'autre part de laisser les uns et les autres constituer leur propre « étage social » sur lequel les parents exerçaient difficilement leur droit de *velo* et que souvent même ils ignoraient entièrement.

Des circonstances pratiques, en apparence secondaires, eurent comme toujours un effet très important. Les danses mouvementées qui exigeaient beaucoup de contorsions, les rythmes inhabituels de la Nouvelle-Orléans, dépaysaient les célibataires de trente ans et les femmes « encore très jeunes » qui se seraient volontiers mêlées à ces jeux. Presque tout de suite l'apparition des *blue-jeans*, devenus du jour

au lendemain l'uniforme de la jeunesse, mit la distance énorme des signes extérieurs entre ceux qui avaient vingt ans et ceux qui ne les avaient plus. Des appareils insolents comme les *vespa* aggravèrent un peu plus tard cette situation. Enfin les jeunes eurent leurs cérémonies, leurs rites et leurs églises. Ils inventèrent les *surprise-party*, autre imitation américaine à l'occasion desquelles les parents eurent l'inconscience de prêter leurs appartements; ils introduisirent le *boy-friend*, qui prenait en charge la vie privée de la jeune fille; ils se groupèrent en bandes dont les activités mystérieuses nécessitaient de temps en temps l'intervention de la police; ils eurent leurs lieux de réunion et leurs clubs, officines parfois semi-publiques où *les autres* étaient regardés avec suspicion, et d'autres fois retraites privées. Toutes ces pratiques constituèrent finalement la jeunesse en un « étage social » autonome qui avait son uniforme, ses manières, ses règles, sa mentalité et aussi ses moyens de locomotion, ses ressources et ses lieux de réunion particuliers.

Cette séparation de la jeunesse eut finalement plus d'importance que ses idées sur le monde. Ce qui paraissait essentiel aux jeunes, c'était d'être entre eux, et ce qui était important, en effet, c'était qu'ils fussent entre eux. Ce n'était pas une déclaration de guerre aux adultes, ni même aux parents : au contraire, l'indépendance une fois acquise, la jeunesse était prête à considérer ceux-ci avec bienveillance et à les juger avec sérénité. Elle était « décolonisée ». Cet isolement provoquait, d'autre part, des phénomènes singuliers que les ethnologues devraient étudier. La constitution des « bandes » est sans doute le plus symptomatique. Ces bandes étaient liées, en général, aux « grands ensembles » qu'on venait de construire à la périphérie des villes ou dans les banlieues. C'était le « clan » qui se reconstituait dans une nouvelle brousse née de la surpopulation : mais ce « clan » n'était pas parental, il était géographique et réunissait les garçons d'une rue ou d'un bloc. Le « clan » avait vocation naturellement sur les filles de l'aire géographique correspondante, les filles de la rue ou les filles du bloc. La transgression de cette règle d'appartenance entraînait des bagarres entre bandes. Il est difficile de dire jusqu'où allait cette « appropriation ». Les caves, séjours peu surveillés, étaient un lieu de réunion dangereux. Dans certains grands ensembles urbains, il est à présumer que la liberté des filles fut grande. Mais, comme les sociologues, lorsqu'ils parlent des Papous, nous devons nous garder d'accepter comme une règle ce qui ne fut peut-être qu'une exception locale.

Néanmoins, quelle que soit la prudence des naturalistes qui examinent des échantillons de « jeunes », il faut conclure sans hésitation que la « jeune fille », telle qu'on l'imaginait en 1913, a disparu du catalogue des produits féminins. Les filles ont cessé d'être faibles,

d'exiger des soins constants et une lumière tamisée, elles sont sportives, décidées, aussi libres que les garçons. Leur ignorance a cessé, leurs hésitations ont diminué. Non seulement le flirt s'est répandu mais il est devenu un élément normal de l'éducation de la jeune fille au même titre que la natation ou la sténo-dactylo. Des études consciencieuses ont établi que la moitié environ des jeunes filles ont des relations coupables, plus ou moins tolérées par les parents, avec de jeunes mâles de leur âge qu'elles finissent généralement par épouser. On nous explique gravement que c'est là le prix dont il faut payer l'apparition d'une société *mixte* et la disparition des complexes qui accompagnent la séparation des sexes : et on nous invite, en même temps, à nous consoler par l'idée que ce résultat a été obtenu après une longue et sage évolution qui avait commencée dès 1920 *.

L'exploration de la faune appelée « jeunesse » invite le sociologue à une comparaison fructueuse avec les sociétés primitives. Non seulement la jeunesse est de plus en plus attirée par la nudité, les villages de paillotes, la vie en plein air et aussi le tam-tam et les danses nègres, mais elle retrouve instinctivement les règles pratiquées par les tribus du Queensland et de la Polynésie : la division en classes d'âge qui ne communiquent pas, la dévolution des filles suivant les clans, leur appartenance collective dans certains cas, parfois les phases de défoulement en certaines occasions. La liberté des filles s'opposant à l'exclusivité dont jouit l'époux sur la femme qui lui a été définitivement attribuée n'est qu'un trait particulier parmi tant d'autres qui tous indiquent un retour instinctif de la jeunesse dans tous les pays vers les formes de la vie naturelle.

Ce mouvement mériterait d'amples considérations qui ne seraient pas à leur place ici. Il n'est pas douteux que la jeunesse rejette, comme une greffe qui ne prend pas, les modes de vie et la mentalité que la société industrielle a engendrés dans ses deux présentations opposées,

* Voici sur cette question, les éléments dont nous disposons. Le rapport Kinsey, publié en 1953, conclut à l'universalité du *flirt*, mais limite à 50 % la proportion des filles qui ont eu un amant avant le mariage, en notant que très souvent cet amant était le futur mari. Les chiffres cités par Kinsey (pour les femmes nées entre 1910 et 1929) sont les suivants : « Avec le fiancé : 42 % — Avec le fiancé et d'autres : 16 % — Avec d'autres exclusivement : 12 % ». Dans le même tableau, Kinsey précise que sur 100 jeunes filles ayant eu des amants avant le mariage, 38 avaient eu de 1 à 5 partenaires, tandis que 48 n'avaient eu pour amant que leur fiancé. Cette enquête, conduite exclusivement aux États-Unis et limitée aux femmes nées avant 1929, ne peut avoir qu'une valeur indicative pour les pays d'Europe et, en outre, exclut la génération qui a eu quinze ans en 1945, qui est précisément celle qui nous intéresse. En l'absence d'un document analogue au rapport Kinsey pour l'Europe occidentale, nous pouvons nous référer au chiffre des conceptions prénuptiales qui est connu. Un rapport adressé par l'Institut national d'études démographiques au Ministère des Affaires Sociales en 1964, constate 70 000 conceptions prénuptiales sur 324 000 naissances, soit une proportion de 21,5 % ¹¹. Ce n'est là qu'un indice : toutes les filles ne sont pas malchanceuses. On peut hardiment doubler le chiffre. On trouve alors le pourcentage de Kinsey.

celle du capitalisme libéral et celle du communisme marxiste. Plus proche que nous des impulsions de la nature, elle *compense* les contraintes que la société industrielle fait peser sur elle en inventant des formes originales et subreptices d'évasion et de refus. Nous prenons peut-être pour une dangereuse baisse de la moralité ce phénomène de rejet dont nous ne comprenons pas le sens et qui n'est pas nécessairement malsain.

Quelques comparaisons et retours en arrière nous avertissent aussi que la condamnation d'immoralité qu'on porte généralement sur la jeunesse d'après-guerre pourrait être mitigée. A ceux qui se plaignent que les relations entre jeunes gens ressemblent bien souvent à des « mariages à l'essai » que nos mœurs réprouvent, rappelons que, sous le nom de « fiançailles », le « mariage à l'essai » a été en usage pendant plusieurs siècles dans la paysannerie et les milieux populaires de la plupart des pays d'Europe où les mariages n'étaient très souvent que la confirmation plus ou moins inévitable d'une liaison ancienne. En fait, dans le peuple et à la campagne, les relations pré-nuptiales qui nous paraissent une innovation révolutionnaire, parce que nous sommes encore imprégnés de la mentalité du *xix^e* siècle, sont moins étonnantes qu'on ne croit lorsqu'on se réfère à la perspective de l'histoire des femmes. Les témoignages que nous avons fournis ailleurs, celui de J. Käser sur la Bavière, celui de Klumker, ceux de plusieurs autres, les renseignements que nous avons donnés sur les paroisses anglaises, prouvent que dans ce *xix^e* siècle auquel on se réfère comme à une période de haute moralité, les conceptions pré-nuptiales étaient au moins aussi fréquentes qu'à notre époque *. On tirerait la même conclusion de la comparaison qu'on peut faire avec l'enquête menée à Sotteville-lès-Rouen à la fin du *xviii^e* siècle ¹². Même en faisant la

* Une enquête allemande de l'année 1959 nous apprend que le chiffre des conceptions pré-nuptiales varie de 20 % en Bade-Wurtemberg (chiffre recueilli dans les villes de plus de 100 000 habitants) à 34 % dans la Basse-Saxe (chiffre recueilli dans les villes de moins de 100 000 habitants) ¹³. Aux États-Unis, une enquête menée à Philadelphie en 1960 fixe ce pourcentage à 20 % en ajoutant que les grandes villes et les milieux populaires présentent un pourcentage propre nettement supérieur ¹⁴. Ces pourcentages doivent être appréciés en tenant compte du recours aux pratiques contraceptives beaucoup plus répandu depuis 1945 et aussi des avortements, incidences qui sont l'une et l'autre impossibles à fixer, même approximativement. En outre, deux séries d'éléments statistiques peuvent nous aider à nous faire une opinion bien qu'ils ne fournissent que des indices. L'un est l'abaissement « spectaculaire », de l'âge du mariage, spécialement constaté aux États-Unis où le moyenne s'établit à vingt ans pour les femmes, chiffre qui remonte à l'année 1956, ce qui suppose un grand nombre de jeunes femmes de moins de vingt ans. L'autre est ce que les démographes appellent le « comportement nataliste » des jeunes ménages auquel les Américains ont donné le nom expressif de « baby-boom », qui souligne la fécondité rapide de ces nouveaux couples. Ces deux derniers éléments peuvent être interprétés assurément comme des signes d'une excellente moralité, mais en les rapprochant d'autres circonstances, on peut soutenir aussi qu'ils masquent des conceptions pré-nuptiales dissimulées par un mariage promptement décidé.

part du « progrès des lumières » en matière sexuelle, on peut admettre que l'espèce nouvelle qui a remplacé les jeunes filles d'autrefois ne se signale pas toujours, comme on voudrait nous le faire croire, par un effroyable relâchement des mœurs.

Beaucoup de gens la condamnent sur des apparences qui choquent parce que ce sont des nouveautés. Nous devrions nous habituer à l'idée que la longueur des jupes n'est pas nécessairement une mesure de la vertu. Quelques observateurs sont impressionnés par des cas particuliers qu'ils ont rencontrés, à partir desquels ils infèrent d'autant plus imprudemment que les renseignements certains sont difficiles à rassembler. En fait, nous n'avons pour l'instant ni un panorama complet ni un jugement sans préventions. Ce sont là beaucoup de motifs d'erreurs et de bonnes raisons de circonspection.

Les règles qui se sont établies entre les jeunes gens, on peut même se demander si, au fond, elles ne représentent pas une conquête des jeunes filles qui ont acquis, en même temps que leur liberté, une sorte de droit d'initiative qu'elles n'avaient jamais connu jusqu'ici. On connaît la jurisprudence qui semble régir dans cette génération les rapports des garçons et des filles : l'amant imprudent dont la tendresse a eu des conséquences visibles doit épouser et, en général, il épouse. Cette convention commande de qu'on appelait jadis « l'empire amoureux » et elle explique la liberté dont tant de jeunes gens se réjouissent. On doit la mentionner assurément comme une des conquêtes les plus importantes de la femme, bien qu'elle soit peu visible et peu célébrée. Car elle consacre la soumission du mâle qui doit payer bien souvent du don de sa personne un égarement d'un moment et la véritable égalité de la femme qui n'est plus seule à supporter les conséquences d'une faiblesse. Cette convention enlève même à l'homme en réalité l'initiative du choix, puisque l'homme suit avec plus de fougue son désir, tandis que la femme réfléchit davantage avant de se donner : c'est donc elle qui décide en réalité et qui peut acquérir ainsi dans l'entraînement d'un caprice une alliance qui lui aurait été refusée dans la délibération d'un mariage. Cette facilité fallacieuse a pour résultat de faire de toutes les liaisons un piège, non pas « piège à filles », comme disent les garçons, mais, au contraire, un « piège à maris » et bien plus dangereux que le fameux « fil à la patte » qui inquiétait nos grands-parents. Rien n'illustre mieux peut-être l'empire qu'ont pris finalement les femmes dans une société où leurs « conquêtes » visibles sont superficielles et leurs progrès invisibles infiniment plus sérieux.

L'attachement à la virginité des filles dans le mariage est une notion à la fois aristocratique et chrétienne qui a été autrefois assez allégrement ignorée par la paysannerie et le peuple dans plusieurs nations. Son affaiblissement est lié à la disparition progressive de toute aristo-

cratie consciente de son rôle, de son rang, de ce qui la distingue du peuple : et, en même temps, au déclin général du christianisme qui, cherchant à s'aligner sur le peuple, doit renoncer inévitablement — et renonce en effet — à lui imposer les exigences morales qui sont le propre d'une élite. Sur ce point, notre jeunesse ne suit pas l'instinct des sociétés primitives. Dans certaines peuplades, avant l'arrivée des Européens, on faisait peu de cas de la virginité des filles du village qui n'intéressait personne : mais dans les familles qui prétendaient à un certain rang, la virginité des filles était jalousement gardée et c'était un grand malheur et un grand déshonneur pour la tribu toute entière que ces filles ne la perdissent point en grande cérémonie au profit d'un attributaire légitime. Nous semblons nous montrer moins difficiles en cette affaire. Mais, encore faudrait-il voir clair avant de juger : les coutumes de notre temps sont, en ce domaine, plus diverses qu'on ne l'imagine *.

Ce qui est nouveau, c'est qu'une telle évolution ait pu de nos jours atteindre ces familles bourgeoises dont la vie privée avait été de tous temps relativement protégée contre les épidémies morales que propageait *l'air du temps*. La mécanique de la vie moderne qui entraîne l'absence des parents, et, par suite, leur démission, n'est sans doute pas étrangère à ce résultat : dans les appartements vides, personne n'affiche plus, comme autrefois, la cote de ce qui est convenable et de ce qui ne l'est pas. Mais le snobisme et la légèreté de la bourgeoisie riche, et même son indifférence foncière à toute morale et son ignorance de toute hiérarchie véritable, ont aggravé ces conditions nouvelles de la vie privée. La bourgeoisie de parvenus qui est entrée en scène après la guerre efface et relègue dans tous les pays la bourgeoisie de tradition. C'est elle qui impose ses goûts et ses fantaisies parce qu'elle est riche. Or, elle oublie, elle n'a même jamais soupçonné un seul instant, qu'une position sociale supérieure se mérite par les services rendus et par l'exigence qu'on a pour soi et pour les siens. Elle défend son portefeuille, c'est ce qui lui importe. Mais elle ne défend pas ses filles, car elle ne songe même pas que cela puisse

* On trouvera quelques indications curieuses, sur ce sujet, dans un livre de Gabriella Parca, *Les Italiennes se confessent* (Gauthier, 1966, copyright italien de 1959), recueil de lettres de jeunes lectrices adressées à la rédactrice du « *Courrier du cœur* » dans deux grands hebdomadaires italiens. Ces lettres témoignent, de la part des filles, à la fois d'une grande facilité et d'un grand attachement à la virginité dans le mariage. Les correspondantes appartiennent presque toutes au milieu populaire. Beaucoup d'entre elles admettent une liaison avec le « fiancé » qu'elles regardent comme à peu près inévitable, mais presque toutes sont effrayées d'avoir ou d'avoir eu des rapports avec d'autres que leur fiancé et cette situation leur paraît grave et même dramatique. On retire de cette documentation à peu près le même enseignement que du rapport Kinsey, d'une date voisine. Les sondages que nous avons pu faire dans le « *Courrier du Cœur* » des magazines français laissent la même impression.

importer. Qu'a-t-on le droit d'exiger d'une fille quand sa mère est prête à l'accompagner et l'accompagne en effet à Genève pour un avortement clandestin? Qu'est-ce qui peut retenir une jeune fille devant l'amour, ou simplement devant le plaisir, ou simplement devant la curiosité, quand elle ne croit plus qu'elle risque son salut éternel si elle fait l'amour en dehors du mariage? Il faut que la nature ait donné aux filles bien nées un profond sentiment du respect d'elles-mêmes et une profonde *loyauté* pour qu'on voie encore des jeunes filles atteindre intactes le temps de leurs justes noces malgré la déroute de notre morale et la profonde niaiserie de ce que nous appelons nos idées.

Paradoxalement, c'est la jeunesse même qu'il faudrait louer de se montrer plus sérieuse, plus réfléchie que la génération démissionnaire de ses parents. Il résulte des chiffres mêmes sur lesquels nous fondons nos raisonnements qu'un très grand nombre de jeunes filles — près de la moitié des jeunes filles « modernes » — restent fidèles à la définition traditionnelle de la jeune fille et du mariage. Cette constatation prouve une fois de plus que les mœurs évoluent toujours assez lentement et elle consolera peut-être ceux qui pensent que l'engagement de se consacrer définitivement l'un à l'autre pour toute la vie mérite bien qu'on montre quelque patience et quelque respect. Il n'est pas sûr que la liberté des garçons et des filles n'ait pas eu d'autres effets, dans de nombreux cas, que de permettre une camaraderie confiante et une amitié sans arrière-pensée. C'est ce que beaucoup de parents espèrent, et avec raison sans doute, du caractère et de la propreté de leurs enfants. Ne nous laissons pas aller à croire avec quelques-uns que le sexe est le soleil vers lequel les regards de tous les hommes doivent se tourner. Et ne faisons pas à la jeunesse l'injure de croire qu'elle n'a pas d'autre pensée dont elle puisse s'occuper.

Une comparaison d'une autre nature est encore à l'avantage de la jeunesse. Et elle grossit également le dossier de la grande bourgeoisie de notre temps. Les médecins consultants qui, après une carrière assez longue, ont reçu nécessairement un grand nombre de confidences, sont unanimes pour constater que l'immoralité des femmes dans la bourgeoisie riche nous permet de prétendre à un rang très convenable parmi les siècles qui se sont fait remarquer par le relâchement des mœurs. Aussi répandu que la sodomie dans la littérature, le théâtre et le cinéma, l'adultère est aujourd'hui considéré, à partir d'un certain niveau de fortune, comme une situation conjugale très ordinaire. Il est seulement plus hypocrite, il intéresse les littérateurs d'aujourd'hui moins vivement que ceux d'avant-guerre. C'est la littérature de l'adultère mondain qui a perdu du terrain, non l'adultère lui-même qui est même plus fréquent et surtout plus *habituel* qu'au temps d'Henri Bataille et de Paul Hervieu. Les femmes du

monde viennent consulter pour avortement, suites d'avortement, maladies vénériennes : la jeunesse dorée abonde en bâtards, les jolis garçons que nous voyons faire tant de bruit sur leur *Triumph* sont souvent les fils d'un barman ou simplement d'un jardinier. Les médecins dont nous avons pu recueillir les confidences sont, bien entendu, moins précis que Kinsey : la plupart d'entre eux fixent à 70 % environ le nombre des femmes du monde appartenant à la très riche bourgeoisie parisienne, qui sont peu intéressées par l'idée de la fidélité conjugale. *.

LA « NOUVELLE VAGUE »

La « nouvelle vague » apparue depuis quelques années n'a pas renoncé à l'attirail de ses aînés, elle l'a même rendu plus excentrique encore. Toutefois, elle nous a prouvé beaucoup mieux que la génération précédente qu'il ne faut pas toujours se fier aux apparences. En cela, la génération d'après-guerre l'a aidée. Les jeunes filles si étranges des années 1945-1948 ont donné des jeunes femmes et des jeunes mères parfaitement supportables et il ne s'est pas produit cet effondrement de la moralité que de tels commencements autorisaient à prévoir.

La « nouvelle vague » sous des costumes encore plus fantaisistes aborde la vie avec sérieux et même avec beaucoup de sérieux. L'âge du mariage ne cesse pas, néanmoins, de s'abaisser inexorablement, et de plus, on continue à constater chez les jeunes couples la même obstination dans le « comportement nataliste ». En dépit des classes creuses, de l'absence d'une partie des jeunes gens envoyés en Corée ou en Algérie, le *baby-boom* continue. En revanche, l'érotisme, spécialité métaphysique et littéraire très demandée à Saint-Germain des Prés vers 1948, perd du terrain. La liberté sexuelle ne semble pas non plus revendiquée avec beaucoup d'âpreté. Une enquête, à échantillonnage réduit, il est vrai, menée en 1962 au Danemark et dans deux

* Nous ne donnons là qu'un échantillon. Il n'est pas possible, bien entendu, d'étendre cette enquête à d'autres pays dans les limites de notre étude. Nous avons laissé de côté également les diverses manifestations de la perversion sexuelle féminine, qui paraissent plus nombreuses, ou du moins plus indiscrètes, à notre époque. On se réfère, en particulier, aux cabarets et bars spécialisés dans la clientèle des lesbiennes, qui ont eu grand succès depuis deux ou trois ans et dans lesquels on voit défilé, sous prétexte de curiosité, les personnalités les plus connues du Tout-Paris. Ces descriptions se situent, à notre avis, en dehors du sujet de notre livre. Les perversions auxquelles nous faisons allusion font, du reste, l'objet d'une abondante littérature médicale. Bornons-nous à signaler aux lecteur intéressés par ces anomalies qu'ils trouveront une documentation dans les ouvrages français facilement accessibles du Dr Hélène-Michèle Wolfrom, *Gynécologie psychosomatique* (Masson, 1966) et du même auteur, dans l'*Encyclopédie médico-chirurgicale*, supplément de 1965, *Les Troubles sexuels de la femme*.

Universités des États-Unis, révèle que les jeunes filles condamnent les relations sexuelles prénuptiales avec une impressionnante majorité¹⁵. La « presse du cœur » en Europe occidentale et aux États-Unis propage un honnête conformisme qui déconseille avec modération, mais avec fermeté les expériences inconsidérées. L'analyse du « courrier du cœur » prouve clairement que la principale préoccupation des jeunes filles « modernes » est de trouver un mari, tout comme les jeunes filles d'autrefois. Le vénérable psychanalyste C. G. Jung, après vingt ans de recherches, découvre gravement du haut de sa chaire professorale cette vérité première qui l'attendait, gracieusement assise sur la margelle d'un puits : « Le désir de toutes les femmes n'est pas d'avoir des aventures amoureuses, c'est de se faire épouser. » Une partie de l'opinion mondiale fut soulagée d'entendre ce diagnostic.

Toutefois, quelques particularités de la « nouvelle vague » qui ne sont pas absolument aussi rassurantes, méritent d'être signalées. L'une d'entre elles est l'abaissement de l'âge à partir duquel les jeunes filles revendiquent le droit d'avoir une vie privée. Après 1945, un grand nombre de jeunes filles américaines avaient fait accepter par leurs parents qu'elles sortent chaque soir avec un garçon de leur choix : le personnage affecté à cette fonction portait le nom de *boy-friend* et les filles avaient un *boy-friend* à partir de quinze ans. Les droits du *boy-friend* étaient nettement limités par le code amoureux des jeunes Américaines et sa situation rappelle en fait celle du *sigisbée* d'autrefois. Dans la « nouvelle vague », le droit au *boy-friend* commence à treize ans, parfois à douze. Les jeunes personnes de cet âge portent du fard, se noircissent les paupières et les correspondants des journaux français prétendent même qu'une industrie nouvelle a dû mettre sur le marché des produits destinés à venir au secours des appâts quelquefois insuffisants de leur jeune coquetterie. Les Américaines ne sont pas seules à avoir renversé le préjugé qui exigeait qu'une fille eût quinze ans pour faire des pirouettes tout à son aise. Les jeunes Anglaises les ont promptement imitées et les observateurs de la population suburbaine dans les autres pays ont remarqué que les jeunes filles commençaient à faire partie de très bonne heure des « bandes » qui se font remarquer par leur gaieté : beaucoup d'entre elles ont en effet treize ou quatorze ans. Il est intéressant de voir cette génération, libérée sur tant de points des préjugés, revenir également en cette affaire à la nature et à la tradition. Pourquoi nos petites filles de quatorze ans s'ennuieraient-elles à faire des dictées alors que Béatrice était célèbre à cet âge parce qu'elle était aimée de Dante ?

Une autre tendance des filles d'aujourd'hui n'est pas moins remarquable : c'est la ressemblance qu'elles recherchent avec les garçons

et que les garçons recherchent avec elles. Cette copie était déjà sensible après 1945. Elle a évolué avec le succès des « beattles ». On a proposé de cette soudaine folie de belles explications psychanalytiques. En vérité, on peut se demander aussi bien si cette transformation n'a pas pour origine la même désinvolture à l'égard des préjugés de notre génération et de celles qui l'ont précédée. Pourquoi les jeunes filles se condamneraient-elles à vivre en compagnie de tristes insectes noirs aux cheveux ras, alors que pendant des siècles leurs grands-mères ont aimé de gentils chevaliers qui avaient de longs cheveux bouclés et des pourpoints étincelants ? Il n'y a rien d'étrange à préférer Bayard ou Gaston de Foix au majestueux Félix Faure.

Ce changement a eu pour résultat de rendre moins abordable encore l'île enchantée de la jeunesse qui l'était déjà fort peu. C'est peut-être le résultat psychologique le plus important de cette expérience. Les adultes ont vaguement conscience qu'un monde de rapports entièrement nouveaux s'établit dans ce continent inconnu. La camaraderie, l'égalité entre garçons et filles, l'amour même y ont leurs lois. Ce « nouveau monde » qui s'établit en marge du nôtre, aussi étrange pour notre conformisme que les Iles des Grandes Indes l'étaient pour les navigateurs d'autrefois, sommes-nous sûrs qu'il ne nous apportera pas un rajeunissement dont nous avons besoin ? Il nous tire de la léthargie de nos idées toutes faites et de nos images si banales. Il nous rappelle qu'il peut exister autre chose que l'opéra dont nous sommes les figurants et dont le livret nous fait souvent bâiller.

VICTOIRE DE L'AMITIÉ

Un essayiste contemporain, M^{me} Geneviève Gennari, termine un livre récent consacré aux femmes d'aujourd'hui¹⁶ en constatant le déclin du féminisme et la revanche de la féminité. En vérité, la féminité n'avait pas de revanche à prendre, elle n'avait jamais été bien menacée. Mais il ne paraît pas faux, en effet, d'affirmer que le féminisme a perdu, mais que la femme a gagné. Car elle a imposé, non par la « conquête » et par la loi, mais par l'affection et l'estime, instruments de règne infiniment plus sûrs, cette égalité que les préjugés lui avaient en apparence refusée pendant si longtemps et qu'elle avait si souvent acquise malgré tout. Pour la génération la plus récente, cette égalité est aujourd'hui dans les mœurs, et non seulement dans les mœurs mais dans les gestes et les attentions de chaque jour, elle est inscrite dans les moindres détails de la vie. Le spectacle, inconcevable autrefois et si commun aujourd'hui, d'un jeune père qui donne le biberon ou promène le landau, ne s'explique pas seulement par la

capitulation de l'orgueil marital et le désir de l'homme de prendre sa part des tâches de la maison puisque la femme prend sa part du travail au dehors. Ces sentiments y sont certainement pour quelque chose. Mais aussi il y a une autre disposition, que traduit peut-être inconsciemment l'instinct de ressemblance des garçons aux filles. Cette disposition nouvelle, inconnue aux hommes du passé, est une disposition du cœur fondée sur la reconnaissance et la camaraderie : c'est un alignement instinctif dans lequel l'homme renonce à la dignité et aux prérogatives, aux attitudes mêmes de l'homme et adopte en face de la femme un comportement qu'on pourrait appeler démocratique, parce qu'il admet aussi bien l'égalité dans la discussion, la liberté dans la disposition du salaire, la collaboration sans supériorité enfin dans tous les domaines. Cette égalité de consentement n'a pas besoin de la contrainte des lois, elle s'étend tout naturellement à la gestion et au gouvernement du ménage, comme bien souvent dans le passé, et elle s'applique de la même manière aux activités de chaque moment de la journée. Et ainsi dans cette déclaration d'*amitié*, dans cette attitude spontanée d'*amitié*, la femme trouve, sans la revendiquer, l'égalité véritable et complète, et non superficiellement et sous des masques puérils, mais réellement, dans le cœur et les habitudes de pensée de son jeune mari lui-même. Et cette défaite du féminisme, ces mariages conclus dans l'*amitié*, je ne sais pas si c'est le triomphe de la féminité, car je n'ai pas trop d'opinion sur la belle chose appelée féminité : mais il me semble que cela peut être un des secrets du bonheur. Ce secret n'est pas si neuf après tout. Beaucoup de mariages d'autrefois étaient fondés ainsi sur l'*amitié* et sur l'égalité qu'elle comporte quand elle est bien sentie. Il y a peut-être plus longtemps que nous le pensons que la femme est véritablement l'égle de l'homme quand ils se sont loyalement unis pour toute leur vie.

Finalement, les réactions de la génération d'après-guerre paraissent inspirées presque toutes par un instinct qui porte les jeunes à secouer la carrosserie pesante de la civilisation industrielle et à leur préférer inconsciemment des formes de vie plus proches de l'ordre naturel. En quarante ans, le xx^e siècle a effacé la plupart des traits de l'image factice de la femme que le xix^e siècle avait fabriquée. On se débarasse des corsets et de falbalas. Cet allègement a paru raisonnable tant qu'il s'agissait de mercerie : il nous trouble maintenant, parce que ce sont nos préjugés et nos usages qu'il faut abandonner. La fausse pudeur des femmes, leur fausse timidité, leur fausse faiblesse, les mensonges et les conventions que nous conservions pieusement dans l'armoire naphthalinée des convenances, faut-il les regretter ? Pour ma part, je ne pleurerai pas sur les faux cheveux de nos grand-mères. Que les jeunes femmes montrent leurs cuisses comme à Sparte, si elles le veulent, qu'elles ressemblent à des garçons : ces jeunes

animaux produits par le siècle, qu'importe le nombre de leurs jupons, s'ils sont libres, sains et vigoureux. Qu'ils soient la belle « plante humaine » que Stendhal aimait. Notre métier d'homme au ^{xx}e siècle, c'est d'échapper à cette file monotone de robots en veston qui se ressemblent tous et détachent à la même heure le ticket qui leur donne droit à la même ration. Que les jeunes femmes coupent la file avec leurs cheveux courts et leur bébé sur les bras, je ne vois là finalement qu'un signe de force et de santé.

XX

Les Femmes du Vingtième siècle (suite)

LA FEMME AMÉRICAINE

Lorsque les voyageurs, qui se multipliaient, découvrirent l'Amérique de l'entre-deux guerres, ce qui les surprit entre autres choses, ce fut l'autorité de la femme américaine. *La femme américaine* avait surgi au milieu de l'Amérique, elle s'était installée au centre de l'Amérique, elle était devenue l'Amérique elle-même, sans qu'on perçût comment elle avait pris le pouvoir. Cette ascension se confond tellement avec l'histoire morale des États-Unis que personne n'a eu l'idée d'en écrire particulièrement l'histoire. Ce silence, comme s'il s'agissait d'un sujet *tabou*, est un symptôme embarrassant.

Voici les rares traces qu'on peut trouver sur cette piste. En 1920, l'histoire « juridique » de la femme américaine est terminée. Elle est électrice et éligible, elle a les mêmes droits que les hommes, elle peut avoir une fortune séparée et la gérer. Depuis 1923 dans l'État de New York et progressivement dans d'autres États, la femme a le droit de monter une affaire, de contracter et d'être responsable, sans aucune autorisation du mari, et même de monter une affaire concurrente des entreprises de son mari. Rien de nouveau dans les autres domaines de la législation. En revanche, les changements qui se sont produits dans l'équipement industriel des États-Unis ont eu une influence sur les mœurs et ils expliquent en partie l'évolution de la femme américaine.

LE TRAVAIL DES JEUNES FILLES

En 1930, le travail féminin est moins répandu aux États-Unis qu'en Europe : nous avons déjà eu l'occasion de signaler la statistique peu connue qui montre que 20 % seulement des femmes américaines sont

salariées à cette date, alors que 35 % à 39 % des femmes travaillent dans les grands pays européens. Cette situation change à mesure que l'industrie américaine grandit. La croissance industrielle se fait au détriment de l'agriculture : en 1956, sur 43 millions de familles américaines, 4 millions seulement vivent de l'agriculture *. D'autre part, l'amélioration des services pris en charge par des maisons spécialisées (blanchisseries, entreprises de nettoyage, etc.), l'apparition de l'équipement domestique ont changé les conditions de la vie ménagère. En outre, les enfants sont plus faciles à élever, l'hygiène familiale a fait des progrès, les jeunes mères ne sont plus accablées par les fausses-couches, la nourriture, les maladies. Les femmes ont donc des loisirs parce que leur vie domestique a été allégée. Enfin, les travaux qu'on leur offre (secrétariat, conditionnement, vérification) sont faciles et parfois séduisants, et la guerre, comme partout, a créé des habitudes nouvelles et des débouchés imprévus. Aujourd'hui la proportion des femmes qui travaillent est presque aussi importante aux États-Unis qu'en Europe et leur répartition dans les divers secteurs d'activité est à peu près analogue **. Beaucoup de femmes mariées travaillent pour apporter un second salaire à la maison ***. Les jeunes filles américaines sont restées fidèles à la tradition de travailler avant le mariage. Les filles qui sortent des *high schools* (écoles primaires supérieures) choisissent des carrières de secrétariat dans les 3/5^e des cas. Les filles qui sortent des *colleges* préfèrent dans les mêmes proportions les carrières de l'enseignement où les femmes ont conservé la même suprématie qu'autrefois.

Il n'y a rien dans ce tableau qui soit de nature à provoquer l'étonnement. Retenons seulement comme une particularité de l'Amérique

* Dans ces 4 millions de familles agricoles, un bon nombre de femmes ou de filles travaillent hors de la maison, puisque 3 millions d'entre elles déclarent des salaires complémentaires.

** Une enquête de 1956 a montré que 11 millions de femmes mariées travaillent et que, parmi celles-ci, 7 millions ont un mari qui travaille de son côté. Ces salaires combinés assurent un revenu supérieur à 5 000 dollars par an aux 2/3 de ces ménages et un revenu supérieur à 7 000 dollars à 1/3 d'entre eux. La même enquête a fait ressortir que dans les ménages dont le revenu s'établit entre 7 000 et 15 000 dollars, ce revenu est dû, pour les 3/4 des cas, à un double salaire. Même dans les familles où le mari à lui seul gagne de 7 000 à 10 000 dollars, la femme travaille dans la moitié des cas si elles n'ont pas d'enfants.

*** Emploi des femmes aux U.S.A. (*Annuaire statistique des Nations Unies*, chiffres de 1950) :

		travailleurs dont	611 000 femmes
Agriculture, chasse, pêche.....	7 331 000	—	23 700
Industries extractives.....	969 000	—	3 898 000
Industries manufacturières.....	16 113 000	—	103 000
Bâtiment, travaux publics.....	3 743 000	—	96 600
Électricité, gaz, secteur sanitaire..	790 000	—	3 570 000
Commerce, banque, assurances...	11 082 000	—	651 000
Transports et télécommunications.	4 184 000	—	6 992 000
Services.....	1 422 000	—	549 000
Divers.....	1 596 000	—	—

que les femmes de la bourgeoisie prennent un emploi salarié plus fréquemment qu'en Europe et aussi que c'est presque une règle dans tous les milieux qu'une jeune fille ait une activité professionnelle entre la fin de ses études et son mariage. Depuis quelques années, les Américaines ont mis en pratique des solutions dont nous devrions nous inspirer en Europe pour adapter leur vie professionnelle aux nécessités de la vie familiale. La plupart des femmes mariées interrompent leur activité professionnelle pendant les années où leurs enfants sont encore très jeunes. Celles qui ne peuvent pas les interrompre complètement les poursuivent à temps partiel pendant une dizaine d'années, puis elles les reprennent ensuite à temps complet, en général vers l'âge de trente-cinq ans *. Récemment, le travail à temps partiel s'est encore développé aux États-Unis. Ces dispositions ingénieuses prouvent qu'une solution peut être trouvée aux difficultés qui naissent dans le monde moderne du travail des femmes hors de chez elles.

VEUVES, FEMMES SEULES, DIVORCÉES

Ainsi, les femmes américaines entre leur mariage et leur trente-cinquième année ont plus de temps libre que les femmes européennes grâce au travail temporaire ou à temps partiel, et, d'autre part, les Américaines de la bourgeoisie ont, grâce à leur travail, un budget important dont elles disposent en grande partie. Enfin, les statistiques nous apprennent que sur 11 millions d'Américaines mariées, 7 millions ont un mari qui travaille, ce qui suppose que 4 millions n'ont plus de mari, par divorce ou veuvage, masse énorme de « femmes seules » qu'on retrouve dans les clubs de femmes, institution typiquement américaine, qui groupent actuellement 5 millions d'adhérentes.

Il en résulte que l'analyse du travail féminin en Amérique nous amène à constater la présence dans la société américaine, comme un « corps étranger » pour ainsi dire, tout au moins comme un élément remarquable de la sociologie américaine, d'une masse féminine motorisée, riche, remuante et disposant de loisirs. Une Américaine s'alarmait du progrès industriel en 1924 et assurait qu'il était une catas-

* La statistique de 1956 que nous citons tout à l'heure montre que sur 11 millions de femmes mariées qui travaillaient, 2 millions seulement avaient un enfant de moins de six ans, tandis que 8 millions étaient des femmes de plus de 35 ans. Parmi les 2 millions de mères de jeunes enfants, 80 % travaillaient à temps partiel ou seulement une partie de l'année si elles étaient mères d'enfants en bas âge, 60 % lorsqu'elles étaient mères d'enfants d'âge scolaire : et même parmi les femmes qui n'avaient pas d'enfant à la maison, on en trouvait encore 50 % dont l'emploi était partiel ou temporaire ¹.

trophe, car les femmes « ne savaient plus quoi faire² ». Cette vue pessimiste est peut-être exagérée. Toutefois, elle annonçait déjà d'une manière curieuse, l'apparition de cette masse féminine « en suspension » dans le milieu social américain et dont les occupations « para-féminines » sont peut-être un des éléments à prendre en considération pour expliquer l'évolution des mœurs aux États-Unis.

Le travail des jeunes filles, généralisé et devenu un fait social, eut peut-être des conséquences plus importantes encore. En gagnant leur vie, les jeunes filles s'affranchissent non seulement matériellement, mais aussi moralement, de la tutelle de leur famille. Elles s'habituent à assumer des responsabilités. Elles ont plus de personnalité, plus de confiance en elles, elles acquièrent même par la fréquentation habituelle des hommes, une maîtrise de soi que les jeunes filles ignoraient jadis. En conséquence de tout cela, elles ont sur le mariage des idées nouvelles. Le mariage n'est plus le port hors duquel il n'y a point de salut. Beaucoup de jeunes filles acceptent sans répugnance l'idée de rester célibataires, quelques-unes préfèrent même le célibat au mariage. Pour les jeunes Américaines, le mariage n'est donc plus comme en Europe la barque qui conduit toute femme vers les rives de sa destinée : celles que le nocher repousse ne se sentent plus clouées sur le rivage des morts. Le mariage devient une option. La jeune fille en pèse les avantages et en stipule les conditions. Elle ne s'en remet plus à un homme pour lui assurer dans la vie protection et bonheur : elle entre librement, de son plein gré, dans une association. Elle se regarde comme un partenaire à droits égaux. Elle sait qu'elle devra faire des concessions, mais elle prétend qu'on lui en fasse en retour.

L'instinct de sujétion qui est en toute femme trouvait peu de satisfaction dans le *partnership* ainsi constitué. Beaucoup de femmes sentaient confusément que leur destinée était manquée. C'était leur destinée de douce esclave qui, en effet, était manquée. Elles trouvaient dans le mariage toute la vie conjugale sauf le mariage, lequel est l'union charnelle, confiante, absolue, de deux êtres à chacun desquels la nature a donné son instinct animal. Et elles se vengèrent de cette déception en « affirmant leur personnalité ». Quand une femme « affirme sa personnalité », c'est généralement un signe qu'elle n'est pas *tout à fait heureuse*. En tout cas, cette réaction a pour résultat de rendre l'association plus difficile à supporter et elle a souvent pour issue le divorce.

Le pourcentage anormal des divorces est donc devenu une caractéristique de la société américaine³. La proportion des divorces qui était d'un peu plus de 5 % des mariages en 1887 est passée à 8 % en 1906, à 13 % en 1922, à 17 % en 1930. Ce chiffre est un record mondial que les États-Unis ont amélioré ensuite. On notera que cette progression des divorces suit la progression du travail des femmes. Selon les spécialistes, le « développement de l'individualité » de la femme

moderne est la cause principale des divorces *. Comme cette phrase ne signifie pas nécessairement que les femmes américaines ont plus mauvais caractère qu'autrefois, il faut en conclure que c'est leur prétention à l'égalité dans le mariage qui est la cause générale des divorces. On nous dit que « la femme américaine ne supporte pas chez son mari beaucoup de choses que les femmes des autres pays sont habituées à supporter ou sur lesquelles elles ferment les yeux ⁴ ». Cette phrase sibylline semble avoir à peu près le même sens. On peut même en conclure que la femme américaine appelle égalité l'abdication de son mari.

La statistique des divorces donne un renseignement complémentaire qui est inquiétant. Pour l'année 1930, par exemple, 37 % des divorces ont été prononcés avant cinq ans de mariage, et un pourcentage analogue se retrouve dans les statistiques des années suivantes. Cette importante proportion « de mariages courts » ne peut être imputée qu'à une légèreté, dont nous nous refusons à accuser les femmes américaines sans preuve supplémentaire, ou à leur conception agressive de la vie conjugale. Mais cette disposition a finalement sur le mariage les mêmes conséquences que la légèreté. Car la *communauté de destin* disparaît. Cette phrase émouvante que le prêtre ou le pasteur prononce sur les mains qu'ils unissent et qui avertit les époux qu'ils sont unis désormais devant Dieu *pour le meilleur et pour le pire*, cet engagement de soldats et d'époux qu'ils prennent solennellement pour toute leur vie, que devient-il? Et alors, que reste-t-il du mariage, dans cette association où l'on n'a plus ni une femme, remplacée par une partenaire, ni un serment remplacé par un contrat de travail?

Cette conception individualiste du mariage a des effets dissolvants sur les enfants eux-mêmes. Ils revendiquent, eux aussi, leur droit au titre d'êtres libres et indépendants. On leur accorde ce droit, puisqu'il est le principe de la vie en commun. Le résultat, c'est que l'exercice de ce droit fait des enfants des citoyens à part entière au sein de la famille, qui mènent leur existence à leur guise, avec lesquels les parents ont peu de contact et sur lesquels il leur est impossible, bien entendu, d'exercer un contrôle. Les familles américaines, loin de déplorer cette situation, encouragent au contraire les enfants à montrer de bonne heure de l'indépendance et de la personnalité, cela fait partie de l'*american way of life*. Les enfants participent donc à la discussion des décisions prises en commun, ils ont un droit de suffrage dans la petite république familiale. Et la monarchie paternelle est remplacée par

* Voici un élément de comparaison. En Angleterre, le nombre des divorces était de 366 divorces par an pour 245 000 mariages en 1880, chiffre qui était passé à 823 divorces pour 330 000 mariages en 1910. Après la guerre, le chiffre de 1880 est décuplé et en 1930, on compte 4 032 divorces pour 356 000 mariages, soit 1,1 % (*United Kingdom statistical abstracts*, 1933, p. 22-23).

un régime démocratique dans lequel l'individualisme se donne libre cours, ce qui ne peut avoir d'autre résultat que l'émancipation précoce des enfants, que les moralistes dénoncent avec affolement après l'avoir rendue inévitable par les principes qu'ils proclament.

LE MATRIARCAT AMÉRICAIN

Ce rabougrissement des pouvoirs de l'homme dans son propre domaine a été accompagné aux États-Unis par une expansion euphorique de l'autorité des femmes dans beaucoup d'autres directions. C'est ici un autre aspect de l'*american way of life* qui intervient. Le respect de la femme, qui se manifestait dans les premiers temps de la société américaine par des marques extérieures de déférence d'une raideur presque prussienne n'a pas cessé d'être une attitude remarquable des Américains, mais il s'exprime d'une autre manière. Il a conféré à la femme une autorité morale éminente qui est un des traits les plus curieux de la psychologie américaine. Mais ne croyons pas tout bonnement que l'admiration est la seule cause de cette sorte de béatification. Il n'est pas difficile de constater que c'est la publicité qui a été le véhicule principal de cette autorité que l'Amérique reconnaît si pieusement. Ce sont les firmes de publicité qui ont fait depuis trente ans une cour assidue à la femme américaine et qui ont popularisé la fameuse formule, *A woman said it*, qui sert de passeport à tous les slogans commerciaux. Cette infaillibilité de la femme — *A woman said it, c'est une femme qui l'a dit*, donc c'est un jugement autorisé — a pour origine une préoccupation mercantile. La femme américaine, grâce à ses loisirs, grâce à son budget personnel, grâce au budget familial dont elle dispose, est la principale *acheteuse* du marché américain. En lui conférant une infaillible sûreté de jugement, les spécialistes de la vente flattent une cliente précieuse et en même temps lui font confirmer une délégation financière qui les satisfait pleinement. Mais aussi, cette respectueuse constatation, à force d'être répétée par les haut-parleurs de la publicité, devient une vérité première dans l'ordre moral. Comme les Italiens écrivaient sur les murs que Mussolini avait toujours raison, l'Amérique écrit partout que la femme a toujours raison. Et, en effet, elle a raison dans tous les domaines, par ses associations toutes puissantes, par ses clubs, par l'appui des Églises, par l'hommage que toute la nation lui adresse. Elle a même raison quand les apparences semblent lui donner tort. Car il est clair qu'elle est alors la victime de la brutalité des hommes. Cette intéressante position est vérifiable dans le dialogue qui s'établit à propos de la fidélité du mari. Si le mari prend des libertés, la femme a droit aux mêmes libertés : c'est ce qu'on appelle dans le mariage américain la

fifty fifty proposition (droits égaux des deux associés). Il est clair que la femme insultée par l'impudicité habituelle aux mâles, ne saurait avoir tort si elle répond par des mesures de réciprocité.

La puissance des femmes aux États-Unis est faite de tout cela et mille détails de la vie américaine rappellent leur suprématie. Par exemple, le divorce, en application des règles non écrites mentionnées plus haut, est généralement accordé au profit de la femme (72 % des cas). Il est sanctionné par une importante pension alimentaire dont les lois permettent le recouvrement par des moyens énergiques : si bien qu'on voit aux États-Unis un nombre respectable de maris malheureux accablés sous la charge d'une série de pensions alimentaires que leurs déceptions ont entraînées, tandis qu'un nombre correspondant de gracieuses divorcées vivent très convenablement des rentes que leur font leurs précédents maris. Autre exemple : l'autorité effrayante qui est accordée à la parole de la moindre péclore quand elle accuse un homme d'entreprises à son égard. La déclaration *He annoys me*, « ce monsieur me poursuit », peut très bien amener un honnête passant au commissariat et de là devant un juge qui lui inflige une copieuse amende. Les salles de bains sont parfois communes à deux chambres dans certains hôtels et il arrive qu'on oublie de fermer la porte de communication : si un homme ouvre cette porte par mégarde et aperçoit une femme dans son bain ou à sa toilette, un cri de la victime l'expose aux mêmes aventures. Dans d'autres hôtels, la porte doit rester ouverte si un homme pénètre dans la chambre d'une femme : si cette porte est fermée par inadvertance, si la femme élève la voix, l'homme est supposé avoir eu d'horribles intentions et le dénouement risque d'avoir lieu également devant un fonctionnaire de la police. Ces aventures sont exceptionnelles, bien entendu, mais il suffit qu'elles puissent avoir lieu, que la femme soit toujours crue sur parole, pour que ce soient là des détails symptomatiques. L'Amérique avec ses veuves innombrables et pourvues de bons revenus, avec ses célibataires énergiques qui protestent, pétitionnent, interviennent, avec ses dames patronnesses envahissantes qui contrôlent la vie sociale, gouvernent et conseillent, avec ses clubs de femmes, avec ses surveillantes de tout acabit postées à tous les carrefours de la vie par la police, la morale ou la religion, donne l'impression d'un pays qui est soumis à une sorte de matriarcat officieux qu'aucun texte n'établit mais que les mœurs reconnaissent.

Cette solution matriarcale est tout à fait intéressante dans un régime démocratique dont le fonctionnement élimine à peu près complètement l'influence des femmes. On peut vérifier facilement que, dans le domaine politique, les résultats obtenus partout par les mécanismes démocratiques ont été obtenus également aux États-Unis. Il n'y a pas de femme ministre, il n'y a pas de femme sénateur, il n'y a pas de

femme gouverneur. Quand une exception apparaît, c'est précisément parce que la femme représente autre chose qu'elle-même qu'elle acquiert une autorité *. L'influence politique ou d'intrigue des femmes est aussi limitée aux États-Unis que dans les autres États modernes. Les femmes d'affaires, en dépit des apparences, y sont aussi rares. A l'exception d'Helena Rubinstein et d'Élisabeth Arden à la tête de productions spéciales qui sont de la compétence exclusive des femmes, on ne trouve pas de femme américaine qui ait créé ou simplement animé une grande entreprise. Celles qu'on voit à la tête d'affaires importantes ont reçu ces empires par héritage et elles ne les gouvernent pas plus que la reine Élisabeth ne gouverne l'Angleterre. Le matriarcat américain qui ne s'inscrit pas dans les hiérarchies et dans les structures, n'est donc qu'un phénomène purement moral qui est lié à la mentalité américaine.

Il a entraîné paradoxalement un relâchement et même une dégradation de la vie familiale, à cause de la liberté individuelle qu'il stipule pour chacun. A-t-il rendu les femmes heureuses? On voit qu'il les expose à une instabilité conjugale anormale et qu'il ne paraît leur apporter qu'une forme toute intellectuelle, toute dogmatique du bonheur, dans laquelle elles ne trouvent pas un équilibre complet. A-t-il augmenté l'influence réelle des femmes? On n'en sait rien. Leur autorité politique ne paraît pas plus grande qu'ailleurs. Mais leur autorité morale ne risque-t-elle pas de leur conférer un jour une influence contre laquelle on ne s'est pas prémuni?

LA FEMME SOVIÉTIQUE

Dans l'autre nation géante qui étend son influence sur l'hémisphère que les États-Unis ne contrôlent pas, est apparue également une variété de l'espèce féminine non moins singulière à nos yeux.

Le gouvernement bolchevik, qui entendait détruire les préjugés bourgeois, institua dès son installation une nouvelle législation du mariage. Les mesures énumérées par le Code du 17 octobre 1918 sont propres à nous faire réfléchir sur la fragilité de nos institutions conjugales. Car le mariage bourgeois fut réduit en poudre par des dispositions qui n'ont rien de révolutionnaire et qui ne sont en somme que la réalisation de ce que revendiquaient les mouvements féministes. On décréta que le mariage religieux était dépourvu de toute valeur

* Ce fut le cas de Mrs Roosevelt après la mort du président Franklin D. Roosevelt, son mari; c'est aujourd'hui le cas de Jackie Kennedy, veuve du président John F. Kennedy. Sur le plan électoral, c'est en tant que représentante de son mari que Mrs Wallace a pu être élue gouverneur.

juridique, situation semblable à celle qui existe depuis longtemps en France, aux États-Unis et dans bien d'autres pays *. On proclama l'égalité de droits entre l'homme et la femme, on supprima la communauté des biens : c'était ce que les féministes réclamaient depuis longtemps. On permit à la femme de choisir librement son propre domicile, et on décida que le divorce serait une formalité simple qui n'exigerait pas plus de démarches que le mariage. Ces deux derniers articles, qui consacraient l'indépendance de la femme, n'étaient au fond qu'une déduction logique des principes féministes : on mit peu de temps à s'apercevoir qu'ils étaient plus dangereux qu'on avait cru.

LÉNINE, ALEXANDRA KOLLONTAÏ, LE COUPLE

Dans l'esprit de Lénine, ces dispositions n'étaient qu'une satisfaction accordée aux âmes courageuses qui s'efforçaient depuis trente ans de faire reconnaître les droits des femmes. Celles-ci cessaient d'être esclaves. Elles obtenaient enfin ce que Lénine lui-même dans un opuscule avait appelé leur « émancipation ». Ladite émancipation ne devait rien changer d'essentiel à la vie du couple, elle assurait au contraire son bonheur grâce à la liberté et par la destruction de quelques préjugés. Lénine donnait l'exemple de l'existence bourgeoise qu'on pouvait mener à l'ombre des nouvelles institutions. Il vivait en « union libre », mais les « unions libres » étaient reconnues par la loi comme une situation de fait, et son honnête ménage avec la Kroupskaïa était aussi édifiant que la vie de Robespierre chez le menuisier Duplay. Il est probable qu'un bon nombre de ménages russes l'imitèrent sans être troublés par l'idée qu'on pouvait divorcer aussi facilement qu'on prenait le métro. Mais il n'en fut pas de même de quelques esprits agités. Il apparut des théoriciens qui ne regardèrent pas le ménage petit-bourgeois de Lénine et de la Kroupskaïa comme le modèle d'une existence socialiste. Ils expliquèrent que la famille n'avait aucune place dans la construction de l'État socialiste. Constituant par elle-même une structure dépourvue de caractère socialiste, favorisant des sentiments particularistes et même des instincts de propriété, retirant les enfants du circuit de l'éducation communautaire pour leur inculquer des préférences grégaires ou des superstitions incontrôlées, la famille était un milieu dangereux, peu révolutionnaire et même un frein à tout avenir de progrès. Il importait au contraire que les enfants fussent la propriété de l'État qui devait subvenir à la fois à leur entretien et à leur éducation, que la famille disparût en tant qu'unité alimentaire et lieu de réunion, qu'elle fût remplacée par *le couple*, qui n'était pas

* Dans la législation tsariste, au contraire, c'est l'Église qui avait le monopole du mariage et il n'existait pas de mariage civil.

autre chose que l'union de deux personnes humaines libres et égales, procréant ou ne procréant pas, vivant chacune de leur côté et se retrouvant uniquement pour leur satisfaction en dehors des heures de travail, association à laquelle leur volonté pouvait mettre fin à tout moment. Cette vision socialiste de la vie conjugale fut exposée par Alexandra Kollontaï qui la résuma en quelques formules : la femme est l'égale de l'homme, les éléments du couple sont indépendants, l'amour n'est pas autre chose que la satisfaction de l'instinct génésique, on fait l'amour comme on boit un verre d'eau quand on a soif et ensuite on n'y pense pas plus que le buveur ne pense à l'eau qu'il a avalée.

Cette conception n'est pas aussi originale qu'elle en a l'air. On la retrouve, en réalité, dans la perspective finale de tout féminisme cohérent et complet et c'est la voie dans laquelle risque de s'engager la femme américaine, avec un tout autre vocabulaire qui lui fait illusion et qui lui masque la vérité. On croit généralement que les formules d'Alexandra Kollontaï appartiennent à une phase de la construction communiste dépassée depuis longtemps. C'est une erreur. Remplacez le vocabulaire brutal de Kollontaï par les mots d'association, de camaraderie pour la réalisation d'un idéal commun, d'enthousiasme pour la construction du socialisme et vous trouvez un type de couple qui existe encore en Russie soviétique, une conception de l'amour où il n'y a plus de « verre d'eau », mais où il n'y a pas non plus de famille, et qui n'est, en somme, qu'une société morale de deux personnes. Et remplacez encore ces mots nouveaux que vous venez de lire par des mots plus vagues comme l'association pour le bonheur, pour une éclosion plus complète de la personnalité, et vous trouvez un type d'union qui est envisagée en Occident aussi bien qu'en Russie soviétique. Ce que la législation soviétique de 1918 apportait, c'était la substitution du *couple* à la famille. Il ne faut pas croire que ce soit un plan auquel on ait renoncé.

Les disciples de M^{me} Kollontaï furent nombreux en Russie soviétique. L'ivrognerie et l'instabilité y étaient pour quelque chose. Pour beaucoup de citoyens soviétiques, le mariage ne fut plus guère que l'enregistrement d'une rencontre qu'on dénouait par l'enregistrement tout aussi facile de la séparation. Le code de 1918 avait bien prévu un frein : il instituait la pension alimentaire après le divorce. Mais les usagers répondirent par l'habitude de ne pas payer la pension alimentaire. Les « crimes sexuels » avaient été abrogés par la loi. Cette mesure était sage, quand on pense à la place encombrante que les infractions à la chasteté occupent dans nos codes. Les mots de bigamie et d'inceste disparurent donc du vocabulaire juridique. L'avortement fut permis sans restrictions. Le résultat fut une anarchie sexuelle généralisée, des abandons de famille multiples, des bandes d'enfants sans parents sur les routes, vrais gangs de jeunes rats qui détruisaient tout sur leur

passage, des divorces innombrables, une infinité d'unions passagères et un nombre incalculable d'avortements. La construction du socialisme ne semblait pas favorisée autant qu'on aurait pu le croire par cette contagion de l'anarchie. En 1935, les statistiques prouvèrent que 44,3 % des mariages se dénouaient par un divorce rapide, que 3 % des pères et maris disparaissaient dans les vastes steppes de l'industrie soviétique quand on leur parlait de leur famille et que le chiffre des avortements était trois fois supérieur à celui des naissances *. En présence de ces résultats spectaculaires, Staline opéra un vigoureux retour en arrière. Un nouveau code de la famille fut promulgué en mai 1936. Il était aussi draconien que le précédent était libéral. L'avortement fut interdit et entraîna des peines de prison, le divorce devint difficile, les divorcés furent frappés d'un impôt spécial, les « pères déserteurs » qui fuyaient devant les pensions alimentaires furent recherchés et punis par la loi. Cette législation petit-bourgeoise eut un effet immédiat : en quelques mois, il y eut quinze à vingt fois moins d'avortements que dans les années précédentes, les divorces se raréfièrent et la natalité augmenta⁵.

POLITIQUE STALINIENNE DE LA FAMILLE

En 1945, pour réparer les pertes de la guerre, Staline s'engagea même dans une politique de protection de la famille que n'auraient pas désavouée les gouvernements les plus réactionnaires. On combattit les liaisons irrégulières avec une énergie toute cléricale. Les femmes n'eurent plus désormais la possibilité de faire reconnaître les « unions libres » et de réclamer des pensions pour les enfants illégitimes. Tout ce qui n'était pas enregistré à l'état-civil fut ignoré — et réprouvé — par l'administration. La législation sur le divorce fut renforcée, la procédure fut compliquée, les tribunaux furent invités à refuser la plupart des séparations. L'impôt sur les célibataires devint vexatoire, les familles restreintes furent exposées à des pénalités. Des allocations familiales furent instituées et des médailles furent décernées pour encourager la maternité. Après quinze ans de cette politique traditionaliste, on découvrit avec joie en 1959 que la Russie était le pays où où l'on se mariait le plus, où l'on divorçait le moins, et qu'il y avait sur le territoire de la Fédération 62 000 mères de dix enfants **.

* Une enquête de 1935 montre que moins de 40 % des ouvriers payaient les pensions alimentaires qu'ils devaient (*Izvestia*, 10 avril 1935). Il y avait à la même époque 200 000 enfants totalement abandonnés (*Pravda*, 4 avril 1935). A Moscou en 1934, 57 000 naissances et 154 000 avortements (*Ibid.*).

** Statistique établie par le recensement de janvier 1959 : 12 mariages en URSS pour 1 000 hab. contre 8,3 aux USA, 7,6 en Angleterre, 7 en France. En URSS, 697 hommes de 21 à 34 ans sur 1 000 sont mariés, contre 678 en USA. Le taux des divorces, selon la même source, serait de 7 pour 10 000 hab. contre 24 pour 10 000 hab. aux USA (référence : 7 pour 10 000 hab. en France à la même époque). Cf. *Conquêtes du pouvoir soviétique en quarante ans*, éd. par Direction générale de la statistique.

Cette orientation vers un « ordre moral » n'a cessé de se confirmer ensuite. Le mariage n'est plus le simple enregistrement de la décision de prendre une chambre en commun. On a voulu qu'il devienne un acte solennel. Dans les premières années de l'égalité entre les hommes et les femmes, le nouveau couple se contentait de venir devant un guichet, assez semblable à un guichet postal, pour notifier sa décision. On faisait cela comme on expédie une lettre recommandée. Lorsque la politique familiale évolua, on s'efforça d'instaurer une « cérémonie socialiste » du mariage. « Les deux fiancés sont assis sur une estrade drapée de rouge, entourés des membres de leur cellule syndicale et des délégués des groupements féminins. Le chef du comité d'entreprise remplit les fonctions d'officiant. Le couple se promet mutuellement de travailler de manière à accroître la production de l'usine ⁶. » Cette sobre cérémonie ne faisait pas battre tous les cœurs. Les grands-mères et les « babas » regrettaient les icônes et parlaient avec des soupirs de la couronne qu'on tenait au-dessus de la tête des mariés pendant que le pope les unissait. On rendit plus majestueuse l'inscription à l'état-civil. Elle ressemble beaucoup aujourd'hui à un mariage à la mairie en Occident, ce qui ne donne pas encore une cérémonie inoubliable. Des artistes ont proposé des idées ingénieuses. On souhaita un « palais des mariages » orné de niches avec des statues de la fidélité et de l'affection socialistes, des actes de mariage sur papier rose, un ruban rouge en sautoir portant des devises encourageantes, ou proposa même un lâcher de pigeons. Ces efforts n'ont pas fait oublier le pope. Mais, il y a maintenant à Moscou un « Palais du Bonheur » consacré aux unions conjugales, qu'on montre avec autant de fierté que le fameux métro.

L'esprit réactionnaire continue à régner et s'exprime par des initiatives que les féministes intégrales n'attendaient pas d'un grand pays progressiste. On a renoncé à l'enseignement mixte, les écoles de garçons et les écoles de filles sont maintenant séparées. Les jeunes filles sont studieuses et on les encourage à avoir une tenue modeste et des sentiments exemplaires. L'enseignement de l'art ménager est obligatoire. En somme, à quelques détails près, les écoles de filles soviétiques pourraient être dirigées par des Sœurs de l'Assomption. Cela n'a pas supprimé définitivement quelques inconvénients propres à la société soviétique. Les pères bigames n'ont pas disparu, on ne les poursuit qu'avec négligence, dans certains États de la Fédération habités en majorité par des musulmans, la polygamie est presque tolérée, les enfants naturels sont devenus nombreux dans les campagnes et les maris ont profité de la nouvelle législation sur le divorce pour devenir des maris coureurs ⁷. Les jeunes filles se plaignent de la grossièreté des garçons et de leur ivrognerie. « L'amour n'existe pas, disent des étudiantes désabusées, c'est une invention des écrivains. » Elles semblent

étonnées de découvrir cette évidence et peu consolées quand Valérie Guérassimova leur décrit le couple idéal, en leur montrant deux camarades de combat qui ont poursuivi les Allemands jusque sur le Reichstag en ruines et qui se promettent ensuite d'édifier ensemble la société communiste. Elles ont peut-être tort. Il n'y a pas que cela dans la vie, mais c'est déjà beaucoup que de vouloir édifier quelque chose ensemble, la société communiste ou n'importe quel autre monument.

Ne nous méprenons pas, en effet, sur le sens de cette évolution. Tout en essayant de donner au mariage plus de stabilité, les dirigeants soviétiques ne cessent pas de le considérer comme une association entre deux êtres indépendants qui placent l'intérêt de leur vie ailleurs que dans l'union conjugale. L'amour, tel que le définit la littérature occidentale, n'est en effet qu'un ornement dans la société socialiste, les enfants également. L'allocution du délégué d'usine peut nous paraître comique, elle n'en traduit pas moins, avec quelque naïveté, un sentiment typiquement communiste. Il y a, en effet, des tâches plus importantes que la réussite de la vie privée, des tâches que la femme peut se proposer aussi bien que l'homme, et dans lesquelles elle peut être son égale. Ce sont souvent ces tâches qui donnent son sens à une vie : pas seulement dans les républiques socialistes. Et la variante que peut apporter à cela la civilisation occidentale, c'est que le bonheur, la famille, les enfants, ne sont pas moins importants que ces grandes tâches et peuvent très bien s'harmoniser avec elles. Dans la société socialiste, quelle que soit la solennité qu'on donne au mariage, le bonheur privé reste subordonné aux tâches à accomplir, il n'est qu'un *accident*, au sens où les philosophes opposent ce mot à celui de substance. Ce qui est la substance proposée à tous, c'est la réussite de la communauté socialiste : le bonheur privé est rationné comme le beurre quand on choisit entre le beurre et les canons.

Il est rationné en effet, et plus sévèrement qu'on ne pourrait le croire. Car ce sont les femmes qui supportent tout le poids de la désinvolture avec laquelle l'économie socialiste traite ce qu'on appelle pudiquement les « biens de consommation ». On connaît le résultat. Lénine voulait décharger les femmes du fardeau domestique : en fait, il est plus lourd en Russie soviétique que dans tous les autres pays. On voit partout des files d'attente. Ce spectacle, que les pays occupés ont connu pendant la guerre, est permanent et quotidien dans les grandes villes de l'Union soviétique. On prend la file dans les magasins, bien sûr, mais aussi à la poste, aux bains, dans les gares, aux restaurants, à la cantine, etc. Après avoir longuement attendu pour être servi, il faut attendre encore pour payer : et, en outre, supporter la mauvaise humeur du personnel commercial, généralement très impopulaire. Ce sont les femmes, naturellement, qui ont à subir la plupart de ces

inconvenients, en dépit de l'égalité qui ne les affranchit pas des besognes ménagères.

L'effroyable crise du logement dans les grandes villes est une autre cause de fatigue et d'énervement. En principe, chaque habitant a droit à 7 mètres carrés (cette moyenne est de 25 mètres carrés en France) *. En fait, à Moscou, une famille de quatre personnes dispose en moyenne d'une seule pièce de 14 mètres carrés et un ménage sans enfant doit se contenter de 5 mètres carrés. Ces chiffres sont de 1957⁸. La plupart des habitants sont logés dans des immeubles vétustes, construits bien avant la Révolution, dont les appartements ont été lotis entre plusieurs familles. Un Américain, qui a visité la Russie en 1950, rapporte qu'à cette date, les deux tiers des habitants de Moscou vivaient dans des logements misérables, que beaucoup d'entre eux dormaient dans des sous-sols où s'entassaient deux ou trois lits, que très souvent il fallait pour entrer chez soi traverser des parties de l'appartement occupées par d'autres familles⁹. La cuisine est commune, les compteurs d'électricité et de gaz sont communs, la plupart des familles préparent leurs repas sur un petit réchaud de type *Primus* qui est l'appareil de cuisine habituel. Les incidents de voisinage, les discussions d'intérêt, les complications sentimentales, sont constantes et une bonne partie de l'activité des tribunaux de première instance est consacrée à régler ces incidents domestiques. On devine ce que peut être la vie d'une femme dans ces conditions. Précisons que ces descriptions faites en 1957-1959 ne sont plus tout à fait valables aujourd'hui. Certains détails donnés par les voyageurs remontent même aux années immédiatement postérieures à la guerre et s'appliquent à des villes dont on relevait les ruines. Ces circonstances atténuantes n'empêchent pas que la vie des femmes soviétiques fut pendant longtemps celle qu'on a dépeinte ainsi.

Il existe, bien entendu, en U.R.S.S. une classe bourgeoise ou, si l'on trouve le terme impropre, une classe de privilégiées, qui mènent une vie comparable à celle des femmes de la société capitaliste. Ces ménages privilégiés sont, en général, ceux des travailleurs scientifiques, des médecins, des intellectuels. Ils ont des appartements où ils habitent seuls dans des maisons qui leur sont destinées. Les femmes ont à leur disposition des domestiques qu'on appelle « ouvrières de maison », passent leurs vacances dans d'agréables *dachas* et constituent une clientèle nouvelle qui commence à avoir le goût des étoffes et des objets élégants. Cette classe est encore très peu nombreuse, et ses mœurs ne

* Il faut ajouter que le prolétariat russe a toujours connu cette situation. A l'époque tsariste, les paysans qui s'installaient dans les villes avec leur famille étaient loin de disposer de cinq mètres carrés par ménage. Ils s'entassaient dans des chambres collectives, dans des dortoirs organisés par l'usine, parfois même au milieu des machines dans les ateliers.

s'éloignent pas suffisamment des mœurs des femmes occidentales pour mériter une description particulière. C'est à ces familles privilégiées qu'appartiennent les « blousons dorés » dont la présence en U.R.S.S. a surpris certains observateurs. Les jeunes filles de ce milieu imitent les jeunes filles de l'Occident et elles ne semblent pas non plus présenter une originalité qui les rende remarquables.

LES FEMMES, LE PARTI, LES SOVIETS

Lénine voulait que « *chaque cuisinière apprit à diriger l'État* ». Cette formule était ambitieuse dans un pays où le régime communiste trouvait 14 millions de femmes illettrées, qui, de plus, n'avaient pas d'autre opinion que l'opinion du pape. On commença par les envoyer à l'école. Mais la formule de Lénine resta longtemps un vœu chimérique. Les femmes furent admises dans le parti lentement et avec prudence. Le parti comptait 8 % des femmes en 1924, 15 % en 1941. La plupart étaient des employées. Ce pourcentage s'améliora après la guerre en raison des pertes en hommes. En 1959, il y avait 20 % de femmes dans le parti communiste. Or, les femmes représentaient à cette date près de 60 % de la population soviétique. Dans les instances supérieures du parti, cette proportion est encore moindre et devient presque insignifiante *.

Dans l'appareil administratif, leur part n'est pas plus importante. Dans les Soviets urbains, sortes de conseils municipaux, on rencontrait en 1920 à peine 8 % de femmes, dans les soviets ruraux en 1922, on n'en recensait que 1 %. Peu à peu, cependant, les femmes gagnèrent dans les soviets une position plus solide que dans le parti. En 1957, il y avait 37 % de femmes dans les soviets locaux. Au Soviet suprême, assemblée qui ne joue aucun rôle politique, elles occupaient alors deux sièges sur trente-deux, ce qui n'est pas encore un grand sujet d'émerveillement. Dans le gouvernement, sur soixante postes ministériels, un seul, le ministère de la Santé, fut temporairement octroyé à une femme. Plus tard, Fourtseva occupa le siège féminin lorsqu'on lui confia la direction de la culture. Quelques femmes sont ministres dans les gouvernements locaux de l'Union. On voit que le programme de Lénine est loin d'être pleinement réalisé.

Cette quasi-élimination des femmes de la direction politique du pays est un résultat étrange. Car, en fait, les femmes ont une place très importante dans tous les secteurs de la production et elles s'y sont

* Au 20^e Congrès, on trouve 14 % de femmes parmi les délégués : au Comité central, il y avait à la même date 2 femmes sur 125 titulaires, en 1956, 4 femmes sur 133. Au Présidium, il n'y en eut aucune jusqu'à Khrouchtchev sur les instances duquel on y admit Fourtseva.

engagées avec une énergie et un courage admirables. L'exemple des femmes soviétiques prouve qu'on peut concevoir pour les femmes un destin tout autre que celui que leur confère la civilisation occidentale, et, en tout cas, il montre que nous laissons inemployées d'immenses ressources d'énergie et de talent.

KOLKHOSIENNES, OUVRIÈRES STAKHANOVISTES, BATELIÈRES

C'est la guerre qui mit en lumière les capacités innombrables des femmes. La seconde guerre mondiale entraîna, en effet, en U.R.S.S. une mobilisation générale de la main-d'œuvre féminine beaucoup plus complète encore que celle qui avait eu lieu en France et en Allemagne entre 1914 et 1918. Mais, en outre, au lendemain de la guerre, les pertes soviétiques avaient été si élevées que le nombre des femmes était en U.R.S.S. supérieur de 20 millions à celui des hommes. Au recensement de 1959, qui est le premier recensement qui ait eu lieu après la guerre, sur une population totale de 208 800 000 habitants, il y avait en U.R.S.S. 114 800 000 de femmes et filles contre 94 000 000 d'hommes et de garçons. Ce sont ces chiffres, parmi d'autres éléments, qui expliquent la répartition singulière de l'activité en U.R.S.S. entre les hommes et les femmes.

Dès avant la guerre, et pour plusieurs raisons, les femmes avaient déjà une part notable dans la production soviétique. Leur vocation avait commencé dans les kolkhoses. Elles furent moins rebelles que les hommes à la collectivisation, elles aimaient monter sur les tracteurs, admiraient les machines qu'on leur envoyait. Leur salaire fut bientôt plus élevé que celui de leurs maris. La persécution des *koulaks*, qui entraîna le transfert en Sibérie des paysans récalcitrants, renforça leur prédominance. Les femmes redoublèrent d'ardeur : on ne sait s'il faut attribuer ce zèle à l'éloignement de leurs moujiks ou à leur sens des responsabilités. La presse eut la joie de signaler des stakhanovistes de la betterave et des championnes tractoristes. Elles constituaient des brigades de choc entièrement féminines qui conduisaient l'élevage des betteraves comme une partie de volley-ball. Les journaux publièrent leur photographie, Staline les félicita, elles furent nommées « héroïnes du travail » et déléguées comme députés au Soviet suprême, tâche peu absorbante. La guerre se traduisit dans les campagnes par une véritable dictature des femmes. Il ne restait plus qu'elles dans les kolkhoses. Un voyageur américain visitant l'U.R.S.S. en 1943 déclare que dans les villages on trouvait huit femmes pour un homme. Elles assumèrent avec énergie la responsabilité de tous les travaux.

Ce matriarcat rural aboutit à des produits humains singuliers. Le public occidental ne connaît guère ces héroïnes paysannes que par les

films soviétiques. Elles sont invariablement fraîches et gaies, elles ont des joues rondes et des yeux rieurs, de bonnes grosses poitrines et portent sur la tête un fichu bariolé. Elles chantent, sont heureuses, et leur santé morale est aussi péremptoire que leur santé physique. Ce n'est pas tout à fait ainsi que les ont vues les soldats qui les ont connues en occupation. Des réflexions étranges des recrues soviétiques étaient déjà de nature à éveiller l'attention. Les jeunes soldats étaient peu satisfaits de laisser leurs femmes seules : ils prétendaient que leurs pères n'en épargneraient pas une. Tel est le résultat de la fâcheuse habitude de faire coucher des familles entières sur le poêle de l'isba, comme dans les fermes de Poméranie que nous avons mentionnées plus haut. Les dispositions bienveillantes de ces épouses n'étaient pas limitées au père du mari. Les paysannes des régions occupées envisagèrent avec réalisme les nécessités d'une longue cohabitation. Il résulte des souvenirs publiés qu'elles utilisèrent sans vergogne la serviabilité naturelle du soldat allemand et qu'en échange elles furent convenablement complaisantes. Ce sont là des conséquences fréquentes du matriarcat. Il se développait évidemment dans les régions rurales de l'Union un type féminin à peu près inconnu aux nations occidentales et qui comportait à la fois une grande désinvolture et une forte animalité.

Quelques variétés spéciales de cette nouvelle espèce féminine méritent d'être signalées. Dans les années d'après-guerre, une hiérarchie s'établit dans ce matriarcat. Certaines spécialités comme l'élevage, la traite des vaches, furent confiées à des jeunes filles qui avaient fait des études complètes et qui possédaient des diplômes de l'enseignement secondaire. C'était le cas, notamment, d'une « trayeuse d'élite » que Khrouchtchev signala à la presse et félicita personnellement. Mais cet exemple est loin d'être unique. La *Pravda* pouvait s'en louer dans un article d'hommage aux paysannes soviétiques publié en mars 1960 : « La jeune paysanne qui a son certificat de maturité, qui possède le diplôme d'un institut, n'est plus une exception. Parmi les agronomes, les zootechniciens, les vétérinaires, il y a maintenant 40 % de femmes ¹⁰. » A côté du prolétariat rural féminin de type assez viril, aussi bien dans ses mœurs que dans son caractère, il se dégage donc progressivement un encadrement technique féminin qui donne au règne des femmes dans les campagnes soviétiques une physionomie nouvelle. Il faut noter aussi que cette suprématie a maintenant tendance à s'atténuer. Il y avait, en 1960, 50 000 femmes présidentes de kolkhoses, chefs de brigade ou directrices de fermes d'élevage ¹¹, ce qui est un chiffre considérable, mais qui n'exprime pas l'omniprésence des femmes dans la vie rurale telle qu'on la décrivait pendant la guerre ou dans les années immédiatement postérieures.

C'est à l'usine et dans les emplois les plus pénibles de la production

industrielle que les femmes soviétiques donnèrent la mesure des travaux que la nature a permis aux femmes : elles montrèrent de façon éclatante quelle erreur d'appréciation le *xix*^e siècle avait commis à leur sujet.

Le régime soviétique avait trouvé peu d'ouvrières dans les usines. La Russie tsariste était en retard à cet égard sur les autres pays d'Europe : 13 % des jeunes filles et femmes russes étaient employées dans des manufactures, alors que 55 % se prélassaient dans les douceurs de la domesticité. Pendant les premières années du nouveau régime, le nombre des ouvrières n'augmenta pas beaucoup. A partir de 1925, on lança des campagnes pour faire appel à la main-d'œuvre féminine, mais c'est seulement vers 1930 qu'on commence à trouver un pourcentage important de femmes dans les secteurs industriels. Elles représentent 28 % de la main-d'œuvre en 1929, ce chiffre grimpe à 41 % à la veille de la guerre, et, à la fin des hostilités, il y a plus de femmes que d'hommes dans l'industrie soviétique (51 %). Quinze ans après la guerre, en 1960, ce pourcentage avait un peu fléchi : les femmes représentaient alors 45 % de la main-d'œuvre industrielle.

Comme dans les régions rurales, la guerre contribua à mettre en lumière les qualités physiques des femmes. Par patriotisme, des femmes s'acharnèrent à battre les records des stakhanovistes dans les spécialités autrefois réservées aux hommes : on citait des monteuses qui accomplissaient 500 % des normes dans des usines de chaudronnerie, des bobineuses et des affûteuses qui atteignaient 1 000 et même 1 450 %. On exaltait ces championnes dans la presse, bien entendu. Mais ce qui était plus impressionnant que ces records spectaculaires, c'est que l'idée même de « travaux réservés aux hommes » avait disparu pour tout le monde. Dans cette mobilisation générale, les femmes firent tout : extraction du minerai de fer et de la houille, travail en galeries, coulage et fonte dans la métallurgie lourde, alimentation de mar-teaux-pilons, conduite des locomotives, réparation des voies. On les vit même conduire les trains de bois sur les grands fleuves, travail qui exige une grande endurance et des muscles solides. D'autres furent batelières de la Volga ou de l'énisséï, marinières et souvent capitaines sur les transports fluviaux, 40 000 étaient devenues cheminotes. Dans les usines, elles dormaient sur des couchettes près des ateliers pour ne pas perdre de temps.

LES FEMMES DANS L'ÉCONOME ET LA SCIENCE SOVIÉTIQUES

Cette leçon ne fut pas perdue, on peut même trouver qu'on en abusa. Après la guerre, on accepta comme une idée bien établie que les femmes étaient propres à toutes les tâches et on les engagea avec

vigueur dans la reconstruction. Les voyageurs qui visitèrent l'U.R.S.S. après la guerre virent non seulement les femmes en pleine action dans les hauts-lieux de la métallurgie, mais ils les rencontrèrent aussi dans des chantiers de plein air où elles étaient manœuvres, maçonnes, cantonnières, graisseuses de loco. Elles dégageaient les voies de chemin de fer obstruées par la neige, elles balayaient les rues boueuses et glacées en plein hiver, elles étaient dockers dans les ports et déchargeaient des transports de grains au milieu d'un nuage de poussière qui les forçait à avoir des masques, elles portaient des rails, elles réparaient des routes en équipes sous la surveillance d'un homme qui sifflait en les regardant faire. Les voyageurs s'aperçurent alors que ce déploiement d'énergie virile s'accompagne parfois chez les femmes d'une transformation physique désavantageuse. Des esprits chagrins parlèrent à propos de ces forçats femelles d'un sous-prolétariat féminin. Ils firent remarquer que beaucoup de femmes, en raison de leurs obligations familiales, ne pouvaient assister aux cours de promotion ouvrière et qu'elles étaient ainsi bloquées dans des professions de manœuvres non qualifiés où leur salaire était dérisoire et leur existence misérable. D'autres rappelaient les passages où Bebel et Marx avaient durement condamné cette dénaturation de la femme qu'ils accusaient la société industrielle capitaliste de provoquer dans le prolétariat. Des écrivains soviétiques firent campagne pour dénoncer cet esclavage d'un type nouveau que la société communiste fait peser sur les femmes des classes pauvres. Il ne semble pas que ces protestations aient changé la situation des femmes, ni même qu'elles leur aient inspiré de la répugnance pour les travaux qui leur sont imposés. Il est clair que, dans les sociétés socialistes, les femmes sont prêtes à accepter n'importe quoi pour apporter à la maison un complément de salaire indispensable. Certaines n'hésitent pas à se présenter comme volontaires pour les mines où la police tsariste déportait, parce qu'on y gagne 1 700 roubles par mois.

Les témoignages que nous utilisons remontent à l'année 1960. Il est possible que certains de ces faits soient les séquelles de la dure époque de la guerre et de la reconstruction. Mais aucun témoignage plus récent ne permet d'affirmer qu'ils ont disparu. Et l'on ne peut s'empêcher de constater que ces excès ont leur principe dans le système lui-même, qui ne fait aucune différence entre les hommes et les femmes et qui rejette dans une sorte de piétaille du travail manuel tous ceux qui ne parviennent pas à accéder au rang d'ouvrier qualifié.

Beaucoup de femmes néanmoins parviennent à sortir du rang et il faut reconnaître que le régime fait ce qu'il peut pour les y aider. C'est même l'énorme proportion de femmes qu'on voit à des postes de responsabilité qui est une des originalités de la Russie soviétique par rapport aux pays d'Occident. Les Soviétiques sont fiers de citer les

femmes qui, sans quitter leur usine, ont pu compléter leur instruction professionnelle et gagner leurs grades sur place. Cela fait contrepoids au prolétariat féminin dont nous signalons plus haut l'existence. Elles sont nombreuses dans l'industrie légère et le textile : le numéro déjà cité de la *Pravda* rapporte qu'au complexe textile d'Isanova, 1 400 femmes sont contremaîtres ou ingénieurs et que plusieurs dirigent des usines. En 1958, il y avait en U.R.S.S. 480 000 femmes occupant des postes d'ingénieurs ou de techniciens¹². Presque toutes avaient fait des études secondaires, 200 000 d'entre elles avaient des diplômes de l'enseignement supérieur, mais un certain nombre sortaient du rang et avaient suivi la filière de la promotion ouvrière. Cette vocation pour la mécanique semble une particularité des peuples slaves puisqu'à l'époque tsariste, la Russie avait, paraît-il, six cents femmes ingénieurs, originalité remarquable à cette date¹³. D'autres femmes sont architectes et à plusieurs d'entre elles ont été confiés de grands travaux, usines ou ensembles d'habitations. D'autres sont régleuses d'avions, pilotes-adjointes, l'une d'elles, Valentina Chokourova, fut même pilote de guerre et elle est aussi célèbre en U.R.S.S. qu'Anna Reitsch en Allemagne. D'autres sont mécaniciennes, et même, comme cette Suédoise qui étonnait les contemporaines de Poincaré, capitaines au long cours, certaines servent sur les baleinières de l'Antarctique, où il était impensable, croyait-on, qu'une femme pût jamais mettre le pied.

Les femmes soviétiques ont deux citadelles : l'enseignement comme aux États-Unis et la médecine. En 1956, les femmes occupaient 67 % des postes de l'enseignement et il est probable que leur contribution s'est améliorée depuis cette date. Quant à la médecine, en 1960, les femmes détenaient 76 % des postes médicaux, record mondial qui permet à l'U.R.S.S. d'avoir 18 médecins pour 1 000 habitants, proportion qu'on ne retrouve ni aux U.S.A. ni dans les pays occidentaux. La femme médecin de campagne et l'institutrice de village sont devenues deux « types » soviétiques caractéristiques, dont le cinéma et la littérature ont fourni d'innombrables reproductions. Enfin, 110 000 femmes sont classées comme « travailleuses scientifiques » en 1960, et, à cette date, 700 ont des chaires de professeur dans l'enseignement supérieur et 5 000 des postes de *docent* qui correspondent à nos postes d'assistants. De nombreuses femmes sont également responsables des 400 000 bibliothèques fixes ou circulantes qui existent en U.R.S.S., elles fournissent près de la moitié des juges et des assesseurs des tribunaux de première instance. Enfin, le nombre des étudiantes, aux recensements récents, était supérieur à celui des garçons et représentait 51 % des effectifs des universités.

Ces proportions si différentes de celles que nous connaissons, cet engagement massif des femmes dans l'économie, dans la science, et

même dans tous les emplois (presque tous les facteurs et les coiffeurs pour hommes en U.R.S.S. sont des femmes) composent une société toute nouvelle, mais dont les perspectives ne sont pas très rassurantes. La contrepartie de ces conquêtes, quelle que soit la « politique familiale » qu'on mette en avant, est la disparition de la famille. L'homme et la femme ne sont plus que deux travailleurs associés. Les enfants sont confiés à des crèches, puis à des cantines, leur instruction est prise en charge par l'État, mais aussi leur éducation, leurs jeux et pour finir leur âme. Et l'âme des parents eux-mêmes, leur ambition, leur rêve, la puissance de leur imagination, on les réclame aussi, on les mobilise pour leur travail, au service de la collectivité. Leur vie privée n'est plus qu'une marge qui fait partie de ce qu'on appelle les loisirs. Le communisme ne répugne pas à cette aliénation de la vie privée, il la favorise au contraire et même, tacitement, il l'exige. C'est peut-être en cela, beaucoup plus que par le mécanisme de l'appropriation capitaliste, qu'il s'oppose à l'Occident : c'est contre ce résultat, en tout cas, que l'Occident, plus ou moins consciemment, se défend. Car le régime soviétique réalise, sous la pression des circonstances, ce que les théoriciens avaient voulu et qu'ils n'avaient pu imposer. C'est finalement un écho des idées d'Alexandra Kollontaï qu'on perçoit dans cette vie que la tendresse a désertée. Ils se retrouvent et ils ont le même enthousiasme, ils ont la même pensée. Bien sûr, c'est précieux. Mais est-ce assez ? Est-ce assez ? Est-ce qu'on peut faire vivre des millions de ménages sous l'uniforme de l'Armée du Salut ?

LES FEMMES ET L'AMOUR DANS LA CHINE DE MAO

L'U.R.S.S. s'interroge et hésite devant ce chemin qui mène à la caserne. La Chine n'hésite plus, elle a choisi. Les demi-mesures, les attermoiements, les concessions faites à la structure conjugale, la Chine les supprime radicalement sous la double pression du puritanisme révolutionnaire et du péril démographique. Car le pullulement humain, s'il n'est pas contrôlé, peut conduire la Chine à une catastrophe et le repliement familial détourne de la vocation révolutionnaire et risque de créer un moment d'inattention chez le lecteur de Mao Tsé Toung. Dans les deux cas, c'est le mariage qui est l'ennemi, c'est la « vie privée » qu'il faut détruire et remplacer par la « vie collective ».

Il faut reconnaître que les Chinois ont accepté sans faiblesse cette conséquence extrême de l'évolution du monde moderne. L'U.R.S.S. engageait le citoyen soviétique à placer l'intérêt de sa vie ailleurs que dans le bonheur privé : la Chine communiste regarde le bonheur privé

comme un luxe égoïste et rétrograde qui n'a aucune place dans une société collective, il faudrait presque dire comme une manie dégoûtante indigne des moines voués à la construction du socialisme.

La création d'une cellule familiale est peu encouragée par le régime. En 1957, puis en 1962, le gouvernement considéra avec bienveillance un mouvement « spontané » qui se développa chez les jeunes pour retarder l'âge du mariage. Ce mouvement « conseillait » aux jeunes gens de ne pas se marier avant trente ans et aux jeunes filles de ne pas se décider avant vingt-cinq ans. Le gouvernement facilita cette campagne en prenant des mesures ingénieuses : les couples en formation étaient séparés par l'attribution de postes dans des provinces éloignées, les jeunes gens enclins à la sensibilité étaient soumis à des périodes de travail manuel qui calmaient leur pétulance, enfin l'entêtement stupide exigeait des stages de rééducation desquels on revenait persuadé de l'utilité des fiançailles de quelque durée. Ces mesures n'étaient pas seulement appliquées aux fiancés précoces : les jeunes couples pouvaient en bénéficier également, pour qu'ils puissent découvrir à leur tour les bienfaits de l'abstinence.

Cette mise en place fut complétée postérieurement par une campagne pour la chasteté. L'exercice de cette vertu devait être, dit un observateur, « aussi complet et aussi prolongé que possible ». Cette recommandation était adressée à cent millions de Chinois et elle n'était pas, comme dans l'Église catholique, une simple exhortation. Préconisée dans des conférences collectives, adoptée par acclamations lors des sessions syndicales, imposée par un encadrement spontané qui surveillait les contrevenants, la chasteté fut, en outre, établie d'une façon efficace par la pratique de la délation et la vie en communauté. Un blâme politique, qui peut être accompagné de sanctions, frappe les jeunes gens qui commettent la faute de s'abandonner à leurs instincts sans autorisation officielle et même les époux qui laissent voir qu'ils le sont. On leur explique que l'amour passe après les nécessités économiques, qu'il est un « facteur » inutile à la production, nuisible même, car il diminue l'énergie, rend irrégulier, affaiblit les normes et distrait le zèle.

La vie communautaire est un moyen spécialement efficace pour contraindre à l'abstinence, comme l'avait bien vu saint Benoît. Les jeunes gens et les jeunes filles sont donc parqués séparément en dortoirs, dans lesquels chacun peut surveiller aisément son voisin et faire rapport à l'activiste de service s'il lui découvre de mauvais penchants. Ces dortoirs ne sont pas réservés aux étudiants, race agitée : les célibataires vivent également en dortoir dans les usines, dans les administrations, dans les communes rurales. Ils consacrent leurs soirées à des lectures collectives de Mao Tsé Toung, récréation qui évoque celle que permet au réfectoire le supérieur d'une communauté lorsqu'il

autorise la lecture de la vie des saints. On se tromperait grandement si l'on estimait que ce puritanisme est ressenti comme une contrainte insupportable. L'atmosphère est parfois assez étouffante et l'on sait qu'il y a eu un certain nombre de suicides : mais, dans l'ensemble, ces réactions extrêmes ne sont pas celles de la majorité des jeunes Chinois. Ceux-ci sont assez fiers, au contraire, d'être les séminaristes du socialisme et ils semblent accepter avec docilité de devenir une race asexuée.

C'est cette mutation vers l'état asexué qui retient le plus vivement l'attention des voyageurs européens en Chine. Décrivant ce qu'il appelle le « climat de répression anti-sexuelle » de la Chine moderne, Robert Guillain note que les étudiants, filles et garçons, vivent dans les mêmes communautés dans une parfaite atonie sexuelle et proscrivent entre eux, comme un penchant décadent et bourgeois, presque comme un vice, toute idée d'attrance et de désir. C'est le contraire absolu de l'obsession sexuelle des jeunes Américains. Un bon citoyen, jusqu'à trente ou trente-cinq ans, conclut Robert Guillain, « ne connaît pas l'amour, n'en parle pas et s'efforce d'y penser le moins possible ¹⁴ ».

Ajoutons que la population chinoise a accepté sans récriminations les mesures de freinage démographique qui lui ont été conseillées ou imposées. Ce contrôle est encouragé sous le nom de « planification familiale ». Une puissante campagne de contraception par réunions, brochures, manuels, tracts, création de centres anticonceptionnels, distribution ou vente libre de drogues anticonceptionnelles, propage l'idée que les enfants ne sont pas autre chose qu'un produit de la collectivité dont le tonnage doit être réglé comme celui des autres matières premières. Cette campagne est, toutefois, centrée sur le thème de la « famille heureuse » laquelle se limite à deux enfants. Cette « famille heureuse » est singulière dans cette gendarmerie. On obtient cet élément social standardisé par l'avortement, qui est légal en Chine et pratiqué par le médecin sans formalités spéciales, et aussi par la stérilisation, qui est vivement recommandée par les autorités pour ramener à la norme les individus dangereusement prolifiques. Ces mesures n'ont pas été toujours bien comprises dans les campagnes. Mais les Chinois, toujours sérieux, ont constitué méthodiquement un réseau d'agents et de propagandistes qui visitent les villages (il y a trois mille centres de cette catégorie autour de Shanghai) et qui habituent la population aux avantages de la chasteté et de la planification familiale. Le réglage et l'entretien de la production démographique cause autant de soucis aux Chinois que l'entretien des routes aux Conseils Généraux de nos départements. L'agent démographique est en Chine un personnage aussi familier que chez nous l'agent-voyer.

Est-ce une esquisse de la société future ? Les féministes constateront

assurément avec plaisir que l'égalité de l'homme et de la femme est complète dans ce laboratoire. La femme n'y est plus une « poule couveuse » comme on l'a souhaité parfois, elle y est peu embarrassée par les tâches du ménage et elle n'est pas alanguie non plus par les faiblesses perfides de la tendresse. Pour finir, elle n'est même plus une femme du tout. Est-ce le résultat que des esprits éclairés nous invitent à appeler de nos vœux et à précipiter autant que nous le pouvons? Pour ma part, je ne suis pas pressé de saluer un jour du poing ou de la main levée le cortège où Macbeth et Desdémone, en bleu de chauffe, marcheront au pas, dans les rangs des laborantines et des secrétaires bilingues, en scandant quelque slogan relatif à la production.

Conclusion

Nous nous représentons presque tous la femme d'après une image qui nous a été léguée par le XIX^e siècle. La femme est pour nous un être faible et gracieux qui a besoin de la protection des hommes et que les hommes protègent en effet à condition qu'ils puissent en même temps l'opprimer. L'histoire des femmes ne confirme pas cette image que nous acceptons sans discussion.

Beaucoup d'exemples du passé nous montrent que la femme est, au contraire, un être vigoureux, énergique, volontiers combatif, propre aux tâches de direction et spécialement doué pour porter les fardeaux. A plusieurs époques, les femmes se sont fort bien passées de la protection des hommes, elles ont assuré elles-mêmes leur propre protection et celle des biens qui leur étaient confiés. Elles ont même commandé aux hommes qui ont accepté leur domination, elles ont gouverné des empires, dirigé des armées, elles ont participé aux combats et ne se sont montrées inférieures aux hommes ni en intelligence, ni en décision, ni en courage. On a eu plusieurs fois la preuve, et notamment à notre époque, que leurs capacités étaient égales à celles des hommes dans tous les domaines et qu'il n'existait pas de tâche qu'elles ne fussent capables d'accomplir aussi bien qu'eux.

C'est notre civilisation qui a amolli les femmes, qui a fait croire à la plupart d'entre elles qu'elles étaient de délicats objets de luxe incapables de rien d'autre que de plaire, et qui les a reléguées en conséquence, vers des fonctions subalternes. Nous ne savons ni apprécier les qualités des femmes ni les utiliser. C'est ce qui résulte d'abord de ce tour d'horizon sur les collines de l'histoire.

Après avoir fait cette constatation, il faut néanmoins noter une constante de l'histoire. Les sociétés ne s'organisent qu'en se hiérarchisant, et toute hiérarchie fait naître un type de femmes réservé aux puissants dont le but est de plaire et par là de vivre dans le luxe et

l'oisiveté. Tous les hommes qui peuvent le faire cherchent alors à imiter les grands et à sélectionner comme eux un certain nombre de femmes réservées à leur plaisir et le but d'un grand nombre de femmes est de mener cette vie anormale, mais agréable. Les qualités originelles de la femme et sa place naturelle dans la société sont donc constamment dénaturées par un mouvement inévitable qui crée une classe de privilégiées et produit ainsi deux catégories de femmes, les femmes de luxe chez lesquelles se développent la faiblesse et la grâce, instruments nouveaux de leur puissance, et les femmes qui continuent à mener la vie courageuse et virile que la nature a prévue pour les femmes de l'espèce humaine. Malheureusement, il n'est pas de femme qui ne se croie douée pour faire partie de la première catégorie et qui ne considère comme une disgrâce d'être maintenue dans la seconde.

En réalité, cette *ventilation* apparaît mal dans l'histoire. Ce qui nous est transmis, c'est toujours les changements qui affectent la première catégorie. La seconde échappe la plupart du temps aux historiens, elle est censée être immuable, elle est anonyme. Quand il nous est permis de l'apercevoir, ou plutôt de l'entrevoir, on découvre qu'elle change peu en effet chez les peuples les plus divers. Elle échappe aux structures, aux préjugés et peut-être même aux législations. Dans les pays où la réclusion des femmes est la règle, en Chine ou en Islam, par exemple, on voit que cette règle n'est pas toujours appliquée dans les familles du peuple et chez les paysans. Les femmes de classes pauvres mènent une vie qui paraît être la même dans des civilisations dont les coutumes sont très dissemblables, en Chine et en Égypte, à Rome ou à Bagdad. La conception générale qu'un peuple se fait des rapports des hommes et des femmes se projette assurément sur leur vie, mais faiblement. Le paysan chinois considère que sa femme lui doit l'obéissance, le paysan arabe la fait marcher voilée sur le chemin, le Romain souhaite qu'elle reste au foyer, l'Égyptien lui laisse probablement plus de liberté. Mais, que signifient l'obéissance, le voile, le foyer, la liberté même, quand la pauvreté impose des modes de vie et des travaux qui dictent les conditions de vie et même les rapports entre les sexes? Une culture est une certaine idée de la vie acceptée par tout un peuple; mais s'exprime-t-elle autrement que par des croyances et une certaine tournure d'esprit quand les travaux de chaque jour sont implacablement les mêmes et entraînent les mêmes obligations? Une première conclusion que nous soumettons au lecteur est que, parmi les pauvres, la condition des femmes a peu changé à travers les siècles : une paysanne chinoise, une paysanne chrétienne, une paysanne de Rome ont d'abord vécu comme une paysanne. Leurs mœurs, celles de leurs filles, sont pareilles d'un bout de la terre à l'autre, d'un bout de l'histoire à l'autre. Toutes les

filles de la campagne vont cueillir des jonquilles à treize ans avec les garçons dans la plaine du fleuve Wei. C'était vrai au temps de Confucius, c'est vrai au temps de Zola. Ce qui change, ce sont leurs espoirs, leur manière d'accepter la vie, les raisons de leur patience, qui sont aussi les raisons de leur bonheur. Une culture, une civilisation, c'est une certaine courbure de toutes les âmes dans le même sens, une certaine disposition de l'imagination, une certaine manière de prendre le bonheur ou le malheur, comme une voile prend le vent. Et c'est ce que les hommes finalement retiennent comme l'essentiel. C'est la marque d'un siècle ou d'une nation dans l'uniformité du paysage humain.

*
* * *

L'histoire que nous pouvons décrire est donc seulement celle des privilégiés. Seuls, leurs modes d'existence ont été véritablement diversifiés par les différentes civilisations. Ces modes d'existence expriment l'idée que chaque peuple se faisait de la femme et aussi de la vie, du bonheur; et cette idée, parce qu'elle a été acceptée et adoptée par le peuple tout entier, éclaire aussi les traces presque invisibles que les masses anonymes ont laissées de place en place. Mais, entre ces privilégiés eux-mêmes, il peut exister une grande diversité. L'histoire éclaire inégalement la vie des grands et celle des notables. L'historien risque constamment de substituer les accidents de la carrière des grands à la description de la vie privée, beaucoup moins soigneusement décrite par les contemporains que les ascensions et les chutes des puissants. Dans beaucoup de cas, il faut même regarder la vie qu'on mène dans l'entourage du souverain comme une vie anormale qui donne une idée fausse des mœurs du pays. Cette remarque est vérifiée notamment lorsque certaines formes ou certaines traditions du mariage sont propres aux familles princières; par exemple la polygamie sororale en Chine, les mariages consanguins chez les Pharaons, les mariages politiques dans les familles royales d'Europe. Elle s'étend à des exigences fixées par les coutumes ou à des formes de vie privée établies par l'étiquette, lesquelles vont du sacrifice des veuves et des concubines dans l'Inde, au registre du harem à la Cour de Chine et au cérémonial de la cour de Louis XIV. Enfin, la vie de cour développe des traits spéciaux, la ruse, l'esprit d'intrigue, l'adresse, le sang-froid, qui n'ont pas toujours leur emploi dans la vie privée. Finalement, toutes les femmes de cour se ressemblent, leur fonction fixe leur type. Les familles moins proches du trône, au contraire, et qui appartiennent à ce qu'il est convenu d'appeler l'*élite* d'une nation, nous donnent sans doute une idée plus exacte de chaque civilisation. Le rôle des femmes dans la tenue morale de cette élite est grand :

mais il n'est pas toujours facile à déceler. Faire l'histoire des femmes, c'est essayer de fixer dans chaque peuple l'étendue et les modes de vie de cette élite qui représente le type d'existence que chaque civilisation a regardé comme le plus convenable.

On s'aperçoit alors que le statut politique sous lequel chaque nation a vécu a eu une grande importance sur la vie et le pouvoir des femmes.

La féodalité est un type d'organisation très fréquemment rencontré et par lequel presque toutes les grandes civilisations semblent avoir passé. C'est une forme typique d'organisation patriarcale qui a pourtant abouti presque toujours à remettre aux femmes des responsabilités et des pouvoirs que les autres formes de structure sociale leur refusent généralement. Bien que la féodalité entraîne la sujétion des femmes, et souvent leur réclusion, la transmission des fiefs, la minorité des héritiers, la constitution des douaires ont fait naître presque automatiquement des situations qui ont conféré aux femmes, au moins provisoirement, des pouvoirs de tutelle. Même dans une situation normale, l'épouse est liée par son mariage à la personne même du détenteur du fief et, par conséquent, il retombe sur elle quelque chose de la souveraineté, qu'on lui voit même exercer quand la guerre éloigne le seigneur féodal. Finalement, dans la féodalité, toute femme légitime est reine. En outre, on oublie bien souvent de remarquer que la féodalité entraîne généralement une conception de la propriété qui ne se limite pas aux fiefs territoriaux, mais qui organise à l'image du modèle féodal la société toute entière. Les privilèges corporatifs, les maîtrises, les bénéfices, plus tard les offices ne sont pas autre chose que des fiefs personnels sans dotation territoriale. Le maître artisan, le boutiquier, plus tard le procureur, le notaire, le receveur, le greffier, disposent d'une charge garantie comme le fief, soumise à des prestations, héréditairement transmissible. La société féodale est une société de propriétaires et une hiérarchie de privilégiés qui unit le plus humble bénéficiaire, le compagnon lui-même auquel telle franchise particulière a été accordée, au seigneur qui les cumule. Les femmes de la classe moyenne participent donc toutes aux conjonctures que font naître la vacance ou la transmission de la charge de chef de famille et il leur arrive de se trouver, dans leur domaine, pourvues de la même autorité que la femme du seigneur. En outre, la féodalité a favorisé le cloisonnement du pays en petites unités familiales, dans lesquelles la femme est à l'aise et acquiert tout naturellement le pouvoir qui lui est dévolu dans la famille. Toutes ces circonstances ont fait de la féodalité, dans presque tous les pays, un régime particulièrement favorable aux femmes et qui a été marqué aussi bien par le pouvoir considérable des douairières, des mères, des régentes, dans les grands fiefs, que par l'initiative et le rôle impor-

tant des femmes dans l'artisanat, le commerce, et même les affaires.

Les monarchies absolues ont fourni aux femmes de nombreuses occasions de faire carrière. Mais la situation des femmes dans ce type de régime est beaucoup moins solide que dans le système féodal, car leur pouvoir n'est plus fondé sur le fonctionnement du système lui-même. Les monarques cherchant tous, plus ou moins ouvertement, à détruire les privilèges qui limitent leur pouvoir, l'autorité que les femmes tenaient de la gérance des fiefs ou des privilèges des corporations disparaît ou s'affaiblit en même temps que les fiefs ou les corporations. En Europe occidentale, l'apparition dans la vie économique des premières filières capitalistes aggrava encore cette situation. Les femmes perdent l'une après l'autre les positions qu'elles occupaient dans le commerce ou l'industrie artisanale : on ne leur laisse que des places de second rang. En revanche, les occasions de faire fortune sont nombreuses pour les intrigantes, les entremetteuses, les intermédiaires et pour toutes celles qui ont quelque liaison solide avec les personnes en place. Les femmes de la cour, les parentes ou les maîtresses des princes ou des ministres, les femmes qui appartiennent à leur coterie, ont même souvent un pouvoir plus grand que celui des dignitaires de l'État. Ce pouvoir va des adjudications et des grâces fructueuses à la nomination des ministres. Suivant la forme et le fonctionnement de l'absolutisme, ce pouvoir rencontre des freins qui le limitent et les femmes ont alors le type de puissance que peut avoir un favori ou un ministre et elles ont à vaincre les mêmes difficultés, ou bien il n'est limité par rien et la toute-puissance du souverain peut se trouver remise entre les mains de femmes et être exercée par celles-ci de manière à annihiler le souverain lui-même : c'est ce qui s'est passé avec les sultans de Constantinople. De toutes manières, ces fortunes éclatantes fondées sur le caprice ou l'intrigue représentent des itinéraires monstrueux du destin, elles ne peuvent être présentées comme des perspectives ouvertes à toutes les femmes. Ce qui fonde plus solidement le pouvoir des femmes dans les monarchies absolues, c'est le pouvoir que le système lui-même reconnaît au père de famille dans son domaine propre, où il règne comme le roi sur son royaume, souvenir de l'organisation féodale. La famille garde donc encore sous les monarchies traditionnelles quelques traits de la féodalité : la femme est soumise mais associée au pouvoir souverain, comme la Reine est sujette du Roi mais assise sur le trône auprès de lui. Elle partage l'autorité du père de famille et souvent même elle l'exerce à sa place, lorsque celui-ci est éloigné par ses affaires, par son devoir ou par sa présence à la cour.

Dans les régimes parlementaires et les démocraties, tout est conjugué pour que les femmes n'aient plus qu'un rôle subalterne. Les actes du gouvernement sont soumis au contrôle de la presse et des délégués

de la population, la manipulation de l'opinion publique exige des appareils lourds et compliqués, les décisions sont prises et les places sont distribuées en conseil, le capitalisme s'empare de tous les secteurs de l'économie et les soumet à la gestion de ses techniciens. Les femmes perdent le pouvoir qu'elles avaient sous les régimes précédents sans recevoir aucune compensation. Elles sont traitées en inférieures, dans tous les domaines, on les relègue dans la vie familiale, et, en revanche, on prend l'habitude d'exalter leur faiblesse, leur grâce, leur inutilité, on leur suggère qu'elles sont à la fois précieuses et incapables. C'est cette image de la femme qu'à développée le XIX^e siècle. On comprend alors pourquoi un certain nombre de femmes protestèrent. Elles sentaient que beaucoup de leurs qualités étaient inemployées, que leur destin était abusivement restreint. Le sentiment qui provoqua le féminisme était justifié, mais l'orientation qu'on lui donna fut malheureuse. Les féministes accusèrent les hommes et revendiquèrent de nouvelles lois, sans comprendre que les lois ne suffisent pas à changer les mœurs. Elles s'obstinèrent à réclamer une égalité purement formelle; elles voulurent obtenir le droit de vote et l'éligibilité, conquêtes qui sont au fond très indifférentes aux femmes et qui ne changent pas leur sort. Elles ont obtenu tout cela, mais, c'est par une autre voie que les femmes ont acquis leur indépendance. C'est le développement de la société industrielle et la nécessité de pourvoir à une infinité de nouveaux emplois, les changements dramatiques provoqués par les guerres, enfin, les besoins urgents de la production ou la pression de la concurrence qui ont changé la vie des femmes et qui en ont fait en de nombreux secteurs les remplaçantes des hommes. Aujourd'hui, ce qui préoccupe le plus les femmes, ce n'est pas de se poser inutilement en rivales des hommes, mais de faire face à leur double tâche professionnelle et domestique, situation que le féminisme n'avait pas prévue à et laquelle il ne s'est pas préparé.

Le nouveau type de femme que la société industrielle a fait naître est assurément moins factice que celui que le XIX^e siècle avait élaboré. Il restitue à la femme une partie de ses qualités naturelles. Mais il lui en restitue une partie seulement. Les femmes représentent encore, dans la plupart des États modernes, une source d'énergie et de talents mal employée. Elles sont trop souvent maintenues dans les tâches secondaires ou subalternes. Nous manquons d'imagination, nous vivons encore sous l'impression des préjugés. Mais, en même temps, nous apprécions mal le danger qui met en péril la part qui est la plus précieuse dans l'existence des hommes et dans celle des femmes. L'individualisme chez les uns, le totalitarisme chez les autres ont le même résultat : ils menacent la solidité et la chaleur, la vie même de la famille, sur lesquelles sont fondés, depuis le commencement, le bonheur et l'épanouissement des hommes et desquelles, depuis le commen-

cement, la femme est gardienne. Nous allons vers un monde d'hommes seuls et de femmes seules, univers monstrueux. Et nous oublions que la fonction de la femme, sa définition même, en tous temps et en tous lieux, est d'être une mère, assise au milieu de ses enfants.

*
* *

Telles nous ont paru être, dans l'histoire des femmes les répercussions de l'histoire des hommes. Mais ce ne sont pas finalement ces courbures diverses imposées par l'histoire qui ont modelé l'existence des femmes dans le passé et qui la commandent aujourd'hui. Elles n'ont été que des circonstances. L'attitude des hommes à l'égard des femmes exprime trop profondément leur personnalité et leur tempérament pour que la forme de la cité suffise à la déterminer. En réalité, l'existence que les femmes ont menée à chaque époque de l'histoire dépend de l'idée que les hommes se sont faits de la femme et surtout d'eux-mêmes.

Les hommes ont imaginé pour les femmes trois états qui sont la réclusion, la liberté, l'égalité. Rien ne prouve que ces trois états aient été successifs. Ils semblent, au contraire, correspondre à une vocation particulière à chaque peuple, les uns ayant imposé la réclusion aux femmes pendant toute leur histoire, les autres ne l'ayant jamais pratiquée. Nous estimons donc qu'on peut les traiter comme des choix instinctifs propres à certains tempéraments nationaux et indépendants des contingences historiques.

La réclusion des femmes exprime essentiellement l'autorité du mâle. Elle n'est pas liée à une préoccupation de sécurité, puisqu'elle existe dans des États parfaitement policés, ni à des raisons économiques, puisqu'elle va du harem féodal au gynécée chinois ou hellénique, ni à un régime politique, puisqu'on la rencontre dans les monarchies absolues, dans les États féodaux et dans la démocratie athénienne, ni à la religion puisqu'elle s'accommode de l'Islam, du confucianisme, du paganisme grec, ni à une certaine forme du mariage, puisqu'elle en admet de très différentes, polygamie en Islam et en Chine, monogamie à Athènes ou en Espagne. Mais elle repose partout sur l'idée qu'il existe des tâches propres aux mâles, auxquelles la femme ne doit jamais être mêlée, et des fonctions propres aux femmes, essentiellement la maternité, qui exigent des conditions de sécurité particulières. Cette définition de la femme est, pour ainsi dire, vétérinaire. C'est pourquoi sans doute elle nous choque. Mais c'est aussi pourquoi elle s'est maintenue si longtemps. Elle repose sur les fonctions que la nature a attribuées à chacun des deux sexes, elle assure en principe l'exclusivité de la possession et la sécurité de la descendance, elle maintient aussi une hiérarchie que les faits proclament à chaque

instant. C'est l'état dans lequel les femmes sont le plus profondément femmes et dans lequel les hommes sont le plus véritablement hommes. Nos préjugés nous écartent de ce mode de vie, ils nous empêchent même de le comprendre. Une vie consacrée au gouvernement domestique, à la maternité, cloîtrée dans le mariage et dans la vie privée peut nous paraître sans horizon, mais elle n'est pas sans bonheur. N'a-t-elle pas été la vie de presque toutes les femmes dans le passé, même de celles qui n'étaient pas enfermées dans la maison des femmes ? La soumission même a ses plaisirs : elle est la démission, mais elle apporte la paix. Les inconvénients de cette vie sont ceux des cloîtres : elle est menacée par l'ignorance, la gourmandise et la paresse. Mais les tâches de la maison étaient assez nombreuses dans le passé pour qu'on puisse supposer que cette complaisance ne s'est pas toujours satisfaite. La femme trône dans ce petit royaume qui est tout à elle. C'est peut-être de ce côté que viennent les inconvénients. Le pouvoir souverain des belles-mères et des douairières n'était pas sans épines dans cette vie conventuelle. Cette paix était payée parfois d'une certaine langueur. Les hommes s'habituèrent si bien à trouver leur lit tout fait et confit et diversement fourni à domicile qu'ils allaient chercher l'amour ailleurs, Chinois aux maisons de thé, Arabes chez les danseuses, grecs avec leurs garçons. Mais, là encore, notre imagination va peut-être trop vite. Qui nous dit que les captives s'en souciaient ? Nous ne concevons pas une vie de femme dans laquelle le mot « amour » n'aurait pas de sens. De telles vies ont pourtant existé par millions et plus près de nous que nous ne pensons. Nous devrions nous dire qu'un régime qui a duré pendant de longs siècles sur beaucoup plus de la moitié du monde civilisé ne devait pas être insupportable. Il développait chez les femmes de la paresse, de la crainte, de la sottise, de petits sentiments de nonnes infantiles. C'est cette mutilation qu'on peut lui reprocher le plus. Encore n'avait-elle pas toujours lieu : l'exemple de l'Espagne nous en avertit et aussi l'histoire des harems de la Chine et de l'Islam.

Il n'y a pas si loin qu'on le croit de la réclusion aux formes prudentes de la liberté. On ne sait trop comment classer certaines formes hybrides. Nous avons compté tout à l'heure parmi les modes de réclusion la vie des femmes en Espagne et à Athènes. Il serait plus exact de parler de semi-réclusion, imposée par l'usage, assortie de tolérances. On peut placer dans une catégorie très voisine la vie des Romaines sous la République, c'est une semi-réclusion volontaire. Et l'on doit convenir alors que beaucoup d'épouses chrétiennes ont mené une vie de « matrone », également acceptée. Il y a donc, en fait, une gamme de nuances entre la réclusion des femmes et la liberté des femmes, de laquelle on pourrait conclure que les deux formules ne s'opposent peut-être pas autant que nous le pensons.

Une différence capitale réside pourtant dans cette particularité que la liberté des femmes est presque toujours associée à la monogamie. C'est une première et grave limitation du pouvoir de l'homme. Mais on remarquera aussi que cette limitation n'est pas contraire aux intentions de la nature, si l'on admet, du moins, avec Westermarck et Malinowski, que la monogamie est la forme d'union sélective des mammifères supérieurs. La semi-réclusion de Rome et de l'Espagne devient, dans cette perspective, une formule très suggestive. La réclusion n'est pas établie par la contrainte ni « matérialisée » par une clôture : c'est la femme qui consent et stipule. Or, on voit qu'à Rome et en Espagne, c'est la dignité des femmes qui leur impose la réclusion. L'homme met son honneur à ce que sa femme soit peu visible, cette soumission volontaire étant un signe de son autorité, plus manifeste même que la séquestration. Les femmes acceptent cette vie retirée, elles en font même étalage pour attester l'autorité virile de leur mari et en même temps leur propre bonheur. Dans ces formes restreintes de la liberté, il n'y a donc pas abdication de l'homme, mais, au contraire, exhibition de son prestige. La captive respecte, accepte et le montre.

Tout est donc dans la liberté, qui peut tout ce que peut la contrainte : c'est la leçon de l'histoire de Rome. Mais il arrive que la liberté se dégrade. Le luxe des grands, la vie de cour, l'exhibitionnisme du mâle qui prétend montrer que « la femme de César ne peut pas être soupçonnée », tout invite à une existence de parade qui établit un équilibre nouveau. La liberté des femmes aboutit donc à une gamme de vies privées très étendue qui va de la matrone romaine à l'indépendance des Égyptiennes du Bas-Empire et à la licence du XVIII^e siècle. Selon les cas, l'existence de la femme peut-être consacrée à l'administration domestique et ce fut l'état habituel des femmes dans les classes moyennes, dans la bourgeoisie, dans la noblesse résidente, ou bien elle est principalement orientée vers la vie sociale, la représentation et ce qu'on appellera finalement les « devoirs » de la vie mondaine : d'un côté le trousseau de clefs, les confitures, la paix et l'ordre du foyer, de l'autre l'éventail, les mouches, la joie du plaisir, les succès. Cette liberté des femmes devient un thermomètre. On mesure à chaque moment l'idée que les hommes se font d'eux-mêmes, et de ce qui importe. Parfois, les deux tendances sont mitigées et les femmes prennent de l'une et de l'autre, couveuses à leurs heures, faisanes en d'autres temps. Elles peuvent même être hommes si elles veulent. On les voit administrer leurs biens, commander, combiner, être marchandes, ouvrières, employées, femmes d'affaires, en d'autres temps intrigantes et toutes-puissantes, et aussi on les trouve à cheval, elles se battent, participent aux sièges, conduisent des compagnies. Leur personnalité s'épanouit sous la protection de ce statut flexible. Et elles inspirent à la fois l'admiration et la crainte, pouvant faire des héroïnes ou des

saintes, comme elles le sont parfois, mais aussi de dangereuses et perfides commères.

Avec la liberté des femmes, chaque siècle apporte donc son témoignage sur lui-même. La vie qu'elles adoptent ou qu'on leur permet d'adopter définit la forme des relations sociales, l'évolution des coutumes et finalement la morale. La liberté des femmes fait quelque chose de plus que de leur permettre de développer leurs dons. Elle repose sur la confiance. L'homme remet à la femme les clefs de son propre bonheur. Il sait qu'il y a toujours quelque part le cabinet de Barbe-Bleue. Mais il pense que la responsabilité qu'il lui remet de se conduire la protégera contre ce qu'il y a de faible en elle-même. Ce pari était celui-là même que faisait la religion chrétienne, en le fondant sur l'universalité de la Rédemption. C'est l'engagement qui donne son sens au mariage, contrat de loyauté. Et c'est ce serment mutuel, accepté non seulement par les deux participants, mais encore par les tiers qui sont témoins et spectateurs de cet engagement, qui nous a valu ce spectacle de paix que la réclusion rendait impossible, que la vie animale offrait si rarement et qui témoigne pour la civilisation, celui d'une jeune mère marchant paisiblement au milieu des hommes, sans défense, mais aussi sans inquiétude, et tenant à la main son petit enfant.

Telles étaient la paix et la sûreté que l'homme gagna par son désistement. La liberté développa chez les femmes le sérieux, le sens des responsabilités, l'esprit d'initiative, la tendresse même, qui a souvent besoin d'autre chose que de la dévotion. Elle fit d'elles des adultes, au lieu des éternels enfants qu'elles étaient, et elle leur donna les joies, mais aussi les souffrances de l'état d'adulte, au lieu de la paix profonde de l'enfantine soumission. On ne peut pas savoir si les femmes y ont gagné. Car c'est un bel état que d'être prisonnière si l'on ne connaît rien d'autre que les clématites du jardin. Elles ont connu le grand air de la vie, et, avec lui, la tentation, les passions, les autres hommes, les désirs qui naissent du monde. C'est véritablement une autre femme que ce versant de l'histoire oppose au précédent. Mais on dit que les moines prennent pitié de ceux qui vivent dans le siècle.

Il y eut des déchets assurément. Peut-être pas autant que nous l'imaginons. Les dépositions qu'on peut recueillir sont inégales et nous avons dû souvent constater qu'elles sont aussi contradictoires. A la vérité, la liberté des femmes a affecté diversement les différentes couches de la population. Celles qui reçoivent toute la lumière de l'histoire, le milieu des princes, des grands, des cours, présentent en général des exemples peu édifiants de l'usage que firent les femmes de leur liberté. Sur le peuple et sur les paysans, les documents sont rares, mais ils sont inquiétants. En somme, ce sont les femmes de la bourgeoisie, celles de la classe moyenne et celles de la noblesse provinciale qui nous ont offert les résultats les plus satisfaisants du régime de

la liberté et de la confiance. Elles ont été le plus souvent des collaboratrices dévouées, fidèles, sages, des compagnes solides pour rencontrer l'adversité ou seulement l'usure de la vie. On aura pu voir notamment que les lois qui limitaient sévèrement leur pouvoir ne les ont jamais gênées beaucoup pour exercer leur autorité.

En réalité, le danger, dans ce régime, venait de l'homme lui-même. La liberté des femmes pouvait être aussi bien, nous l'avons remarqué, un hommage à son autorité qu'un constat de sa déchéance. C'est l'homme qui accepte lui-même une position subalterne. Il ne sut pas toujours défendre son autorité et ses prérogatives de maître contre les empiètements de la monarchie absolue, ni contre les entreprises de l'idéologie, ni contre le pouvoir anonyme. Il laissa accrocher chez lui toutes sortes de portraits devant lesquels il fallait faire la révérence. Après avoir été un sujet sur lequel brillait encore un reflet de la puissance royale, il devint un employé. Il est difficile d'éprouver beaucoup de respect devant un employé, même si l'on y met de la bonne volonté. Ce n'est donc pas les femmes qu'il faut accuser de la déchéance des hommes. Si elles finirent par obtenir dans le ménage une autorité parfois indiscrète, c'est que les hommes s'étaient laissés émasculer. Ils n'avaient plus une pensée de maîtres ni même une position d'hommes libres. Dans le contrat qui les liait à leur femme, cette déchéance du père de famille était une novation. Et ce changement explique peut-être que la liberté des femmes soit devenue progressivement une égalité des femmes, conquise aux dépens de l'autorité du mari.



Néanmoins, cette égalité qui naît et s'épanouit sous l'autorité du mari n'est pas véritablement l'état d'égalité de la femme et de l'homme, qui est le troisième statut sous lequel une femme peut vivre. Celui-ci est reconnaissable à ce qu'il repose sur une égalité proclamée par les lois, installée dans les mœurs, matérialisée par les faits. Dans ce système, la femme doit pouvoir faire tout ce que fait l'homme. Et, notamment, elle doit pouvoir disposer de ce qui est le signe même de l'autonomie, un domicile propre dont elle soit maîtresse absolue et où elle n'admette que qui elle veut bien. Car la cohabitation, même acceptée, même débattue en commun, comporte toujours dépendance. Il n'y a règne que là où il y a terre. Il n'y a indépendance que là où il y a frontière. Tout le reste est illusoire et consiste à masquer une subordination de fait sous des stipulations d'égalité qui ne sont que des apparences. Or, nous avons pu voir sur de nombreux exemples quels sont les effets de la résidence propre de la femme. L'homme devenu « visiteur » n'a plus que des droits formels. Il n'est admis auprès de sa femme que si celle-ci y consent. Il ne dispose pas des enfants

qui restent la propriété de la femme, puisqu'ils sont nés dans la maison de celle-ci, puisqu'ils sont nourris et élevés par elle. Il a moins d'influence sur sa femme que la famille naturelle qu'elle a toujours vue auprès d'elle, toujours consultée et qui reste son conseil habituel et dans l'urgences et son secours. Finalement, le mari est un « étranger », son contrat de visite est précaire et toujours révocable, la famille se constitue autour de la femme détentrice des enfants et elle devient une famille matriarcale. La protection de cette famille matriarcale est assurée par le mâle le plus proche qui n'est pas le mari, mais le frère de la femme, l'oncle maternel.

Cette situation est si peu paradoxale qu'elle est celle dans laquelle ont vécu de nombreuses sociétés. Elle existe encore dans plusieurs tribus africaines. Elle est inconnue dans les nations occidentales et, pour l'instant, personne ne la revendique, les féministes les plus décidées se bornant à réclamer des mesures de pure forme qui n'abolissent nullement la sujétion de la femme. Mais l'évolution de nos mœurs nous entraîne peu à peu vers des formes atténuées de ce régime. Le travail des deux époux fait de la résidence familiale un « dortoir » anonyme, les séparations de longue durée font de la femme la maîtresse de cette résidence : déjà certains métiers transforment les maris en « passagers » qui ne font que des haltes au domicile conjugal. La loi seule protège leur pouvoir et leur remet la direction nominale de cette famille qu'ils dirigent fort peu. On voit s'amorcer en Chine des périodes de longue absence durant parfois plusieurs années et pendant lesquelles le mari n'est plus que l'attributaire nominal d'une épouse et d'un lot d'enfants. L'U.R.S.S. et les États-Unis n'en sont pas encore là, mais ils sont sur cette voie. Dans ces deux pays, on s'accoutume par des canaux différents à faire de la résidence familiale un simple domicile, à réduire la vie de famille au minimum, à substituer à l'autorité du père le libre-arbitre de chacun ou l'autorité administrative, enfin à mettre certaines préoccupations de carrière ou de service, d'ambition ou d'idéal, bien au-dessus des considérations qui touchent à la vie privée. Ce qui nous menace, ce n'est pas la renaissance de la famille matriarcale, qui n'est après tout qu'une forme particulière de la famille : c'est la dispersion même de la famille et la gestion administrative de notre vie privée, la distribution d'une « ration » de bonheur individuel établie selon des normes administratives et comportant l'attribution d'une « ration » de femme et d'une « ration » d'enfants compatibles avec les nécessités de l'économie.

* * *

Ce qui est exprimé dans ces trois états de la femme, c'est en réalité l'idée que l'homme se fait de lui-même. Dans le premier, elle est

toute animale, pour ainsi dire, dégageant l'essentiel, la primauté du mâle, l'orgueil de sa puissance, ses domaines réservés. La mort elle-même s'insère dans cette vision biologique : le culte des ancêtres représente l'arbre de vie que chaque génération prolonge et dont la femme porte la responsabilité. Le paradis est un reflet des puissances de la terre : c'est le mâle qu'on y retrouve, sultan au milieu de ses houris. L'homme est un étalon. Dans le second, c'est la vie sociale qui l'emporte, les autres comptent. L'homme accepte le mors et le harnais. On les lui met au nom de l'État, ou au nom du Roi, au nom de la civilisation, au nom de la religion. Il y a toujours une raison suprême et infiniment respectable pour trotter l'amble et suivre la musique. Et dans le troisième, cette raison finalement l'emporte. L'homme appartient à une collectivité. Ce poids qui pèse sur lui règle toutes ses actions et le rend timide. Il n'est plus un fauve même domestiqué, il n'est même plus un mammifère. Il suit les galeries de la termitière, il prend sa place dans la file des insectes qui portent aveuglément leurs grains. Il approche comme les insectes de la femelle pondreuse qui ne le dévore pas encore, mais qui fait peu de cas de lui.

C'est notre pensée qui nous fait ce que nous sommes et la femme, exprimant notre pensée sur nous-mêmes, est notre *révéléateur*. Comme, dans la vie privée, la femme permet de juger le mari, dans la vie sociale, le statut de la femme indique quelle est la qualité de l'homme. L'affaiblissement de la petite souveraineté privée que constituait chaque famille n'est que le dernier stade de l'effacement de ce qu'il restait d'autorité et même de personnalité dans l'homme moderne. Il annonce l'avènement d'une société d'*attributaires* qui ne seront plus maîtres de leurs actions et de leur vie, qui n'auront plus le loisir d'avoir une volonté, qui ne suivront plus qu'une seule règle : *faire comme tout le monde*.

La menace même qui pèse sur notre avenir n'est pas imparable. Il appartient à l'homme d'imposer ses propres lois à la civilisation industrielle ou aux formes de la vie collective. C'est l'avidité du gain et la concurrence qui nous rendent les esclaves d'une vie économique orientée tout entière vers le rendement. Le jour où l'homme proclamera qu'il existe des valeurs plus importantes que les richesses matérielles, il pourra maîtriser la balistique de la production dont les conséquences commandent aujourd'hui sa vie privée. Aucune mutation de l'espèce ne nous condamne à accepter une existence d'insectes. Nous pouvons rester des hommes si nous en avons la volonté. Alors, nos femmes resteront des femmes, et ne risqueront pas d'être simplement des collègues avec lesquelles on se met au lit.



RÉFÉRENCES

Chapitre XI

1. *Monumenta Germaniae, Cap. Reg. Franc.* I, XV, § 13, 17 et XVI, § 2, 10, 1.
2. Boretius. *Monumenta Germaniae*, I, 98 (§ 35).
3. Cité par Baluze, *Miscellanea*, I, 402.
4. Cf. Esmein. *Le mariage en droit canonique*, Paris 1929 et Salviati, *La jurisdizione patrimoniale e la giurisdizione dell'eclesia in Italia ante del mille*. Modène, 1884.
5. F. Lot, *La fin du monde antique et le début du Moyen Age*, Collection « L'Évolution de l'Humanité », Paris, 1928, Albin Michel, p. 204.
6. *Acta Sanctorum*, novembre II, 180.
7. *Acta Sanctorum*, juillet V, 631.
8. *Acta Sanctorum*, mars II, 447.
9. *Acta Sanctorum*, août IV, 653.
10. *Acta Sanctorum*, mai III, 84.
11. Ermold le Noir, *Poème sur Louis le Pieux et Épître au Roi Pépin*, éd. et traduction E. Faral, Les Belles Lettres, 1932, p. 111.
12. Richer, *Histoire de France*, éd. et trad. R. Latouche, II, p. 111, H. Champion, 1950.
13. Richer, I, 137, 293.
14. Richer, I, 217 et 275.
15. Nithard, *Histoire des fils de Louis le Pieux*, éd. et trad. Ph. Lauer, H. Champion, 1926, p. 97.
16. *Acta Sanctorum*, mars II, 448.
17. R. Bezzola, *Les Origines et la formation de la littérature courtoise en Occident de 500 à 1200*, Paris, Champion, 1944-1963, t. I, p. 285.
18. Bezzola, *op. cit.*, t. I, p. 289.
19. Orderic Vital, *Histoire de Normandie*, liv. VIII, 10, éd. Le Prévost, III, p. 323.
20. Bezzola, *op. cit.*, t. II, p. 73.
21. *Ibid.*, t. I, p. 257 et 271.
22. Chr. Gorzeccenser, *Monumenta Germaniae*, S.S., X, 148.
23. Bezzola, *op. cit.*, t. II, p. 235.
24. E. Bondurand, *Le Manuel de Dhuoda*, Paris, 1887.
25. Bezzola, *op. cit.*, t. II, p. 229 d'après S. Renzi, *L'École de Salerne*, 5 vol. in-8°, 1852-1859.
26. Bezzola, *op. cit.*, t. I, p. 217.
27. Schultz (Alwin), *Das häusliche Leben der europaischen Kulturvölker vom Mittelalter bis zur zweiten Hälfte des XVIII Jahrhunderts*, Munich, Oldenbourg, 1903, citant Perceval, 5178, Perceval 506, Perceval 575 et suiv.
28. Floor, 670, Aiol 8031, Hugues Capet 2421 Aubrey, p. 147-148, Gaufrey, 7405-7411, Garin II, p. 12 et 13.

29. *Aiol*, 6721, *Mort de Garin*, 1647, *Bueves*, 497, *Aliscamps*, 4226 *Girberg de Metz*, 521, *Gaufrey*, 728 et suiv.
30. *Aubery*, p. 252.
31. Bezzola, *op. cit.*, t. III, p. 384.
32. *De la Damoisele qui n'ot parler de foutre qui n'aut mal au cuer*.
33. Latouche, *Origines de l'économie occidentale*, collection « L'Évolution de l'Humanité », Paris, 1956, Albin Michel, p. 4.
34. *La Grue, L'Écureuil, De la pucele qui abeura le Polain*, cf. Bédier, p. 322.
35. *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1879.
36. Guibert de Nogent. *Histoire de ma vie*, éd. Bourgin, I, ch. XII.
37. Orderic Vital, liv. VIII, ch. x.
38. *Gesta regum Anglorum*, éd. Stubbe, liv. IV, § 314, cité Bezzola, *op. cit.*, t. II, p. 466.
39. Ch. Petit-Dutaillis, *La monarchie féodale en France et en Angleterre*, x^e-xiii^e siècles, collection « L'Évolution de l'Humanité », Paris, 1933, Albin Michel, p. 95.
40. A. Schultz, *op. cit.*, p. 456.
41. Jean de Salisbury, liv. III, ch. XIII, cité par Alwin Schultz.
42. *Roman de la Charette*, 1302 sqq.
43. Schultz, p. 459, n. 5.
44. Huizinga, *Le déclin du Moyen Age*, Payot, 1961, p. 96.
45. *Ibid.*, p. 97.
46. Schultz, *op. cit.*, p. 467.
47. *Etablissement de Saint-Louis*, liv. I, ch. XII.
48. Joinville, 171.
49. *Chronica Hierosolymita*, III, 57.
50. Exemples tirés de références empruntées à Schultz, *op. cit.*, p. 170-172.
51. Références empruntées à Schultz, *op. cit.*, t. II, 227.
52. Cf. P. Villot : *Histoire des institutions...* II, IV, ch. 1; Lepage, *Journal*, II; Bobeau, *Le village sous l'ancien régime*, p. 156; Bonvalot, *le Tiers État d'après la Charte de Beaumont*, Paris, 1884.

Chapitre XII

1. Heaton (Herbert), *Yorkshire Woolen Industry*, Oxford, 1920, p. 38.
2. Lipson (E.), *The Economic History of England*, Londres, 1949, t. I, p. 359.
3. M. K. Dale, *The London Silkwomen in the 15th century* dans *The Economic History Review*, IV, oct. 1933.
4. A. Pinchbeck, *Women Workers in Industrial Revolution*, 1936, p. 240. Signale qu'on trouve une femme parmi les victimes d'une catastrophe minière dans le Derbyshire en 1322.
5. Janssen, *L'Allemagne et la Réforme*, trad. de l'allemand, Paris, 1887, 8 vol., in-8°, t. I, 304.
6. Janssen, *op. cit.*, t. I, p. 293.
7. Janssen, *op. cit.*, t. I, p. 301.
8. Sismondi, *Histoire des républiques italiennes*, ch. XCI et Hallam, *View of the state of Europe during the period of Middle Ages*, Londres, 1818, II, IX.
9. K. Marx, *Das Kapital*, 2^e éd., p. 742-751.
10. P. Champion, *Splendeurs et Misères de Paris*, Calmann-Lévy, 1934, p. 67 et suiv.
11. M. Thibault, *Isabeau de Bavière*, Paris, Perrin, 1903, p. 403.
12. M. Thibault, *La Jeunesse de Louis XI*, Paris, Perrin, 1907.
13. Le Roux de Lincy, *Vie d'Anne de Bretagne*, Paris, L. Curmer, 1860.
14. Gemeiner (Carl-Theodor), *Chronik von Regensburg*, III, 679 et 684. Regensburg, 1785.
15. G. L. von Maurer, *Geschichte der Städtterverfassung, in Deutschland*, Erlangen, 1869-1871, t. III, p. 81, 86 et J. Janssen, *op. cit.*, t. I, p. 194.
16. Janssen, *Ibid.*, t. I, 365-466.
17. Zimmerische, *Chronik*, I, 396, 397.
18. Cité par Janssen, t. VIII, 371.
19. Cité dans Desfourneaux, *La Vie quotidienne au temps de Jeanne d'Arc*, Paris, Hachette, p. 100 et suiv.

20. J. Huizinga, *op. cit.*, p. 149.
21. Eustache Deschamps, *Œuvres*, I, vii, p. 43.
22. Huizinga, *op. cit.*, p. 143.
23. P. Chérot, *La société au commencement du XVI^e siècle d'après les omélie de Josse Clichtone*, dans *Revue des Questions historiques*, avril 1895, p. 538.
24. Louis de Laval, frère des compagnons d'armes de Jeanne d'Arc avait ordonné à son chapelain Sébastien Mamerot d'écrire une histoire des neuf preux et d'y joindre Du Guesclin et Jeanne d'Arc. Ces deux noms manquent toutefois dans le manuscrit qui nous a transmis l'œuvre de Mamerot et qui a été publié par M. Lecourt dans *Romania*, 37, 1908, p. 529-539 (Huizinga, *op. cit.*, p. 86).
25. Chastellain, *La mort du roy Charles VII*, dans Georges Chastellain, *Œuvres*, éd. Kervyn de Letéenhove, Bruxelles, 1863-1866, t. VI, p. 440.

Chapitre XIII

1. Brandileone, *Saggi sulla storia della celebrazione del matrimonio in Italia*, 1906, p. 492.
2. Il désigne probablement par ces mots l'engagement des fiançailles, premier acte du mariage.
3. Esmein, *Le Mariage en droit canonique*, 1929.
4. Tamassia, *La Famiglia italiana, nei secoli XV^e XVI^e*, Milano, Sandron, 1910, p. 178.
5. Cité dans Tamassia, *ibid.*, p. 193.
6. Maulde La Clavière, *Les Femmes de la Renaissance*, Paris, 1898, p. 199.
7. Cité par Trevelyan, *Histoire sociale de l'Angleterre*, Paris, Payot, 1949, p. 67.
8. *Ibid.*
9. Maulde La Clavière, *op. cit.*, p. 40.
10. Cité par Huizinga. *Le Déclin du moyen âge*, Paris, Payot, 1961.
11. Tamassia, *op. cit.*, p. 176 n.
12. Cf. sur ces différents points, Tamassia, *op. cit.*, p. 166 à 182.
13. Trevelyan, *op. cit.*, p. 275.
14. Tamassia, *op. cit.*, p. 175.
15. Maulde La Clavière, *op. cit.*, p. 45.
16. Trevelyan, *op. cit.*, p. 71.
17. Tamassia, *op. cit.*, p. 220 à 225.
18. Cité par Maulde La Clavière, *op. cit.*, p. 40.
19. Cité par Janssen, *op. cit.*, t. VIII, p. 345.
20. G. Fagniez, *La Femme et la société française pendant la première moitié du XVII^e siècle*, Paris Librairie Universitaire, J. Gamber, 1929, p. 59.
21. *Ibid.*, p. 60.
22. *Ibid.*
23. Tamassia, *op. cit.*, p. 199.
24. Maulde La Clavière, *op. cit.*, p. 155.
25. S. Pepys, *Journal*, t. I, p. 88 de la traduction française parue à la NRF (1938).
26. Cité dans C. G. Coulton, *Medieval Panorama*, Meridian Books, New York, 1958, p. 622.
27. Cité dans G. R. Owst, *Literature and Pulpit in Medieval England*, Londres, 1953, p. 378.
28. John Knox, *Declaration to Queen Elizabeth*, ed. E. Arber, Londres, 1880, p. 30.
29. Cité dans Mildred Campbell, *The English Yeoman Under Elizabeth*, Yale, 1942, p. 259.
30. Firenzuela, *Ragionamento*, Venise, 1548.
31. Castiglione, *Il Cortegiano*, p. 447.
32. Marguerite de Navarre, *Heptaméron*, 30^e nouvelle, éd. M. François, Garnier, 5^e éd. (1960), p. 234.
33. Maulde La Clavière, *Les femmes de la Renaissance*, p. 231, d'après Guevara, II, 215.
34. Jean Bouchet, *Epîtres Morales et familières*, Poitiers, 1545, p. 75-76, cité par Maulde La Clavière, *op. cit.*, p. 394.

35. Maulde La Clavière, *op. cit.*, p. 557, n. 2.
36. *Ibid.*, p. 132, d'après E. Rodocanachi, *La femme italienne à l'époque de la Renaissance*, Paris, Hachette, 1907.
37. Bembo, *Epistolae*, p. 219.
38. Maulde La Clavière, *op. cit.*, p. 559, 526.
39. *Ibid.*, p. 559, 550.
40. Abel Lefranc, *La vie quotidienne au temps de la Renaissance*, Hachette, 1938, p. 58.

Chapitre xiv

1. Concile de Bâle, canon *Convivialium Sermonum*, cité par Maulde La Clavière, *op. cit.*, p. 349.
2. Hippolyte Guarinoni *Die Grewel der Verwüstung menschlichen Geschlechts...* Ingolstadt, 1610, cité par Janssen, *op. cit.*, t. VIII, p. 421.
3. F. Gregorovius, *Lucrezia Borgia*, Stuttgart, Cotta, 1874, t. I, p. 28.
4. Brantôme, *Les Dames galantes*, éd. M. Rat, Garnier éd. (1960), *Sixième discours*, p. 298.
5. *Ibid.*, p. 299.
6. *Ibid.*, p. 254.
7. *Ibid.*, p. 145.
8. *Ibid.*, p. 86.
9. *Ibid.*, p. 139.
10. *Ibid.*, p. 43.
11. *Ibid.*, p. 171 et 175.
12. *Ibid.*, p. 177.
13. *Ibid.*, p. 26, 122, 125, 176.
14. *Ibid.*, p. 166, 167.
15. *Ibid.*, p. 302.
16. *Ibid.*, p. 349.
17. *Ibid.*, p. 436 et encore 207, 216 pour d'autres exemples.
18. *Ibid.*, p. 28.
19. *Ibid.*, p. 257.
20. *Ibid.*, p. 262.
21. *Ibid.*
22. *Ibid.*, p. 263.
23. *Ibid.*, p. 287.
24. Eilen Power, *Medieval Society et Stonor Letters*, Publications de la Camden Society, t. II.
25. H. T. Stephenson, *The Elizabethan People*, Henry Holt, New York, 1910, p. 297-302.
26. *Ibid.*, p. 305.
27. Cité dans Trevelyan, *op. cit.*, p. 121.
28. Featherstone's *Dialogue agaynst light, lewde and lascivious dancing*, 1582, cité par N. Drake, *Shakespeare and his time*, Londres, 1817, t. I, p. 161.
29. Janssen, *op. cit.*, t. VIII, p. 161 n, 166, 169, 215.
30. *Ibid.*, p. 251 et 252.
31. *Ibid.*, p. 265 d'après Jean Mathesius, *prédicant de Joachimsthal en 1557*, et p. 287 d'après Sébastien Franck, 1531.
32. Guarinoni, *op. cit.*, p. 288.
33. Janssen, *op. cit.*, p. 257 et suiv. et 273.
34. *Ibid.*, p. 279.
35. *Ibid.*, p. 463 et 381 et suiv.
36. *Ibid.*, p. 461 et suiv. et 389 et suiv.
37. *Ibid.*, p. 385 (année 1547).
38. *Ibid.*, p. 461 et suiv.
39. Steinhausen, *Geschichte der deutschen Briefes*, t. I, p. 100, cité par Janssen, *op. cit.*, t. VIII, p. 368 n.
40. Cité par Ancel : *La disgrâce et le procès des Carafa dans Revue bénédictine*, t. XXXVI, p. 93. Extrait d'un mémoire écrit pour ce procès.

41. Cité par G. Maugain, *Mœurs italiennes de la Renaissance: la vengeance*, Paris, 1935, publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg d'après Gaspare Nadi, *Diario bolognese*, p.p. Corrado Ricci et Bachi della Lega, Bologne, 1886, p. 133 (1502) et Arienti, *Novelliero italiano*, Venise, 1754, I, p. 153.
42. Voir en particulier l'article d'Ancel dans la *Revue Benedictine*, cité plus haut.
43. Stendhal, *Chroniques italiennes*, éd. Martineau, I, p. 48 (année 1559).
44. Benedetto Croce, dans *Critica*, 1929, p. 12 et suiv. (année 1528).
45. Ancel, *art. cit.*, p. 242 et suiv.
46. Graziani, *Cronaca*, p. 629.
47. Cité par Maugain, *op. cit.*, p. 76.
48. *Chroniques italiennes*, éd. citée, I, p. 202.
49. E. Rodocanachi, *Le Mariage en Italie à l'époque de la Renaissance* dans *Revue des Questions historiques*, juillet 1904, p. 3 d'après, La Haye, *La Politique civile et militaire des Vénitiens*, Paris, 1669.
50. L. B. Alberti, *I primi tre libri della famiglia*, éd. Pellegrini, Florence, Sansoni, 1911, p. 449 et 458 — Antonio Ivani, *Gouvernement de la famille* (1458) — Saint Bernardin cité par P. Monnier, *Le Quattrocento*, Paris, Perrin, 1924, t. II, p. 198.
51. F. Guicciardini, *Opere inedite*, éd. Canestrini, Florence, Cellini, 1867, t. X, p. 37.
52. E. Rodocanachi, *La Femme italienne à l'époque de la Renaissance*, Paris, Hachette, 1907, p. 46.
53. E. Rodocanachi, *art. cit.*, p. 7.
54. *Ibid.*, p. 22.
55. Traduction de Belleforest, *Histoires extraordinaires*, éd. en 7 vol. de 1604.
56. Cité par Tamassia, *op. cit.*, p. 321.
57. E. Rodocanachi, *op. cit.*, p. 235 d'après Novagero, évêque de Vérone en 1565.
58. *Ibid.*, p. 239.
59. D'après G. Giacosa, *La vita privata ne' Castelli*, p. 31 et suiv. dans le volume collectif *La vita italiana nel Rinascimento*, Milan, Treves, 1931.
60. Caroline E. Bourland, *Aspectos de la vida del hogar en el siglo XVII, segun Las Novelas de Doña Mariana Carabajas* dans *Homenaje a Menendez Pidal*, II, 331, 368.
61. Deleito y Piñuela, *La Mujer, la Casa y la Moda*, Madrid, Espasa Calpe, 1954, p. 154.
62. Mme d'Aulnoy, *Relation du Voyage d'Espagne*, Paris, 1693, p. 136.
63. Deleito y Piñuela, *op. cit.*, p. 269.
64. *Ibid.*, p. 69, notes 2 et 3.
65. *Ibid.*, p. 59.
66. *Ibid.*, p. 61.
67. Mme d'Aulnoy, *op. cit.*, p. 482.
68. *Ibid.*, p. 404.
69. *Ibid.*, p. 408.
70. *Ibid.*, p. 443.
71. Deleito y Piñuela, *op. cit.*, p. 51.
72. Juan Perez de Guzman y Gallo, *La mujer española bajo los Austrias* dans *La Minerva literaria castellana*, Madrid, 1923, p. 105.

Chapitre xv.

1. Victor Cousin, *La jeunesse de Madame de Longueville*, p. 98 et 124.
2. Félix Gaiiffe, *L'Envers du Grand Siècle*, Paris, A. Michel, 1924, p. 261.
3. G. Fagniez, *La femme et la société française pendant la première moitié du XVII^e siècle*, Paris, Librairie Universitaire J. Gamber, 1929, p. 191 et suiv.
4. G. Fagniez, *op. cit.*, p. 147 et suiv.
5. *Ibid.*, p. 191.
6. *Ibid.*, p. 192 et suiv.
7. E. Magne, *La Vie quotidienne au temps de Louis XIII*, Paris, Hachette, 1942, d'après des documents appartenant à l'auteur.
8. G. Mongrédien, *La vie quotidienne sous Louis XIV*, Paris, Hachette, 1948, p. 60.

9. C. Fagnez, *op. cit.*, p. 200.
10. G. Mongrédien, *op. cit.*, p. 57.
11. Cité par Ch. de Ribbe, *Les Familles et la Société en France avant la Révolution*, Paris, J. Albanel, 1873, p. 375.
12. G. Fagnez, *op. cit.*, p. 182-183.
13. Ribbe, *op. cit.*, p. 379 d'après N. Pasquier, *Lettres*, V, p. 9.
14. G. Fagnez, *op. cit.*, p. 97.
15. *Ibid.*, p. 115.
16. *Ibid.*, p. 100 et suiv.
17. Saint-Simon, *Mémoires*, t. X, année 1702.
18. Roland Mousnier, *Paris au XVII^e siècle*, fasc. multigr., Paris, Centre de documentation universitaire, 1961.
19. Stendhal, *Chroniques italiennes : Trop de faveur tue, Suora Scolastica*, etc., éd. Martineau, citée *supra*.
20. Maugain, *Mœurs italiennes de la Renaissance*, p. 297 et suiv.
21. A. Renzi, *La signora di Monza et son procès*, Paris, Dentu, 1862.
22. E. Mireaux, *Une province française au temps du Grand Roi, La Brie*, Paris, Hachette, 1958, p. 292 et suiv.
23. M. Dumoulin, *Figures du temps passé*, Paris, Alcan, 1907, p. 28.
24. G. Fagniez, *op. cit.*, p. 192. et suiv.
25. Cité par G. Reynier, *La femme au XVII^e siècle*, Paris, J. Tallandier, 1929, p. 21.
26. Mongrédien, *op. cit.*, p. 181.
27. Cf. G. Reynier, *op. cit.*, p. 124 et 157, 165.
28. Cf. G. Reynier, *op. cit.*, p. 180 et suiv.
29. *Fureteriana*, année 1696.
30. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, éd. Mongrédien, Paris, Garnier, t. I, p. 252.
31. Primi-Visconti, *Mémoires de la Cour de Louis XIV*. p.p. J. Lemoine, Paris, 1909.
32. Saint-Simon, *Additions au Journal de Dangeau*, 29 avril 1688.
33. Tallemant, II, p. 105.
34. *Lettres historiques et anecdotes*, 1^{er} juil. 1682, B.N., ms. fr. 10 265.
35. Tallemant, IV, p. 164.
36. *Ibid.*, III, p. 322.
37. Bussy-Rabutin, *Histoire amoureuse des Gaules*.
38. Tallemant, V, p. 313.
39. *Ibid.*, V, p. 80.
40. *Ibid.*, V, p. 253.
41. *Ibid.*, I, p. 54.
42. *Ibid.*, V, p. 83.
43. *Ibid.*, I, p. 240.
44. *Ibid.*, III, p. 248-260.
45. *Ibid.*, I, p. 291.
46. *Ibid.*, III, p. 97.
47. *Ibid.*, VI, p. 91.
48. *Ibid.*, IV, p. 200.
49. *Ibid.*, VI, p. 32.
50. *Ibid.*, VI, p. 108.
51. *Correspondance de la Princesse palatine*, 7 mars 1696 et pour l'anecdote précédente, 23 décembre 1701.
52. Saint-Simon, *Mémoires*, année 1714.
53. *Annales de la Cour et de Paris pour les années 1697 et 1698*.
54. Jacques Saint-Germain, *La vie quotidienne en France à la fin du Grand Siècle*, Paris, Hachette, p. 89, d'après des dossiers inédits des Archives et de la Bibliothèque Nationale.
55. Du Bos (abbé J. B.), *Correspondance*, lettre du 19 nov. 1696.
56. Samuel Pepys, *Journal*, Paris, Gallimard, 2 vol. t. II, au 3 fév. 1662 et 30 mai 1668.
57. *Ibid.*, au 18 août 1667 et 24 fév. 1667.
58. *Ibid.*, au 26 juill. 1664.
59. *Ibid.*, au 21 avril 1664.
60. *Ibid.*, au 26 juillet 1663.
61. Elisabeth Burton, *Jacobean at home*, p. 164.

62. *Ibid.*, p. 163.
63. Samuel Pepys, *Journal*, au 23 janvier 1669.
64. *Ibid.*, au 6 décembre 1663.
65. Cité par J. Trevelyan, *Histoire sociale de l'Angleterre*, Paris, Payot, 1949, p. 288.
66. Sur ce point et sur les détails qui suivent, voir H.S. Tuberville, *English men and women in the 18th Century*, Oxford, 1963.
67. Cité par A. Clark, *Working life of women in 17th century*, Londres, 1919, p. 142.
68. Samuel Pepys au 17 septembre 1663.
69. Voltaire, *Lettres philosophiques*, Supplément, éd. G. Lanson, t. II, p. 260-261.

Chapitre xvi

1. Duclos (Charles-Pinot), *Mémoires secrets*, Paris, 1829, t. II, p. 27.
2. *Ibid.*, t. I, p. 346.
3. Jacques Levron, *La vie quotidienne à Versailles au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1965, p. 233.
4. E. et J. de Goncourt, *La femme au XVIII^e siècle*, Paris, Charpentier, 1877, p. 417 et suiv.
5. E. Pilon, *La vie de famille au XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1941, p. 71.
6. Barbier, *Journal d'un bourgeois de Paris*, en juin 1723.
7. Étude sur les conceptions pré-nuptiales dans la paroisse de Sotteville-lès-Rouen à la fin du xviii^e siècle, dans *Population*, 1959, p. 491 et suiv.
8. Humbert de Gallier, *Les Mœurs et la vie privée d'autrefois*, III. Filles nobles et magiciennes, Paris, Calmann-Lévy, 1914, p. 235 et suiv. pour les exemples qui sont cités à cet endroit.
9. *Ibid.*, p. 277.
10. Ch. de Ribbe, *Les familles et la société en France avant la Révolution*, d'après des documents originaux, Paris, J. Albanel, 1873, p. 404.
11. *Ibid.*, p. 232.
12. Humbert de Gallier, *op. cit.*, p. 285 et 297.
13. Ribbe, *op. cit.*, p. 47.
14. H. S. Tuberville, *English men and women in 18th century*, p. 88.
15. Ashton, *Social Life in the Reign of Queen Anne*, p. 28.
16. Misson de Valbourg (Henry) *Mémoires et observations faites par un voyageur en Angleterre* (p.p Maximilien Misson) La Haye, H. van Bulderen, 1698, p. 296 et 297.
17. *Ibid.*, p. 316 et suiv.
18. M. Ashley, *Life in Stuart England (English life series dirigé par P. Quennell)* Londres, B.T. Batsford, et New York, Putnam, 1964, p. 29.
19. French, *Life of Campton*, p. 56 et 57, cité par A. Pinchbeck, *Women workers in industrial revolution*, Londres, Routledge, 1930 que nous suivons principalement dans les pages qui suivent.
20. Eden (Sir Frederic Morton) *The State of the poor*, London, Davis, 1797, t. III, p. 796, cité par Pinchbeck, *op. cit.*, p. 141.
21. A. Pinchbeck, *op. cit.*, p. 140.
22. H.S. Tuberville, *op. cit.*, p. 136.
23. A. Pinchbeck, *op. cit.*, p. 243.
24. Johannes Scherr, *Geschichte der Deutschen Frauen*, Leipzig, Verlag von Otto Wigand, 1860, p. 406.
25. *Ibid.*, p. 405, d'après Pöllnitz, *Lettres et mémoires*, Amsterdam, 1737.
26. *Ibid.*, p. 296.
27. *Ibid.*, p. 399.
28. *Ibid.*, p. 408.
29. *Lettres confidentielles*, etc., 1807, t. I, p. 109.
30. K. Biedermann, *Deutschland in 18ten Jahrhundert*, Leipzig, J. J. Weber, 1854, 1785, t. II, *Geistige sittliche und gesselige Zustände*, p. 529.
31. K. Biedermann, *op. cit.*, p. 519 et 530 et J. Scherr, *op. cit.*, p. 388.
32. K. Biedermann, *op. cit.*, p. 517.
33. *Ibid.*, p. 508.
34. *Ibid.*, p. 539.
35. *Ibid.*, p. 541.

36. Semler, *Leben*, I, 156, cité par K. Biedermann, *op. cit.*, p. 526. *Ibid.* et pages suivantes pour les détails mentionnés dans cette note.
37. Stendhal, *Mina Wanghen ou le chasseur vert*, fragment ébauché dans *Romans et Nouvelles*, éd. Martineau, Paris, Le Divan, in-12, t. I, p. 22.
38. *Bemerkungen über die Unzucht und die unehelichen Geburten...* von Johannes Käser, Pfarrer und Dechant zu Altwaching, München, Michel Lindauer, 1830.
39. J. Käser, *op. cit.*, p. 30.
40. *Ibid.*, p. 32.
41. Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate du roi « la Boudeuse » et la flûte « l'Etoile » en 1766*, Paris, 1771.
42. Le Gentil, *Nouveau Voyage autour du monde*, Paris, 1727.
43. M. Mead, *Sex and Temperament in three Primitive Societies*, New York, 1935, p. 102.

Chapitre xvii

1. E. et J. de Goncourt, *La Société française pendant la Révolution*, Paris, Didier, 1864, p. 236.
2. *Le Divorce et la Révolution dans Population*, 1953, p. 332.
3. D'Ivernois (Francis), *Tableau historique et politique des pertes que la Révolution et la guerre ont causées au peuple français dans sa population, son agriculture, ses colonies, ses manufactures et son commerce*, Londres, impr., de Baylis, 1799, cité par Goncourt, *op. cit.*
4. *Le Divorce et la Révolution*, art. cité.
5. D'après le *Journal des Débats*, II pluviose, an XI, à Paris en l'an X, il y avait eu 18 257 naissances légitimes et 5 603 naissances hors mariage. Cité dans J. Robiquet, *La vie quotidienne au temps de Napoléon*, Paris, Hachette, 1942, p. 186.
6. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, Bordeaux, Férét, 1896, p. 442.
7. Stendhal, art. du *New Monthly magazine*, février 1825, recueilli dans *Courrier anglais*, éd. Martineau, Le Divan, in-12, t. II, p. 257.
8. Stendhal, article du *London magazine*, nov. 1824, dans *Courrier anglais*, t. IV, p. 21.
9. Comte Paul Vasili, *La Société de Berlin*, Paris, la Nouvelle Revue, 1884, p. 172.
10. *Ibid.*, p. 175.

Chapitre xviii

1. A. Pinchbeck, *op. cit.*, p. 72.
2. *Ibid.*, p. 81.
3. Plusieurs exemples sont cités pour les années 1815 à 1825 dans *The sales of wives in England in 1823* par N.W.V. Temperley in *History teacher's Miscellany*, 1925, p. 66, mentionné par Pinchbeck, *op. cit.*, p. 83.
4. Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, Paris 1840, 2 vol. in-8°.
5. Cité par Pinchbeck, *op. cit.*, p. 194.
6. *Ibid.*, p. 197.
7. Louis Reybaud, *Études sur le régime des manufactures*, Paris, M. Lévy, 1859, cité par M. Guilbert, *Les fonctions des femmes dans l'industrie*, Paris, 1966, p. 18, note.
8. M. Guilbert, *op. cit.*, p. 44.
9. Villermé, *op. cit.* t. I, p. 40.
10. F. Engels, *La situation de la classe laborieuse en Angleterre d'après les observations de l'auteur et des documents authentiques*, trad. G. Badia et J. Frédéric, Paris, Éditions Sociales, 1961.
11. Pinchbeck, *op. cit.*, p. 190.
12. Lettre publiée dans l'*Examineur* du 29 janv. 1832, citée par Pinchbeck, *op. cit.*, p. 199.
13. Eugène Buret, *De la misère des classes laborieuses en France et en Angleterre*, Paris, Paulin, 1840.
14. Pinchbeck, *op. cit.*, p. 196.
15. Engels, *op. cit.*, édition de 1892, Préface (*Œuvres complètes* aux Éditions Sociales, p. 394).

16. Michelet, *La femme*, Paris, 1860, p. 21.
17. M. Guilbert, *op. cit.*, p. 51.
18. *Population*, 1959, p. 491 et suiv.
19. Goubert, *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730*, Paris, SEVPEN, 1960, thèse et E. G. Léonard, *Mon Village sous Louis XV d'après les Mémoires d'un paysan*, Presses Universitaires de France, 1941.
20. Cf. G. Käser, *op. cit.*
21. Prof. Dr Klumker, *Der Umfang der Unehelichkeit*, in *Umschau*, 12 au 15 mars 1913, Francfort et Leipzig, p. 239 et suiv., cité par Dr E. F. W. Eberhard, *Die Frauen Emanzipation und ihre erotischen Grunden*, Leipzig, Braümüller, 1924, p. 405.
22. *Femina*, 1^{er} avril 1907.
23. *Femina*, mai-août 1907.
24. G. Gennari, *Le dossier de la femme*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1965, p. 115 et 118.
25. J. Burnand, *La vie quotidienne en France de 1870 à 1900*, Paris, Hachette, 1959, p. 132.
26. *Annuaire rétrospectif de la France* publié par l'INSEE, p. 86.
27. *Annuaire statistique de la France* p.p Ministère du Commerce, Direction du Travail, années 1901 et 1913.
28. *Ibid.*
29. *Femina*, avril 1909.
30. Emma Haddock, *Women as land-owners in the West*, communication au 14^e Women's Congress, Louisville, octobre 1866.
31. Biographie de John Ise, histoire de sa mère, immigrants allemands dans *So, and Stubble*, New-York, 1940 et aussi Willa Cather, *My Antonia*, Cambridge, Massp 1926.
32. Peter Roberts, *Anthracite coal Communities*, New York, 1904 et Arthur M. Schlesinger, *The rise of the City*, New York, 1928.
33. Robert W. Smuts, *Women at work in America*, New York, 1959, p. 14.
34. Robert W. Smuts, *op. cit.*, p. 19.
35. Anonyme, *The Autobiography of an happy woman*, New York, 1914.
36. Mary Jacobi, *Women in Medicine*, dans l'ouvrage collectif de Meyer, *Woman's work in America*.
37. Robert W. Smuts, *op. cit.*, p. 41 à 44.
38. *Ibid.*, p. 49.
39. *Ibid.*, p. 52.
40. Cité par Christ. Franklin dans Meyer, *op. cit.*
41. La désinvolture avec laquelle on embauchait ou renvoyait les ouvrières était remarquable. Dorothy Richardson a raconté ces diverses expériences dans un petit livre instructif et amusant, *The long day, the true story of a New York Working girl as told by herself*, New York, 1905.
42. Cf. Adélaïde M. Nutting et Lavinia L. Docks, *A history of nursing*, New York, 1917.
43. Cf. Smuts, *op. cit.*, p. 78.
44. D. Pidgeon, *Old work questions and new world answers*, Londres, Kegan Paul, 1884, p. 231 et suiv.
45. Enquête de 1887, analysée dans Robert W. Smuts, *op. cit.*, p. 89.
46. Ruth Suya Das, *La femme américaine dans le mariage moderne*, Paris, Giard, 1934, p. 108.
47. *Ibid.*, p. 85.
48. Robert W. Smuts, *op. cit.*, p. 50 et 65.

Chapitre XIX

1. L. Abensour, *Histoire générale du féminisme*, Paris, Delagrave, 1921, p. 309.
2. Article du Dr Huot dans le *Mercure de France*, 1^{er} mars 1918, cité dans G. Gennari, *Le dossier de la femme*, p. 179.
3. Ces chiffres sont empruntés, le premier à L. Schirmacker, *op. cit.*, cf. *supra* p. 326, le second à G. Gennari, *op. cit.*, p. 181.

4. *L'Organisation Internationale du Travail et le travail des femmes*, brochure, pp. B.I.T., Genève, 1926, p. 8.
5. *Ibid.*
6. *Enquête de l'Union Féminine Civique et Sociale* portant sur un échantillonnage étroit de 35 cas. Les gains insuffisants du mari représentent 51 % des motivations. G. Gennari, citant cette enquête, ajoute que « les rapports parvenus d'Allemagne et d'Autriche sont à peu près similaires ». (*op. cit.*, p. 244.)
7. *Annuaire rétrospectif de la France*, pp. INSEE, 1961, p. 144.
8. *Ibid.*, p. 86.
9. *Ibid.*, p. 45.
10. Pourcentage établi d'après la même source.
11. Kinsey etc, *Sexual Behavior in the human female*, W. B. Saunders, Philadelphie et Londres, 1953, p. 336.
12. *Population*, 1959, p. 491.
13. K. Horstmann, *Schwangerschaft und Eheschliessung*, 1959.
14. P. Thomas Monahan, *Premarital Pregnancy in US*, dans *Eugenies Quaterley*, sept. 1960, p. 133-147.
15. Enquête publiée dans l'*American Sociological Review*, février 1962.
16. G. Gennari, *Le Dossier de la femme*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1965.

Chapitre xx

1. Smuts (Robert W.), *Women at work in America*, 1959, p. 36 et 60.
2. Losine P. Fryer, *Women and Leisure*, New York, 1924, cité par Smuts, *op. cit.*, p. 29.
3. Ruth Suya Das, *op. cit.*, p. 87.
4. *Ibid.*, p. 89.
5. Cité par André Pierre, *Les femmes en Union Soviétique*, 1960, p. 30.
6. André Pierre, *op. cit.*, p. 58.
7. *Ibid.*, p. 45 à 55.
8. Chiffres cités par André Pierre, *op. cit.*, p. 142.
9. H. E. Salisbury, *Un Américain en Russie*, Paris, 1955 (copyright de 1950).
10. *Pravda*, 8 mars 1960, à propos de la *Journée internationale de la femme*.
11. *Ibid.*
12. André Pierre, *op. cit.*, p. 190.
13. Ce chiffre est donné par Véra Bilchaï dans une étude sur les femmes en URSS et il est reproduit par André Pierre, *op. cit.*, p. 190, note.
14. Robert Guillain, *Dans trente ans la Chine*, Paris, Éditions du Seuil, 1965, p. 182. Voir aussi Robert Guillain, *Six cents millions de Chinois*, Paris, Julliard, 1956.

TABLE

INTRODUCTION

DEUXIÈME ÉPISODE

LES FAISANES

11. Les Femmes des chansons de geste et de l'amour courtois.

Splendeurs des Carolingiens, 15. — Capitulaires sur le mariage et les bonnes mœurs, 17. — L'Église et le mariage, 19. — Vies privées sous les Carolingiens, 21. — Occupations des femmes, 21. — Divorces royaux, 23. — Énergie des héritières et des épouses, 25. — Jeunes saintes décidées, 26. — La reine Judith, 27. — La « dépravation » du XI^e siècle, 29. — Savantes abbeses, 30. — Les femmes des chansons de geste, 31. — L'amour courtois, 39. — Les « cours d'amour », 41. — Les fabliaux, 43. — Mœurs et grandes dames du XII^e siècle, 46. — Soins de beauté et bonnes manières, 47. — Ombres au tableau, 49. — Femmes de barons, 52. — Robert d'Arbrissel, 54. — Gaillardes et commères, 56. — Les femmes dans les fiefs, 59. — Femmes du peuple et de la bourgeoisie, 60. — Bertrade de Montfort, Aliénor d'Aquitaine, 61. — Conclusion : la marche de la dame sur l'échiquier, 63.

12. Du Quattrocento à la Renaissance.

Splendeurs et décadence de « l'amour courtois », 65. — Le nouveau « Roman de la Rose », 65. — Tournois et vœux, 67. — « Petit Jehan de Saintré », 69. — Boccace, 70. — Vie et travail des femmes, 72. — Professions féminines, 72. — Communautés, veuves, béguinages, 75. — Campagnes et faubourgs, 77. — Ribaudes et chambrières, 80. — Les nouveaux riches, 81. — Grands bourgeois d'Italie et d'Allemagne, 83. — Les soirées de Serifontaine, 85. — Jeunes filles, 87. — Les dernières héroïnes, 91. — Jeanne d'Arc, 92. — Catherine Sforza, comtesse de Forlì, 94. — Les neuf preuses, 96.

13. Du Quattrocento à la Renaissance (suite).

Le Concile de Trente et le mariage, 98. — La pratique du mariage, 103. — Vie conjugale au XVI^e siècle, 108. — Italiennes de la Renaissance, 110.

— L'« amour platonique », 111. — Le bonheur de vivre, 114. — La cour des Valois, 117. — Femmes savantes et premiers salons, 118.

14. Les Femmes de la Renaissance et de l'Europe baroque.

Les femmes en France au xvi^e siècle, 125. — Villes d'eau et vacances, 125. — Les femmes de Brantôme, 126. — Les femmes de l'Angleterre élisabéthaine, 132. — Les mariages anglais, 132. — La femme du squire à la campagne, 136. — Londres et les marchands, 138. — Les « épouses selon Dieu », 140. — Femmes d'affaire du temps des Stuarts, 141. — L'Allemagne de Luther, 144. — L'anarchie joyeuse du xvi^e siècle, 146. — Liberté sexuelle de l'Allemagne, 149. — Les procès de sorcellerie, 153. — Les femmes italiennes, 155. — Maris et frères : chroniques italiennes, 155. — La vie familiale en Italie : les filles, 159. — Veillées, coureurs de dot, couvents, 162. — Femmes espagnoles du « siècle d'or », 166. — Le « Paseo », le « Tapado », les visites, 167. — L'amour-passion, 171. — Aventurières et jeunes folles, 174. — Femmes savantes et femmes de lettres, 176. — Les femmes des Grandes Indes et des îles, 177. — Au royaume de Bakongo, 178. — Les femmes chez les Aztèques, 180. — Les femmes du royaume Inca, 182.

15. De l'Europe baroque à l'Europe classique.

Les femmes du siècle de Louis XIII, 185. — Jeunes filles au temps de Corneille, 186. — Autorité et puissance des femmes, 189. — Professionnelles, femmes d'affaires, intermédiaires, 193. — Milices de Dieu, 197. — Anne, duchesse de Chevreuse, 202. — Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville, 204. — Naissance de la galanterie : l'Astrée, 208. — Les femmes savantes, 210. — L'envers de la tapisserie, 215. — Le « Ton » de Versailles : la domestication, 220. — L'Angleterre de Samuel Pepys, 222. — Progrès du conformisme et de l'ennui, 224. — Tristes conséquences de la prospérité, 228. — Les femmes de la Moscovie, 230.

16. Les Femmes du XVIII^e siècle.

Les femmes sous la Régence, 233. — Les « Maîtresses » et leur « cabinet », 234. — La vie mondaine et les salons, 236. — Les femmes et les carrières, 238. — Les « femmes du monde », 240. — La liberté dans le mariage, 241. — Le temps du « libertinage », 243. — Migraines, vapeurs et haute couture, 244. — La révolution de Jean-Jacques Rousseau, 247. — Bourgeoises, provinciales, « contemporaines du commun », 248. — Filles de la bourgeoisie, 249. — La province patriarcale, 253. — Chanoinesses, 256. — Les femmes anglaises au xviii^e siècle, 257. — Les hommes, les clubs, les dandys, 258. — Derrière le décor de la décence, 259. — L'artisanat rural et les premiers ateliers, 261. — Les femmes allemandes au xviii^e siècle, 265. — Les cours et les maîtresses des princes, 267. — Femmes de la bourgeoisie, 271. — L'Allemagne romantique, 273. — La reine Louise de Prusse, 275. — Paroisses de campagne, 276. — L'Italie et l'Espagne : le « sigisbée », 277. — Les femmes de l'île d'Otaïti, 279.

TROISIÈME ÉPISODE

LES FOURMIS

17. Les Femmes au XIX^e siècle.

Les femmes et la Révolution, 287. — Le divorce, les mariages du décadi, le diable au corps, 290. — Le règne des femmes après Thermidor, 292. — Les femmes sous le Consulat, 294. — Les femmes sous l'Empire, 296. — Duchesses et bourgeoises, de la Restauration, 297. — La « petite robe » et le romantisme, 298. — Les « espèces sociales », 299. — De l'adultère et des keepsakes, 301. — Le triomphe de la bourgeoisie, 303. — La vie privée des « royautés bourgeoises », 303. — Combat en retraite des aristocrates, 305. — Les femmes du monde du Second Empire, 306. — Le règne des demi-mondaines, 308. — Les salons politiques, 310. — Les femmes de la bourgeoisie, 311. — Le couple conjugal, 316.

18. Les Femmes de la société industrielle.

Les femmes et les usines, 319. — L'Angleterre et le progrès, 319. — Manufactures, internats, taudis, 322. — Le travail des femmes à la fin du siècle, 326. — Filles et femmes de la campagne, 328. — L'école primaire et les grands magasins, 329. — Femmes de la « haute société », 330. — Les ménages de la bourgeoisie, 332. — Signes nouveaux : la bicyclette, les voyages, les sports, 334. — Les étudiantes d'Upsala, le féminisme, 336. — La « jeune fille », 339. — Le « brevet », les étudiantes, le secteur tertiaire, 341. — Filles et femmes d'Amérique, 344. — Les Américaines avant Lincoln, 344. — Les « Married women acts », 347. — Le travail et la liberté des filles, 349. — La femme américaine à la fin du siècle, 354.

19. Les Femmes du XX^e siècle.

« Les femmes de l'entre-deux-guerres », 357. — La mobilisation des femmes, 357. — La « garçonne » d'après-guerre, 360. — La crise et le reflux, 364. — Les « conquêtes » des femmes, 367. — Les femmes, le cinéma et la publicité, 369. — Styles d'Allemagne et d'Italie, 373. — Les femmes au Japon, 375. — Fourmilières et cosmonautes, 376. — Femmes d'après-guerre 384. — Filles d'après-guerre 388. — La « nouvelle vague », 391. — Victoire de l'amitié, 393.

20. Les Femmes du XX^e siècle (suite).

La femme américaine, 397. — Le travail des jeunes filles, 397. — Veuves, femmes seules, divorcées, 399. — Le matriarcat américain, 402. — La femme soviétique, 404. — Lénine, Alexandra Kollontaï, le couple, 405. — Politique stalinienne de la famille, 407. — Les femmes, le parti, les soviets, 411. — Kolkhosiennes, ouvrières stakhanovistes, batelières, 412. — Les femmes dans l'économie et la science soviétiques, 414. — Les femmes et l'amour dans la Chine de Mao, 417.

CONCLUSION 421



très bien leurs griffes et leurs ergots. Puis, vient le temps des fourmis, où des millions de femmes toutes pareilles, de Hong-Kong à Saint-Nazaire, tapent sur la même machine à écrire. Elles ne dirigent plus comme autrefois des empires, des firmes glorieuses, des fiefs de famille. Elles ont gagné leur liberté, elles piétinent tranquillement au milieu des hommes : mais elles ont perdu leur pouvoir et leur splendeur d'autrefois. Les hommes aussi du reste, qui se sont transformés d'étalons en usagers.

Les femmes, heureusement, sont restées féroces, altières, vindicatives : elles se souviennent qu'elles appartiennent à la branche des mammifères, alors que les hommes l'ont presque oublié. La variété douce et tendre a tendance à disparaître. On en trouve encore quelques spécimens, prétend l'auteur de ce livre, dans des endroits bien abrités, particulièrement dans quelques maisons de grès rose au bord de la mer méditerranéenne.

